

## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

I

### Après une longue étape.

« Et le Congo américain, demanda Max Huber, il n'en est donc pas encore question?...

— A quoi bon, mon cher Max?... répondit John Cort. Est-ce que les vastes espaces nous manquent aux États-Unis?... Que de régions

neuves et désertes à exploiter depuis l'Alaska jusqu'au Texas!... Avant d'aller coloniser au dehors, mieux vaut coloniser au dedans, je pense...

— Eh! mon cher John, les nations euro-



peñnes finiront par s'être partagé l'Afrique, si les choses continuent — soit une superficie qui couvre près de trois milliards d'hectares!... Les Américains les abandonneront-ils en totalité aux Anglais, aux Allemands, aux Hollandais, aux Portugais, aux Français, aux Italiens, aux Espagnols, aux Belges?...

— Les Américains n'en ont que faire — pas plus que les Russes, répliqua John Cort, et pour la même raison...

— Laquelle?...

— C'est qu'il est inutile de se fatiguer les jambes lorsqu'il suffit d'étendre le bras...

— Bon! mon cher John, le gouvernement fédéral réclamera, un jour ou l'autre, sa part du gâteau africain... Il y a un Congo français, un Congo belge, un Congo allemand, sans compter le Congo indépendant qui n'attend que l'occasion de sacrifier son indépendance!... Et tout ce pays que nous venons de parcourir depuis trois mois...

— En curieux, en simples curieux, Max, non en conquérants!

— La différence n'est pas considérable, digne citoyen des États-Unis, déclara Max Huber. Je le répète, en cette partie de l'Afrique, l'Union pourrait se tailler une colonie superbe!... On trouve là des territoires fertiles qui ne demandent qu'à utiliser leur fertilité, sous l'influence d'une irrigation généreuse dont la nature a fait tous les frais. Ils possèdent un réseau liquide qui ne tarit jamais.

— Même avec cette abominable chaleur, répondit John Cort, en épongeant son front calciné par le soleil tropical.

— Bah! nous n'y prenons plus garde! s'écria Max Huber. Est-ce que nous ne sommes pas acclimatés, je dirai négriifiés, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, cher ami!... Nous sommes en mars seulement, et parlez-moi des températures de juillet, d'août, lorsque les rayons solaires vous percent la peau comme des vrilles de feu!...

— N'importe, Max, nous aurons quelque peine à devenir Pahouins ou Zanzibarites, avec notre légère épiderme de Français et d'Américains! J'en conviens, cependant, nous allons achever une belle et intéressante cam-

pagne que la bonne fortune a favorisée... Mais il me tarde d'être de retour à Libreville et de retrouver dans nos factoreries un peu de cette tranquillité, de ce repos qui est bien dû à des voyageurs après les trois mois d'un tel voyage...

— D'accord, répondit Max Huber, cette aventureuse expédition a présenté quelque intérêt. Pourtant, l'avouerai-je, elle ne m'a pas donné tout ce que j'en attendais...

— Comment, Max, plusieurs centaines de milles à travers un pays inconnu, pas mal de dangers affrontés au milieu de tribus peu accueillantes, des coups de feu échangés à l'occasion contre des coups de sagaies et des volées de flèches, des chasses que le lion numide et la panthère lybienne ont daigné honorer de leur présence, des hécatombes d'éléphants faites au profit de notre chef Urdax, une récolte d'ivoire de premier choix qui suffirait à fournir de touches les pianos du monde entier!... Et vous ne vous déclarez pas satisfait...

— Oui et non, John. Tout cela, c'est le menu ordinaire des explorateurs de l'Afrique centrale... C'est ce que le lecteur rencontre dans les récits des Barth, des Burton, des Speke, des Grant, des du Chaillu, des Livingstone, des Stanley, des Serpa Pinto, des Anderson, des Cameron, des Mage, des Brazza, des Gallieni, des Dibowsky, des Lejean, des Massari, des Wissemann, des Buonfanti, des Maistre... »

Le choc de l'avant-train du chariot contre une grosse pierre coupa net la nomenclature des conquérants africains que déroulait Max Huber. Aussi John Cort profita-t-il de l'arrêt pour lui dire :

« Alors vous comptiez trouver autre chose au cours de notre voyage?...

— Oui, mon cher John.

— De l'imprévu?...

— Mieux que de l'imprévu, lequel, je le reconnais volontiers, ne nous a pas fait défaut...

— De l'extraordinaire?...

— C'est le mot, mon ami, et, pas une fois, pas une seule, je n'ai eu l'occasion de la jeter

aux échos de la vieille Libye cette énorme qualification de *portentosa Africa* due aux blagueurs classiques de l'Antiquité...

— Allons, Max, je vois qu'une âme française est plus difficile à contenter...

— Qu'une âme américaine, mon cher John?... Je l'avoue, si les souvenirs que vous emportez de notre campagne vous suffisent...

— Amplement, Max.

— Et si vous revenez content...

— Content... surtout d'en revenir!

— Et vous pensez que des lecteurs qui liraient le récit de ce voyage s'écrieraient : « Diable, voilà qui est curieux ! »

— Ils seraient exigeants, s'ils ne le criaient pas!

— Non, John, non!... Ils ne le seraient pas assez...

— Et le seraient, sans doute, riposta John Cort, si nous avions terminé notre expédition dans l'estomac d'un lion ou dans le ventre d'un anthropophage de l'Oubanghi...

— Non, John, non, et, sans aller jusqu'à ce genre de dénouement qui, d'ailleurs, n'est pas dénué d'un certain intérêt pour les lecteurs et même les lectrices, en votre âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, oseriez-vous jurer que nous ayons découvert et observé plus que n'avaient déjà observé et découvert nos devanciers dans l'Afrique centrale?...

— Non, en effet, Max.

— Eh bien, moi, j'espérais être plus favorisé...

— Gourmand, qui prétend faire une vertu de sa gourmandise! répliqua John Cort. Pour mon compte, je me déclare repu; et je n'attendais pas de notre campagne plus qu'elle n'a donné...

— C'est-à-dire rien, John.

— D'ailleurs, Max, le voyage n'est pas encore terminé, et, pendant les cinq ou six semaines que nécessitera le parcours d'ici à Libreville...

— Allons donc! s'écria Max Huber, un simple cheminement de caravane... le tran-tran ordinaire des étapes... une promenade en diligence, comme au bon temps...

— Qui sait?... » répondit John Cort.

Cette fois, le chariot s'arrêta pour la halte du soir au bas d'un tertre couronné de cinq ou six beaux arbres, les seuls qui se montraient sur cette vaste plaine, illuminée alors des feux du soleil couchant.

Il était sept heures du soir. Grâce à la brièveté du crépuscule de cette latitude du huitième degré nord, la nuit ne tarderait pas à s'étendre. L'obscurité serait même profonde, car d'épais nuages allaient voiler le rayonnement stellaire, et le croissant de la lune venait de disparaître à l'horizon de l'ouest.

Le chariot, uniquement destiné au transport des voyageurs, ne contenait ni marchandises ni provisions. Que l'on se figure une sorte de wagon disposé sur quatre roues massives, mis en mouvement par un attelage de six bœufs. A la partie antérieure de l'avant-train, s'ouvrait une porte qui donnait accès dans la caisse. Éclairé de petites fenêtres latérales, le wagon se divisait en deux chambres contiguës fermées par des cloisons. Celle du fond était réservée à deux jeunes gens de vingt-cinq à vingt-six ans, l'un américain, John Cort, l'autre français, Max Huber. Celle de l'avant était occupée par un trafiquant portugais nommé Urdax, et par le « foreloper » nommé Khamis. Ce foreloper, — c'est-à-dire l'homme qui ouvre la marche d'une caravane, — était indigène du Cameroun et très entendu à ce difficile métier de guide à travers les brûlants espaces de l'Oubanghi.

Il va de soi que la construction de ce wagon-chariot ne laissait rien à reprendre au point de vue de la solidité. Après les épreuves de cette longue et pénible expédition, sa caisse en bon état, ses roues à peine usées au cercle de la jante, ses essieux ni fendus ni faussés, on eût dit qu'il revenait d'une simple promenade de quinze à vingt lieues, alors que son parcours se chiffrait par plus d'un millier de kilomètres.

Trois mois auparavant, ce véhicule avait quitté Libreville, la capitale du Congo français. De là, en suivant la direction de l'est, il s'était avancé sur les plaines de l'Oubanghi

plus loin que le cours du Bahar-el-Abiad, l'un des tributaires qui versent leurs eaux dans le sud du lac Tchad.

C'est à l'un des principaux affluents de la rive droite du Congo ou Zaïre, que cette contrée doit son nom. Elle s'étend à l'est du Cameroun allemand, dont le gouverneur est le consul général d'Allemagne de l'Afrique occidentale, et ne saurait être actuellement délimitée par un trait précis sur les cartes, même les plus modernes. Si ce n'est pas le désert — un désert à végétation puissante, d'ailleurs, et qui n'aurait aucun point de ressemblance avec le Sahara — c'est du moins une immense région, sur laquelle se disséminent des villages à grande distance les uns des autres. Les peuplades y guerroient sans cesse, s'asservissent ou s'entre-tuent, et s'y nourrissent encore de chair humaine, tels les Moubouttou, entre le bassin du Nil et du Congo. Et, ce qui est abominable, ce sont les enfants qui servent d'ordinaire à l'assouvissement de ces instincts du cannibalisme. Aussi, les missionnaires se dévouent-ils pour leur arracher ces pauvres êtres, soit en les enlevant par force, soit en les rachetant, et ils les élèvent chrétiennement dans les missions établies le long du fleuve Siramba. Qu'on ne l'oublie pas, ces missions ne tarderaient pas à succomber faute de ressources, si la générosité des États européens, celle de la France, en particulier, venait à s'éteindre.

Il convient même d'ajouter que, dans l'Oubanghi, les enfants indigènes sont considérés comme monnaie courante pour les échanges du commerce. On paye en petits garçons et en petites filles les objets de consommation que les trafiquants introduisent jusqu'au centre du pays. Le plus riche indigène est donc celui dont la famille est la plus nombreuse.

Mais, si le Portugais Urdax ne s'était pas aventuré à travers ces plaines dans un intérêt commercial, s'il n'avait pas eu à faire de trafic avec les tribus riveraines de l'Oubanghi, s'il n'avait eu d'autre objectif que de se procurer une certaine quantité d'ivoire en chassant

l'éléphant qui abonde en cette contrée, il n'était pas sans avoir pris contact avec les féroces peuplades congolaises. En plusieurs rencontres même, il dut tenir en respect des bandes hostiles et changer en armes défensives contre les indigènes celles qu'il destinait à poursuivre les troupeaux de pachydermes. Au total, heureuse et fructueuse campagne qui ne comptait pas une seule victime dans le personnel de la caravane.

Or, précisément, aux abords d'un village, près des sources du Bahar-el-Abiad, John Cort et Max Huber avaient pu arracher un jeune enfant à l'affreux sort qui l'attendait et le racheter au prix de quelques verroteries. C'était un petit garçon, âgé d'une dizaine d'années, intéressante et douce physionomie, dont le type nègre était peu accentué. Ainsi que cela se voit chez quelques tribus, il avait le teint presque clair, la chevelure blonde et non la laine crépue des noirs, le nez aquilin et non écrasé, les lèvres fines et non lippues ; de constitution robuste, ses yeux brillaient d'intelligence, et il éprouva bientôt pour ses sauveurs une sorte d'amour filial. Ce pauvre être, enlevé à sa tribu, sinon à sa famille, car il n'avait plus ni père ni mère, se nommait Llanga. Après avoir été pendant quelque temps instruit par les missionnaires qui lui avaient appris un peu de français et d'anglais, une mauvaise chance l'avait fait retomber entre les mains des Donka, et quel sort l'attendait, on le devine. Séduits par son affection caressante, par la reconnaissance qu'il leur témoignait, les deux amis se prirent d'une vive sympathie pour cet enfant ; ils le nourrirent, ils le vêtirent, ils l'élevèrent avec grand profit, tant il montrait d'esprit précoce. Et, dès lors, quelle différence pour Llanga ! Au lieu d'être, comme les malheureux petits indigènes, à l'état de marchandise vivante, il vivait dans les factoreries de Libreville, devenu comme l'enfant adoptif de Max Huber et de John Cort... Ils en avaient pris la charge et ne l'abandonneraient plus !... Malgré son jeune âge, il comprenait cela, il se sentait aimé, une larme de reconnaissance coulait de ses yeux chaque fois que les mains



de Max Huber ou de John Cort se posaient sur sa tête.

Lorsque le chariot eut fait halte, les bœufs, fatigués d'une longue route par une température dévorante, se couchèrent sur la prairie. Aussitôt Llanga, qui venait de cheminer à pied pendant une partie de l'étape, tantôt en avant, tantôt en arrière de l'attelage, accourut au moment où ses deux protecteurs descendaient de la plate-forme.

« Tu n'es pas trop fatigué, Llanga?... demanda John Cort, en prenant la main du petit garçon.

— Non... non !... bonnes jambes... et aime bien à courir, répondit Llanga, qui souriait des lèvres et des yeux à John Cort comme à Max Huber.

— Maintenant, il est temps de manger, dit ce dernier.

— Manger... oui !... » répondit Llanga.

Puis, après avoir baisé les mains qui lui étaient tendues, il alla se mêler aux porteurs, sous la ramure des grands arbres du tertre.

Si ce chariot ne servait qu'au transport du Portugais Urdax, de Khamis et de leurs deux compagnons, c'est que colis et charges d'ivoire étaient confiés au personnel de la caravane, — une cinquantaine d'hommes, pour la plupart des noirs du Cameroun. Ils avaient déposé à terre les défenses d'éléphants et les caisses qui assuraient la nourriture quotidienne en dehors de ce que fournissait la chasse en ces giboyeuses contrées de l'Oubanghi.

Ces noirs ne sont que des mercenaires, rompus à ce métier, et payés d'un assez haut prix, que permet de leur accorder le bénéfice de ces fructueuses expéditions. On peut même dire qu'ils n'ont jamais « couvé leurs œufs », pour employer l'expression par laquelle on désigne les indigènes sédentaires. Habités à porter dès leur enfance, ils porteront tant que leurs jambes ne leur feront pas défaut. Et, cependant, le métier est rude, quand il faut l'exercer sous un tel climat. Les épaules chargées de ce pesant ivoire ou des lourds colis de provisions, la chair souvent mise à vif, les pieds ensanglantés, le torse écorché

par le piquant des herbes, car ils sont à peu près nus pour ménager leurs vêtements, ils vont ainsi depuis l'aube jusqu'à onze heures du matin et ils reprennent leur marche jusqu'au soir lorsque la grande chaleur est passée. Mais l'intérêt des trafiquants commande de les bien payer, et ils les payent bien; de les bien nourrir, et ils les nourrissent bien; de ne point les surmener au delà de toute mesure, et ils ne les surmènent pas. Très réels sont les dangers de ces chasses aux éléphants, sans parler de la rencontre possible des lions et des panthères, et le chef doit pouvoir compter sur son personnel. En outre, la récolte de la précieuse matière achevée, il importe que la caravane retourne heureusement et promptement aux factoreries de la côte. Il y a donc avantage à ce qu'elle ne soit arrêtée ni par des retards provenant de fatigues excessives, ni par les maladies — entre autres la petite vérole, dont les ravages sont les plus à craindre. Aussi, pénétré de ces principes, servi par une vieille expérience, le Portugais Urdax, en prenant un soin extrême de ses hommes, avait-il réussi jusqu'alors dans ces lucratives expéditions au centre de l'Afrique équatoriale.

Et telle était cette dernière, puisqu'elle lui valait un stock considérable d'ivoire de belle qualité, rapporté des régions au delà du Bahar-el-Abiad, presque sur la limite du Darfour.

Ce fut sous l'ombrage de magnifiques tamarins que s'organisa le campement, et, lorsque John Cort, après que les porteurs eurent commencé le déballage des provisions, interrogea le Portugais, voici la réponse qu'il obtint, en cette langue anglaise qu'Urdax parlait couramment :

« Je pense, monsieur Cort, que le lieu de halte est convenable, et la table est toute servie pour nos attelages.

— En effet, l'herbe est épaisse et grasse... répliqua John Cort.

— Et on la brouterait volontiers, ajouta Max Huber, si on possédait la structure d'un ruminant et trois estomacs pour la digérer !

— Merci, répondit John Cort, mais je pré-

fère un quartier d'antilope grillé sur les charbons, le biscuit de mer dont nous sommes largement approvisionnés, et nos quartauts de madère du Cap...

— Auquel on pourra mélanger quelques gouttes de ce rio limpide qui court à travers la plaine », observa le Portugais.

Et il montrait un affluent — de l'Oubanghi, sans doute — dont les eaux claires coulaient à un kilomètre de là dans l'ouest du tertre.

Le campement s'acheva sans retard. L'ivoire fut empilé par tas à proximité du chariot. Les attelages vaguèrent autour des tamarins. Des feux furent allumés çà et là avec le bois mort tombé des arbres. Le foreloper s'assura que les divers groupes ne manquaient de rien. La chair d'élan et d'antilope, fraîche ou séchée, abondait, et d'ailleurs les chasseurs la pouvaient renouveler aisément. L'air se remplit de l'odeur des grillades, et chacun fit preuve d'un appétit formidable que justifiait cette demi-journée de marche.

Il va sans dire que les armes et les munitions étaient restées dans le chariot, — quelques caisses de cartouches, des fusils de chasse, des carabines, des revolvers, excellents engins de l'armement moderne, à la disposition du Portugais, de Khamis, de John Cort et de Max Huber, en cas d'alerte.

Le repas devait prendre fin une heure après. L'estomac apaisé, il s'agirait de dormir, et, la fatigue aidant, la caravane ne tarderait pas à être plongée dans un profond sommeil.

Toutefois, le foreloper la confia à la surveillance de quelques-uns de ses hommes, qui devaient se relever de deux heures en deux heures. En ces lointaines contrées, il y a toujours lieu de se garder contre les êtres malintentionnés, à deux pieds comme à quatre pattes. A cet égard, Urdax ne manquait pas de prendre toutes les mesures de prudence. Agé de cinquante ans, vigoureux encore, très entendu à la conduite de ces expéditions, il était d'une extraordinaire endurance. De même, Khamis, trente-cinq ans, lesté, souple, solide aussi, de grand sang-froid et de grand courage, offrait toute garantie pour la direction des caravanes à travers l'Afrique.

Ce fut au pied de l'un des tamarins que les deux amis et le Portugais s'assirent pour le souper, que leur apporta le petit garçon, après avoir été préparé par un des indigènes auquel étaient dévolues les fonctions de cuisinier.

Pendant ce repas, les langues ne chômèrent pas plus que les mâchoires. Manger n'empêche point de parler, lorsqu'on n'y met pas trop de hâte. De quoi s'entretint-on?... Des incidents de l'expédition durant le parcours vers le nord-est?... Point. Ceux qui pouvaient se présenter au retour étaient d'un intérêt plus actuel. Le cheminement serait long encore jusqu'aux factoreries de Libreville — quinze à seize cents kilomètres — ce qui exigerait cinq ou six semaines de marche. Or, dans cette seconde partie du voyage, qui sait?... avait dit John Cort à son compagnon, auquel il fallait mieux que de l'imprévu, de l'extraordinaire.

Jusqu'à cette dernière étape, depuis les confins du Darfour, la caravane avait redescendu vers l'Oubanghi, après avoir franchi les gués de l'Aoukadébé et de ses multiples affluents. Ce jour-là, elle venait de s'arrêter à peu près sur le point où se croisent le vingtième méridien et le huitième parallèle.

« Mais maintenant, dit Urdax, nous allons suivre la direction du sud-ouest...

— Et cela est d'autant plus indiqué, répondit John Cort, que, si mes yeux ne me trompent pas, l'horizon du sud est barré par une forêt dont on ne voit l'extrême limite ni à l'est ni à l'ouest.

— Oui... immense ! répliqua le Portugais. Si nous étions obligés de la contourner par l'est, des mois s'écouleraient avant que nous l'eussions laissée en arrière!...

— Tandis que par l'ouest?...

— Par l'ouest, répondit Urdax, et sans trop allonger la route ni s'écarter de sa lisière, nous rencontrerons l'Oubanghi aux environs des rapides de Zongo.

— Est-ce que de traverser cette forêt n'abrègerait pas le voyage?... demanda Max Huber.

— Oui... d'une quinzaine de journées de marche.

— Alors... pourquoi ne pas nous lancer à travers cette forêt?...

— Parce qu'elle est impénétrable.

— Oh! impénétrable!.. répliqua Max Huber, en secouant la tête d'un air de doute.

— Pas aux piétons, peut-être, observa le Portugais, et encore n'en suis-je pas sûr, puisque aucun ne l'a essayé. Quant à y aventurer les attelages, ce serait une tentative sans résultat.

— Vous dites, Urdax, que personne n'a jamais essayé de s'engager dans cette forêt?...

— Essayé... je ne sais, monsieur Max, mais qu'on y ait réussi... non... et, dans le Cameroun comme dans le Congo, personne ne s'aviserait de le tenter. Qui aurait la prétention de passer là où il n'y a aucun sentier, au milieu des halliers épineux et des ronces? Je ne sais même si le feu et la hache parviendraient à déblayer le chemin, sans parler des arbres morts, qui doivent former d'insurmontables obstacles...

— Insurmontables, Urdax!

— Voyons, cher ami, dit alors John Cort, n'allez pas vous emballer sur cette forêt, et estimons-nous heureux de n'avoir qu'à la contourner!... J'avoue qu'il ne m'irait guère de nous risquer au milieu d'un pareil labyrinthe d'arbres...

— Pas même pour savoir ce qu'il renferme peut-être?...

— Et que voulez-vous qu'on y trouve, Max?... Des royaumes inconnus, des villes enchantées, des eldorados mythologiques, des animaux d'espèce nouvelle, des carnassiers à cinq pattes et des êtres humains à trois jambes?...

— Pourquoi pas, John?... Et rien de tel que d'y aller voir!... »

Llanga, ses grands yeux attentifs, sa physionomie éveillée, semblait dire que si Max Huber se hasardait en cette forêt mystérieuse, il n'aurait pas peur de l'y suivre.

« Dans tous les cas, reprit John Cort, puisque Urdax n'a pas l'intention de traverser ces bois pour atteindre les rives de l'Oubanghi...

— Non, certes, répliqua le Portugais, car

ce serait s'exposer à n'en pouvoir plus sortir!

— Eh bien, mon cher Max, allons faire un somme, et permis à vous de chercher à découvrir les mystères de cette forêt, de vous risquer en ces impénétrables massifs, en rêve seulement, et encore n'est-ce pas même très prudent!...

— Riez, John, riez de moi à votre aise! Mais je me souviens de ce qu'a dit un de nos poètes... je ne sais plus lequel :

Fouiller dans l'inconnu pour trouver du nouveau.

— Vraiment, Max? Et quel est l'autre vers qui rime avec celui-ci?...

— Ma foi... je l'ai oublié, John!

— Oubliez donc le premier comme vous avez oublié le second, et allons nous coucher. »

C'était évidemment ce qu'il y avait de plus sage et sans réintégrer les compartiments du chariot. Une nuit au pied du tertre, sous ces magnifiques tamarins dont la fraîcheur tempérerait quelque peu la chaleur ambiante, si forte encore après le coucher du soleil, cela n'était pas pour inquiéter des habitués de « l'hôtel de la *Belle-Étoile* », quand le temps le permettait. Ce soir-là, bien que les constellations fussent cachées derrière d'épais nuages, comme la pluie ne menaçait pas, il était infiniment préférable de dormir en plein air.

Le jeune indigène apporta des couvertures. Les deux amis, bien enveloppés, s'étendirent entre les racines d'un tamarin, — un vrai cadre de cabine, — et Llanga se blottit près d'eux, comme un chien de garde.

Avant de les imiter, Urdax et Khamis voulurent une dernière fois faire le tour du campement, s'assurer que les bœufs entravés ne pourraient divaguer par la plaine, que les porteurs se trouvaient à leur poste de veille, que les foyers avaient été éteints par prudence, car une étincelle eût suffi à incendier les herbes sèches et le bois mort. Puis tous deux revinrent vers le chariot, près duquel ils se couchèrent.

Le sommeil ne tarda pas à les prendre — un sommeil à ne pas entendre Dieu tonner. Et peut-être les veilleurs y succombèrent-ils,



«eux aussi?... Et, en effet, après dix heures, il n'y eut personne à signaler certains feux

suspects qui se déplaçaient à la lisière de la grande forêt.

## II

## Les feux mouvants.

Une distance de deux kilomètres au plus séparait le tertre des sombres massifs au pied desquels allaient et venaient des flammes fuligineuses et vacillantes. On aurait pu en compter une dizaine, tantôt réunies, tantôt isolées, agitées parfois avec une violence que le calme de l'atmosphère ne justifiait pas. Qu'une bande d'indigènes eût campé en cet endroit, qu'elle s'y fût installée en attendant le jour, il y avait lieu de le présumer. Toutefois ces feux n'étaient pas ceux d'un campement. Ils se promenaient trop capricieusement sur une centaine de toises, au lieu de se concentrer en un foyer unique, d'une halte de nuit.

Il ne faut pas oublier que ces régions de d'Oubanghi sont fréquentées par des tribus nomades, venues de l'Adamaoua ou du Barghimi à l'ouest, ou même de l'Ouganda à l'est. Une caravane de trafiquants n'aurait pas été assez imprudente pour signaler sa présence par ces feux multiples, se mouvant au milieu des ténèbres. Seuls, des indigènes pouvaient s'être arrêtés à cette place. Et qui sait s'ils n'étaient pas animés d'intentions hostiles à l'égard de la caravane endormie près du tertre des tamarins?

Quoi qu'il en soit, si, de ce chef, quelque danger la menaçait, si plusieurs centaines de Pahouins, de Foundj, de Chiloux, de Bari, de Denka ou autres n'attendaient que le moment de l'assaillir avec les chances d'une supériorité numérique, personne, — jusqu'à dix heures et demie du moins, — n'avait pris aucune mesure défensive. Tout le monde dormait au campement, maîtres et serviteurs, et, ce qui était plus grave, les porteurs, chargés de se relever à leur poste de surveillance, étaient plongés dans un profond sommeil.

Très heureusement le jeune indigène couché près de John Cort et de Max Huber se réveilla.

Mais nul doute que ses yeux ne se fussent refermés à l'instant s'ils ne s'étaient dirigés vers l'horizon du sud. Sous ses paupières demi-closes il sentit l'impression d'une lumière qui brillait, au milieu de cette nuit très noire. Il se détira, il se frotta les yeux, il regarda avec plus de soin... Non! il ne se trompait pas : des feux, épars sur la lisière de la forêt, se mouvaient alors à deux kilomètres de distance.

Llanga eut la pensée que la caravane allait être attaquée. Ce fut de sa part tout instinctif plutôt que réfléchi. En effet, des malfaiteurs se préparant au massacre et au pillage n'ignorent pas qu'ils accroissent leurs chances lorsqu'ils agissent par surprise. Ils ne se laissent pas voir avant d'agir et ceux-ci se fussent signalés!...

L'enfant, ne voulant pas tout d'abord réveiller Max Huber et John Cort, rampa sans bruit vers le chariot. Dès qu'il fut arrivé près du foreloper, il lui mit la main sur l'épaule, le tira de son sommeil, et, du doigt, lui montra les feux de l'horizon.

Khamis se redressa, observa pendant une minute ces flammes en mouvement, et, d'une voix dont il ne songeait point à adoucir l'éclat : « Urdax! » dit-il.

Le Portugais, en homme habitué à se dégager vivement des vapeurs du sommeil, fut debout en un instant.

« Qu'y a-t-il, Khamis?... »

— Regardez! »

Et, le bras tendu, il indiquait la lisière illuminée au ras de la plaine.

« Alerte! » cria le Portugais de toute la force de ses poumons.

En quelques secondes le personnel de la caravane se trouva sur pied. Tout d'abord les esprits furent tellement saisis par la gravité de cette situation que personne ne songea à incriminer les veilleurs pris en défaut. Il était certain que si Llanga ne s'était pas ré-

veillé, le campement eût été envahi pendant le sommeil d'Urdax et de ses compagnons.

Inutile de mentionner que Max Huber et John Cort avaient aussitôt quitté l'entre-deux des racines, et rejoint le Portugais et le foreloper.

Il était un peu plus de dix heures et demie. Une profonde obscurité enveloppait la plaine sur les trois quarts de son périmètre, au nord, à l'est et à l'ouest. Seul le sud s'éclairait de ces flammes falotes, jetant de vives clartés lorsqu'elles tourbillonnaient, et dont on ne comptait pas alors moins d'une cinquantaine.

« Il doit y avoir là un rassemblement d'indigènes, dit Urdax, et probablement de ces Boudjos qui fréquentent les rives du Congo et de l'Oubanghi.

— Pour sûr, ajouta Khamis, ces flammes ne se sont pas allumées toutes seules...

— Et, fit observer John Cort, il y a des bras qui les portent et les déplacent!

— Mais, dit Max Huber, ces bras doivent tenir à des épaules, ces épaules à des corps, et de ces corps nous n'apercevons pas un seul au milieu de cette illumination...

— Cela vient de ce qu'ils sont un peu en dedans de la lisière, dissimulés derrière les arbres... observa Khamis.

— Et remarquons, reprit Max Huber, qu'il ne s'agit pas d'une bande en marche sur le contour de la forêt... Non! si ces feux s'écartent à droite et à gauche, ils reviennent toujours au même endroit...

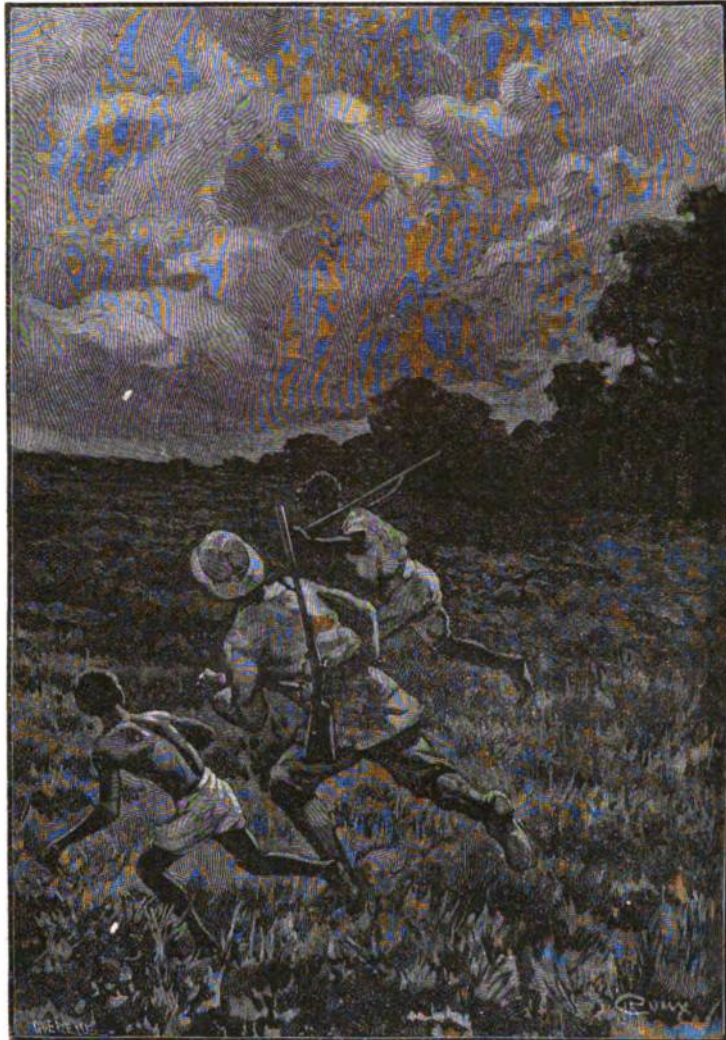
— Là où doit être le campement de ces indigènes, affirma le foreloper.

— Votre opinion?... demanda John Cort à Urdax.

— Est que nous allons être attaqués, ré-

pondit le Portugais, et qu'il faut, à l'instant, faire nos préparatifs de défense...

— Mais pourquoi ces indigènes ne nous ont-ils pas assaillis avant de se montrer?



— Des noirs ne sont pas des blancs, déclara Urdax. Néanmoins pour être peu avisés, ils n'en sont pas moins redoutables par leur nombre et par leurs instincts féroces...

— Des panthères que nos missionnaires auront bien du mal à transformer en agneaux! déclara Max Huber.

— Tenons-nous prêts! » répondit le Portugais.

Oui, se tenir prêts à la défense, et se défendre jusqu'à la mort, car il n'y a aucune pitié à espérer de ces tribus de l'Oubanghi. A quel point ils sont cruels, on ne saurait



se le figurer, et les plus sauvages peuplades de l'Australie, des Salomon, des Hébrides, de la Nouvelle-Guinée, soutiendraient difficilement la comparaison avec eux. Vers le centre de la région, ce ne sont que villages de cannibales, et les Pères de la Mission, qui bravent la plus épouvantable des morts, ne l'ignorent pas. On serait tenté de classer ces noirs au rang des animaux, fauves à face humaine, en cette Afrique équatoriale où la faiblesse est un crime, où la force est tout ! Et de fait, même à l'âge d'homme, nombre de ces indigènes ne possèdent pas encore les notions premières d'un enfant de cinq à six ans.

Et, ce qu'il est permis d'affirmer, car les preuves abondent, — les missionnaires ont été trop souvent les témoins de ces affreuses scènes, — c'est que les sacrifices humains sont en usage dans ces contrées. On tue les esclaves sur la tombe de leurs maîtres, et la tête de ces malheureux, enfourchée dans une branche pliante, est lancée au loin dès que le couteau du féticheur l'a tranchée. Entre la dixième et la seizième année, on le répète, les enfants de la peuplade servent de nourriture dans les cérémonies d'apparat, et nombre de chefs ne s'alimentent que de cette jeune chair.

A ces instincts de cannibales se joint chez les noirs l'instinct du pillage. Il les entraîne souvent à de grandes distances, sur le chemin des caravanes, qu'ils assaillent, dépouillent et détruisent. S'ils sont moins bien armés que les trafiquants et leur personnel, ils ont le nombre pour eux, et des milliers d'indigènes auront toujours raison de quelques centaines de porteurs. Les forelopers ne l'ignorent pas. Aussi leur plus grande préoccupation est-elle de ne point s'engager entre ces villages, tels que Ngombé Dara, Kalaka Taimo et autres compris dans la région de l'Aoukadépé et du Bahar-el-Abiad, où les missionnaires n'ont pas encore pénétré, mais où ils pénétreront un jour. Aucune crainte n'arrête leur dévouement, lorsqu'il s'agit d'arracher de petits êtres à la mort et de régénérer ces races sauvages sous l'influence de la civilisation chrétienne.

Jusqu'alors, depuis le commencement de l'expédition, le Portugais Urdax avait eu la chance d'éviter toute mauvaise rencontre avec les gens du pays. Khamis s'était habilement écarté des centres dangereux de la région. Le retour promettait de s'accomplir dans des conditions parfaites de sécurité. Cette forêt contournée par l'ouest, on aurait atteint la rive droite de l'Oubanghi, et on le descendrait jusqu'à son embouchure sur la rive droite du Congo. A partir de l'Oubanghi, le pays est fréquenté par les trafiquants, par les missionnaires. Dès lors il y aurait moins à craindre du contact des tribus nomades que l'initiative française, anglaise, portugaise, allemande, refoule peu à peu vers les lointaines contrées du Darfour.

Mais, lorsque quelques journées de marche devaient suffire à atteindre le fleuve, la caravane n'allait-elle pas être arrêtée sur cette route, aux prises avec un tel nombre de pillards qu'elle finirait par succomber?... Il y avait lieu de le craindre. Dans tous les cas, elle ne périrait pas sans s'être défendue, et, à la voix du Portugais, on prit toutes mesures pour organiser la résistance.

Sans perdre un instant, Urdax, le forloper, John Cort, Max Huber furent armés, carabines à la main, revolvers à la ceinture, la cartoucière bien garnie. Le chariot contenait encore une demi-douzaine de fusils et de pistolets qui furent confiés à quelques-uns des porteurs dont on connaissait l'adresse et la fidélité.

En même temps, Urdax donna l'ordre à son personnel de prendre poste autour des grands tamarins, afin de se mieux abriter contre les flèches, dont la pointe empoisonnée occasionne des blessures mortelles.

On attendit. Aucun bruit ne traversait l'espace. Il ne semblait pas que la horde des noirs se fût portée en avant de la forêt. Les feux se montraient incessamment, et, çà et là, jetaient de grands éclats au milieu des panaches de fumée jaunâtre.

« Ce sont des torches résineuses que ces indigènes promènent sur la lisière des arbres...

— Assurément, répondit Max Huber, mais



je persiste à ne pas comprendre pourquoi ils le font, s'ils ont l'intention de nous attaquer...

— Et je ne le comprends pas davantage, ajouta John Cort, s'ils n'ont pas cette intention. »

C'était inexplicable, en effet. Il est vrai, de quoi s'étonner, du moment qu'il s'agissait de ces brutes nomades du haut Oubanghi?...

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES

Tout d'abord, dès le début de ce chapitre, je crois devoir déclarer que je n'exige point de vous que vous soyez *légumistes*. Il y a des végétariens convaincus, j'en ai la certitude. Eh bien, respectons-les — car toute conviction sincère est respectable — mais ne nous croyons pas tenus de les imiter. Il est absolument déplorable, à coup sûr, que nous soyons obligés de manger de la viande et par suite de tuer des millions de pauvres bêtes innocentes. C'est lamentable, je le confesse; je dirai même plus, c'est odieux!... Mais l'homme étant un animal omnivore, ainsi que l'établit la constitution de son appareil de mastication, il semble être autorisé, plus encore, invité par la nature même à s'assimiler une nourriture semblable à celle dont vivent les animaux carnivores. La viande, il serait inutile de le nier, est nécessaire au développement de la cellule cérébrale et favorise puissamment l'intellectualité. Les hommes primitifs frugivores pensaient très peu. Certains sauvages mal nourris n'ont que deux ou trois idées par jour. L'intensité de la force cérébrale a coïncidé avec l'usage d'une nourriture azotée et divers savants affirment que le cerveau de l'homme moderne serait incapable de fournir la somme de travail que réclame, qu'exige notre société enfiévrée, s'il ne pouvait, par une forte alimentation, subvenir aux énormes dépenses que lui impose son incessante activité. Mais coupons court à ces considérations préliminaires et revenons à nos légumineuses. Si l'homme est carnivore, il n'en est pas moins herbivore, et c'est pour cela que nous allons parler des *légumes*.

Entendons-nous bien toutefois. Cette dénomination de « légumes » pouvant s'appliquer à toutes sortes de substances végétales (feuilles, racines, fruits ou plantes entières) pourrait nous entraîner fort loin et nous lancer dans l'étude de tout ce que les Anglais appellent du nom collectif de *vegetables*. Aussi, nous bornerons-nous à passer en revue certains végétaux spéciaux appartenant essentiellement aux deux familles qu'annonce notre titre et qui sont dignes, à tous égards, de prendre rang après les illustres graminées.

Les légumineuses alimentaires sont connues de tout le monde : haricots, pois, fèves, lentilles... Qui ne connaît ces noms familiers? Familiers, soit; mais combien s'y rattachent de particularités intéressantes.

Le genre Haricot (en latin *Phaseolus*) est, paraît-il, originaire des Indes orientales, mais il est cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, le plus généralement comme plante alimentaire, mais quelquefois aussi comme plante d'ornement. Dans la première série, figure le haricot commun, plante herbacée, annuelle, volubile, à feuilles trifoliées et à fleurs disposées en grappes. Le fruit est une gousse oblongue, bivalve et renfermant un grand nombre de graines farineuses. A cette espèce se rattachent de nombreuses variétés parmi lesquelles il faut citer comme les plus estimées : le *haricot de Soissons*, le *haricot renflé* d'où sont issues les sous-variétés appelées *Princesse* et *Flageolet*, le *haricot sans fil*, le *haricot riz*, le *haricot beurre*, très tendre, dont on mange la gousse, et enfin les fameux *haricots de Tarbes* qui figurent à coup sûr parmi les meilleurs.

Le haricot multiflore, appelé aussi *haricot d'Espagne*, est originaire d'Amérique. Il pousse de grandes fleurs violettes d'une odeur suave, et, quoique comestible, il n'est guère cultivé que comme plante d'ornement, ainsi que le *haricot caracole* dont les fleurs superbes et odorantes, elles aussi, sont teintées de rose ou de lilas sur un fond de blancheur élatante.

Les haricots, dit M. V. Borie, peuvent être considérés comme la plante la plus utile après le blé. Elle est saine, très nourrissante et d'un goût fort agréable.

Entendez-vous, jeunes lycéens de tout âge et de toute classe? Vous protestez avec énergie, cela va sans dire. Vous vous vengez, sur les haricots innocents, des fantaisies de M. l'économiste, qui trouve plaisant... et *économique* de vous en servir deux ou trois fois par semaine.

Cette haine du haricot, du *fayot*, comme on l'appelle irrévérencieusement dans certaines régions de la France, est devenue endémique chez les écoliers de tout âge. Il est de bon ton au collège de mépriser les haricots. J'ai connu des camarades qui les aimaient passionnément, mais qui, pour sauvegarder leur dignité, les appelaient tout de même « infâmes fayots » d'un air superlativement dédaigneux.

Quant à nous, sans égard pour ce mépris systématique, mais dont on revient avec l'âge, nous nous en tenons à l'attestation de M. Borie et nous soutenons, nous qui avons oublié nos anciennes rancunes, qu'un plat de haricots — pour peu qu'il soit additionné

d'un excellent gigot — est chose délectable.

Est-il besoin d'ajouter que les « haricots verts », dont on fait une si grande consommation, ne sont autre chose que des haricots communs dont on mange, en salade, les gousses vertes et tendres, cueillies bien avant leur maturité.

La lentille (*Ervum*), genre de la famille des légumineuses, renferme des plantes herba-

cées, annuelles, qui croissent naturellement dans les régions tempérées de l'hémisphère boréal. L'espèce la plus anciennement connue est la *lentille cultivée* (*E. lens*) à tige grêle, à feuilles composées et à fleurs blanchâtres rayées de bleu; elle a pour fruit une gousse courte, ovale, renfermant deux ou trois graines roussâtres, luisantes, arrondies et à bords amincis; bref, ayant cette forme « lenticulaire » si connue



Lentille du Puy.

à laquelle elles ont donné leur nom.

Ces graines fournissent un aliment excellent, riche en azote et conséquemment très nourrissant. Mais que ces lentilles, même préparées par le plus habile des cuisiniers, vaillent ce fameux « droit d'ainesse » dont se targuent avec orgueil les premiers-nés de chaque famille, voilà qui est contestable pour tout autre que cet extraordinaire Esaü qui le céda si allègrement à son frère Jacob. N'insistons pas et laissons ce gourmand savourer son légendaire plat de lentilles.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## MADEMOISELLE FRISSON



M<sup>lle</sup> Lucie est une petite personne qui tremble toujours. Tout l'inquiète, tout l'effraye. Ses petites compagnes l'ont surnommée M<sup>lle</sup> Frisson. Il n'est pas jusqu'aux mouches qui ne soient devenues pour elle des monstres terribles. En voilà une, une pauvre petite enfant de mouche, qui ne pense qu'à essayer ses ailes; en voici une autre, qui est posée sur la table où elle fait semblant de chercher des brins de sucre, mais bien sûr elle a de perfides desseins. Entre les deux mouches, que deviendra la pauvre Frisson? Pendant qu'elle se sauvera de la première, que fera la seconde?

S.



# LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

## CHAPITRE PREMIER

Au mois de février, tandis que les habitants de régions moins privilégiées endurent encore tristement les dernières rigueurs de la mauvaise saison, en Provence le printemps est près d'éclorre. Les étrangers venus là pour chercher un ciel plus clément que celui de leur pays natal s'émerveillent à la vue de la campagne verdissante, des arbres dont les bourgeons se gonflent et éclatent sous la poussée d'une sève généreuse.

Le jour où commence cette histoire, Rousseline, qui jouit de cet heureux climat depuis cinquante ans, ne songe nullement à s'en étonner; mais en bonne méridionale qu'elle est, accueille la brise déjà chaude et le soleil qui monte radieux dans la belle voûte d'azur. Juchée à la manière des femmes du pays sur sa mule, aux flancs de laquelle sont accrochées deux énormes corbeilles, portant sur sa tête la capeline provençale, large chapeau raide et plat qu'on incline du côté où dardent les rayons du soleil, la brave fille quitte les rues étroites qui, à Grasse, entourent la place du marché, et se dirige allègrement vers une des collines proche de la ville.

Il est clair que la baguette qu'elle tient dans sa main vigoureuse est destinée à ranimer au besoin l'ardeur de sa monture; mais la jeune mule va bon train comme une bête que chaque pas rapproche de l'écurie; c'est à peine si elle ralentit pour gravir la route qui s'élève lentement aux flancs du coteau couronné d'oliviers. Encore cinq minutes du même petit trot et l'écuyère rustique, après avoir jeté en passant un regard d'admiration à l'élégante « Villa des Myrtes », s'arrête devant la barrière blanche de « Beau Soleil », habitation voisine; c'est une maison plus simple, mais de bonne apparence; suivant l'antique usage du pays, les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée ouvrent sur une large tonnelle couverte de vignes.

A la vue de Rousseline qui a mis pied à terre et, une fois entrée dans le jardin, s'en vient tirant sa mule par la bride, Marthe Brial, une fillette grande pour ses onze ans, brune, avec des yeux superbes et une forêt de cheveux noirs, s'élançe sur le seuil du vestibule en s'écriant :

« Dieu! que tu as été longue!... J'ai cru que tu n'allais pas revenir ce matin!

— Eh! mademoiselle, je ne suis que d'un quart d'heure en retard, repartit la vieille cuisinière scandant chaque syllabe de son accent méridional, j'avais beaucoup de choses à commander chez les fournisseurs et aussi d'autres à acheter en ville; voyez, les paniers sont pleins; madame le savait bien...

— Aussi, n'est-ce pas maman qui t'attend, c'est moi et même nous trois pour savoir si tu as vu quelqu'un?... »

La servante, qui de nouveau tirait sur la bride de sa bête pour l'aller décharger devant la cuisine, s'arrêta court et répéta, étonnée :

« Quelqu'un?... »

— Oui, voyons, tu me comprends bien... As-tu aperçu les locataires des Myrtes?

— Ah! ah! c'est cela que vous voulez dire, mademoiselle; croyez-vous donc que des personnes arrivées d'hier se promènent ce matin avant huit heures?

— Oh! moi, à leur place, je l'aurais bien sûr fait pour voir le pays et connaître les gens qui demeurent près de ma villa; mais, puisqu'ils n'ont pas eu cette idée, raconte à mes frères ce que tu sais de leur arrivée.

— Bon Diou, mademoiselle, je n'en ai pas le temps.

— Ça ne fait rien, raconte tout de même... ma bonne Rousseline; tiens, regarde comme Jacques et Norbert écoutent... »

Marthe avait bondi de la porte jusque auprès de la servante et lui désignait la fenêtre

ouverte où les têtes des deux garçons s'avancèrent curieusement.

Norbert, qui avait treize ans, ressemblait à sa sœur ; Jacques, plus jeune qu'elle, était un garçonnet joufflu et de mine réjouie.

Flattée sans doute de voir des auditeurs si attentifs, Rousseline ne se fit pas prier davantage :

« Quand les locataires qui vont habiter la villa de votre papa sont arrivés, dit-elle comptant à mesure sur ses doigts chaque personnage qu'elle nommait, j'ai vu une jeune dame très jolie et très pâle qui est descendue la première de voiture en s'appuyant sur un grand diable de domestique, puis une petite vicillotte toute ronde qui trotinait comme une souris. La dame pâle disait : « Cette villa me paraît charmante », et la petite dame a répondu : « Oui, mais c'est trop loin de Mortagne ! pense que nous avons presque traversé la France avec ces horribles chemins de fer ! je suis à moitié morte de fatigue et de peur ! » Pour une morte, elle parle et marche joliment bien.

— Ensuite, Rousseline ?

— Ensuite, il y avait une bonne qui portait plein ses bras de châles, de parapluies, de paquets ; elle était coiffée d'un drôle de bonnet rond...

— Tu ne parles pas de la petite fille ?

— Attendez donc, mademoiselle Marthe, ma langue est alerte, mais je n'en ai qu'une ; du reste, ce n'est pas la peine que je dise rien de la petite demoiselle, puisque vous savez...

— Par exemple ! c'est le plus intéressant ! dis-nous comment elle est ?

— Pichounette (toute petite), mais je la crois aussi âgée que vous : elle a de vilains cheveux clairs...

— Et ses yeux ? interrogea Norbert.

— Ses yeux?... je ne sais pas... ils sont peut-être verts... c'est si laid tous ces étrangers ! »

Les trois enfants protestèrent.

« Mais, Rousseline, ils sont français : M. Jouvenet, qui a loué les Myrtes, est un grand architecte de Paris qui vient ici pour construire des villas, des châteaux... et...

— Et la dame pâle est sa femme...

— Et la petite fille est sa fille...

— Et la vieille dame est la mère de M<sup>me</sup> Jouvenet, papa l'appelle M<sup>me</sup> Francœur...

— Elle habite Mortagne, dans l'Orne, c'est en France cela !

— Et les domestiques sont certainement français !

— Tê ! fit Rousseline, d'un air rogue, vous me demandez ce que j'ai vu et vous en savez plus long que moi ; une autre fois, je ne dirai rien. »

Elle s'en alla vers les communs en chassant sa mule devant elle à coups de baguette. Les enfants, qui avaient pris plaisir à l'étourdir de leurs exclamations, se regardèrent en riant :

« Elle radote, dit Marthe en haussant les épaules, une fille qui a les yeux verts, a-t-on jamais vu cela !

— Et puis, ajouta Norbert, elle ne nous a seulement pas parlé de Philippe ; je suis certain, moi, que quand M. Jouvenet causait avec papa, il a dit : « Depuis sa grande maladie, ma femme ne veut se séparer ni de sa fille, ni de notre fils Philippe. »

— Peut-être qu'il est tout petit, fit observer Jacques.

— Du tout, on ne dit pas « mon fils » en parlant d'un baby ; de plus, Rousseline aurait vu ce marmot et sa nourrice ; je suis certain au contraire que l'architecte a un garçon assez grand pour nous intéresser... Ah ! neuf heures ! courons, Jacques, ou nous serons en retard pour la leçon de dessin ! »

Norbert saisit son carton sur la table et, enjambant l'appui de la fenêtre, sauta près de Marthe. Son frère moins pressé sortit par le vestibule d'un pas nonchalant.

« Jolie idée que tu as eue de demander à père des leçons supplémentaires, fit-il, maussade, on n'a plus son pauvre jeudi tout entier pour jouer !

— Tu es libre, dis à père que tu renonces au dessin.

— Merci, pour qu'on me cite à tout propos ton amour du travail.

— Alors, fais-nous grâce de tes lamentations, dépêchons-nous ; en passant devant les

Myrtes, peut-être apercevrons-nous quelqu'un. »

A demi consolé par cette perspective, le petit paresseux suivit son frère.

Lorsqu'ils eurent disparu, Marthe se mit à penser tout haut :

« Ils ont de la chance !... Les enfants seront sans doute dans le jardin de la villa... Oui, mais, après tout, qu'est-ce que cela donne de voir des gens qu'on grille de connaître quand il vous est interdit de leur parler ; il vaut mieux que je reste le plus loin possible des Myrtes... Je suis libre ce matin, j'ai fait mes devoirs pour demain... Si je travaillais à ma tapisserie... ou bien à la robe de ma poupée... ou bien à ma dentelle... ou bien... non, je

vais commencer des chaussons au crochet pour ma filleule... »

Enchantée de cette idée, Marthe, qui entretenait toujours une foule de petits travaux et les abandonnait inachevés, plaça trois belles pelotes de laine et un crochet dans sa corbeille à ouvrage, puis s'en fut à pas comptés dans les allées du parterre doucement incliné sur le penchant du coteau.

Pourquoi, après avoir raisonné en fille si prudente, prend-elle celui des sentiers qui mène sur une terrasse ombragée de platanes et soutenue par un mur formant le fond du jardin des Myrtes ?

Ce n'est point pour admirer les monts de l'Esterel avec leur manteau de pins et de chênes verts ?... Habitée, dès l'enfance, à ce spectacle grandiose, elle se tourne de préfé-

rence, en ce moment, vers la fameuse villa que M. Brial a louée à l'architecte.

« Personne ! soupire-t-elle au bout d'un instant, ils viennent donc du pays des marmottes !... Je peux bien m'installer ici, maman n'avait pas besoin de me faire tant de recommandations. »

Assise sur les pierres qui bordaient la terrasse, elle s'arrangea commodément pour travailler

Pendant ce temps, Jacques et Norbert avaient

gagné en ville l'une des rues voisines de la place du Grand-Puy où habitait M. Serato, le professeur de dessin.

Lorsque une heure plus tard, celui-ci leur rendit la liberté, Jacques, tout en fredonnant, suivit son frère qui, préoccupé de la leçon qu'il



venait de prendre, parlait avec animation.

« Avant ce soir, disait-il, j'aurai travaillé à mon esquisse pour profiter des observations de M. Serato que j'ai bien en tête ; je t'engage à faire la même chose.

— Merci, riposta Jacques, ça gâterait le reste de mon jeudi, j'ai envie d'aller chez Raybaud.

— Allons chez Raybaud, approuva Norbert.

— En avant, marche ! »

Et Jacques faisant tourner, sans respect, au-dessus de sa tête, le pauvre carton à dessin, dégringola par les rues qui descendent vers la plaine.

« Écoute, dit son frère, comme ils dépassaient les dernières maisons de la ville, on crie tout près d'ici.

— Je crois bien, je suis même sûr que le



grand Riouffe s'en mêle... entends-tu sa voix enrouée? il a perdu sans doute une partie.

— Non, ce n'est pas à ses camarades qu'il en a, regarde comme ils se démènent tous. »

Les enfants ayant accéléré le pas se trouvèrent bientôt en présence d'un groupe de jeunes gens qui avaient engagé une partie de boules sur un terrain ombragé de quelques arbres. Riouffe criait, mais ses compagnons faisaient chorus et s'agitaient avec des gestes de colère autour d'une bicyclette que son propriétaire cherchait vainement à leur disputer. On l'accablait de menaces et de reproches, tantôt en français, tantôt en provençal.

« Vauriens ! rendez-moi ma machine, disait-il d'une voix mal assurée.

— Nous ne sommes pas des voleurs, on va te la rendre, mon joli cœur, riposta Riouffe, mais avant il faut que je t'apprenne un peu la politesse. »

Il levait en parlant des poings si solides que son interlocuteur tournait déjà les talons pour s'enfuir lorsque Norbert vint se placer près de lui dans une attitude résolue.

« Tè ! M. Norbert qui se mêle encore de nos affaires, exclama Riouffe mécontent.

— C'est fort heureux pour toi, Batitou<sup>1</sup>, répondit le jeune garçon, car tu ferais encore une sottise comme celle qui t'a valu cette fameuse correction de ton père la semaine passée... et toi, Élie, quand je t'ai arraché aux garçons qui te battaient, tu les appelais lâches parce qu'ils étaient trois contre toi ; en ce moment vous êtes six contre un, ce n'est pas beau !

— Eh ! pécaïre, je n'ai pas fait grand'chose,

moi, c'est Riouffe qui m'a dit de tenir cette machine-là, s'écria Élie.

— Oui, c'est moi, je ne crains pas de le dire, monsieur Brial, interrompit Batitou qui était le meneur de la bande ; pourquoi ce beau



monsieur traverse-t-il notre jeu et lance-t-il des coups de pied à nos boules parce qu'elles le gênent pour repartir sur son vélocipède?... il peut bien nous faire des excuses... Eh, mon bon, y sommes-nous? » ajouta le joueur de boules narquois et avançant de trois pas vers le cycliste qui recula d'autant.

Il parut à Norbert que ce gentil garçon, dans son élégant costume, n'avait pas l'air très crâne, aussi ne put-il réprimer un sourire :

« Si vous désirez qu'il vous laisse tranquille,

1. Baptiste.

déclarez au moins que vous ne croyiez pas les fâcher et donnez-lui la main. »

Il prit de force la main de Riouffe et la présenta au dédaigneux petit personnage qui y mit la sienne avec répugnance en balbutiant quelques mots inintelligibles. Sans doute les joueurs ne se seraient pas contentés de si peu; mais c'étaient pour la plupart des enfants d'ouvriers travaillant dans les distilleries de M. Brial; ils aimaient Norbert, toujours affable et bon pour eux, et, quand il déclara que cela pouvait compter pour des excuses, les détenteurs du vélo le lui abandonnèrent pour aller à la recherche des boules égarées. Norbert, prenant la machine par le guidon, s'avança sur la route et la remit à son propriétaire qui marchait près de Jacques.

« Une autre fois, lui dit-il, ne vous y frottez plus; nos Provençaux ont bon cœur; mais, quand on fait le fier avec eux, souvent on le paye cher.

— Une autre fois, répondit le garçonnet recouvrant son aplomb, c'est moi qui leur apprendrai la politesse, à ces mauvais garnements, je leur froterai les oreilles et ils n'y reviendront pas, je vous en réponds!

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait tout à l'heure?

— J'étais dans une telle colère... je leur aurais fait trop de mal!

— Ah! ah! vous ne savez pas comme Riouffe est fort ni comme les autres sont lestes! s'écria Jacques, ils vous auraient vite roulé!

— J'aurais bien voulu voir cela!

— Si cela vous fait plaisir, ça n'est pas difficile, dit Norbert railleur; retournez près d'eux et essayez seulement de leur donner une chiquenaude, vous verrez.

— Au lycée, je suis le plus fort et le plus leste.

— Vrai, on ne l'aurait pas dit tout à l'heure, vous ne paraissiez pas très brave!

— Est-ce que vous vous y connaissez, petit!

Comme il prononçait ces mots sur un ton de supériorité qui humilia le pauvre Jacques, notre jeune fanfaron sauta sur sa bicyclette et disparut.

Norbert partit d'un franc éclat de rire :

« Est-il drôle avec ses airs précieux!... si jamais je le rencontre et qu'il ait besoin de mon aide, je me ferai un peu prier.

— Vois donc, on dirait qu'il ne sait pas diriger son vélocipède », observa Jacques.

Le cycliste se perdit bientôt dans un nuage de poussière pendant que les deux frères prenaient une route entre des plants d'orangers bas sur tige et taillés en boule; plus loin s'étendaient de vastes champs de violettes, de jasmins, de cassis, toutes plantes dont les fleurs odorantes sont récoltées chaque année et se transforment en délicieux parfums dans les distilleries de Grasse.

Au milieu de quelques carrés de légumes ils aperçurent la demeure où le vieux Raybaud vivait, depuis qu'il avait abandonné la navigation, une vraie « bastide » toute blanche sous son toit rouge. Le marin fumait près de la porte à l'ombre d'un grand laurier rose, tout en travaillant à un filet de pêche.

« Bonjour, mes amis, dit-il gaiement.

— Bonjour; comment va Misé Raybaud?

— Merci, elle se porte bien et est revenue ce matin d'Antibes avec un joli cadeau de mon fils; vous arrivez juste à point pour l'admirer, Norbert, c'est l'affaire d'un apprenti pêcheur. »

Tout en parlant, il prit un panier et découvrit au jeune garçon émerveillé une vingtaine de poissons de roche dont les écailles jetaient des feux irisés.

Norbert joignit les mains :

« Oh! la superbe pêche! sur le lot il y a au moins trois rascasses!

— Où sont-elles? demanda Jacques, écarquillant les yeux.

— Les voilà, elles sont faciles à reconnaître à leur grosse tête cuirassée et à leurs écailles brunes.

— Pouah! c'est affreux, je les aime mieux cuites!

— Oui, mais, pour les faire cuire, il faut les avoir pêchées, soupira Norbert; elles sont difficiles à trouver et deviennent rares, ces rascasses; jamais un novice comme moi n'y réussirait; pourtant Rousseline ne me comptera

pas pour un véritable pêcheur tant que je ne lui en rapporterai pas au moins une. Elle dit que la bouillabaisse sans rascasse n'est pas parfaite.

— Elle a raison, la brave fille, et, si je n'avais pas peur de fâcher vos parents, je vous proposerais de manger de cette jolie pêche que ma femme va préparer.

— Quel dommage!... cela m'aurait tant plu de rester ici à déjeuner... soupira Jacques d'un ton piteux; crois-tu, Norbert, que nous ne pouvons pas le faire?... ici, chez Misé Raybaud, la nourrice de papa, ce n'est pas comme partout...

— Oui, mais ça n'empêcherait pas que père soit mécontent et maman très inquiète; comment devinerait-elle où nous sommes? »

Jacques allait regimber; Raybaud intervint :

« Votre frère est plus sage que nous, mon petit Jacques; nous remplacerons cette bouillabaisse par une autre qu'on fera cuire à Sainte-Marguerite et que nous pêcherons ensemble. Je parie que Norbert prendra des rascasses dans ces parages-là.

— La promenade en bateau! vous ne l'avez pas oubliée... Ah! Raybaud, que vous êtes un brave homme! »

Jacques sauta sans façon au cou du vieux marin, son frère exprima sa satisfaction par une poignée de main et un merci énergique.

On fit à la bastide mille projets charmants; le marin paraissait y prêter un intérêt aussi vif que ses jeunes amis. Misé Raybaud, petite, proprette, vêtue de la jupe de coton à raies et portant le grand fichu rouge croisé sur sa poitrine, vint mêler son mot; elle promit pour le jour de l'excursion une provision de ce beau nougat noir que les ménagères provençales sont fières de confectionner elles-mêmes.

Debout près de son mari, elle suivit longtemps des yeux les deux frères qui s'éloignaient d'un pas alerte.

« Sont-ils braves! sont-ils braves! répétait-elle; avec Marthe, je n'en connais pas de plus gentils!

— Tu te trompes, femme; il y a aussi leur cousine Irène qui est une vraie petite fée! Mais personne ne fait attention à cette pauvre, pas même M<sup>lle</sup> Dorothee, sa tante, qui au fond l'aime bien.

— Tu as raison, répondit Misé Raybaud en secouant la tête, la « pichoune<sup>1</sup> » serait plus heureuse si elle avait d'autres enfants pour jouer avec elle; malheureusement M. Brial et M<sup>lle</sup> Dorothee feront comme leurs parents, ils mourront sans se réconcilier! »

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

1. Petite, prononcez pitchoune

## LA PÊCHE EN RIVIÈRE

### A LA FÈVE

Queussi-queumi... de même que le barbeau fait ses délices du fromage de Gruyère, la carpe est surtout friande de la fève de marais, dite féverole, sans toutefois mépriser d'autres appâts, tels que le blé cuit et le ver de terreau. Si donc, et il n'est guère de plus beau coup de ligne, on la veut pêcher avec toutes les chances de succès désirables, il importe de flatter ses goûts, comme également de bien choisir son poste de combat et d'être armé solidement, puis de ne pas oublier qu'elle est

la méfiance même, avec un instinct de ruse très développé. Aussi les pêcheurs lui font-ils hommage de cette locution : « Roublarde, la grosse mère! »

Malgré sa cuirasse d'or, ce n'est pas toujours une grosse mère, simplement une carpe ou une carpette, quand même déjà si dodue qu'on aurait tort de la chicaner sur l'à-propos d'un sobriquet pour le choix duquel personne n'a songé à recueillir son propre suffrage. En tout cas, forte et vaillante, dès qu'elle a senti



le fer au fond de l'eau, elle sait se défendre.

Tapie dans les endroits les plus profonds de la rivière, là de préférence où il y a des rochers ou de vieux bois morts, comme le lièvre elle se gîte, ne quittant son lieu de repos qu'à bon escient : besoin d'estomac, ou de circulation quand arrive l'époque du frai, puis encore lorsque la rivière veut déborder. Alors, la crue faisant rage et ravage, elle sillonne le fond, cherchant un abri pour se garer du courant, au risque d'être appréhendée d'un coup de ligne ou de filet.

En revanche, par les fortes chaleurs, il n'est point rare de voir la grosse mère s'étendre à fleur d'eau, même sauter hors de son élément : d'où ce fameux « saut de carpe », passé en proverbe, mais dont la truite est seule capable. Et, puisque l'occasion se présente, expliquons-nous là-dessus.

Quand la truite éprouve le besoin de changer de lit, pendant la saison du frai, par exemple, rien ne saurait l'arrêter ; elle lutte avec avantage contre les courants les plus rapides ; elle franchit avec adresse les barrages et les chutes, en s'élançant par bonds dans l'air. C'est ainsi qu'au moment voulu elle opère le passage difficile ou l'ascension périlleuse, en courbant son corps en arc de cercle ; puis, prenant un point d'appui sur l'eau, et se redressant brusquement, elle joint à la force de projection de ce mouvement celle d'un ressort qui se détend ; et l'obstacle est franchi.

En fait d'acrobatie piscicole, à la truite la timbale ! Ce qui, du reste, n'empêche point la carpe de sauter fort agréablement, pour retomber de tout son poids au fond de l'eau, tandis qu'à la surface où elle a émergé un grand rond s'allonge en forme de rides. Encore, dis-je, quelle que soit sa force, ne la vois-je pas bien escaladant une cascade, ainsi que fait une truite de torrent montagneux, ni même un simple barrage de rivière. Poisson sédentaire, au surplus.

Étant donné l'endroit où le saut s'est effectué, on peut pêcher à coup sûr au même endroit : le gîte est là. Au contraire, si l'on pêche au hasard, « à vue de nez », en flairant un

trou à carpes, amorcer devient indispensable pour attirer leur attention et les retenir sur place. Une bonne amorce, dûment appropriée aux instincts physiologiques dont cette espèce piscicole est si remarquablement douée sous le rapport de la gourmandise, tout le secret est là, surtout quand l'eau devient mauvaise.

Nous venons de dire, en effet, que, dans les moments de crue, la carpe pouvait être surprise en état de vagabondage, la rivière elle-même menaçant de quitter son lit.

Alors, l'eau est bonne, et la grosse mère mord franchement, excitée par ce changement d'atmosphère fluviale qui lui aiguise l'appétit. Mais la rivière devient mauvaise quand les sources ne lui fournissent pas assez pour se rafraîchir, ayant déjà perdu son niveau normal. Les carpes mordent tout de même, mais avec plus de méfiance encore, et, plus elles sont grosses, plus elles se méfient. Qu'on ne nous dise pas qu'il ne sert de rien d'avancer en âge ; ainsi s'acquiert l'expérience.

Eh bien, puisque nous n'avons pas su épier une crue ou un orage propice, non plus que les heures de gymnastique de la carpe, profitons d'une embellie, et, avec le ferme dessein de remettre en honneur la rubrique Chambord, ou toute autre recette culinaire à faire damner un saint, commençons par capter les bonnes grâces de la grosse mère en lui mettant son propre couvert.

A charge de revanche pour le pêcheur, comme de juste !

Il est donc entendu que celui-ci devra offrir une friandise à son hôtesse aquatique. Mais que sera-ce ? « Surtout, entends-je, ne livrez pas nos secrets ; c'est bien assez déjà que vous ayez dévoilé ceux de la rivière. — Rassurez-vous, mon cher confrère, je ne dévoilerai rien qui ne soit connu. — Jurez, par Glaucus !... »

Par Glaucus ? Si ce vocable correspond à un mot de passe entre pêcheurs, j'avoue ne pas y être initié, ne faisant d'ailleurs partie d'aucun syndicat. Glaucus, cependant, me revient en mémoire ; il doit être question de lui dans *Pierre Schlémihl, ou l'Homme qui a perdu son ombre*, de Chamisso. Ouvrons le livre :

« ... Je ne demande à monsieur que la permission de ramasser ici son ombre et de la mettre; quant à la manière dont je pourrai m'y prendre, c'est mon affaire. En échange, et pour prouver à monsieur ma reconnaissance, je lui laisserai le choix entre plusieurs bijoux que j'ai avec moi : l'herbe précieuse du pêcheur Glaucus, la racine de Circé, les cinq sous du Juif errant, le mouchoir du grand Albert, la mandragore, l'armet de Mambrin, le Rameau d'or, le chapeau de Fortunatus remis à neuf et richement remonté, ou, si vous préférez, sa bourse... »

Fermons le livre.

Mais encore ce Glaucus, invoqué ici au titre de dieu, qui est-ce? Un simple pêcheur de profession, dis-je, lequel, ayant un jour placé par hasard les poissons qu'il pêchait sur une certaine herbe (?), remarqua que ces animaux, au lieu de mourir tout de suite, devenaient, au contraire, plus vigoureux et, d'un seul bond, se rejetaient à l'eau. Le pêcheur voulut goûter la plante merveilleuse; mais, aussitôt, poussé par une force invisible, il fut précipité à son tour dans la mer et métamorphosé en triton.

Est-ce dans Ovide que j'ai lu cela? Je ne m'en souviens plus. Aussi bien, le cas de Glaucus n'est point le nôtre, puisque nous pêchons en rivière; retenons simplement « l'herbe précieuse », qui n'est pas une chimère. Une herbe? Non, tout un herbier dans lequel entrent le basilic, la valériane, la menthe aquatique, etc. Mais voilà que je m'aperçois de la fuite des heures, et je n'ai pas encore dit avec quoi nous amorçons, bien qu'il soit déjà entendu que c'est à la fève que doit mordre la carpe promise.

Sans trahir aucun secret, ni risquer aucun reproche, voici une recette préconisée par un maître pêcheur dont nous aurions mauvaise grâce à taire le nom, qui viendra au bout :

Dans un matras, il verse un demi-litre d'alcool, douze grammes d'essence de citron, autant d'essence d'anis, deux cuillerées d'amandes douces, trois de sucre, autant de miel; puis, ayant sous la main des plantes desséchées, fleurs et tiges de marjolaine, feuilles de menthe et de basilic, il en pile de

quoi remplir une tasse à café pour être ajouté au contenu du matras, lequel est chauffé au bain-marie jusqu'à ébullition de la liqueur. Une fois refroidie, on la transvase dans une bouteille, et l'on bouche soigneusement.

Vient le tour de la pâte. On jette dans un mortier deux litres de gruau, un quart de farine et un demi-litre d'eau bouillante dans laquelle s'étaient dissoutes, au préalable, une poignée de gros sel et une pincée d'aloès. Un doigt d'eau-de-vie et deux cuillerées d'huile d'olive viennent s'ajouter au mélange.

Après un malaxage consciencieux, la pâte, une fois bien homogène, est entourée d'un linge et portée au bain-marie pendant quelques minutes. Retirée, elle se laisse couper en tranches, sans adhérer à la lame du couteau. Encore chaudes, ces tranches sont ointes de miel, puis toutes ensemble triturées, en y ajoutant un verre à bordeaux de la liqueur. La pâte ainsi préparée se présentera sous la forme d'un pain oblong, d'une malléabilité analogue à celle du mastic des vitriers.

Sur le même fourneau, achevant de cuire, une potée de grosses fèves mises à tremper depuis la veille et qu'un séjour de quatre heures, en eau salée, aura rendues bouffies et expansives au dernier point. Quelques gouttes de liqueur viendront les parfumer, une fois refroidies.

Ainsi opère, ainsi nous conseille un aimable confrère en halieutique dont le pseudonyme, dans *Étangs et Rivières*, cache un brillant chef d'escadron de cavalerie, mais dont il doit nous être permis de trouver la formule un peu trop alambiquée pour des profanes. En vérité, on dirait plutôt de la pharmacopée que d'une amoree piscicole. Il apparaît du moins, très visiblement, que c'est la fève qui va jouer le principal rôle au bout de la ligne de M. de Montafilant, puisqu'il ne se sert point d'autre chose comme appât.

Plus simple, et non moins efficace, est la recette suivante :

Faites cuire des fèves de marais dans de l'eau additionnée d'un pain de chènevis et d'une double pincée de menthe aquatique, lorsqu'elles sont à point, c'est-à-dire crevées

sans être en bouillie, allez plusieurs jours de suite, entre chien et loup, jeter quelques poignées de fèves à la place que vous avez choisie, en évitant de mettre la carpe en éveil par le bruit de vos pas ou par la projection de votre ombre sur l'eau.

Si votre place se trouve dans un endroit où le courant est très faible, jetez vos fèves à la volée ; leur poids suffira à les faire descendre. Si, au contraire, le courant est accentué, mêlez-y de la terre glaise ou de la terre de rivière dont vous ferez des pelotes, aromatisées de l'herbe précieuse. Loisible à vous, du reste, de remplacer ces pelotes par des boulettes de la pâte de notre chef d'escadron.

Étant donné le principe du parfum *sui generis*, la carpe viendra manger vos amorces et, son couvert étant mis, demeurera au même endroit. C'est ce qu'on appelle préparer un coup.

Au jour fixé dans votre esprit ou déterminé par l'état de la température, vous amenez votre bateau dans l'axe de la place choisie et vous l'y amarrez solidement. — Mais si je n'ai pas de bateau sous la main ? — Alors vous pêchez de la berge en maintenant votre gaule dans la position horizontale au moyen d'un support ou d'une grosse pierre, afin de pouvoir attendre le bon plaisir de la carpe ; mais cette pêche se fait mieux en bateau et elle donne de plus beaux résultats.

C'est surtout dans les trous, au milieu des rivières, que se réunissent les plus belles carpes, et l'on en trouve rarement près des bords ; voilà pourquoi, à pêcher de la berge, on a moins de chances, outre qu'on est souvent gêné par les herbes et par les arbres.

Une fois en place, on jette quelques boulettes ou quelques poignées d'amorces et l'on ajuste son attirail. La canne ou la gaule doit être longue et solide, munie d'un moulinet fonctionnant bien et d'anneaux ; car, dès que la grosse mère sentira le fer, elle décampera avec une vitesse d'automobile, et, si la tension de votre ligne l'arrête dans sa course, elle vous désarmera prestement. Il faut donc

lui donner du champ, dare-dare, en dévidant la cordelette du moulinet.

Mais, tout d'abord, nous avons dû escher avec une fève, et voici comment nous avons procédé :

L'hameçon irlandais à palette numéro 6, monté sur deux racines vrillées, jouissant d'une réputation... hors ligne, j'ai introduit sa pointe par le côté, un peu au-dessus de l'une des faces de l'appât ; puis, la dirigeant entre la peau et la partie féculente de la graine, j'ai ramené ladite pointe en arrière jusqu'à lui faire affleurer l'un des petits bords, de telle manière que l'appât, ainsi lesté, cache le dard meurtrier de mon hameçon.

Au-dessus d'icelui, à 50 centimètres, a été préalablement attachée une assez forte plombée pour maintenir la ligne en place, et, ayant sondé la rivière, j'ai su mettre le flotteur à la hauteur voulue et en parfait équilibre, la plume enfoncée dans l'eau par le poids du plomb, tandis que le bouchon surnage. N'oubliez pas que nous pêchons presque à ras du fond.

La gaule entre les jambes ou posée en travers du bateau, selon ce que, étant donné le courant de la rivière, vous jugerez le plus à propos, l'hypnotisme du bouchon commence.

C'est ici, en effet, qu'il faut s'armer de patience ; car, bien que vorace, la carpe ne se jette pas sur l'appât, ainsi que ferait tout autre poisson en appétit : elle tourne et retourne autour de lui, le saisit doucement, puis le lâche et recommence plusieurs fois ce manège avant de se décider à mordre, ou à s'éloigner quand elle a pressenti le piège qui lui est tendu. On peut même observer que la grosse mère mord plus lentement, plus timidement qu'une carpette.

Il convient donc d'être attentif à toutes les simagrées de l'espèce carpéenne ou carpillonne, pour ne ferrer qu'à bon escient, lorsqu'on voit le bouchon bien entraîné. Alors, ferrez d'un coup sec du poignet en relevant la gaule presque verticalement, puis jouez du moulinet. Encore, n'êtes-vous pas au bout de vos émotions ; car, se sentant prise, la bête s'élançait à droite, à gauche, en avant, en



arrière, par bonds convulsifs qui déconcertent le pêcheur, quelles que soient sa présence d'esprit et sa sûreté de main.

Enfin, matée, la grosse mère vient échouer dans votre épuisette. Après quoi, ayant amorcé au même endroit, vous remettez votre ligne à l'eau. N'eussiez-vous à le disputer qu'avec une carpe de quatre ou cinq livres, c'est un beau combat.

Que serait-ce, si, d'aventure, vous teniez une grosse mère pesant 16 kilogrammes? Je fus témoin de telle capture voici quelque vingt ans, un samedi soir, à Bry-sur-Marne; le pêcheur, debout dans son bateau, gaule en main, remorqué par la nageuse sous-fluviale. C'était un vieux brave de la *Belle-Poule*, au temps du prince de Joinville, et il répondait au nom de père La Carpe, quand il daignait répondre à quelqu'un, étant d'ordinaire muet comme son homonyme aquatique.

Il manœuvrait avec le flegme d'un praticien qui en a vu de toutes sortes, prenant soin surtout d'éviter le contact des herbes, dans lesquelles le poisson menaçait parfois de s'entortiller pour rompre l'attache: parfois aussi obligeant le pêcheur à lâcher prise et à rattraper sa gaule au fil de l'eau. Sur l'un et l'autre rivage, des centaines de spectateurs pariaient: « Il l'aura! Il ne l'aura pas! »

Au bout d'une demi-heure d'efforts et d'incidents héroï-comiques, le père La Carpe réussit à attirer la grosse mère dans une anse sablonneuse, où elle se laissa cueillir par un autre pêcheur en bateau et armé d'une solide épuisette. Le vieux brave dit alors ces simples mots: « Après celle-là, on peut tirer l'échelle », et il s'essuya le front d'un revers de la dextre, cependant qu'une longue clameur d'allégresse s'élevait du rivage.

Voilà, certes, un exploit dont les disciples de Nemrod peuvent être jaloux. Et, de fait, combien autrement émouvantes les péripéties d'une pareille capture que celles des rencontres cynégétiques, sauf avec l'ours et le sanglier. Vous tirez sur un gibier de poil ou de plume, et que le coup ait porté ou qu'il ait raté, l'émotion n'aura duré qu'une seconde.

Par contre, tenir au bout de sa ligne un poisson de forte taille, qui ne veut pas se rendre, et lutter avec lui l'espace d'une demi-heure, cela n'est pas un jeu banal. Dois-je ajouter que cette carpe de trente-deux livres avait perdu sa belle cuirasse d'or? Elle était toute chenue; aussi ne pouvait-elle avoir la même valeur comestible qu'une modeste carpe de cinq ou six livres. Mais il y eut compensation sur le chapitre de la gloire, à quoi l'ancien marin de la *Belle-Poule* tenait par-dessus tout.

Cette pêche peut être pratiquée avec succès jusque vers la mi-novembre et aussi dès que les frimas de l'hiver s'effacent devant un premier sourire du printemps. Même en février, après une crue et quand le vent du Midi donne, on peut tenter fortune. Ensuite, du 15 avril au 15 juin, la pêche est interdite pour cause de frai.

Il me faut maintenant répondre à une question au sujet des heures licites; car, s'il est entendu que vous avez le droit de pêcher du lever au coucher du soleil, encore n'êtes-vous guère fixé quant à l'heure précise de l'un ou de l'autre. « Bonjour, bonsoir », se dit-on communément; mais combien vagues les périodes de la matinée et de la soirée. Pour la plupart des gens, le matin commence au lever du soleil et finit à midi; le soir commence à midi et finit au coucher du soleil.

C'est bien simple, mais il paraît que ce l'est trop, et le *Ciel* (journal) va nous répondre de belle sorte. Oyez plutôt:

« La matinée commence au lever du soleil et finit quand le méridien du lieu passe par le centre du soleil, et non à midi. La soirée commence au moment dudit passage et finit au coucher de l'astre, en sorte que la matinée est en tout temps égale à la soirée, malgré les apparences contraires. »

Tout cela est fort joli. Seulement, comme vous et moi ne sommes guère au courant des allures du méridien, l'envie nous vient de dire au promoteur de ce progrès scientifique: Bonsoir! Le soleil peut du reste se lever et se coucher quand il lui plaît, n'étant pas justiciable de dame Thémis, ni même susceptible



d'être appréhendé par Pandore, gendarme de son état, qu'il serait incivil de confondre avec un personnage féminin de la mythologie grecque.

Une anecdote à ce propos :

Henri Mürger, le doux Mürger en personne, chassait... Quoi? L'oiseau bleu ou le merle blanc, — on ne sait pas bien au juste, mais il chassait quelque chose, — le fait est notoire.

Il est durement arrêté par un garde, qui veut lui dresser procès-verbal.

« Vous n'avez plus le droit de chasser, le soleil est couché.

— Oui, garde, répond l'auteur de *la Vie de Bohême*, le soleil est couché, mais il n'est pas encore endormi. »

Et le garde, ayant interrogé l'horizon, opina du bicorné et se replia en bon ordre, songeur.

Or, étant donné que le coucher « officiel » du soleil est motif à interprétations non moins judaïques que désobligeantes pour le philosophe attardé sur les rives propices ou dans

les plaines giboyeuses, on se demande où serait le dommage de tolérer soit la chasse, soit la pêche, jusqu'au sommeil de Phébus.

Il y a belle lurette que les braconniers jouissent de cette tolérance, eux et leurs engins soi-disant prohibés, en toute saison et aux heures indues; mais on les sait mauvais coucheurs, et ce sont les pacifiques qu'on appréhende à leur place.

« Que faites-vous à pareille heure le long de la rivière? » demandait-on un jour d'automne à mon ami Domus.

« J'allume les étoiles », répondit-il simplement.

Cette honnête réponse désarma le garde-pêche, qui n'en avait sans doute pas bien compris le sens symbolique, mais qui savait à merveille, l'ayant reconnu, que l'intimé était au mieux avec les autorités du pays, quoique... allumeur d'étoiles.

EMILE MAISON.

(La suite prochainement.)

## DANS LE SUD ORANAIS

### AÏN-SEFRA

Aïn-Sefra ! Un nom qui bien souvent nous passe sous les yeux depuis que, à la suite de l'attaque, en 1899, de la mission Flamand par quelques bandes indigènes d'In-Salah, on s'est décidé à occuper les oasis sahariennes, Gourara, Touat et Tidikelt.

Comme beaucoup de villes algériennes, Aïn-Sefra doit sa création à des considérations d'ordre militaire.

Chaque pas en avant, dans l'occupation d'un pays, est marqué en effet par l'établissement, sur les limites extrêmes, de postes destinés à garantir la nouvelle conquête de toute incursion et à permettre au conquérant de s'y installer en sécurité. Ces postes, rarement il faut les créer de toutes pièces. Placés en des points auxquels leur situation donne une importance particulière, ils ont, pour la plupart, servi déjà au précédent possesseur

du sol, et il suffit de les fortifier à nouveau, mais de façon moins rudimentaire.

Ainsi nos étapes successives se consolidèrent : dans le Tell, par l'occupation de points tels d'abord que Tlemcen, Mascara, Tiaret, puis plus tard Sebdo et Saïda ; sur les Hauts-Plateaux, par celle de Géryville, Aflou et El-Aricha. Malheureusement, dans cette dernière ligne de défense, nous laissons une lacune dangereuse, en négligeant d'occuper la trouée qui faisait communiquer notre Sud-Ouest avec l'oasis de Figuig et les territoires marocains limitrophes, habités par des tribus remuantes et pillardes, les Douï-Menia, les Oulad-Djerir, les Amour, ainsi que la confédération (Zegdou) des Beraber, véritables « Grandes Compagnies » toujours trop disposées à des coups de main armés.

Aussi lorsque, en 1881, Bou-Amema put

troubler si profondément notre Sud-Oranais, trouva-t-il dans ces régions une aide et des appuis qui lui permirent de nous narguer quelque temps. Son insurrection se fût sans doute prolongée, ou bien, assoupie seulement, non réduite, elle se serait renouvelée plus d'une fois si on ne s'était avisé de mettre en pratique l'axiome bien connu que les insurrections deviennent impossibles dans les

Kreider, puis à Méchéria ; pour la terminer, en 1882, au Ksar d'Aïn-Sefra.

Du même coup, on venait d'empêcher les insurrections futures et de compléter le système de protection du Sud-Oranais.

On avait choisi non point au hasard ce village arabe d'Aïn-Sefra pour en faire un fort, mais parce qu'il s'élevait au nœud des routes se dirigeant soit sur Figuig, soit, au



Dans le Djebel Aissa.

pays où pénètre une voie ferrée : contre elle, des peuples primitifs tels que les Arabes ou les Marocains ne disposent que de moyens d'action insuffisants, et elle permet de transporter avec rapidité, en un point donné, hommes, vivres et munitions.

Or la province d'Oran possédait une ligne pénétrante, d'Arzew à Saïda, œuvre privée, construite sous l'Empire par un industriel du nom de Debrousse, et livrée par lui au public en échange d'une vaste concession pour l'exploitation de l'alfa<sup>1</sup> sur les Hauts-Plateaux. On la prolongea successivement jusqu'au

1. Alfa (*stipa tenicissima*), graminée qui pousse en abondance sur les Hauts-Plateaux et dont on fait du papier, des ouvrages de vannerie, des nattes, etc.

Maroc, vers ces tribus voisines si remuantes soit enfin au Gourara par Moghrar et la vallée de l'oued Namouss.

Depuis lors, Aïn-Sefra n'a cessé de progresser. C'est aujourd'hui presque une ville, siège d'une subdivision militaire et d'un bureau arabe. Une importante garnison l'occupe : un bataillon du 1<sup>er</sup> régiment étranger, dont une compagnie montée à mulet, un escadron de spahis, une section d'artillerie. Ces éléments ont d'ailleurs varié beaucoup dans les derniers temps, soit qu'on en ait distrait une partie pour la formation de la colonne actuellement postée à Igli, ou pour assurer les communications avec cette colonne, soit qu'au contraire on ait occupé Aïn-Sefra plus solidement.



Blanche et riante, à l'ombre de ses plantations, Aïn-Sefra (littéralement : la source jaune), se dresse au milieu d'une nature triste et tourmentée. Elle se cache entre deux sommets très élevés de la chaîne des Ksour : le djebel Mekter (1,915 mètres d'altitude), au Sud ; au Nord, le djebel Aïssa (1,800 mètres, dont la cime reste, par le télégraphe optique, en communication avec Méchéria, le Kreider et Géryville, d'un côté ; de l'autre, avec ses avancées vers Figuig.

Une prison tout de même, Aïn-Sefra, malgré

quelles deux tout à fait récentes, de style oriental ; écuries, magasins ; enfin tout ce qui constitue une ville militaire.

En dernier lieu, le village européen, étendu entre la gare et la Redoute : une large rue coupée d'une couple de petites rues transversales.

La curiosité certaine d'Aïn-Sefra, ce sont ses dunes — « la dune », comme on dit — semblables à celles de l'Erg ou du Sahara. Une colossale chenille qui rampe sur une longueur de quinze kilomètres au pied du



Ksar d'Aïn-Sefra.

le charme de son abord ; mais une prison où l'on peut se croire en sûreté.

Elle forme trois groupements distincts.

D'une part, le village primitif arabe, ou *ksar*. Il doit son origine aux enfants d'un marabout fameux dans le Sud-Oranais à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est un amas serré de maisons plus ou moins délabrées qui émergent de jardins d'où s'élancent, parmi les arbres fruitiers, les aigrettes de quelques palmiers.

La Redoute et le Camp composent une seconde réunion de bâtiments : subdivision ; logements pour les officiers ; un cercle militaire aux murs très agréablement badigeonnés de fresques (on peint beaucoup dans les postes du Sud), avec grand jardin plein d'ombre, délicieux en ce pays à température estivale très élevée ; casernes, parmi les-

massif du Mekter, et dont les reflets dorés tranchent étonnamment sur le fond sombre de la montagne. « Rampe » est bien le mot qui convient à cette dune toujours en mouvement, grâce aux vents qui soufflent vigoureusement dans ce couloir étroit. Si l'on n'y avait pris garde, ses sables eussent recouvert Aïn-Sefra. Mais le bureau arabe veillait. Il sut arrêter la dune au moyen de clayonnages, de fumiers amassés et de semis sans cesse renouvelés. Et la chenille vaincue « n'alla pas plus loin ». En signe de victoire, le bureau arabe s'édifia un palais à la limite même qu'il lui avait assignée, se dessina des jardins sur les terrains reconquis.

La dune possède la propriété particulière de « fumer ». Lorsque, du village, on aperçoit au-dessus de la chenille une légère buée de

sable, à peine perceptible fumée, oh ! alors, gare ! le siroco va souffler. Pas banale, n'est-ce pas, la dune-baromètre ?

Quel est l'avenir d'Aïn-Sefra ?

Lorsque, après une nouvelle expansion, la ligne de défense du pays conquis se reporte plus avant, les postes qui la déterminaient se modifient alors, selon les progrès réalisés par la colonisation et selon les ressources qu'elle y a trouvées. Tantôt ils deviennent des villes florissantes, comme Mascara, Tiaret, Saïda et d'autres ; tantôt ils déchoient et même disparaissent.

De ces deux sortes de destinées, laquelle sera celle d'Aïn-Sefra ?

Bien que les ressources de la colonisation y restent pour ainsi dire nulles ; bien qu'aujourd'hui une sérieuse poussée se soit faite vers notre hinterland algérien, par la conquête des oasis sahariennes ; bien que, enfin, le prolongement

de la voie ferrée, réalisé jusqu'à Djenien-bou-Rezg, en cours d'exécution jusqu'à Duveyrier, c'est-à-dire sur le point de s'achever sur une longueur d'environ cent kilomètres plus au Sud, semble devoir reporter l'importance d'Aïn-Sefra sur les nouvelles têtes de ligne ; malgré toutes ces raisons, dis-je, il ne paraît pas probable que, dans l'avenir, Aïn-Sefra périclite.

D'abord sa situation géographique, à côté de Figuig et du Maroc, ne nous permettra jamais de l'abandonner. En outre, le succès de la mission Foureau-Lamy, qui vient de rentrer après avoir traversé l'Afrique, de Biskra au lac Tchad, donnera forcément un regain d'actualité à la question des relations directes entre l'Algérie et le Soudan, c'est-à-dire au Transsaharien. On connaît, à la vérité, deux routes, ou du moins deux amorces de

route, pour se rendre au Soudan. L'une, à l'Est, par l'oued Igharghar, que suivit autrefois le colonel Flatters, et que reprit l'explorateur Foureau ; la seconde, à l'Ouest, qui, partant d'Aïn-Sefra, rejoint l'oued Saoura. Toutes deux aboutissent au Tidikelt. Mais si la route de l'Est s'étend déserte, inhabitée, sans eau, impraticable presque, celle de l'ouest, au contraire, offre, à partir d'Igli, un chapelet d'oasis échelonnées le long de l'oued Saoura,



La dune d'Aïn-Sefra.

dans le lit même de cette rivière à cours souterrain, qui fournit abondamment de l'eau.

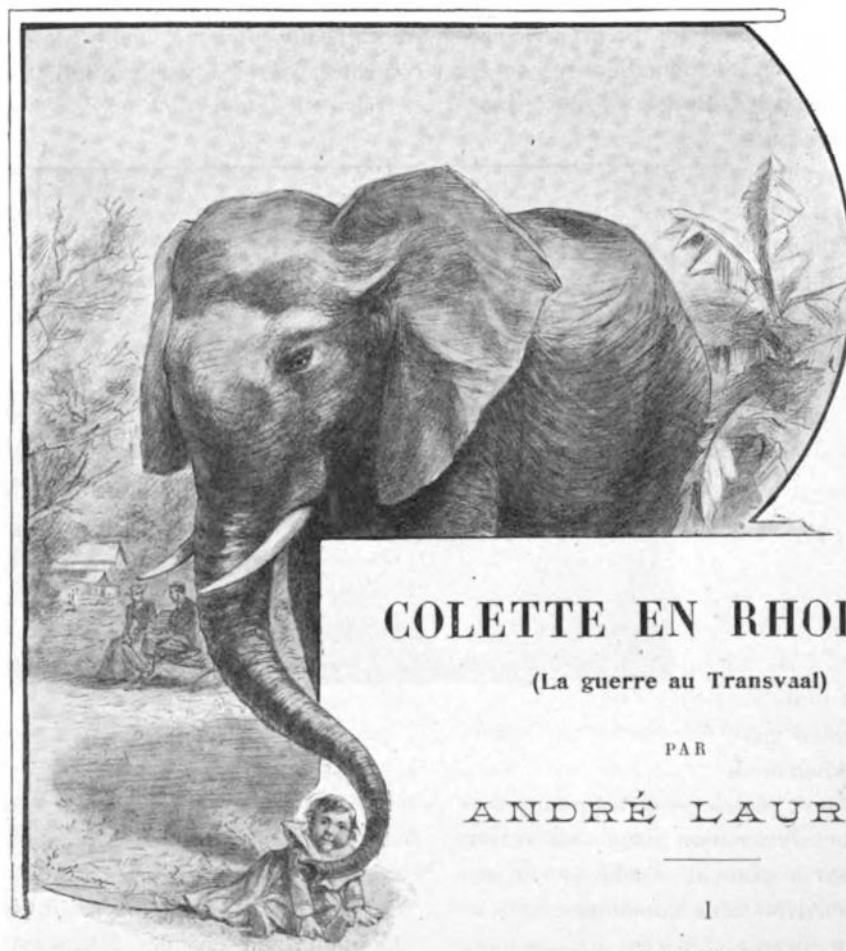
Probablement donc on se décidera pour l'adoption de la seconde, en faveur de laquelle milite une autre raison capitale : la longueur de la voie ferrée dans la province d'Oran. Tandis qu'en effet la ligne de pénétration ne dépasse pas Biskra ou Berrouaghia, dans les départements de Constantine et d'Alger, la voici, dans l'Oranie, sur le point d'atteindre le poste de Duveyrier-Zoubia, situé à plus de cent lieues de la côte. C'est à coup sûr celle qui demanderait le moins de travaux pour son complet achèvement, partant le moins de dépense. Et si, comme il est probable, on finit par l'adopter, Aïn-Sefra verra son rôle de point d'appui militaire et de « Biscuitville » grandir considérablement.

En résumé, Aïn-Sefra ne sera jamais un centre important de colonisation ; peut-être deviendra-t-elle un lieu de transit commercial

supérieur ; elle est certainement une ville militaire d'avenir.

MICHEL ANTAR.

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE



Avant l'orage.

*Lady Theodora Higgins à miss Mowbray,  
au Caire.*

Massey-dorp (Rhodésie), 6 septembre.

Je continue à prendre des notes pour vous, ma chère Mabel, comme vous en prenez pour moi. Celles-ci vous arriveront quand elles pourront, par le Cap, par les colonnes d'Hercule et par la Méditerranée, c'est-à-dire en six semaines ou deux mois, ou trois. Qui sait où nous serons dans trois mois ? Qui sait où en sera le monde, et spécialement cette partie du monde ? En paix ou en guerre, en répu-

blique ou en monarchie ?... Bien malin qui pourrait le dire !

Pour le présent, nous voici en Rhodesia, dans ce prodigieux et paradoxal domaine que s'est taillé, à même le continent noir, notre grand ami Cecil Rhodes, et dont il a pris possession, au nom de Sa Gracieuse Majesté britannique, par la vertu d'une charte royale lui conférant pleins pouvoirs sur le sol et le sous-sol, la terre et les eaux, les hommes et les choses... Royaume des diamants et de l'or, de la houille et des fleurs, des lions et des éléphants, qui s'étale par dix ou douze degrés



de latitude sur huit ou neuf de longitude entre le Transvaal et le lac Tanganika. Véritable empire du Monomotapa, dont le seul défaut est de n'exister encore que sur la carte, en son état de nature, avec ses forêts et ses fleuves, ses montagnes et ses prairies, ses fauves et ses noirs indigènes, et, de-ci de-là, quelque ferme isolée, quelque jalon solitaire...

Mais, patience ! Nous l'aurons bientôt taillé, dépecé, réparti. Et c'est précisément pour quoi nous y sommes !

Vous savez, sans doute, qu'il est question d'aller vous rejoindre par un grand railway du Cap au Nil. En cinq ou six jours, d'ici on serait au Caire !... Mon mari et mon frère Fairfield ont des intérêts dans cette entreprise ; vous savez aussi qu'ils en ont dans les *Massey fields*, cette fameuse mine d'or transformée en plantation et qui est aujourd'hui, comme par hasard, devenue anglo-rhodésienne, d'indépendante qu'elle était d'abord.

C'est justement pour régler les suites de cette annexion imprévue que nous nous trouvons ici tous trois. Débarqués à Table-Bay, où nous avons laissé le yacht, nous sommes allés droit à Kimberley par rail ; puis, cahin-caha, à cheval, en *bullock's waggon*, nous avons poussé jusqu'au paradis terrestre où je vous écris, sous un berceau de magnolias, sur une table en bois de santal. Notez que nous y arrivons aux premiers jours du printemps sud-africain.

Cette bonne et charmante famille Massey ! il y a tout juste cinq ans que nous ne l'avions visitée... Eh bien, en les rejoignant hier, je me retrouvais véritablement *at home*. Je nous vois, débusquant à cheval de la forêt profonde, au terme de la dernière étape. Il était midi. Sur la pelouse en pente douce, qui descend du chalet vers la rivière fleurie d'iris, un éléphant colossal — Goliath, pour l'appeler par son nom — jouait paisiblement avec un baby blanc et rose. Autour d'eux, un vaste cercle, tracé à la chaux sur le gazon. Le baby se roulait dans l'herbe, faisant mine de franchir la limite. Aussitôt Goliath, l'air

paterne, le cuillait du bout de sa trompe, pour le remettre au centre. Et le baby de rire, et le mastodonte de feindre l'indifférence, pour recommencer le jeu.

A ce moment même, la brise nous apporte un arôme de café.

« Ah ! dit Algernon, le moka de M<sup>lle</sup> Colette ! J'en prendrais bien une tasse... »

— De M<sup>me</sup> Martial Hardouin, voulez-vous dire ! Avez-vous donc oublié que Colette est mariée ?

— Tiens ! c'est vrai... Gageons que c'est avec son bébé que maître Goliath est en train de gambader si gracieusement !... »

Cependant, on nous avait aperçus, et toute la famille venait à notre rencontre avec cette cordialité, cette bonhomie que je n'ai vue que chez les Massey : une simplicité patriarcale unie à une politesse accomplie ; une courtoisie qui ne varie jamais, qui est la même pour tous ; qui leur permet — chose rare ! — de s'adresser du même ton à des hôtes honorés ou aux plus humbles de leurs serviteurs, sans perdre le respect de ceux-ci ou manquer d'égards à ceux-là. Je sens, à leur contact, tomber de mes épaules le manteau du convenu ; j'adopte leurs mœurs idylliques ; je me surprends donnant une poignée de main à la brave Martine, amie, femme de charge, pilier de la maison, et je l'entends sans sourciller me complimenter sur ma bonne mine !...

Qu'il y a loin de cette naïve liberté à la tenue de la rigide camériste que j'ai laissée à Prétoria ! Vous ai-je jamais conté, chère Mabel, qu'au courant de mon voyage à Démérara, dans un de ces moments critiques où le danger commun abolit les distances, je n'ai jamais pu extorquer à l'inflexible Thompson soit un signe de sympathie, soit un mot qui fût seulement « humain » ? que jamais elle n'a consenti une minute à quitter sa *tête de service* ?... C'est typique, n'est-il pas vrai ? Il est juste d'ajouter que si ladite Thompson s'avisait d'entamer une causerie familière, la prochaine fois qu'elle brossera mes cheveux, j'aurais tôt fait de lui donner son congé !... Bref, il est impossible d'imaginer un contraste plus complet que celui de notre domesticité

pompeuse, aussi merveilleusement stylée que parfaitement hostile, avec le service d'amour que la bonne Martine, l'excellent Le Guen et toute une troupe noire et grouillante rendent ici joyeusement à leurs maîtres.

J'ai refait connaissance, charmée, avec toute la famille. (Prenez *famille* dans son sens le plus large, et comprenant Goliath et la petite Tottie, aussi bien que le plus mince négriillon.) L'aimable et savant docteur Lhomond, M. Weber, le personnage le plus distrait des temps modernes, de ressources si variées, inventeur de son métier et qui remplace à lui seul toute une armée d'industriels, d'artistes et de manufacturiers; M. Brandevin, ci-devant cuisinier, citoyen de Marseille, possesseur d'un accent à l'ail, homme de peu de lettres, mais compagnon d'épreuves des Massey, respecté comme tel, et dont les plats exquis font oublier la personne, qui ne l'est pas; M. Martial Hardouin, jeune savant de haute mine, de grand cœur et de bel avenir, et surtout, surtout! *archéologue*... Mon mari et lui sont tombés dans les bras l'un de l'autre (métaphoriquement) et d'emblée; les voilà enfoncés dans l'histoire du Monomotapa. Vous savez que nous y sommes ici et que la Rhodesia, loin d'être un pays neuf, comme l'imagine le vulgaire, est plus ancienne encore que votre terre des Pharaons. Les Phéniciens y venaient chercher de l'or; ils ont creusé le sol de puits sans fond et de galeries sans fin.

Ils y ont bâti, tout près de nous, une tour cyclopéenne où vit M. Martial Hardouin avec sa jeune et charmante femme, où il fait chaque jour des découvertes et où M. Algernon Higgins aimerait fort de s'installer à jamais si je lui en donnais la permission. Pensez donc qu'il suffit de gratter le sol pour extraire des tessons de poterie assez vilains, soit dit entre nous, mais qui aux initiés racontent, paraît-il, toutes sortes de choses palpitantes sur un passé fantastique. Pour être antiquaire, au surplus, Martial Hardouin n'en est pas moins un fort aimable cavalier et ses conquêtes souterraines ne l'ont pas empêché d'en poursuivre une autre au grand soleil : à savoir la main de Colette qu'il obtint voici trois ou

quatre ans et dont il est digne à tous égards, ce qui n'est pas de ma part un mince éloge. Vous savez la sincère affection que j'ai vouée à Colette, cette enfant au cœur de lion et à la douceur de colombe; qui traversa naguère tant d'affreux périls<sup>1</sup>, qui s'est vue prisonnière de guerre, esclave, menacée de tous les supplices et qui, sortie de tant de hasards, a gardé le calme gracieux et la tranquille possession de soi que l'on croit trop aisément le monopole des sphères privilégiées. — un ton que pourraient lui envier les femmes les plus accomplies, — Colette est unique! une vraie légende vivante que je ne me lasse pas de relire. C'est surtout pour la revoir, l'interroger, elle et son frère Gérard, leur faire dire cent fois les détails de leur épopée que j'ai voulu accompagner Algernon et mon frère dans ce long voyage. Certes, tous les Massey en bloc et en détail ont ma sympathie et mon amitié : M. Massey est un *chef* dans toute la force du terme. La manière dont il gouverne et discipline la troupe noire de ses serviteurs, les miracles accomplis par lui dans ce coin de terre, méritent la plus respectueuse admiration; M<sup>me</sup> Massey attendrait les rochers avec sa couronne de cheveux blancs, sa bonté, ses traits admirables de Niobé — une Niobé à qui les dieux ont rendu ses enfants! Henry, leur fils aîné, actuellement à Prétoria, est de toutes les manières leur digne héritier; mais Gérard, Gérard et Colette sont mes favoris, mes héros, et Lina, leur petite compagne d'aventures, partage à mes yeux le reflet de leur gloire. Pour le dire en passant, ou je me trompe fort, ou en verra avant peu un mariage de plus dans cet Eden. Lina Weber est, aujourd'hui, une grande jeune fille rieuse, forte, et si jolie que, n'était le voisinage de Colette, on ne pourrait rien imaginer de plus charmant; Gérard Massey me fait l'effet de n'être nullement aveugle sur son mérite, ni Lina sur celui de Gérard; si bien qu'un de ces matins M. Weber, tombant de la lune, pourra bien s'entendre avec stupéfaction demander la main de sa

1. Voir *Gérard et Colette, et le Filon de Gérard*, première et deuxième parties des « Chercheurs d'or de l'Afrique australe », par André Laurie, J. Hetzel et C<sup>o</sup>.

fille ; car, pour le cher homme, Lina est toujours un bébé. Pareil au philosophe Kant, le temps et l'espace n'existent pas pour lui. Il a traversé de longues années d'aventures au continent noir sans avoir presque conscience des périls qui l'entouraient ; on l'a vu dans les moments les plus critiques aligner paisiblement ses équations, poursuivre avec ténacité quelque chimérique *inconnue*, alors qu'un autre inconnu parfois redoutable était suspendu sur sa tête de rêveur.

Gérard, encore tout plein de sa malice d'écolier, bien qu'il revienne à peine de faire son service militaire sur la frontière des Vosges, s'amuse souvent des distractions légendaires du cher homme. Il se plaît à entretenir la fiction que nous sommes sur la terre de France, en l'an de grâce 1890 et jamais le brave visionnaire ne manque de tomber dans le panneau, ce dont il est le premier à rire de bon cœur une fois les choses remises au point...

On nous a conduits dans nos chambres où règne une exquise fraîcheur, où les fleurs foisonnent, où l'eau pure coule à flots, et bientôt nous voilà prêts à faire le tour du propriétaire : deux grandes lieues, s'il vous plaît ! Mais le spectacle vaut le voyage. Tout, absolument tout ce qui est nécessaire à une vie large, généreuse, hautement civilisée, est venu peu à peu se grouper dans ce coin de terre africaine dont les ombrages centenaires n'avaient abrité que des animaux féroces ou quelque peuplade errante plus féroce encore, depuis l'époque reculée où les Phéniciens y pratiquèrent l'extraction de l'or. Les Massey, eux aussi, avaient entrepris d'exploiter ici un filon d'or qu'on avait cru très riche et qui se trouva n'être qu'un *wild cat*. Quand la triste vérité se fit jour, M. Massey se tourna vers l'agriculture, et le succès a couronné son entreprise. Sous la direction de toutes ces personnes d'élite, une ferme modèle a été fondée où graduellement sont venues s'ajouter une foule d'annexes qui font de cet établissement un petit État se suffisant à lui-même ; tirant de son propre fonds les éléments que le sol inépuisable fournit à profusion et

que la science transforme et adapte à tous les usages. Vient-il par hasard à manquer quelque chose dont le besoin ne s'était pas fait sentir encore ? on s'adresse à M. Weber, qu'on trouve invariablement dans les nuages, son habituelle demeure ; on lui explique la requête : il sort obligeamment de ses rêves, se met sans transition à combiner, agencer, *inventer*, et, dans le plus court délai possible, produit l'article demandé. Sur quoi une nouvelle branche industrielle ne tarde guère à se créer ; des aptitudes se découvrent, des ouvriers habiles se forment : un élément de plus est ajouté à la prospérité générale, et, du plus grand au plus petit, chacun y trouve agrément et profit. C'est ainsi que sont nées peu à peu et se sont établies autour de l'habitation principale une forge, une laiterie, une blanchisserie, une verrerie, une fonderie ; des ateliers de menuisier, serrurier, charpentier, tisserand, corbonnier, tailleur, que sais-je ? Un moulin, des chais, des entrepôts sans nombre où tout l'excédent des produits est emmagasiné avec méthode, de façon à enseigner à ces grands enfants que sont les noirs l'épargne, la prévoyance, l'ordre, la propreté, tout ce qui peut les arracher à leur condition de barbarie et les enrichir honnêtement.

Bien entendu, l'école n'est pas oubliée. Chacun des membres de la famille Massey tient une classe, tous rivalisent de dévouement et de bonne volonté, et tous ont lieu d'être fiers des progrès de leurs élèves. J'ai vu au cours du soir du docteur Lhomond certains moricauds qui, sans doute, avaient logé exclusivement jusqu'ici sous leur crâne les cinq ou six idées rudimentaires que peut avoir un ruminant, se tirer fort honorablement de leur petit problème de géométrie, bien mieux que je ne l'eusse fait certainement moi-même ! Je me suis permis à ce propos de demander quel usage ces jeunes macaques pourraient bien faire d'un article de luxe comme la géométrie, et j'ai été informée, à ma grande surprise, que, loin d'être de pur ornement, cette science était de première nécessité ; les menuisiers et les maçons, par exemple, s'en servent tous les jours. Voilà comme on ap-



prend du nouveau en voyageant !... Et vous voyez, chère amie, qu'un séjour de vingt-quatre heures dans cette aimable république m'a déjà transformée ; Algernon ne me reconnaît pas ; je ne me reconnais pas moi-même, tout me plaît, m'amuse et m'intéresse. J'ai dormi cette nuit sans chloral. Rien que ce volumineux document vous attesterait mes dispositions nouvelles, vous qui souvent vous plaignez de mes bulletins en style télégraphique. Et je ne vous ai pas dit, je désespère de vous dire la millième partie de tout ce que j'ai vu et admiré depuis hier. Je ne vous ai pas parlé des plantations, pépinières, vignes,



espaliers, serres chaudes, où l'art du jardinage conjugué avec la vigoureuse sève africaine donne des résultats véritablement surprenants. Le Guen, factotum de la maison, qui était jardinier avant de devenir matelot, explorateur, et finalement époux de Martine, s'adonne à la greffe et au perfectionnement des fruits, et ceux que j'ai vus sur les espaliers vous feraient ouvrir de grands yeux, je vous assure : du raisin digne de rivaliser avec les grappes historiques de la Terre-Promise ; des cerises grosses comme des abricots ; des

pêches grosses comme des melons et des melons gros comme des citrouilles ; le tout paré de couleurs, pénétré de parfums, doué de saveurs que ne connaît pas notre Europe étriquée et gelée ; non, il n'y a pas de fortune

qui tienne ! Jamais, quoi qu'on fasse, cette somptuosité invraisemblable ne se développera sous notre avare soleil, et quelque soin qu'on apporte à emmailloter nos fruits dans du coton pour vous les envoyer, vous ne les verrez, ne les sentirez, ne les goûterez jamais dans leur native perfection. Pour cela, il faut venir en Rhodesia, il n'y a pas d'autre moyen.

De ma fenêtre, je plonge

dans le cottage Weber où Lina, probablement aidée des lumières paternelles, a planté de ses mains un jardin qui est simplement féérique. Où que je jette les yeux, tout est soleil, joie et bien-être... N'est-ce pas trop beau pour durer ?... Hélas ! quand l'harmonie et la paix ont-elles jamais persisté sur ce petit globe batailleur ?...

Toute à vous, chère Mabel,

THEODORA.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

II (Suite.)

### Les feux mouvants.

Une demi-heure s'écoula, sans amener aucun changement dans la situation. Le campement se tenait sur ses gardes. Les regards fouillaient les sombres lointains de l'est et de l'ouest, car, tandis que les feux brillaient au sud, un détachement aurait pu se glisser latéralement pour attaquer la caravane au milieu de l'obscurité.

En cette direction, la plaine était certainement déserte. Si profonde que fût la nuit, un parti d'agresseurs, quel qu'il fût, n'aurait pu s'approcher, surprendre le Portugais et ses compagnons, avant que ceux-ci eussent fait usage de leurs armes.

Un peu après, vers onze heures, Max Huber, se portant en avant du groupe que formaient Urdax, Khamis et John Cort, dit d'une voix résolue :

« Il faut aller reconnaître l'ennemi...

— Est-ce bien utile, répondit John Cort, et la simple prudence ne nous commande-t-elle pas de rester en observation jusqu'au lever du jour?...

— Attendre... attendre... répondit Max Huber, après que notre sommeil a été si

fâcheusement interrompu... attendre pendant six à sept heures encore, la main sur la garde du fusil... Non ! mieux vaut savoir à quoi s'en tenir !... Et, somme toute, si ces gens-là n'ont aucune mauvaise intention, je ne serais pas fâché de me reblottir jusqu'au matin dans ce cadre de racines où je faisais de si beaux rêves !

— Qu'en pensez-vous?... demanda John Cort au Portugais qui demeurait silencieux.

— Peut-être la proposition mérite-t-elle d'être acceptée, répliqua-t-il, mais il ne faut pas agir sans précautions...

— Je m'offre pour aller en reconnaissance, dit Max Huber, et fiez-vous à moi...

— Je vous accompagnerai, ajouta le foreloper, si M. Urdax le trouve bon...

— Cela vaudra certes mieux, déclara le Portugais.

— Je puis aussi me joindre à vous .. proposa John Cort.

— Non... restez, cher ami, répondit Max Huber. A deux, nous suffirons. D'ailleurs, nous n'irons pas plus avant qu'il ne sera nécessaire... Et, si nous découvrons un parti

d'indigènes se dirigeant de ce côté, nous reviendrons en toute hâte...

— Assurez-vous que vos armes sont en état... dit John Cort.

— C'est fait, répondit Khamis, mais j'espère que nous n'aurons pas à nous en servir pendant cette reconnaissance. L'essentiel est de ne pas se laisser voir...

— C'est mon avis », répondit le Portugais.

Max Huber et le foreloper, marchant l'un près de l'autre, eurent, en quelques pas, dépassé le tertre des tamarins. Au delà, la plaine était un peu moins obscuré. Un homme, cependant, n'y eût pu être signalé à la distance d'une centaine de pas.

Tous deux en avaient fait cinquante à peine, lorsqu'ils aperçurent Llanga derrière eux. Sans en rien dire, l'enfant les avait suivis en dehors du campement.

« Eh ! pourquoi es-tu venu, petit?... s'écria Khamis.

— Oui, Llanga, demanda Max Huber, pourquoi n'es-tu pas resté avec les autres?...

— Allons... retourne... ordonna le foreloper.

— Oh ! monsieur Max, murmura Llanga, avec vous... moi... avec vous...

— Mais tu sais bien que ton ami John est là-bas...

— Oui... mais mon ami Max... est ici...

— Nous n'avons pas besoin de toi !... dit Khamis d'un ton assez dur.

— Bon !... laissons-le, puisque le voilà ! reprit Max Huber. Il ne nous gênera pas, Khamis, et avec ses yeux de chat sauvage, peut-être découvrira-t-il dans l'ombre ce que nous ne pourrions y voir...

— Oui... je regarderai... je verrai loin !... assura l'enfant.

— C'est bon !... Tiens-toi près de moi, dit Max Huber, et ouvre l'œil ! »

Tous trois se portèrent en avant. Un quart d'heure après, ils étaient à un kilomètre dans le sud du campement, et un kilomètre les séparait encore de la grande forêt.

Les feux développaient toujours leurs clartes au pied des massifs, et, moins éloignés, se manifestaient par de plus vifs éclats. Mais, si pénétrante que fût la vue du foreloper, si

bonne que fût la lorgnette que Max Huber venait d'extraire de son étui, si perçants que fussent les regards du jeune « chat sauvage », il était impossible d'apercevoir ceux qui agitaient ces torches. Cela confirmait cette opinion du Portugais que c'était sous le couvert des arbres, derrière les épaisses broussailles et les larges troncs, que se mouvaient ces lueurs. Assurément, les indigènes n'avaient pas dépassé la limite de la forêt, et peut-être ne songeaient-ils pas à le faire.

En réalité, c'était de plus en plus inexplicable. S'il ne se trouvait là qu'une simple halte de noirs, ayant l'intention de se remettre en route au point du jour, pourquoi cette illumination de la lisière?... Quelle cérémonie nocturne les tenait éveillés à cette heure?...

« Et je me demande même, fit observer Max Huber, s'ils ont reconnu notre caravane, et s'ils savent qu'elle est campée au pied des tamarins...

— En effet, répondit Khamis, il est possible qu'ils ne soient arrivés qu'à la tombée de la nuit, lorsqu'elle enveloppait déjà la plaine, et, comme nos foyers étaient éteints, peut-être ignorent-ils que nous sommes campés à courte distance?... Mais, demain, dès l'aube, ils nous verront...

— A moins que nous ne soyons repartis, Khamis. »

Cela dit, Max Huber et le foreloper reprirent leur marche.

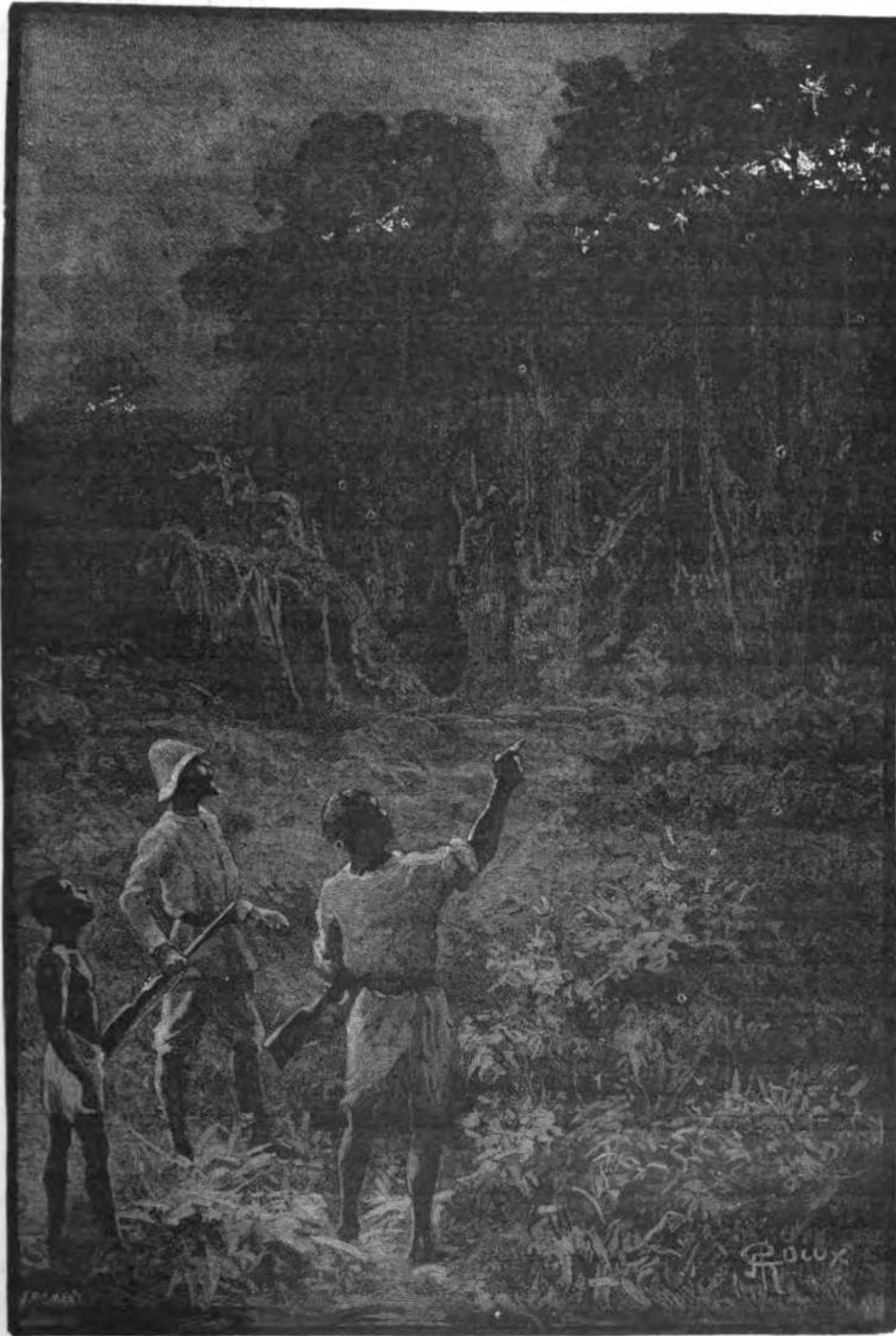
Un demi-kilomètre fut franchi en cette direction, de telle sorte qu'à ce moment, la distance jusqu'à la forêt se réduisait à quelques centaines de pas.

Rien de suspect à la surface de ce sol traversé parfois du long jet des torches. Aucune silhouette ne s'y découpait ni au sud, ni au levant, ni au couchant. Une agression ne semblait pas imminente. En outre, si rapprochés qu'ils fussent de la lisière, ni Max Huber, ni Khamis, ni Llanga ne parvinrent à découvrir les êtres qui signalaient leur présence par ces multiples feux.

« Devons-nous aller plus avant?... demanda Max Huber, après un arrêt de quelques instants.



— A quoi bon?... répondit Khamis. Ne serait-ce pas imprudent?... Il est possible, | Max Huber. Cela se présente dans des conditions si singulières... »



LES TORCHES JETAIENT DE PLUS VIFS ÉCLATS ENTRE CINQUANTE ET CENT PIEDS AU-DESSUS DU SOL. (Page 36.)

après tout, que notre caravane n'ait point été aperçue, et si nous décampons cette nuit...

— J'aurais pourtant voulu être fixé ! répéta

Et il n'en fallait pas davantage pour surexciter une imagination de Français.

« Retournons au tertre », répliqua le foreloper

Cependant il dut faire encore une cinquantaine de mètres, à la suite de Max Huber, que Llanga n'avait pas voulu quitter... Et, peut-être, tous les trois se fussent-ils portés jusqu'à la lisière, lorsque Khamis s'arrêta définitivement.

« Pas un pas de plus ! » dit-il à voix basse.

Était-ce donc devant un danger imminent que le foreloper et son compagnon suspendirent leur marche?... Avaient-ils entrevu un groupe d'indigènes?... Allaient-ils être attaqués par eux?... Ce qui était certain, c'est qu'un brusque changement venait de se manifester dans la disposition des feux sur le bord de la forêt.

Un moment ces feux disparurent derrière le rideau des premiers arbres, au milieu d'une obscurité profonde.

« Attention !... dit Max Huber.

— En arrière !... » répondit Khamis.

Convenait-il de rétrograder dans la crainte d'une agression immédiate?... Peut-être. En tous cas, mieux valait ne pas battre en retraite, sans être prêt à répondre coup pour coup. Les carabines armées remontèrent à l'épaule, tandis que les regards ne cessaient de fouiller les massifs confondus dans l'ombre.

Soudain, de cette ombre, les clartés ne tardèrent pas à jaillir de nouveau et reparurent au nombre d'une vingtaine.

« Parbleu ! s'écria Max Huber, cette fois-ci, si ce n'est pas de l'extraordinaire, c'est tout au moins de l'étrange ! »

Ce mot semblera justifié pour cette raison que les torches, après avoir brillé naguère au niveau de la plaine, jetaient alors de plus vifs éclats entre cinquante et cent pieds au-dessus du sol.

Quant aux êtres quelconques qui agitaient ces torches, tantôt sur les basses branches, tantôt sur les plus hautes, comme si un vent de flamme eût traversé cette épaisse frondaison, ni Max Huber, ni le foreloper, ni Llanga ne parvinrent à en distinguer un seul.

« Eh ! s'écria Max Huber, ne seraient-ce que des feux follets se jouant dans les arbres de la lisière ?... »

Khamis secoua la tête. L'explication du phénomène ne le satisfaisait point. Qu'il y eût là quelque expansion d'hydrogène en exhalaisons enflammées, une vingtaine de ces aigrettes que les orages accrochent aussi bien aux branches des arbres qu'aux agrès d'un navire, non, certes, et ces feux, on ne pouvait les confondre avec les capricieuses furolles de Saint-Elme. L'atmosphère n'était point saturée d'électricité, et les nuages menaçaient plutôt de se résoudre en une de ces pluies torrentielles qui inondent fréquemment la partie centrale du continent noir.

Mais, alors, pourquoi les indigènes, campés au pied des arbres, s'étaient-ils hissés, les uns jusqu'à leur fourche, les autres jusqu'à leurs extrêmes branches?... Et à quel propos y promenaient-ils ces brandons allumés, ces flambeaux de résine dont la déflagration faisait entendre ses craquements à cette distance ?...

« Avançons... dit Max Huber.

— Inutile, répondit le foreloper. Je ne crois pas que notre campement soit menacé cette nuit, et il est préférable d'y revenir afin de rassurer nos compagnons...

— Nous serons plus en mesure de les rassurer, Khamis, lorsque nous saurons à quoi nous en tenir sur la nature de ce phénomène...

— Non, monsieur Max, ne nous aventurons pas plus loin... Il est certain que les gens d'une tribu nomade sont réunis en cet endroit... Pour quelle raison agitent-ils ces flammes?... Pourquoi se sont-ils maintenant réfugiés dans les arbres?... Est-ce dans le but d'éloigner des fauves qu'ils ont entretenu ces feux ?...

— Des fauves ?... répliqua Max Huber. Mais panthères, hyènes, bœufs sauvages, on les entendrait rugir, et le seul bruit qui nous arrive, c'est le crépitement de ces résines, qui menacent d'incendier la forêt !... Je veux savoir... »

Et Max Huber s'avança de quelques pas, suivi de Llanga, que Khamis rappelait vainement à lui.

Le foreloper hésitait sur ce qu'il devait

faire dans son impuissance à retenir l'impatient Français. Bref, ne voulant pas le laisser s'aventurer seul, il se disposait à l'accompagner jusqu'à la lisière du massif, bien que, à son avis, ce fût une impardonnable témérité.

Soudain, il fit halte, à l'instant même où Max Huber et Llanga venaient de s'arrêter. Tous trois se retournèrent, dos à la forêt. Ce n'étaient plus les clartés qui attiraient leur attention. D'ailleurs, comme au souffle d'un subit ouragan, les torches venaient de s'éteindre, et d'épaisses ténèbres enveloppaient l'horizon.

Du côté opposé, une rumeur lointaine se propageait à travers l'espace, ou plutôt un concert de mugissements prolongés, de ronflements nasards, à faire croire qu'un orgue gigantesque lançait ses puissantes ondes à la surface de la plaine.

Était-ce un orage qui montait sur cette partie du ciel, et dont les premiers grondements troublaient l'atmosphère?...

Non!... On l'a dit, on le répète, il ne se produisait aucun de ces météores, qui désolent si souvent l'Afrique équinoxiale d'un

littoral à l'autre. Ces meuglements caractéristiques trahissaient leur origine animale, et ne provenaient pas d'une répercussion des décharges de la foudre échangées dans les profondeurs du ciel. Ils devaient sortir plutôt de gueules formidables, non de nuages électriques. Au surplus, les basses zones ne se zébraient point de ces fulgurants zigzags qui se succèdent à courts intervalles. Pas un éclair au-dessus de l'horizon du nord, aussi sombre que l'était actuellement l'horizon du sud. A travers les nues accumulées en cette direction, pas un trait de feu entre ces cirrus, empilés comme des ballots de vapeurs.

« Qu'est-ce cela, Khamis?... demanda Max Huber.

— Au campement... répondit le foreloper.

— Serait-ce donc?... » s'écria Marc Huber.

Et, l'oreille tendue dans cette direction, il percevait un claironnement plus distinct, strident parfois comme un sifflet de locomotive au milieu des larges rumeurs qui grandissaient en se rapprochant.

« Pas un instant à perdre, dit le foreloper, et au pas de course! »

### III

#### Dispersion.

Max Huber, Llanga et Khamis ne mirent pas dix minutes à franchir les quinze cents mètres qui les séparaient du tertre des tamarins. Ils ne s'étaient pas même retournés une seule fois, ne s'inquiétant pas d'observer si les indigènes, après avoir éteint leurs feux, cherchaient à les poursuivre. Non d'ailleurs, et, de ce côté, régnait le calme, alors que, à l'opposé, la plaine s'emplissait d'une agitation confuse et de sonorités éclatantes.

Le campement, lorsque les deux hommes et le jeune enfant y arrivèrent, était en proie à l'épouvante, — épouvante justifiée par la menace d'un danger contre lequel le courage, l'intelligence ne pouvaient rien. Y faire face, impossible! — Le fuir?... En était-il temps encore?...

Max Huber et Khamis avaient aussitôt rejoint John Cort et Urdax, postés à cinquante pas en avant du tertre.

« Une harde d'éléphants!... s'écria le foreloper.

— Oui, répondit le Portugais, et dans un quart d'heure, ils seront sur nous...

— Gagnons la forêt, dit John Cort.

— Ce n'est pas la forêt qui les arrêtera... répliqua Khamis.

— Et les indigènes?... s'informa John Cort.

— Nous n'avons pu les apercevoir, répondit Max Huber.

— Cependant, ils ne doivent pas avoir quitté la forêt!

— Assurément non! »

Au loin, à une demi-lieue environ, on distinguait une large ondulation d'ombres qui se déplaçait sur l'étendue d'une centaine de toises. Oui! c'était comme une énorme vague dont les volutes échevelées se fussent déroulées avec fracas. Un lourd piétinement se propageait à travers la couche élastique du



sol, et ce tremblement se faisait sentir jusqu'aux racines des tamarins. En même temps, le mugissement prenait une intensité formidable. Des souffles stridents, des éclats cuivrés, s'échappaient de ces centaines de trompes — autant de clairons sonnés à pleine bouche.

Les voyageurs de l'Afrique centrale ont pu justement comparer ce bruit à celui que ferait un train d'artillerie conduit à grande vitesse sur un champ de bataille. Soit ! mais à la condition que les trompettes eussent jeté dans l'air leurs notes déchirantes. Que l'on juge de la terreur à laquelle s'abandonnait le personnel de la caravane, menacé d'être écrasé par ce troupeau d'éléphants !

Chasser ces énormes animaux présente de sérieux dangers. Lorsqu'on parvient à les surprendre isolément, à séparer de la bande à laquelle il appartient un de ces pachydermes, lorsqu'il est possible de le tirer dans des conditions qui assurent le coup, de l'atteindre entre l'œil et l'oreille d'une balle qui le tue presque instantanément, les dangers de cette chasse sont très diminués. En l'espèce, la harde ne se composât-elle que d'une demi-douzaine de bêtes, les plus sévères précautions, la plus extrême prudence sont indispensables. Devant cinq ou six couples d'éléphants courroucés, toute résistance est impossible, alors que, dirait un mathématicien, leur masse est multipliée par le carré de leur vitesse.

Et, si c'est par centaines que ces formidables bêtes se jettent sur un campement, — de telles agglomérations ne sont pas rares, — on ne peut pas plus les arrêter dans leur élan qu'on n'arrêterait la chute d'une avalanche, ou l'envahissement de ces mascarats qui emportent les navires dans l'intérieur des terres à quelques kilomètres du littoral.

Toutefois, si nombreux qu'ils soient, l'espèce finira par disparaître. Comme chaque éléphant rapporte environ cent francs d'ivoire par tête, on les chasse à outrance. D'après les calculs de M. Foa, on n'en tue pas moins de quarante mille par année sur le continent africain, qui produisent sept cent cinquante

mille kilogrammes d'ivoire expédiés en Angleterre. Avant un demi-siècle, il n'y en aura plus. Ne vaudrait-il pas mieux tirer profit de ces précieux animaux par la domestication, puisqu'un seul éléphant est capable de porter la charge de trente-deux hommes et de faire quatre fois plus de chemin. Et puis, étant domestiqués, ils vaudraient, comme dans l'Inde, de quinze cents à deux mille francs, au lieu de cent francs que l'on tire de leur mort. Quant à la durée de l'existence de ces pachydermes, elle doit être considérable, et il est rare de retrouver les squelettes de ceux dont la fin a été naturelle.

L'éléphant d'Afrique forme, avec l'éléphant d'Asie, les deux seules espèces actuellement existantes. On a établi quelque différence entre elles. Si les premiers sont inférieurs par la taille à leurs congénères asiatiques, si leur peau est plus brune, leur front plus convexe, ils ont les oreilles plus larges, les défenses plus longues, ils montrent une humeur plus farouche, presque irréductible.

Pendant cette expédition, le Portugais n'avait eu qu'à se féliciter et aussi les deux amateurs de ce sport. On le répète, les éléphants sont encore nombreux sur la terre libyenne. Les régions de l'Oubanghi offrent un habitat qu'ils recherchent, des forêts et des plaines marécageuses qu'ils affectionnent. Ils y vivent par troupes, d'ordinaire surveillées par un vieux mâle. En les attirant dans des enceintes palissadées, en leur préparant des trappes, en les attaquant lorsqu'ils étaient isolés, Urdax et ses compagnons avaient fait bonne campagne, sans accidents sinon sans dangers ni fatigues. Mais sur cette route du retour, ne semblait-il pas que la troupe furieuse dont les cris emplissaient l'espace, allait écraser au passage toute la caravane?...

Si le Portugais avait eu le temps d'organiser la défensive, lorsqu'il croyait à une agression des indigènes campés au bord de la forêt, que ferait-il contre cette irruption?... Du campement, il ne resterait bientôt plus que débris et poussière. Toute la question se réduisait à ceci : le personnel parviendrait-il à se garer

en se dispersant sur la plaine?... Qu'on ne l'oublie point, la vitesse de l'éléphant est prodigieuse, et un cheval au galop ne saurait la dépasser.

« Il faut fuir... fuir à l'instant!... affirma Khamis en s'adressant au Portugais.

— Fuir!... » s'écria Urdax.

Et le malheureux trafiquant comprenait bien que ce serait perdre, avec son matériel, tout le produit de l'expédition.

Mais à demeurer au campement, le sauverait-il et n'était-ce pas insensé que de s'obstiner à une défense impossible?...

Max Huber et John Cort attendaient qu'une résolution eût été prise, décidés à s'y soumettre, quelle qu'elle fût.

Cependant la masse se rapprochait, et avec un tel tumulte qu'on ne parvenait guère à s'entendre parler.

Le foreloper répéta qu'il fallait s'éloigner au plus tôt.

« En quelle direction? demanda Max Huber.

— Dans la direction de la forêt.

— Et les indigènes?...

— Le danger est moins pressant là-bas qu'ici », répondit Khamis.

Que cela fût sûr, comment l'affirmer?... Toutefois, il y avait, du moins, certitude qu'on ne pouvait rester à cette place. Le seul parti pour éviter l'écrasement, c'était de se réfugier à l'intérieur de la forêt.

Or, le temps ne manquerait-il pas?... Deux kilomètres à franchir, alors que la harde n'était qu'à un tout au plus!...

Chacun réclamait un ordre d'Urdax, ordre qu'il ne se résolvait pas à donner.

Enfin il s'écria :

« Le chariot... le chariot!... Mettons-le à l'abri derrière le tertre... Peut-être sera-t-il protégé...

— Trop tard, répondit le foreloper.

— Fais ce que je te dis!... commanda le Portugais.

— Comment?... » répliqua Khamis.

En effet, après avoir brisé leurs entraves, sans qu'il eût été possible de les arrêter, les bœufs de l'attelage s'étaient sauvés, et, affolés, couraient même au-devant de l'énorme

troupeau qui les écraserait comme des mouches.

Quand Urdax vit cela, il voulut recourir au personnel de la caravane :

« Ici, les porteurs!... cria-t-il.

— Les porteurs?... répondit Khamis. Rappelez-les donc, car ils prennent la fuite...

— Les lâches! » s'écria John Cort.

Oui, tous ces noirs venaient de se jeter dans l'ouest du campement, les uns emportant des ballots, les autres chargés des défenses. Et ils abandonnaient leur chef en lâches et aussi en voleurs!

Il n'y avait plus à compter sur ces hommes. Ils ne reviendraient pas. Ils trouveraient asile dans les villages indigènes. De la caravane restaient seuls le Portugais et le foreloper, le Français, l'Américain et le jeune indigène.

« Le chariot... le chariot!... » répéta Urdax, qui s'entêtait à le garer derrière le tertre.

Khamis ne put se retenir de hausser les épaules. Il obéit cependant et, grâce au concours de Max Huber et de John Cort, le véhicule fut poussé au pied des arbres. Peut-être serait-il épargné, si la harde se divisait en arrivant au bouquet de tamarins?...

Mais cette opération dura quelque temps, et, lorsqu'elle fut terminée, il était manifestement trop tard pour que le Portugais et ses compagnons pussent atteindre la forêt.

Khamis le calcula, et ne lança que ces deux mots :

« Aux arbres! »

Une seule chance s'offrait : se hisser entre les branches des tamarins afin d'éviter le premier choc tout au moins.

Auparavant Max Huber et John Cort s'introduisirent dans le chariot. Se charger de tous les paquets de cartouches qui restaient, assurer ainsi le service des carabines s'il fallait en faire usage contre les éléphants, et aussi pour la route du retour, ce fut fait en un instant avec l'aide du Portugais et du foreloper, lequel songea à se munir de sa hachette et de sa gourde. En traversant les basses régions de l'Oubanghi, qui sait si ses compagnons et lui ne parviendraient pas à gagner les factoreries de la côte?...

Quelle heure était-il à ce moment?... Onze heures dix-sept, — ce que constata John Cort, après avoir éclairé sa montre à la flamme d'une allumette. Son sang-froid ne l'avait pas abandonné, ce qui lui permettait de juger la situation, très périlleuse, à son avis, et sans issue, si les éléphants s'arrêtaient au tertre, au lieu de se porter vers l'est ou l'ouest de la plaine.

Max Huber, plus nerveux, ayant également conscience du danger, allait et venait près du chariot, observant l'énorme masse ondulante, qui se détachait, plus sombre, sur le fond du ciel.

« C'est de l'artillerie qu'il faudrait!... » murmura-t-il.

Khamis, lui, ne laissait rien voir de ce qu'il éprouvait. Il possédait ce calme étonnant de l'Africain, au sang arabe, ce sang plus épais que celui du blanc, moins rouge aussi, qui rend la sensibilité plus obtuse et donne moins prise à la douleur physique. Deux revolvers à sa ceinture, son fusil prêt à être épaulé, il attendait.

Quant au Portugais, incapable de cacher son désespoir, il songeait plus à l'irréparable dommage dont il serait victime qu'aux dangers de cette irruption. Aussi gémissait-il, récriminait-il, prodiguant les plus retentissants jurons de sa langue maternelle.

Llanga se tenait près de John Cort et regardait Max Huber. Il ne témoignait aucune crainte, n'ayant pas peur, du moment que ses deux amis étaient là.

Et pourtant l'assourdissant vacarme se propageait avec une violence inouïe, à mesure que s'approchait cette chevauchée formidable. Le claironnement des puissantes mâchoires redoublait, et l'on sentait déjà un souffle qui traversait l'air comme les vents de tempête. A cette distance de quatre à cinq cents pas, ces pachydermes prenaient, dans la nuit, des dimensions démesurées, des apparences tératologiques. On eût dit d'une apocalypse de monstres, dont les trompes, comme un millier de serpents, se convulsaient dans une agitation frénétique.

Il n'était que temps de chercher refuge

entre les branches des tamarins, et peut-être les éléphants passeraient-ils sans avoir aperçu le Portugais et ses compagnons...

Ces arbres dressaient leur cime à une soixantaine de pieds au-dessus du sol. Presque semblables à des noyers, très caractérisés par la capricieuse diffusion de leurs rameaux, les tamarins, sortes de dattiers, sont très répandus sur les diverses zones de l'Afrique. En même temps que les nègres fabriquent avec la partie gluante de leurs fruits une boisson rafraîchissante, ils ont l'habitude de mêler les gousses de ces arbres au riz dont ils se nourrissent, surtout dans les provinces littorales.

Les tamarins étaient assez rapprochés pour que leur basse frondaison fût entrelacée, ce qui permettait de passer de l'un à l'autre. Leur tronc mesurait à la base une circonférence de trois à quatre pieds, et de deux à trois près de la fourche. Cette épaisseur présenterait-elle une résistance suffisante, si les éléphants se précipitaient contre le tertre?

Les troncs n'offraient qu'une surface lisse jusqu'à la naissance des premières branches étendues à une trentaine de pieds au-dessus du sol. Étant donnée la grosseur du fût, atteindre la fourche eût été malaisé si Khamis n'avait eu à sa disposition quelques « chamboks ». Ce sont des courroies en cuir de rhinocéros, très souples, dont les forelopers se servent pour maintenir les attelages de bœufs.

Grâce à l'une de ces courroies, Urdax et Khamis, après l'avoir lancée à travers la fourche, purent se hisser à l'un des arbres. En employant de la même façon une courroie semblable, Max Huber et John Cort en firent autant. Dès qu'ils furent achevés sur une branche, ils envoyèrent l'extrémité du chambok à Llanga qu'ils enlevèrent en un tour de main.

La harde n'était plus qu'à trois cents mètres. En deux ou trois minutes, elle aurait atteint le tertre :

« Cher ami, êtes-vous satisfait?... demanda ironiquement John Cort à son camarade.

— Ce n'est encore que de l'imprévu, John!

— Sans doute, Max, mais ce qui serait de

l'extraordinaire, c'est que nous parvinssions à sortir sains et saufs de cette affaire !

— Oui... à tout prendre, John, mieux eût valu ne point être exposé à cette attaque d'éléphants dont le contact est parfois brutal...

— C'est vraiment incroyable, mon cher Max, comme nous sommes du même avis ! » se contenta de répondre John Cort.

Ce que répliqua Huber, son ami ne put l'entendre. A cet instant, éclatèrent des meuglements d'épouvante puis de douleur, qui eussent fait tressaillir les plus braves.

En écartant le feuillage, Urdax et Khamis reconnurent ce qui se passait à une centaine de pas seulement du tertre.

Après s'être sauvés du campement, les bœufs ne pouvaient plus fuir que dans la direction du sud vers la forêt. Mais ces animaux, à la marche lente et mesurée, y parviendraient-ils avant d'avoir été atteints?... Non, et ils furent bientôt repoussés par les éléphants de tête. En vain se défendirent-ils à coups de pieds, à coups de corne, ils tombèrent. De tout l'attelage il ne restait plus qu'un seul animal, qui, par malheur, vint se réfugier sous le branchage des tamarins.

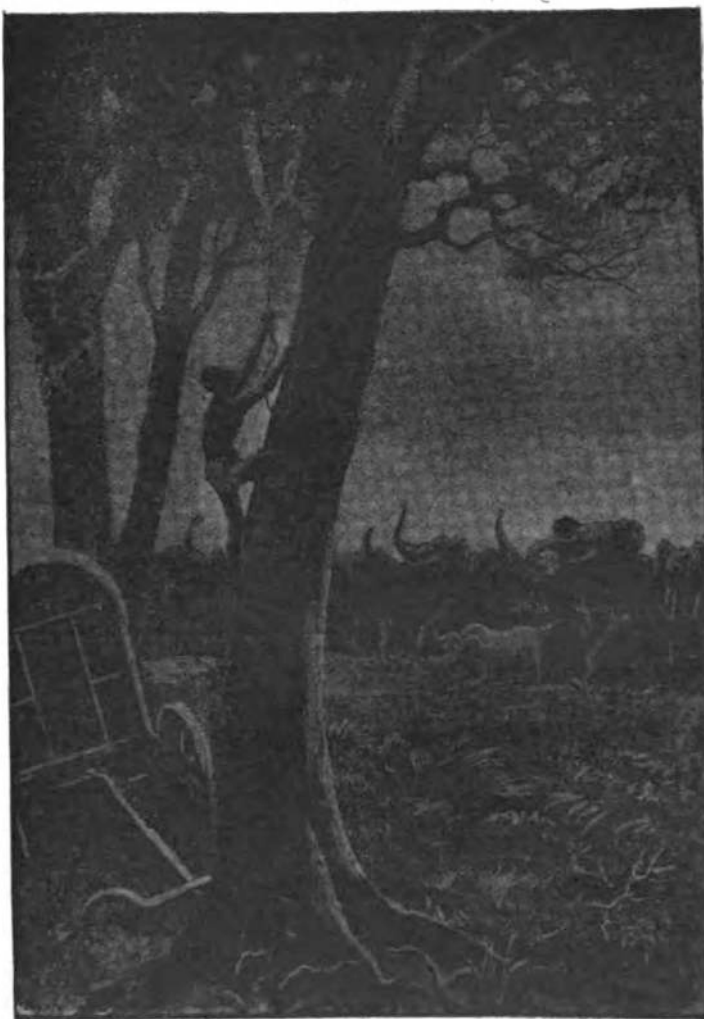
Oui, par malheur, car les pachydermes l'y poursuivirent et s'arrêtèrent par un instinct commun. En quelques secondes, le pauvre ruminant ne fut plus qu'un tas de chairs déchirées, d'os broyés, débris sanglants piétinés sous les sabots calleux aux ongles d'une dureté de fer.

Le tertre était alors entouré par ces bêtes furieuses, et il fallut renoncer à cette chance de les voir s'éloigner.

En un moment, cela va sans dire, le chariot fut bousculé, renversé, chaviré, écrasé

sous les masses pesantes qui se refoulaient contre le tertre. Anéanti comme un jouet d'enfant, il n'en resta plus rien ni des roues, ni de la caisse.

Sans doute, de nouveaux jurons éclatèrent



entre les lèvres du Portugais, mais cela n'était pas pour épouvanter ces centaines d'éléphants, non plus que le coup de fusil qu'Urdax tira sur le plus rapproché, dont la trompe s'enroulait autour de l'arbre. La balle ricocha sur le dos de l'animal sans pénétrer dans ses chairs.

Et, d'ailleurs, Max Huber et John Cort le comprirent bien. En admettant même qu'aucun coup ne fût perdu, que chaque balle fit une victime, peut-être aurait-on pu se débarrasser de ces terribles assaillants, les détruire



jusqu'au dernier s'ils n'avaient été qu'en petit nombre. Le jour n'aurait plus éclairé qu'un amoncellement d'énormes cadavres au pied des tamarins. Mais trois cents, cinq cents, un millier de ces animaux!... Est-il donc rare de rencontrer de pareilles agglomérations dans les contrées de l'Afrique équatoriale, et les voyageurs, les trafiquants, ne parlent-ils pas d'immenses plaines que couvrent à perte de vue les ruminants de toute sorte?...

« Cela se complique... observa John Cort.

— On peut même dire que cela se corse! » ajouta Max Huber.

Puis, s'adressant au jeune indigène achevalé près de lui :

« Tu n'as pas peur?... demanda-t-il.

— Non, mon ami Max... avec vous..., non! » répondit Llanga.

Et, cependant, il était permis non seulement à un enfant, à des hommes aussi de se sentir le cœur envahi d'une irrésistible épouvante.

En effet, nul doute que les éléphants n'eussent aperçu, entre les branches des tamarins, ce qui restait du personnel de la caravane.

Et, alors, les derniers rangs poussant les premiers, le cercle se rétrécit autour du tertre. Une douzaine d'animaux essayèrent d'accrocher les basses branches avec leurs trompes en se dressant sur les pattes de derrière. Par bonne chance, à cette hauteur d'une trentaine de pieds, ils ne purent y réussir.

Quatre coups de carabine éclatèrent simultanément, — quatre coups tirés au juger, car il était impossible de viser juste au milieu de l'obscurité très profonde sous la ramure des tamarins.

Des cris plus violents, des hurlements plus furieux, se firent entendre. Il ne sembla pas, pourtant, qu'aucun éléphant eût été mortellement atteint par les balles. Et, d'ailleurs, quatre de moins, cela n'eût pas compté!

Aussi, ce ne fut plus aux branches inférieures que les trompes essayèrent de s'enrouler. Elles entourèrent le fût des arbres en même temps que ceux-ci subissaient la poussée puissante des corps. Et, de fait, si gros

que fussent ces tamarins à leur base, si solidement que leurs racines eussent mordu le sol, ils éprouvèrent un ébranlement auquel, sans doute, ils ne pourraient résister.

Des coups de feu retentirent encore — deux cette fois — tirés par le Portugais et le foreloper, dont l'arbre secoué avec une extraordinaire violence, les menaçait d'une chute prochaine.

Le Français et son compagnon, eux, n'avaient point déchargé leurs carabines, bien qu'ils fussent prêts à le faire.

« A quoi bon?... avait dit John Cort.

— Oui, réservons nos munitions, répondit Max Huber. Plus tard, nous pourrions nous repentir d'avoir brûlé ici notre dernière cartouche! »

En attendant, le tamarin auquel étaient suspendus Urdax et Khamis fut tellement ébranlé qu'on l'entendit craquer sur toute sa longueur. Évidemment, s'il n'était pas déraciné, il se briserait. Les éléphants l'attaquaient à coups de défenses, le courbaient avec leurs trompes, l'ébranlaient jusque dans ses racines.

Rester plus longtemps sur cet arbre, ne fût-ce qu'une minute, c'était risquer de s'abattre au pied du tertre :

« Venez! » cria le foreloper à Urdax, essayant de gagner l'arbre voisin.

Le Portugais avait perdu la tête et continuait à décharger inutilement sa carabine et ses revolvers, dont les balles glissaient sur les peaux rugueuses des pachydermes comme sur une carapace d'alligators.

« Venez!... » répéta Khamis.

Et au moment où le tamarin était secoué avec plus de violence, le foreloper parvint à saisir une des branches de l'arbre occupé par Max Huber, John Cort et Llanga, moins compromis que l'autre, contre lequel s'acharnaient les animaux :

« Urdax?... cria John Cort.

— Il n'a pas voulu me suivre, répondit le foreloper, il ne sait plus ce qu'il fait!...

— Le malheureux va tomber...

— Nous ne pouvons le laisser là!... dit Max Huber.

— Il faut l'entraîner malgré lui!... ajouta John Cort.

— Trop tard », répondit Khamis.

Trop tard, en effet. Dans un dernier craquement le tamarin venait de se briser, et il s'abattit au bas du tertre.

Ce que devint le Portugais, ses compagnons ne purent le voir; mais ses cris indiquaient qu'il se débattait sous les pieds des éléphants, et, comme ils cessèrent presque aussitôt, c'est que tout était fini :

« Le malheureux!.. le malheureux! murmura John Cort.

— A notre tour bientôt... dit Khamis.

— Ce serait regrettable! répliqua froidement Max Huber.

— Encore une fois, cher ami, je suis bien de votre avis », déclara John Cort.

Que faire?... Les éléphants, piétinant le tertre, secouaient les autres arbres, agités comme sous les souffles d'un ouragan. L'horrible fin d'Urdax n'était-elle pas réservée à ceux qui lui auraient survécu quelques minutes à peine?... Voyaient-ils la possibilité d'abandonner le tamarin avant sa chute?... Et, s'ils se risquaient à descendre, pour gagner la plaine, échapperaient-ils à la poursuite de cette harde?... Auraient-ils le temps d'atteindre la forêt?... Et d'ailleurs, leur offrirait-elle toute sécurité?... Si les éléphants ne les y poursuivaient pas, ne leur auraient-ils échappé que pour tomber au pouvoir d'indi-gènes non moins féroces?...

Cependant, que l'occasion se présentât de chercher refuge dans la forêt, il faudrait en profiter sans une hésitation. La raison commandait de préférer un danger non certain à un danger certain.

L'arbre continuait à osciller, et, dans une

de ces oscillations, plusieurs trompes purent accrocher ses branches inférieures. Le foreloper et ses deux compagnons furent sur le point de lâcher prise, tant les secousses de-



vinrent violentes. Max Huber, craignant pour Llanga, le serrait de son bras gauche, tandis qu'il se retenait du bras droit. Avant de très courts instants, ou les racines auraient cédé, ou le tronc serait brisé à sa base... Et la chute du tamarin, c'était la mort de ceux qui s'étaient réfugiés entre ses branches, l'épouvantable écrasement du Portugais Urdax...

Sous de plus rudes et de plus fréquentes poussées, les racines cédèrent enfin, le sol se souleva, et l'arbre se coucha plutôt qu'il ne s'abattit le long du tertre.

« A la forêt... à la forêt!... » cria Khamis.

Du côté où les branches du tamarin avaient rencontré le sol, le recul des éléphants laissait le champ libre. Rapidement, le foreloper, dont le cri avait été entendu, fut à terre. Les trois autres le suivirent et prirent aussitôt la fuite.

Tout d'abord dans leur acharnement contre les arbres encore debout, les animaux n'avaient pas aperçu les fugitifs. Max Huber, Llanga entre ses bras, courait aussi vite que le lui permettaient ses forces.

John Cort se maintenait à son côté, prêt à prendre sa part de ce fardeau, prêt également à décharger sa carabine contre le premier de la harde qui serait à sa portée.

Le foreloper, John Cort et Max Huber avaient à peine franchi un demi-kilomètre, lorsqu'une dizaine de ces éléphants, se détachant de la troupe, commencèrent à les pour-suivre.

« Courage... courage!... cria Khamis. Conservons notre avance!... Nous arriverons!... »

Oui, peut-être, et encore importait-il de ne pas être retardé. Llanga sentait bien que Max Huber se fatiguait.

« Laisse-moi... laisse-moi, mon ami Max!... J'ai de bonnes jambes... laisse-moi!... »

Max Huber ne l'écoutait pas et tâchait de ne point rester en arrière.

Un kilomètre fut encore enlevé, sans que les pachydermes eussent sensiblement gagné de l'avance. Par malheur, la vitesse de Khamis et de ses compagnons se ralentissait, la respiration leur manquait devant cette formidable galopade.

Cependant la forêt ne se trouvait plus qu'à quelques centaines de pas, et n'était-ce point le salut probable, sinon assuré, derrière ces épais massifs au milieu desquels les énormes animaux ne pourraient manœuvrer à l'aise?...

« Vite... vite!... répétait Khamis. Donnez-moi Llanga, monsieur Max... »

— Non, Khamis... j'irai jusqu'au bout! »

Un des éléphants ne se trouvait plus qu'à une cinquantaine de pas. On entendait la sonnerie de sa trompe, on sentait la chaleur

de son souffle. Le sol tremblait sous ses larges pieds qui battaient le galop. Encore une minute, et il aurait atteint Max Huber, qui ne se maintenait pas sans peine près de ses compagnons.

Alors John Cort s'arrêta, se retourna, épaula sa carabine, visa un instant, fit feu et frappa, paraît-il, l'éléphant au bon endroit. La balle lui avait traversé le cœur, il tomba foudroyé.

« Coup heureux! » se dit John Cort, et il se reprit à fuir.

Les autres animaux, arrivés peu d'instants après, entourèrent la masse étendue sur le sol. De là un répit dont le foreloper et ses compagnons allaient profiter.

Il est vrai, après avoir abattu les derniers arbres du tertre, la harde eut bientôt rejoint ceux qui le précédaient, et, en rangs pressés, se précipita vers la forêt.

Aucun feu n'avait reparu ni au niveau de la plaine, ni aux cimes des arbres. Tout se confondait sur le périmètre de l'obscur horizon.

Épuisés, époumonés, les fugitifs auraient-ils la force d'atteindre cette lisière?...

« Hardi... hardi!... » criait Khamis.

S'il n'y avait plus qu'une centaine de pas à franchir, les éléphants n'étaient que de quarante en arrière...

Un suprême effort — celui de l'instinct de conservation — fut fait. Khamis, Max Huber et John Cort se jetèrent entre les premiers arbres, et, à demi inanimés, tombèrent sur l'herbe épaisse du sol.

En vain la harde voulut-elle dépasser la lisière. Les arbres étaient si pressés qu'elle ne put forcer le passage, et ils étaient de si forte dimension qu'elle ne parvint pas à les renverser. En vain les trompes se glissèrent-elles par les interstices, en vain les derniers rangs poussèrent-ils les premiers. Les fugitifs n'avaient plus rien à craindre des éléphants, auxquels la grande forêt de l'Oubanghi opposait un insurmontable obstacle.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



## MADEMOISELLE FRISSON

## II



Au jardin, M<sup>lle</sup> Lucie se sent tout d'un coup tirée par la robe. « Bon Dieu! s'écrie-t-elle, un loup veut me manger. — Au secours, ma bonne. — Eh non, Mam'zelle, lui répond sa bonne, c'est un rosier qui vous a accrochée avec ses épines. »

Un peu plus loin un joli petit lézard traverse l'allée. « Ma bonne! un serpent! — Où çà? — Là, il s'est caché dans la fente du mur. — Il n'est pas bien gros, alors. — Oh, ma bonne, il avait au moins cent pieds, il était plus grand que papa et ouvrait sa gueule comme un crocodile. — Oh bien, ça doit être curieux. J'irai tout à l'heure. » S.



## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES (Suite.)

Préalablement décortiquées, c'est-à-dire débarrassées de leur enveloppe indigeste, puis réduites en fine farine, les lentilles fournissent une purée de digestion facile que l'on donne sans inconvénient aux convalescents et même aux malades affectés d'un estomac délicat.

Ce n'est pas sans un légitime orgueil que ces fameuses lentilles, pour peu qu'elles fussent vaniteuses, pourraient montrer leurs lettres de noblesse. Les Romains, qui se connaissaient en bonnes choses, les appréciaient à un très haut degré, si bien qu'ils discernèrent le nom de *Lentulus* au chef d'une des plus nobles familles de la république romaine, pour le récompenser d'avoir introduit cette précieuse légumineuse dans l'alimentation de ses concitoyens — ce dont ledit *Lentulus* se montra fort honoré. — Ne le lui reprochons point du reste. Mieux vaut mille fois s'appeler *Lentulus*, ou *Pison*, ou *Fabius* (patrons des lentilles, des pois et des fèves) que *Pierre-le-Cruel*, *Ivan-le-Terrible*, voire même *Charles-le-Téméraire*, personnalités farouches, dont leurs contemporains n'eurent guère à se féliciter.

Mais revenons à nos lentilles, sans toutefois quitter les souvenirs historiques qui se rattachent à leur nom. Il paraît, en effet, qu'elles étaient particulièrement appréciées par la comtesse *Dubarry*, et *M. Payen* fait remarquer que, par une coïncidence assez bizarre, — question d'atavisme sans doute — c'est un homonyme et peut-être un descendant de cette femme de mémoire trop célèbre, qui, de nos jours, par d'artificieux procédés commerciaux, a essayé de faire de la farine de lentilles une « panacée universelle ».

Qui ne connaît l'histoire de cette douce *révaléschiere Du Barry*, qui devait infailliblement guérir toutes les maladies dont souffre notre triste humanité — affections de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, du

cerveau, des nerfs, du sang — tout guérir, vous dis-je !

Or, de quoi donc se composait ce « spécifique unique » ? Tout simplement de farine de lentilles additionnée d'un peu de farine de pois, de maïs et d'avoine.

Mais c'est ici que l'histoire se complique : *M. Du Barry*, quelle que fût son habileté, ne pouvait se targuer d'être l'inventeur de la chose. Avant lui, un autre « philanthrope », un sieur *Warton*, avait répandu ses bénédictions sur l'humanité souffrante. Ces bénédictions prenaient un nom spécial : *Ervalenta*, non moins efficace, cela va sans dire, que l'illustre *revalenta*... et qui n'étaient, du reste, l'une et l'autre, que cette même farine de lentilles déjà nommée.

Cela n'empêcha point que l'exploiteur de l'*ervalenta* ne vit une usurpation dans la presque similitude des noms et ne fit valoir devant les tribunaux ses revendications indignées. On plaïda. *Ervalenta* contre *revalenta* ; *Warton* contre *Du Barry*, comme on dit au Palais. L'affaire fit un certain bruit. Les tribunaux de Londres — car c'est à Londres que *Du Barry* exerçait son industrie — se prononcèrent contre ce dernier et c'est alors que ledit sieur *Du Barry*, débouté de ses prétentions, appela *révaléschiere* son produit contesté.

Quoi qu'il en soit, les deux drogues firent merveilles. De copieux prospectus bourrés de lettres venant des quatre points cardinaux, annoncèrent aux populations que l'humanité l'avait échappé belle et que les maladies quelconques, désormais, n'avaient plus qu'à se bien tenir. Des papes, des cardinaux, des archevêques, des généraux, des ministres, des grands personnages de tous les mondes, sans compter la vile multitude des bourgeois inférieurs, déclarèrent tous (avec légalisation des signatures qui ne se recommandaient pas par elles-mêmes) que tous avaient été guéris,

guéris radicalement, sans retour ni complications d'aucune sorte.

Autant de témoignages qui, est-il besoin de le dire, consacreront à jamais la gloire de notre incomparable légumineuse.

Le pois (*Pisum*), autre légumineux, n'eut pas chance pareille... Ne l'eût-il pas méritée cependant?

Plante herbacée, grimpante le plus souvent, grâce à ses vrilles accrochantes, feuilles à stipules, fleurs papillonacées à ailes étendues, blanches et plus ou moins tachetées. Tel est son signalement.

Le pois cultivé (*Pisum sativum*), connu de tout le monde, se subdivise en cinq races dont les variétés abondent et surabondent,



Gousse de pois.

au grand profit de notre cuisine qui en bénéficie de toutes façons. *Pois sucré* ou *petit pois*, *pois Michaut*, *pois de Marly*, *pois géant*, *pois à gros fruit*, *pois sans parchemin*, *pois goulu*, *pois mange-tout* (ainsi nommé parce qu'on le mange tout entier avec sa gousse), *pois cassé*, *pois de Clamart*... Nous n'en finirions pas si nous voulions nommer tous les pois.

Le *pois des champs*, à graine grise, est cultivé en grand et sert surtout à la nourriture des pigeons et volailles diverses; le *pois chiche*, à fleurs violettes, sert d'aliment aux populations qui habitent le long des côtes de la Méditerranée.

Quant au *pois de senteur*, dont l'odeur est délicate, ce n'est autre chose que la gesse odorante, espèce du genre *Lathyrus*.

Le pois n'a pas à rougir devant la lentille, car il est d'origine non moins antique et illustre, et n'eût-il à son actif que le rôle éminent qu'il joue dans ces délicieux ragoûts sur lesquels on étale ces fameux canetons de Rouen dont la réputation n'est plus à faire, que sa gloire serait à jamais incontestée.

La fève (*Faba*), autre légumineuse, se distingue par des qualités spéciales, mais qui n'ont pu lui faire une réputation semblable à celle des rivales dont nous venons de signaler le mérite et la gloire. Elle est cependant saine et nourrissante, elle aussi, et sert à la confection d'excellentes soupes fort appréciées par les campagnards.

Toutefois, elle n'a pas un goût aristocratique, il faut bien en convenir. Elle est de physionomie un peu commune et fait un bouillon gris qui ne flatte pas l'œil. Jolie plante cependant, avec ses feuilles ailées et ses fleurs blanches tachetées de noir qui exhalent, au printemps, une fine et délicieuse odeur que peuvent seules apprécier les narines délicates.

Parmi les nombreuses variétés de cette légu-



Fève.

Gousse.

mineuse un peu trop dédaignée, on ne cite guère que la *fève des marais*, dont les semences sont plus grosses et plus savoureuses.

Dans le midi de la France, où elles sont de beaucoup meilleures qu'aux environs de Paris, on les mange vertes, à la croque au sel, avec beurre concomitant, et je puis vous affirmer que c'est chose délicate.

Les taches d'un beau noir veloute qui decorent les ailes de la corolle étaient, dans l'antiquité, l'objet d'un préjugé passablement ridicule. Les flamines ou prêtres de Jupiter, eux-

mêmes, n'en étaient pas exempts, car ils considéraient ces taches comme signes de mauvais augure ; aussi s'abstenaient-ils naturellement de se nourrir de ces plantes suspectes. Certains disciples de Pythagore s'en abstenaient aussi, mais pour un motif bien plus absurde encore, puisqu'ils croyaient que ces taches noires servaient d'asiles aux âmes mortes ! — Pas forts, ces pythagoriciens, pas plus que ces flamines !

Les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains avaient l'esprit plus large ; ils faisaient une grande consommation de ce légume et le grand Pline déclarait à qui voulait l'entendre que la fève est « la meilleure de toutes les légumineuses ».

**Pomme de terre, tomate, aubergine.**

La pomme de terre ou *morelle tubéreuse*, dont nous avons déjà raconté l'histoire, ici même, dans l'une de nos monographies précédentes, a le malheur d'appartenir à l'une des familles les plus mal famées qui soient au monde — monde végétal, cela va sans dire.

Hélas ! oui, c'est aux solanées qu'elle appar-

tient, solanées livides, suspectes, empoisonneuses, et quoi qu'elle en dise et quoi qu'elle fasse et malgré toutes ses vertus... culinaires, elle n'en a pas moins pour sœurs et pour frères, la belladone, la jusquiame, la mondragon et le datura — sans compter le tabac qui, certes, ne vaut pas mieux. Ah ! les scélérates !

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que la pomme de terre est bien faite pour rehausser dans l'estime publique la famille entière des solanées. Ce tubercule, si riche en fécule nourrissante, et qui, pour le dire en passant, n'appartient pas à la racine, ainsi qu'on le croit généralement, mais bien à la tige souterraine sur laquelle il forme comme une sorte de loupe féculente, est aujourd'hui connu du monde entier. Il donne, sans beaucoup de frais, un aliment agréable et sain et pourrait remplacer le pain lui-même si, outre le sucre et l'alcool que les chimistes tirent de sa fécule, il renfermait également du gluten.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE II

Pendant ce temps les deux garçonnetts sans ralentir le pas avaient gravi à demi la pente douce du coteau où s'élevaient la « Villa-des-Myrtes » et sa voisine « Beau-Soleil ».

« Veux-tu traverser le champ des Rosiers ? demanda Norbert en montrant la pièce de terre qui bordait la maison et le jardin de M. Brial.

— Pour déchirer nos habits et nous égratigner les mains ? Quelle drôle d'idée ! Tu n'aimes donc plus notre jolie route entre le champ et la Foux aux Roses<sup>1</sup>

— Si fait...

— Alors, insista Jacques devenant malicieux,

1. Source formant une petite rivière.

tu as peur de cousine Dorothee depuis qu'elle a voulu nous empêcher de faire naviguer nos petits bateaux sur la Foux ? »

Le visage de Norbert se colora :

« Je ne suis pas un capon, dit-il sèchement, mais tu comprends bien que des enfants de notre âge ne peuvent pas se mettre en colère contre une vieille demoiselle ou lui dire des choses désagréables.

— Et Irène... faut-il aussi des gants pour lui parler ? »

Son frère ne répondant que par un haussement d'épaules, Jacques insista :

« As-tu remarqué qu'elle a toujours l'air de se moquer de nous quand elle nous regarde

avec ses vilains yeux gris qui brillent comme ceux des chats... A la première occasion, je veux lui donner une leçon!

— C'est impossible, une fille... on ne peut pas la battre, ni lui faire peur, ni... ça serait lâche et grossier. »

Jacques commençait à se fâcher.

« Je ne suis ni plus lâche ni plus grossier que toi, monsieur Norbert, mais je veux absolument me défendre!

— Contre qui?

— Contre Irène, tiens!

— Il me semble pourtant que c'est elle qui pourrait se plaindre de nous.

— Par exemple! quel mal lui fait-on à cette pécote?... on s'amuse un peu à ses dépens, voilà tout.

— Oh! un peu!... tu oublies la longue perche avec laquelle tu enlèves les paniers qu'elle dépose au bord de l'eau.

— Ça lui a donné de l'esprit; à présent elle les pose trop loin pour que je puisse les atteindre... et puis, je les remettais toujours où je les avais pris, ses paniers, fit Jacques, plein de dignité.

— Oui, après avoir retiré ce qu'ils contenaient.

— Ah! le grand dommage! un méchant morceau de pain et des fruits. Pourquoi ne nous offre-t-elle jamais de pêches ou de raisin de chez la cousine Lissac? Ce n'est guère aimable!

— Et l'été dernier, sa jolie poupée...

— Je n'y pensais plus... Ah! bien, c'est encore un service que je lui ai rendu: sa fille désirait se baigner; il faisait si chaud, l'eau de la Foux devait être délicieuse, ça n'a pas été long, deux plongeons seulement...

— Et tu as suspendu la pauvre poupée à un arbre...

— Naturellement, pour la faire sécher; mais deux jours après j'ai envoyé la belle demoiselle retrouver sa maman.

— Cette fois-là, Irène a pleuré, mais elle



ne s'est pas plainte plus que les autres fois, fit Norbert pensif; je crois que, si elle l'avait dit à sa tante et qu'on ait avisé papa, tu n'aurais pas ri longtemps.

— Laisse donc, nous aurions été punis tous deux; car, toi aussi, tu as ri de mes tours; tu es plus fort que moi, il fallait m'empêcher ou prévenir maman. »

Norbert rougit légèrement:

« J'ai eu tort de rire, mais je ne rapporte pas, dit-il d'une voix moins assurée. Enfin, Irène ne nous a rien fait et ne nous parle jamais!



— Elle nous épie sans cesse quand nous venons au bord de la Foux qui est aussi bien à nous qu'à elle, quoi qu'en dise sa tante; et je parie que bientôt elle osera nous parler. »

La route que M. Brial avait fait tracer entre son champ de rosiers et le cours d'eau était tout ensoleillée, mais une rangée de peupliers ombrageait la rive de ce côté; nos amis s'y assirent, les pieds pendants au-dessus de l'eau. Sur l'autre rive, de vieux orangers aux troncs robustes et aux superbes rameaux formaient un petit bois. Opposé au champ baignant dans la lumière et la chaleur, il paraissait aussi sombre et aussi frais que nos plus grandes forêts : c'était là que commençait la propriété de M<sup>lle</sup> Dorothée Lissac et d'Irène, la fille du frère qu'elle avait perdu dix ans auparavant. M<sup>lle</sup> Dorothée était la cousine germaine de M. Brial; dans leur enfance, ils s'étaient beaucoup aimés; mais, après une querelle sérieuse entre leurs parents, on les avait séparés, leur défendant de jouer ensemble et même de se parler. Depuis ce temps, la Foux-aux-Roses était devenue un abîme infranchissable entre le bois d'orangers et les terrains qui entouraient Beau-Soleil.

Aux yeux des jeunes Brial, le bosquet embaumé qui se trouvait sur l'autre bord était en pays ennemi, et, bien que leur père ne parlât jamais devant eux de M<sup>lle</sup> Lissac, ils ne prononçaient pas le nom de cette parente à peu près inconnue sans y ajouter quelque parole malveillante ou hostile.

Norbert, toujours assis sous les peupliers, avait tiré de son carton la bienheureuse esquisse qu'il comptait terminer dans l'après-midi et l'examinait tout en fredonnant. Maître Jacques, non moins occupé, venait de se coucher à plat ventre pour surveiller de plus près les tribulations des brins d'herbe et des petites branches qu'il jetait au fil de l'eau, lorsqu'un ronflement étrange, assez semblable à celui que produit un vol de pigeons, leur fit lever la tête : un cycliste, sur sa machine, dévalant à toute vitesse du haut du sentier, les effleura presque au passage, puis, se heurtant quelques mètres plus bas contre un

gros peuplier, fit un bond fantastique au beau milieu de la Foux !

« Aïe ! voilà un bain complet ! exclama Norbert, moitié riant, moitié effrayé; vite, Jacques, tirons-le de là ! »

— C'est le garçon du jeu de boules, criait Jacques en même temps; comme il barbote, le malheureux ! »

Et tous deux se trouvaient déjà devant l'endroit où le cycliste avait exécuté son plongeon. Ils n'entendirent point un cri aigu parti de l'autre rive et ne virent pas davantage une petite tête rousse à demi cachée derrière le tronc d'un oranger. Le spectacle qu'ils avaient sous les yeux était assez comique pour les occuper : dans l'eau peu profonde mais rapide, le jeune étranger se débattait avec des mouvements semblables à ceux d'une grenouille.

« Tâchez de saisir ce bâton, je vous aiderai en tirant dessus, lui dit Norbert; y êtes-vous?... un, deux, trois... »

— Arrêtez ! pas si vite, il m'est impossible de remonter ce talus rempli de ronces!... gémit d'un ton piteux le baigneur malgré lui.

— Ah ! dame, ça n'est pas doux, mais il faut en passer par là ou bien rester dans l'eau... Allons, du courage !

— Mais vous ne voyez pas qu'à chaque mouvement je me pique, je m'égratigne... aïe, aïe, c'est affreux !

— Eh donc ! est-ce qu'un grand garçon doit pleurnicher ainsi pour quelques piqûres?... D'ailleurs, plus vous voudrez mettre de précautions, plus cela vous fera de mal. Regardez si j'y vais carrément. »

Norbert, s'étant avancé sans hésitation parmi les ronces, saisit par la main le petit douillet qui fut bien obligé de suivre sa ferme impulsion et, toujours geignant, grimpa le talus épineux derrière celui qui l'entraînait.

« Bravo ! fit Jacques, qui s'était employé de son mieux à seconder son frère en le retenant par ses habits. Norbert vous a donné encore un fameux coup de main, j'espère que cette fois-ci vous allez le remercier. »

— Certainement, répondit le sauvé en frottant avec des grimaces significatives ses bras

et ses jambes ruisselants, mais... où donc est-elle? »

Et il jetait de tous côtés des regards éplorés.

Norbert comprit :

« Ah! vous cherchez votre machine?... Elle a fait, comme vous, pouf! dit-il en riant.

— Dans la rivière?... Quel malheur! Comment la ravoit? »

Mais, à cette exclamation de détresse, le gros Jacques répondit par une autre :

« Parole d'honneur! elle va réussir... A-t-on jamais vu une fille pareille?... »

Nous avons dit que les deux frères, très occupés à aider le jeune étranger, n'avaient nullement fait attention à ce qui se passait sur l'autre bord de la Foux. S'ils en avaient eu le loisir, ils auraient vu que, suivant la jolie tête aux cheveux dorés, le corps svelte d'une petite personne d'une dizaine d'années n'avait pas tardé à abandonner sa cachette. Irène Lissac — car c'était elle — avait franchi en deux bonds la distance qui la séparait de la rive. Puis, comprenant que ses cousins suffiraient pour tirer de l'eau le maladroit qui s'y débattait, elle entreprit un autre sauvetage : la bicyclette, lancée plus loin que son maître dans le plein courant de cette eau rapide, s'en venait vers elle, traînant sur les cailloux du fond, lorsque trois énormes pierres qui s'avançaient dans le lit de la Foux comme un promontoire en miniature l'arrêtèrent au passage.

La petite fille, que son caractère décidé disposait à toutes les entreprises difficiles, s'aventura aussitôt sur ces roches minuscules et, s'y agenouillant, tira à elle l'infortunée machine. Il va sans dire qu'Irène était beaucoup moins forte que ses cousins; mais très souvent l'adresse remplace avantageusement la vigueur physique. Lorsque Jacques poussa son premier cri d'étonnement, le vélocipède était déjà hissé à demi; encore un effort et la fillette put le coucher au pied d'un arbre.

« Ma pauvre machine si jolie, toute neuve! Courons voir si elle est cassée, exclama le malheureux cycliste sans songer à ses vêtements trempés. Où est le pont?

— Bien loin, à plus d'un kilomètre; il n'y

en a pas sur les terres de papa, répondit Norbert.

— Ah! mon Dieu! comment faire?... et la petite qui s'enfuit! La voyez-vous au loin sous les arbres?

— Oui, dit Jacques d'un ton rageur, elle se sera figuré que la bicyclette est à nous; tu vois bien, Norbert, que cette Irène cherche à nous jouer de mauvais tours?

— Soyez tranquille! dit Norbert, votre machine est en sûreté et vous pourrez facilement l'avoir en la réclamant chez la personne à qui le bois appartient. Auparavant, il me semble que vous ferez mieux d'aller changer vos vêtements.

— Oui, mais comment retrouver ma route? J'ai pédalé au hasard sans connaître le chemin; savez-vous si je suis très loin de la villa des Myrtes?

— Les Myrtes! vous avez dit les Myr...

— Certainement, c'est le nom de l'habitation que papa a louée pour nous.

— Et vous y êtes depuis hier soir avec votre mère...

— Votre grand'mère, votre sœur...

— Un domestique et une bonne qui porte un drôle de bonnet...

— Et vous vous appelez Philippe!

— Comment le savez-vous?

— Norbert! s'écria Jacques, qui avait prononcé la dernière phrase avec une volubilité extraordinaire, tu avais raison, M. Jouvenet a un fils, et c'est une fameuse chance que nous l'ayons repêché! »

Puis se tournant vers Philippe : « Nous sommes vos propriétaires!... vous ne vous en doutiez pas, hein? »

Ils étaient si drôles — l'un ébahi et trempé, l'autre gonflé d'une comique importance — que la gaieté de Norbert éclata.

« Mon frère se trompe, il veut dire que la villa des Myrtes appartient à notre père, expliqua-t-il enfin.

— Ah! j'y suis : vous êtes les enfants du monsieur qui a les grandes distilleries tout en bas sur la route; papa nous les a montrées. Touchez là, mes amis, nous n'aurions pas tardé à nous connaître : mais c'est bien mieux

ainsi, je ne regrette presque plus mon bain. »

Lorsque Philippe n'était pas en veine de fanfaronnade, son ton devenait plus simple, ses manières plus affables : en un mot, il perdait son air de « petit monsieur content de lui » et sa physionomie y gagnait beaucoup.

Comme ils marchaient constamment au soleil, il ne souffrait pas de ses vêtements humides. Ayant retrouvé son entrain, il raconta chemin faisant à ses nouveaux amis une foule de hâbleries, d'anecdotes invraisemblables destinées à prouver que, malgré sa chute dans la Foux-aux-Roses, il était un cycliste de première force. Le gros Jacques, enchanté d'avoir fait sa connaissance, l'écoutait et l'admirait consciencieusement ; mais son frère, plus avisé et aussi moins enfant, souriait d'un air incrédule, tout en gardant un silence dont l'intention moqueuse finit par embarrasser Philippe.

Au moment où les cloches lointaines sonnaient midi, M. Brial et M. Jouvenet, qui venaient de se rencontrer sur la route, marchaient paisiblement tout en causant, lorsqu'ils virent apparaître le groupe des jeunes garçons :

« Voilà des enfants qui nous évitent la peine de les présenter les uns aux autres, s'écria l'architecte ; je serai charmé, cher monsieur, si mon Philippe et vos fils s'accordent et deviennent bons camarades ; mais... je ne me trompe pas, ce gamin a quelque chose d'extraordinaire... »

— On dirait qu'il est tombé à l'eau...

— Encore une prouesse de mon étourneau ! Halte-là ! maladroit ; d'où sors-tu dans ce pitieux état ? »

Philippe n'était pas précisément à son aise pour répondre en présence de ses nouveaux amis ; enfin, la vanité l'emportant, il prit un air délibéré :

« Ce n'est pas ma faute, père ; ma bicyclette a tourné en buttant contre un arbre et m'a entraîné dans une petite rivière qui se trouve là-bas ; mais je m'en suis tiré tout de suite. »

— Tu auras lâché le guidon, ou perdu la tête.

— Pas du tout ; je la dirigeais fort bien, quand elle est partie tout de travers.

— Allons donc, c'est impossible !... Qu'est-ce que cette rivière ? » demanda l'architecte aux autres garçons.

M. Brial prit la parole :

« Il s'agit sans doute de la Foux-aux-Roses, le petit cours d'eau qui borne ma propriété à l'est ; et la route qui longe la rive offre une pente dangereuse pour un vélocipède. »

— Oh ! monsieur, il y aurait peut-être du danger pour un débutant, répartit Philippe avec dignité ; mais pour moi...

— Vraiment !... Je serais fort aise d'apprendre la différence que tu fais entre un débutant et un garçon qui, comme toi, se sert d'une bicyclette depuis moins d'un mois. »

Norbert lut un certain mécontentement dans le regard que M. Jouvenet attachait sur son fils en prononçant ces mots.

« Du reste, ajouta-t-il, si tu crois que ta machine est seule cause de l'accident, nous la mettrons de côté et je t'interdirai de t'en servir. »

— Je ne dis pas cela », balbutia Philippe, perdant un peu de son aplomb.

M. Brial, qui le considérait en riant, voulut venir à son secours.

« Où donc est-elle, cette fameuse machine ? demanda-t-il. »

— Elle est tombée dans l'eau en même temps que moi, et une petite fille l'a tirée sur l'autre bord. »

Jacques interrompit avec animation :

« C'est Irène, père, c'est Irène qui, pour nous jouer un mauvais tour, nous a volé la bicyclette, et puis elle s'est sauvée. »

— Silence ! enfant. Volé est un bien gros mot dans ta bouche, lorsque tu parles d'une personne de notre famille... Rassurez-vous, cher monsieur, ajouta M. Brial, en quittant le ton sévère qu'il avait pris, je vous indiquerai l'adresse de M<sup>lle</sup> Dorothee Lissac ; c'est chez elle que vous pourrez faire réclamer le vélo de Philippe. »

La petite troupe se remit en marche, et l'on se quitta devant les Myrtes, où Philippe rentrait moins fringant qu'il n'en était sorti.

Cependant, comme il n'avait pas laissé sa vantardise au fond de l'eau, il donna une dernière poignée de main à ses compagnons en leur disant :

« Je n'ai pas voulu contredire papa, mais il a tort de me prendre pour un débutant ; je suis très fort, et je n'aurais pas peur de descendre sur ma bicyclette une côte beaucoup plus raide que ce petit chemin.

— Au revoir ! à bientôt ! criait Marthe, qui remontait en courant les allées du jardin, au moment où ses frères s'arrêtaient devant la maison.

— A qui parles-tu ? lui demanda Norbert.

— Devinez ! répondit-elle, toute radieuse.

— Devine toi-même ce qui nous est arrivé !... Une véritable aventure !

— Racontez-la moi, alors ; une aventure, c'est trop extraordinaire pour être deviné.

— Commence par nous dire à qui tu parlais, ou tu ne sauras rien.

— Eh bien ! s'écria Marthe, dont les yeux brillaient de joie, c'est à Nadine Jouvenet. J'ai passé la matinée aux Myrtes ; j'ai vu sa grand'mère, sa mère, sa bonne, son chien ; tout le monde, enfin... Ce qui est le plus drôle, c'est avec le chien que j'ai d'abord fait connaissance.

— A table ! enfants ; nous sommes tous en retard, et votre maman doit nous attendre », s'écria gaiement M. Brial, qui venait de rentrer.

Ce fut au déjeuner que Marthe apprit comment ses frères et Philippe s'étaient rencontrés. Leur récit fut si souvent interrompu par les réflexions de tous les auditeurs qu'on quitta la table avant qu'elle eût entamé sa propre aventure.

« A ton tour, à présent, parle-nous de Nadine, dit Norbert, en l'entraînant sur un des bancs de la salle de verdure.

— Oh ! mon histoire est drôle aussi... Pendant que j'étais seule au jardin, je suis allée m'asseoir sur le rebord en pierre de la petite terrasse...

— Pour voir ce qui se passait plus bas dans le jardin des Myrtes et désobéir à maman, fit Jacques.

— Pas du tout, monsieur ; j'avais tiré de

ma corbeille trois belles pelotes de laine, et je commençais des chaussons pour Marie, ma filleule...

— Un quatre-vingt-dix-neuvième ouvrage que tu termineras comme les autres.

— Jacques, tu es insupportable ; ce n'est pas à toi que je parle, c'est à Norbert... Il y avait assez longtemps que je travaillais sans même lever la tête ; mais au pied de la terrasse, dans le jardin des Myrtes, j'entendais remuer les branches, on poussait de petits cris comme un enfant qui pleure ; au troisième cri, je n'ai pas pu résister au désir de me pencher tout doucement et j'ai aperçu... devinez...

— La sœur de Philippe, sans doute ?

— Non, un beau caniche noir qui me regardait avec des yeux brillants comme des escarboucles.

— Un caniche, c'est superbe pour compléter une famille intéressante, dit Norbert ; toi qui as la langue bien pendue, je parie que tu as trouvé moyen de lui faire la conversation.

— Dame !... d'abord je lui ai dit : « Bonjour, mon voisin », et il a remué la queue si gentiment pour me remercier que j'ai ajouté : « Tu es le plus joli chien du monde... » Bah ! il se moquait bien de mon compliment : en me penchant, j'avais fait tomber mes pelotes de laine dans le jardin et il se payait une vraie partie ; il jappait, il gambadait... à chaque coup de patte, les pauvres pelotes roulaient et la laine dévidée s'accrochait à toutes les plantes ; j'avais beau crier, rien ne l'arrêtait.

— Que j'aurais voulu le voir ! s'écria Jacques ; c'est un chien comme cela qu'il nous faudrait !... et la petite fille, tu n'en parles pas.

— Attends un peu : tout à coup une grosse voix a crié : « Morilo !... » mais le toutou s'est blotti sous un buisson. C'était la domestique au bonnet rond, elle tenait une cravache à la main. A la vue des fils tendus de-ci de-là, elle a ajouté avec un drôle d'accent : « Ah ben, en v'là d'une autre ! c'est-il comme ça qu'ils prennent les oiseaux ici !... V'nez « voir, mam'zelle Nadine. » Et Nadine est accourue.



— Est-elle aussi laide que Rousseline le prétend ? demandèrent ensemble les deux garçons.

— Au contraire ; elle est petite pour une fille du même âge que moi, mais si gentille !... elle a de longues boucles blond cendré et des yeux bleus comme la bague en turquoise de maman ; elle disait : « Tu te trompes, Génèreuse, ce n'est pas un piège... à quoi cela peut-il servir ? » Morilo est alors sorti de sa cachette pour sauter autour d'elle ; tout de suite elle a deviné que c'était son ouvrage, et plus elle avait l'air content, plus Génèreuse était en colère. Moi, je m'étais cachée derrière le lilas pour voir sans être vue ; je comptais sans Morilo qui est un chien très extraordinaire ; il se dressait sur ses pattes de derrière et jappait en regardant de mon côté. C'est lui qui m'a fait découvrir, il a bien fallu me montrer.

— Alors, dit Jacques toujours impatient, Nadine et toi, vous avez causé.

— Je n'y tenais plus, j'ai tout expliqué juste au moment où la grand'mère de Nadine arrivait d'un côté et mère de l'autre. M<sup>me</sup> Francœur a plaidé pour moi, et j'ai obtenu la permission d'aider à défaire l'ouvrage de Morilo. Jamais, non, jamais de ma vie je n'ai passé une matinée aussi agréable. »

Marthe donna une foule de détails sur la famille de l'architecte : elle dit que M<sup>me</sup> Jovenet était bonne et aimable, que la grand'maman parlait toujours de Mortagne, et que la grosse Génèreuse l'avait beaucoup amusée avec ses discours à la mode des campagnards normands.

Une partie de l'après-midi fut employée à cette intéressante causerie.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### I

Je me souviens, comme si c'était hier, de mon entrée en pension. Mon père m'avait amenée lui-même, il était resté pour m'encourager pendant l'examen obligatoire, et de l'avoir là, si grand, si beau, si fort, auprès de moi, toute petite et craintive, me rendait moins pénible cet instant critique. Il me semblait que sa présence me donnait un peu de sa force et de sa science, et, tremblante, je me serrais contre lui.

Oh ! que mon petit cœur battait, bien avant l'arrivée de cette maîtresse terrible que je redoutais tant, sans la connaître !

La classe se remplissait petit à petit, et cette foule de fillettes, chuchotant, riant, jasant, véritable nuée de moineaux babillards, suffisait, à elle seule, pour m'intimider outre mesure. Je perdais toute contenance devant ces coups d'œil qui m'examinaient et me cri-

tiquaient sans doute de la tête aux pieds.

Jusque-là, ma salle d'études avait été notre grande salle à manger, fraîche l'été à cause des vieux arbres qui l'ombrageaient, chaude l'hiver, grâce à son énorme poêle de faïence jamais éteint et à six doubles fenêtres hermétiquement closes, en tous temps plaisante et jolie avec ses fleurs et ses oiseaux. J'avais eu pour unique camarade ma petite sœur Elsa et, pour maître, ma mère chérie, qui jamais ne grondait. Dans cette nouvelle atmosphère, je me sentais toute dépaysée, toute confuse, et mes joues devenaient cramoisies.

Ces fillettes rieuses n'étaient point gênées, elles, point troublées ; toutes leurs compagnes leur étaient connues et il n'était pas une carte murale qui ne leur fût familière. Celles-là même qui devaient comme moi affronter le redoutable examen avaient ensemble fréquenté l'école primaire et y avaient acquis l'aplomb que confère l'éducation en commun.

Tandis que moi, des larmes prêtes à tomber de mes yeux, je serrais de plus en plus les doigts de mon père pour bien lui prouver que je ne *pouvais* pas le quitter, que je ne le *voulais* pas non plus.

Cependant la porte s'ouvrit; une jeune femme d'une aimable physionomie parut, et, devant elle, se fit un silence instantané. C'était l'institutrice, c'était M<sup>lle</sup> Mathilde. Quand elle vint me dire de prendre place sur un des bancs où se pressaient les élèves calmées comme par enchantement, je me laissai conduire sans une plainte, mais mon regard ne pouvait se détacher de mon père. Ma mine effarée amusait mes voisines; elles se poussaient le coude, n'osant rire, même tout bas. Je ne les voyais point.

Enfin l'examen commença. Alors, j'oubliai tout pour ne plus penser qu'à m'en tirer à mon honneur. Il ne fallait pas que mon père eût honte de sa petite Minna. Il ne fallait pas que, par suite d'une absurde timidité, ma chère mère fût accusée d'être mauvais professeur. Je me raidis contre mon émotion.

Pas jolie, mais gracieuse dans sa robe sombre, avec, aux lèvres, un bon sourire, et des yeux intelligents et doux sous ses cheveux noirs, M<sup>lle</sup> Mathilde nous interrogeait, de son estrade. Bientôt, à ma grande satisfaction, je découvris que rien de tout cela ne devait m'effrayer. C'étaient des récits de la Bible, des questions sur notre pays, la situation géographique de la Finlande, sa configuration, son histoire, un peu d'arithmétique aussi, toutes choses que ma mère m'avait enseignées de longue date et que je savais, comme l'on dit, sur le bout du doigt. C'était donc là cet examen dont mes onze ans s'étaient fait un épouvantail!

Je répondis d'une voix claire et, ayant reçu un compliment pour cette première réponse, le reste alla tout seul. Les timides me comprendront.

Bientôt, je pus regarder autour de moi: la grande salle largement éclairée, les murailles couvertes de tableaux de « leçons de choses » et de cartes géographiques, le tableau noir où, craie en main et chiffon sous le bras, une

petite élève faisait une démonstration; les bancs et les pupitres.

Je pus distinguer, dans la masse de têtes blondes ou brunes, certaines figures espiègles qui parlaient de joies futures, des fossettes qui appelaient le rire contagieux, des regards profonds, prometteurs de tendres amitiés. Les nattes pendaient, longues et fournies, retenues au bout par un ruban ou relevées par un nœud. Quelques chevelures flottaient *crepelées* ou bouclées. Oh! mon amour pour les cheveux frisés! Tout de suite, je distinguai une lumineuse toison d'or aux reflets roux. D'étranges yeux, vert de mer, étincelaient sous des sourcils fauves; des dents blanches semblaient vouloir mordre. Des taches de rousseur constellaient sa fine peau de rousse d'un éclat nacré; ses lèvres faisaient effort pour retenir des fusées de rire. Vers elle, mon petit cœur s'envola tout de suite. Enfant un peu sauvage, d'esprit mélancolique, cette exubérance de gaité devait me prendre tout entière. Nous échangeâmes un demi-sourire, sûres de nous être comprises.

Comme la population de notre pays est très mélangée, conséquence naturelle des occupations successives des peuples voisins, cette agglomération de fillettes présentait divers types bien caractérisés. Certes, elle devait être d'origine suédoise, la riieuse rousse qui avait fait ma conquête. Cette blonde, aux cheveux couleur de chanvre, devait porter un nom aux consonances allemandes. Ses yeux étaient véritablement du lin en fleur. Cette enfant, dont la mâchoire était proéminente, devait, comme moi, être de race purement finnoise, et sa voisine, au teint gris, laide mais pleine d'énergie, était évidemment Russe.

L'institutrice se servait de la langue suédoise, que je possédais, quoique mes parents fussent Finnois, et que, à la campagne où nous habitions, la langue finnoise fût uniquement employée chez les domestiques et les paysans. Le suédois a été pendant si longtemps la langue officielle, seule reconnue par l'État, que, sauf dans le peuple, les enfants apprennent, dès leur bas âge, à s'exprimer en suédois. Si, autour d'eux, les

domestiques ne savent que le finnois, les enfants se trouvent, avec la facilité naturelle de leur âge, le parler aussi. Et s'ils ont une gouvernante allemande ou française, selon l'usage dans les familles riches, ils peuvent, très jeunes, s'exprimer facilement en trois ou quatre langues. Et maintenant que la Russie a le protectorat du grand-duché de Finlande, il est tout naturel que les habitants de la Finlande parlent le russe, surtout dans les parties qui avoisinent la Russie.

Si le proverbe est juste, qui prétend qu'un homme possédant deux langues vaut deux hommes, que dira-t-on de nous autres ? Car, enfin, qui dit Homme dit Femme ; chacune de nous, fillettes, valait donc deux, ou trois, ou quatre fillettes d'un autre pays... Nous n'en étions pas plus fières pour cela. A nous voir sur nos bancs, nous donnions l'impression de très sages petites élèves, buvant littéralement les paroles de notre maîtresse.

L'examen terminé, M<sup>lle</sup> Mathilde, descendant de son estrade, sembla perdre un peu de ses airs d'autorité qui m'imposaient tant. Son sourire s'accrut et, très cordialement, elle m'accorda une amicale tape sur l'épaule :

« Soyez la bienvenue parmi nous, ma petite Minna, me dit-elle, tout s'est bien passé. Vous voilà des nôtres pour toute une année scolaire. »

Elle appela d'un geste mes nouvelles compagnes :

« Je vous confie ma petite Minna », ajouta-t-elle.

Je m'aperçus alors que mon père avait disparu ; mais il avait promis de ne pas partir sans m'avoir revue, et, confiante en sa parole, je me laissai distraire.

Autour de moi les fillettes ne demandaient qu'à fraterniser. Nous causâmes ; j'appris que la petite rousse s'appelait Hannah.

« Nons nous entendrons bien », me dit-elle en confidence.

Je n'en doutais pas :

« Et comment vous appelez-vous ? » me demanda-t-elle en sautant alternativement d'un pied sur l'autre comme un joyeux petit écureuil roux dansant dans sa cage.

Je déclinai mon nom :

« Minna Warmroth.

— Vous êtes vieille ?

— Très vieille.

— Aussi, je me disais que vous étiez grave comme... comme M. le juge !... »

Je ne pus me retenir de rire :

« Oh ! mais vous savez bien rire, aussi, quand vous vous y mettez. Quel âge ? »

Je déclinai mon âge :

« Onze ans.

— Depuis quand ? »

Oh ! la curieuse petite Hannah avec ses mines futées. On découvrit après information qu'il y avait un mois d'intervalle entre nos âges respectifs.

« Moi, je suis une enfant de mai », déclara-t-elle fièrement.

C'était donc pour cela qu'elle était si gaie, qu'elle semblait si heureuse, apportant la joie et les rires dans ses menottes blanches, comme mai nous apporte les fleurs. Je ne m'étonnai plus de me sentir si disposée à aimer Hannah Gröning.

« Vous savez, me confia-t-elle encore, *Grön*, cela veut dire *vert*. Il y a du vert dans mon nom... »

— Du vert ? oh ! oui, de la verdure, dirent ses compagnes. C'est vrai.

— Il y a même du vert dans tes yeux », ajouta une autre.

Comme un oracle Hannah prononça :

« Vert, gage de l'espérance.

— L'espérance de nous faire gronder si tu ris trop », murmura derrière moi une voix un peu rauque.

Je me retournai vivement. Celle qui venait de parler avait une physionomie inoubliable, par un trait caractéristique sur lequel le regard s'attachait malgré soi. Ses yeux noirs, étranges et d'un éclat fébrile, étaient surmontés de larges sourcils d'un noir bleu, assez épais et assez noirs pour attirer l'attention s'ils eussent été d'une forme ordinaire ; mais, par leur forme, ils se fixaient à tout jamais dans le souvenir. Ils traçaient sur son front un véritable accent circonflexe, ou, mieux, un angle obtus. Il n'y avait aucune séparation

à la naissance du nez. Ces deux barres noires s'élançaient en montant vers le haut du front.

Hannah vit ma surprise, et tout bas :

« N'ayez pas peur, me dit-elle. Emmy est un peu sorcière, mais elle ne vous fera pas de mal. »

Emmy nous jeta un mauvais coup d'œil et s'éloigna :

« J'aimerais autant ne l'avoir pas vue, dis-je frémissante.

— Je vais vous en montrer une autre qui vous plaira mieux, reprit Hannah. Aïno, viens un peu près de nous, que je fasse les présentations dans les règles. Allons, secouons les pattes : Aïno Mèrandér, Minna Warmroth. Voilà qui est fait. »

Aïno, une douce blonde, aux cheveux cendrés, sourit, et, à son tour, voulut « m'en montrer une bonne ».

Une brune fillette, dont les yeux semblaient des pervenches fleuries, s'avança :

« Celle-là, dit Aïno, c'est Sigrid, notre amie Sigrid : tout le monde l'aime et vous ferez comme tout le monde, vous ne pourrez pas vous en empêcher. »

Avec mon petit cœur débordant de tendresses, je ne demandais qu'à fraterniser. Petit à petit, j'arrivai à m'y reconnaître dans ces Heddi, ces Elsa, ces Hilda, ces Tina, et à fixer mes préférences. Quand mon père revint, je lui sautai au cou, et, du doigt lui désignant Sigrid, Aïno et Hannah :

« Vois-tu, père, lui dis-je à l'oreille, ces trois-là et moi, nous ferons deux paires d'amies.

— Un quatuor, alors », riposta mon père en riant.

Un quatuor. Le nom nous resta.

J. LERMONT.

(La suite prochainement.)

---

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

## II

### L'atelier souterrain

Parmi les installations de Massey-Dorp, rien n'avait intéressé aussi vivement lady Théodora et son frère, lord Fairfield, que le laboratoire souterrain établi par M. Weber dans une ancienne galerie de mine phénicienne.

Formé d'une chambre spacieuse, voûtée comme la crypte d'une église romane, il était en communication directe, par des couloirs de plusieurs kilomètres de longueur, avec les abords immédiats de la vieille forteresse où le jeune ménage Hardouin avait élu domicile. Et, par d'autres couloirs analogues, il s'amor-

çait sur un ravin proche de Massey-Dorp. Toute la plaine intermédiaire, au surplus, était creusée d'anciens travaux abandonnés, et les uns, comblés par les éboulements du sol, les autres, restés intacts à travers trente ou quarante siècles. La direction commune de ces galeries convergeait vers les caves de la tour phénicienne, ainsi que M. Martial Hardouin l'avait établi dans un mémoire présenté à l'Institut de France comme résultat de ses fouilles, et il en tirait la conclusion, corroborée par tout un ensemble de menus faits, que cette tour conique, aujourd'hui devenue



sa demeure, avait eu jadis pour destination spéciale de loger l'or extrait des entrailles de la terre par les métallurgistes anciens.

Quoi qu'il en soit, cette circonstance même permettait à M. Weber, pendant la saison des pluies, de se rendre en visite chez ses amis par un chemin couvert. Mais tel n'était pas le seul mérite de cet excentrique atelier. Le plus important, aux yeux de son détenteur actuel et de toute la famille Massey, c'est qu'on pouvait s'y livrer aux manipulations chimiques les plus redoutables sans mettre en péril la sécurité de l'habitation.

Or M. Weber avait de longue date entrepris, en collaboration avec Henri Massey, l'étude d'un problème industriel des plus importants, et ce problème, ils étaient arrivés ensemble à le résoudre.

Ce n'était rien moins que la fabrication sur place d'un explosif pouvant remplacer la dynamite dans les travaux des mines d'or.

Nul n'ignore le rôle capital que prennent les explosifs quand il s'agit de s'attaquer à des terrains rocheux. Le plus énergique de tous, la dynamite, — mélange de nitro-glycérine et de silice, — est devenu pour les mineurs de l'Afrique australe une denrée de première nécessité. Distribuée en cartouches qu'ils poussent en des trous préalablement percés au diamant, elle leur sert à faire éclater les couches dures qu'ils rencontrent sur le tracé des puits ou galeries, et le minerai qu'ils abattent et déblaient sans relâche. L'obligation où ils se trouvent de s'aider incessamment de ce puissant auxiliaire a fait de la dynamite la base naturelle du principal revenu public au Transvaal. Elle y est soumise à des droits très élevés d'entrée et de transport, à des formalités rigoureuses.

Henri Massey s'était dit qu'un explosif nouveau, manufacturé sur les lieux mêmes, serait accueilli avec enthousiasme par les compagnies minières, s'il pouvait, au moins pour un temps, échapper au fisc. Et cette pensée l'avait amené à tourner ses recherches vers les agents de cet ordre. On peut utiliser comme tels des groupes variés de composés chimiques, notamment les gaz formés avec

absorption de chaleur et renfermant un excès d'énergie, comme l'acétylène, les mélanges gazeux détonants, comme l'hydrogène et l'oxyde de carbone associés à l'oxygène, au chlore ou aux oxydes d'azote ; et beaucoup d'autres produits minéraux ou organiques.

Après de nombreux tâtonnements, le jeune chimiste avait découvert le principe même de son explosif dans les scories de minerais d'or traités au cyanure de potassium, scories très abondantes dans tout le Witwatersrand et jusqu'alors restées inutilisées. Et, tout épris de son invention, il s'était mis activement avec Weber à fabriquer sa nouvelle poudre, qu'il se réservait d'appeler la *cyanhidite*, mais qu'il dénommait provisoirement la *poudre K*, pour dépister les profanes au sujet de sa composition.

C'était une matière grisâtre, d'aspect inoffensif et d'un prix de revient très modeste, insoluble dans l'eau, inaltérable par la chaleur solaire, et d'une puissance explosive et brisante véritablement formidable. Cinq grammes de ce produit, introduits en forme de cartouche sous un rocher de sept ou huit cents tonnes, suffisaient à le réduire en miettes.

Les collaborateurs en avaient manufacturé plusieurs sacs de cinquante kilogrammes, empilés dans un angle du laboratoire. On conçoit que de pareils travaux étaient mieux placés dans un souterrain, éloigné de toute habitation, qu'ils n'auraient pu l'être à Massey-Dorp ou à la tour phénicienne.

En les montrant à ses visiteurs, M. Weber prit soin de les avertir qu'il ne fallait pas approcher de ces sacs, très sensibles à certains chocs.

« C'est malheureusement le défaut de la *poudre K* dans sa forme actuelle, dit-il. Henri Massey arrivera certainement à la débarrasser d'une propriété aussi fâcheuse et qui lui est d'ailleurs commune avec beaucoup d'autres explosifs. Un autre défaut plus grave est de rester impropre aux travaux souterrains, en raison des vapeurs asphyxiantes qu'elle dégage au moment de l'explosion. Mais, ici encore, nous sommes sur la voie d'un

perfectionnement qui supprimera ces vapeurs ou du moins les rendra inoffensives.

— Ce qui est un vice rédhibitoire dans les galeries de mines pourrait devenir une force dans les armes de guerre, remarqua lord Fairfield.

— Oh ! nous ne l'ignorons pas et je puis même dire que l'expérience est faite, reprit M. Weber avec un petit rire discret... Voyez-vous ce canon de bois ? ajouta-t-il en décoiffant de son capuchon ciré une sorte de bombe étrange, creusée dans un tronc d'arbre et renforcée d'anneaux d'acier, qui pivotait sur un trépied à la manière d'une lunette astronomique... Je l'ai fait en bois, parce qu'il aurait été trop compliqué de le couler en bronze et surtout de le manier ; mais c'est tout ce qu'il fallait pour nos essais... Et de même, j'ai fabriqué mes obus en bois, parce qu'il s'agissait moins de vérifier les effets balistiques de l'explosif que de noter ses effets physiologiques, faciles à prévoir d'après la nature même de la composition... Eh bien, avec cette arme primitive, à trois cents mètres de distance, un obus tel que celui-ci a tué net, par asphyxie foudroyante ou, pour parler plus exactement, par empoisonnement pulmonaire instantané, deux innocents moutons qui nous servaient de cible !...

— Vraiment ? » s'écria lord Fairfield en considérant avec respect le petit obus que lui présentait M. Weber, une sorte de boîte conique, de bois poli, munie à sa base d'un obturateur vissé et qui ressemblait à ces étuis de buis dont on renforce, en voyage, les flacons de parfumerie.

« ... Vraiment ?... Mais, dans ce cas, vous avez là un explosif de la plus haute valeur militaire et navale, s'il est possible d'en charger un obus ordinaire !... N'importe quelle puissance européenne... ou africaine... vous l'achèterait à tout prix !... »

— Certes, nous le savons !... Mais cela nous répugne, parce que la guerre en deviendrait plus atroce encore, et parce que notre objectif est purement minier.

— Ce sont là des scrupules puérils, laissez-moi vous le dire. Tout ce qui rend les armes

plus meurtrières ou plus terrifiantes abrège en réalité la guerre et tend à la supprimer... Un autre inventeur trouvera votre secret ou un secret analogue. Gardez-en du moins le bénéfice !... Sans aller plus loin, si vous voulez que j'offre votre poudre à Cecil Rhodes...

— C'est le dernier à qui je la céderais, si j'en avais le droit !... Mais elle n'est pas ma propriété, étant celle de Henri Massey, qui partage, d'ailleurs, entièrement mes répugnances.

— Peut-être la réserve-t-il au gouvernement de Prétoria ?

— J'en serais surpris, pour les raisons que je vous ai dites et aussi pour cet amour-propre de l'inventeur qui s'attache à perfectionner son œuvre, tant qu'il n'en est pas entièrement satisfait... Ce que Henri Massey et moi avons voulu et cherché, c'est une nouvelle poudre de mine et non pas un nouvel engin de destruction... Nous poursuivrons notre œuvre jusqu'au bout !...

— Tant pis, tant pis pour vous et aussi pour l'humanité ! Il suffirait peut-être, pour empêcher deux races d'en venir aux mains, que l'une eût sur l'autre la supériorité d'un explosif irrésistible. Si le vôtre a la puissance que vous dites, une simple expérience publique empêcherait, sans doute, cent batailles meurtrières et briserait dans l'œuf toutes les résistances...

— Vous parlez ainsi, parce que vous vous flattez d'être la nation qui s'assurerait la supériorité que vous dites, étant celle qui peut la mieux payer. Si bien que, en dernière analyse, la victoire irait non pas à la cause la plus juste, mais à l'acheteur le plus renté... Hélas ! c'est trop souvent l'histoire des choses humaines pour que nous puissions songer à rectifier une loi si cruelle... Plus volontiers, à coup sûr, s'il fallait absolument prendre parti, nous serions les redresseurs d'une inégalité choquante, en intervertissant subitement les rôles et du faible faisant le fort.

— Je vous entends et je n'insiste pas... Laissez-moi seulement admirer. »

En sa qualité d'ex-officier de l'armée britannique et de sportsman passionné, lord

Fairfield était grand amateur d'armes nouvelles. Il examina en connaisseur tout ce qui s'offrait à sa vue.

D'abord, le canon et son essieu, tous deux d'une mobilité exceptionnelle et d'un maniement extraordinairement aisé. Long de deux mètres et demi, le canon avait neuf centimètres de calibre et se chargeait par la culasse. Cette culasse, en bois dur comme le reste, mais renforcé d'acier, s'ouvrait et se fermait hermétiquement à l'aide d'une manivelle, pour recevoir l'obus explosible. La charge, de poudre sans fumée, se composait d'un sachet de toile qui se plaçait derrière l'obus. Il n'y avait pas d'éjecteur, ni de résidu, la gargousse s'en allant en gaz, contenant et contenu. La percussion, déterminée par un mouvement du doigt, avait pour organe une détente aussi douce que celle d'un revolver. Une hausse, une lunette, un bouclier de fer complétaient l'armature extérieure. Le tout ne pesait que 350 kilogrammes et pouvait être aisément démonté de l'affût à pivot, porté sur des roues légères et permettant d'orienter la pièce dans toutes les directions, sur un arc de cercle de 180 degrés.

En raison de la courte portée, de la très faible résistance qu'elle opposait au passage de l'obus et de la petite quantité de la charge, le recul était négligeable. Ces conditions spéciales s'adaptaient, d'ailleurs, comme l'expliqua M. Weber, à la constitution propre d'un canon de bois uniquement destiné aux expériences. Pour une pièce d'acier, des types ordinaires, ces conditions eussent été modifiées. La puissance et l'originalité du nouvel engin n'étaient pas dans une longueur de tir incompatible avec sa nature fragile, mais exclusivement dans les effets de l'explosion.

L'outillage qui avait servi à créer cet engin n'était pas moins curieux que le canon et l'obus de bois. C'étaient, dans la vaste salle voûtée, une cheminée de forge, un marteau-pilon actionné par une machine électrique, qui faisait marcher aussi un tour gigantesque, un laminoir, une scie circulaire; plus loin, un établi de menuisier, un chalumeau à gaz, une étagère chargée de flacons à réactifs,

au-dessus d'une table massive, de fourneaux à réverbère, cuves et éprouvettes de toute forme. Ailleurs, une grue d'acier montée sur rails laissait pendre ses chaînes à grappins, des échantillons minéraux s'entassaient, des scories s'éclairaient d'une paillette, sous la lumière d'une lampe à gaz portative. Sur un bureau américain s'ouvrait le grand registre où M. Weber consignait au jour le jour, d'une écriture hiéroglyphique, les résultats, remarques et associations d'idées que ses recherches faisaient naître ou suggéraient à sa pensée.

Lord Fairfield considérait tout cela et ne cachait pas l'admiration qu'il éprouvait :

« Un tel outillage, au fond du désert, est chose unique, disait-il, et je m'explique, après l'avoir vu, comment vous avez pu amener à un si haut degré de perfection, en quatre ou cinq ans, ce beau domaine de Massey-Dorp... »

Les visiteurs avaient remonté la galerie en pente douce qui conduisait au voisinage de l'habitation et tout en marchant lord Fairfield avait repris l'entretien.

« Ce n'est pas uniquement pour le plaisir de voir ces merveilles et de vous revoir vous-mêmes, dit-il en allumant un cigare, que nous avons fait ce long voyage, Algernon, ma sœur et moi... Si loin du monde civilisé que vous soyez ici, vous n'êtes pas sans savoir que l'Afrique australe arrive à un tournant décisif de son histoire. Parlons net. Des deux races qui s'y disputent la suprématie, celle des *Afrikanders* ou vieux colons, et celle des Anglo-Saxons, nouveaux venus, il s'agit de régler laquelle aura le dessus. Pacifiquement, si possible; par la guerre, s'il est nécessaire... La Rhodesia n'est plus une simple expression géographique; elle rentre dans le nombre des possessions et protectorats de la couronne britannique. Cette transformation peut exercer sur l'avenir de Massey-Dorp une influence trop importante pour qu'il vous soit permis de ne pas en peser les conséquences.

— Je n'ai pas manqué d'y penser, répondit M. Massey, et je vous avoue que la perspective de devenir, sans avoir été consulté, le très humble sujet de Sa Majesté la reine Victoria n'est pas précisément pour me combler

d'allégresse. Ce n'est point, à coup sûr, ce que j'avais en vue quand je suis venu, dans la plénitude de ma liberté, planter ma tente au nord du Zambèze, sur une terre indépendante et neuve.

— Sans doute. Mais les événements sont plus forts que les volontés individuelles. Ne pensiez-vous pas, en vous installant ici, y établir seulement une exploitation minière? Nous le pensions comme vous, mon beau-frère et moi, et vous n'avez pas oublié comment nous devînmes alors vos commanditaires sur « le filon de Gérard ». Or il se trouva que les Phéniciens de jadis, bien avant vous et nous, avaient découvert, prospecté, creusé et vidé de son or le sous-sol de ce pays. Force fut de nous rabattre sur la grande culture et de fonder ce noble domaine agricole, aujourd'hui devenu le plus beau de la région, grâce à vous et aux vôtres... Eh bien! nous avons maintenant à prendre des résolutions capitales au sujet de ce domaine. L'intérêt de nos actionnaires, autant que notre intérêt propre, les commande. Il s'agit d'abord de profiter du nouveau régime pour assurer à notre Compagnie, par des actes réguliers et authentiques, la propriété des terres qu'elle a défrichées...

— Cette propriété n'est-elle pas incontestable? s'écria vivement M. Massey. Nous en avons inscrit les titres, comme premiers occupants, sur la glèbe labourée, ensemencée, plantée, enrichie de nos sueurs!...

— Sans doute... Il s'agit, à présent, d'assurer à ces titres un caractère définitif, parce qu'il sera légalisé... Ceci, j'en fais mon affaire, si vous voulez bien me prêter votre concours... Mais ce n'est pas tout. Le nouvel ordre de choses va créer dans cette partie de l'Afrique un outillage complet de civilisation : lignes ferrées, canaux, routes, postes et télégraphes, villes, entrepôts, marchés... Ne pensez-vous pas qu'il importe d'en assurer le bénéfice à Massey-Dorp, dans la plus large mesure?... Quel immense avantage, si le railway du Cap au Nil le traversait!... Quelle plus-value pour les terres que nous occupons déjà et aussi pour les terres adjacentes, qu'il nous est loisible de nous faire concéder!... C'est à cette

œuvre que je vous convie... C'est pour assurer ces trésors à nos actionnaires que je suis venu. »

En parlant ainsi, lord Fairfield savait quelle corde sensible il allait faire vibrer chez son hôte. Depuis l'époque déjà lointaine où la Compagnie des mines d'or de Massey-Dorp s'était trouvée dans l'impossibilité de poursuivre son exploitation, faute de minerai *payant*, et où les marchés financiers avaient vu ses titres tomber du jour au lendemain à la valeur du timbre dont ils étaient revêtus, — le chef de cette malheureuse entreprise portait le deuil de son rêve, moins pour lui-même que pour les actionnaires de la Compagnie. S'il avait tourné son activité vers l'agriculture, c'était afin de leur apporter une compensation relative, en tirant du domaine tout ce qu'il pouvait produire. Mais, à son gré, cette compensation était insuffisante. Faire luire à ses yeux la possibilité de l'accroître, c'était réveiller son idée fixe.

« Que faut-il faire? demanda-t-il à lord Fairfield.

— Il faut nous accompagner à Kimberley, apporter au nouvel ordre de choses une adhésion sans réserve, établir nos titres de propriété, les étendre dans la mesure du possible, obtenir, en un mot, de Cecil Rhodes la plus large part au banquet qui se prépare... »

En causant, les visiteurs avaient remonté la pelouse qui s'ouvrait devant l'habitation et ils venaient de rentrer au salon. Le nom de Cecil Rhodes amena une question sur les lèvres de M<sup>me</sup> Massey, assise près de la véranda, avec ses filles et la petite Tottie :

« Vous connaissez celui dont tout le monde parle et dont les uns disent tant de bien, les autres tant de mal? demanda-t-elle.

— Je le connais, comme je connais tout le personnel colonial, au Cap, à Durban, à Kimberley et autres lieux, et j'ai de ses facultés une très haute opinion. C'est un financier et un politique de premier ordre, parce qu'il sait ce qu'il veut et marche toujours résolument à la réalisation de son programme.

— Ce programme, c'est la suprématie de la race anglo-saxonne dans toute l'Afrique du Sud?



— Dites, si voulez, dans tout le continent africain, du sud au nord.

— Excusez du peu !... Le morceau sera dur à avaler et M. Cecil Rhodes se heurtera sans nul doute à quelques difficultés, quand ce ne serait que la résistance obstinée des Boers contre laquelle votre pays s'est déjà brisé — à Lang's Neck et Majouba.

— Mon pays fera un effort proportionné à la grandeur du résultat.

— Les Boers ne feront pas un effort moindre.

— Le leur est nécessairement limité par leur petit nombre, par l'exiguïté de leurs ressources et par l'impossibilité où ils se trouveront, si la guerre éclate, de recevoir une aide efficace du dehors, soit en hommes, soit en matériel de guerre.

— Peut-être sont-ils, à cet égard, mieux outillés que vous ne le supposez ! Ignorez-vous qu'ils ont, depuis cinq ans, accumulé dans leurs arsenaux d'immenses réserves d'armes et de munitions ? Ignorez-vous qu'ils ont à Prétoria, à Johannesburg et ailleurs, des fonderies de canons et des fabriques d'obus, de cartouches ?... Ils ont fait appel, pour les installer, aux compétences les plus notoires. Des ingénieurs du Creusot et d'Eissen sont à l'œuvre dans leurs usines ; mon fils Henri, vous le savez, fait partie de cet état-major industriel.

— Je le regrette pour vous et pour nous, car cela pourra sembler une dérogation à la neutralité que les circonstances vous commandent.

— Ce serait prendre les choses quelque peu au tragique. Mon fils est invité à collaborer à un travail industriel ; il a le droit d'accepter cette offre et je n'y ai aperçu pour mon compte aucune objection. Si la guerre éclatait, peut-être en serait-il autrement ; selon toute apparence, je l'engagerais alors à rentrer dans la neutralité la plus rigoureuse.

— Nous savons cela et beaucoup d'autres choses, car nous sommes très renseignés sur ce qui se passe à Prétoria.

— Voulez-vous dire qu'un système d'espionnage y est déjà institué ?

— Espionnage est beaucoup dire et ce vilain mot est désormais hors d'usage. Cecil

Rhodes a un excellent service d'informations, voilà tout ce que je puis affirmer ; il entretient notamment assez près d'ici, à Boulouwayo, un policier militaire de premier ordre, le colonel Riderstone...

— M. Cecil Rhodes est un homme universel, je le vois !

— Oh ! on peut dire de lui, selon le dicton américain, « qu'il connaît une chose ou deux », comme beaucoup de ceux qui ont fait eux-mêmes leur propre éducation.

— Il n'a pas eu d'instruction classique ?

— Peu ou point. Mon beau-frère pourra vous affirmer pourtant qu'il a, sur le tard, réparé le temps perdu, à l'université d'Oxford. Cecil Rhodes avait alors trente ans.

— Oui, plaça ici M. Higgins, il était venu à Oxford, homme fait, se mêler à la jeunesse studieuse pour combler les lacunes d'une éducation négligée, sinon tout à fait nulle.

— Cela n'est pas banal du tout, si l'on songe qu'il avait alors déjà fait sa fortune.

— Oui, certes : il était depuis longtemps directeur et principal propriétaire de la fameuse Compagnie de diamants de Kimberley, la *De Beers*. Vous savez qu'il était venu au Natal, à quinze ou seize ans, pour sa santé. On le croyait alors phtisique. Il commença par se faire des poumons et des muscles, grâce à un régime systématique de suralimentation et d'exercice. Puis il s'occupa de sa fortune et se lança dans les diamants de Kimberley, pour aboutir, d'abord à l'annexion du territoire au profit de la colonie du Cap, puis à l'organisation du plus gros syndicat de pierres fines que le monde ait jamais vu. C'est alors qu'il eut l'idée de mettre ordre à son éducation et de venir passer quelques semaines à Oxford.

— Était-il aimé de ses camarades ? demanda Lina.

— Pas trop. Rude, emporté, autoritaire, faisant fi de toutes les formes conventionnelles de courtoisie, il se soucie peu de plaire et ne plaît pas.

— Il n'est plus phtisique ?

— Lui ?... Six pieds de haut, des soufflets de forge pour poumons, l'œil gris et clair, la

moustache en brosse, le visage carré, un ensemble de force et de santé, voilà son signalement.

— Il y a quatre ans, dit lady Theodora, il se trouvait à Londres et l'ambition de toute maîtresse de maison était, comme bien vous pensez, d'exhiber ce phénomène dans son salon. Mais il résista brutalement aux avances les mieux ourdies pour le *lionise*, comme nous disons, c'est-à-dire pour en faire le héros de la saison mondaine. Je m'y suis brisée comme une autre, en dépit de l'intervention personnelle d'Algernon, son camarade d'Oxford. Il me fit savoir qu'il « méprisait » la société de Londres en général, qu'une *dinner-party* anglaise était l'objet spécial de son exécution et que la conversation des dames lui était particulièrement insupportable.

— Le vilain sire ! s'écria M<sup>me</sup> Massey.

— Oh ! je ne pris pas cela pour moi !... Et puis, ne faut-il pas pardonner quelque chose à un homme qui nous a donné le Griqualand, le Bechouanaland, le Matabéléland, la Rhodesia et qui nous donnera un de ces jours le Transvaal et l'Orange...

— Ce n'est pas encore chose faite !

— En tout cas, il ne s'y épargnera pas. Songez qu'à lui seul il a fait les frais du railway de Beïra, du télégraphe des Grands-Lacs, des eaux de Kimberley ; qu'il a mis six millions de livres sterling dans l'entreprise de Jameson en 1895 ; qu'il entretient, de sa bourse, un régiment de cavalerie...

— Est-il vrai qu'il a aussi un jardin zoologique pour son agrément particulier ?

— Oui, le parc de Grootshur. Nous l'avons visité. On y voit des lions et des tigres en liberté, parmi les plus belles roses du monde. D'ailleurs, point d'autre luxe, ni d'élégance d'aucune sorte. Cecil Rhodes porte d'un bout de l'année à l'autre la même jaquette râpée ; il mange la nourriture la plus grossière, et sa fortune ne lui inspire que le plus parfait dédain.

— A la condition de la mettre au service de ses ambitions ! s'écria M. Massey. D'autres emploient leurs millions à bâtir des palais, à réunir des objets d'art ou à former des écu-

ries de courses. Son hochet à lui, c'est le pouvoir. Il en est de plus innocents !... Des hécatombes humaines ont déjà marqué sur le continent noir les étapes de cet Attila bourgeois et nous sommes probablement à la veille d'une guerre formidable qu'il aura fomentée, comme il soudoya naguère l'entreprise de Jameson, et qui est peut-être destinée à déplacer l'axe du monde civilisé... Mais ne considérons pas les choses d'aussi loin et revenons à la question...

— Vous êtes d'avis, mon cher lord, que, dans l'intérêt immédiat des actionnaires de Massey-Dorp, nous devons accepter le fait accompli, souscrire au statut rhodésien et aux conditions imposées par la Compagnie à charte : en un mot, consolider par un acte de vasselage nos droits acquis sur le sol que nous occupons... Soit ! C'est invoquer un argument, à mes yeux, décisif. Ce que je ne ferais probablement pas pour ma famille et pour moi, je ne crois pas avoir le droit de le refuser pour nos actionnaires... Disposez de moi !... Je vous suivrai à Kimberley et plus loin s'il le faut. J'irai rendre hommage à M. Cecil Rhodes du domaine que j'ai créé et qu'il lui plaît aujourd'hui de dire sien, — puisque vous estimez que l'intérêt de notre Société l'exige.

— Je l'estime, assurément.

— Eh bien, je m'en réfère à vous... Partons quand vous le jugerez utile. Mais ne vous étonnez pas outre mesure si, dans six mois ou dans un an, après avoir mis hors de contestation légale la propriété de nos actionnaires, je juge que ma tâche est terminée, sur un domaine qui n'est plus indépendant, et si je vais chercher ailleurs un coin de terre qui le soit resté...

— Écartons ces tristes présages ! dit, soudain, M<sup>me</sup> Massey, en se levant comme oppressée... Espérons toujours, puisque l'avenir a toujours des surprises. N'escomptons pas les désastres futurs, c'est bien assez de les savoir possibles !... S'il faut quitter cette demeure, que nous aimons pour le bonheur et la paix qu'elle nous a donnés, du moins que nos derniers jours passés dans cet Eden s'écoulent tranquilles !... Qu'on nous per-

mette de respirer et d'admirer, pendant qu'il est temps encore !... »

Brusquement, elle fit quelques pas dans la

si peu conforme à l'attitude habituelle de sa mère, Colette s'était levée aussi et, déposant le bébé sur les genoux de lady Theodora,

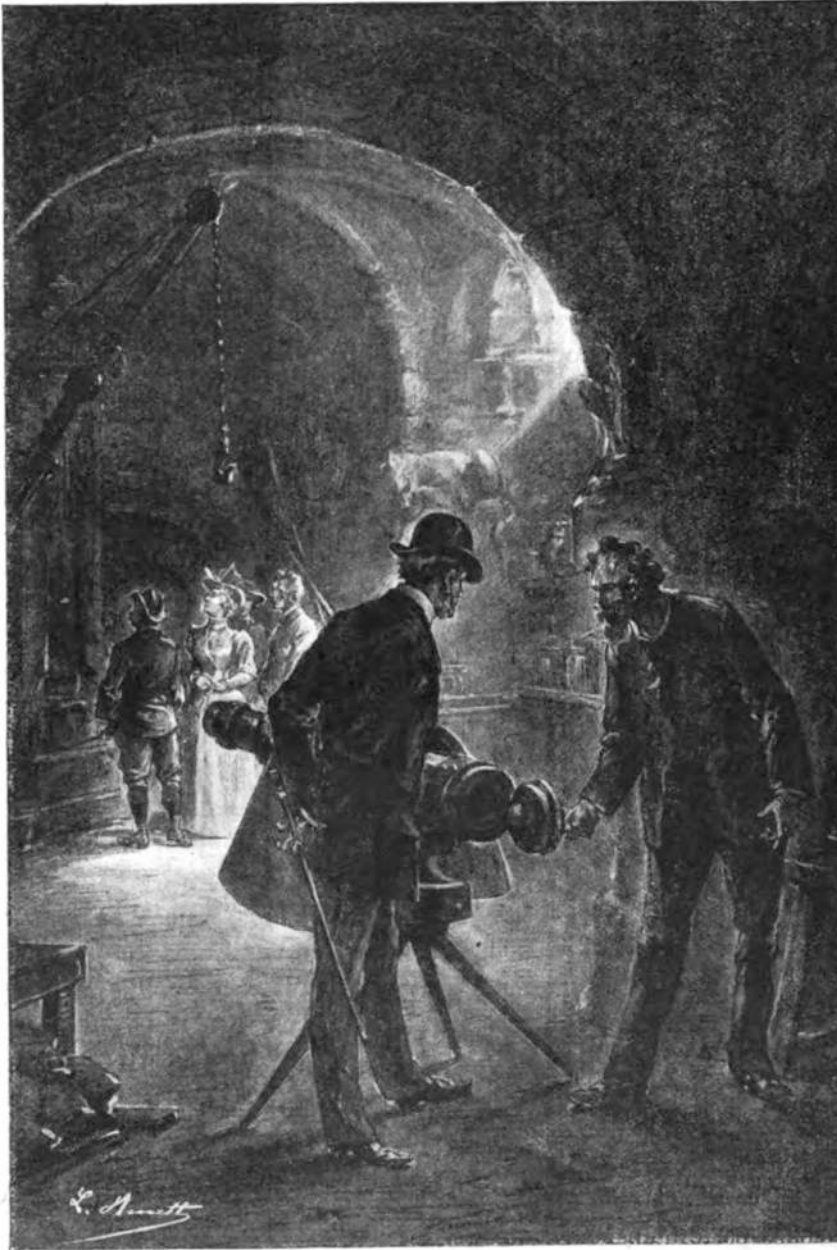
elle avait pris le bras de M<sup>me</sup> Massey, qui fixait sur le paysage un regard éperdu, sombre et comme désespéré.

— Soyez réconfortée, ma chérie, disait-elle tendrement. Nous sommes ensemble. Tout est là !... Qu'importe le site ! qu'importe l'horizon, s'il nous est commun ! Nous ne serons pas séparés !...

— Ah ! ma Colette, murmura M<sup>me</sup> Massey, d'une voix sourde... ce site, cet horizon... il me semble que je ne les vois plus distinctement... Il y a comme un nuage sur mes yeux...

— Ce sont les larmes, maman », protesta la jeune femme.

Mais elle venait de recevoir au cœur un coup droit et les larmes



direction de la pelouse où le rideau d'arbres, interrompu à dessein, laissait voir, à perte de vue, un moelleux horizon de collines et de ciel bleu.

Surprise et même effrayée de cette sortie,

étaient dans ses yeux à elle, en pensant qu'elle ne se trompait pas et que sa mère devenait aveugle...

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.

# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

### IV

#### Parti à prendre, parti pris.

Il était près de minuit. Restaient six heures à passer au milieu de cette obscurité plus profonde sous bois qu'en plaine. Six longues heures de craintes et de dangers. Que Khamis et ses compagnons fussent hors de l'atteinte des éléphants arrêtés par l'infranchissable barrière des arbres, cela semblait acquis. La sécurité était assurée de ce chef. Il est vrai, un autre danger menaçait. Est-ce que, à la tombée de la nuit, des feux multiples ne se montraient pas sur la lisière?... Les hautes ramures ne s'illuminaient-elles pas alors d'inexplicables lueurs?... Pouvait-on douter qu'un parti d'indigènes ne fût campé en cet endroit?... N'y avait-il pas à craindre une agression contre laquelle aucune défense ne serait possible?...

« Veillons, dit le foreloper, dès qu'il eut repris haleine après cette époumonante course, et lorsque le Français et l'Américain furent en état de lui répondre.

— Veillons, répéta John Cort, et soyons prêts à repousser une attaque!... Les indigènes ne sauraient être éloignés... C'est sur

cette partie de la lisière qu'ils ont fait halte, et voici les restes d'un foyer, d'où s'échappent encore quelques étincelles... »

En effet, à cinq ou six pas, au pied d'un arbre, des charbons brûlaient en jetant une clarté rougeâtre.

Max Huber se releva, et, sa carabine armée, se glissa sous le taillis. Khamis et John Cort l'attendirent anxieusement, prêts à le rejoindre s'il le fallait.

L'absence de Max Huber ne dura que trois ou quatre minutes. Il n'avait rien entrevu de suspect, rien entendu qui fût de nature à inspirer la crainte d'un danger immédiat.

« Cette portion de la forêt est actuellement déserte, dit-il. Il est certain que les noirs l'ont quittée... »

— Et peut-être même se sont-ils enfuis lorsqu'ils ont vu les éléphants se précipiter vers la lisière, observa John Cort.

— Peut-être, car les feux que nous avons aperçus, monsieur Max et moi, dit Khamis, se sont éteints dès que les mugissements ont retenti dans la direction du Nord. Était-ce par



prudence, était-ce par crainte?... Les indigènes, cependant, devaient se croire en sûreté derrière les arbres... Je ne m'explique pas bien...

— Ce qui est inexplicable, reprit Max Huber, et la nuit n'est pas favorable aux explications. Attendons le jour, et, je l'avoue, j'aurais quelque peine à rester éveillé... mes yeux se ferment malgré moi...

— Le moment est mal choisi pour dormir, mon cher Max, déclara John Cort.

— On ne peut plus mal, mon cher John ; mais le sommeil n'obéit pas, il commande... Bonsoir et à demain ! »

Un instant après, Max Huber, étendu au pied d'un arbre, était plongé dans un profond sommeil.

« Va te coucher près de lui, Llanga, dit John Cort... Khamis et moi, nous veillerons jusqu'au matin.

— J'y suffirai seul, monsieur John, répondit le foreloper. C'est dans mes habitudes, et je vous conseille d'imiter votre ami. »

On pouvait s'en rapporter à Khamis. Il ne se relâcherait pas une minute de sa surveillance.

Llanga alla se blottir près de Max Huber. John Cort, lui, voulut résister, et, pendant un quart d'heure encore, il s'entretint avec le foreloper. Tous deux parlèrent de l'infortuné Portugais, auquel Khamis était attaché depuis longtemps, et dont ses compagnons avaient pu apprécier les qualités au cours de cette campagne :

« Le malheureux a perdu la tête, répétait Khamis, en se voyant abandonné par ces lâches porteurs, dépouillé, volé...

— Pauvre homme ! » murmura John Cort.

Ce furent les deux derniers mots qu'il prononça. Vaincu par la fatigue, il s'allongea sur l'herbe et s'endormit aussitôt.

Seul, l'œil aux aguets, prêtant l'oreille, épiait les moindres bruits, sa carabine à portée de sa main, fouillant du regard l'ombre épaisse. se relevant parfois afin de mieux sonder les profondeurs du sous-bois au ras du sol et à travers les ramures, prêt enfin à réveiller ses compagnons, s'il y avait lieu de se défendre,

seul Khamis veilla jusqu'aux premières lueurs du jour.

A quelques traits, le lecteur a déjà pu constater la différence de caractère qui existait entre les deux amis français et américain.

John Cort était d'un esprit très sérieux et très pratique, qualités habituelles aux hommes de la Nouvelle-Angleterre. Né à Boston, et bien qu'il fût Yankee par son origine, il ne se révélait que par les bons côtés du Yankee. Très curieux des questions de géographie et d'anthropologie, l'étude des races humaines l'intéressait au plus haut degré. Aces mérites, il joignait un grand courage et eût poussé le dévouement à ses amis jusqu'au dernier sacrifice.

Max Huber, un Parisien resté tel au milieu de ces contrées lointaines où l'avaient transporté les hasards de l'existence, ne le cédait à John Cort ni par la tête ni par le cœur. Mais, de sens moins pratique, on eût pu dire qu'il « vivait en vers » alors que John Cort « vivait en prose ». Son tempérament le lançait volontiers à la poursuite de l'extraordinaire, ainsi qu'on a dû le remarquer, et il aurait été capable de regrettables témérités pour satisfaire ses instincts d'imaginaire, si son prudent compagnon eût cessé de le retenir. Cette heureuse intervention avait eu plusieurs occasions de s'exercer depuis le départ de Libreville.

Libreville est la capitale du Congo français et du Gabon. Fondée en 1849 sur la rive droite de l'estuaire de ce dernier fleuve, elle compte actuellement de quinze à seize cents habitants. Le gouverneur de la colonie y réside, et il ne faudrait pas y chercher d'autres édifices que sa propre maison. L'hôpital, l'établissement des missionnaires, et, pour la partie industrielle et commerciale, les parcs à charbon, les magasins et les chantiers, constituent toute la ville.

A trois kilomètres de cette capitale se trouve une annexe, le village de Glass, où prospèrent des factoreries allemandes, anglaises et américaines.

C'était là que Max Huber et John Cort s'étaient connus cinq ou six ans plus tôt et liés d'une solide amitié. Leurs familles pos-

sédaient des intérêts considérables dans la factorerie américaine de Glass, où tous deux occupaient des emplois supérieurs. Cet établissement se maintenait en pleine fortune, faisant le trafic de l'ivoire, des huiles d'arachides, du vin de palmes, des diverses productions du pays : telle la noix du gourou, apéritive et vivifiante; telle la baie de Kaffa, d'un arôme si pénétrant et d'énergie si fortifiante, largement expédiées sur les marchés de l'Amérique et de l'Europe.

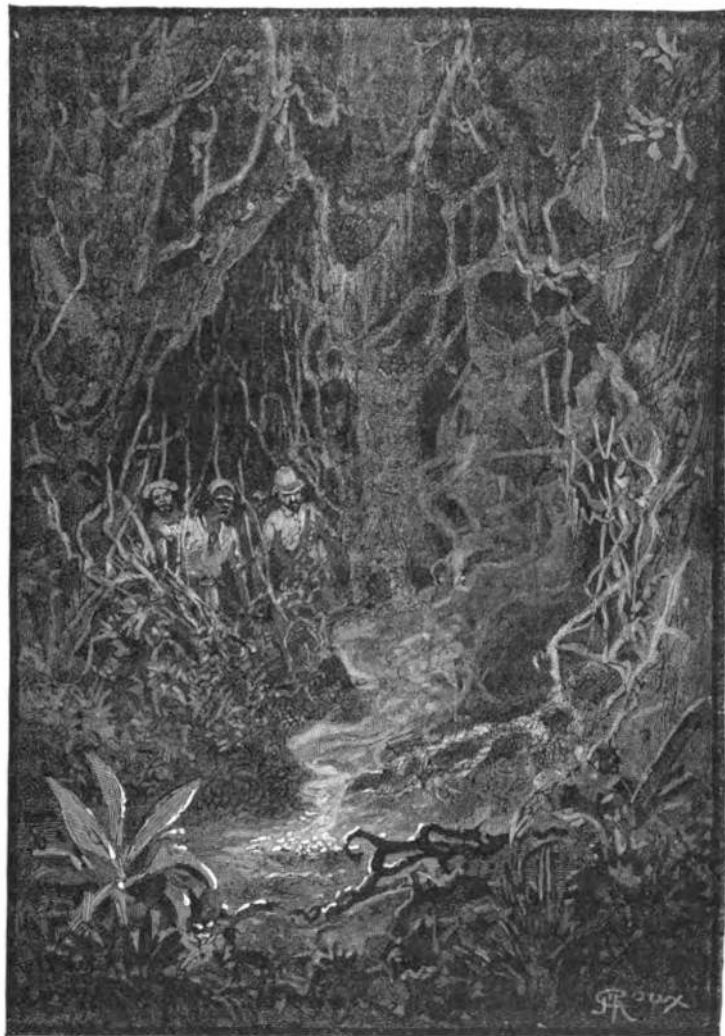
Trois mois auparavant, Max Huber et John Cort avaient formé le projet de visiter la région qui s'étend à l'est du Congo français et du Caméroun. Chasseurs déterminés, ils n'hésitèrent pas à se joindre au personnel d'une caravane sur le point de quitter Libreville pour cette contrée où les éléphants abondent, au delà du Bahar el Abiad, jusqu'aux confins du Barghimi et du Darfour. Tous deux connaissaient le chef de cette caravane, le Portugais Urdax, originaire de Loango, et qui passait, à juste titre, pour un habile trafiquant.

Urdax faisait partie de cette Association des chasseurs d'ivoire que Stanley, en 1887-1889, rencontra à Ipoto, alors qu'elle revenait du Congo septentrional. Mais le Portugais ne partageait pas la mauvaise réputation de ses confrères, lesquels, pour la plupart, sous prétexte de chasser l'éléphant, se livrent à des razzias sanguinaires, et dont, ainsi que le dit l'intrépide explorateur de l'Afrique équatoriale, chaque parcelle d'ivoire est teinte de sang humain.

Non ! un Français et un Américain pouvaient, sans déchoir, accepter la compagnie d'Urdax, et aussi celle du foreloper, le guide de la

caravane, ce Khamis, qui ne devait en aucune circonstance ménager ni son dévouement ni son zèle.

La campagne fut heureuse, on le sait. Très acclimatés, John Cort et Max Huber suppor-



tèrent avec une remarquable endurance les fatigues de cette expédition. Un peu amaigris, sans doute, ils revenaient en parfaite santé, lorsque la mauvaise chance leur barra la route du retour. Et, maintenant, le chef de la caravane leur manquait, alors qu'une distance de quinze à seize cents kilomètres les séparait encore de Libreville.

La « Grande Forêt », ainsi l'avait qualifiée Urdax, cette forêt d'Oubanghi dont ils avaient franchi la limite, justifiait cette qualification.

Dans les parties connues du globe terrestre,

il existe de ces espaces, couverts de milliers d'arbres, dont les dimensions sont telles que la plupart des États de l'Europe n'en égalent point la superficie.

On cite, parmi les plus vastes du monde, les quatre forêts qui sont situées dans l'Amérique du Nord, dans l'Amérique du Sud, dans la Sibérie asiatique et dans l'Afrique centrale.

La première, se prolongeant en direction septentrionale jusqu'à la baie d'Hudson et la presqu'île de Labrador, couvre dans les provinces de Québec et de l'Ontario, au nord du Saint-Laurent, une aire dont la longueur mesure deux mille sept cent cinquante kilomètres sur une largeur de seize cents.

La seconde occupe dans la vallée de l'Amazonie, au nord-ouest du Brésil, une étendue de trois mille trois cents kilomètres en longueur et de deux mille en largeur.

La troisième, avec quatre mille huit cents kilomètres d'une part et deux mille sept cents de l'autre, hérissée de ses énormes conifères, d'une hauteur de cent cinquante pieds, une portion de la Sibérie méridionale, depuis les plaines du bassin de l'Obi, à l'ouest, jusqu'à la vallée de l'Indighiska, à l'est, dans cette contrée de l'Yenisséï, de l'Olamk, de la Léna et de la Yana.

La quatrième s'étend depuis la vallée du Congo jusqu'aux sources du Nil et du Zambèze, sur une superficie encore indéterminée, qui dépasse vraisemblablement celle des trois autres. Là, en effet, se développe l'immense étendue de région ignorée que présente cette partie de l'Afrique parallèle à l'Équateur, au nord de l'Ogovie et du Congo, sur un million de kilomètres carrés, près de deux fois la surface de la France.

On ne l'a point oublié, il entra dans la pensée du Portugais Urdax de ne pas s'aventurer à travers cette forêt, mais de la contourner par l'ouest. D'ailleurs, comment le chariot et son attelage auraient-ils pu circuler au milieu de ce labyrinthe? Quitte à accroître l'itinéraire de quelques journées de marche, la caravane suivrait, le long de la lisière, un chemin plus facile qui conduisait à la rive

droite de l'Oubanghi, et, de là, il serait aisé de regagner les factoreries de Libreville.

A présent, la situation était modifiée. Plus rien des impedimenta d'un nombreux personnel, des charges d'un matériel encombrant. Plus de chariot, plus de bœufs, plus d'objets de campement. Seulement trois hommes et un jeune enfant, auxquels manquaient les moyens de transport à quatre cents lieues du littoral de l'Atlantique.

Quel parti convenait-il de prendre? En revenir à l'itinéraire indiqué par Urdax, mais dans des conditions peu favorables, ou bien essayer, en piétons, de franchir obliquement la forêt, où les rencontres de nomades seraient moins à redouter, route qui abrègerait le parcours jusqu'aux frontières du Congo français?...

Telle serait l'importante question à traiter, puis à résoudre, dès que Max Huber et John Cort se réveilleraient à l'aube prochaine.

Durant ces longues heures, Khamis était resté de garde. Aucun incident n'avait troublé le repos des dormeurs ni fait pressentir une agression nocturne. A plusieurs reprises, le foreloper, son revolver à la main, s'était éloigné d'une cinquantaine de pas en rampant entre les broussailles, lorsque se produisait aux alentours quelque bruit de nature à inquiéter sa vigilance. Ce n'étaient qu'un craquement de branche morte, le coup d'aile d'un gros oiseau à travers les ramures, le piétinement d'un ruminant autour du lieu de halte et aussi ces vagues rumeurs forestières, lorsque, sous le vent de la nuit, frissonnent les hautes frondaisons.

Dès que les deux amis rouvrirent les yeux, ils furent sur pied.

« Et les indigènes?... demanda John Cort.

— Ils n'ont point reparu, répondit Khamis.

— N'ont-ils pas laissé des traces de leur passage?...

— C'est à supposer, monsieur John, et probablement près de la lisière...

— Voyons, Khamis. »

Tous trois, suivis de Llanga, se glissèrent du côté de la plaine. A trente pas de là, les indices ne manquèrent point : empreintes

multiples, foulées d'herbe au pied des arbres, débris de branches résineuses consumées à demi, tas de cendres où pétillaient quelques étincelles, ronces dont les plus sèches dégageaient encore quelque fumée. D'ailleurs pas un être humain sous bois, ni sur des branches, entre lesquelles, cinq ou six heures auparavant, s'agitaient ces flammes mouvantes qui illuminaient l'horizon.

« Partis... dit Max Huber.

— Ou du moins éloignés, répondit Khamis, et il ne me semble pas que nous ayons à craindre...

— Si les indigènes se sont éloignés, fit observer John Cort, les éléphants n'ont pas pris exemple sur eux!... »

Et, de fait, les monstrueux pachydermes rôdaient toujours aux bords de la forêt. Plusieurs essayaient même de forcer la barrière des arbres, ou de les abattre par de vigoureuses poussées. Quant au bouquet de tamarins, Khamis et ses compagnons purent constater qu'il était abattu, et le tertre, dépouillé de son ombrage, ne formait plus qu'une légère tumescence à la surface de la plaine.

Sur le conseil du foreloper, Max Huber et John Cort évitèrent de se montrer, dans l'espoir que les éléphants quitteraient la place.

« Cela nous permettrait de retourner au campement, dit Max Huber, et de recueillir ce qui reste du matériel... peut-être quelques caisses de conserves, des munitions...

— Et aussi, ajouta John Cort, de donner une sépulture convenable à ce malheureux Urdax...

— Il n'y faut pas songer tant que les éléphants seront sur la lisière, répondit Khamis. Au surplus, pour ce qui est du matériel, il doit être réduit à des débris informes! »

Le foreloper avait raison, et, comme les éléphants ne manifestaient point l'intention de se retirer, il n'y eut qu'à regagner l'endroit où le foyer brûlait encore, puis à décider ce qu'il convenait de faire.

Khamis, John Cort, Max Huber et Llanga revinrent donc sur leurs pas.

En chemin, Max Huber fut assez heureux pour abattre une belle pièce, qui devait assurer la nourriture pour deux ou trois jours.

C'était un inyala, sorte d'antilope à pelage gris mêlé de poils bruns, animal de grande taille, celui-ci un mâle armé de cornes spiralifères, dont une fourrure épaisse garnissait la poitrine et la partie inférieure du corps. La balle l'avait tué raide, à l'instant où sa tête se glissait entre les broussailles.

Cet inyala devait peser de deux cent cinquante à trois cents livres. En le voyant tomber, Llanga avait couru vers lui, comme un jeune chien. Mais, on l'imagine, il n'aurait pu rapporter un tel gibier, et il y eut lieu de lui venir en aide.

Le foreloper, qui avait l'habitude de ces opérations, dépeça la bête avec un couteau, en découpa les morceaux utilisables, lesquels furent rapportés au foyer. John Cort y jeta une brassée de bois mort, qui pétilla en quelques minutes, et, dès que le lit de charbons ardents fut formé, Khamis y déposa plusieurs tranches d'une chair appétissante.

Des conserves, des biscuits, dont la caravane possédait nombre de caisses, il ne pouvait plus être question, et, sans doute, les porteurs les avaient enlevés pour la plupart. Très heureusement, dans les giboyeuses forêts de l'Afrique centrale, un chasseur est toujours sûr de se suffire, s'il sait se contenter de viandes rôties ou grillées.

Il est vrai, ce qui importe, c'est que les munitions ne fassent pas défaut. Or, si John Cort, Max Huber, Khamis étaient munis chacun d'une carabine de précision et d'un revolver, si ces armes adroitement maniées, devaient leur rendre service, encore fallait-il que les cartouchières fussent convenablement remplies. Or, tout compte fait, et bien qu'avant de quitter le chariot ils eussent bourré leurs poches, ils n'avaient plus qu'une cinquantaine de coups à tirer. Mince approvisionnement, on l'avouera, surtout s'ils étaient obligés de se défendre contre les fauves ou les indigènes, pendant six cents kilomètres jusqu'à la rive gauche de l'Oubanghi. A partir de ce point, Khamis et ses compagnons devaient pouvoir



se ravitailler sans trop de peine, soit dans les villages, soit dans les établissements des missionnaires, soit même à bord des flottilles qui descendent le grand tributaire du Congo.

Après s'être sérieusement repus de la chair d'inyala, et rafraîchis de l'eau limpide d'un ruisseau qui serpentait entre les arbres, tous trois délibérèrent sur le parti à prendre.

Et, en premier lieu, John Cort s'exprima de la sorte :

« Khamis, Urdax était jusqu'ici notre chef... Il nous a toujours trouvés prêts à suivre ses conseils, car nous avons confiance en lui... Cette confiance, vous nous l'inspirez par votre caractère et votre expérience... Dites-nous ce que vous jugez à propos de faire dans la situation où nous sommes, et notre acquiescement vous est assuré... »

— Certes, ajouta Max Huber, il n'y aura jamais désaccord entre nous.

— Vous connaissez ce pays, Khamis, reprit John Cort. Depuis nombre d'années vous y conduisez des caravanes avec un dévouement que nous avons été à même d'apprécier... C'est à ce dévouement comme à votre fidélité que nous faisons appel, et je sais que ni l'un ni l'autre ne nous manqueront...

— Monsieur John, monsieur Max, vous pouvez compter sur moi... » répondit simplement le foreloper.

Et il serra les mains qui se tendirent vers lui, auxquelles se joignit celle du petit indigène.

« Quel est votre avis?... demanda John Cort. Devons-nous ou non renoncer au projet d'Urdax de contourner la forêt par l'ouest?... »

— Il faut la traverser, répondit sans hésiter le foreloper. Nous n'y serons pas exposés à de mauvaises rencontres : des fauves, peut-être ; des indigènes, non. Ni Pahouins, ni Denkas, ni Founds, ni Boughos ne se sont jamais risqués à l'intérieur, ni aucune peuplade de l'Oubanghi. Les dangers sont plus grands pour nous en plaine, surtout de la part des nomades. Au milieu de cette forêt où une caravane n'aurait pu s'engager avec ses attelages, des hommes à pied ont la possibilité de trouver passage. Je le répète, dirigeons-

nous vers le sud-ouest, et j'ai bon espoir d'arriver sans erreur aux chutes de Zongo. »

Ces rapides barrent le cours de l'Oubanghi à l'angle que fait cette rivière en quittant la direction ouest pour la direction sud. A s'en rapporter aux voyageurs, c'est à cet endroit que la grande forêt prolonge son extrême pointe. A partir de ces chutes il suffit de suivre les plaines sur le parallèle de l'Équateur, et, grâce aux caravanes très nombreuses en cette région, les moyens de ravitaillement et de transport seraient fréquents.

L'avis de Khamis était donc sage. En outre, l'itinéraire qu'il proposait devait abrégé le cheminement jusqu'à l'Oubanghi. Toute la question tenait à la nature des obstacles que présenterait la forêt dans ses profondeurs. De sentier praticable, il ne fallait pas compter qu'il en existât : peut-être quelques passées d'animaux sauvages, buffles, rhinocéros et autres lourds mammifères. Quant au sol, il serait certainement embarrassé de broussailles, ce qui eût nécessité l'emploi de la hache, alors que le foreloper en était réduit à sa hachette et ses compagnons à leur couteau de poche. Néanmoins, il n'y aurait pas à subir de longs retards pendant la marche.

Après avoir soulevé ces objections, John Cort n'insista plus. Relativement à la difficulté de s'orienter sous les arbres dont le soleil perçait à peine le dôme épais, même à son zénith, il n'y avait pas à s'en préoccuper.

En effet, une sorte d'instinct, semblable à celui des animaux, — instinct inexplicable et qui se rencontre chez quelques races d'hommes, — permet aux Chinois entre autres, comme à plusieurs tribus sauvages du Far-West, de se guider par l'ouïe et par l'odorat plus encore que par la vue, et de reconnaître la direction à de certains indices. Or Khamis possédait cette faculté d'orientation à un degré rare ; il en avait maintes fois donné des preuves décisives. Dans une certaine mesure, le Français et l'Américain pourraient s'en rapporter à cette aptitude plutôt physique qu'intellectuelle, peu sujette à l'erreur, et sans avoir besoin de relever la position du soleil.

Quant aux autres objections qu'offrait le cheminement à travers la forêt, voici ce que répondit le foreloper :

« Monsieur John, je sais que nous ne trouverons pour tout sentier que le sol obstrué de broussailles, de ronces, de bois mort, d'arbres tombés de vieillesse, enfin d'obstacles difficiles à franchir. Mais admettez-vous qu'une si vaste forêt ne soit pas arrosée de quelques cours d'eau, lesquels ne peuvent être que des affluents de l'Oubanghi?... »

— Ne fût-ce que celui qui coule à l'ouest du tertre, fit observer Max Huber. Il se dirige vers la forêt, et pourquoi ne deviendrait-il pas rivière?... Dans ce cas, un radeau que nous construirions... quelques troncs liés ensemble...

— N'allez pas si vite, cher ami, dit John Cort, et ne vous laissez pas emporter par votre imagination à la surface de ce rio... imaginaire...

— Monsieur Max a raison, déclara Khamis. Vers le couchant, nous rencontrerons ce cours d'eau qui doit se jeter dans l'Oubanghi...

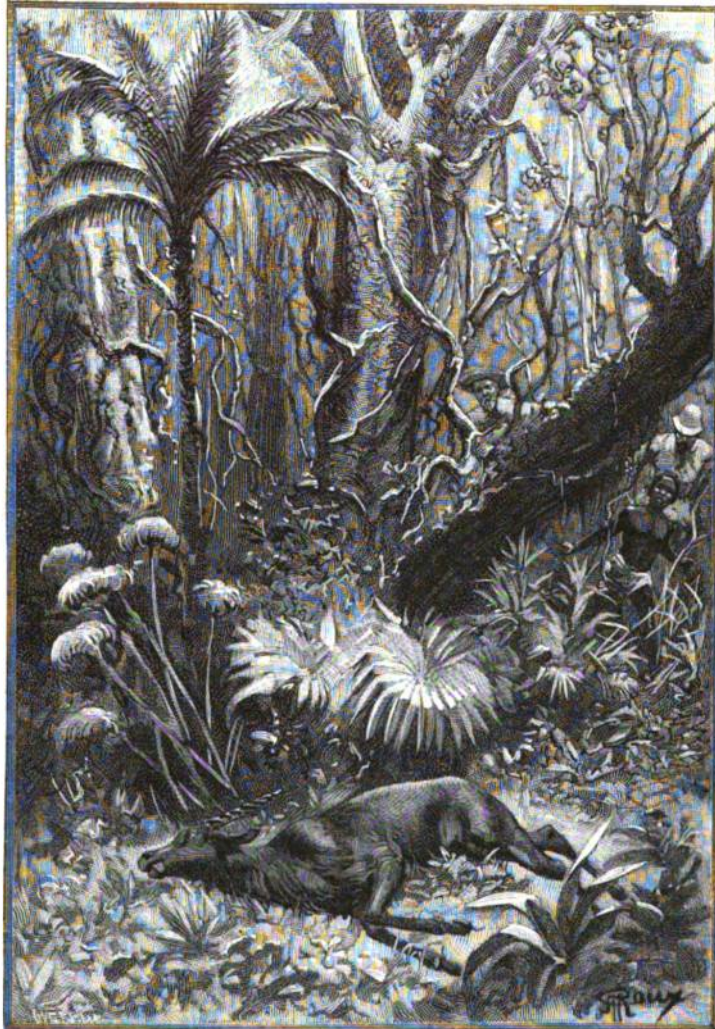
— D'accord, répliqua John Cort; mais nous les connaissons, ces rivières de l'Afrique, pour la plupart innavigables...

— Vous ne voyez que les difficultés, mon cher John...

— Mieux vaut les voir avant qu'après, mon cher Max! »

John Cort disait vrai. Les rivières et les fleuves de l'Afrique n'offrent pas les mêmes avantages que ceux de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe. On en compte quatre principaux : le Nil, le Zambèze, le Congo, le Niger, que de nombreux affluents alimentent, et le réseau liquide de leur bassin est considérable.

Malgré cette disposition naturelle, ils ne facilitent que médiocrement les expéditions à l'intérieur du continent noir. D'après les récits des voyageurs que leur passion de dé-



couvreurs a conduits à travers ces immenses territoires, les fleuves africains ne sauraient être comparés au Mississippi, au Saint-Laurent, à la Volga, à l'Iraouaddy, au Brahmapoutre, au Gange, à l'Indus. Le volume de leurs eaux est de beaucoup moins abondant, si leur parcours égale celui de ces puissantes artères, et, à quelque distance en amont des embouchures, ils ne peuvent porter des navires de tonnage moyen. En outre, ce sont des bas fonds qui les interceptent, des cataractes ou des chutes qui les coupent d'une rive à l'autre, des rapides de telle violence qu'aucune em-



barcation ne se risque à les remonter. Là est une des raisons qui rendent l'Afrique centrale si réfractaire aux efforts tentés jusqu'ici.

L'objection de John Cort avait donc sa valeur, Khamis ne pouvait le méconnaître. Mais, en somme, elle n'était pas de nature à faire rejeter le projet du foreloper, qui, d'autre part, présentait de réels avantages.

« Si nous rencontrons un cours d'eau, répondit-il, nous le descendrons tant qu'il ne sera pas interrompu par des obstacles... S'il est possible de tourner ces obstacles, nous les tournerons... Dans le cas contraire, nous reprendrons notre marche... »

— Aussi, répliqua John Cort, ne suis-je pas opposé à votre proposition, Khamis, et je pense

que nous avons tout bénéfice à nous diriger vers l'Oubanghi en suivant un de ses tributaires, si faire se peut. »

Au point où la discussion était arrivée, il n'y avait plus que deux mots à répondre :

« En route !... » s'écria Max Huber.

Et, ces mots, ses compagnons les répétèrent après lui.

Au fond, ce projet convenait à Max Huber : s'aventurer au milieu de cette immense forêt, impénétrée jusqu'alors, sinon impénétrable... Peut-être y rencontrerait-il enfin cet extraordinaire que, depuis trois mois, il n'avait pu trouver dans les régions du haut Oubanghi !

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE III

Lorsqu'elle eut couru quelque temps à travers le petit bois, Irène s'arrêta à l'endroit où le sol inclinait sur l'autre versant de la colline. Au milieu d'un terrain entouré d'un mur bas en pierres sèches, s'élevait l'antique demeure des Lissac, une grande bastide à laquelle le père de M<sup>lle</sup> Dorothée avait fait ajouter un étage. La fillette franchit la barrière ouverte et enfila l'allée droite qui conduisait à la maison. Sur les deux côtés s'étaient des planches de légumes, de gros choux d'un vert sombre à côté de pieds de céleri au tendre feuillage ; tomates et aubergines enroulaient leurs tiges grimpantes autour des rames fichées en terre pour les soutenir.

Assise près de sa porte sur un siège de bois, le visage ombragé par les larges bords de sa capeline, M<sup>lle</sup> Dorothée tricotait. Grande, maigre, très active, la parente d'Irène parlait et agissait avec autorité.

« Me voilà, tante Dor, dit la petite en s'arrêtant devant elle, pour attirer son attention.

— Je le vois bien ; mais d'où arrives-tu, je te prie ?

— De la Foux-aux-Roses, là-bas, du côté des orangers et j'y ai fait un sauvetage, un vrai, un beau sauvetage !... Je viens de repêcher... »

M<sup>lle</sup> Lissac haussa les épaules :

« Un petit chien ou un chat que tu vas me proposer d'adopter... Bon *Diou!* comme te voilà faite !... tes cheveux dénoués, l'ourlet de ta robe trempé !... Est-ce ainsi qu'on s'amusaient de mon temps ?... Non, certes, et ma mère avait coutume de dire que la meilleure récréation est celle qu'on passe à travailler. »

Irène était trop accoutumée au ton rébarbatif de la vieille demoiselle pour s'en inquiéter ; elle rejeta en arrière ses cheveux dorés, puis secouant les gouttelettes qui brillaient au bas de sa jupe :

« C'est l'eau de la Foux », dit-elle simplement.

Sa tante gronda de nouveau :

« Je m'en doute bien, puisque tu as été par

là... tes pieds aussi sont mouillés, et pour sauver qui, s'il te plaît?

— Pour sauver une bicyclette qui venait de faire un plongeon avec son maître! Quel saut!... D'abord j'ai eu grand'peur; pourtant, quand j'ai vu ce garçon qui clapotait d'un air gauche et n'était guère à son aise, cela m'a bien amusée!

— L'eau n'est pas haute à présent que les grandes pluies sont passées, fit observer M<sup>lle</sup> Dorothee.

— Non, mais elle court très vite et, pendant que le maladroit se remettait sur ses pieds, sa machine était entraînée à la dérive de mon côté; j'en ai eu pitié, je suis descendue sur la roche aiguë et j'ai tiré, tiré, si bien que la bicyclette est en train de sécher sous les orangers. Je pense que son maître ne tardera pas à la réclamer.

— Et... ce garçon n'est-il pas un de tes cousins Brial? » demanda la vieille demoiselle, non sans une visible répugnance.

Les lèvres de la fillette se plissèrent malicieusement :

« Si la bicyclette leur appartenait, comment pourraient-ils la ravoïr? dit-elle en se penchant sous la capeline pour mieux lire dans les yeux de sa tante.

— C'est donc vrai! tu as été assez sotte pour rendre service à des gens qui ne demanderaient pas mieux sans doute que de me causer mille désagréments? T'imagines-tu que je vais me donner la peine de leur renvoyer cette mécanique!... Qu'ils viennent la chercher, s'ils osent!... Mais ils oseront; ces enfants-là sont d'une effronterie!... »

M<sup>lle</sup> Dorothee, très rouge, fronçait les sourcils comme dans ses plus violents accès de mécontentement. Irène la regarda un instant avec des yeux un peu tristes; puis, de nouveau, son gentil visage s'éclaira d'un sourire :

« Sois tranquille, tante Dor, ce n'est pas Norbert Brial qui aurait barboté dans la Foux d'une façon si ridicule, ni même Jacques; ils sont plus lestes et plus adroits.

— Cela, c'est de famille, petite; jamais un Brial ni un Lissac n'a passé pour un lourdaud. Quand leur père avait l'âge de ces en-

fants, tu ne peux te figurer les parties que nous faisons ensemble!... Une fois, nous avons obtenu que le cousin Jean nous emmenât jusqu'aux carrières qu'il exploitait dans l'Esterel et d'où il tirait des meules pour les moulins à huile. Il fallait gravir des sentiers escarpés, franchir d'étroites passerelles au-dessus des torrents... Ah! bien! pas une seule fois le cousin n'a été obligé de nous aider dans les passages difficiles; nous grimpons comme les chèvres des montagnes... Je me souviens d'une belle plante de crocus qui poussait au ras de l'eau bouillonnante. Honoré est allé me la cueillir sans mouiller le bout de ses souliers; c'était le bon temps alors! »

M<sup>lle</sup> Lissac, en prononçant ces mots, ferma les yeux comme pour revoir les montagnes, les gorges profondes des torrents, et surtout le petit Honoré Brial, gai, alerte et si aimable qu'elle s'attendrissait malgré elle à ce souvenir :

« Petite, dit-elle tout à coup en revenant à son ton habituel, quel malin plaisir prends-tu à me rappeler ces choses-là, à parler sans cesse de nos ennemis?

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, tante Dor: c'est toi, en me demandant si le vélocipède appartenait à mes cousins. Tu sais, je ne puis pas dire mes ennemis; ils ne m'ont jamais fait de mal, ni ma cousine Marthe non plus.

— Honoré Brial ne m'en a pas fait davantage, petite; mais, tant qu'il s'obstinera à prétendre que la Foux-aux-Roses est sa propriété, je soutiendrai qu'il nous fait tort, comme son père a fait tort au mien, et je le traiterai en ennemi.

— Peut-être qu'il croit avoir raison, hasarda Irène.

— C'est possible, mais je suis aussi en droit de croire le contraire, puisque mon père m'a toujours affirmé que le terrain n'avait pas été bien partagé. »

La fillette soupira :

« Alors, c'est pour toujours que vous êtes fâchés?

— Probablement, ma fille, car je ne cesserai jamais de réclamer ce qu'on nous doit,



et Honoré Brial continuera à refuser de le rendre... et, dans quelques années, quand je ne serai plus de ce monde, tu suivras mon exemple et tu ne laisseras pas accuser ton aïeul d'avoir réclamé ce qui ne lui appartenait pas. »

La réponse d'Irène ne fut point telle que sa tante l'attendait ; à peine celle-ci eut-elle achevé sa dernière phrase que deux bras caressants se nouèrent autour de son cou :

« Je t'en prie, tante Dor, ne parle pas de me quitter dans quelques années ; dis : dans longtemps, dans très longtemps... quand je serai grande et même vieille... »

En parlant, elle couvrait de caresses le visage de la bonne demoiselle qui finit par se dégager :

« Assez, assez, petite folle ; voici Marie-Louise qui vient annoncer que le déjeuner est servi ; va renouer tes cheveux et te laver les mains ; tu sais, je n'aime pas attendre. »

Irène obéit en souriant. L'accueil fait à ses marques d'affection eût attristé tout autre enfant, mais elle savait que sa tante l'aimait et elle devinait de la tendresse sous ses rudes manières.

Un instant après, toutes deux, assises devant le couvert propre que Marie-Louise avait préparé, mangeaient de bon appétit. De nouveau il fut question de la bicyclette ; seulement Irène, sans trop savoir pourquoi, ne dit pas que Jacques et Norbert étaient sur l'autre rive de la Foux, et M<sup>lle</sup> Dorothee, qui écoutait plus patiemment son récit, se figura qu'en dépit de sa maladresse Philippe avait fini par sortir seul de l'eau.

« A présent, dit-elle comme pour terminer cette affaire, fais-moi le plaisir de t'occuper d'autre chose et de laisser le vélocipède où il est ; son maître saura bien le réclamer.

— Mais, tante Dor, si quelqu'un allait passer par le bois et le voler.

— Tant pis, tu ne peux pas monter la garde à côté, ni te battre avec les voleurs ; encore moins l'amener ici pour salir la maison... En voilà assez là-dessus. »

Irène n'osa répliquer, elle savait que sa tante n'aimait pas les discussions ; pourtant,

se conformer tout à fait à sa recommandation lui parut très difficile.

Le repas terminé, elle prit le livre qui contenait sa leçon du lendemain et alla s'asseoir sur le mur bas afin de surveiller le chemin montant.

« Deux heures, deux heures et demie... trois heures ! » murmura-t-elle successivement, lorsque la grosse horloge de la cuisine lui envoya les notes graves de son timbre.

« Ce garçon est encore plus maladroit que je ne pensais... il ne sait même pas trouver notre bastide ! »

Découragée, elle allait quitter son observatoire, quand, dans l'air très pur, le bruit d'une conversation lui arriva :

« Je t'assure, père, disait avec emphase une jeune voix de garçon, je t'assure qu'à ma place le meilleur cycliste n'aurait pas évité cette chute ! Je dirigeais très bien mon vélo quand il est parti de travers... et, si tu avais pu voir comme je me suis vite relevé au milieu de ce courant rapide !... quand Norbert est accouru, je grimpais déjà le talus ; il n'en revenait pas et m'a dit : Vous êtes joliment lesté !... »

Par un éclat de rire retentissant, la studieuse Irène, toujours assise sur le petit mur, son livre sur les genoux, coupa net les belles phrases de Philippe, car c'était lui qui gravissait le chemin aux côtés de M. Jouvenet. Ce dernier fit halte à quelques pas de la rieuse et parut s'amuser beaucoup de cet accès de gaité, dont il devinait à peu près la cause.

Le père et le fils n'étaient pas seuls ; M<sup>me</sup> Francœur montait plus doucement le chemin, appuyée sur l'épaule de Nadine qui, au premier éclat de rire, aurait bien voulu presser le pas.

Toutes deux apparurent au moment où M. Jouvenet disait :

« Voilà une petite personne qui ne semble pas prendre tes prouesses au sérieux ; est-ce par hasard la fillette que tu as vue au bord de l'eau ?

— Justement, papa, c'est elle ; pourquoi veux-tu que ce soit de moi qu'elle se moque ?

— Pourquoi?... nous pouvons le lui deman-

der. Voyons, petite fée, qu'est-ce que ce garçon a donc dit de si drôle ?

— Ah ! monsieur, tout au contraire, c'est ce qu'il ne dit pas qui est le plus amusant... il oublie les ronces, les épines, elles le piquaient et ça le faisait pleurer. Sans Norbert, qui l'a tiré très fort, je crois qu'il serait encore dans la Foux !... moi, j'étais trop loin pour lui tendre la main.

— Une fille qui m'aurait aidé... j'aurais bien voulu voir cela ! » exclama Philippe rouge et piqué.

Son air de dédain ne fut pas du goût d'Irène ; elle ne riait plus en répondant avec feu :

« Vous êtes bien fier... Une fille comme moi n'a pas peur d'une piqûre et ne s'amuse pas à mentir ! Je vaudrais bien un garçon qui pleurniche devant deux brins de ronces et raconte un tas d'histoires qui ne sont pas vraies ! »

Entièrement déconcerté, Philippe ne savait plus quelle contenance prendre sous le regard mécontent de son père.

« Toujours le même, mon pauvre garçon, dit ce dernier, haussant les épaules. Vaniteux comme un paon et brave comme une poule mouillée !... Quand te corrigeras-tu ?

— Papa, je t'assure...

— Assez ! tu vas encore me servir quelque sottise et me fâcher tout à fait. »

Si penaud que fût Philippe, il n'était pas le plus confus en ce moment : Irène s'aperçut que le sourire aimable de M. Jouvenet avait fait place à un sévère froncement de sourcils et que la vieille dame, dont son petit-fils était le favori, hochait la tête en lui lançant un coup d'œil de reproche.

Elle n'entendait pas grand'chose à la politesse telle qu'on l'apprend aujourd'hui aux enfants bien élevés ; sa tante, toujours occupée des travaux champêtres, lui faisait donner des leçons et surveillait son instruction, mais ne s'inquiétait nullement de ses manières rustiques. M<sup>lle</sup> Lissac ne pensait pas non plus que sa nièce eût besoin d'amies de son âge ; aussi le jeune monde connu de l'enfant solitaire se composait-il des petits campagnards dont les parents travaillaient sur les

propriétés de la tante Dorothée. Quand Irène les rencontrait, ils lui adressaient la parole avec la familiarité un peu fière des méridionaux ; mais ils l'appelaient « Mademoiselle » et se laissaient tancer et quereller par elle de si bonne grâce que notre petite fille avait pris l'habitude de dire sans se gêner sa façon de penser. Les fanfaronnades de Philippe étaient ridicules. Irène avait donc trouvé naturel de les railler ; pour mieux dire, elle trouva cela naturel jusqu'au moment où, ayant lu sur le visage de M. Jouvenet une vive contrariété, sur celui de la grand'mère un peu de tristesse, deux grosses larmes brillant dans les yeux du jeune garçon mirent le comble à sa confusion.

« Ai-je dit quelque chose de mal ? interrogea-t-elle, en les regardant à la ronde. Oui, oui, je suis une sotte de parler sans réfléchir ; pourtant, je ne croyais pas vous faire de peine... voulez-vous me pardonner ? »

Quittant son piédestal, elle avait sauté près d'eux et tendait sa petite main ouverte avec un sourire si affable que tous les visages, excepté celui de Philippe, s'éclairèrent en même temps.

« Vous êtes une aimable enfant, dit M. Jouvenet ; allons, mon garçon, un bon mouvement, imite-la ; c'est ainsi qu'on se fait des amis dans ce monde. »

Philippe, à qui ces dernières paroles s'adressaient, mit pour la seconde fois depuis le matin sa main dans celle d'une personne qui avait froissé son amour-propre.

« Merci », dit gentiment Irène, croyant qu'il la lui donnait de bon cœur ; puis, au grand étonnement de tous, elle partit comme un trait dans la direction de la bastide.

Cette fois, M<sup>me</sup> Francœur n'y tint plus :

« A-t-on jamais vu une enfant aussi mal élevée ! s'écria-t-elle d'un ton scandalisé ; je vous assure, mon gendre, qu'on parcourrait tout Mortagne sans trouver la pareille ! »

L'architecte sourit :

« Peut-être bien, chère madame, les petites filles de votre connaissance sont-elles plus civilisées que celle-ci ; mais combien pourriez-vous m'en nommer qui cherchent à réparer

leurs fautes avec autant d'empressement?

— Dame, petit père, c'est très difficile de dire comme cela devant tout le monde : « J'ai eu tort », observa Nadine.

— Je le sais ; aussi je ne crains pas d'affirmer, à première vue, que celle qui agit ainsi a beaucoup de cœur et une grande droiture.

— Tant mieux, papa, car je la trouve très gentille... mais où donc est-elle partie ?

— Peut-être prévenir sa tante ; en tout cas, la barrière est ouverte ; allons jusqu'à la maison. »

M. Jouvenet avait deviné : Irène, se sentant incapable de recevoir convenablement des étrangers, accourut comme un ouragan près de M<sup>lle</sup> Lissac et lui expliqua tant bien que mal son embarras.

« Quatre personnes pour venir réclamer cette mécanique que tu aurais mieux fait de laisser au fond de la Foux, grommelait cette dernière en s'avançant à grands pas dans le jardin ; je n'aime guère les visites, moi ; pourtant, impossible de mettre d'honnêtes gens à la porte !... Les Lissac ont toujours été hospitaliers, et nous sommes des Lissac ; retiens cela, petite : chez nous, on reçoit bien et poliment. »

La fillette fut en effet émerveillée à la vue de la tante Dor, dont le visage grondeur avait pris son sourire des beaux jours pour souhaiter la bienvenue à ses visiteurs. Cinq minutes plus tard, Irène, électrisée par l'extraordinaire spectacle d'une réception dans la grande salle solitaire de la bastide, offrait avec empressement à M<sup>me</sup> Franceur l'unique fauteuil et avançait pour les autres personnages les chaises de paille multicolore, rangées le long du mur. Mais elle n'était pas au bout de son étonnement et de sa joie : sur l'ordre de sa maîtresse, Marie-Louise apporta un plateau chargé de verres, une carafe de délicieuse limonade et des fougacettes<sup>1</sup> croustillantes.

Les mains tremblantes, les yeux brillants, elle aida sa tante à servir les gâteaux et la

fraîche boisson, puis vint s'asseoir près de Nadine.

Bien des fois, il lui était arrivé de se figurer tout ce qu'elle ferait et dirait d'aimable, si un jour elle partageait les jeux d'autres enfants ; néanmoins, quand M<sup>lle</sup> Dorothée lui conseilla d'emmener Philippe et sa sœur à la recherche de la bicyclette, elle se leva et, sans prononcer un mot, leur fit signe de la suivre.

Le visage tranquille de la petite Parisienne l'intimidait bien davantage que l'air important du garçonnet. Ils avaient déjà fait un bout de chemin. Irène, de plus en plus embarrassée de son propre silence, marchait en avant, cherchant vainement un sujet de conversation qui pût convenir aux jeunes étrangers. Nadine vint à son secours en lui demandant :

« Est-ce que vous demeurez toujours dans cette maison au milieu des champs ?

— Certainement, puisque la bastide et les champs sont à nous ; tante Dor ne pourrait pas s'en passer ; elle dit que ce sont ses amis ; si vous n'étiez pas arrivés, elle serait déjà à l'autre bout de la campagne<sup>1</sup> pour surveiller le travail des ouvriers. Dans quelques jours, ce sera bien autre chose : on récoltera la violette et ma tante conduira les femmes à la cueillette, pèsera les paniers pleins, payera tout le monde... Ah ! ce n'est pas une petite affaire, allez !

— Et vous, comment passez-vous vos journées pendant que M<sup>lle</sup> Lissac s'occupe ainsi ? demanda encore Nadine.

— D'abord, aussitôt levée je fais mes devoirs, j'apprends mes leçons que je récite chaque soir à tante Dor, et trois fois par semaine ma maîtresse vient de Grasse me faire travailler. Quand tout est prêt pour Mademoiselle, j'ai une tâche de couture ou de tricot... et puis, c'est fini ; je suis libre de m'amuser, de me promener...

— Toute seule, comme ce matin ? interrompit Philippe.

1. En Provence, on dit une campagne pour une propriété.

1. Galettes à l'huile.

— Sans doute, puisqu'il n'y a pas d'autre enfant chez nous ! Oh ! j'aimerais mieux avoir des frères et des sœurs, allez, mais puisque je n'en ai pas...

— A votre place, dit Nadine, je jouerais souvent avec Marthe Brial. »

Irène soupira :

« Moi, je ne demanderais pas mieux ; je suis sûre que je l'aimerais tout de suite, ma cousine Marthe et ses frères aussi... seulement, c'est impossible, la Foux-aux-Roses m'en empêche... tenez, la voilà justement ! »

Les trois enfants étaient en effet arrivés au bord de la petite rivière dont les eaux couraient impétueuses sur leur lit de pierres moussues.

« Elle est jolie — n'est-ce pas ? — et elle chante bien », reprit naïvement Irène.

Sa compagne se mit à rire.

« On dirait que vous parlez d'une personne, et puis, quelle drôle d'idée de croire qu'une rivière vous empêche d'aimer vos cousins ! »

— Oh ! reprit la fillette, les yeux toujours fixés sur la Foux, pour bien comprendre cela, il faut connaître l'histoire de la famille qui est trop longue à raconter. Ce n'est pas précisément la rivière qui nous sépare de nos parents ; c'est plutôt parce que le père de M. Brial et celui de tante Dorothée disaient tous les deux qu'elle coule dans leur propriété ; ils se sont brouillés à mort, et il faut que nous restions fâchés tant que la Foux coulera ; c'est ma tante qui l'affirme.

— Je crois que Norbert et Jacques ne demandent pas mieux, répliqua peu charitablement Philippe ; ils ne vous aiment guère et se passent bien de vous. »

Les yeux d'Irène étincelèrent :

« Ce n'est pas non plus parce que j'ai besoin

d'eux que je serais contente si toute la famille se réconciliait ; pour m'aimer, j'ai tante Dorothée ; pour m'amuser, j'ai les chers petits oiseaux et ma chatte Caprice.

— Jolie société ! riposta le jeune garçon d'un



air moqueur. Je vous conseille de ne jamais laisser la fameuse Caprice en tête-à-tête avec vos autres amis, elle en ferait une fricassée. »

La fillette haussa les épaules :

« Vous parlez sans savoir, dit-elle d'une voix brève ; Caprice ne quitte pas la bastide et mes oiseaux sont dans les arbres. »

Comme les gens faibles et vaniteux, Philippe aimait à avoir le dernier mot, même si ce mot était une sottise ; il reprit d'un ton railleur :



« Ah ! je comprends, vous grimpez là-haut pour leur faire visite. »

Cette fois, sans laisser à sa compagne le temps de répondre, Nadine intervint :

« Tais-toi donc, Philippe. Si maman et papa t'entendaient, tu n'oserais pas dire ces choses désagréables.

— Et pourquoi cela, mademoiselle ?

— Parce qu'ils veulent que nous soyons polis : Irène t'a rendu service en sauvant ta bicyclette et, au lieu de la remercier, tu la taquines. »

La blondine parlait posément comme une petite femme. Philippe, un peu honteux mais toujours guidé par son amour-propre, salua avec un respect exagéré :

« Mademoiselle, je suis désolé de vous avoir offensée, je vais me taire puisqu'en n'a pas le droit de plaisanter. »

Il pirouetta sur ses talons et se mit à siffloter en marchant seul devant les fillettes qui suivaient le bord de la source, mais presque aussitôt il poussa un cri de surprise :

« Tiens, Norbert a donc voulu me jouer un tour en m'assurant qu'il fallait descendre tout là-bas dans la plaine pour traverser la rivière ; si j'y vois clair, on peut la passer ici. »

Il courut un peu plus loin jusqu'à un vieux pont de pierre qui enjambait la Foux. Irène l'avait laissé faire sans mot dire et rit de sa mine déconfite. Une porte rustique fermait le passage près de l'autre rive.

« Tout cela est à nous, déclara-t-elle fièrement en caressant la mousse qui croissait entre les pierres disjointes, et la porte, mon grand-père l'a fait mettre quand il s'est fâché avec son beau-frère ; à présent, c'est tante Dor qui a la clef.

— Elle doit être bien rouillée si on ne s'en sert jamais, dit Nadine.

— Pas du tout ; chaque mois ma tante la prend et vient ici pour faire jouer la serrure.

— Comme son père ? interrogea Philippe en ajoutant un geste comique à sa question.

— Certainement ! et après tante Dor je ferai comme elle si... si... mais cela ne peut pas vous intéresser. J'aperçois votre machine

contre l'arbre où je l'ai mise, allez voir ce qu'elle a de cassé. »

Le garçonnet suivit aussitôt ce conseil ; car la bicyclette, dernier cadeau de son père, était à ses yeux un objet précieux. Plein de sollicitude, il tâta les pneus pour s'assurer qu'ils n'étaient pas crevés, fit tourner les roues et fut, hélas ! obligé de constater que plusieurs rayons étaient brisés.

Pendant ce temps, assises sur un banc, les fillettes causaient.

« Ainsi, disait Irène qui, ne craignant plus les réponses ironiques de Philippe, parlait librement, vous connaissez ma cousine Marthe.

— Depuis ce matin. M<sup>me</sup> Brial nous a permis de jouer ensemble toute la matinée ; nous deviendrons de grandes amies.

— Elle doit être très gentille?...

— Oh ! oui, mais pas plus que vous, fit Nadine, jetant un regard sur sa compagne ; pourtant, on ne devinerait jamais que vous êtes parentes.

— C'est tout simple, répliqua naïvement Irène ; M. Brial élève sa fille comme une petite demoiselle, sa maman lui apprend sans doute un tas de choses que tante Dor juge inutiles ; auprès d'elle on me prendrait pour une paysanne.

— Je ne trouve pas, moi ; je voulais seulement dire que vous êtes gaies et vives toutes les deux ; mais je crois qu'avant d'agir et de parler Marthe ne se donne pas la peine de réfléchir ; quand on joue, elle choisit tout de suite ce qui lui plaît, ce qui l'amuse, tandis que toi... je suis sûre que tu cherches toujours à faire plaisir aux autres. Tu avais l'air si heureuse en offrant le goûter... Tiens, voilà que j'ai dit « tu » sans y penser, comme cela, tout naturellement.

— Oh ! c'est plus joli ! exclama Irène en battant des mains ; pense donc, Nadine, que je n'ai ni un frère, ni une sœur, ni même une petite amie qui me tutoie ! Quel dommage que tu ne puisses pas devenir la mienne, seulement un peu, sans fâcher Marthe !

— Pourquoi pas ? C'est maman que cela regarde et non Marthe ; on peut avoir plu-

sieurs amies et les aimer tout de même beaucoup. »

Irène la regardait avec admiration :

« Comme tu es raisonnable ! comme tu dois savoir de belles choses !

— Bah ! fit en riant la petite Parisienne ; parions que tu m'en apprendrais encore plus que je ne sais pas. Puis elle ajouta : Vois-tu, quand on a une maman toujours malade et une bonne vieille grand'mère qui n'aime pas le bruit, il ne faut pas les fatiguer ; dans le jardin je chante, je joue comme les autres enfants, je fais de superbes parties avec mon chien Morilo ; mais à la maison je m'amuse tranquillement, j'écoute les grandes personnes et surtout maman ; c'est elle qui m'enseigne ce que je dois faire de bien et qui me rend raisonnable tout doucement sans jamais m'ennuyer.

— Que tu es heureuse ! soupira Irène. Tante Dorothée fait quelquefois la conversation avec moi ; elle veut aussi que je sois bonne, mais presque toujours elle parle de notre Foux-aux-Roses pour me recommander de défendre mes droits plus tard !... Moi, j'aimerais mieux n'avoir pas d'ennemis, vois-tu ; jamais je ne détesterai Marthe, quoiqu'elle passe à côté de moi d'un air fier, ni Norbert, ni Jacques non plus qui ne peut pas me souffrir. Quand il vient dans le chemin aux Roses, lui, c'est pour me taquiner : il fait tomber mes affaires dans la Foux. L'année dernière, c'était bien pis ; il m'a gâté ma plus jolie fille, une poupée toute neuve qu'on m'avait envoyée de Marseille, et tante Dor m'a punie : elle croyait que je l'avais abîmée par négligence.

— Tu aurais pu lui dire que ce n'était pas de ta faute.

— Non ! oh ! non, répartit doucement Irène, je ne veux pas irriter ma tante contre les parents de là-bas ! »

La réponse de Nadine ne fut pas longue, pourtant elle fit briller des larmes de joie dans les yeux gris d'Irène : c'était un baiser comme jamais elle n'en avait reçu d'un enfant de son âge.

« Bravo ! c'est touchant ! fit la voix moqueuse de Philippe qui se rapprochait. Venez-vous ? On doit nous attendre. »

Au retour, Irène guida ses amis par le chemin le plus court ; comme ils passaient près d'un chêne vert, elle murmura :

« Une autre fois, si ta maman permet que tu reviennes, j'appellerai mes oiseaux ; ils sont si gentils, tu verras ! »

A la Bastide, M. Jouvenet était parti en s'excusant parce qu'il avait une affaire importante à traiter ; mais le temps n'avait pas paru long à M<sup>me</sup> Francœur et à M<sup>lle</sup> Lissac. La vieille dame avait raconté l'existence tranquille qu'elle et son mari menaient dans la plus paisible rue de Mortagne. La tante d'Irène avait à son tour énuméré le charme de ses occupations champêtres, et toutes deux étaient tombées d'accord sur l'horreur que leur causaient les chemins de fer qui se couaient les pauvres voyageurs au risque de leur briser les os, affirmaient-elles énergiquement.

On se quitta enfin, et Irène, de nouveau hissée à l'angle du petit mur, écouta les pas des visiteurs s'affaiblissant jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus dans le lointain.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)



## MADEMOISELLE FRISSON

III



M<sup>lle</sup> Lucie est rentrée tout émue de sa promenade au jardin. C'est l'heure de prendre son bain. Elle s'est déshabillée et s'est approchée de la baignoire : « Il y a trop d'eau, s'écrie-t-elle. C'est grand comme la mer. Je vais me noyer; je ne sais pas nager. — Eh bien, tu vas apprendre, lui dit sa mère. — Non, je n'irai dans l'eau que quand je saurai nager. » S.

## SANS AMIE

Une fillette de douze ou treize ans était installée près d'une fenêtre ouverte d'où elle surveillait avec intérêt les mouvements d'une dame à cheveux blancs qui allait et venait dans un jardin plein de fleurs.

La jardinière improvisée plantait de petits héliotropes en bordure autour d'un massif de géraniums blancs et roses, et l'adroite façon dont elle renversait chaque vase pour en frapper le rebord contre une des marches du perron, puis déposait la motte dans le trou préparé à l'avance, excitait l'admiration de l'enfant. Un léger accident se produisit à la huitième opération : la plante avait dû être mise en pot trop récemment, car la motte n'était pas compacte comme les autres, et elle s'émietta sous les doigts, laissant à nu la racine entière...

Une exclamation échappa à la fillette :

« Oh ! quel dommage ! c'était le plus joli ! »

La vieille dame leva la tête avec un sourire :

« Vous voilà de bien bonne heure à votre poste, mademoiselle Marie ? dit-elle. Si le jardinage vous intéresse tant, demandez donc à votre maman la permission de me rejoindre. Vous verrez mieux et vous pourrez m'aider. »

En un instant, la petite fille fut en bas, mais elle s'arrêta dans son élan et se présenta timide et souriante :

« Maman m'a chargée de vous remercier mille fois, madame ; elle est enchantée que je puisse prendre l'air et m'amuser. C'est aujourd'hui jeudi et, au lieu de me faire travailler, elle est occupée à serrer ses lainages et elle ne veut pas que je l'aide, parce que le poivre me fait tousser.

— Prendre l'air, dit la dame, à la rigueur, le jardin n'est pas bien grand, mais vous amuser, c'est autre chose ! Enfin, essayons ; vous pourrez arroser à mesure que je planterai ; tenez, remplissez cet arrosoir-là ; il est léger et ne vous fatiguera pas. »

La petite Marie se mit tout de suite à

l'œuvre en personne habituée à ce genre de travail et, tout en faisant tomber l'eau en fine pluie, elle entama l'éloge du jardin, de la pelouse, des fleurs.

« Papa aurait bien aimé trouver un appartement comme le vôtre ; à Angers nous avions un rez-de-chaussée, nous aussi, et un très joli jardin, mais il paraît qu'à Toulouse il y en a peu. Papa a visité trente-cinq ou quarante maisons avant de voir celle-ci, et, s'il s'est décidé à y louer le premier, c'est à cause de votre jardin et du boulevard, pour que nous ayons de l'air, maman et moi.

— Il n'est pas bien gai, le boulevard Saint-Pierre, avec ce grand vilain mur de l'arsenal...

— Oui, mais il y a les arbres ; maman dit qu'il faut les regarder et ne pas penser au mur ; mais j'ai beau faire, je le vois tout de même. »

Marie Larivière causait pour la première fois avec M<sup>me</sup> de Clermont, l'aimable voisine qui de toutes sortes de manières avait aidé la mère de l'enfant pendant les jours difficiles de l'installation dans une ville inconnue pour elles et très différente de la dernière résidence. Mais elle l'avait tant regardée, s'était si complètement associée à ses petits travaux de jardinage qu'il lui semblait la connaître déjà.

D'ailleurs le front paisible, les yeux très doux, le sourire indulgent de la vieille dame avaient quelque chose qui appelait la confiance.

Au bout de dix minutes, les plantations finies et l'arrosage terminé, Marie, assise sur un banc à côté de M<sup>me</sup> de Clermont, racontait les chagrins du départ, les illusions de l'arrivée et les déceptions du moment présent. Bien gros, ces chagrins, bien amères, ces déceptions : Marie avait laissé à Angers deux cousines très aimées, trois amies archi-intimes, quatre intimes seulement, et cinq autres amies, pas intimes du tout, mais gentilles quand même, des amies du cours Massot.



« Le jour de mes douze ans, maman a invité douze petites filles — c'était joli, n'est-ce pas, madame? et chacune d'elles m'a apporté un souvenir parce que c'était la fin de nos réunions. Et à la dernière classe où j'ai assisté, tout le monde a pleuré. M<sup>me</sup> Eugénie Massot s'est figuré que c'était à cause d'une poésie qu'elle nous avait lue, mais personne ne l'avait écoutée, sa poésie, on trouvait mon départ bien plus triste que toutes les poésies... et moi, j'ai pleuré encore le reste de la journée. Alors papa m'a donné à faire un très drôle de problème : « Puisque, à Angers où il y a 77,000 habitants, tu as douze amies, combien en auras-tu à Toulouse où il y a 149,000 habitants? » J'ai obtenu 23 amies et 35 centièmes d'amie... Ça m'a tant fait rire que ça m'a un peu consolée. Mais, à présent, je commence à croire que je n'en aurai aucune. Voilà six semaines que nous sommes arrivés; papa et maman ont déjà fait bien des visites, à la Préfecture, chez tous les fonctionnaires de l'enregistrement, puisque papa est directeur, et chez bien d'autres. Et chaque fois, en rentrant, papa me répète : « Pas la moindre amie à l'horizon, pauvre vrette. »

— Je crois, dit M<sup>me</sup> de Clermont, qu'à la Préfecture, il n'y a que des garçons...

— Oui, madame, sept garçons ! dit Marie, très dolente. Les inspecteurs et les contrôleurs de papa n'ont que des bébés tout petits, le directeur des contributions directes n'est pas marié; chez celui des contributions indirectes, il n'y a que de grandes demoiselles de vingt ans; le trésorier général n'a que des filles mariées et le conservateur des hypothèques n'a que des garçons, comme le préfet. C'est désolant ! Qu'est-ce que je vais devenir sans amie? »

Et Marie tourna vers M<sup>me</sup> de Clermont un visage navré.

« Vous en trouverez, dit la vieille dame d'un ton encourageant.

— Oh ! pas de longtemps, madame ! Maman ne veut plus faire de visites : les dames sont parties ou n'ont plus de *jour*; elle ne finira sa tournée qu'en novembre. Moi, je n'irai en

classe qu'à la rentrée, dans trois mois et demi ! Encore s'il y avait les bains de mer comme d'habitude, mais, après notre voyage et notre installation, on y renonce pour cette année. Mon grand frère, le sous-lieutenant, ne viendra nous voir qu'en novembre ou décembre. Je serai tout à fait abandonnée...

— Mon enfant, dit M<sup>me</sup> de Clermont, je vais vous faire une proposition : voulez-vous être ma petite amie, et devenir du même coup celle de beaucoup de petites filles encore plus malheureuses que vous? »

Marie regarda la vieille dame avec de grands yeux si étonnés que celle-ci ne put s'empêcher de sourire.

« Vous ne me comprenez pas, cela ne m'étonne guère... Demandez à madame votre mère de me recevoir un instant, vers deux heures, et je vous expliquerai à toutes deux mon idée. Et maintenant, courez rejoindre votre maman — voilà Catherine qui m'apporte mon courrier — c'est de la besogne pour la fin de ma journée. »

M<sup>me</sup> de Clermont, restée seule, toutes ses filles mariées, avait accepté de faire partie d'un patronage d'école sans se douter des conséquences que cette décision aurait sur son genre de vie, et, après cinq ans d'activité, elle voyait grandir tous les jours les tâches qui s'étaient en quelque sorte imposées d'elles-mêmes à son esprit et à son cœur. En s'occupant des enfants pauvres de l'école qu'elle protégeait, elle constata qu'un grand nombre d'entre eux souffraient de la privation d'air et de bonne nourriture et qu'à vivre toujours dans des maisons trop pleines, dans des ruelles étroites et des cours sombres et mal odorantes, ils s'étiolaient misérablement. Elle commença par envoyer une nichée de cinq enfants sans mère chez un de ses fermiers, dans la région haute de l'Ariège. Ils en revinrent transformés, avec de belles mines roses, une augmentation de poids très sensible et un appétit qu'ils n'avaient jamais connu. Quelques amies firent les frais d'une autre colonie de vacances que l'on installa chez un frère du fermier, et peu à peu l'œuvre agrandie se constitua solidement sous la pré-

sidence de M<sup>me</sup> de Clermont. Puis on s'aperçut que la plupart des petits protégés manquaient de vêtements pour se mettre en route, et M<sup>me</sup> de Clermont organisa un vestiaire ; enfin, un dispensaire compléta l'entreprise. Au début, de nombreuses dames avaient partagé le travail de la fondatrice, mais leur zèle s'était ralenti, et la présidente se trouvait chargée à peu près seule des enquêtes sur les enfants, de la correspondance avec les montagnards à qui on envoyait les petits citadins, de la distribution des vêtements et parfois même du soin de réunir les fonds nécessaires. Les forces de la vieille dame suffisaient à peine à ces besognes multiples, et, si elle s'imposait les travaux de jardinage qui avaient excité l'intérêt de Marie, c'était pour reposer sa tête et sa main lassées par de fastidieuses écritures.

A l'heure dite, M<sup>me</sup> de Clermont entra chez sa voisine. Celle-ci, à qui l'enfant avait rapporté le message assez énigmatique de la vieille dame, en avait tout de suite pénétré le sens, mais se demandait quels services il serait possible d'obtenir d'une aide aussi inexpérimentée.

« Des services de toute nature, chère madame, répondit M<sup>me</sup> de Clermont ; et le premier serait de m'accorder parfois sa seule présence, de devenir ma petite amie. J'ai besoin, par moments, d'une légère détente, d'un rayon de soleil dans mon cabinet de travail ; une bonne causerie, de gentilles confidences comme celles de ce matin, feraient un bien infini à une pauvre vieille solitaire qui risque de devenir grognon dans son coin. »

M<sup>me</sup> Larivière voulut placer un bout de compliment... M<sup>me</sup> de Clermont l'arrêta aussitôt :

« Non, non, chère madame, pas de flatteries ! je viens à vous en quémandeuse, je l'avoue franchement. Ces jours-ci, notre secrétaire étant absente, je suis surchargée, et si M<sup>lle</sup> Marie, qui me paraît un peu embarrassée de ses loisirs, veut m'accorder aussi une aide matérielle, je lui en serai reconnaissante. Il y a toujours pour les œuvres dont je m'occupe des travaux de paperasserie, des circulaires à

mettre sous bande, des timbres à coller, des adresses à écrire, des copies à faire.

— Ma petite Marie a une écriture assez laide et son orthographe laisse beaucoup à désirer...

— Elles vaudront bien celles de nos bons paysans de l'Ariège. Mais ne croyez pas que je veuille transformer votre chère petite en une machine à écrire. Ces dames du comité ont de grands projets : une loterie, une vente, une fête enfantine... la chose n'est pas définitivement arrêtée encore ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous aurons des réunions pendant lesquelles nos jeunes filles chiffonneront des robes de poupées, fabriqueront des babioles amusantes ; nous enrôlerons M<sup>lle</sup> Marie et elle fera d'agréables connaissances ; rien ne rapproche comme d'avoir un but commun et de se donner de la peine ensemble. Et puis... pardonnez-moi, si j'ai l'air de vous faire la leçon, chère madame, je vous proposerai aussi de mettre votre fillette en rapport avec des enfants moins heureux, moins gâtés qu'elle ; je me reproche tous les jours de n'avoir pas su compléter l'éducation de mes filles en éveillant leur sympathie pour les déshérités de ce monde, par la vue, par le contact personnel. D'après la conversation de votre enfant, j'ai cru comprendre que vous lui aviez fait une existence partagée entre les études et d'agréables délassements, et à présent que ses petits plaisirs lui manquent, la voilà toute désemparée, tout attristée ; elle ne sait à quoi se rattacher... »

M<sup>me</sup> Larivière, qui avait écouté ce long discours avec un vif intérêt, convint qu'en effet elle n'avait pas pensé pour sa fille à cette sorte d'apprentissage de la charité, qu'elle-même s'était contentée de faire du bien par procuration, mais qu'elles seraient heureuses toutes deux de s'enrôler dans l'armée active sous la conduite d'un chef comme M<sup>me</sup> de Clermont...

« Eh bien ! dit celle-ci, voici ce que je vous propose : nous allons faire partir samedi, c'est-à-dire après-demain, un détachement de quatorze petites filles ; nous n'avons d'argent que pour douze déplacements, mais il nous

est arrivé un don spécial pour deux de plus, et les offres de places à la montagne dépassent nos demandes. Il s'agit donc de choisir parmi les candidates les deux qui ont le plus besoin de quitter la ville. On m'a signalé une certaine Armandine Noël qui a été passer un mois dans l'Ariège l'été dernier, mais qui, à la suite d'une mauvaise bronchite, se trouve de nouveau très affaiblie; on m'adresse, d'un autre côté, une demande pour une petite Juliette Fouré, la fille d'une veuve très pauvre.

m'est impossible d'aller aujourd'hui prévenir les mères qui demeurent assez loin d'ici, et pourtant la chose presse. Ne pensez-vous pas que votre Marie aurait du plaisir à porter à ces deux petites filles une nouvelle qui sera certainement accueillie avec bonheur? Inutile de vous dire qu'il n'y aura ni danger, ni inconvénient pour votre enfant à entrer dans ces deux maisons qui sont propres et bien tenues. »

M<sup>me</sup> Larivière se déclara prête à conduire Marie auprès d'Armandine et de Juliette. Restait à mettre l'enfant au courant des propositions de M<sup>me</sup> de Clermont. Ce fut une joie pour cette dernière de voir la reconnaissance charmée de la fillette.

« Oh! madame, que vous êtes bonne de vouloir de moi pour votre petite amie! Et que je serai contente de vous aider! Et combien j'aime mieux aller chez ces petites filles que de retourner à cette ennuyeuse musique du Grand Rond où je ne connais personne et où des garçons impolis se sont moqués de moi en disant que je parlais *pointu!* »

Malgré cette déclaration, Marie eut un air fort embarrassé lorsqu'elle se trouva dans une étroite loge de concierge de la rue Pharaon, en présence de M<sup>me</sup> Noël et de ses filles aînées occupées toutes trois à des ouvrages de couture. Elle n'aurait jamais osé entrer en matière, si M<sup>me</sup> Larivière ne lui avait pas facilité la chose par un mot sur M<sup>me</sup> de Clermont.

A ce nom, les visages s'illuminèrent.

« Quelque bonne nouvelle, sans doute », dit la mère.

A peine Marie eut-elle transmis son message, qu'une petite noirette très pâle et très

maigre surgit tout à coup au milieu de la loge.

« Oh! mademoiselle, dites-le encore! crie-t-elle dans ce drôle de parler toulousain qui amusait toujours Marie. C'est bien vrai qu'on veut de nouveau m'envoyer à la montagne? Si vous savez chez qui, dites-le moi, pour l'amour de Dieu!

— Je crois que ce sera dans la même famille que l'an dernier...

— Oh! quel bonheur! quel bonheur! et Armandine se mit à sauter dans la loge encombrée. Je mangerai du pain de maïs et de la bonne soupe aux choux et de l'oseille toute fraîche! Papa Florentin m'emmènera à la forêt ramasser des framboises. J'aiderai maman Alexandrine à traire les vaches et je boirai du lait chaud! Je garderai les chèvres avec Jeannette!

— Ne fais pas la folle comme ça, dit la mère; tu vas marcher sur les pieds de ces dames. Il faut l'excuser, mesdames, je vous prie. Pensez donc, une enfant qui ne sort que pour aller à l'école et quelquefois, pas souvent, jusqu'au moulin du Bazacle à la rencontre de son père... »

Marie n'écoutait pas ces explications; elle était préoccupée d'un bruit venant de la chambre d'où avait bondi Armandine, de petits reniflements mêlés à de faibles soupirs, et tout à coup un sanglot éclata, un sanglot désolé, un de ces sanglots d'enfant qui font du mal à entendre.

« C'est Angèle! » dit la mère en se levant. Mais une des grandes jeunes filles avait déjà passé dans la pièce à côté et elle en ramenait une petite créature, encore plus pâle et plus maigre qu'Armandine et dont le pauvre visage était couvert de larmes. M<sup>me</sup> Noël prit sa benjamine sur ses genoux et l'embrassa, l'aînée des sœurs lui offrit quelques cerises, la seconde lui promit de lui raconter une histoire, et Armandine, qui avait attrapé un gros chat couché dans les cendres, lui faisait danser une sorte de polka grotesque, mais aucun de ces moyens ne réussissait à arrêter les pleurs de la petite.

« Je voudrais voir les vaches et les chèvres... je voudrais boire du bon lait... je voudrais

ramasser des pois comme Armandine », répondit-elle enfin aux questions de son entourage, et un sanglot souleva une fois de plus le cœur gonflé.

La mère expliqua que, depuis le retour de la chaleur, son Angèle avait perdu l'appétit, que sa sœur, en parlant sans cesse des bonnes choses qu'on lui avait données à la ferme, augmentait encore son dégoût pour la nourriture quotidienne :

« Elle languit après la montagne, la pauvre, quoiqu'elle n'y ait jamais été. »

Marie jeta sur sa mère un regard suppliant que celle-ci comprit parfaitement, mais la promesse sollicitée ne vint pas. M<sup>me</sup> Larivière se borna à remettre à M<sup>me</sup> Noël une petite note contenant les instructions pour le voyage, et quitta la loge en annonçant que Marie reviendrait bientôt savoir des nouvelles d'Armandine.

« Oh ! maman ! s'écria Marie dès qu'elle fut dans la rue, pourquoi n'as-tu pas dit qu'on enverrait aussi la petite Angèle à la montagne ? Elle en a certainement plus besoin que sa sœur ; quand on peut sauter comme ça, on ne doit pas être bien faible. Je n'ai jamais vu rien de si misérable que cette figure et ces bras maigres ! Et pendant que les autres faisaient chacune quelque chose pour la consoler, nous, nous étions là sans rien dire.

— Chère enfant, répliqua M<sup>me</sup> Larivière, nous n'étions que des messagères, nous ne devons pas engager ces dames, faire des promesses peut-être irréalisables. »

Marie ne répondit rien, mais elle prit vis-à-vis d'elle-même un engagement solennel, celui de trouver le moyen d'envoyer Angèle respirer l'air pur et boire le bon lait de Bousсенac.

Chez M<sup>me</sup> Fouré, les choses se passèrent tout autrement : la petite Juliette n'avait jamais quitté sa mère, et l'idée d'un voyage avec des inconnus, d'un séjour chez des étrangers ne lui souriait nullement. Marie essaya de l'allécher en lui racontant la joie d'Armandine et en lui parlant des vaches, des bois où l'on cueillait des framboises...

« J'aime mieux maman », répondait la pau-

vrette en s'accrochant au tablier maternel. Et la vieille grand'mère, qui n'avait plus bien ses idées, après avoir demandé de quelle manière on faisait le voyage, se mit à répéter comme un refrain :

« Le chemin de fer, ah ! la mauvaise mécanique ! Il ne faut pas mettre les enfants au chemin de fer, c'est une mauvaise mécanique, une mécanique bien mauvaise. »

M<sup>me</sup> Fouré seule accueillit joyeusement l'offre du comité, le médecin lui ayant toujours dit que le grand air ferait plus de bien à son enfant que des litres d'huile de foie de morue ou de vin de quinquina ; elle promit que la petite serait à la gare à l'heure dite avec son mince bagage.

Il n'y eut pas à presser Marie pour la faire rentrer à la maison ; elle marcha d'un pas alerte qui ne ressemblait en rien à l'allure languissante adoptée depuis l'arrivée à Toulouse ; il lui tardait de rendre compte de la mission dont elle s'était acquittée et de plaider la cause de sa protégée particulière. Grande fut sa déception en apprenant que M<sup>me</sup> de Clermont avait été obligée de sortir.

« C'est toujours comme cela. Ces dames ont fait des embrouillages pour le départ des petites filles, et c'est la pauvre madame qui doit réparer les boulettes des autres. »

Un peu plus tard, second désappointement : la vieille dame était rentrée si lasse de ses courses qu'elle s'était couchée et ne pouvait voir personne.

Le lendemain matin, Marie sauta de son lit au premier appel et se tint prête à descendre aussitôt que M<sup>me</sup> de Clermont paraîtrait dans son jardin ; sa mère consentait à retarder, pour une fois, l'heure de la leçon.

« Ma chère petite, dit la bonne dame, vous voyez une personne bien ennuyée, bien perplexe. Je croyais toutes les mesures prises pour demain, et voilà que la demoiselle sur qui je comptais n'est pas disponible : une de nos dames avait compris que le départ n'aurait lieu que lundi. Il faudra prévenir tous les enfants et télégraphier à nos gens de là-haut qui devaient venir les uns à une gare, les autres au-devant d'une diligence. Il va y



avoir des anicroches, le télégraphe n'allant pas partout.

— Maman et moi nous pourrions retourner chez M<sup>me</sup> Noël et chez M<sup>me</sup> Fouré... Armandine sera désolée, mais la petite Juliette sera ravie... »

Et Marie raconta les deux visites, et ajouta :

« Je voudrais tant que l'on fit partir Angèle ; elle a si grande envie d'aller à la montagne.

— Ce ne sera qu'un petit retard », dit M<sup>me</sup> de Clermont distraitement. Elle cherchait un moyen de ne pas remettre le départ, mais ne trouvait aucune combinaison et n'entendait qu'à moitié ce qu'on lui disait.

« Il faut que je rédige mes dépêches au plus vite ; ce ne sera pas commode.

— Maman me permet de rester ce matin, dit Marie.

— A merveille, mon enfant, je vais vous donner à copier quelques lettres pour la ville... on ne peut pas penser à courir chez tout le monde. »

La fillette se mit au travail avec zèle.

Tout à coup sa vieille amie l'interrompit ; comme il arrive quelquefois, une idée à moitié perçue lui revenait à l'esprit.

« Je n'ai pas compris ce que vous m'avez dit de Juliette Fouré... Pourquoi sera-t-elle contente ?

— Parce qu'elle était désolée de partir. Elle ne voudrait pas quitter sa maman. A tout ce que je lui racontais, elle répondait : « J'aime mieux maman. » Et moi, je pensais : « C'est dommage que les mères ne puissent pas accompagner les enfants ! »

— Eh ! chère petite ! s'écria M<sup>me</sup> de Clermont en posant sa plume, quelle excellente idée vous me donnez-là ! M<sup>me</sup> Fouré est la femme qu'il nous faut pour demain. Son mari était employé au chemin de fer, elle a voyagé de tous côtés ; elle est intelligente, consciencieuse... Si elle voulait passer quelques jours du côté de Boussenac, à aller de droite et de gauche, inspecter tout notre monde, ce serait parfait. Nous lui donnerons une bonne indemnité qui lui vaudra mieux que ses casquettes à border...

— Il y a donc encore de l'argent ? demanda Marie qui ne perdait pas de vue son idée.

— Heureusement ! il nous en faut pour notre convoi de garçons dans quelques jours.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas envoyer une petite fille de plus, demain ? Cette pauvre Angèle Noël qui aurait tellement besoin d'aller à la montagne et qui est si pâle et si frêle !

— Angèle Noël !... elle est sur la liste...

— Mais non, madame, c'est Armandine, la grande de dix ans. Angèle est toute petite, cinq ans tout au plus, et elle est si gentille ! Elle a tant pleuré ! c'était pitoyable... Et papa m'a dit que si cinquante francs pouvaient aider à la faire partir, il les donnerait volontiers...

— Cinquante francs ! il y en aurait pour deux. Qu'est-ce qu'il se figure donc, votre cher père ? Est-ce qu'il croit que nous les mettons en premières, nos mioches, et qu'on les nourrit d'ortolans et de dindes truffées ? A cinquante centimes par jour, pour quarante jours, comptez ce que cela fait.

— Alors, madame, on la prendra ! Que je suis contente ! »

M<sup>me</sup> Larivière, qui survint à ce moment, voyant sa fille toute rose d'émotion, les yeux brillants, les lèvres souriantes, se dit que M<sup>me</sup> de Clermont avait mieux su qu'elle deviner ce qui manquait à son enfant, et elle se hâta d'annoncer qu'elle se chargeait de tout arranger pour le départ d'Angèle. M<sup>me</sup> de Clermont elle-même était enchantée de découvrir chez sa jeune associée ce don précieux de l'attention par lequel la sympathie est décuplée et mise en valeur.

La journée commencée et celle du lendemain se trouvèrent fort remplies. La surprise amusante de la petite Angèle, lorsqu'elle se vit dans la grande glace d'un magasin de *confections*, vêtue de neuf de la tête aux pieds, son ravissement en recevant une des poupées de Marie en guise de compagne de voyage ; puis la scène à la gare, les allées et venues des fillettes ahuries et un peu larmoyantes, le joyeux babil d'Armandine réconfortant le jeune troupeau et l'alléchant par des promesses de toutes sortes ; Juliette Fouré, très fière de

voir les autres enfants se grouper autour de *maman*, qui avait de la peine à répondre à tout le monde à la fois, mais trouvait cependant le moyen de rattacher des lacets de soulier, de consolider des petits paquets, de refermer un panier maladroitement déballé... Puis enfin le dernier coup d'œil sur le wagon : Angèle installée sur les genoux de M<sup>me</sup> Fouré, et Armandine, debout sur la banquette, qui faisait avec son mouchoir un petit lapin pour distraire toute la bande...

Ces souvenirs donnèrent à Marie un entrain extraordinaire pour ses travaux avec M<sup>me</sup> de Clermont. Son père, qui s'intéressait à ce développement nouveau de sa fille, tint à offrir à celle-ci une *serviette* digne de ses fonctions de secrétaire, et rien ne l'amusaît comme de voir l'air sérieux dont la fillette enfermait dans la vaste poche de maroquin ses feuilles de papier buvard, son *transparent* et les lettres venues de l'Ariège qu'elle empruntait à M<sup>me</sup> de Clermont pour les lire à ses parents. C'était toujours elle qui dépouillait le courrier des *montagnards* et qui en donnait lecture à sa vieille amie obligée parfois de ménager sa vue, et bien vite elle en vint à s'intéresser à d'autres qu'à ses protégées particulières ; son excellente mémoire lui permit plus d'une fois de rappeler quelques détails à l'attention un peu surmenée de la présidente, et sa fraîcheur d'impressions fournissait à celle-ci une agréable diversion. Elle avait pris en grippe certain bonhomme grincheux dont les lettres étaient un vrai chapelet de plaintes, et son indignation contre le *vieux père Grognibus*, comme elle l'appelait, amusait toujours M<sup>me</sup> de Clermont.

Malgré tout, c'étaient Angèle et Armandine qui restaient ses préférées, aussi fut-elle ravie de voir arriver un matin une lettre d'une grosse écriture parfaitement formée qui sentait bien son école primaire : c'était une missive d'Armandine Noël :

« Ma chère bienfaitrice,

« J'ai déjà écrit trois fois à mes chers parents et je leur ai dit bien des choses pour

vous, mais maman Alexandrine m'a expliqué qu'il fallait toujours écrire à sa bienfaitrice. J'ai donc à vous dire que nous allons très bien et que nous sommes contentes au possible. Angèle a eu peur des vaches et des chèvres rapport à leurs cornes, et elle aime mieux les poules et les poussins et c'est elle qui leur porte le maïs. Je vous dirai aussi qu'Angèle déniche parfaitement bien les œufs et que maman Alexandrine lui permet quelquefois de les casser pour l'omelette ; c'est la récompense de la sagesse. Et je vous dirai qu'Angèle ne pleure plus quand elle doit manger quelque chose comme chez nous, où elle n'avait jamais d'appétit ; ce serait plutôt tout le contraire, car l'autre jour elle a dit comme ça à la collation : « J'ai mangé seulement deux tartines de fromage frais et je ne veux pas qu'Armandine en mange trois. » Et quand elle a vu que je mangeais la troisième, elle a pleuré parce qu'elle n'avait pas assez faim pour faire comme moi...

« Je n'ai plus rien à vous raconter et je reste, ma chère bienfaitrice en vous disant mille fois merci,

« Votre dévouée servante,

« ARMANDINE NOËL. »

Le plaisir suprême de l'été pour Marie, ce fut de voir de ses yeux l'installation des petites Toulousaines. Un conflit, né d'un incident sans importance, s'éleva entre M<sup>me</sup> Fouré et le « père Grognibus » et, celle-ci manquant d'autorité, la chose risquait de s'allonger et de s'aggraver. M. Larivière, qui avait adopté de tout cœur l'œuvre des enfants à la montagne, s'offrit à régler lui-même le différend. M<sup>me</sup> de Clermont, ravie d'amener à son comité un inspecteur bienveillant de cette valeur, s'empressa de lui donner pleins pouvoirs, et il fut décidé que Marie accompagnerait son père.

« Cette enfant-là, disait-il, est un répertoire ambulatoire ; sans elle je ne me tirerais jamais de tous ces noms de fermes et de fermiers. »

M<sup>me</sup> Larivière trouvait que la chaleur de Toulouse énervait la fillette et il lui semblait qu'elle avait besoin d'un changement d'air

autant que ses protégées. L'expédition dura cinq jours. On calma « le père Grogibus » avec de bonnes paroles et une légère indemnité pour les dégâts commis par un petit pensionnaire trop turbulent, on visita tous les enfants patronnés par le comité, on remit à chacun quelques friandises apportées de la ville, et on rentra chez soi plus convaincu que jamais de l'utilité de l'entreprise.

A quelque temps de là, les ressources pécuniaires ayant baissé sans que les demandes eussent cessé d'arriver, M<sup>me</sup> de Clermont pressa ses jeunes filles de sa connaissance de donner

suite à leurs projets, et Marie, en se mêlant à elles, eut l'occasion de faire d'agréables connaissances. Une fête enfantine eut lieu à la fin de juillet sous les auspices du comité, et quelqu'un qui aurait vu Marie à l'œuvre comme organisatrice des jeux, ne se serait jamais douté que c'était là la pauvre abandonnée qui avait versé ses doléances dans le cœur de M<sup>me</sup> de Clermont.

La brave fillette n'a plus connu l'ennui : son cœur et son esprit ont été trop remplis de pensées pour le service des autres.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES (Suite.)

L'on sait que la pomme de terre, originaire des Cordillères du Pérou et du Chili, nous fut apportée au xvi<sup>e</sup> siècle par les Espagnols. Profonde et tenace fut la méfiance qui tout d'abord accueillit cette nouvelle venue. L'on craignait toujours qu'elle ne recélât quelque principe dangereux comme plusieurs de ses congénères, et il ne fallut rien moins, pour en étendre la culture et en vulgariser l'emploi, que le zèle infatigable d'un chimiste universellement connu. Parmentier et la pomme de terre ou *parmentière* — nom qu'on aurait dû lui laisser — sont désormais inséparables dans l'histoire de notre morelle.

Cet honnête philanthrope — je parle de Parmentier — sut le premier pressentir et mesurer toute l'importance des services que la solanée américaine pouvait rendre à l'humanité. Il fit part de ses espérances à Louis XVI qui les partagea, et qui, pour la faire accepter par la mode — cette despotique souveraine dont l'autorité l'emporte sur toutes les puissances de la terre — se montra dans une fête publique, tenant à la main un bouquet composé de fleurs violettes de la morelle tant discutée. Ce bouquet original excita la curiosité. On chercha à l'imiter au moyen de fleurs artificielles qui bientôt furent remplacées par des fleurs véri-

tables, car chacun en voulut avoir dans son jardin comme plante d'agrément, et les seigneurs de la cour, pour plaire au roi, envoyèrent des pommes de terre à leurs fermiers, avec ordre de les planter et de les cultiver avec soin.

Cette première tentative que favorisa seul une sorte d'engouement passager, échoua contre la répugnance des paysans qui refusaient de toucher à ces tubercules équivoques, les croyant bons tout au plus pour les animaux de leur basse-cour. Il fallut que Parmentier intervînt à nouveau, en consacrant sa fortune et presque sa vie entière à cette œuvre philanthropique. Il acheta des terres et les enseigna de sa chère solanée. La première année, il en vendit à très bas prix, et les acheteurs, cependant, demeurèrent fort rares. La seconde année, il en fit des distributions gratuites, mais personne n'en voulut. Le pauvre philanthrope ne savait plus que faire, lorsqu'il lui vint une idée lumineuse. Il s'adressa aux vilaines passions humaines et trouva dès lors ce qu'il cherchait dans cette mine inépuisable.

« Défense expresse est faite de toucher à ces champs de pommes de terre ! » crièrent des hommes payés qui, à son de trompe, ras-

semblaient les passants sur les chemins et carrefours avoisinant les plantations.

On devine le résultat. D'innombrables ma-raudeurs vinrent dévaster, chaque nuit, les champs qui n'étaient gardés que pendant le jour, et c'est avec des larmes de joie que

l'excellent Parmentier reçut les rapports qu'on vint lui faire de tous côtés, sur le pillage scandaleux dont ses champs de pommes de terre étaient le théâtre.

ED. GRIMARD.

(*La suite prochainement.*)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### II

Les jours s'écoulaient paisibles. Je m'étais vite accoutumée à la monotone régularité de la vie de pension et je ne songeais pas à m'en plaindre.

Chaque semaine, me venait de la maison paternelle une lettre débordant d'affection, de conseils et de tendres avis de ma bonne mère. Si occupé qu'il fût, mon père trouvait presque chaque fois le temps d'y ajouter un mot. Longue missive et petit billet me ravissaient également, et même les informes gri-bouillages de ma petite Elsa. Il y avait tant à me dire sur tout ce qui se passait chez nous, car je n'oubliais rien ni personne.

Tous les dimanches, partait ma réponse, pleine de minutieux détails sur ce que je faisais, voyais, apprenais. Et, comme de juste, les faits et gestes du quatuor y jouaient un grand rôle. Plus nous nous connaissions, Hannah, Aïno, Sigrid et moi, plus nous nous aimions; du même âge, et à peu près de même force, nous luttions sans pitié aux heures de classe pour ne pas nous laisser dépasser les unes par les autres, notre amitié n'excluant pas les franches rivalités scolaires.

Le *quatuor*, mon père nous avait bien nommées. Attirées d'instinct par des affinités mystérieuses, nous nous complétions, et, pendant les récréations, toute rivalité cessant, nous nous entr'aidions. Hannah et Sigrid étaient de petites espiègles, d'une extrême vivacité, que leur nature primesautière entraînait souvent au delà des limites permises. Au contraire, Aïno était très calme, très sage, d'une prudence sans pareille, d'un

jugement au-dessus de son âge. Pour moi j'avais une ténacité peu ordinaire chez une fillette de treize ans et une certaine réserve me restait de mon éducation première. La sagesse d'Aïno me plaisait, mais les saillies de Hannah me ravissaient, et les éclats de rire de Sigrid étaient communicatifs comme nul autre.

Tout semblait concorder pour nous lier davantage. Les mêmes livres nous avaient égayées ou émues, les mêmes leçons nous passionnaient, et c'était à qui de nous témoignerait le plus d'affectueuse reconnaissance à notre chère maîtresse, cette M<sup>lle</sup> Mathilde qui m'avait tellement effrayée le premier jour et qui était pleine de bonté et de douceur, quoique sa main fine tint ferme les rênes du gouvernement de notre classe.

Avec quelle rapidité s'écoulaient les semaines et les mois.

Le matin, levées, habillées de bonne heure, lestées de ce substantiel déjeuner des pays froids, nous nous trouvions, dès huit heures moins vingt, au pied de l'escalier de la salle d'études encore fermée. Externes et pensionnaires babillaient à qui mieux mieux. C'était le moment des confidences, des questions, des nouvelles du dehors. On n'ouvrait les portes de la classe qu'à huit heures et il y avait tant de curiosités à satisfaire. Ne fallait-il pas, de toute nécessité, savoir si Hélène avait terminé son devoir de géographie, si Grétel avait pu trouver dans le dictionnaire tous les mots de sa version de français, si Maya avait bien appris sa leçon d'histoire et



si Selma avait été grondée par sa mère pour ses multiples fautes de la veille.

Au bruit de la clef dans la serrure, les conversations les plus palpitantes d'intérêt cessaient brusquement et toutes les fillettes n'avaient plus qu'une préoccupation : arriver première à sa place et « repasser » la leçon du jour avant l'entrée de la maîtresse.

Quelle précipitation. C'est, sur l'escalier de bois, comme un roulement de tonnerre, une bousculade effrénée vers l'antichambre où se trouve le vestiaire. Chacune des élèves a son endroit réservé : une patère pour y accrocher manteaux et capelines; une case pour y déposer les patins ou les caoutchoucs qui permettent aux petits pieds de rester chauds et secs pendant toute la durée de la classe.

Qu'on se dépêche! On a tant à faire : prendre en son cartable les livres et cahiers, emportés la veille pour étudier chez soi, et les ranger dans son pupitre, s'assurer que les plumes sont en bon état, les crayons taillés, et, pour tout cela, on n'a que quelques instants. Quand sonne la première cloche, cinq minutes avant huit heures, toutes les écolières doivent être en place, et silencieuses.

A huit heures juste, au son de la seconde cloche, toutes se lèvent et, à la file, se dirigent, division par division, vers la salle commune où l'on fait la prière du matin. L'une des grandes s'assied devant l'orgue-harmonium et, ayant au préalable indiqué le psaume qu'elle se dispose à accompagner, frappe les premiers accords. Avec un ensemble parfait, ces voix argentines entonnent le psaume désigné, puis la directrice lit un chapitre de la Bible, que l'on écoute dans le plus profond recueillement; elle y ajoute une courte prière qui trouve un écho dans tous les cœurs. Après quoi les élèves, toujours muettes et sérieuses, reprennent, dans le même ordre, le chemin de leurs classes respectives, et, pour une heure, on ne songe qu'à étudier.

Au bout de cette heure, la cloche annonce, non plus le travail, mais le repos : dix minutes de récréation. Qu'on a vite fait de fermer livres et cahiers pour courir vers l'immense salle de récréation, l'hiver, ou la cour,

l'été. Seule une fillette s'attarde en la classe déserte, c'est celle qui a sa « semaine d'ordre ». Elle ouvre les fenêtres pour renouveler l'air et prépare le nécessaire pour la leçon suivante.

De la salle où l'on s'amuse partent des cris de joie, des éclats de rire. C'est la réaction après une heure d'immobilité absolue et de tension d'esprit dans un silence complet. On chante. On danse, parmi les plus petites, et ce sont des hurlements de bonheur quand on peut, au passage, enserrer un austère professeur dans la ronde joyeuse.

Les maîtresses se prêtent bénévolement au jeu; autant elles savent maintenir la discipline en classe, autant elles sont familières et maternelles partout ailleurs que dans l'exercice de leurs fonctions. Aussi il faut voir combien leurs élèves les aiment.

Volontiers les autres peuples s'imaginent les populations du Nord froides, compassées, peu expansives en paroles et pas du tout démonstratives; mais nos petites Finlandaises sont souvent très caressantes, très affectueuses, presque méridionales dans leur manière d'être. Cela tient peut-être à notre origine demi-asiatique. Quand on pense que nous sommes cousins des Magyars de Hongrie, on s'étonne moins de nos caractères ardents.

Mais me voilà loin des dix minutes de récréation entre chaque heure de classe.

Si vous les entendiez, ces fillettes rieuses, chantant *Tule-tule*, *Kultani* et autres chants populaires, mélodies plaintives, rêveuses ou entraînantés, vous auriez envie d'en faire autant...

Les maîtresses ont l'œil à tout, elles surveillent les exercices gymnastiques à côté, et si, par hasard, une « petite » pleine d'ardeur a grimpé au dernier échelon de l'échelle ou tout au haut de la corde à nœuds, et n'ose plus redescendre seule, elle n'a pas le temps d'avoir peur, une main secourable l'a déjà soutenue.

La cloche interrompt les jeux comme par enchantement. On se retrouve devant son pupitre et un second coup de cloche ramène le silence avant même que le professeur soit

entré dans la salle. De jeunes sous-maîtresses ont mission de maintenir l'ordre ; mais l'habitude est si bien prise qu'elles ont bien rarement à élever la voix. La même ardeur apportée au jeu est mise dans l'accomplissement de ses devoirs, chez cette nation consciencieuse, habituée très jeune au raisonnement.

A dix heures, nouvelle interruption, celle-ci plus importante. Les externes s'en vont chez elles, les pensionnaires ont leur déjeuner qui les attend.

A midi recommencent les études.

Voulez-vous que nous assistions à une leçon d'allemand dans la première classe, par exemple ? Tous les regards sont fixés sur un grand tableau colorié que le professeur vient d'accrocher au mur. Le professeur, une jeune fille qui a séjourné deux ans à Hanovre pour acquérir un bon accent et qui a passé nombre d'examens, demande en allemand :

« Que représente cette image ? »

Les élèves qui se sentent capables de répondre à cette question lèvent la main, bien vite. Elles sont toutes anxieuses de montrer leur science. La maîtresse, M<sup>lle</sup> Maria, désigne l'une d'elles :

« Parlez, Fredrika ; dites-nous ce que vous savez à ce sujet. »

Et Fredrika s'empresse :

« L'image représente une maison de paysans. C'est le soir, nous sommes en hiver, etc., etc. »

Mais Fredrika a fait des fautes et plusieurs de ses compagnes s'en sont aperçues. Fautes de prononciation, solécismes, erreurs quelconques, tout est relevé avec soin, expliqué, commenté, M<sup>lle</sup> Maria provoquant les demandes et prodiguant les explications. La phrase enfin correcte, Fredrika doit la répéter en entier, la prononciation devenant alors le point principal et chaque élève répétant tout bas les intonations de M<sup>lle</sup> Maria pour tâcher de « se les mettre dans la tête » dans l'oreille plutôt, devrait-on dire en langage écolier.

M<sup>lle</sup> Maria passe alors à une autre élève :

« Faites-moi la description de cette chambre, Elli ? continue-t-elle, en allemand, bien entendu.

— La chambre est sens dessus dessous », répond Elli, une blondine potelée aux joues rondes pleines de fossettes.

M<sup>lle</sup> Maria ne s'attendait guère à cette réponse, mais, riant de sa naïveté, elle ne peut s'empêcher de constater que Elli a raison. Il se trouve sur l'*image* des objets hétéroclites jetés pêle-mêle sur le plancher, et entassés dans le but exprès d'enseigner aux élèves des noms de choses usuelles.

Poupée, brosse, bottines, boîtes, jouet ; chacun de ces objets devient tour à tour le sujet de demandes et de réponses.

M<sup>lle</sup> Maria est un vivant dictionnaire et tous les mots qui leur sont inconnus, les élèves attentives les notent à mesure sur leurs carnets pour les apprendre à loisir. Ainsi comprise, l'heure d'étude passe vite, sans fatigue, toujours intéressante et variée. C'est étonnant combien s'enrichit, en une seule fois, le vocabulaire des petites écolières. A la fin de la leçon, M<sup>lle</sup> Maria relit à haute voix tous ces mots nouvellement appris et les fait prononcer à chacune à tour de rôle. On a juste fini lorsque la cloche appelle les studieuses petites filles dans la cour. C'est encore une récréation. Elle se passe en plein air. Il fait si beau, il faut profiter d'un rayon de soleil. Sur la neige légèrement durcie, les diamants ruissent, les sapins ont des pendeloques de givre scintillantes comme des bijoux de prix. Les fillettes sont peu sensibles aux beautés de la nature ; mais, en tous pays, la neige a tant de charme pour les enfants. En Finlande, pendant les longs mois d'hiver, on patine, on fait des promenades en traîneau, des maisons de neige, que sais-je !

Ce jour-là, ce sont des boules de neige, activement jetées. Les espiègles prennent même pour cible M. Olan, professeur d'histoire, un bon vieux monsieur à barbe blanche et à lunettes, que les pensionnaires appellent « Papa » et qui est un vrai grand-père pour toutes.

M. Olan ayant eu le malheur de traverser la cour pendant que ses élèves s'amuse, transformées en vaillants guerriers, reçoit une avalanche de munitions qui s'effritent

sur sa houppelande et en font un Bonhomme Hiver, une statue de neige.

M. Olan sait entendre la plaisanterie. Comme un lion en colère, il secoue en riant sa chevelure presque aussi blanche que la neige qui la poudre et il est prêt à la riposte. Il se baisse, prend de la neige à pleines mains et, bien armé cette fois, attaque à son tour.

Toutes, alors, se liguent contre M. Olan, qui va avoir affaire à forte partie. Heureusement pour lui, la cloche disperse les assaillants et le devoir reprend pour une heure ses dociles victimes.

Après quoi, nouvelle récréation de dix minutes et nouvelle étude jusqu'à trois heures ;

puis, les cours terminés définitivement, le cantique final chanté et la prière dite avec le même cérémonial que le matin, les fillettes ont tout le reste de la journée pour se reposer, jouer et se préparer pour leurs leçons du lendemain.

C'est à ce moment que nous, le quatuor, nous nous retrouvions, toujours avec le même plaisir, pour étudier ensemble, nous aider mutuellement à faire nos devoirs et ensemble nous amuser des mille riens qui font la joie des pensionnaires de tous les pays, quels que soient leur âge et leur sagesse.

J. LERMONT.

(La suite prochainement.)

---

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

---

COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

---

III

Les Boers s'agitent.

Il était environ six heures après midi, et toute la famille, réunie sur la pelouse de Massey-Dorp, respirait avec ses hôtes la première brise du soir, quand Gérard survint hors d'haleine :

« Des visites !... cria-t-il. Et des visites en nombre, vous pouvez m'en croire !... »

— Qui donc ? demanda Colette.

— Les Mauvilain !... Je les ai bien reconnus de loin.

— Comment ! les Mauvilain chez nous ? dit M. Massey. Ah ! les braves gens, que je serai aise de les revoir... Connaissez-vous cette famille de fermiers boers, lady Théodora ? ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme, ou bien avaient-ils déjà émigré lorsque vous étiez ici ?

— Je les ai vus une fois ou deux. Colette m'a conduite à leur ferme, et je me rappelle avoir fort admiré la laiterie de dame Gudule. Ils avaient quitté la région ?

— Mais oui ; une invasion de chercheurs d'or, dont nous avons nous-mêmes eu cruellement à souffrir, les avait mis en fuite. M. Mauvilain, à ce moment-là père d'une robuste lignée de douze enfants, arrivée aujourd'hui, si je ne me trompe, au chiffre de quatorze, ne put endurer le voisinage des gens sans foi ni loi qui composaient cette tourbe. Il plia bagage et porta ses pénates plus loin, selon la coutume immémoriale du Boer harcelé ou molesté par des voisins incommodes...

— Ne jetez pas de pierres dans notre jardin, monsieur Massey, fit gaiement lady Théodora, et n'oubliez pas que les Boers descendent, en majeure partie, de ces huguenots qui ont dû fuir la France pour avoir la vie sauve, sous celui que vous appelez bien à tort le « grand roi »...

— Événement que je déplore, je vous l'avoue, car il a fait un mal incalculable à

mon pays... Mais si nous allions un peu au-devant de ces excellents Mauvilain, mesdames? Je suis curieux de savoir si quelque nouveau mécompte les pousse à voyager, ou si c'est simple désir de locomotion...

— Le *treksucht*, dit le docteur Lhomond. Les Boers nomment ainsi eux-mêmes le besoin irrésistible qui les amène si souvent à changer de place, en masse ou en famille...

— Hum!... fit Gérard. Pour moi, ils m'ont tout l'air de... »

Il s'arrêta.

« Quoi donc? demanda M. Massey.

— De partir en guerre, poursuivit Gérard en regardant lady Théodora... Leur caravane vous a une de ces allures guerrières...

— Peut-être feriez-vous mieux d'aller seuls à leur rencontre? dit M<sup>me</sup> Massey, craignant que l'entrevue fût peu agréable, soit pour lady Théodora, soit pour ses amis les Mauvilain. Nous vous attendrons ici.

— Moi, je vais avec mon père et Gérard, s'écria Colette. J'ai hâte d'embrasser Nicole; elle croirait que nous ne l'aimons plus, si je n'étais pas là. Vous permettez, lady Théodora?

— Certes, ma chère; ne vous gênez pas, je vous en prie... »

Gérard, Colette et Lina, qui ne quittait pas son amie plus que son ombre, descendirent en courant la pelouse, suivis à quelque distance par M. Massey, le docteur Lhomond, et Martial Hardouin.

La tête de la caravane débouchait au bord de la rivière comme les jeunes gens atteignaient les limites du verdoyant jardin. C'était une file de wagons lourdement chargés de meubles et d'instruments aratoires, tirés chacun par sept ou huit paires de bœufs, et autour desquels caracolaient une douzaine de cavaliers. Montés sur de solides petits chevaux du Transvaal, ils portaient le large feutre retroussé sur l'oreille, la carabine en bandoulière, deux revolvers passés dans la ceinture; sur leur poitrine se croisaient des lanières de cuir amplement garnies de paquets de cartouches. Ils avaient tous si grand air que les jeunes Massey en demeurèrent saisis. Cadet Mauvilain, leur vieil ami, dans cet équipage,

leur parut transformé; une flamme animait ses yeux gris, et sa bonne grosse face hollandaise paraissait avoir revêtu un caractère nouveau. L'ainé, Agrippa, qui venait en tête, sauta à bas de son cheval et serra vigoureusement les deux mains que lui tendait Gérard.

« Quoi! tous en route!... Dame Gudule!... Monsieur Mauvilain!... les tout petits!... Est-ce pour venir nous voir que vous vous êtes mobilisés en masse? s'écriait Gérard, tout heureux de retrouver ses amis.

— Non, jeune homme; nous n'avons point un but aussi agréable, et le terme de notre voyage est loin d'être atteint, répondit gravement M. Mauvilain. Mais nous n'aurions point voulu passer devant votre seuil sans vous saluer, puisque, aussi bien, c'est peut-être la dernière fois que nous nous verrons...

— Comment! vous quitteriez définitivement le pays? demanda M. Massey en s'approchant du premier wagon, dans lequel, à côté de la lourde et imposante figure du fermier boer, se distinguait le visage pâle et anxieux de dame Gudule, serrant dans ses bras son nouveau-né.

— Nous y sommes poussés par la haine et la méchanceté des puissants! répliqua le vieux Boer. Mais qu'ils y prennent garde! La punition du ciel s'appesantira sur eux! *La vengeance est mienne!* a dit le Seigneur. *J'étendrai ma droite sur mon peuple, et le méchant s'abattra comme l'herbe fauchée!* Et si nous devons quitter bientôt ce monde, rappelez-vous, mes fils, que le juste aura sa récompense dans l'autre, *là où le méchant cesse de tourmenter et où celui qui est las trouve le repos!*

— *Amen!* prononcèrent les jeunes gens en se découvrant.

— Mais, avant de chercher le repos, mon père, dit l'ainé en se redressant, nous ferons quelque beau coup de feu pour la défense du pays, j'espère!

— Je n'y contredis point, mon fils. J'ai encore, grâce au ciel, bon pied, bon œil. Et j'entends bien décharger jusqu'à mon dernier lingot de plomb avant de me déclarer vaincu. Ceux de mes enfants qui sont en âge de tenir



une arme, tant filles que garçons, sauront soutenir leur père, et j'y compte !

— Des coups de feu !... Comment ! la guerre serait-elle déclarée ? s'écria M. Massey, le cœur serré à la vue de la nichée de têtes blondes abritées sous l'aile maternelle — faible rempart ! — comme pour y chercher une protection contre les événements.

— Si la guerre n'est pas déclarée, elle le sera demain !... La guerre sainte !... prononça lentement le fermier. D'un côté les deux petites Républiques sœurs, le Transvaal et l'Orange, de l'autre l'Angleterre et ses milliards !... Ah ! ils croient venir facilement à bout de nous !... Que sommes-nous pour eux ?... *une poignée de paysans révoltés*, disent-ils... mais nous disons, nous autres, que nous sommes les libres citoyens d'un État libre, et que nous saurons mourir, s'il le faut, pour la défense de notre indépendance... Qu'ils viennent donc nous chercher chez nous, les *dandies* anglais, les lords mirriflores !... Nous n'irons point les relancer dans leur île, mais s'ils envahissent notre pays, qu'ils prennent garde !... Nous ne demandons rien à personne que la liberté de vivre et de penser à notre guise, de cultiver en paix ce coin de notre patrie nouvelle, puisqu'on a réussi à nous chasser de toutes celles que notre race avait héritées des aïeux !... Vivre libres ou mourir, voilà notre seule ambition... Et la plus humble fillette de notre sang pense comme moi. Voilà cent ans que l'Anglais nous traque, continua le Boer en se dressant sur ses pieds et enveloppant l'horizon d'un geste large. Je m'étais réfugié ici, croyant leur échapper enfin. Eh bien ! ils sont venus m'y pourchasser encore !... Ce fils de Satan, cet impie qu'on nomme Cecil Rhodes, ce financier sans scrupules qui vendrait son âme, dit-on, s'il trouvait acquéreur pour pareille marchandise, cet Amalécite s'est emparé de notre libre territoire, et, au nom de la couronne britannique, il l'a dénommé *Rhodesia*, il a prétendu qu'il appartenait à la veuve de Windsor !... Eh bien ! non !... Je dis non ! Cette terre qu'ils veulent nous prendre appartient à ceux qui s'y sont les premiers

(1) Sobriquet de la reine d'Angleterre.

établis. Elle est à moi cette terre, à moi qui l'ai défrichée, ensemencée, plantée, arrosée de ma sueur ; elle appartient à mes fils qui y sont nés, qui y ont grandi ; à vous aussi qui en avez fait un Eden verdoyant, et non pas à cet étranger, à cet affamé de lucre qui vient me dire : « Ceci est mien ! Ce n'est plus un territoire libre, mais une province britannique. Incline-toi devant la Couronne. Baisse la tête, renie ton vieil oncle Paul<sup>2</sup>, rends hommage à Victoria, impératrice et reine... »

— Jamais !... s'écrièrent d'une seule voix les jeunes Mauvilain. Père, dispose de nous ! La dernière goutte de notre sang coulera avant que nous nous humiliions devant l'étranger !...

— Et cette terre, Cecil Rhodes prétend la tenir de la charte conférée à sa Compagnie, continua le Boer, avec tous les privilèges souverains, droit de haute et basse justice, droit de lever des troupes, d'établir des règlements — et, chose plus monstrueuse encore — droit de propriété entière de toutes les terres, du sol et du sous-sol, des forêts, des eaux, des mines, des carrières, droit de concéder ces terres à qui bon lui semble, sous les conditions et redevances de son choix... Est-ce que cela ne crie pas vengeance ?... Est-ce qu'un homme ayant du sang dans les veines souffrira cet outrage qu'on vienne à sa barbe s'emparer du fruit de son labeur en disant : « Ceci est bon, donc c'est chose de la Reine... Ote-toi de là que je m'y mette ?... » Non, nous ne le souffrirons pas ! Nous n'avons pas cédé au roi de France, nous ne céderons pas aux brigands anglais !... »

La famille Massey considérait dans une douloureuse émotion ce père, cette mère, ces enfants émigrant avec armes et bagages, pour aller au-devant de l'envahisseur, et n'ayant en perspective que la guerre...

« Oh ! monsieur Mauvilain, que je suis désolée de ce qui vous advient, s'écria Colette en joignant les mains, tandis que des larmes montaient à ses yeux ! Faut-il vraiment que vous partiez ?... Ne pourriez-vous rester chez nous ?... Si vous reconstruisiez votre maison

(2) Nom familier du président Krüger.

ici, près de la nôtre?... Nous nous protégeons mutuellement...

— Non, jeune dame. Le pays a besoin de tous ses fils. Vous seriez la dernière, j'en suis sûr, à me conseiller de l'abandonner dans son pressant besoin.

— Mais Nicole?... où est donc ma petite Nicole?... reprit Colette en s'essuyant les yeux. Comment se fait-il que je ne la voie pas au milieu de vous? »

Un sanglot s'échappa de la poitrine de dame Gudule.

« Dieu nous vienne en aide!... s'écria-t-elle en gémissant. Voyez, chère dame, le malheur qui nous a frappés avant-hier, presque au début du voyage!... »

Et tandis que tous se pressaient autour du wagon, qu'Agrippa et Cadet Mauvilain aidaient Colette à y monter, on vit la pauvre Nicole, la fille aînée du fermier, couchée sur un matelas, le visage enflammé de fièvre, les yeux lourds, plongés dans une sorte de stupeur.

« Qu'est-il donc arrivé? s'écria le docteur Lhomond. Cette pauvre enfant paraît tout à fait malade!

— Elle est tombée, monsieur le docteur! Son pied a tourné sur une pierre roulante, et quand ses frères l'ont relevée il lui a été impossible de se soutenir... répondit en pleurant dame Gudule. Elle a, bien sûr, la jambe cassée...

— La jambe cassée! s'écria Colette. Mais alors il est impossible qu'elle continue le voyage!

— Elle souffre mille morts!... dit la digne mère en sanglotant. Chaque cahot, le moindre heurt lui arrache un cri et, depuis son accident, à peine si quelques gouttes d'eau ont passé ses lèvres... O ma Nicole, ma fille chérie, mon aimée, faut-il que je te voie mourir sans secours sous mes yeux!... »

Les Mauvilain contemplaient d'un œil sombre le groupe éploré de la mère et de la jeune fille.

« Puisse son sang innocent retomber sur la tête de ses bourreaux, prononça le vieux Boer d'un ton farouche. Si l'enfant meurt, Cecil Rhodes l'aura tuée!... »

— Il n'est pas question de mourir, par bonheur, dit le docteur Lhomond qui avait procédé à un rapide examen de la jambe blessée. Il s'agit d'une simple luxation, mais pour laquelle le repos absolu dans un lit est impérieusement commandé.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... gémit dame Gudule. Que devenir?... que faire?...

— Il faut à coup sûr que Nicole au moins reste parmi nous jusqu'à guérison complète, dit Colette avec décision. Monsieur Mauvilain, vous ne pouvez refuser de nous la laisser, elle, si vous ne consentez point à demeurer tous auprès de nous en attendant qu'elle soit en état de poursuivre sa route...

— Combien de temps cela demanderait-il? s'informa le Boer.

— Deux semaines au moins avant que Nicole se meuve librement », répliqua le docteur.

Le Boer eut un geste de découragement.

« Deux semaines!... Impossible! Nous devons y renoncer.

— Mais vous ne sauriez l'emmener dans cet état! s'écria Colette.

— Et pourtant, la quitter... La laisser derrière nous!... gémit la pauvre mère.

— Ne pourrait-on — monsieur le docteur Lhomond ne pourrait-il réduire la luxation et ma sœur continuer la route? suggéra Agrippa Mauvilain.

— Ce serait encourir la responsabilité la plus grave, et la nécessité seule nous forcerait à recourir à cet expédient, prononça le docteur. Le mal a empiré pendant les quarante-huit heures qui se sont écoulées depuis l'accident. Les tissus sont enflammés; je ne réponds de rien, si elle n'a pas le repos, — le repos *absolu*, je le répète. Il est indispensable.

— Dame Gudule... ne pourriez-vous rester auprès d'elle? demanda Colette en prenant tendrement les mains de la pauvre mère.

— Hélas!... quitter mon mari... mes fils... mes petits enfants?... Est-ce possible?... Non, ma place est auprès d'eux!...

— Il est écrit : *La femme quittera ses parents et suivra en tous lieux son époux*, dit solennellement le Boer. Allons, femme,

courage! Embrassez votre enfant et remerciez le ciel qui a permis que ces bons amis se trouvent sur votre route pour lui donner les soins dont elle a si grandement besoin... Il le faut! Notre fille sera en bonnes mains, et, s'il plaît à Dieu, nous la reverrons bientôt... »

Dame Gudule ne pouvait se résoudre à laisser sa fille hors de sa portée; les jeunes enfants mêlaient leurs pleurs aux siens; enfin, les fils aînés descendirent avec précaution du chariot le matelas sur lequel reposait la chère Nicole, inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

Henri et Gérard saisi-

rent adroitement les bouts du matelas, et, relayés par le docteur et Martial Hardouin, ils transportèrent la jeune fille jusqu'à la maison.

Grand fut l'émoi lorsqu'on les vit arriver avec leur fardeau. La pauvre petite reposait comme un oiseau blessé, ses beaux cheveux d'or pâle foisonnant autour de son visage, paré par la fièvre d'un brûlant incarnat. Les paupières closes, Nicole ne se rendait compte de rien. On eut vite fait de la cou-

cher sur un bon lit, dans une chambre fraîche et aérée. Aidé de M<sup>me</sup> Massey et de Martine le docteur réduisit la luxation, et, une heure plus tard, la malade s'endormait

enfin paisiblement.

Agrippa Mauvilain et dame Gudule qui avaient accompagné leur fille et assisté à l'opération (abandonnant le convoi à la garde du fils aîné), consentirent alors à prendre un léger repas, pour ne pas manquer aux lois de l'hospitalité. Mais ils se tinrent debout, ne voulant pas s'asseoir à la même table que les visiteurs anglais de Massey-Dorp. Et, aussitôt après

cette collation, ils partirent pour rejoindre leurs enfants afin de se remettre en marche au point du jour.

« Adieu et merci! dit le père en serrant les mains qui se tendaient vers lui. Nous vous laissons Nicole. Vous nous la rendrez aussitôt que possible, car sa place est avec nous quand nous marchons contre les ennemis de notre indépendance!... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

V

### Première journée de marche.

Il était un peu plus de huit heures lorsque John Cort, Max Huber, Khamis et l'enfant prirent direction vers le sud-ouest.

A quelle distance rencontreraient-ils le cours d'eau qu'ils comptaient pouvoir suivre jusqu'à son confluent avec l'Oubanghi?... Aucun d'eux ne l'eût pu dire. Et ce cours d'eau, encore qu'il eût paru couler vers la forêt, après avoir contourné le tertre des tamarins, n'obliquait-il pas à l'ouest?... Et s'il en longeait la lisière au lieu de la traverser?... Et enfin, si les obstacles, roches ou rapides encombraient son lit au point de le rendre innavigable?... C'était l'inconnu... D'autre part, la forêt n'était-elle pas infranchissable?... Si cette verte agglomération d'arbres était dépourvue de sentiers ou du moins de passées ouvertes par les animaux entre les halliers, il est certain que des piétons ne pourraient s'y frayer une route sans employer le fer ou le feu. Khamis et ses compagnons allaient-ils trouver, dans les parties fréquentées par les gros quadrupèdes, le sol dégagé, les broussailles piéti-

nées, les lianes rompues, le cheminement libre?...

Llanga, comme un agile furet, courait en avant, bien que John Cort lui recommandât de ne pas s'éloigner. Mais, lorsqu'on le perdait de vue, sa voix perçante ne cessait de se faire entendre.

« Par ici... par ici! » criait-il.

Et tous trois marchaient vers lui, en suivant les percées qu'il venait de suivre.

Lorsqu'il fallut s'orienter au milieu de ces massifs, l'instinct du foreloper intervint utilement. D'ailleurs, le soleil brillait ce jour-là, et, par l'interstice des frondaisons, il était possible de relever sa position dans le ciel. En ce mois de mars, à l'heure de sa culmination, il montait presque au zénith, qui, pour cette latitude, occupe la ligne de l'équateur céleste.

Cependant le feuillage s'épaississait à ce point qu'un demi-jour à peine régnait sous ces milliers d'arbres. Par les temps couverts, ce devait être presque de l'obscurité. La nuit, les ténèbres seraient si profondes que toute cir-



culatation deviendrait impossible. Il est vrai, l'intention de Khamis était de faire halte entre le soir et le matin, de choisir un abri au pied de quelque tronc si la pluie venait à tomber, de n'allumer de feu que le temps de cuire le gibier abattu dans l'avant ou l'après-midi. Quoique la forêt ne dût pas être fréquentée par les indigènes — et on n'avait pas trouvé trace de ceux qui avaient campé sur sa lisière — mieux valait ne point signaler sa présence par l'éclat d'un foyer. Au surplus, quelques braises ardentes, disposées sous la cendre, devaient suffire à la cuisine, et il n'y avait rien à craindre du froid à cette époque de la saison africaine.

En effet, la caravane avait déjà eu à souffrir des chaleurs en parcourant les plaines de cette région intertropicale. La température y atteignait un degré excessif. A l'intérieur de ces immenses bois, Khamis, Max Huber, John Cort seraient moins éprouvés, les conditions étant plus favorables au long et pénible parcours que leur imposaient les circonstances. Il va de soi que pendant ces nuits, imprégnées des feux du jour, à la condition que le temps fût sec, il n'y avait aucun inconvénient à coucher en plein air.

La pluie, c'était là ce qui était le plus à craindre en ces contrées où les saisons sont toutes pluvieuses. Sur la zone équinoxiale se rencontrent les vents alizés qui s'y neutralisent. De ce phénomène climatique il résulte que l'atmosphère est généralement calme, et les nuages y versent leurs vapeurs condensées en d'interminables averses. Toutefois, depuis une semaine le ciel s'était très rasséréné au retour de la lune, et, puisque le satellite terrestre paraît avoir une influence météorologique, peut-être pouvait-on compter sur une quinzaine de jours que ne troublerait pas la lutte des éléments.

En cette partie de la forêt qui s'abaissait en pente peu sensible vers les rives de l'Oubanghi, le terrain n'était pas marécageux comme il le serait sans doute plus au sud. Le sol, très ferme alors, était tapissé d'une herbe haute et drue qui rendait le cheminement lent

et difficile, lorsque le pied des animaux ne l'avait pas foulé.

« Eh ! fit observer Max Huber, il est regrettable que nos éléphants n'aient pas pu foncer dans la forêt !... Ils auraient brisé les lianes, déchiré les broussailles, aplani le sentier, écrasé les ronces... »

— Et nous avec... répliqua John Cort.

— Assurément, affirma le foreloper. Contentons-nous de ce qu'ont fait les rhinocéros et les buffles... Où ils ont passé, il y aura pour nous passage. »

Khamis, d'ailleurs, connaissait ces forêts de l'Afrique centrale pour avoir souvent parcouru celles du Congo et du Cameroun. On comprendra, dès lors, qu'il ne fût point embarrassé de répondre relativement aux essences forestières si diverses, qui foisonnaient dans celle-ci. John Cort s'intéressait à l'étude de ces magnifiques échantillons du règne végétal, à ces phanérogames dont on n'a pas catalogué moins de sept espèces entre le Congo et le Nil.

« D'autant mieux, disait-il, qu'il en est d'utilisables, susceptibles de varier le monotone menu des grillades. »

Sans parler des gigantesques tamarins qui poussaient en grand nombre, les mimosas d'une hauteur extraordinaire et les baobabs dressaient leurs cimes à une altitude de cent cinquante pieds. A vingt et trente mètres s'élevaient des sabliers de la famille des euphorbiacées, à branches épineuses, à feuilles larges de six à sept pouces, doublées d'une écorce à substance laiteuse, et dont la noix, lorsque le fruit est mûr, fait explosion en projetant la semence de ses seize compartiments. Et, s'il n'eût possédé l'instinct de l'orientation, Khamis n'aurait-il pu s'en rapporter aux indications du *sylyphinum lacinatum*, puisque les feuilles radicales de cet arbuste se tordent de manière à présenter leurs faces à l'est et à l'ouest ?

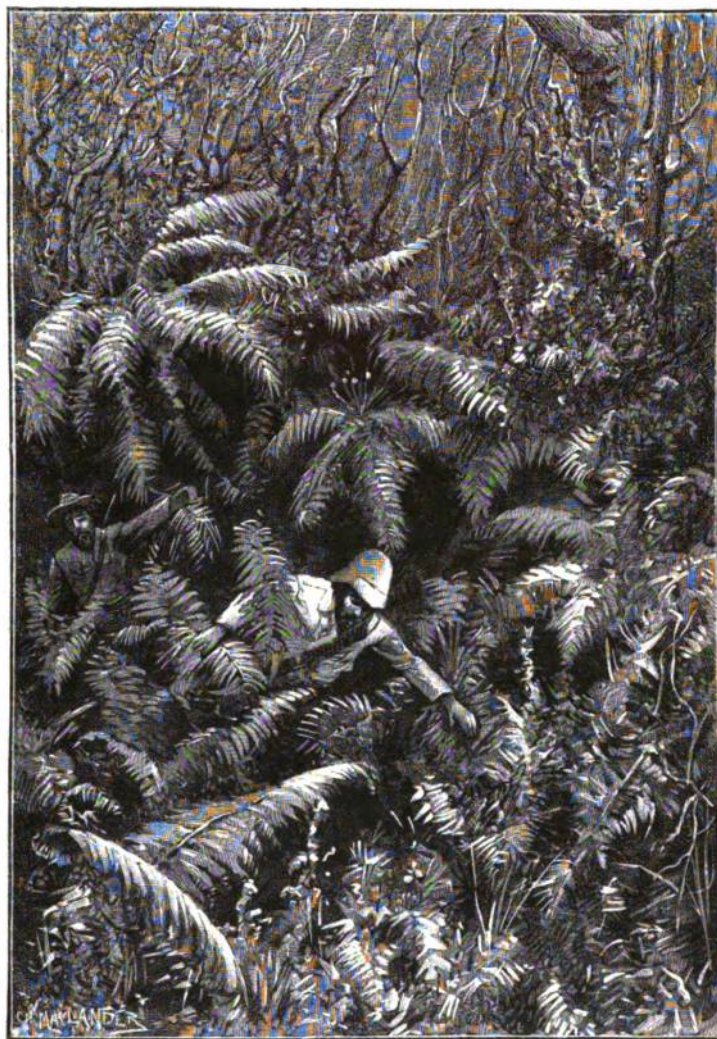
En vérité, un Brésilien perdu sous ces profonds massifs se serait cru au milieu des forêts vierges du bassin de l'Amazone. Tandis que Max Huber pestait contre les buissons nains qui hérissaient le sol, John Cort ne



se lassait pas d'admirer ces tapis verdoyants de haute lisse, où se multipliaient le phrynium et les aniômes, les fougères de vingt sortes qu'il fallait écarter. Et quelle variété d'arbres, les uns de bois dur, les autres de bois mou ! Ceux-ci, ainsi que l'a fait remarquer Stanley, lors de son *Voyage dans les ténèbres de l'Afrique*, remplacent le pin et le sapin des zones hyperboréennes. Rien qu'avec leurs larges feuilles, les indigènes ne sont pas gênés de se construire des cabanes pour une halte de quelques jours. Puis la forêt possédait encore par milliers des teks, des acajous, des cœurs-verts, des arbres de fer, des campêches de nature imputrescible, des copals de venue superbe, des manguiers arborescents, des sycomores qui pouvaient rivaliser avec les plus beaux de l'Afrique orientale, des orangers à l'état sauvage, des figuiers dont le tronc était blanc comme s'il eût été chaulé, des « mpafous » colossaux et d'autres arbres de toutes espèces.

En réalité, ces multiples produits du règne végétal ne sont pas assez pressés pour nuire au développement de leur ramure, sous l'influence d'un climat à la fois chaud et humide. Il y aurait eu passage même pour les chariots d'une caravane, si des câbles, mesurant jusqu'à un pied d'épaisseur, n'eussent été tendus entre leurs bases. C'étaient d'interminables lianes qui s'enroulaient autour des fûts comme des fouillis de serpents. De toutes parts s'enchevêtraient un enguirlandement de branchages dont on ne saurait se faire une idée, des tortis capricieux, des festons ininterrompus allant des massifs aux halliers. Pas un rameau qui ne fût rattaché au rameau voisin ! Pas un

tronc qui ne fût relié par ces longues chaînes végétales, dont quelques-unes pendaient jusqu'à terre comme des stalactites de verdure ! Pas une rugueuse écorce qui ne fût tapissée de mousses épaisses et veloutées sur lesquelles



couraient des millions d'insectes aux ailes pointillées d'or !

Et des moindres amalgames de ces frondaisons s'échappait un concert de gazouillements, de hululements, ici des cris, là des chants, qui s'éparpillaient du matin au soir.

Les chants, c'étaient des myriades de becs qui les lançaient en roulades, trilles, rossignolades plus variées et plus aigües que celles d'un sifflet de quartier-maître à bord d'un navire de guerre. Et pouvait-on n'être point assourdi par ce monde ailé des ibis, des

perroquets, des huppés, des hiboux, des écu-reuils volants, des merles, des perruches, des tête-chèvres, sans compter les oiseaux-mouches, agglomérés comme un essaim d'abeilles entre les hautes branches?...

Les cris, c'étaient ceux d'une colonie simienne, que poussaient dans un charivarique accord des babouins à poil grisâtre, des colobes encamaillés, des grenuches à fourrure noire, des macaques, des chimpanzés, des mandriles, des gorilles, les plus vigoureux et les plus redoutables singes de la faune africaine. Jusqu'alors, ces quadrumanes, bien qu'ils fussent en bandes, ne s'étaient livrés à aucune manifestation hostile contre Khamis et ses compagnons, les premiers hommes, sans doute, qu'ils apercevaient au fond de cette forêt de l'Afrique centrale. Il y avait lieu de croire, en effet, que jamais êtres humains ne s'étaient aventurés sous ces massifs. De là, chez la gent simiesque, plus de curiosité que de colère. En d'autres parties, au Congo et au Cameroun, il n'en eût pas été de même. Depuis longtemps, l'homme y a fait son apparition. Les chasseurs d'ivoire, auxquels des centaines de bandits, indigènes ou non, prêtent leur concours, n'en sont plus à étonner des singes, depuis longtemps témoins des ravages que ces aventuriers exercent, et qui coûtent tant de vies humaines.

Après une première halte au milieu de la journée, une seconde fut faite à six heures du soir. Le cheminement avait présenté parfois de réelles difficultés pour traverser d'inextricables réseaux de lianes. Les couper et les rompre exigeait un pénible travail. Toutefois, sur une grande étendue du parcours s'étaient ouverts des sentiers fréquentés plus particulièrement par les buffles, dont quelques-uns furent entrevus derrière les halliers, — entre autres des onjas de forte taille.

Ces ruminants ne laissent pas d'être redoutables, grâce à leur force prodigieuse, et les chasseurs doivent éviter, quand ils les attaquent, d'être chargés par eux. Les tirer entre les deux yeux, pas trop bas, afin que la blessure soit foudroyante, c'est le plus sûr moyen de les abattre.

John Cort et Max Huber n'avaient pas eu l'occasion d'exercer leur adresse contre ces onjas, qui s'étaient tenus hors de portée. D'ailleurs, la chair d'antilope ne manquait pas encore, et il fallait ménager les munitions. Pas un coup de fusil ne devait retentir pendant cette traversée, tant qu'il ne s'agirait pas de la défense personnelle ou de la nécessité de pourvoir à la nourriture quotidienne.

Ce fut au bord d'une petite clairière que, le soir venu, Khamis donna le signal d'arrêt. Là s'élevait un arbre haut de cent cinquante pieds, dépassant la futaie environnante. A six mètres du sol, s'étendait son feuillage d'un vert tirant sur le gris, entremêlé de fleurs d'un duvet blanchâtre qui tombait en neige autour d'un tronc à l'écorce argentée. C'était un de ces cotonniers d'Afrique, dont les racines sont disposées en arcs-boutants, et sous lesquelles on peut trouver abri.

« Le lit est tout fait!... s'écria Max Huber. Pas de sommier élastique, sans doute, mais un matelas de coton et nous en aurons l'étreinte! »

Le feu allumé avec le briquet et l'amadou dont Khamis était amplement approvisionné, ce troisième repas fut semblable au premier du matin et au deuxième de la méridienne. Par malheur, — mais comment ne point s'y résigner? — le biscuit manquait, ce biscuit qui avait remplacé le pain pendant la campagne. Il fallait se contenter des grillades qui, d'ailleurs, satisfirent l'appétit dans une large mesure.

Le souper fini, avant d'aller s'étendre entre les racines du cotonnier, John Cort dit au foreloper :

« Si je ne me trompe, nous avons toujours marché dans le sens du sud-ouest... »

— Toujours, répondit Khamis, en même direction que le soleil... Chaque fois que j'ai pu l'apercevoir, j'ai relevé la route...

— A combien de lieues estimez-vous nos étapes pendant cette journée?... »

— De quatre à cinq, monsieur John, et, si nous continuons de la sorte, en moins d'un mois, nous aurons atteint les rives de l'Oubanghi.

— Bon, reprit John Cort, n'est-il pas pru-



dent de compter avec les mauvaises chances?... — Jusqu'ici il ne semble pas, mon cher  
 — Et aussi avec les bonnes, répartit Max | Max...



UNE MAIN SE POSA SUR SON ÉPAULE. (Page 103.)

Huber. Qui sait si nous ne rencontrerons pas  
 quelque cours d'eau, qui nous permettra de  
 descendre sans fatigue..

— C'est que nous ne sommes pas assez  
 avancés dans l'ouest, affirma Khamis, et je se-  
 rais très surpris si demain ou après-demain...



— Faisons comme si nous ne devions pas profiter d'une rivière, répliqua John Cort. Après tout, un voyage d'une trentaine de jours, si les difficultés ne sont pas plus insurmontables que pendant cette première journée, ce n'est pas pour effrayer des chasseurs africanisés comme nous le sommes!

— Et encore, ajouta Max Huber, je crains bien que cette mystérieuse forêt ne soit totalement dépourvue de mystère!

— Tant mieux, Max!

— Tant pis, John! — Et, maintenant, Llanga, allons dormir...

— Oui, mon ami Max », répondit l'enfant, dont les yeux se fermaient de sommeil, après les fatigues d'une longue route sur laquelle il n'était jamais resté en arrière.

Aussi fallut-il le transporter entre les racines du cotonnier, et l'accoter dans le meilleur coin.

Le foreloper s'était offert à veiller toute la nuit. Ses compagnons n'y voulurent point consentir. On se relayerait de trois heures en trois heures, bien que les entours de la clairière ne parussent pas suspects. Mais la prudence commandait d'être sur ses gardes jusqu'au lever du jour.

Ce fut Max Huber qui prit la première faction près du foyer éteint, tandis que John Cort et Khamis s'étendaient sur le blanc duvet tombé de l'arbre.

Max Huber, sa carabine chargée à portée de la main, appuyé contre une des racines, s'abandonna au charme de cette tranquille nuit. Dans les profondeurs de la grande forêt, tous les bruits du jour avaient cessé. Il ne passait entre les ramures qu'une haleine régulière, la respiration de ces arbres endormis. Les rayons de la lune, très élevée vers le zénith, glissaient par les interstices du feuillage et zébraient le sol de zigzags argentés. Au delà de la clairière, les dessous s'illuminaient aussi du scintillement des irradiations lunaires.

Très sensible à cette poésie de la nature, Max Huber la goûtait, l'aspirait, pourrait-on dire, croyait rêver parfois et cependant ne dormait point. Ne lui semblait-il pas qu'il fût

le seul être vivant au milieu de ce monde végétal?...

Monde végétal, c'était bien ce que son imagination faisait de cette grande forêt de l'Oubanghi!

« Et, pensait-il, si l'on veut pénétrer les derniers secrets du globe, faut-il donc aller jusqu'aux extrémités de son axe, pour découvrir ses derniers mystères?... Pourquoi, au prix d'effroyables dangers et à la condition de rencontrer des obstacles peut-être infranchissables, pourquoi tenter la conquête des deux pôles?... Qu'en résulterait-il?... La solution de quelques problèmes de météorologie, d'électricité, de magnétisme terrestre!... Cela vaut-il que l'on ajoute tant de noms aux néerologies des contrées australes et boréales?... Est-ce qu'il ne serait pas plus utile, plus curieux, au lieu de courir les mers arctiques et antarctiques, de fouiller les aires infinies de ces forêts et de vaincre leur farouche impénétrabilité?... Comment! il en existe de telles en Amérique, en Asie, en Afrique, et aucun pionnier n'a eu jusqu'ici la pensée d'en faire son champ de découvertes, ni le courage de se lancer à travers cet inconnu?... Personne n'a encore arraché à ces arbres le mot de leur énigme comme les anciens aux vieux chênes de Dodone?... Et n'avaient-ils pas eu raison, les mythologistes, de peupler leurs bois de faunes, de satyres, de dryades et d'hamadryades, de nymphes imaginaires?... D'ailleurs, pour se restreindre aux données de la science moderne, ne peut-on admettre, en ces immensités forestières, l'existence d'êtres nouveaux, appropriés aux conditions de cet habitat?... A l'époque druidique, est-ce que la Gaule transalpine n'abritait pas des peuplades à demi sauvages, des Celtes, des Germains, des Ligures, des centaines de tribus, des centaines de villes et de villages, ayant leurs coutumes particulières, leurs mœurs personnelles, leur originalité native, à l'intérieur de ces forêts dont la toute-puissance romaine ne parvint pas sans grands efforts à forcer les limites?... »

Ainsi songeait Max Huber.

Or, précisément, en ces régions de l'Afrique

équatoriale, est-ce que la légende n'avait pas signalé des êtres à un degré inférieur de l'humanité, des êtres quasi-fabuleux?... Est-ce que cette forêt de l'Oubanghi n'avoisinait pas, à l'est, les territoires reconnus par Schweinfurth et Junker, le pays des Niam-Niam, ces hommes à queue, qui, il est vrai, ne possédaient aucun appendice caudal?... Est-ce que Henry Stanley, dans les contrées au nord de l'Itouri, n'avait pas rencontré des pygmées hauts de moins d'un mètre, parfaitement constitués, à peau luisante et fine, aux grands yeux de gazelle, dont le missionnaire anglais Albert Lhyd a constaté l'existence entre l'Ouganda et la Cabinda, plus de dix mille, abrités sous la ramure ou perchés sur les grands arbres, des Bambusti, ayant un chef auquel ils obéissaient docilement?... Est-ce que dans les bois de Ndouqourbocha, après avoir quitté Ipoto, il n'avait pas traversé cinq villages, abandonnés de la veille par leur population lilliputienne?... Est-ce qu'il ne s'était pas trouvé en présence de ces Ouambouttis, Batinas, Akkas, Bazoungons, dont la stature ne dépassait pas cent trente centimètres, réduite même, pour certains d'entre eux, à quatre-vingt-douze, et d'un poids inférieur à quarante kilogrammes?... Et, cependant, ces tribus n'en étaient pas moins intelligentes, industrieuses, guerrières, redoutables, avec leurs petites armes, aux animaux comme aux hommes, et très craintes des peuplades agricoles des régions du haut Nil?...

Aussi, emporté par son imagination, son appétit des choses extraordinaires, Max Huber s'obstinait-il à croire que la forêt de l'Oubanghi devait renfermer des types étranges, dont les ethnographes ne soupçonnaient pas l'existence. Pourquoi pas des humains qui n'auraient qu'un œil comme les Cyclopes de la Fable, ou dont le nez, allongé en forme de trompe, permettrait de les classer, sinon dans l'ordre des pachydermes, du moins dans la famille des proboscidiens?...

Max Huber se laissait entraîner à des rêveries scientifico-fantaisistes, oubliant tant soit peu son rôle de sentinelle. L'ennemi se fût approché sans avoir été signalé à temps pour que Khamis et John Cort pussent se mettre sur la défensive...

Une main se posa sur son épaule.

« Eh !... quoi?... fit-il en sursautant.

— C'est moi, lui dit son compagnon, et ne me prends pas pour un sauvage de l'Oubanghi !... Rien de suspect?...

— Rien...

— Il est l'heure à laquelle il est convenu que vous iriez vous reposer, mon cher Max...

— Soit, mais je serai bien étonné si les rêves que je vais faire en dormant valent ceux que j'ai faits sans dormir ! »

La première moitié de cette nuit n'avait point été troublée, la seconde ne le fut pas davantage, lorsque John Cort eut remplacé Max Huber, et lorsque Khamis eut relevé de sa faction John Cort.

## VI

### Toujours en direction du sud-ouest.

Le lendemain, à la date du 11 mars, parfaitement remis des fatigues de la veille, John Cort, Max Huber, Khamis et Llanga se disposèrent à braver celles de cette seconde journée de marche.

Après avoir quitté l'abri du cotonnier, ils firent le tour de la clairière, salués par des myriades d'oiseaux qui remplissaient l'espace de trilles assourdissants et de points d'orgue à rendre jaloux les Patti et autres virtuoses de la musique italienne.

Avant de se mettre en route, la sagesse commandait de faire un premier repas. Il se composa uniquement de la viande froide d'antilope, de l'eau d'un ruisseau, qui serpentait sur la gauche, et auquel fut remplie la gourde du foreloper.

Le début de l'étape se fit à droite, sous les ramures que traversaient déjà les premiers rayons du soleil, dont la position fut relevée avec soin.

Évidemment ce quartier de la forêt était

fréquenté par de puissants quadrupèdes ; les passées s'y multipliaient dans tous les sens. Et de fait, au cours de la matinée, on aperçut un certain nombre de buffles et même un couple de rhinocéros qui se tenaient à distance. Comme ils n'étaient point d'humeur batailleuse, sans doute, il n'y eut pas lieu de dépenser les cartouches à repousser une attaque.

La petite troupe ne s'arrêta que vers midi, ayant franchi une bonne douzaine de kilomètres.

En cet endroit, John Cort put abattre un couple d'outardes de l'espèce des korans qui vivent dans les bois, volatiles au plumage d'un noir de jais sous le ventre. Leur chair, très estimée des indigènes, inspira cette fois la même estime à un Américain et à un Français au repas de midi.

« Je demande, avait toutefois dit Max Huber, que l'on substitue le rôti aux grillades... »

— Rien de plus facile ! » s'était hâté de répondre le foreloper.

Et une des outardes, plumée, vidée, embrochée d'une baguette, rôtie à point devant une flamme pétillante, fut dévorée à belles dents.

Khamis et ses compagnons se remirent en route à travers les massifs, dans des conditions plus pénibles que la veille. A suivre la direction du sud-ouest, les passées se présentaient moins fréquemment. Il fallait se frayer un chemin entre les broussailles, aussi dures que les lianes dont les cordons durent être tranchés au couteau. La pluie vint à tomber pendant quelques heures, — une pluie assez abondante. Mais telle était l'épaisseur des frondaisons que c'est à peine si le sol en recevait quelques gouttes. Toutefois, au milieu d'une clairière, Khamis put remplir la gourde presque vidée déjà, et il y eut lieu de s'en féliciter. En vain, le foreloper avait-il cherché quelque filet liquide sous les herbes. De là, probablement, la rareté des animaux et des sentiers praticables en cette partie de la forêt.

« Cela n'annonce guère la proximité d'un

cours d'eau », fit observer John Cort, lorsque l'on s'installa pour la halte du soir.

D'où cette conséquence s'imposait : c'est que le rio qui coulait non loin du tertre aux tamarins obliquait vers l'ouest sans traverser la forêt.

Néanmoins, il fut convenu que la direction, prise jusqu'alors, ne serait pas modifiée, et avec d'autant plus de raison que cet itinéraire aboutissait par le plus court au bassin de l'Oubanghi.

« Et d'ailleurs, dit Khamis, à défaut du cours d'eau que nous avons aperçu avant-hier au campement, ne peut-il s'en rencontrer un autre dans l'ouest? »

Cette nuit du 11 au 12 mars ne se passa pas entre les racines d'un cotonnier, mais au pied d'un arbre non moins gigantesque, un bombax, dont le tronc symétrique s'élevait tout d'un jet à la hauteur d'une centaine de pieds au-dessus de l'épais tapis du sol.

La surveillance s'établit comme d'habitude, et le sommeil ne fut troublé que par quelques lointains meuglements de buffles et de rhinocéros. Il n'était pas à craindre que le rugissement du lion se mêlât à ce concert nocturne. Ces redoutables fauves n'habitent guère les forêts de l'Afrique centrale. Ils sont les hôtes des régions plus élevées en latitude, soit au delà du Congo vers le sud, soit sur la limite du Soudan vers le nord, régions voisines du Sahara. Les fourrés de ces immenses bois ne conviennent pas au caractère capricieux, à l'allure indépendante du roi des animaux, — roi d'autorité et non roi constitutionnel. Il lui faut de plus grands espaces, des plaines inondées de soleil où il puisse bondir en toute liberté.

Si les rugissements ne se firent pas entendre, il en fut de même des grognements de l'hippopotame, — ce qui était regrettable, convient-il de noter, car la présence de ces mammifères amphibies eût indiqué la proximité d'un cours d'eau.

Le lendemain, départ dès l'aube par temps sombre, et coup de carabine de Max Huber, qui abattit une antilope de la taille d'un âne ou plus exactement d'un zèbre, type interméd-

diaire entre l'âne et le cheval. C'était un oryx, à robe de couleur vineuse, qui présentait quelques zébrures régulièrement dessinées. L'oryx est rayé d'une bande noire depuis la nuque jusqu'à l'arrière-train, orné de taches noires sur ses jambes dont le poil est blanchâtre, agrémenté d'une queue noire qui balaye largement le sol, échantillonné d'un bouquet de fourrure noire à sa gorge. Bel animal, ses cornes, longues d'un mètre, s'incurvent avec élégance, garnies d'une trentaine d'anneaux à leur base, et présentent une symétrie de forme dont la nature donne peu d'exemples.

Chez l'oryx, la corne est une arme défensive qui, dans les contrées du nord et du midi de l'Afrique, lui permet de résister même à l'attaque du lion. Mais, ce jour-là, l'animal visé par le chasseur ne put échapper à la balle qui lui fut joliment envoyée, et, le cœur traversé, tomba du premier coup.

C'était l'alimentation assurée pour plusieurs jours. Khamis s'occupa de dépecer l'oryx avec soin. Ce travail prit une heure utilement employée. Puis, se partageant cette charge, dont Llanga réclama sa part, tous commencèrent une nouvelle étape.

« Eh ma foi ! fit observer John Cort, on trouve par ici de la viande à bon marché puisqu'elle ne coûte qu'une cartouche... »

— A la condition d'être adroit... répondit le foreloper.

— Et heureux surtout », répliqua Max Huber, plus modeste que ne le sont d'habitude ses confrères en haute vénerie.

Mais jusqu'alors, si Khamis et ses compagnons avaient pu épargner leur poudre et économiser leur plomb, s'ils ne les avaient em-

ployés qu'à tuer le gibier, la journée ne devait pas finir sans que les carabines eussent à servir pour la défensive.

Sur l'espace d'un bon kilomètre, le foreloper crut même qu'il aurait à repousser



l'attaque d'une troupe de singes. Cette troupe se démenait à droite et à gauche d'une longue passée, les uns sautant entre les branches d'arbre en arbre, les autres gambadant sur le sol, franchissant les fourrés par des bonds prodigieux à faire envie aux plus agiles gymnastes.

Là se montraient plusieurs espèces de quadrumanes de haute stature, des cynocéphales de trois couleurs, jaunes comme des Arabes, rouges comme des Indiens du Far-West, noirs comme des indigènes de la Cafrerie, et qui



sont redoutables à certains fauves. Là grimaçaient divers types de ces colobes, les véritables dandys, les petits maîtres les plus élégants de la race simienne, sans cesse occupés à brosser, à lisser de la main cette pèlerine blanche qui leur a valu le nom de colobes à camail.

Cependant cette escorte, qui s'était rassemblée après le repas de midi, disparut vers deux heures, alors que Max Huber, John Cort, Khamis et Llanga cheminaient le long d'un assez large sentier qui se poursuivait sur une étendue de plusieurs kilomètres.

S'ils avaient lieu de se féliciter des avantages de cette route aisément praticable, ils eurent à regretter la rencontre des animaux qui l'avaient sans doute faite.

C'étaient deux rhinocéros, dont le ronflement prolongé retentit un peu avant quatre heures à une courte distance.

Khamis ne s'y trompa point et fit signe à ses compagnons de s'arrêter :

« Mauvaises bêtes, ces rhinocéros !... dit-il en ramenant la carabine qu'il portait en bandoulière.

— Très mauvaises, répliqua Max Huber, et, pourtant, ces animaux ne sont que des herbivores...

— Qui ont la vie dure ! ajouta Khamis.

— Que devons-nous faire ?... demanda John Cort.

— Essayer de passer sans être vus, répondit Khamis, ou tout au moins nous cacher pendant le passage de ces rhinocéros... Peut-être ne nous apercevront-ils pas?... Néanmoins, soyons prêts à tirer, si nous sommes découverts, car ils fonceront sur nous ! »

Les carabines furent visitées, les cartouches disposées de manière à être renouvelées rapidement. Puis, s'élançant hors du sentier, tous quatre disparurent derrière les épaisses broussailles qui le bordaient à droite.

Cinq minutes après, les mugissements s'étant accrus, apparurent les monstrueux pachydermes. Ils filaient grand trot, la tête haute, la queue enroulée sur leur croupe, ces animaux longs de trois à quatre mètres, oreilles

droites, jambes courtes et torsos, museau tronqué armé d'une seule corne capable de formidables coups. Et telle est la dureté de leurs mâchoires qu'ils peuvent impunément broyer des cactus aux rudes piquants comme les ânes mangent des chardons.

Le couple fit brusquement halte. Khamis et les autres ne doutaient pas qu'ils ne fussent dépistés.

L'un des rhinocéros, — un monstre à peau rugueuse et sèche, — s'approcha des broussailles.

Max Huber le mit en joue :

« Ne tirez pas à la culotte mais à la tête... » lui cria le foreloper.

Une détonation retentit, puis deux, puis trois. Les balles pénétraient à peine ces épaisses carapaces et furent autant de coups en pure perte.

Ces animaux, de l'espèce ketloa, à la peau blanchâtre, presque dépourvue de poils, assourdissaient l'oreille de leurs meuglements. Les détonations ne les intimidèrent ni ne les arrêtèrent et ils se disposèrent à franchir le fourré.

Il était évident que cet amas de ronces et de broussailles ne pourrait opposer un obstacle à ces puissantes bêtes. En un instant, tout serait ravagé, saccagé, écrasé. Après avoir si difficilement échappé aux éléphants de la plaine, Khamis et ses compagnons échapperaient-ils aux rhinocéros de la grande forêt?... Que les pachydermes aient le nez en trompe ou le nez en corne, ils s'égalent en vigueur... Et, ici, il n'y aurait pas cette lisière d'arbres qui avait barré le passage aux éléphants lancés à fond de train. Si le foreloper, John Cort, Max Huber, Llanga tentaient de s'enfuir vers les profondeurs du massif, ils seraient poursuivis, ils seraient atteints. Les réseaux de lianes retarderaient leur course, alors que les rhinocéros passeraient comme une avalanche.

An milieu de ce fourré poussaient cependant quelques arbres. Entre autres un baobab énorme offrirait un refuge si l'on parvenait à se hisser jusqu'à ses premières branches. Ce serait renouveler la manœuvre exécutée

au terte des tamarins, dont l'issue avait été funeste, d'ailleurs; et y avait-il lieu de croire qu'elle aurait plus de succès en cette occurrence?...

Peut-être, car le baobab était de taille et de grosseur à résister aux efforts des rhinocéros.

Il est vrai, sa fourche ne s'ouvrait qu'à une cinquantaine de pieds au-dessus du sol, et le tronc, renflé en forme de courge, ne présentait aucune saillie à laquelle la main pût s'accrocher ni le pied trouver un point d'appui.

Le foreloper avait compris qu'il n'y avait pas à essayer d'atteindre cette fourche. Aussi Max Huber et John Cort attendaient-ils qu'il prit un parti.

En ce moment, le fouillis des broussailles en bordure du sentier remua, et la grosse tête du pachyderme apparut.

Un second coup de carabine éclata.

John Cort ne fut pas plus heureux que Max Huber. La balle, pénétrant au défaut de l'épaule, ne provoqua qu'une sorte de hurlement plus terrible de l'animal, dont l'irritation s'accrut avec la douleur. Il ne recula pas, au contraire, et d'un élan prodigieux se précipita contre le fourré, tandis que l'autre rhinocéros, à peine effleuré d'une balle de Khamis, se préparait à le suivre.

Ni Max Huber, ni John Cort, ni le foreloper n'eurent le temps de recharger leurs armes. Fuir en directions diverses, s'éparpiller sous le massif, il était trop tard. L'instinct de la conservation les poussa tous trois, avec Llanga, à se réfugier derrière le tronc du baobab, qui ne mesurait pas moins de six mètres périphériques à la base.

Mais lorsque le premier rhinocéros contournerait l'arbre, lorsque le second se joindrait à lui, comment éviter cette double attaque?...

« Diable !... fit Max Huber :

— Dieu plutôt ! » répondit John Cort.

Et il était évident qu'il fallait renoncer à tout espoir de salut, si la Providence ne s'en mêlait pas.

Sous un choc d'une effroyable violence, le baobab trembla jusque dans ses racines à faire croire qu'il allait être arraché du sol.

Le rhinocéros, emporté dans un élan formi-

dable, venait d'être arrêté soudain. A un endroit où s'entr'ouvrait l'écorce du baobab, sa corne était entrée comme le coin du bûcheron dans la bûche, s'y enfonçant d'un pied. L'animal fit les plus violents efforts pour la retirer, et, même en s'arc-boutant sur ses courtes pattes, il ne put y réussir.

L'autre, qui saccageait le fourré furieusement, s'arrêta, et on ne saurait se figurer ce qu'était leur fureur à tous deux !

Alors Khamis, se glissant autour de l'arbre, rampant au ras des racines, essaya de voir ce qui se passait :

« En fuite... en fuite ! » cria-t-il presque aussitôt.

On le comprit plus qu'on ne l'entendit.

Sans demander d'explication, Max Huber et John Cort, entraînant Llanga, détalèrent au milieu des hautes herbes. A leur extrême surprise, ils n'étaient pas poursuivis par les rhinocéros, et ce ne fut qu'après cinq minutes d'une course essoufflante qu'ils firent halte sur un signe du foreloper.

« Qu'est-il donc arrivé?... » demanda John Cort, dès qu'il eut repris haleine.

— L'animal n'a pu retirer sa corne du tronc de l'arbre... répondit Khamis.

— Tudieu ! s'écria Max Huber, c'est le Milon de Crotone des rhinocéros...

— Et il finira comme ce héros des jeux olympiques ! » ajouta John Cort.

Khamis, se souciant peu de savoir ce qu'était ce célèbre athlète de l'antiquité, se contenta de répondre :

« Enfin... sains et saufs, mais au prix de quatre ou cinq cartouches, brûlées en pure perte !

— C'est d'autant plus regrettable que le rhinocéros, ça se mange, si je suis bien informé, dit Max Huber.

— En effet, répondit Khamis, quoique la chair ait un fort goût de musc... Nous laisserons celui-là où il est...

— Se décorner tout à son aise ! » répliqua Max Huber.

Il n'eût pas été prudent de retourner au baobab. Les mugissements des deux animaux retentissaient toujours sous la futaie. Après un

détour qui les ramena au sentier, tous quatre reprirent leur marche, et, vers six heures, un lieu de halte fut choisi au pied d'une énorme roche.

Le jour qui suivit n'amena aucun incident. Les difficultés de route ne s'accrurent pas et une trentaine de kilomètres furent franchis dans la direction du sud-ouest. Quant au cours d'eau si impatiemment réclamé par Max Huber, si affirmativement annoncé par Khamis, il ne se montrait pas.

Ce soir-là, après un repas dont une antilope, dite antilope des brousses, fournit le menu peu varié, on s'abandonna au repos. Par malheur cette dizaine d'heures de sommeil fut troublée par des milliers de chauves-souris de petite et de grande taille, dont le campement ne fut débarrassé qu'au lever du jour :

« Trop de ces harpies, beaucoup trop!... s'écria Max Huber, lorsqu'il se remit sur pied, tout bâillant encore après une si mauvaise nuit.

— Il ne faut pas se plaindre... dit le foreloper.

— Et pourquoi?...

— Parce que mieux vaut avoir affaire aux chauves-souris qu'aux moustiques, et ceux-ci nous ont épargnés jusqu'ici.

— Ce qui serait le mieux, Khamis, ce serait d'éviter les uns comme les autres...

— Les moustiques... nous ne les éviterons pas, monsieur Max...

— Et quand serons-nous dévorés par ces abominables insectes?...

— Quand nous traverserons la forêt aux approches d'un rio...

— Un rio!... s'écria Max Huber. Mais, après avoir cru au rio, Khamis, je ne peux plus y croire!...

— Vous avez tort, monsieur Max, et peut-être n'est-il guère éloigné!... »

Le foreloper, en effet, avait déjà remarqué quelques modifications dans la nature du sol, et, dès trois heures de l'après-midi, son observation tendit à se confirmer. Ce quartier de la forêt devenait sensiblement marécageux. Ça et là se creusaient des flaques

hérissées d'herbes aquatiques. On put même abattre des gaugas, sortes de canards sauvages dont la présence indiquait la proximité d'un cours d'eau. Également à mesure que le soleil déclinait à l'horizon, des coassements de grenouilles se faisaient entendre.

« Le pays des moustiques n'est pas loin... » dit le foreloper.

Pendant le reste de l'étape, la marche s'effectua sur un terrain difficile, embarrassé de ces phanérogames innombrables, dont un climat humide et chaud favorise le développement. Les arbres plus espacés étaient moins tendus de lianes.

Max Huber et John Cort ne pouvaient méconnaître les changements que présentait cette partie de la forêt en s'étendant vers le sud-ouest.

Toutefois, en dépit des pronostics de Khamis, le regard, à travers les dessous de bois en cette direction, ne saisissait encore aucun miroitement d'eau courante.

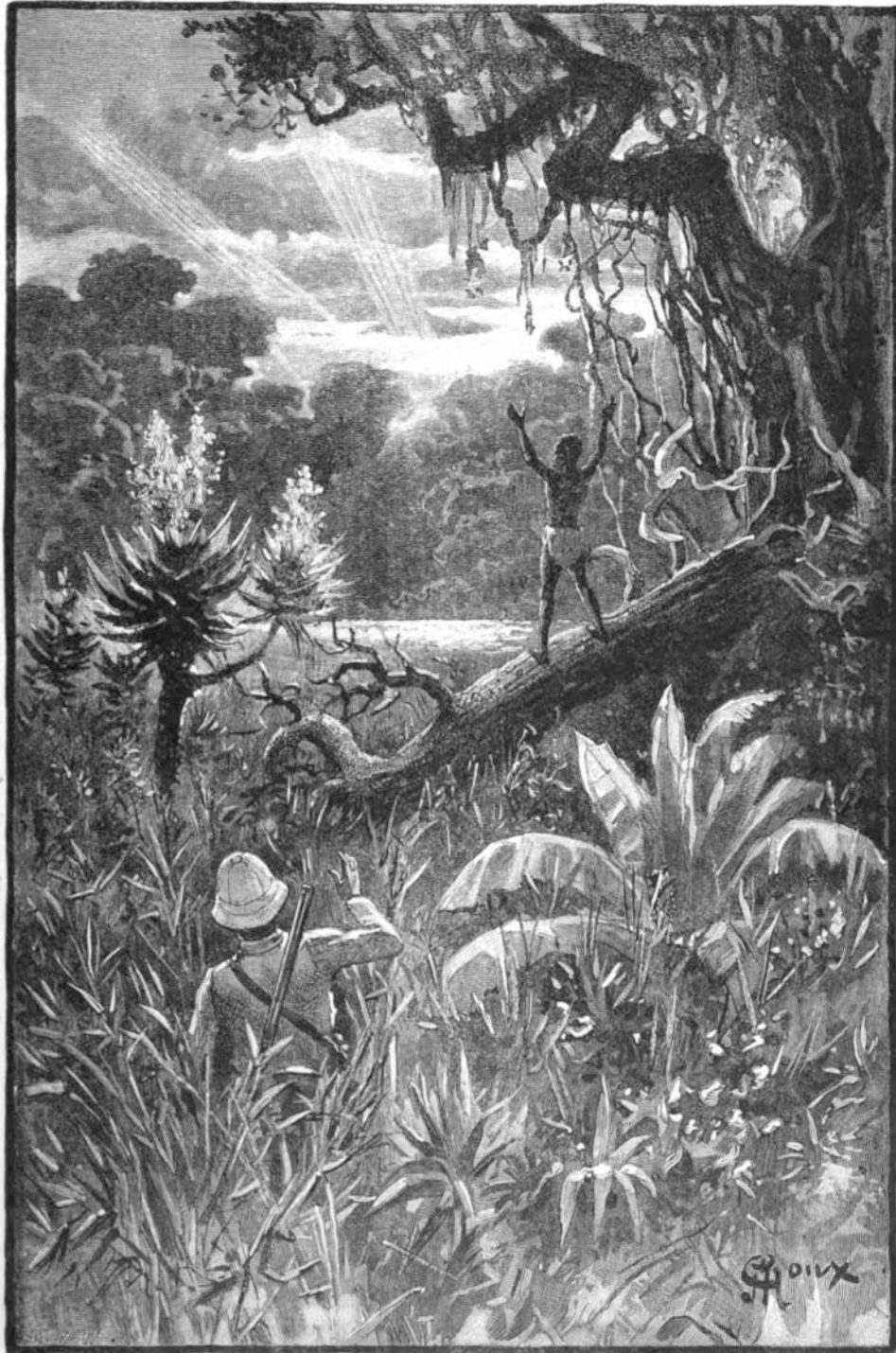
Puis, en même temps que s'accusait la pente du sol, les fondrières devenaient plus nombreuses. Il fallait une extrême attention pour ne point s'y enlizer. D'ailleurs, à s'en retirer, on ne le ferait pas sans piqûres. Des milliers de sangsues fourmillaient dans les flaques, et, à leur surface, couraient des myriapodes gigantesques, répugnants articulés de couleur noirâtre, aux pieds rouges, bien faits pour provoquer un insurmontable dégoût.

En revanche, quel régal pour les yeux, ces innombrables papillons aux teintes chatoyantes, ces gracieuses libellules, dont tant d'écrevilles, de civettes, de bengalis, de veuves, de genettes, de martins-pêcheurs, qui se montraient sur le bord des flaques, devaient faire une consommation prodigieuse!

Le foreloper remarqua en outre que non seulement les guêpes, mais encore les mouches tssetsé abondaient sur les buissons. Heureusement, s'il fallait se préserver de l'aiguillon des premières, il n'y avait pas à se préoccuper de la morsure des secondes. Leur venin n'est mortel qu'aux chevaux, aux chameaux,

aux chiens, non à l'homme, pas plus qu'aux  
bêtes sauvages.

Khamis s'occupait de choisir le lieu de  
halte pour la nuit, lorsque Max Huber et John



« LE RIO!... LE RIO!... » (Page 110.)

La petite troupe descendit ainsi vers le sud-ouest jusqu'à six heures et demie du soir, étape à la fois longue et fatigante. Déjà

Cort furent distraits par les cris de Llanga.

Selon son habitude, l'enfant s'était porté en avant, furetant de côté et d'autre, lors-



qu'on l'entendit appeler à toute voix. Était-il aux prises avec quelque fauve?... John Cort et Max Huber coururent dans sa direction, la carabine prête à faire feu... Ils furent bientôt rassurés.

Llanga, monté sur un énorme tronc abattu, tendait sa main vers une large clairière, tandis qu'il répétait de sa voix aiguë :

« Le rio...! le rio! »

Khamis venait de les rejoindre, et John Cort de lui dire simplement :

« Le cours d'eau demandé. »

A un demi-kilomètre, sur un large espace déboisé, serpentait une rivière dont les claires eaux reflétaient les derniers rayons du soleil.

« C'est là qu'il faut camper, à mon avis... dit John Cort.

— Oui... là... répondit le foreloper, et soyez sûrs que ce rio nous conduira sans fatigue jusqu'à l'Oubanghi. »

En effet, il ne serait pas difficile d'établir un appareil flottant et de s'abandonner au courant de cette rivière.

Il y eut à traverser un terrain très marécageux pour atteindre sa rive gauche. Le crépuscule n'ayant qu'une très courte durée en ces contrées équatoriales, l'obscurité était déjà profonde lorsque le foreloper et ses compagnons s'arrêtèrent sur une berge assez élevée.

Les arbres étaient rares au long de cette berge, très différente de la berge opposée. Dans l'ombre, se présentaient des masses plus épaisses, en amont et en aval, sur les pentes d'un talus accidenté.

Quant à la largeur de la rivière, John Cort l'évalua à une quarantaine de mètres. Ce n'était donc pas un simple ruisseau, mais un affluent d'une certaine importance, dont le courant paraissait rapide.

Mieux valait attendre au lendemain pour se rendre compte de la situation. Le plus pressé était de trouver un endroit abrité et sec afin d'y passer la nuit. Khamis découvrit à propos une anfractuosité rocheuse, une sorte de grotte évidée dans le calcaire de la berge, qui suffirait à les contenir tous quatre.

On décida d'abord de souper des restes du gibier grillé pour le repas de midi. De cette façon, il ne serait pas nécessaire d'allumer un feu dont l'éclat aurait pu provoquer l'approche d'animaux redoutables. Crocodiles et hippopotames abondent dans les cours d'eau de l'Afrique. S'ils fréquentaient cette rivière, — ce qui était probable, — autant ne pas avoir à se défendre contre une attaque nocturne.

Il est vrai, un foyer entretenu jusqu'au jour à l'ouverture de la grotte, donnant force fumée, aurait pu chasser les nuées de moustiques qui pullulaient au pied de la berge. Mais, entre deux inconvénients, il était préférable de choisir le moindre et de braver plutôt l'aiguillon des maringouins et autres incommodos insectes que la double mâchoire des alligators.

Pour les premières heures, John Cort se tint en surveillance à l'orifice de l'anfractuosité, tandis que ses compagnons dormaient d'un gros sommeil au milieu du bourdonnement des moustiques.

Pendant sa faction, s'il ne vit rien de suspect, du moins à plusieurs reprises crut-il entendre un mot plusieurs fois répété, qui semblait articulé par des lèvres humaines sur un ton plaintif...

Et ce mot, c'était celui de « ngora », qui signifie « mère » en langue indigène.

JULES VÉRNE.

(La suite prochainement.)



## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE

### III

L'hiver était là, de fait, sinon d'après le calendrier. Il régnait en maître sur notre pays, le long, majestueux hiver, qui, pendant huit mois, dans nos contrées du Nord, immobilise sous une épaisse couche de glace nos innombrables lacs.

Ces lacs, qui ont valu à la Finlande le nom de pays des Dix mille Lacs, se déversent le plus souvent les uns dans les autres et forment des voies de communication naturelles. Des bateaux grands et petits, des « vapeurs », des yachts, de simples barques nous transportent si aisément partout. Nous apprenons à ramer, je crois, presque aussitôt que nous savons marcher, et c'est à la fois un plaisir et une nécessité, dans une contrée où les bateaux sont plus nombreux que les voitures.

Qu'ils sont beaux, nos lacs, chantés par les poètes ! Les sapins s'y reflètent et les noircissent ; le ciel d'azur les bleuit ; les nuages les argentent. Ils ont tous leur physionomie particulière, leur beauté propre : ce sont des abîmes sans fond et ce sont de calmes miroirs ; ce sont des bords riants et des sites sauvages. Il faudrait pouvoir les décrire un à un. Nul ne ressemble au précédent ; mais tous sont également enchanteurs, et aucun être humain n'a goûté leur charme, sans être possédé du désir de les revoir.

Que de fois le souvenir de « notre » lac, près duquel s'élevait la maison familiale, me revenait, à toute heure du jour. J'en connaissais les moindres détails ; il n'était pas un arbre de la rive qui ne me fût ami ; ma barque avait exploré les plus petites baies, mes yeux avaient admiré le merveilleux spectacle des changements de couleur apportés par les différences de lumière, et, si jeune que j'étais, j'avais pleuré de joie devant certains couchers de soleil.

Mais, à ce moment de l'année, les lacs

semblaient morts. C'étaient comme de vastes déserts de glace où nos traîneaux laissaient leur sillage, où, sur nos patins, nous nous lancions à toute vitesse. Alors nous avions des ailes ; nous ne marchions pas, nous volions. La délicieuse sensation ! Le vent nous fouettait la figure ; notre sang, circulant vivement, nous mettait des roses aux joues. Il eût fallu nous voir, nous, le quatuor, dans nos joutes pendant les récréations.

Nous avions chacune nos raquettes à neige, mi-patins, mi-traîneaux, sorte de longue et mince machine de bois sur laquelle le pied se fixe par des courroies. Équipées en conséquence, des mouflés aux mains, des mouflés aussi, pourrais-je dire, aux pieds, car nous avions nos chaussures et nos bas entièrement recouverts d'une seconde paire de bas ; un drôle de petit bonnet sur la tête (un peu comme les bonnets napolitains) ; à la main, le long bâton, muni, vers la pointe, d'une rondelle d'arrêt qui nous sert à nous diriger ; debout, les pieds passés dans l'arceau qui retient les raquettes, nous ne craignons ni le froid ni la neige.

Nous avions de gros vêtements en chaude laine tissée au foyer domestique, une jupe courte, un paletot sac ; nous pouvions nous lancer sans crainte. Une culbute même dans la neige ne nous effrayait point. Elle n'offrait aucun danger et ne faisait qu'exciter nos rires. Sigrid, l'intrépide, était toujours en avant. Nous avions beau faire, nous ne parvenions pas à la distancer.

Nous étions cependant de bonne force, nous aussi. Nous autres, Finlandais, nous sommes passionnés pour ce genre d'exercice, auquel nous sommes rompus dès notre bas âge. Aino elle-même oubliait sa sagesse et s'excitait en ces occasions. Nous ne pensions guère alors que le thermomètre marquait vingt degrés au-dessous de zéro. Nous n'avions pas froid, et le soleil, aux quelques heures où il

daignait se montrer, nous semblait aussi chaud qu'en été. Avec quelle vigueur nous nous remettions au travail en revenant de ces promenades !

Toutes nos grandes villes ont leur patinoir où l'on s'exerce de compagnie. Dans cette petite ville, le lac était le lieu de rendez-vous. Nous y retrouvions nos compagnes de classe et nous accomplissions ensemble mille prouesses sur la glace.

Hanna, l'Enfant de Mai, était aussi l'Enfant des Neiges : elle patinait à merveille et nulle ne l'égalait, quand il s'agissait de difficultés à vaincre. Pour la vitesse, je l'ai dit déjà, Sigrid n'avait pas sa pareille, mais Hanna savait décrire sur la glace des arabesques compliquées. Ses patins y inscrivaient son nom. Elle prétendait valser et, certainement, elle tournait comme une toupie dorée, sa superbe toison d'or flottant sur ses épaules. Moi-même, sans me vanter, je m'en acquittais à merveille. Un jour, je me rappelle, côte à côte avec Sigrid pendant vingt bonnes minutes, il s'en fallut de peu qu'elle ne fût vaincue, notre champion. Cependant, elle arriva au but deux minutes avant moi. Sa réputation était sauvée. Je me demande si, par générosité pour moi... Mais non, dans nos luttes, il n'y a pas d'amitié qui tienne, nous sommes féroces.

Riches, pauvres, tout le monde, en Finlande, est passionné pour ce sport, et il y a de grandes courses, où les vainqueurs ont pour récompenses de nombreux prix.

Un de nos jeux favoris était d'établir des glissades sur des pentes presque à pic. Les unes après les autres, nous nous laissions aller le long de la côte escarpée, dégringolant parfois plus vite que nous n'aurions voulu ; c'étaient des cris, des rires, une joie bruyante, car ces petits accidents sont sans danger dans la neige épaisse où nous nous étalions moelleusement.

Notre grand bonheur était de trouver pour ce jeu des endroits permettant d'installer trois ou quatre glissades montantes et descendantes. Je m'explique : nous choisissons un terrain tel que nous y ayons ce qu'on

appelle dans certains pays le jeu des montagnes russes. Notre impulsion nous faisait remonter une pente, redescendre de l'autre côté, et encore remonter pour ne nous arrêter qu'en terrain plat. Je ne dirai pas que cela se passât sans chutes, par exemple, mais quel plaisir ! Nos compatriotes apprécient tellement ce jeu que, l'été, nous avons, comme dans les autres pays, nos montagnes russes artificielles. Cela ne vaut pas celles que l'hiver nous donne.

Un jeu nouveau pour moi fut celui que Hanna aimait à la folie et qu'elle appelait à sa manière « la valse enragée ». La première fois que je vis une longue perche à plat sur la glace, je me demandai dans quel but on l'avait si solidement fixée à un pieu ; je fus plus intriguée encore en regardant Hanna attacher soigneusement son traîneau à l'extrémité de la perche, mais je compris bientôt. Son traîneau décrivait un cercle autour du pieu qui en était le centre ; au bout de fort peu de temps, la vitesse devenait vertigineuse et c'était vraiment une ronde effrénée. On se fût cru sur un « carrousel » de chevaux de bois qui, subitement, auraient pris le mors aux dents. Il fallait être bien habile pour ne pas tomber. Heureusement, les exercices gymnastiques que nous pratiquons plus que tous les autres peuples, je crois, sauf les Suédois, nos voisins, nous donnent une extraordinaire souplesse et une agilité incomparable.

« Je suis comme les chats, disait Hanna, je retombe toujours d'aplomb. »

J'apprenais à faire de même...

« Eh bien, commences-tu à t'habituer ? me demanda un jour Aïno. Es-tu heureuse ici ? »

Comment ne l'aurais-je pas été, heureuse, avec la bonne affection de mes trois inséparables ? Nous nous aimions tant que ma petite sœur, Elsa, en était jalouse ; pourtant je ne l'oubliais pas, la mignonne, et mes lettres arrivaient fidèlement à leur jour.

Une si grande amitié ne pouvait se traiter comme une chose ordinaire. Hanna, toujours en éveil, nous en informa un bel après-midi.

« Minna, Sigrid, Aïno, venez vite, j'ai une communication importante à vous faire. »

Très intriguées, nous accourûmes. Hanna nous fit signe de nous fauliler dans la cachette formée au coin de la salle d'études par le tableau noir. Derrière ce rideau, nous nous sentions tout à fait chez nous, loin des regards indiscrets ou des oreilles curieuses. C'était un lieu d'asile découvert de la veille et dont nous n'étions pas peu ravies.

Une à une, nous nous introduisîmes à la dérobée dans cet étroit réduit où le quatuor tenait bien juste. Et nous chuchotâmes :

« Quoi? Qu'est-ce que c'est? Qu'as-tu inventé, Hanna? Vas-tu nous enseigner un jeu nouveau? »

— J'ai... Êtes-vous bien sûres qu'on ne nous épie pas? Cette Emmy fourre toujours son nez partout...

— Son nez? ses sourcils, veux-tu dire », s'écria Sigrid.

Cela nous fit bien rire, la main sur la bouche pour ne pas nous trahir.

Emmy ne m'était pas plus sympathique qu'au premier jour et, comme de juste, mes amies partageaient mon antipathie.

« Eh bien, ce grand secret? » interrogea Aïna cessant de rire.

Hanna se campa fièrement, le bras droit levé en l'air :

« Nous nous aimons, n'est-ce pas, mesdemoiselles! »

Si nous nous aimions..., l'indignation, à ce doute émis, faillit trahir notre cachette.

« Chut! dit Hanna, ce n'est pas une injure, c'est une simple affirmation.

— Certes, nous nous aimons, dirent nos trois voix avec ensemble.

— Et c'est entre nous à la vie, à la mort!

— A la vie, à la mort! répétâmes-nous comme un écho.

— Alors, il faut faire une association selon les règles.

— Qu'entends-tu par là? dit Aïna songeuse.

— Il n'y a peut-être pas de pays comme la Finlande pour avoir des sociétés de tout genre : nous avons la Société des sciences...

— La Société de littérature finnoise..., m'écriai-je, prompt à revendiquer tout ce qui touchait à ma langue d'origine.

— La Société de littérature suédoise...,

clama à son tour Hanna, tandis que Sigrid en même temps disait :

— Et la Société d'histoire de Finlande! Et la Société de géographie, et la Société qui a un nom latin.

— Ah oui, la Société pour la faune et la flore de Finlande, dit Aïno, la sérieuse.

— Tout le monde forme des *Sociétés*, reprit Hanna; les médecins ont la leur, les architectes aussi, les avocats aussi; il faut que nous ayons la nôtre.

— Au fait, je ne vois pas pourquoi, dit Sigrid, nous ne fonderions pas une association.

— Et moi, je vois *pourquoi* nous en fonderons une, cria Hanna triomphante. Notre union n'est pas une banale camaraderie de huit jours, n'est-ce pas?

— Bien sûr.

— Nous resterons toujours amies, même quand nos cheveux seront tout blancs.

— Nous serons peut-être chauves, dit l'incorrigible Sigrid; comment pourrions-nous affirmer avoir jamais des cheveux blancs?

— Même quand nous serons chauves, continua Hanna sans se démonter.

— Toujours!!!

— C'est donc notre devoir de former une « ligue », comme autrefois, ou une « alliance », comme maintenant.

— Mais comment?

— Nous allons d'abord formuler chacune des choses auxquelles nous nous engageons solennellement, et puis, nous les écrirons sur du parchemin et nous signerons.

— Mais où trouveras-tu du parchemin?

— Soyez tranquilles, j'en trouverai...

— A quoi veux-tu que nous nous engageions?

— ARTICLE PREMIER. — Nous nous aimerons toute notre vie! — C'est entendu?

— Entendu.

— ARTICLE II, *très essentiel*. — Nous n'aurons pas de préférence, nous nous aimerons également toutes les quatre. »

Il y eut, chez Aïno et Sigrid, une très légère hésitation et leur *oui* suivit le mien à quelques secondes d'intervalle. Hanna reprit :

« ARTICLE III. — Notre but est de nous unir



pour le travail et le plaisir afin de mieux réussir l'un et l'autre.

— Absolument, firent nos trois voix.

— Je vais écrire tout cela en quadruple exemplaire, et nous en aurons chacune un exemplaire en notre possession, signé de nos quatre noms. Cela vous va-t-il? »

Si cela nous allait! Nous nous sentions grandies de deux coudées. Une ligue, comme les ligues politiques et religieuses dont nous parlait l'Histoire. Une Société, comme en avaient nos aînés! Nous étions bien préparées.

Le lendemain de ce jour mémorable, Hanna, qui avait, par voie d'échange, obtenu d'une externe un morceau de parchemin, jadis couvercle d'un pot de confitures, Hanna, dis-je, nous attira en notre salle de conférences, par derrière le grand tableau où régnait une odeur de craie.

Triomphante, Hanna exhiba le fruit de ses peines. Si petit était le parchemin que, divisé en quatre, il avait fallu écrire de sa plus fine écriture pour faire tenir en cet étroit espace les trois articles ci-dessus mentionnés. Ils y tenaient, cependant, par un miracle d'ingéniosité, dans toute la splendeur de leur encre rouge, et encore, ils étaient accompagnés de notre emblème : une pensée. En tête, ces mots en grosses lettres :

#### PACTE D'AMITIÉ.

Et la date.

Il ne restait plus qu'à signer. Tel un scribe de profession, Hanna avait en poche son écritoire, et, nous appuyant pour écrire au tableau noir complaisant, bientôt nous étagions nos quatre signatures au bas de chaque acte.

Minute pathétique que nous pensions ne devoir jamais oublier. Serment solennel qui décidait de notre vie entière!

« Nos mains! » fit Hanna à demi-voix, brisée par l'émotion, semblait-il.

Nos quatre mains enlacées scellèrent le pacte du quatuor. Aïno, qui avait le cœur sensible, essuya une larme. Sigrid, malgré sa gaieté, était toute troublée.

« Que ferait-on à celle qui... qui manquerait à son serment? balbutia-t-elle.

— L'histoire nous l'apprend, ce qu'on fait aux traîtres », dit Hanna, tragique.

Mais Aïno, doucement, affirma :

« Nous n'aurons pas de traîtres. »

Nous ne devons pas en avoir non plus. Mon récit y perdra peut-être en intérêt, mais ceci est une histoire vraie. Les années n'ont fait que cimenter notre vieille amitié. Au fond d'un tiroir, mon parchemin jauni dort toujours. Je ne doute pas que Sigrid et les autres n'aient gardé le leur...

Non, certes, je ne pensais pas à m'ennuyer en pension.

En voici la preuve! Lorsque M<sup>lle</sup> Mathilde nous annonça que, nos vacances à l'occasion de la Noël commençant le 20 décembre et se prolongeant jusqu'au 14 janvier, ainsi qu'il est d'usage dans nos écoles, nous avions tout le temps de retourner chez nos parents pour les fêtes, que croyez-vous que je fis? Je faillis éclater en sanglots. J'aimais tant mes chères études et mes bonnes maîtresses que mon cœur se serrait à l'idée de les quitter pour presque un grand mois. Et mes inséparables, Aïno, Hanna, Sigrid, pourrais-je vivre quatre semaines sans elles? Comment supporterai-je jamais une si longue séparation?

Mes autres compagnes faisaient partie de ma vie et je les regretterais. Que dis-je? il n'était pas jusqu'aux murs chargés de cartes, aux bâtiments mêmes, à la cour de récréation que je ne regrettasse d'avance.

Mes compagnes étaient déjà loin; je ne pouvais me résoudre à les suivre. Seule enfin, adossée à l'escalier pour ne pas tomber, je pleurais à chaudes larmes. Dans l'excès de ma désolation et de ma tendresse pour cet endroit, où l'on m'enseignait patiemment tant de belles choses, je me baissai et, faute de mieux, j'embrassai la rampe de l'escalier.

Hélas! la rampe était en fer, et il faisait un de ces froids de vingt degrés dont je vous ai parlé.

Bien malgré moi, mes lèvres s'attachèrent si étroitement que je me tirai de là la bouche en sang, des parcelles de chair collées à la rampe. Mon amour me coûtait cher.

(La suite prochainement.)

J. LERMONT.

## MADEMOISELLE FRISSON — IV



Une fois, en se levant de table, M<sup>lle</sup> Lucie fait tomber sa chaise : elle est terrifiée, elle n'ose se retourner : bien sûr, il y a derrière sa chaise un voleur. — Pourquoi pas un rhinocéros? lui dit son papa pour se moquer d'elle. — Tu crois, un rhinocéros... répond M<sup>lle</sup> Lucie qui, du côté de la peur, prend tout au sérieux.

S:::

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES (*Suite.*)

A dater de ce jour, la propagation fut assurée. C'est avec délices qu'on se régala de ces tubercules *volés* dont nul ne voulait naguère, car les parmentières surveillées acquièrent aussitôt cet attrait irrésistible qu'auront éternellement, pour tous les enfants d'Ève, les séductions du fruit défendu.

Quelques détails physiologiques en terminant.

La morelle tubéreuse est une grosse plante d'aspect vulgaire, qui lourdement étale ses longs rameaux dans la poussière ou dans la boue. Quel que soit le respect qu'elle inspire, il faut bien avouer qu'on lui retrouve, en y regardant de près, un assez fâcheux petit air de famille. Sa verdure est de teinte terne et presque lugubre. Ses feuilles sont narcotiques, ainsi que ses fruits, et les bourgeons de ses tubercules (qu'on appelle les yeux de la pomme de terre) sont franchement vénéneux, grâce à la *solanine* qu'ils contiennent. — Avis aux cuisinières, qui doivent les ôter scrupuleusement quand elles les épluchent. — Ses petites fleurs, enfin, de mine sournoise, offrent un mélange de jaune terne et de violet blafard qui rappelle désagréablement les teintes suspectes qu'affectionnent les solanées.

N'importe, et malgré tout, respect et reconnaissance à notre honnête et si utile nouvelle tubéreuse. Sa conduite et son maintien nous prouvent qu'elle a l'intention d'être et de demeurer bienfaisante. On dirait que, comprenant l'inutilité manifeste de ses fruits — petites boules verdâtres et insignifiantes — elle s'ingénie à fournir, elle aussi, quelque produit alimentaire à l'humanité. Avec mystère et discrétion, elle y travaille, non sans succès. Dans le silence de ses ateliers souterrains, elle fabrique, tout le long de ses tiges modestement déguisées en racines, ces tubercules que nous mangeons et qui ne sont rien moins que de véritables magasins de

provisions. Elle les remplit, les gorge de fécule. Et qu'elle est admirable, cette substance nutritive, d'où jaillit une poudre fine et brillante, dans la blancheur cristalline de laquelle le microscope découvre une agglomération d'innombrables petites coquilles de nacre à reflets changeants et moirés !

Inutile d'énumérer tous les usages alimentaires auxquels se prête cette solanée bienfaisante : plats de toute nature, gâteaux, bouillies, laitage rafraîchissant, potages veloutés... A quoi ne sert donc pas cette blanche fécule qui, en dépit de toute parenté compromettante, fait de l'utile parmentière l'un des éléments les plus importants de la nourriture de l'homme ? Que deviendrait l'Irlande sans la pomme de terre, et quelle lacune désastreuse ferait sa disparition dans l'alimentation des populations rurales ? Ajoutons enfin qu'elle se prête à des métamorphoses chimiques qui la transforment en glucose, en dextrine et surtout en alcool.

Depuis quelques années ce précieux végétal est affecté d'une maladie non contagieuse, mais épidémique, qui a dévasté nombre de grandes cultures. On a tout d'abord pensé que le mal avait pour cause un champignon microscopique qui, pénétrant par les pores de la feuille, descendait par les tissus de la tige jusqu'aux tubercules qu'il désorganisait. Cette hypothèse a été abandonnée, et l'on pense, aujourd'hui, que la maladie provient plutôt de quelque irrégularité dans les fonctions des parties aériennes de la plante. Ce qui paraît justifier cette opinion, c'est qu'on a réussi à enrayer le fléau en supprimant la tige extérieure et ses feuilles, ce qui permet aux tubercules de végéter et de mûrir dans le sol, sans communication directe avec l'atmosphère.

Quelques mots rapides sur deux autres morelles, appartenant également aux sola-

nées : la morelle tomate et la morelle aubergine.

La tomate (*Solanum lycopersicum*), vulgairement *pomme d'amour*, est une jolie et grosse baie d'un rouge écarlate qui, depuis quelques années, a pris une importance considérable dans une foule de préparations culinaires.

Outre les plats spéciaux où la tomate joue le rôle principal, elle sert encore à la confection de certains « jus ou confitures de tomates », dont un chef qui connaît son métier se passe difficilement, ou plutôt ne se passe jamais, pour la préparation de telles sauces délicates qu'apprécient les initiés.

« Sans tomates, pas de bons cuisiniers ! » déclarent certains gourmets d'un air imperturbablement convaincu. Ils ont peut-être raison, et rien ne nous autorise à douter de cet apophtegme gastronomique, dont la magistrale déclaration s'impose à nous tous, profanes.

La morelle aubergine (*Solanum melongena*) est également une plante potagère à laquelle conviennent seuls les climats chauds ou tempérés de l'Europe. Cette plante porte des fruits blancs ressemblant à des œufs ; mais ces œufs s'allongent souvent et deviennent de grosses baies bleuâtres ou violacées, à chair blanche et renfermant de nombreuses petites graines. Cette baie, tendre et succulente, se prête à des préparations fort diverses, dont le goût n'est pas sans analogie avec celui de certains champignons.

**Patate, igname, manioc, arrow-root  
et sagou.**

Parmi les plantes à bulbes féculents, il en est une qui n'est pas sans analogie avec la pomme de terre ; c'est la patate.

La patate ou patate (*Convolvulus batatas*) n'est pas une solanée ; elle appartient au genre liseron et à la famille des convolvulacées. C'est une herbe vivace à racine tubéreuse, à tiges grimpantes ou traînantes ; feuilles longues et pédonculées ; longue corolle d'un pourpre pâle. La patate est originaire de l'Asie équatoriale ; mais elle a été dès long-

temps introduite aux Antilles et autres pays où rayonne un soleil ardent. Elle s'est acclimatée dans le midi de l'Europe, en Espagne, et surtout à Malaga. C'est dans les tubercules de la racine que s'accumule la fécule alimentaire. Ces tubercules, allongés et plus ou moins renflés vers le milieu, sont tantôt d'un blanc jaunâtre, tantôt d'un rouge violacé. La cuisson les rend farineux et leur donne un goût sucré qui rappelle plus ou moins celui de l'artichaut. C'est un aliment très sain et de digestion facile. Il s'en fait une consommation considérable aux Antilles et dans les États méridionaux de l'Amérique septentrionale pour la nourriture des nègres. Les jeunes feuilles de la plante se mangent en guise d'épinards, et ses fanes constituent un excellent fourrage.

Le naturaliste hollandais Siebold, à qui l'on doit une savante étude de cet utile végétal, en mangeait tous les jours pendant son séjour au Japon, et il déclare que c'est un mets très agréable, bien qu'on lui ait reproché d'être « trop sucré pour un aliment et pas assez pour une friandise ». Les essais de culture, tentés au Jardin des Plantes de Paris, sont de nature à faire espérer de très bons résultats. Il est incontestable que la patate trouverait en Algérie une seconde patrie, et il serait très désirable que l'on cherchât à y en vulgariser la culture.

L'igname (*Dioscorea*) est une plante herbacée vivace, à tige volubile, à feuilles en fer de lance ou cordiformes et à fleurs verdâtres disposées en grappes. Le rhizome de ces plantes devient parfois très volumineux puisqu'il pèse jusqu'à vingt kilogrammes. Ses formes sont très variées. Il est tantôt droit, tantôt tortueux et contourné, tantôt simple et quelquefois lobé ou digité. Il est grisâtre à l'extérieur, blanc ou rougeâtre à l'intérieur. Il est de saveur âcre à l'état cru, mais la cuisson lui donne un goût fort agréable. C'est un aliment sain et nutritif dont on fait usage en guise de pain ou de pomme de terre, et qui se prête à diverses préparations culinaires.



L'igname à racine blanche qui croît au Japon a reçu le nom de *Dioscorea japonica*. Dans l'Europe méridionale, l'igname de Chine a pris une certaine extension depuis quelques années et pourra figurer bientôt, sans doute, parmi les meilleures plantes alimentaires.

L'on extrait des rhizomes de l'igname une fécule blanche analogue à celle de l'arrow-root du Brésil et de l'Inde et dont on fait une sorte de tapioca de qualité supérieure.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE IV

Pendant les jours qui suivirent, Irène pensa plus d'une fois à la visite des étrangers et à la collation que tante Dorothée leur avait offerte de si bonne grâce. Elle se rappelait les détails enchanteurs de cette fameuse réception, se revoyait présentant à la ronde les fougassettes, croyait encore entendre M. Jouvenet déclarer la limonade exquise ; mais par-dessus tout c'était la voix de Nadine, cette petite voix frêle et douce, dont le souvenir la caressait, et chaque mot échangé sous les orangers avec la fillette lui suggérait mille réflexions.

« Elle m'a tutoyée, murmurait l'enfant solitaire ; oui, Nadine Jouvenet m'a dit « tu » et m'a embrassée comme si j'étais son amie depuis longtemps... et quand je lui ai demandé de l'être un peu, elle n'a pas refusé, au contraire!... Sa maman doit être bonne aussi... Que je serai contente si elle lui permet de revenir me voir!... Qui sait ce qu'en penserait Marthe?... Elle comprendrait peut-être que ce n'est pas ma faute si la Foux-aux-Roses a fâché nos familles, et Nadine se chargerait bien de lui dire que je voudrais tant qu'elle m'aimât à son tour... »

L'esprit plein de ces réflexions, Irène n'était plus la même fillette riieuse et insouciant.

« Qu'as-tu, petite, tu ne jases pas comme d'habitude? lui dit M<sup>lle</sup> Lissac étonnée.

— Je n'ai rien, tante Dor; seulement, je pense à Nadine, et je me demande quand elle reviendra me voir.

— Revenir chez nous... cette enfant!... et pour te voir! En vérité, tu déraisonnes, ma fille; me crois-tu donc disposée à permettre

qu'on envahisse ainsi ma maison!... et puis, te figures-tu que des enfants gâtés comme doivent l'être ceux-là trouvent beaucoup de plaisir chez nous! Dans les villas que louent les étrangers, on donne des fêtes, c'est bien mieux leur affaire ; tandis que la nôtre est de vivre tranquilles dans notre campagne.

— Pourtant, insinua la petite fille, tu paraissais très contente de causer avec M<sup>me</sup> Francœur, qui a tout à fait tes goûts... Tu sais, tante, elle non plus, n'aime pas les chemins de fer...

— On est toujours heureux de rencontrer des gens sensés ; mais cette dame a beau être très aimable, je ne l'ai pas invitée à revenir. Allons, assez là-dessus ; tâche de chasser ces idées-là. Je te le répète, il n'est pas probable que nos visiteurs de l'autre jour pensent encore à nous. »

Et, tournant le dos à sa nièce, M<sup>lle</sup> Dorothée entreprit l'examen d'un plant de vignes qui commençaient à bourgeonner.

Irène, le cœur gros, retourna lentement s'asseoir devant la maison où l'attendait sa tâche de couture ; tout en tirant l'aiguille, elle se posait mille questions inquiètes.

Est-ce que sa tante disait vrai ? Est-ce que Nadine l'avait oubliée si vite ? Et cette visite qui, à ses yeux, prenait l'importance d'un grand événement, serait-elle la seule qu'on dût recevoir à la bastide ?

Hélas ! M<sup>lle</sup> Dorothée avait sans doute raison, car les jours s'écoulèrent, et Irène eut beau se promener sur les bords de la Foux ; elle vit bien de l'autre côté passer des

paysannes, des enfants, de petites montagnardes qui allaient vers la plaine vendre leur lait, mais elle n'aperçut ni la robe bleue, ni les cheveux blonds de Nadine.

« Té ! que faites-vous donc là, mademoiselle Irène, droite comme un matelot en vigie ? » exclama près d'elle une voix joviale, un jour que, plantée sur les grosses pierres qui plongeaient dans l'eau, la fillette abritait ses yeux de sa main pour mieux interroger l'horizon.

Elle se retourna et vit derrière elle Raybaud. Le vieux marin, les bras croisés, la considérait avec son large et bienveillant sourire.

Alors, battant des mains :

« Comme vous arrivez bien, Raybaud, s'écria-t-elle. Vous qui êtes accoutumé à voir très loin sur la mer, dites, voyez-vous une petite fille en robe bleue, là-bas, au delà du champ aux roses ? »

Le brave homme fit de sa main une sorte de lunette et l'appliqua à son œil droit pendant qu'il fermait l'autre :

« Rien, mademoiselle, rien... Ah ! pardon, j'aperçois deux brimborions d'enfants contre le mur de Beau-Soleil ; mais je ne peux pas vous assurer que l'un d'eux soit une fille.

— Est-ce qu'ils viennent par ici ? interrogea Irène.

— Certainement non ; ils grimpent la colline vers les olivettes... Là... j'en suis sûr à présent, ce sont deux garçons. »

Un gros soupir lui répondit.

« Merci, Raybaud ; c'est qu'elle ne viendra pas encore aujourd'hui.

— Qui donc ça, elle ? Serait-ce par hasard votre cousine ? »

Irène secoua ses boucles dorées :

« Marthe ne voudrait pas s'occuper de moi ; mais c'est une petite fille qui est son amie et qui avait presque promis de devenir la mienne. Tante Dor croit qu'elle ne reviendra pas ; j'en ai peur maintenant, voilà plus de huit jours que je l'attends...

— Debout, sur ce caillou ? demanda malicieusement le marin. Vous feriez un fameux homme de bossoir.

— Méchant Raybaud, vous m'avez compris bien. Je ne peux pas rester toujours sur ma pierre, ainsi que sœur Anne en haut de sa tour... J'étudie, je travaille tout comme à l'ordinaire ; je me promène, et je porte aussi chaque matin, sous le chêne vert, le déjeuner à mes petits oiseaux qui m'attendent... mais tout cela ne m'amuse plus comme avant ; les journées me paraissent deux fois plus longues, je pense sans cesse à Nadine.

— Pauvre pichoune ! C'est tout simple, une jeunesse comme vous a besoin de voir des jeunes ; il faut le faire comprendre à M<sup>lle</sup> Lissac.

— Oh ! non ; tante Dor croirait que je m'ennuie avec elle et serait peut-être triste.

— On voit que vous l'aimez bien, votre tante, dit Raybaud attendri ; mais alors ne pensez plus à la petite fille ; essayez de vous distraire... Voyons, je vais chez mon frère Thomas, le garde forestier près de la Marbrière, chercher ma femme ; avec la permission de M<sup>lle</sup> Dorothee, vous pourriez monter sur ma mule... »

La proposition était sans doute très séduisante, car, d'un bond joyeux, Irène abandonna son observatoire.

« A la carrière de marbre ! oh ! la belle promenade. Tante Dor ne demandera pas mieux, j'en suis sûre ; nous allons la trouver sur notre chemin, occupée à faire mettre les échelas en place... Où est votre mule ? »

— Par ici », dit le vieux marin, enchanté de la joie qu'il procurait.

Irène rajusta son chapeau de paille sur ses cheveux ébouriffés, et, déjà installée sur la bête, sollicita en passant l'autorisation de M<sup>lle</sup> Lissac. Celle-ci n'eut garde de refuser, elle avait la plus grande confiance dans le père Raybaud. Ensuite on partit gaiement.

Laissons nos promeneurs gravir la colline ; retournons vers Beau-Soleil et la villa des Myrtes, dont les habitants vivaient dans une intimité qui augmentait chaque jour.

Lorsque M. Brial et l'architecte revenant, l'un de ses usines, l'autre de ses affaires, se rencontrent, ils causent amicalement, tout en regagnant leur demeure. De son côté,

M<sup>me</sup> Jouvenet, dont la santé se raffermir sous l'influence du doux climat, trouve la société de sa bonne et simple voisine plus agréable que celle des élégantes étrangères qui sont venues lui faire visite dès son arrivée. C'est également l'opinion de M<sup>me</sup> Francœur ; elle déclare la femme du distillateur aussi aimable que les dames de Mortagne ! Les enfants lui plaisent, quoique Marthe soit plus brouillonne que jamais auprès de la sage Nadine. Pour les garçons, grand'mère s'en rapporte aux dires de son petit-fils ; or, l'avis de ce dernier est précisément le contraire de celui qu'elle aurait eu si elle avait jugé par elle-même.

Norbert, vif, un peu moqueur, mais plein de bon sens, n'est pas toujours un compagnon du goût de maître Philippe.

« C'est impossible, mon ami ; tu inventes, tu exagères », lui dit-il sans se gêner, toutes les fois que l'autre essaye de lui faire accepter une gasconnade de sa façon.

Jacques, au contraire, professe une admiration enfantine pour son nouvel ami, écoute ses histoires sans faire au beau conteur ni remarques, ni questions embarrassantes. Voilà pourquoi celui-ci a déclaré à sa grand-mère que le second fils de M. Brial est le plus gentil garçon du monde... après Philippe Jouvenet, bien entendu ; et la vieille dame s'est rangée sans discuter à l'avis de son enfant gâté.

Sur un autre point, Jacques et Philippe s'entendaient encore à merveille : ce dernier gardait rancune à Irène ; avec son amour-propre il était arrivé à se persuader que s'il avait eu un rôle peu brillant le jour de sa visite à la bastide Lissac, la faute en était à « cette fille mal élevée ». C'est ainsi qu'il la désignait, au grand contentement de Jacques toujours très malveillant lorsqu'il s'agissait de sa petite cousine qu'il n'avait cependant jamais vue qu'à distance !

« Pstt, pstt, que fais-tu là ? vous avez donc congé au collège aujourd'hui ? demanda Philippe en apercevant son ami au bord de la terrasse.

— Pas du tout, mais, regarde. » Jacques

montra son poignet droit entouré de bandes, soutenu par une écharpe et ajouta :

« Ce matin, à la leçon de gymnastique, je suis tombé.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que ton bras est cassé ?

— Non, ce n'est qu'une foulure qui ne me fait plus de mal depuis que le médecin me l'a bandée, seulement, comme je ne peux pas écrire, ça me procure un congé.

— Tu as de la chance de n'avoir pas comme moi un professeur ; le mien trouverait moyen de me faire travailler quand même ; j'ai pioché avec lui toute la matinée. A présent on peut s'amuser ; je suppose que tu vas être mon second, puisque te voilà libre.

— Je ne demande pas mieux ; à quoi allons-nous jouer ?

— Regarde, et devine ce que je tiens là ? »

Philippe élevait au-dessus de sa tête une sorte d'étui en bambou gros et court.

« J'y pense, continua-t-il, tu ne peux pas savoir, je l'ai reçu hier soir de Paris et c'est une invention toute nouvelle : cette grosse canne contient un cerf-volant extraordinaire qui s'élève plus vite et beaucoup plus haut que les autres. Nous allons l'essayer tout de suite ; mais, pour cela, il vaudrait mieux être en pleine campagne.

— Attends-moi deux minutes, je vais prévenir maman. »

Jacques revint presque aussitôt, puis on se dirigea vers le sommet de la colline.

« Dans la plaine nous ne trouverions pas assez d'air, expliquait le jeune Grassois qui servait de guide à son compagnon, tandis que là-haut je connais un terrain avec des arbres d'un seul côté. »

Pendant qu'ils marchaient à travers les olivettes et les vignes, la langue de Philippe ne chôma pas ; il n'était jamais mieux à son affaire pour raconter qu'en l'absence de Norbert :

« Je me demande, dit-il, comment tu es tombé ?

— Dame, j'ai mal pris mon élan au trapèze, la barre était assez élevée et ce n'est pas ma faute, mais j'ai encore peur du vide. Norbert

n'aurait jamais fait une pareille maladresse.

— Et moi donc !... en gymnastique, je suis étonnant, notre professeur du lycée le disait toujours ; on avait été obligé de me faire passer dans la première division où les élèves étaient beaucoup plus âgés que moi. Eh bien, je les battais encore !... nous avons une perche oscillante de plus de vingt mètres, croirais-tu que du premier coup j'ai grimpé jusqu'au haut !...

— Vingt mètres ! répéta Jacques en ouvrant de grands yeux, à quoi donc avait-on pu la suspendre ?

— Oh ! les gymnases dans nos lycées sont bien autre chose que ceux de vos petits collèges de province, tu dois le comprendre ; la perche était suspendue à... à... mais regarde, je ne me trompe pas, c'est un écureuil qui monte à ce grand arbre ; ah ! si j'avais seulement une cage pour l'enfermer, je l'aurais bien vite attrapé.

— C'est moins facile que tu ne le penses ; d'abord les écureuils mordent, puis ils placent leurs nids sur les plus hautes branches.

— Tu aurais peur d'aller les y rejoindre, n'est-ce pas, mon bon petit lourdaud », reprit Philippe en frappant gaiement sur l'épaule de son compagnon.

Si Norbert ou quelque autre garçon eût affecté avec Jacques ce ton protecteur, notre garçonnet se fût au moins piqué, mais les airs importants de son nouvel ami lui jetaient de la poudre aux yeux à tel point qu'il ne songea même pas à faire la moue et dit simplement :

« Voilà le bon endroit dont je t'ai parlé.

— C'est superbe ! approuva Philippe, lorsqu'il eut examiné le sol du plateau dénudé et bordé

de quelques châtaigniers ; on peut courir loin là-dessus pour lancer le cerf-volant ; voilà notre pelote de ficelle ; attention ! »

Assis sur une pierre, il pressa un ressort au milieu de la grosse canne qui s'ouvrit, et



un beau châssis de forme élégante se développa : un tissu rose, solide et lustré le recouvrait. Lorsque l'heureux propriétaire eut adapté une queue dix ou douze fois aussi longue que l'objet lui-même, Jacques eut à son tour l'honneur d'attacher tant bien que mal à l'épine le bout de la pelote de ficelle, puis les deux enfants se dirigèrent en toute hâte vers l'extrémité du terrain. La jolie brise qui caressait leur visage donnait déjà de joyeux soubresauts au cerf-volant ; il s'éleva avec une telle rapidité dès que Philippe prenant sa



course eut crié à son camarade le solennel : « Lâche tout » que les deux amis suffirent à peine pour dévider le long fil qui le retenait captif.

« Est-il joli ! regarde comme il se balance avec aisance là-haut ! criait Jacques transporté ; c'est dommage que nous ne puissions pas aller le rejoindre, j'aimerais assez cela, moi. »

Ils demeurèrent longtemps le nez en l'air, en admiration devant le petit point rose dont la grande traîne frétillait comme la queue d'un poisson qui nage entre deux eaux. Tout à coup la corde tendue se relâcha.

« C'est le vent qui faiblit, entraînons-le un peu », dit Philippe.

Peine inutile, la descente continuait très rapide, et le jeune garçon, toujours courant, ne s'aperçut pas qu'il se rapprochait des arbres.

« Prends garde » cria Jacques essoufflé.

Hélas ! il était trop tard, la ficelle brusquement tirée venait de se rompre pendant qu'aux branches d'un grand châtaignier, le cerf-volant, retenu par sa queue, demeurait suspendu.

Les deux enfants se regardèrent consternés. Ce fut Philippe qui parla le premier :

« Voilà une mauvaise chance ! Que faire pour le déloger de là ? Peut-être qu'en lançant des pierres... »

— Je crois que nous pourrions l'abîmer, il vaut beaucoup mieux monter à l'arbre.

— Essaye.

— Impossible, avec ma main bandée, mais pour toi, c'est très facile !

— Tu as raison. »

Et Philippe, après avoir jeté sa veste sur le sol, entoura le tronc de ses deux bras :

« Ouf ! que c'est haut ! fit-il en s'asseyant à la première fourche de l'arbre.

— Tu n'es pourtant pas arrivé, il faut encore que tu grimpes presque en haut de cette grosse branche.

— Je le vois bien. »

Il recommença son ascension et son camarade le perdit de vue au milieu des feuilles fraîches écloses.

« Y es-tu ? cria-t-il.

— Pas tout à fait !... tu sais... c'est très haut !

— Bah ! les branches sont solides, il n'y a pas de danger.

— Peut-être bien !... mais comment est-ce que je redescendrai ?

— Comme tu es monté ; as-tu peur ?

— Non certes !... mais... j'aimerais mieux être en bas.

— Tu n'es pas à vingt mètres comme avec la perche oscillante.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, ce que je fais là est beaucoup plus difficile ! »

La voix de Philippe devenait de moins en moins assurée. Jacques l'apercevait maintenant à cheval sur la branche qu'il tenait des deux mains.

— Vas-tu rester là ? lui demanda-t-il en riant.

— Je n'en sais rien, c'est trop difficile !

— Mais, tu n'as pas seulement décroché le cerf-volant.

— Tant pis ! on payera un garçon pour venir le chercher ! »

Lentement, avec de grandes précautions, le premier gymnaste du lycée essaya de refaire le chemin déjà parcouru. Tout à coup, il s'arrêta :

« Jacques, j'en ai décidément assez ; crois-tu qu'on puisse trouver une échelle dans les environs ? »

— Hum ! nous sommes à l'entrée du bois, il n'y a pas de maisons, je serai obligé d'aller loin... vas-tu m'attendre perché sur ta branche ? demanda Jacques très déconcerté.

— Il le faut bien, me voilà à une hauteur effrayante et, si je fais un mouvement, je suis certain de tomber ! »

Les paroles de Philippe se terminaient par un gémissement si lamentable que l'embarras de Jacques redoublait.

« Il me semble pourtant que, à ta place, j'essayerais de me glisser sur la branche que tu vois un peu plus bas, hasarda-t-il.

— Je voudrais bien t'y voir », grommela l'autre qui continuait à mesurer d'un œil de plus en plus effaré la distance qui le séparait du sol.

Le vent s'élevait, secouant violemment les branches; étourdi, aveuglé par les brindilles qui le fouettaient au visage et surtout paralysé par la crainte, le jeune garçon, après deux ou trois tentatives maladroites pour suivre les conseils de son ami, se cramponnait de nouveau et déclarait bien haut qu'il ne bougerait plus, lorsqu'un éclat de rire partit comme une fusée à quelques pas de l'arbre. C'était le même rire clair qui avait si fort mortifié Philippe chez M<sup>lle</sup> Lissac; il le reconnut et aussi la voix qui lui criait :

« C'est donc vous, aujourd'hui, qui faites visite aux oiseaux ! »

Irène était maintenant presque à l'ombre du châtaignier; assise avec aisance sur la mule, elle relevait les bords de son chapeau pour mieux voir l'infortuné.

« Passez votre chemin, s'exclama Jacques avec colère dès qu'il l'eut reconnue, nous n'avons pas besoin de vous ! »

Sans réfléchir à la brutalité de son action, il avait, en parlant, appliqué un vigoureux coup de baguette sur l'échine de la bête qui se mit à ruer.

La jeune écuyère, heureusement, n'en était pas à son coup d'essai : prompte et calme, elle remit au pas sa monture et revint vers le garçonnet encore armé de sa baguette. Irène ne riait plus, elle était rouge et ses yeux gris brillaient d'indignation :

« Vous ne m'avez pas fait peur, cousin Jacques, dit-elle d'une voix ferme, mais je suis bien fâchée qu'un garçon de ma famille agisse ainsi... Pourquoi cherchez-vous à me faire du mal? Moi, je ne vous en ai jamais fait... Savez-vous que c'est lâche ! »

— Pourquoi y a-t-il des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas? riposta d'un ton rogue le jeune garçon, qui sentait la justesse du reproche et ne voulait pas s'excuser.

— Oh! fit la nièce de M<sup>lle</sup> Dorothée qui reprenait déjà son enjouement, cela me regarde plus que vous ne pensez : si je m'en vais tout de suite, vous resterez là tous les deux comme maître Corbeau et maître Renard ! »

Jacques haussa les épaules :

« C'est peut-être vous qui aiderez mon ami

à descendre !... Avez-vous une échelle dans votre poche ? »

Pas de réponse : la petite fille avait tourné bride et s'éloignait au trot.

L'habitant du châtaignier eut une exclamation de regret.

« Tu as tort de la laisser partir, elle avait peut-être une bonne idée.

— Bah ! la meilleure idée serait de prendre ton courage, d'attraper la branche que je t'indique !... »

— Je t'ai déjà dit vingt fois que ça ne se peut pas. »

Jacques, toujours plus perplexe, ne songea pas à railler ou à menacer de s'en aller seul, comme il n'eût pas manqué de le faire pour un autre camarade. Retourner aux Myrtes et ramener le domestique demanderait plus d'une heure; faute d'un moyen plus simple, il allait le proposer à Philippe, lorsque Irène reparut.

Elle était à pied et parlait avec volubilité à un homme qui tenait la bride de la mule en riant de son récit.

« Quoi ! c'est vous, Raybaud? s'écria Jacques tout à fait déconcerté.

— Moi-même, mon petit Jacques... où est-il ce fameux mousse qui n'ose pas descendre ? »

— Là haut, sur la grosse branche qui remue; sans ma main foulée, je l'aurais vite rejoint.

— Eh ! pécaïre ! j'en suis sûr !... mais de la main qui vous reste vous avez fait tout à l'heure de mauvaise besogne. »

D'un geste désapprouvateur, Raybaud désigna la baguette que l'enfant n'avait pas lâchée. Puis, sans attendre que celui-ci eût trouvé une excuse, souple comme un jeune homme, il arriva, en quelques secondes, à la hauteur où le poltron continuait à se morfondre :

« Il faut donc venir vous chercher, dit-il; vite, nous n'allons pas dormir ici. »

Son ton de bref commandement n'admettait pas de réplique, aussi, Philippe suivit-il avec docilité ses avis. Les deux spectateurs qui, d'en bas, observaient ses mouvements, le virent descendre de branche en branche et arriver à terre en poussant un grand soupir de soulagement.

L'instant d'après le cerf-volant décroché par Raybaud vint s'abattre à leurs pieds. Lorsque le vieux marin arriva à son tour au bas de l'arbre, il trouva les deux amis en train de le reposer pour le replacer dans l'étui de bambou. Irène, qu'ils affectaient de ne pas voir, les regardait en silence.

« Merci, Raybaud, dit Jacques, vous nous avez rendu un fameux service.

— Certainement, reprit Philippe, je ne comprends pas comment cela se fait, moi qui ne crains rien, j'hésitais un peu à descendre ! »

Le vieux marin se mit à rire :

« Non, non, vous n'hésitez pas, vous restiez bel et bien sur votre perchoir !... A votre âge, lorsque le vent soufflait en tempête et que notre navire roulait comme une coquille de noix, je montais sans sourciller en haut du grand mât et personne ne venait m'y cher-

cher... Mais, vraiment, c'est M<sup>lle</sup> Irène qui vous a rendu service : J'achevais de fumer ma pipe avant d'entrer sous bois où les étincelles sont si dangereuses; sans elle je ne vous aurais pas trouvés et nous serions loin maintenant. »

Les deux garçons se regardèrent d'un air contraint, il était clair que ni l'un ni l'autre ne voulait remercier la fillette :

« Bah ! fit Jacques, d'un ton léger, c'est vous qui êtes monté dans le châtaignier, je ne connais que ça, moi !... Au revoir père Raybaud, bonne promenade ! »

Il jeta un coup d'œil d'intelligence à son camarade et tous deux s'éloignèrent lestement.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

### IV

#### La poudre parle.

Lord Fairfield avait été vivement frappé de la lueur que le passage d'Agrippa Mauvilain venait de jeter, dans son esprit, sur les véritables intentions des Boers. Convaincu jusqu'alors que les fermiers du Transvaal, de l'Orange et de la Rhodesia n'oseraient jamais engager la lutte contre la Grande-Bretagne et attendraient, en tout cas, que celle-ci fût venue les attaquer chez eux, — il ouvrait subitement les yeux à la réalité et voyait le mouvement de résistance se dessiner, s'affirmer par des signes évidents, avant même que les troupes anglaises destinées à l'étouffer eussent quitté les garnisons du Royaume-Uni.

Cette notion nouvelle lui fit souhaiter d'abrè-

ger son séjour à Massey-Dorp et de se rendre au plus vite à Kimberley, par Boulouwayo, afin de faire part aux chefs de l'occupation anglaise des indices qu'il venait de recueillir.

Dès le lendemain, il s'en ouvrit à ses hôtes. Ceux-ci n'eurent point de peine à entrer dans ses vues, et, comme il était invraisemblable que la guerre, si elle éclatait réellement, pût jamais s'étendre jusqu'au nord du Zambèze, M. Massey et Gérard arrêtaient leurs dispositions pour accompagner lady Théodora, son mari et son frère jusqu'à la capitale des diamants.

De son côté, Brandevin voulut être du voyage. Le docteur Lhomond aurait volon-

tiers, lui aussi, pris le chemin du sud ; mais Nicole n'était pas encore en état d'affronter les fatigues de la route. Il fut donc convenu qu'il suivrait ses amis avec la jeune malade aussitôt qu'elle serait sur pied.

Les choses ainsi réglées, le départ s'effectua. Puis, après deux semaines, Nicole se trouvant complètement rétablie, le docteur Lhomond la fit monter à cheval et ils prirent le chemin de Prétoria, où les parents attendaient leur fille.

M<sup>me</sup> Massey, Colette, Lina et Martine, avec la petite Tottie, restaient ainsi à la tête de la ferme, sous la garde de M. Weber, de Martial Hardouin et de Le Guen.

Les choses reprirent leur cours normal. Une vingtaine de jours s'écoulèrent dans une paix profonde. Et alors, un messenger indigène, qui voyageait à pied, apporta la première lettre de M. Massey, datée de Prétoria.

En arrivant à Kimberley, il avait trouvé le dictateur Cecil Rhodes trop occupé de ses préparatifs militaires pour qu'il fût possible de l'entretenir utilement d'affaires subordonnées désormais à l'issue même de la guerre imminente. De toutes parts les Boers se mettaient en mouvement et convergeaient en masse vers Prétoria. Leurs journaux conseillaient de ne pas attendre l'invasion britannique et de la prévenir, au contraire, en franchissant la frontière pour investir les places du Natal et de la colonie du Cap. Kimberley pouvait être d'un moment à l'autre séparé du monde. Les choses y revêtaient un aspect si menaçant, que lord Fairfield avait accepté le commandement du régiment de cavalerie de Cecil Rhodes. M. Higgins lui-même, en qualité de chef élu d'un bataillon de volontaires de la Cité de Londres, en route pour l'Afrique australe, préluait à ses devoirs futurs en s'exerçant tous les matins au maniement d'armes, sous la direction d'un ex-caporal de l'armée régulière. Lady Theodora installait un hôpital militaire...

Quant à M. Massey, il s'était décidé à partir avec Gérard pour Prétoria, à la fois pour ne pas se trouver pris dans Kimberley si la ville était investie par les Boers, pour rejoindre son

fil aîné Henri et pour aviser aux mesures qu'il pouvait être utile d'adopter dans l'intérêt commun de sa famille.

À Prétoria, il avait trouvé Henri en bonne santé et très occupé à outiller sa fonderie de canons pour le gouvernement du président Krüger. Sur ces entrefaites, le docteur Lhomond était arrivé à bon port, avec Nicole, qui avait aussitôt rejoint ses parents au camp de Maversneck. Jugeant les ambulances boers insuffisantes et mal organisées, l'excellent homme s'était immédiatement mis à la tête d'un corps de volontaires de la Croix-Rouge. Il désirait vivement y enrôler Gérard et M. Massey lui-même. Peut-être se décideraient-ils à suivre son exemple et à se consacrer au service des blessés, mais ils voulaient, avant d'adopter ce parti, attendre que la guerre fût déclarée, — elle ne l'était pas encore, — et surtout être certains que M<sup>me</sup> Massey, Colette et Lina ne désapprouvaient pas cette résolution. C'est sur quoi ils désiraient avoir une réponse précise.

En fait d'autres nouvelles, ils n'en avaient qu'une digne d'être signalée : Brandevin venait d'être engagé par Cecil Rhodes comme chef de l'intendance anglaise à Kimberley. L'administration britannique s'était rappelé à propos qu'en 1855 l'armée anglaise serait morte d'inanition en Crimée sans le fameux cuisinier français Soyer, qui organisa si brillamment son ravitaillement. Elle avait fait un pont d'or au digne Marseillais, pour qu'il se chargeât d'approvisionner les troupes de la reine Victoria, et Brandevin avait accepté ses offres. Il était désormais préposé au roast-beef et au pudding des Habits-Rouges, — ou pour mieux dire des habits « couleur de terre », puisque l'uniforme des troupes anglaises en campagne allait prendre la teinte brune, dite teinte *kakki*.

Le messenger indigène devait rapporter à Prétoria la réponse attendue par M. Massey. Cette réponse, Colette s'empressa de l'écrire sous la dictée de sa mère.

Non seulement personne, à Massey-Dorp, ne s'étonnait de voir le père et le fils se dévouer avec le docteur Lhomond à une œuvre



d'humanité ; mais ceux et celles qui étaient restés au foyer avaient, eux aussi, le vif désir de suivre un si haut exemple. Pour plus d'une raison, cela pouvait devenir nécessaire.

Depuis que le chef était absent, les choses ne marchaient pas à Massey-Dorp aussi bien qu'on aurait pu le désirer. Un à un, tous les serviteurs noirs disparaissaient. Le bruit courait qu'on les engageait en masse tant à Prétoria qu'à Kimberley, pour les services de transport. Leur amour du changement n'était pas à l'épreuve de la tentation ; ils partaient sans tambour ni trompette. Il devenait très douteux que les récoltes ou vendanges, une fois mûres, pussent être faites et rentrées. Dans ces conjonctures, était-il bien nécessaire d'attendre à Massey-Dorp qu'elles pourrissent sur place ? Colette, son mari et sa mère ne le pensaient pas, estimant, au contraire, avec M. Weber et Lina, avec Martine et Le Guen, que le plus sage serait d'aller à Prétoria se mettre tous à la disposition de la Croix-Rouge.

Ce que Colette n'ajoutait point, afin de ne pas inquiéter son père et ses frères, c'est que les serviteurs noirs n'avaient pas tous disparu sans esprit de retour. Un certain nombre d'entre eux semblaient s'être formés en bandes pour revenir à la vie sauvage en commettant toutes sortes de déprédations, détournant les troupeaux et enlevant les bêtes de somme. Quel était leur but et pour quelle cause prenaient-ils parti ? Nul n'aurait pu le dire. L'approche de la guerre exerçait sur leurs imaginations une influence dissolvante et les grisait, pour ainsi parler. Ils semblaient prêts à toutes les mauvaises besognes et paraissaient assez fréquemment en troupes, d'ailleurs sans autres armes que des massues ou des sagaies, aux abords des habitations isolées.

Aussi Massey-Dorp avait-il maintenant l'habitude, jusqu'alors sans exemple, de tenir la nuit portes et fenêtres closes. Et, sur le conseil de Martial Hardouin, M. Weber s'était décidé à transporter son canon sur la pelouse, où il était en batterie, avec une douzaine d'obus empilés sous l'affût.

Tout cela, on ne le disait pas à M. Massey, parce que, en réalité, personne encore ne s'en était sérieusement préoccupé. Et pourtant, le péril devenait déjà plus grave que ne le soupçonnaient les habitants de Massey-Dorp.

Il devait leur être révélé par un petit homme maigre et pâle, à la face sillonnée d'une balafre, qui se présenta à la porte du jardin et que Le Guen reconnut au premier coup d'œil. C'était un certain Bernier, *uitlander*, c'est-à-dire étranger venu d'Europe pour s'établir en Afrique australe, ex-habitant des *Massey-fields* au temps où l'on accourait y chercher de l'or. M. Massey en personne lui avait sauvé la vie dans une circonstance mémorable, et Bernier en était resté reconnaissant : brave homme, au demeurant, et presque un héros, en son genre. Introduit par Le Guen, il conta qu'en exerçant à travers le Veldt sa profession de colporteur, il avait appris d'étranges choses :

« Et, d'abord, savez-vous ce que sont devenus la plupart de vos serviteurs noirs ? demanda-t-il. Ils sont formés en bande, à trois lieues d'ici, sous le commandement d'un gredin nommé Benoni, un homme des Échelles du Levant, celui-là même qui, jadis, avait comploté ma mort et qui fut expulsé des *Massey-fields* pour tentative de meurtre, vol et recel... Ce scélérat s'est établi dans une ferme abandonnée et y vend de l'eau-de-vie aussi exécrationnelle que lui-même. Il attire les vagabonds et les ensorcèle avec son tord-boyaux ou les enrôle, les uns disent pour le compte des Anglais, les autres pour le compte du Transvaal... Je croirais plutôt pour son propre compte, et contre vous. Car il n'est question chez lui, après boire, que des incalculables richesses entassées à Massey-Dorp... On se raconte que vous avez en réserve tout l'or extrait du fameux filon, que vous êtes sans méfiance et sans armes, sauf un *canon en bois*, exposé sur la pelouse pour épouvanter les naïfs ; qu'il n'y a rien ici que des femmes, ou peu s'en faut, et qu'une demi-douzaine de gaillards résolus peuvent s'emparer, quand ils le voudront, de vos greniers d'abondance...

de la cave, surtout!... Car la cave joue un grand rôle dans ces imaginations...

— Ils sont nombreux?

— Quatre ou cinq cents au bas mot, sinon plus. »

Bernier donnait des détails qui ne permettaient pas le doute. On lui fit, cela va sans dire, l'accueil que méritait un avis aussi précieux; on le pria de surveiller les mouvements du mécréant et d'en informer la petite colonie, si ces mouvements devenaient inquiétants. Que pouvait-on de plus, à deux cents kilomètres de toute ville, dans un pays entièrement désert, que les fermiers avaient abandonné l'un après l'autre à cent lieues à la ronde, sans doute pour s'en aller au Transvaal se ranger sous le drapeau de l'indépendance, — et qui d'ailleurs, même en temps normal, était dénué de toute force publique. A qui s'adresser pour obtenir aide et protection?...

On ne pouvait compter que sur soi-même. C'est ce que M<sup>me</sup> Massey et Colette comprirent dès le premier moment.

Loin de se laisser abattre par le péril, elles se félicitaient de le connaître. Elles sentaient leur courage s'élever à la hauteur des circonstances et ne songeaient plus qu'à tout préparer pour la défense.

Autour d'elles, chacun s'enflammait d'une ardeur égale.

M. Hardouin et Le Guen barricadaient portes et fenêtres avec tout ce qui pouvait servir à cet usage. Martine annonçait hautement qu'elle tenait son fourneau et ses chaudières prêts pour arroser d'huile bouillante quiconque aurait l'audace de vouloir forcer l'entrée de sa cuisine. M. Weber passait les armes en revue, préparait les munitions et ne dissimulait pas la satisfaction professionnelle qu'il éprouvait à la pensée d'expérimenter les effets de son explosif sur des brigands authentiques.

Trois jours s'écoulèrent dans ces préparatifs de siège. Une tranchée de deux mètres avait été creusée par Le Guen au pied de la véranda, pour abriter le canon derrière un épaulement de terre. Les ouvertures de la maison ne laissaient plus entrer le jour que par une meur-

trière ménagée pour le tir. Chacun avait choisi son poste de combat et, la nuit, les trois hommes se relayaient pour faire des rondes avec le bon chien Phanor et monter la garde.

Sur ces entrefaites, Bernier reparut un matin. La bande de Benoni, forte de cinq à six cents hommes, était en marche et s'avancait contre Massey-Dorp. Elle comptait surprendre la famille le soir même, à l'heure du dîner...

Et de fait, vers le coucher du soleil, l'avant-garde se montra. C'était une troupe de cinquante à soixante indigènes armés de flèches ou de sagaies, qui longeaient la rivière au bas de la pelouse; elle s'arrêta et parut attendre le gros de l'armée.

Bientôt, de nouvelles bandes prirent position autour de la villa, dans les bouquets d'arbres et derrière les plis de terrain.

L'aspect des choses montrait suffisamment que Massey-Dorp était sur ses gardes et prêt à se défendre, et cette attitude se trouvait probablement peu conforme à l'attente des assiégeants, car on les voyait, les uns après les autres, s'arrêter, tenir conseil, s'accroupir en cercle pour délibérer.

Soudain, un homme vêtu d'un vieux complet à carreaux et coiffé d'un fez parut au milieu d'eux; il était armé d'une carabine et accompagné d'un jeune Arabe de quinze à seize ans. C'était Benoni. Il fut aussitôt entouré d'une foule bruyante et qui semblait lui reprocher l'inexactitude de ses informations. Il la calma du geste et probablement aussi de la parole. Les protestations cessèrent. Sans doute il expliquait que le silence de Massey-Dorp montrait l'insuffisance de ses moyens de défense: les habitants étaient peu nombreux et hors d'état de résister à des forces supérieures; il fallait attaquer sur l'heure et s'emparer des richesses amoncées dans la maison des blancs...

Ce discours ranima l'ardeur de l'armée noire. Des acclamations retentirent. Quelques-uns des plus pressés s'élançèrent vers la villa en poussant des hurlements féroces.

Deux coups de feu partis des fenêtres et tirés, l'un par Colette, l'autre par son mari, les arrêtèrent net. Ils tournèrent sur leurs talons

et s'abritèrent précipitamment derrière un massif de magnolias.

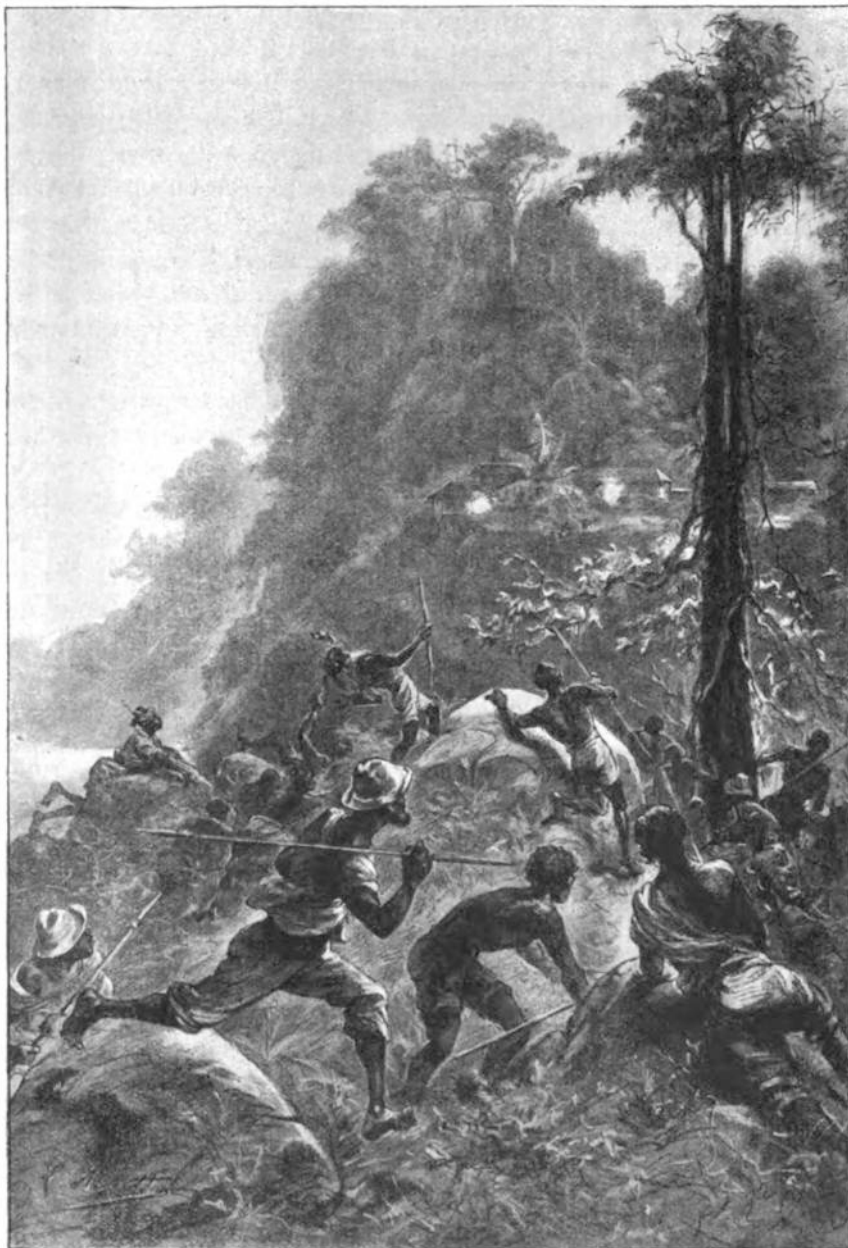
Mais ce fut pour combiner un mouvement

Le moment était venu pour M. Weber de mettre sa pièce à l'épreuve.

La braquant rapidement sur la colonne de gauche et presque sans viser, il toucha le déclic de la détente. Une détonation formidable éveilla les échos de la vallée. L'obus partit en sifflant, s'abattit sur la horde grouillante et explosa...

Déjà la culasse était ouverte par Le Guen, un second obus placé dans le canon, qui pivotait sur son axe et tonnait sur la colonne de droite...

M. Weber lui-même fut stupéfait de ce qu'il vit alors. De part et d'autre, dans un rayon d'action de cent mètres autour du point où chaque obus était tombé, des cadavres jonchaient le gazon de la pelouse. Il y en avait quatre-vingt-seize, — tous déjà raidis par la mort et



d'ensemble. Se formant sur deux colonnes, l'armée assiégeante envahit la pelouse en proférant des cris et se porta vers la maison. Elle arrivait au pas de course, en masses profondes

comme foudroyés... Quant au reste des deux colonnes, il avait disparu dans une fuite éperdue.

La poudre K venait de parler sans réplique.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

### VII

#### La cage vide.

Comment ne pas se féliciter de ce que le foreloper eût si à propos découvert cette anfractuosité, due, non au travail de l'homme, mais à une disposition naturelle de la berge? Sur le sol, un sable fin, très sec. Aucune trace d'humidité, ni à ses parois latérales ni à sa paroi supérieure. Grâce à cet imperméable abri, ses hôtes n'avaient pas eu à souffrir d'une pluie intense durant la première moitié de la nuit. Donc refuge assuré audit endroit pendant tout le temps qu'exigerait la construction d'un radeau.

Du reste, un vent assez vif soufflait du nord. Le ciel s'était nettoyé aux premiers rayons du soleil. Une journée chaude s'annonçait. Peut-être Khamis et ses compagnons en viendraient-ils à regretter l'ombrage des arbres sous lesquels le cheminement s'était effectué depuis cinq jours.

John Cort et Max Huber ne cachèrent point leur bonne humeur. Cette rivière allait les transporter sans fatigue pendant trois cents kilomètres environ, distance à laquelle cou-

rait l'Oubanghi, dont elle devait être tributaire. Ainsi seraient franchis les trois quarts du parcours dans des conditions plus favorables, l'autre quart comprenant l'itinéraire déjà suivi entre la lisière de la forêt et la rive gauche de ce rio.

Ce calcul fut établi avec une suffisante exactitude par John Cort, d'après les relèvements que lui fournit le foreloper.

Leur regard se porta alors vers la droite et vers la gauche, c'est-à-dire au nord et au sud.

En amont, le cours d'eau s'étendait à perte de vue presque en ligne directe et disparaissait, à trois kilomètres, sous le fouillis des arbres. De là peut-être obliquait-il vers le nord-est, ce qui eût permis de l'identifier avec cet autre rio dont la caravane avait eu connaissance lorsqu'elle campait au tertre des tamarins.

En aval, la verdure se massait à une distance plus rapprochée d'un demi-kilomètre, où la rivière faisait un coude brusque au sud-



est. C'est à partir de ce coude que la forêt reprenait son épaisseur normale.

A vrai dire, c'était une large clairière marécageuse qui occupait cette portion de la rive gauche. Sur la rive opposée, les arbres poussaient en rangs serrés. Une futaie très dense, très profonde, s'étagait à la surface d'un terrain assez mouvementé, et ses dernières cimes, éclairées par le soleil levant, se découpaient en un lointain horizon.

Quant au lit de la rivière, une eau transparente, qui se déplaçait avec rapidité, l'emplissait à pleins bords, charriant de vieux troncs, des paquets de broussailles, des tas d'herbes arrachées aux deux berges rongées par le courant.

Tout d'abord, sa mémoire rappela à John Cort qu'il avait entendu le mot « ngora » prononcé à proximité de la grotte pendant la nuit. Il chercha donc à voir si quelque créature humaine rôdait aux environs. Que des nomades s'aventurassent parfois à descendre cette rivière pour rejoindre l'Oubanghi, c'était chose admissible, et sans en tirer cette conclusion que l'immense aire de la forêt développée vers l'est jusqu'aux sources du Nil fût fréquentée par les tribus errantes ou habitée par des tribus sédentaires.

John Cort n'aperçut aucun être humain aux abords du marécage, ni sur la berge, ni sur la rive droite du cours d'eau.

« J'ai été dupe d'une illusion, pensait-il. Il est possible que je me sois endormi un instant, et c'est dans un rêve que j'ai cru entendre ce mot. »

Aussi ne dit-il rien de l'incident à ses compagnons.

« Mon cher Max, demanda-t-il alors, avez-vous fait à notre brave Khamis toutes vos excuses pour avoir douté de l'existence de ce rio, dont il n'a jamais douté, lui?... »

— Il a eu raison contre moi, John, et je suis heureux d'avoir eu tort, puisque le courant va nous véhiculer sans peine jusqu'à l'Oubanghi...

— Sans peine... je ne l'affirme pas, répondit le foreloper. Peut-être des chutes... des rapides...

— Ne voyons que le bon côté des choses, répliqua John Cort. Nous cherchions une rivière, la voici... Nous songions à construire un radeau, construisons-le...

— Dès ce matin, je vais me mettre à la besogne, dit Khamis, et si vous voulez m'aider, monsieur John...

— Certainement, Khamis. Pendant notre travail, Max voudra bien s'occuper de ravitailler...

— C'est d'autant plus urgent, répliqua Max Huber, qu'il ne reste plus rien à manger... Ce gourmand de Llanga a tout dévoré hier soir...

— Moi, mon ami Max!... murmura Llanga, qui, le prenant au sérieux, parut sensible à ce reproche.

— Eh, gamin, tu vois bien que je plaisante!... Allons, viens avec moi... Nous allons suivre la berge jusqu'au tournant de la rivière; avec le marécage d'un côté, l'eau courante de l'autre, le gibier aquatique ne manquera ni à droite ni à gauche, et, qui sait? quelque beau poisson pour varier le menu...

— Défieez-vous des crocodiles et même des hippopotames, monsieur Max, fit observer le foreloper.

— Eh! Khamis, un gigot d'hippopotame rôti n'est pas à dédaigner, je pense!... Comment un animal d'un caractère si heureux... un cochon d'eau douce après tout... n'aurait-il pas une chair savoureuse?...

— D'un caractère heureux, c'est possible, monsieur Max, mais, quand on l'irrite, sa fureur est terrible!

— On ne peut pourtant pas lui découper quelques kilogrammes de lui-même, sans s'exposer à le fâcher un peu...

— Enfin, ajouta John Cort, si vous aperceviez le moindre danger, revenez au plus vite. Soyez prudent...

— Et vous, soyez tranquille, John. — Viens, Llanga...

— Oui, va, mon garçon, dit John Cort, et n'oublie pas que nous te confions ton ami Max!

Après une telle recommandation, on pouvait tenir pour certain qu'il n'arriverait rien de fâcheux à Max Huber, puisque Llanga serait là pour veiller sur sa personne.

Max Huber prit sa carabine et vérifia sa cartouchière :

« Ménagez vos munitions, monsieur Max, dit le foreloper.

— Le plus possible, Khamis. Mais il est vraiment regrettable que la nature n'ait pas créé le cartouchier comme elle a créé l'arbre à pain et l'arbre à beurre des forêts africaines!... En passant, on cueillerait ses cartouches comme on cueille des figues ou des dattes! »

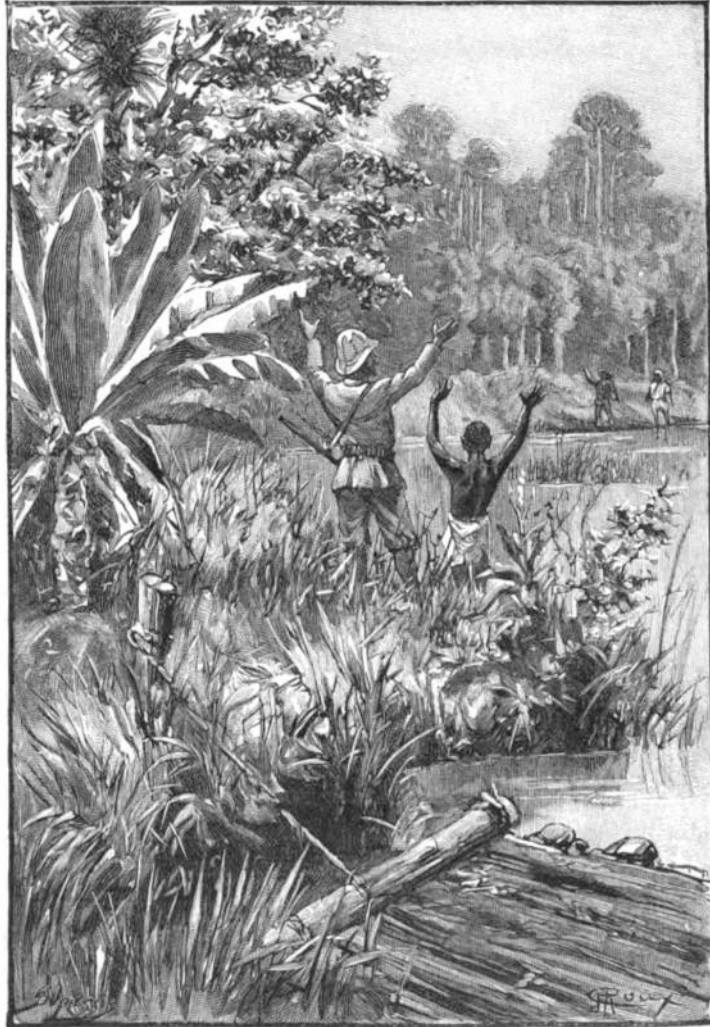
Sur cette juste observation, Max Huber et Llanga longèrent le chemin de la berge, — un chemin en contre-bas qui les fit bientôt perdre de vue tous les deux.

Khamis et John Cort s'occupèrent alors de chercher des bois propres à la construction d'un radeau. Si ce ne pouvait être qu'un très rudimentaire appareil flottant, encore fallait-il en rassembler les matériaux. Le foreloper et John Cort ne possédaient qu'une hachette et leurs couteaux de poche. Avec de tels outils, comment s'attaquer aux géants de la forêt ou même à leurs congénères de stature plus réduite?... Aussi Khamis comptait-il employer les branches tombées qu'il relierait avec des lianes et sur lesquelles serait établi une sorte de plancher doublé de terre et d'herbes. Un radeau de douze pieds de long, de huit en largeur, devait suffire au transport de trois hommes et d'un enfant, lesquels, d'ailleurs, débarqueraient aux heures des repas et des haltes de nuit.

De ces bois, dont la vieillesse, le vent, quelque coup de foudre avaient provoqué la chute, il se trouvait quantité sur le marécage où certains arbres d'essence résineuse se dressaient encore. La veille, Khamis s'était

promis de venir chercher à cette place les diverses pièces nécessaires à la construction du radeau. Il fit part à John Cort de son intention et celui-ci se déclara prêt à l'accompagner.

Un dernier regard fut jeté sur la rivière, le



long des deux berges en amont et en aval. Tout paraissant tranquille aux environs du marécage, John Cort et Khamis se mirent en route.

Ils n'eurent qu'une centaine de pas à faire pour rencontrer un amas de pièces flottables. La plus sérieuse difficulté serait sans doute de les trainer jusqu'au pied de la berge. En cas qu'elles fussent trop lourdes à manier pour deux personnes, on ne l'essayerait qu'après le retour des chasseurs.

En attendant, tout portait à croire que

Max Huber faisait bonne chasse. Une détonation venait de retentir, et l'adresse du Français permettait d'affirmer que ce coup de fusil ne devait pas avoir été perdu. Très certainement, avec des munitions en quantité suffisante, l'alimentation de la petite troupe eût été assurée pendant ces trois cents kilomètres qui la séparaient de l'Oubanghi et même pour un plus long parcours.

Or, Khamis et John Cort s'occupaient à choisir les meilleurs bois, lorsque leur attention fut attirée par des cris.

Ces cris venaient du sud-est, c'est-à-dire de la direction prise par Max Huber en s'éloignant de la berge.

« C'est la voix de Max... dit John Cort.

— Oui, répondit Khamis, et aussi celle de Llanga. »

En effet, un fausset aigu se mêlait à une voix mâle.

« Sont-ils donc en danger?... demanda John Cort.

— Courons », répondit le foreloper.

Tous deux traversèrent le marécage en arrière de la berge et atteignirent la légère tumescence sous laquelle s'élevait la grotte.

De cette place, en portant les yeux vers l'aval, ils aperçurent Max Huber et le petit indigène arrêtés sur une grève de la rive gauche. Ni êtres humains ni animaux aux alentours. Du reste, leurs gestes n'étaient qu'une invitation à les rejoindre et ils ne manifestaient aucune inquiétude.

Khamis et John Cort, après être descendus, franchirent rapidement trois à quatre cents mètres.

Lorsqu'ils furent tous réunis, Max Huber se contenta de dire :

« Peut-être n'aurez-vous pas la peine de construire un radeau, Khamis...

— Et pourquoi?... demanda le foreloper.

— Parce que en voici un tout fait, en mauvais état, il est vrai, mais les morceaux en sont bons. »

Et Max Huber montrait dans un enfoncement de la rive une sorte de plate-forme, un assemblage de madriers et de planches, retenu

par une corde à demi pourrie dont le bout s'enroulait à un piquet enfoncé dans la berge.

« Un radeau... s'écria John Cort.

— C'est bien un radeau!... » répondit Khamis.

En effet, sur la destination de ces madriers et de ces planches, aucun doute n'était admis.

« Des indigènes ont-ils donc déjà descendu la rivière jusqu'à cet endroit?... observa Khamis.

— Des indigènes ou des explorateurs, répondit John Cort. Et pourtant, si cette partie de la forêt d'Oubanghi eût été visitée, on l'aurait su au Congo ou au Cameroun. Or, jusqu'ici je n'ai jamais entendu parler d'une exploration faite dans cette forêt...

— Ni moi, ajouta Max Huber. Au total, peu importe, la question est de savoir si ce radeau ou ce qui en reste peut nous servir...

— Assurément », déclara le foreloper

Et il allait se glisser au niveau de la crique, lorsqu'il fut arrêté par un cri de Llanga.

L'enfant, qui s'était éloigné d'une cinquantaine de pas en aval, accourait, tenant un objet qu'il agitait de la main.

Un instant après il remettait à John Cort ledit objet.

C'était un cadenas de fer, rongé par la rouille, dépourvu de sa clef, et dont le mécanisme, d'ailleurs, eût été hors d'état de fonctionner.

« Décidément, dit Max Huber, il ne s'agit pas des indigènes congolais ou autres, auxquels les mystères de la serrurerie moderne sont inconnus!... Ce sont des blancs que ce radeau a transportés jusqu'à ce coude de rivière...

— Et qui n'y sont jamais revenus! » ajouta John Cort.

Juste conséquence à tirer de l'incident. L'état d'oxydation du cadenas, le délabrement du radeau démontraient que plusieurs années s'étaient écoulées depuis que l'un avait été perdu et l'autre abandonné au bord de cette crique.

Deux déductions ressortaient donc de ce double fait logique et indiscutable. Aussi, lorsqu'elles furent présentées par John Cort,



Max Huber et Khamis n'hésitèrent pas à les accepter :

1° Des explorateurs ou des voyageurs non indigènes avaient atteint cette clairière, après s'être embarqués soit au-dessus, soit au-dessous de la lisière de la grande forêt;

2° Lesdits explorateurs ou voyageurs, pour une raison ou pour une autre, avaient laissé là leur radeau, afin, sans doute, d'aller reconnaître cette portion de la forêt située sur la rive gauche.

Dans tous les cas, aucun d'eux n'avait jamais reparu. Ni John Cort ni Max Huber, depuis qu'ils habitaient le Congo, ne se souvenaient qu'il eût été question d'une exploration de ce genre.

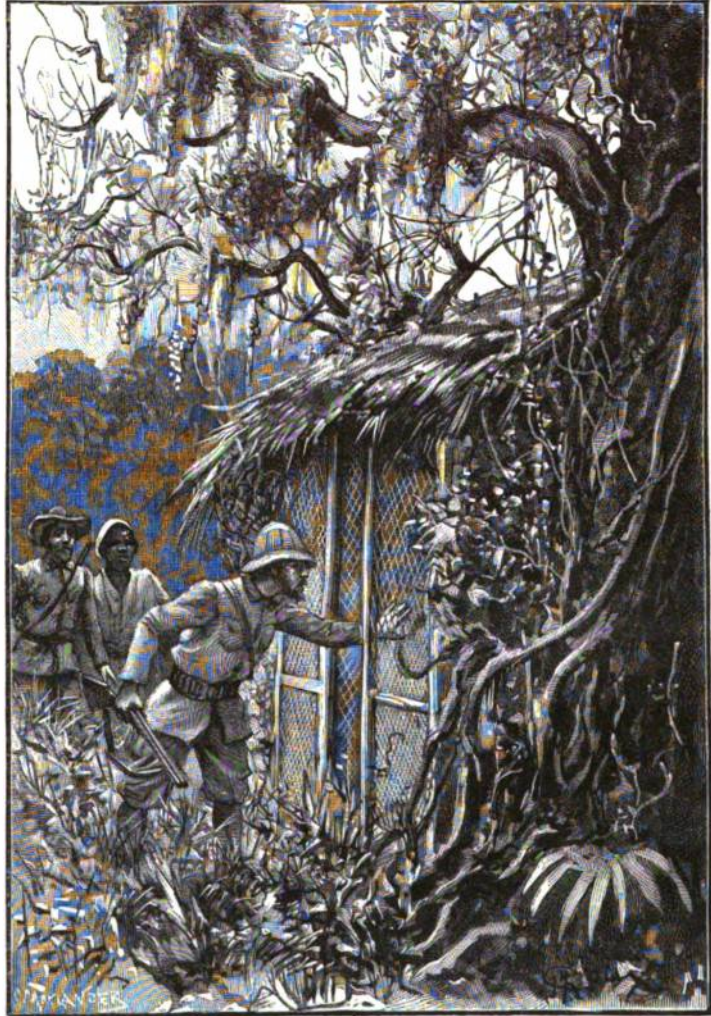
Si ce n'était pas là de l'extraordinaire, c'était tout au moins de l'inattendu, et Max Huber devrait renoncer à l'honneur d'avoir été le premier visiteur de la grande forêt, considérée à tort comme impénétrable.

Cependant, très indifférent à cette question de priorité, Khamis examinait avec soin les madriers et les planches du radeau. Les premiers se trouvaient en assez bon état, les secondes avaient souffert davantage des intempéries et trois ou quatre seraient à remplacer. Mais, enfin, construire de toutes pièces un nouvel appareil, cela devenait inutile. Quelques réparations suffiraient. Le foreloper et ses compagnons, non moins satisfaits que surpris, possédaient le véhicule flottant qui leur permettrait de gagner à travers la forêt le confluent du rio avec l'Oubanghi.

Tandis que le foreloper s'occupait de la sorte, les deux amis échangeaient leurs idées au sujet de cet incident :

« Il n'y a pas d'erreur, répétait John Cort ;

des blancs ont déjà reconnu la partie supérieure de ce cours d'eau, — des blancs, ce n'est pas douteux... Que ce radeau, fait de pièces grossières, eût pu être l'œuvre des indigènes, soit!... Mais il y a le cadenas...



— Le cadenas révélateur... sans compter les autres objets que nous ramasserons peut-être encore... observa Max Huber.

— Encore... Max?...

— Continuons nos investigations, John, jusqu'au tournant de la rivière. Il est possible que nous retrouvions les vestiges d'un campement, dont il n'y a pas trace en cet endroit, car il ne faut pas regarder comme tel la grotte où nous avons passé la nuit. Elle ne paraît point avoir déjà servi de lieu de halte, et je ne doute pas que nous n'ayons



été les premiers à y chercher refuge...

— C'est l'évidence, mon cher Max. Poursuivons nos recherches jusqu'au coude du rio...

— Cela est d'autant plus indiqué, John, que là finit la clairière, et je ne serais pas étonné qu'un peu plus loin...

— Khamis ? » cria John Cort.

Le foreloper, remontant sur la berge, rejoignit les deux amis.

« Eh bien, ce radeau?... demanda John Cort.

— Nous le réparerons sans trop de peine... Je vais rapporter les bois nécessaires.

— Avant de nous mettre à la besogne, proposa Max Huber, descendons la rive pendant quelques centaines de pas. Qui sait si nous ne recueillerons pas d'autres objets, des ustensiles, par exemple, ayant une marque de fabrication qui apprendrait leur origine?... Cela viendrait à propos pour compléter notre batterie de cuisine par trop insuffisante !... Une gourde et pas même une tasse ni une bouilloire...

— Vous n'espérez pas, mon cher Max, découvrir office et table où le couvert serait mis pour des hôtes de passage ?...

— Je n'espère rien, mon cher John, mais nous sommes en présence d'un fait inexplicable... Tâchons de lui découvrir une explication plausible.

— Soit, Max. — Il n'y a pas d'inconvénient, Khamis, à s'éloigner d'un ou deux kilomètres ?...

— A la condition de pas dépasser le tournant, répondit le foreloper. Puisque nous avons la facilité de naviguer, épargnons les marches inutiles...

— Entendu, Khamis, répondit John Cort. D'ailleurs, tandis que le courant entraînera notre radeau, nous aurons tout le loisir d'observer s'il existe des traces de campement sur l'une ou l'autre rive. »

Les trois hommes et Llanga suivirent la berge, une sorte de digue naturelle entre le marécage à gauche et la rivière à droite. Des vols d'oiseaux partaient à leur approche, canards et outardes pour la plupart. Après que Max Huber eut abattu un gros échassier

de son premier coup de fusil, le déjeuner de midi fut assuré.

Tout en cheminant, les marcheurs ne cessaient de regarder à leurs pieds, cherchant quelque empreinte, un pas d'homme, ou quelque objet qui eût été laissé sur le sol.

Malgré un minutieux examen, autant sur le haut qu'au bas de la berge, on ne trouva rien. Nulle part ne furent relevées des traces de passage ou de halte.

Lorsque Khamis et ses compagnons eurent atteint la première rangée d'arbres, ils furent salués par les cris d'une bande de singes. Ces quadrumanes ne parurent pas trop surpris de l'apparition d'êtres humains. Ils s'enfuirent cependant. Qu'il y eût des représentants de la gent simienne à s'ébattre entre des arbres, on ne pouvait s'en étonner. C'étaient des babouins, des macaques, des gibbons, qui se rapprochent physiquement des gorilles, des chimpanzés et des orangs. Comme toutes les espèces de l'Afrique, ils n'avaient qu'un rudiment de queue, cet ornement étant réservé aux espèces américaines.

« Après tout, fit observer John Cort, ce ne sont pas eux qui ont construit le radeau, et, si intelligents qu'ils soient, ils n'en sont pas encore à faire usage de cadenas...

— Pas plus que de cage, que je sache... répondit Max Huber.

— De cage ?... s'écria John Cort. A quel propos, Max, parlez-vous de cage ?...

— C'est qu'il me semble distinguer... là-bas... entre les fourrés... à une vingtaine de pas de la rive... une sorte de construction...

— Quelque fourmilière en forme de ruche, comme en construisent les fourmis d'Afrique... répondit John Cort.

— Non, monsieur Max ne s'est pas trompé, affirma Khamis. Il y a là... oui... on dirait même une cabane construite au pied de deux mimosas, et dont la façade serait en treillis...

— Cage ou cabane, répliqua Max Huber; voyons ce qu'il y a dedans...

— Soyons prudents, dit le foreloper, et défilons-nous à l'abri des arbres...

— Et que pouvons-nous craindre ?... » s'écria Max Huber, qu'un double sentiment d'imp

tience et de curiosité éperonnait, suivant son habitude.

Du reste, les environs paraissaient être déserts. On n'entendait que le chant des oiseaux et les cris des singes en fuite. Aucune trace ancienne ou récente d'un campement n'apparaissait à la limite de la clairière. Rien non plus à la surface du cours d'eau, qui charriait de grosses touffes d'herbes. De l'autre côté, même apparence de solitude et d'abandon. Les cent derniers pas furent rapidement franchis sur la berge qui s'infléchissait alors pour suivre le tournant de la rivière. Le marécage finissait en cet endroit, et le sol s'asséchait à mesure qu'il se surélevait sous la futaie plus dense.

L'étrange construction se montrait alors de trois quarts, appuyée aux mimosas, recouverte d'une toiture inclinée qui disparaissait sous un chaume d'herbes jaunies. Elle ne présentait aucune ouverture latérale, et les lianes retombantes cachaient ses parois jusqu'à leur base. Ce qui lui donnait bien l'aspect d'une cage, c'était la grille, ou plutôt le grillage de sa façade, semblable à ceux qui, dans les ménageries, séparent les fauves du public.

Cette grille avait une porte — une porte ouverte en ce moment.

Quant à la cage, elle était vide.

C'est ce que reconnut Max Huber qui, l'ayant le premier atteinte, s'était précipité à l'intérieur.

Des ustensiles, il en restait quelques-uns, une marmite en assez bon état, un coquemar, une tasse, trois ou quatre bouteilles brisées, une couverture de laine rongée, des lambeaux d'étoffe, une hache rouillée, un étui à lunettes à demi pourri sur lequel ne se laissait plus lire un nom de fabricant.

Dans un coin gisait une boîte de cuivre dont le couvercle, bien ajusté, avait dû préserver son contenu, si tant est qu'elle contint quelque chose.

Max Huber la ramassa, essaya de l'ouvrir, n'y parvint pas. L'oxydation faisait adhérer les deux parties de la boîte. Il fallut passer un couteau dans la fente du couvercle qui céda.

La boîte renfermait un carnet assez bien conservé, et, sur le plat de ce carnet, étaient imprimés ces deux mots que Max Huber lut à haute voix :

DOCTEUR JOHAUSEN.

## VIII

### Le docteur Johausen.

Si John Cort, Max Huber et même Khamis ne s'exclamèrent pas à entendre prononcer ce nom, c'est que la stupéfaction leur avait coupé la parole.

Ce nom de Johausen fut une révélation. Il dévoilait une partie du mystère qui recouvrait la plus fantasque des tentatives scientifiques modernes, où le comique se mêlait au sérieux, — le tragique aussi, car on devait croire qu'elle avait eu un dénouement des plus déplorables.

Peut-être a-t-on souvenir de l'expérience à laquelle voulut se livrer l'Américain Garner dans le but d'étudier le langage des singes, et de donner à ses théories une démonstration expérimentale. Le nom du professeur, les articles reproduits dans le *Hayser's Weekly*, de New-York, le livre publié et lancé

en Angleterre, en Allemagne, en France, en Amérique, ne pouvaient être oubliés des habitants du Congo et du Cameroun, particulièrement de John Cort et de Max Huber.

« Lui, enfin, s'écria l'un, lui, dont on n'avait plus aucune nouvelle... »

— Et dont on n'en aura jamais, puisqu'il n'est plus là pour nous les donner!... » répondit l'autre.

Lui, pour le Français et l'Américain, c'était le docteur Johausen. Mais, devant ce docteur, voici ce qu'avait fait M. Garner. Ce n'est pas ce Yankee qui aurait pu dire ce que Jean-Jacques Rousseau dit de lui-même au début des *Confessions* : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateur. » L'entreprise de M. Garner devait en avoir au moins un.

Avant de partir pour le continent noir, le professeur Garner s'était déjà mis en rapport avec le monde des singes, — le monde apprivoisé s'entend. De ses longues et minutieuses remarques, il retira la conviction que ces quadrumanes parlaient, qu'ils se comprenaient, qu'ils employaient le langage articulé, qu'ils se servaient de certain mot pour exprimer le besoin de manger, de certain autre pour exprimer le besoin de boire. A l'intérieur du Jardin zoologique de Washington, M. Garner avait fait disposer des phonographes destinés à recueillir les mots de ce vocabulaire. Il observa même que les singes — ce qui les distingue essentiellement des hommes — ne parlaient jamais sans nécessité. Et il fut conduit à formuler cette opinion en ces termes :

« La connaissance que j'ai du monde animal m'a donné la ferme croyance que tous les mammifères possèdent la faculté du langage dans un degré qui est en rapport avec leur expérience et leurs besoins. »

Antérieurement aux études de M. Garner, on savait déjà que les mammifères, chiens, singes et autres, ont l'appareil laryngo-buccal disposé comme l'est celui de l'homme et la glotte organisée pour l'émission de sons articulés. Mais on savait aussi, — n'en déplaise à l'école des simiologues, — que la pensée a précédé la parole. Pour parler, il faut penser, et penser exige la faculté de généraliser, faculté dont les animaux sont dépourvus. Si le perroquet parle, il ne comprend pas un mot de ce qu'il dit. La vérité, enfin, est que si les bêtes ne parlent pas, c'est que la nature ne les a pas dotées d'une intelligence suffisante, car rien ne les en empêcherait. En réalité, ainsi que cela est acquis, « pour qu'il y ait langage, a dit un savant critique, il faut qu'il y ait jugement et raisonnement basés, au moins implicitement, sur un concept abstrait et universel ». Toutefois, ces règles, conformes au bon sens, le professeur Garner n'en voulait tenir aucun compte.

Il va de soi que sa doctrine fut vivement discutée. Aussi prit-il la résolution d'aller se mettre en contact avec les sujets dont il ren-

contrerait grand nombre et grande variété dans les forêts de l'Afrique tropicale. Lorsqu'il aurait appris le gorille et le chimpanzé, il reviendrait en Amérique, et publierait, avec la grammaire, le dictionnaire de la langue simienne. Force serait alors de lui donner raison et de se rendre à l'évidence.

M. Garner a-t-il tenu la promesse qu'il avait faite à lui-même et au monde savant?... C'était la question, et, vraisemblablement, le docteur Johausen ne le croyait pas, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

En l'année 1892, cela est certain, M. Garner quitta l'Amérique pour le Gabon, arriva à Libreville le 12 octobre, et élut domicile dans la factorerie John Holtand and Co. jusqu'au mois de février 1894.

Ce fut à cette époque seulement que le professeur se décida à commencer sa campagne d'études. Après avoir remonté l'Ogoué sur un petit bateau à vapeur, il débarqua à Lambarène, et, le 22 avril, atteignit la mission catholique du Fernand-Vaz.

Les Pères du Saint-Esprit l'accueillirent hospitalièrement dans leur maison bâtie sur le bord de ce magnifique lac Fernand-Vaz. Le docteur n'eut qu'à se louer des soins du personnel de la mission qui ne négligea rien pour lui faciliter son aventureuse tâche de zoologiste.

Or, en arrière de l'établissement, se massaient les premiers arbres d'une vaste forêt, dans laquelle abondaient les singes. On ne pouvait imaginer de circonstances plus favorables pour se mettre en communication avec eux. Mais, ce qu'il fallait, c'était vivre dans leur intimité et, en somme, partager leur existence.

C'est à ce propos que M. Garner avait fait fabriquer une cage de fer démontable. Sa cage fut transportée dans la forêt. Si l'on veut bien l'en croire, il y vécut trois mois, la plupart du temps seul, et put étudier ainsi le gorille à l'état de nature.

La vérité est que le prudent Américain avait simplement installé sa maison métallique à vingt minutes de la mission des Pères, près de leur fontaine, en un endroit qu'il baptisa

du nom de Fort-Gorille, et auquel on accédait par une route ombreuse. Il y coucha même trois nuits consécutives. Dévoré par des myriades de moustiques, il ne put y tenir plus longtemps, démontra sa cage et revint demander aux Pères du Saint-Esprit une hospitalité qui lui fut accordée sans rétribution. Enfin, le 18 juin, abandonnant définitivement la mission, il regagna l'Angleterre et revint en Amérique, rapportant pour unique souvenir de son voyage deux petits chimpanzés qui s'obstinèrent à ne point causer avec lui.

Voilà quel résultat avait obtenu M. Garner. Au total, ce qui ne paraissait que trop certain, c'est que le patois des singes, s'il existait, restait encore à découvrir, ainsi que les fonctions respectives qui jouaient un rôle dans la formation de leur langage.

Assurément, le professeur soutenait qu'il avait surpris divers signes vocaux ayant une signification précise, tels : « whouw », nourriture ; « cheny », boisson ; « iegk », prends garde, et autres relevés avec soin. Plus tard même, à la suite d'expériences faites au Jardin zoologique de Washington, et grâce à l'emploi du phonographe, il affirmait avoir noté un mot générique se rapportant à tout ce qui se mange et à tout ce qui se boit ; un autre pour l'usage de la main ; un autre pour la supputation du temps. Bref, selon lui, la langue des singes se composait de huit ou neuf sons principaux, modifiés par trente ou trente-cinq modulations, dont il donnait même la tonalité musicale, l'articulation se faisant presque toujours en *la* dièse. Pour conclure, et d'après son opinion, en conformité de la doctrine darwinienne sur l'unité de l'espèce et la transmission par hérédité des qualités physiques, non des défauts, on pouvait dire : « Si les races humaines sont les dérivés d'une souche simiesque, pourquoi les dialectes humains ne seraient-ils point les dérivés de la langue primitive de ces anthropoïdes ? » Seulement, l'homme a-t-il eu des quadrumanes pour ancêtres?... Voilà ce qu'il aurait fallu démontrer, et ce qui ne l'est pas.

Au vrai, le prétendu langage des singes,

surpris par le naturaliste Garner, n'était que la série des sons que les mammifères émettent pour communiquer avec leurs semblables, comme tous les animaux : chiens, chevaux, moutons, oies, hirondelles, fourmis, abeilles, etc. Et, suivant la remarque d'un observateur, cette communication s'établit soit par des cris, soit par des signes et des mouvements spéciaux, et, s'ils ne traduisent pas des pensées proprement dites, du moins expriment-ils des impressions vives, des émotions morales, — telles la joie ou la terreur.

Il était donc de toute évidence que la question n'avait pu être résolue par les études incomplètes et peu expérimentales en somme du professeur américain. Et c'est alors que, deux années après lui, il vint à l'esprit d'un docteur allemand de recommencer la tentative en se transportant, cette fois, en pleine forêt, au milieu du monde des singes, et non plus à vingt minutes d'un établissement de missionnaires, dût-il devenir la proie des moustiques, auxquels n'avait pu résister la passion simiologique de M. Garner.

Il y avait alors au Cameroun, à Malinba, un certain savant du nom de Johausen. Il y demeurait depuis quelques années. C'était un médecin, plus amateur de zoologie et de botanique que de médecine. Lorsqu'il apprit l'infertueuse expérience du professeur Garner, il eut la pensée de la reprendre, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine. Venu plusieurs fois à Libreville, John Cort avait eu l'occasion de s'entretenir avec lui.

S'il n'était plus jeune, le docteur Johausen jouissait du moins d'une excellente santé. Parlant l'anglais et le français comme sa langue maternelle, il comprenait même le dialecte indigène qu'il avait fini par apprendre dans l'exercice de sa profession. Sa fortune lui permettait d'ailleurs de faire de la médecine gratuite. Il n'avait ni parents directs, ni collatéraux au degré successible. Indépendant dans toute l'acception du mot, n'ayant de compte à rendre à personne, d'une confiance en lui-même que rien n'eût pu ébranler, pourquoi n'aurait-il pas fait ce qu'il lui conve-



nait de faire? Il est bon d'ajouter que, bizarre et maniaque, il se pouvait bien qu'il y eût ce qu'on appelle en France « une fêlure » dans son intellectuel.

Il y avait au service du docteur un indigène dont il était assez satisfait. Lorsqu'il lui fit connaître son projet d'aller vivre en forêt au milieu des singes, cet indigène n'hésita point à accepter l'offre de son maître, sans trop savoir à quoi il s'engageait.

Il suit de là que le docteur Johausen et son serviteur se mirent à la besogne. Une cage, genre Garner, mieux conditionnée, plus confortable, commandée en Allemagne, fut apportée par pièces à bord d'un paquebot qui faisait escale à Malinba. D'autre part, en cette ville, on trouva sans peine à rassembler des provisions, conserves et autres, des munitions, de manière à n'exiger aucun ravitaillement pendant une longue période. Quant au mobilier, très rudimentaire, à la literie, au linge, aux vêtements, aux divers ustensiles de toilette et de cuisine, ces objets furent empruntés à la maison du docteur, et aussi un vieil orgue de Barbarie qu'il possédait, estimant que les singes ne devaient pas être insensibles au charme de la musique. En même temps, il fit frapper un certain nombre de médailles de nickel, avec son nom et son portrait, destinées sans doute aux autorités de cette colonie simienne qu'il espérait fonder dans l'Afrique centrale.

Pour achever, le 13 février 1894, le doc-

teur et l'indigène s'embarquèrent à Malinba avec leur matériel sur une barque du Nbarri et ils en remontèrent le cours afin d'aller...

D'aller où?... C'est ce que le docteur Johausen n'avait dit ni voulu dire à personne. N'ayant pas besoin d'être ravitaillé de longtemps, il serait de la sorte à l'abri de toutes les curiosités et de toutes les importunités. L'indigène et lui se suffiraient à eux-mêmes. Il n'y aurait aucun sujet de trouble ou de distraction pour les quadrumanes dont il comptait faire son unique société, et il saurait se contenter des charmes de leur conversation, ne doutant pas de surprendre les secrets de la langue simienne.

Ce que l'on put apprendre plus tard, c'est que la barque remonta le Nbarri pendant une centaine de lieues, qu'elle mouilla au village de Nghila, qu'une vingtaine de noirs y furent engagés comme porteurs, que le matériel s'achemina dans la direction de l'est. Mais, à partir de ce moment, on n'entendit plus parler du docteur Johausen. Les porteurs, revenus à Nghila, étaient incapables d'indiquer avec précision l'endroit où ils avaient pris congé de lui. Bref, après deux ans écoulés, et malgré quelques recherches qui ne purent aboutir, pas la moindre nouvelle du docteur allemand ni de son fidèle serviteur.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

---

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES (Suite.)

Le manioc ou manihot (*Jatropha manihot*) appartient à la famille des euphorbiacées. C'est un arbuste à tige tortue, noueuse et cassante, haute de deux à trois mètres. Feuilles palmées; fleurs rougeâtres en bouquets; fruit capsulaire à trois coques; graines luisantes d'un gris bleuâtre. Le manioc, originaire de l'Amérique septentrionale, prospère particu-

lièrement aux Antilles. A l'état frais, cette plante, en vraie euphorbiacée qu'elle est, contient en abondance un suc laiteux et très vénéneux, mais ses propriétés délétères disparaissent par la cuisson ou même par une simple exposition à l'air libre prolongée pendant quelques jours. La racine ratissée, lavée, puis râpée et fortement pressée, fournit,

quand elle est sèche, une fécule nourrissante dont l'emploi est général aux Antilles. On appelle *couaque* la farine obtenue par la dessiccation du manioc; en la cuisant légèrement, on en fait une sorte de galette appelée *pain de cassave*. Le *tapioca* n'est autre chose que la fécule de manioc séchée sur des plaques chaudes et réduite en grains irréguliers. Cette fécule, que tout le monde connaît, est grenue, blanche, demi-transparente, et a une saveur qui rappelle un peu celle de la fève. Le tapioca est très nourrissant. On en fait des potages excellents, des pâtisseries délicates et des gelées qui, par leur légèreté, conviennent aux estomacs faibles ou fatigués.



Le manioc.

L'arrow-root (mot anglais qu'on prononce *arrô-route*, ce qui veut dire *racine à flèche*, parce que les naturels l'emploient, dit-on, pour détruire l'effet des flèches empoisonnées), l'arrow-root, disons-nous, n'est pas une plante, mais une fécule que l'on extrait de la racine du *maranta* et de quelques autres plantes de la même famille. Cette plante, originaire des Indes orientales, est cultivée maintenant à la Jamaïque, à la Guyane, etc. L'arrow-root est recommandé en médecine dans les cas d'irritation du canal intestinal. On l'emploie comme nourriture de la première enfance; elle est saine, nourrissante et rafraîchissante.

Puisque nous sommes dans la série des plantes utiles exotiques, poursuivons-la, avant de revenir à celles de nos zones tempérées.

En tête des végétaux magnifiques qui forment la parure des régions tropicales, se place le palmier dattier (*Phoenix dactylifera*).

Cet arbre superbe domine surtout dans la vaste zone que coupe en deux le tropique du Cancer entre le douzième et le trente-septième degré de latitude nord. C'est dans les oasis des grands déserts de l'Afrique et de l'Arabie, que s'étendent ces immenses vergers où ondulent à la brise, comme de vastes bouquets de plumes, les longues feuilles pennées qui couronnent de leur parasol les stipes écaillieux des dattiers, hauts de vingt à trente mètres. Les fleurs dioïques sont enveloppées d'une spathe. Les fleurs mâles ont de trois à neuf étamines, les fleurs femelles ont trois ovaires dont un seul se développe et produit un drupe appelé *datte* à chair ferme et sucrée qui entoure un noyau pointu des deux bouts et d'une extrême dureté. Les fleurs sont dioïques, avons-nous dit, c'est-à-dire qu'elles sont mâles sur certains pieds et femelles sur d'autres. Les unes et les autres sortent de l'aisselle des feuilles en longues grappes jaunâtres qui, après la maturation des fruits, s'appellent des *régimes* de dattes. Dans la vigueur de l'âge, chaque dattier porte annuellement de huit à dix régimes pesant chacun de six à dix kilogrammes. Les dattes fraîches constituent un aliment de luxe auquel on attribue la propriété de favoriser l'embonpoint. Les dattes sèches servent de nourriture essentielle à tous les habitants du Sahara et fournissent un élément notable de l'alimentation dans les autres régions voisines, car elles entrent dans la composition de presque tous les mets, sinon comme base, du moins comme accessoires. A peine sont-elles cueillies, qu'on les met sécher au soleil, puis on les entasse dans des magasins aérés où s'achève leur dessiccation. En cet état, elles peuvent se conserver pendant plusieurs années, alors surtout qu'on les comprime dans ces boîtes que livre le commerce et qui sont connues de tout le monde. Pour l'usage des caravanes, on fait avec les dattes une préparation alimentaire où entre, en même temps que le fruit pilé, une certaine quantité de farine de froment et de beurre fondu. Le tout est enfermé dans une peau de mouton où il se conserve aisément d'une année à l'autre.

La beauté du dattier lui a de tout temps valu l'admiration des hommes et presque leurs hommages. C'est lui qu'on représente ordinairement comme le type des palmiers, et c'est pour ainsi dire à son ombre que s'est abrité le berceau des civilisations primitives. Ses feuilles appelées *palmes* ont donné leur

nom à la famille entière. Chez les anciens, ces feuilles symboliques étaient consacrées aux héros victorieux. Plus tard, et par extension de la même idée, ce signe de triomphe devint l'emblème du martyr.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### IV

Noël, Noël, notre grande fête ! Bientôt je ne songeai plus qu'à la joie de me retrouver au milieu des miens. J'avais reçu des lettres de ma famille. On m'attendait avec impatience. Ma petite sœur Elsa m'écrivait d'adorables billets pour me dire de partir « vite, vite, vite » et de prendre au besoin la voiture attelée de rennes du Grand Saint-Nicolas pour arriver plus tôt.

Mon père devait venir me chercher à mi-route ; jusque-là je voyagerais en compagnie d'Hélène, l'une de mes compagnes.

J'avais fort à faire pour préparer des cadeaux de Noël pour tout mon monde ; mes amis de même, et nos récréations se passaient, pendant ces derniers jours, à chercher ensemble « des idées » de surprises nouvelles. Tous les magasins de la ville étaient mis à contribution, et, pour Elsa, en particulier, j'avais découvert quelque chose qui devait la ravir.

Quant à ce qui nous regardait mutuellement, nous autres, les inséparables, nous avions chacune nos projets, que nous nous gardions bien de nous communiquer. Le plus grand charme de ces cadeaux n'est-il pas l'inattendu ?

Autour de nous, on n'y mettait pas tant de façons. Toutes nos compagnes, du moins celles de dix à douze ans, échangeaient à qui mieux mieux ce qu'elles appelaient des *lettres de Noël*. Un soir, Heddi, par exemple, remettait

à son amie Selma, dans le plus profond secret, une lettre rose ou bleue, soigneusement cachetée. Sur l'enveloppe, à côté de l'adresse de Selma, « chez ses parents », il y avait cette recommandation en gros caractères : *A ouvrir la veille de Noël, à sept heures du soir.*

Le lendemain, Selma, à son tour, abordait Heddi avec des airs mystérieux et lui confiait une lettre analogue, portant injonction semblable. Et comme, plus on pouvait exhiber de ces messages confidentiels, plus on récoltait d'admiration, de gloire ou d'envie en notre petit monde en miniature, comme aussi toute lettre donnée en appelait forcément une autre, sous peine de grave infraction aux lois les plus élémentaires de l'étiquette scolaire, il s'ensuivait que très grande était en ces jours la consommation de papier à lettres et de cire à cacheter.

Tant de lettres étaient remises dès le milieu de décembre ! tant de jours devaient s'écouler avant d'arriver au terme prescrit ! La tentation était par trop forte ; malgré la recommandation expresse du donateur, il arrivait le plus souvent que le sceau était brisé bien avant la veille de Noël.

Que trouvait-on alors sous l'enveloppe, parfois double pour plus de sûreté, trop faible rempart, hélas ! pour la curiosité enfantine ? C'étaient des protestations d'amitié, des souhaits, quelquefois des reproches. Selma me montra celle que lui avait écrite Hélène. La voici, authentique :

« Chérie,

« Je te souhaite une bonne fête de Noël et beaucoup de cadeaux, mais pas des livres, par exemple ! J'aime bien mieux que tu joues avec moi « kili, kili kas » ou « hippasilla » que de te voir tout le temps absorbée dans tes lectures.

« Je t'aime de tout mon cœur ! Plus que Helmi, plus que Laina, plus qu'Anni, plus que tout le monde, excepté mes parents et Tilda. Chut ! je voulais dire M<sup>lle</sup> Mathilde. Ne le répète pas. On trouverait que je manque de respect à notre chère maîtresse ! Elle est charmante, n'est-ce pas ? c'est la meilleure des institutrices. Il n'y en a pas deux comme elle. Au printemps, nous irons ensemble lui chercher les premières anémones des bois.

« Au revoir, chérie. Mange beaucoup de riz et tâche d'avoir la fève.

« Ton amie dévouée.

« HÉLÈNE. »

Comme de juste, ces lettres varient à l'infini, selon celles qui les écrivent et celles à qui elles sont destinées. Elles sont accompagnées de menus présents, mais le plus souvent d'images, de versets de la Bible — deux ou trois lignes manuscrites à l'encre d'or — ou de carrés de vélin enjolivés d'enluminures d'un goût plus ou moins heureux. Ces cartes sont d'un envoi commun parmi nous aux approches de Noël, et on les trouve en grande quantité chez les marchands.

Il faut voir les mines des fillettes quand elles reçoivent leurs lettres secrètes. Elles les examinent, elles les soupèsent. Elles les exposent à la transparence d'une fenêtre pour tâcher de déchiffrer un mot par-ci, par-là ; enfin, elles font durer le plaisir le plus possible, jusqu'à ce que leur curiosité prenne le dessus et que la lettre soit ouverte, en dépit des prières et des promesses.

C'est à qui en aura le plus parmi les pensionnaires, et volontiers on fait des bassesses auprès de fillettes à qui, auparavant, on adressait à peine la parole, pour pouvoir ajouter une lettre à sa collection et être la première dans cette lutte d'un nouveau genre.

Décachetés ou non, la veille de Noël, à l'heure dite, on lit fidèlement les messages amicaux, que souvent on sait par cœur, à force de les avoir lus et relus auparavant, mais qui n'en font pas moins de plaisir ce jour-là.

Nous commençons presque à nous trouver trop grandes pour ce genre de passe-temps qui, ordinairement, fait rage aux environs de la douzième année, mais l'envoi d'images, fleurs, versets de la Bible, etc., avec souhaits de Noël et de jour de l'an, est de tous les âges, et nous décidâmes bientôt d'en envoyer à notre chère maîtresse, M<sup>lle</sup> Mathilde. Nous étant cotisées, nous, le quatuor, nous mîmes à profit une heure de sortie pour lui acheter une superbe image sur laquelle s'épanouissait toute une bourriche de pensées, à la fois notre symbole et l'emblème des respectueux pensers d'amitié que nous entretenions en nos cœurs pour notre bonne institutrice.

A cela, nous joignîmes une épître longuement méditée, écrite avec une extrême attention pour les *t* barrés et les points sur les *i*, et dans laquelle nous exprimions — en vers s'il vous plaît, car la prose nous avait paru trop terne — nos sentiments de reconnaissance pour celle qui consacrait son temps et ses peines à former nos jeunes intelligences. Ils sont très forts les liens qui, en Finlande, unissent les écoliers à leurs maîtres. L'enseignement est considéré comme la plus noble carrière, une œuvre d'amour et de dévouement appelant, en échange, l'amour et la gratitude.

Comment M<sup>lle</sup> Mathilde prendrait-elle notre humble offrande ? Trouverait-elle trop grande notre audace, ou serait-elle touchée par notre ardente promesse de toujours bien travailler pour lui prouver notre affection ?

O bonheur ! nous ne l'avions point offensée. La veille de Noël, arriva à chacune des affiliées du quatuor dans sa famille une lettre de M<sup>lle</sup> Mathilde, avec le plus beau cadeau qu'elle pût nous faire : sa photographie. Quelle heureuse surprise pour moi et mes amies !...

Le 20 décembre au matin, après de touchants adieux, je partis donc avec Hélène, ma



valise bourrée de cadeaux pour la maison paternelle.

Qu'il est vif, chez nous, l'amour du foyer ! Que ce soit dans une misérable hutte en bouleaux entrelacés ou dans nos demeures les plus luxueuses, les deux tiers de notre vie se passent au foyer domestique. La rigueur du climat nous y oblige, nos goûts sembleraient nous y porter, même sans cela ; aussi ne pourrai-je jamais assez célébrer nos vertus familiales, l'entente entre chacun des membres de la famille, les habitudes patriarcales, les liens entre frères et sœurs, cousines, tantes, etc. Nous vivons avec une extrême simplicité. Les délicieux poissons de nos lacs, frais l'été, séchés ou fumés l'hiver, le lait crémeux de nos belles vaches, notre beurre exquis, que nous fabriquons de manière à lui donner une réputation européenne (je devrais dire universelle, car nous en exportons jusqu'en Amérique, aux États-Unis en particulier), le miel parfumé de nos abeilles, et des bouillies forment le fond de notre alimentation. Nous aimons peu la viande de boucherie, difficile à se procurer dans les solitudes du nord, et nous en consommons peu ; cependant, il n'est pas de ferme sans porcs et sans volaille, et les œufs nous sont une grande ressource.

Plus on avance vers le sud, plus le confort augmente, mais les très grosses fortunes sont rares chez nous, pour ne pas dire introuvables. Nous n'estimons que très modérément l'argent et nous considérons qu'il est au fond de pas mal de vilénies ; nous nous faisons une conception très élevée de nos devoirs dans la vie et il nous paraît d'un mauvais exemple, lors même que nous aurions acquis une certaine fortune, d'en faire étalage, d'exciter des haines autour de nous, et de nous amollir par un excès de bien-être. Très travailleurs, très économes, très sobres et très simples, les Finlandais, pleins de considération pour leurs frères tout à fait pauvres, ne cherchent qu'à s'en rapprocher, à alléger leurs misères, à les traiter, en un mot, en frères moins favorisés.

Voilà pourquoi, ainsi que je le disais précé-

demment, les Sociétés de tout genre rapprochant, unissant toutes les castes, florissent en Finlande, si bien que, par ses sentiments de généreuse solidarité, notre petit pays pourrait être donné comme modèle à de beaucoup plus importants territoires.

Je semble m'éloigner de mon sujet ; je m'en écartais un peu seulement, pour bien faire comprendre les usages de ma chère patrie.

Plus on pénètre vers le nord, plus les habitations deviennent rares, disséminées, et comme perdues à travers les prairies, les lacs, les forêts épaisses. Plus au nord encore, il faut de courageux pionniers de la civilisation pour défricher, pendant les quelques mois d'été, les forêts vierges qui s'étendent vers la Laponie. Que de braves gens succombent, martyrs inconnus, dans d'infructueuses tentatives de culture ! Ce sont de nos bons prolétaires, des gens de la campagne, n'ayant souvent pas un sou vaillant dans leur poche. N'importe, ils vont de l'avant. Ils travaillent, ils amassent un tout petit pécule pour les premiers achats indispensables. Mû par cet amour du foyer dont nous entretenons tout à l'heure, et qui est si enraciné chez nous qu'il passe avant toute autre considération, un pauvre ménage s'en va dans la forêt se bâtir une misérable cabane ; le terrain ne lui coûte rien, mais encore faut-il le conquérir pouce par pouce. Ces émigrants dans leur propre contrée ont à combattre de terribles ennemis : c'est, avec le froid et la faim, la fièvre, qui vient interrompre leurs travaux. Les forêts séculaires ont leurs profondeurs où le soleil n'a jamais pénétré, leurs marais pestilentiels. Le bûcheron abat les arbres et en fait commerce, mais les défricheurs de forêts finlandaises, pour aller plus vite en besogne, mettent le feu à la forêt, comme les Robinsons des terres d'Amérique autrefois. Les cendres deviennent un fertile engrais sur lequel ils sèment quelque avoine. Puis à l'œuvre, pour dessécher le marais dont les miasmes les tueraient s'ils n'y prennent garde. La femme travaille comme son mari, la femme, trésor du ménage, qui relève le courage de l'homme dans les jours tristes. Et c'est un spectacle

grandiose et pathétique, que celui de cette terrible lutte entre l'homme et l'ingrate nature.

Parfois l'homme est vainqueur. Une ferme s'élève, là où les bêtes farouches de la sauvage forêt erraient seules quelques années auparavant, des champs verdoient sur l'emplacement des marécages enfiévrés, des troupeaux paissent les prés verts qui ont remplacé les mousses et les lichens, une nombreuse famille est venue entourer les hardis travailleurs. C'est le bonheur. Par contre, que de fois l'homme est vaincu; terrassé par les fièvres, il abandonne l'entreprise, ou meurt. Mais, même alors, ses efforts n'ont point été vains, puisqu'il a facilité la tâche de ses successeurs.

Assise dans le train qui m'emportait auprès de mes bien-aimés parents, l'esprit plein de visions enchanteresses des bonheurs que me réservaient les fêtes de Noël, je me pris à penser à la manière dont, lentement, s'est formé notre pays; à la manière dont, tous les jours, s'avancent vers le Pôle les terrains cultivés, habités; à l'âpre ténacité dont a fait preuve notre race pour tirer quelque chose d'un sol si rebelle, et mon cœur envoya un salut reconnaissant à nos ancêtres, un tribut d'admiration à nos braves paysans qui, au prix de mille souffrances, arrivent à se « frayer de la place au soleil », à la vie.

Ces réflexions, un peu âgées pour une fillette comme moi, m'étaient venues tout naturellement à la suite d'une lecture que M<sup>lle</sup> Mathilde nous avait faite en classe, de nouvelles d'un jeune auteur finlandais<sup>1</sup> qui, employant la langue du peuple, a si bien su exprimer le sentiment, l'âme finnoise.

Assise en face de moi, Hélène, de son côté, lisait des contes de notre poète Z. Topelius, contes allégoriques qui nous passionnent tous, petits enfants et grandes personnes. Il est vrai que Topelius dépeignait d'avance son œuvre, quand il déclarait: « Pour les enfants, l'exquis n'est pas encore assez bon. »

« A quoi penses-tu? » me demanda ma

compagne de route, ayant fini sa lecture avec un soupir de regret.

Je lui résumai mes réflexions.

« Oh! mais, c'est loin de nous ces mœurs-là, dit-elle.

— Pas si loin que cela, lui répondis-je, il y en a tous les jours encore. Je le sais bien; ma tante a eu une servante qui a épousé un des garçons de ferme, et ils s'en sont allés tous les deux dans la forêt l'an passé.

— C'est parce que tu habites bien plus au nord que mes parents, que tu es si au courant. »

Hélène disait vrai. Notre cher petit lac, avec son tout petit village, se trouvait au nord de la Finlande, du côté de Kuopio.

« Moi, déclara Hélène, au moment où je m'y attendais le moins, mon rêve serait d'aller à Helsingfors dans quatre ans et d'être tresseuse de couronnes. »

Je souris. Quatre ans, c'est long pour une fillette de l'âge d'Hélène.

« Ma sœur l'a été cet été, tresseuse de couronnes, ajouta Hélène, et elle m'a raconté la fête. C'était pour mon cousin Otto. Il a été reçu docteur en... en *filoselle*. »

Cette fois, malgré tout mon désir de ne point froisser l'enfant, je ne pus réprimer un éclat de rire.

« Docteur en philosophie, veux-tu dire. »

Elle fit la moue, mais bientôt:

« J'ai si envie d'être tresseuse de couronnes, ajouta-t-elle.

— Tu n'as pas l'âge », lui dis-je.

Ceci demande explication. Chez nous, les jeunes étudiants ont tous les quatre ans, à peu près, une grande fête publique pour célébrer l'obtention des diplômes ès arts et de docteur. C'est une grande solennité, une fête générale pour tout le pays, une joie sans pareille pour les mamans et les sœurs des lauréats qui y assistent, parées de leurs plus beaux atours.

Hélène, mise au courant par sa sœur, me raconta avec volubilité une foule de détails que je n'ignorais pas, car nos cœurs finlandais sont très attachés aux vieilles coutumes, et celle-là remonte aux temps anciens de

1. Juhani Aho.

notre Université. Elle est fort curieuse, avec ses cérémonies d'un autre âge. Parmi la musique et les salves d'artillerie, dans l'*aula*, remplie des parents et amis des « gradués », le professeur chargé de présider, après avoir prononcé une harangue ornée de fleurs de rhétorique, remet aux maîtres ès arts les insignes de leur nouveau grade : l'anneau d'or et la couronne de laurier symbolique, tandis que les docteurs reçoivent un chapeau ceint de soie. Puis, c'est un banquet et un bal, offerts par les étudiants et auxquels assistent des invités venus de toutes les parties de la Finlande.

« Tu iras un jour, toi aussi, me dit Hélène, enivrée par les splendeurs qu'elle me contait, et tu seras comme Hilda, tresseuse de couronnes. »

N'ayant pas de frères, ni de cousins, ceci me paraissait peu probable.

Mais Hélène, à qui je donnai mes raisons, prétendit que je serais bien capable d'aller pour mon propre compte étudier à Helsingfors.

La mignonne me faisait trop d'honneur. Elle me croyait appelée aux plus hautes destinées, et, « puisque, disait-elle, il y a des femmes qui étudient dans notre Université, pourquoi n'irais-tu pas, Minna ? Tu pourrais être docteur en droit ou en médecine, étudier les Lettres, les Sciences... »

Je l'interrompis en riant, songeant qu'en effet, depuis que l'accès de l'Université nous est permis, à nous autres femmes, ce n'est plus par unités qu'on nous y compte, comme en 1870 ; l'an passé, il y avait près de cent étudiantes, dont la plupart pauvres et ayant emprunté, pour faire ces longues études, l'argent nécessaire à leur subsistance, et qu'elles s'engagent, sur l'honneur, à rembourser, lorsque, leurs études terminées, elles sont en possession du diplôme qui les met en situation de gagner largement leur vie.

Une fois sur le chapitre d'Helsingfors et de tout ce que sa sœur y avait vu, Hélène ne tarissait pas. C'était la Maison des Étudiants, bâtie avec les fonds provenant de souscriptions volontaires des plus petits « trous » de cam-

pagne, comme des plus grandes villes, et aussi avec l'argent amassé par les étudiants eux-mêmes en donnant des soirées ou des concerts. Ainsi est-elle bien à eux, cette *Maison des Étudiants*, grand beau bâtiment, où ils trouvent des salles de réunion pour toutes les affaires qui leur sont propres, pour leurs sociétés particulières, pour leurs fêtes, une salle de musique et des salles de lecture pourvues de livres, revues et journaux de tous les coins du globe, un restaurant, enfin tout ce qui peut leur constituer un *home* dans une ville où, venus pour étudier, ils sont le plus souvent seuls et livrés à eux-mêmes. Ceci sans préjudice d'une autre bibliothèque qui, contenant plus de 50,000 volumes, est installée dans un local appartenant également à messieurs les étudiants.

« Quand aurons-nous notre maison des étudiantes ? » demanda Hélène, naïvement.

A cela je ne pouvais répondre. Cependant, rien ne m'étonne de la part de mes compatriotes si vaillantes et si studieuses, et volontiers j'eusse répondu :

« Quand nous le voudrons », oubliant que nous sommes pauvres et notre pays tout petit. Mais à quoi n'arrive-t-on pas avec de la volonté !...

Tout en bavardant, le temps passait. Hélène, parvenue à destination, me dit adieu en m'embrassant à m'étouffer et je continuai ma route vers le nord, rêvant à ceux qui m'attendaient, retrouvant à chaque tour de roue des paysages familiers.

A la station où je m'arrêtai pour continuer mon voyage — en traîneau — je poussai un cri de joie. Mon père était là, et, avec lui, ma petite sœur Elsa, venue à ma rencontre.

Ah ! les heureux moments et le joyeux retour à la maison.

On déclara que j'avais grandi, engraisé, mais que pourtant je n'avais pas changé. « Notre Minna est toujours la même », disait Elsa, qui me mangeait de caresses, et qui semblait, de son côté, avoir la tête de plus qu'à mon départ.

J. LERMONT.

(La suite prochainement.)

## MADEMOISELLE FRISSON



V

Pauvre M<sup>lle</sup> Frisson, même dans un salon bien clos, elle n'est pas à l'abri des dangers.

Un livre, qu'elle a pris sur l'étagère, se trouve servir de cachette à un monstre, à une araignée ! Fi ! l'horreur ! Une araignée qui mange des mouches ne fera qu'une bouche de la peureuse.

VI

La voici sur le parquet, maintenant, la terrible araignée, et, devant elle, M<sup>lle</sup> Frisson se sauve à reculons bien loin, bien loin, jusqu'à ce que le mur l'arrête...

Oh ! si ce mur pouvait s'entr'ouvrir pour lui livrer passage et ensuite se refermer sur le monstre !...

Et l'ennemi qui avance toujours !...

Où se réfugier ?... Sur la table... Peut-être !...

S.





## A LA CAMPAGNE

### CANARDS ET PATÉS DE FOIE GRAS

Pendant que la poule, active et toujours en éveil, explore de la patte et du bec, pour y découvrir quelques insectes ou quelques menues graines, le tas de fumier qui s'élève dans la cour de la ferme, le canard, moins alerte et un peu gauche sur ses pieds organisés plutôt pour la natation que pour la marche, barbotte de son côté dans les fossés voisins. Il tamise entre les lamelles qui garnissent son large bec l'eau et la vase, retenant pour s'en nourrir les débris animaux et végétaux et les imperceptibles bestioles qui pullulent dans ces cloaques. De tout cela, il fera en quelques mois, dans le mystérieux laboratoire de son estomac, une chair exquise et savoureuse.

Le canard est un animal un peu méconnu et délaissé à tort dans les basses-cours pour sa camarade, la poule, qui ne le vaut pas. C'est en effet le plus facile à élever de tous les oiseaux de la ferme et celui qui produit le plus. Cela tient sans doute au préjugé généralement répandu que les canards ne peuvent s'élever avec succès que s'ils ont à leur disposition une grande étendue d'eau. Or, cela est complètement inexact. Sans doute, le canard se trouve très bien du parcours dans l'eau qui est son élément naturel ; mais il suffit de mettre à sa disposition un modeste bassin ou un simple baquet, et il s'en contente parfaitement, surtout si l'on sait bien choisir l'espèce dont la basse-cour doit être peuplée.

Et, certes, ce ne sont pas les espèces qui manquent. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. On trouve des canards dans tous les pays du monde, sous toutes les latitudes, dans les savanes équatoriales aussi bien que dans les glaces polaires. Il y en a qui sont gros comme des cygnes, d'autres qui sont gros comme le poing. Les uns sont tout noirs, les autres tout blancs ; quelques-uns ont le plumage orné des dessins les plus fins et les plus élégants : d'autres enfin sont parés

de couleurs rivalisant avec celles du paon ou du lophophore.

Tout ce monde ailé fait, à certaines époques, irruption sur nos côtes bretonnes, normandes et picardes. Ne sachant d'où proviennent ces innombrables volées d'oiseaux qui, périodiquement, nous visitent, les habitants de ces plages qui aiment quelque peu le merveilleux ont supposé, dès le XII<sup>e</sup> siècle, qu'ils devaient naître par des voies plus rapides que les moyens naturels.

D'abord on les a fait sortir du fruit d'un arbre ; on n'est pas précisément d'accord sur l'espèce de l'arbre, quoique d'anciens voyageurs en aient donné la figure exacte, montrant, entre les valves ouvertes des fruits, de jeunes canards naissant. Plusieurs naturalistes ont même affirmé avoir vu, de leurs yeux vu, l'arbre dont les noix, en s'ouvrant, donnaient naissance à ces oiseaux. Est-ce là qu'on doit chercher l'origine du mot « canard » appliqué aux nouvelles aussi extraordinaires qu'inexactes lancées par des gazettes facétieuses ?

Plus tard, on a cru que les canards naissaient du bois pourri et notamment du bois de sapin et des épaves des barques naufragées, ou bien encore de la décomposition des algues et autres plantes marines. Du Bartas, dans son livre sur la création, publié en 1578, s'écrie, plein d'une belle admiration pour la puissance divine :

Ainsi le vieil fragment d'une barque se change  
En des canards volants ! O changement étrange !  
Même corps fut jadis arbre vert, puis vaisseau,  
Naguère champignon, puis maintenant oiseau.

Changement étrange en effet, mais qui bientôt ne fut plus assez merveilleux pour l'imagination des braves gens du Calvados qui, aujourd'hui encore, dans beaucoup d'endroits, affirment que le canard naît de l'*Anatife*, espèce de coquille marine, et qu'ils ont souvent entendu sortir des valves de ce mollusque le bruit du cri des jeunes canards.

Cependant, il est généralement admis aujourd'hui que ces oiseaux naissent tout simplement, comme les autres, par l'intermédiaire d'un œuf. C'est moins mystérieux et moins poétique, mais plus commode pour les éleveurs.

Tous nos canards domestiques dérivent des canards sauvages, originaires des grands lacs du Nord, qui descendent en automne, par longues bandes triangulaires, vers nos régions pour y passer l'hiver et y nicher, et dont la domestication a développé la taille et le volume. La grosse race, — canard de Normandie, de Picardie ou de Rouen,

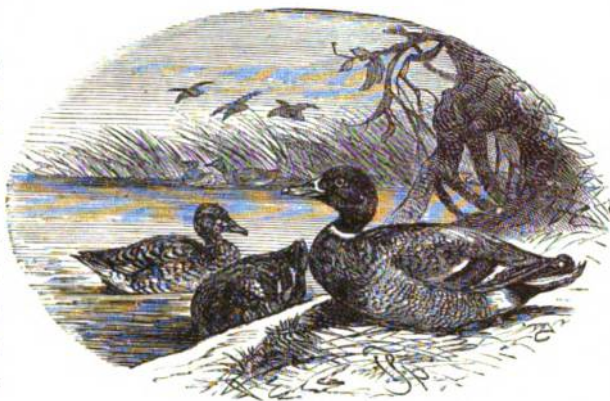
— est le canard domestique par excellence. Son poids atteint ordinairement deux kilogrammes. Il s'élève facilement avec peu d'eau. Son plumage est très varié; il rappelle surtout son ancêtre sauvage par le miroir vert métallique qui traverse l'aile. Il a produit une jolie variété toute blanche qui est un peu plus petite et une autre portant fièrement sur le chignon une huppe ressemblant à une coiffe normande qui lui donne l'air d'une nourrice cauchoise.

Citons encore le canard d'Aylesbury, traduction anglaise du canard de Rouen, entièrement blanc avec le bec et les pattes roses, qui s'engraisse extraordinairement, et le canard de Labrador, plus petit, mais très élégant, au plumage tout noir, à reflets métalliques verts et violets.

On élève aussi le canard de Barbarie ou canard d'Inde, ainsi appelé sans doute parce qu'il est originaire du Brésil, d'où il a été importé en France vers 1500; tout ce qui venait d'outre-mer à cette époque était censé venir d'Inde; d'une domestication facile comme tous ses congénères, il s'est immédiatement acclimaté chez nous et, dès 1550, il encomrait déjà les marchés pour servir,

dit le vieux Belon, *ès festins et nopces*.

C'est le plus gros de tous ses congénères; sa chair est excellente, mais à la condition qu'on lui enlèvera la tête au moment où on le tue pour que la viande ne contracte pas un désagréable goût de musc qui lui serait communiqué par le sang refluant, au cours de l'opération qui met fin à sa vie, de la tête dans le corps.



Ce canard est très beau; son plumage, d'un noir lustré à reflets verts, est traversé par une bande blanche qui coupe les ailes. Les plumes du sommet de la tête et de la nuque se relèvent en une espèce de huppe frisée. Le

mâle a le bec rouge et noir entouré de caroncules charnues d'un rouge vif qui se prolongent sur les joues. C'est un oiseau d'un caractère ardent et batailleur.

Le canard de Barbarie est peu utilisé comme élevage direct. On l'emploie surtout comme croisement avec la cane normande pour obtenir des hybrides magnifiques et justement célèbres dans les fastes de la gastronomie: ce sont les canards *mulards*.

Ces canards sont aussi gros que leur père; leur plumage est très variable, mais généralement de teinte sombre. Leur chair est délicate et n'a pas le goût musqué de la chair paternelle et de plus ils sont à peu près silencieux; leur conversation se borne à une espèce de pépiement analogue à celui des jeunes pigeons.

Le mulard mériterait la première place dans la basse-cour. Sa graisse est extrêmement fine et son foie constitue une production culinaire du plus haut mérite, appréciée surtout sous la forme de terrines de Nérac ou de Toulouse.

Le développement extraordinaire du foie de canard, qui atteint chez les animaux bien préparés le poids d'un kilogramme, est le



résultat de l'hypertrophie de cet organe qui a pour cause un excès de nourriture farineuse. Pour arriver à leur faire contracter cette maladie, il est nécessaire de les soumettre à un régime particulier. Après une quinzaine de jours de ce traitement, le canard est exécuté. Sa chair convenablement préparée est conservée avec sa graisse dans des pots en terre pour être consommée au fur et à mesure des besoins du ménage. C'est le *confit*, bien connu de tous ceux qui ont un peu voyagé autour des pays qu'arrose la Garonne. Le foie, qui est devenu une espèce de pâte très délicate, est enlevé et mis à part pour la préparation des terrines.

L'oie, soumise à un traitement analogue, contracte la même maladie et donne aussi un foie énorme, mais beaucoup moins recherché que celui du canard.

\*  
\* \*

Le foie gras était apprécié des anciens. Les Romains, qui s'y connaissaient, engraisaient les oies et les canards avec des figues sèches qui leur donnaient un goût très délicat. Metellus Scipion eut l'honneur d'inventer les foies gras gonflés dans le lait miellé.

Mais la gastronomie, science noble, étant aussi une science essentiellement française, c'est un Français qui inventa le pâté de foie. Transmettons à la postérité le nom de cet artiste : il se nommait Close et était cuisinier du maréchal de Contades qui commandait à Strasbourg de 1762 à 1788.

Close, qui était Normand, devina ce que le foie gras hypertrophié pouvait devenir entre les mains d'un homme habile. Au moyen de procédés particuliers, il affermit et consolida la matière première, l'entoura d'une douillette de veau haché menu qu'il recouvrit d'une cuirasse de pâte dorée et historiée aux armes des Contades. Le corps du pâté était créé, il fallait lui donner une âme. Close eut un trait de génie. Il trouva cette âme dans la truffe du Périgord.

L'invention demeura longtemps un mystère de la cuisine de M. de Contades et, tant que le maréchal resta en Alsace, elle ne fut pas

divulguée. Mais, en 1788, M. de Contades quitta son commandement et fut remplacé par M. de Stainville. Close s'en sentant venir la tourmente révolutionnaire et aspirant à l'indépendance, ne quitta pas Strasbourg. Il épousa la veuve d'un pâtissier français nommé Mathieu et se mit à confectionner pour le public et à vendre pour son propre compte le fameux pâté. C'est de ce modeste laboratoire de la rue de la Mésange, à Strasbourg, que le pâté de foie gras est parti pour faire le tour du monde.

Close n'avait trouvé que le pâté de foie d'oie, car on n'élevait que des oies en Alsace et le canard mulard n'était pas encore connu. Les Gascons perfectionnèrent sa découverte. Ils avaient remarqué que les produits du canard de Barbarie et de la cane normande avaient une très forte taille, s'engraissaient facilement et que, méthodiquement gorgés de maïs pendant le mois qui précède pour eux l'heure du sacrifice, ils contractaient la précieuse hypertrophie qui donnait tant de prix aux foies d'oies. En outre, leur saveur et leur délicatesse étaient bien supérieures à celles des foies provenant des oies alsaciennes et même des oies de Toulouse. En habiles industriels qu'ils sont, ils exploitèrent leur découverte et bientôt les pâtés de Cahors et de Nérac arrivèrent sur le marché parisien où ils furent immédiatement haut cotés et prirent la place de ceux de Strasbourg.

Les fabricants alsaciens se sentirent gravement menacés, mais ils voulurent soutenir la lutte. Leurs rivaux du Midi ne pouvaient livrer leurs pâtés au même prix qu'eux, la matière première étant plus coûteuse. Ils persuadèrent au commerce de supprimer sur les étiquettes la désignation de l'animal qui fournissait l'élément du pâté. Les Gascons en firent autant et n'envoyèrent plus que des foies d'oies. C'est pourquoi nous ne voyons plus, comme autrefois, les précieuses terrines annoncer des pâtés de foies de canards ou d'oies, elles n'annoncent que des pâtés de foies gras. C'est de l'oie et non du canard qu'on nous offre.

Mais que deviennent les foies de canards ?

C'est bien simple : les Gascons, qui sont des gens très malins, ont dit aux Parisiens : Vous ne savez pas apprécier nos produits; c'est bien, nous les mangerons nous-mêmes. Et ils le font comme ils le disent. Chez eux, à leur

table, ils consomment et vous servent du bon pâté d'autrefois, très authentique, car ils sont respectueux de la tradition. Le commerce s'accommode du reste.

CYRILLE DE LAMARCHE

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE V

Le père Raybaud, très étonné, avait suivi des yeux Philippe et son ami, il s'écria :

« Ah ça, pourquoi se sauvent-ils comme des voleurs ? »

— C'est qu'ils ont eu peur que vous ne les obligiez à me dire merci ! Jacques me déteste, ce qui est très injuste puisqu'il ne me connaît pas !... Ah ! voyez-vous, soupira Irène d'un air de gravité qui changeait son jeune visage, j'aime beaucoup notre Foux-aux-Roses, mais je crois par moments que, si elle n'existait pas, je serais plus heureuse ! Après tout, c'est à cause d'elle que tante Dor et moi nous avons des ennemis ! »

L'enfant tournait ses yeux pleins de larmes vers le visage bronzé du marin qui lui répondit avec un sourire encourageant :

« Non, non, ma bonne petite, ce n'est pas votre jolie source qu'il faut accuser de tout le mal ! Croyez-moi, si elle n'avait pas coulé où elle coule, votre grand-père, M. Lissac, aurait trouvé une autre raison de se fâcher contre son beau-frère. »

Irène était de nouveau sur la mule et l'on cheminait vers la maison du garde sous l'ombrage d'un beau bois de pins et de chênes verts.

« Il me semble, dit-elle un peu choquée, que vous donnez tort à mon grand-père. »

Raybaud hocha la tête :

« Quand deux braves gens se querellent, on peut presque toujours blâmer l'un et l'autre : vous savez que, dans leur jeunesse, le vieux M. Brial et M. Lissac, en épousant les deux sœurs, étaient devenus propriétaires d'un beau bois d'orangers que la Foux traversait.

Ils en partageaient les fruits de bon accord et étaient les meilleurs amis du monde. La véritable cause de tout le mal vint de ce que M. Brial fit un gros héritage. Cela déplut à votre grand-père qui auparavant était le plus riche ; peu à peu il se fâcha et taquina son beau-frère de toutes les façons : il refusa de lui vendre sa part du petit bois ; la jalousie le tenait, voyez-vous, c'est un bien mauvais mal. Un jour, M. Brial, à bout de patience, fit abattre tous les orangers sur la rive droite de la Foux et les remplaça par un champ de rosiers en déclarant qu'il prenait ce morceau-là pour sa part. Alors votre grand-père entra dans une colère folle et cria bien fort qu'on lui volait un bon tiers du terrain ; M. Brial, furieux à son tour, répondit que, au contraire, l'endroit où coulait la Foux lui appartenait et il offrit de le prouver en faisant mesurer la propriété par un arpenteur. Lorsqu'il vint, deux jours après, il vit que M. Lissac, pour toute réponse, avait fait placer à l'entrée du pont la porte qui y est toujours.

— Ne croyez-vous pas que mon grand-père avait fait arpenter le terrain avant ? demanda Irène.

— Eh ! pécaire ! il n'a jamais voulu le faire, encore moins s'adresser à la justice ; il avait parlé dans un mouvement de colère et n'était pas certain d'avoir raison... et puis, un bout de terre de plus ou de moins, ça ne l'inquiétait guère ; c'était un bon prétexte pour se fâcher, voilà tout !

— Alors, vous croyez que tout a été de sa faute ?



— Tout ? non, car plus tard, en vieillissant, son humeur a changé ; il aurait bien voulu revoir son ami d'enfance, mais celui-ci n'était pas devenu commode depuis qu'il était si riche : quand il rencontrait M. Lissac accompagné de sa fille, il les toisait d'un air arrogant qui mettait M<sup>lle</sup> Dorothée hors d'elle-même. Enfin, il est mort subitement le lendemain du jour où votre grand-père s'est tué en tombant de cheval ; ils ne s'étaient pas réconciliés. »

En écoutant ce récit, Irène éprouva à la fois de la surprise et de l'inquiétude : évidemment, sa tante ne racontait pas l'histoire de la Foux-aux-Roses de la même façon que le vieux marin. Trompée par son amour filial, elle rejetait tous les torts sur l'oncle Brial.

« Pourquoi n'expliquez-vous pas cela à tante Dor ? demanda sérieusement la fillette, je crois qu'elle le comprendrait bien et ferait aussitôt mesurer le terrain.

— Aller dire à M<sup>lle</sup> Lissac que son père n'avait pas raison !... ah ! ah ! mademoiselle Irène, vous voulez qu'elle m'avale tout cru ou qu'elle me pousse à la porte de votre bastide !

— Vous croyez donc qu'elle se mettrait en colère ?

— Si je le crois !... et je ne vous conseille pas non plus de vous y frotter ; tout ce qu'a dit son père est parole d'Évangile... on ne la tirera jamais de là.

— Pourtant, il a regretté de s'être fâché... et moi, je voudrais... oh ! je voudrais tant que nos parents ne nous détestent plus ! » s'écria Irène dans un élan qui émut le brave Raybaud.

Il essaya de la calmer.

« Là, là, ma belle pichoune, nous trouverons bien quelque moyen... le père de Jacques et de Norbert est très bon ; si seulement votre tante était moins tracassière, cela s'arrangerait, mais... il faut savoir attendre... »

— Attendre quoi ? riposta Irène avec véhémence, la Foux ne cessera pas de couler, on ne mesurera jamais ce malheureux terrain et tante Dor continuera de répéter que, pour être une bonne fille, je dois penser comme elle !

— Patience, Paris et Rome ne se sont pas bâtis en un jour.

— Mais, Raybaud, je ne désire pas du tout bâtir une ville... la bastide est déjà trop grande pour nous deux toutes seules... Ah ! que ce serait différent si nous recevions des amis ! Vous ne pouvez vous figurer comme la salle était jolie quand les Jouvenet sont venus et que nous leur avons servi à goûter !

— Des étrangers, sans doute ?

— Oui, vous savez, la famille du garçon de tout à l'heure et de cette petite fille qui est presque mon amie ! »

La phrase s'acheva dans un gros soupir, mais cette fois le marin prit une mine rébarbative :

« Vous n'êtes pas raisonnable, mademoiselle Irène, à quoi bon cette promenade si vous vous désolez encore !... Je vous avais emmenée pour vous amuser et vous distraire... »

— C'est vrai, mais vous ne saviez pas que nous allions rencontrer Jacques et qu'il me traiterait si mal. Au fond, je suis tout de même contente de ma promenade. Ah ! voici le pont de marbre, nous ne sommes plus très loin de chez Thomas, n'est-ce pas ?

— Dix minutes par ce petit sentier. »

On franchit le pont. Irène qui, comme l'avait dit Nadine, cherchait toujours à faire plaisir aux autres, fit un effort pour reprendre sa bonne humeur et sa gaieté habituelles. Elle y réussit, et son vieux compagnon s'en montra très satisfait. Bientôt ils aperçurent la maison forestière à travers les arbres. Misé Raybaud et la femme du garde, attirées sur le seuil par leurs appels, poussèrent des exclamations de surprise, et, pendant cinq minutes, ce fut un concert dans lequel les « bon Diou ! » et les « pécaïre » des deux femmes se mêlèrent au rire de leur petite visiteuse.

En un tour de main, Misé Thomas fit sauter sur un feu vif de javelles des crêpes de maïs ; des figues et les dernières grappes de raisin, détachées des grands cerceaux qui pendaient au plafond, achevèrent le petit repas, que l'on servit sur la table de bois bien blanc.

La simplicité des mets campagnards ne gênait pas Irène ; habituée à l'existence rustique de la bastide, elle trouva tout excellent

et remercia si gentiment le garde et sa femme que celle-ci demanda la permission de l'embrasser.

Le chaud soleil de Provence commençait à s'incliner vers l'horizon, lorsque, escortée cette fois de Misé Raybaud et de son mari, elle quitta la forêt.

« Coupons au plus court, dit ce dernier ; vous manœuvrez assez bien sur la mule pour naviguer dans les sentiers en lacet.

— Voulez-vous que je chante pour que le chemin paraisse moins long ? demanda la fillette.

— Certainement ; un petit bout d'air, ça fait toujours plaisir ; allez, ma jolie pichoune, on vous écoute. »

Et Irène entonna de sa voix fraîche un Noël ancien, bien connu des gens du pays :

Salut ! ô sainte crèche,  
Berceau du Roi des rois,  
Fait de paille fraîche  
Et de mousse des bois !  
Nous sommes les Rois mages,  
Nous, de pauvres pasteurs,  
Nous t'offrons nos hommages !  
Nous te donnons nos cœurs ! etc.

Après ce vieux chant, une ronde suivit ; puis un gai refrain en provençal. Irène battait la mesure sur l'encolure de la mule. En approchant de la Foux-aux-Roses, on croisa une route plus large. Tout à coup la chanteuse se tut : dans une élégante charrette, que traînait un poney, elle venait d'apercevoir, à côté d'une dame jeune et pâle, une robe bleue et les longues boucles claires tant rêvées.

Le petit cheval s'éloignait au trot ; pourtant, la jeune femme se retourna en souriant :

« Une charmante enfant, fit-elle ; quels yeux superbes et fiers !... Eh bien ! qu'est-ce qui te prend, ma fille ? »

Nadine, debout près d'elle, agitait son mouchoir et regardait en arrière.

« Oh ! maman chérie, c'est Irène Lissac, la petite fille de la Foux-aux-Roses. Tu vois que papa avait raison de dire qu'elle était gentille. Moi, je t'ai demandé la permission de retourner la voir, et tu m'as répondu : « Nous verrons !... » Tu t'en souviens ?

— Sans doute ; je t'ai répondu ainsi parce

que je suis toujours disposée à te faire plaisir ; mais, en y réfléchissant, cela m'a paru difficile... Sous quel prétexte pourrais-tu te présenter chez cette vieille demoiselle ? Elle vous a fort bien reçus, mais sans vous prier de renouveler votre visite.

— Un prétexte ! est-ce qu'il y en a besoin ? Une bonne raison vaut mieux, et elle est toute trouvée si nous expliquons simplement à M<sup>lle</sup> Lissac que j'ai bien envie de voir souvent sa nièce. »

M<sup>me</sup> Jouvenet donna une tape amicale sur la joue de sa fille :

« Voilà une petite femme qui sait aplanir les difficultés, dit-elle gaiement.

— Oh ! merci, chère maman ; je lis dans tes yeux que tu ne dis plus non. »

Et Nadine caressa tendrement la main de sa mère.

Pendant que toutes deux causaient ainsi, Irène poursuivait son chemin. Elle avait interrompu son chant à peine deux secondes pour suivre des yeux la voiture qui s'éloignait ; mais, comme la mule était déjà rentrée dans le sentier que traversait la route avant que Nadine se fût avisée d'agiter son mouchoir, elle n'en vit rien.

« Tê ! fit Misé Raybaud étonnée, vous ne savez plus le reste de ce joli refrain ?

— Au contraire, c'est celui que je chante le plus souvent à tante Dor. Écoutez. »

Quoique son cœur battit encore d'émotion, la brave petite entonna de nouveau l'air provençal.

Peu après, on arriva à la bastide Lissac. Les Raybaud laissèrent Irène devant la barrière ouverte du jardin et s'en allèrent, contents de lui avoir procuré un bon après-midi de plaisir.

« Vois-tu, femme, disait le marin d'un ton convaincu, elle est fine, cette petite ; elle raisonne sur l'histoire de la Foux comme M<sup>lle</sup> Lissac aurait besoin de le faire pour se réconcilier avec ses parents. »

La vieille demoiselle venait elle-même de rentrer lorsqu'elle vit apparaître sa nièce toute rose du grand air qui avait caressé ses joues.

« Encore un nœud de perdu, dit la tante en désignant les cheveux d'or dénoués et flot-tants, cela veut-il dire que tu te sois beaucoup amusée en grim pant là-haut ? »

— Oui, tante ; la forêt est si belle, et puis on trotte bien sur la mule de Raybaud.

— Tant mieux pour toi ; il me semble que je ne trouverais pas grand plaisir à me promener loin de notre campagne ! heureusement, elle est assez vaste pour que j'y prenne de l'exercice. Pendant que tu faisais la petite demoiselle, j'ai fait dresser les échaldas de nos deux grandes vignes. Le vent qui passait sur les champs de violettes était tout parfumé ; la cueillette va donc commencer ; travaille bien cette semaine si tu veux que jè te donne quelques jours de congé pour nous aider. »

D'ordinaire, Irène accueillait joyeusement l'assurance qu'on l'exemptait de ses devoirs pendant les jours de récolte où tout un peuple embesogné de femmes et d'enfants se répandait avec des chansons et des rires dans les beaux champs odorants. Cette fois, elle ne répondit que par un simple signe de tête, puis, s'emparant de ses livres, commença silencieusement à étudier.

Cela ne faisait point le compte de la vieille demoiselle qui adorait les éclats de joie et les bruyantes démonstrations de sa nièce. Aussi, après avoir secoué la tête et froncé les sourcils d'un air mécontent, se mit-elle à tricoter tout en l'observant du coin de l'œil. Au bout de cinq minutes, Irène ne conservait déjà plus l'attitude d'une écolière appliquée ; ses yeux cessèrent de se fixer sur les pages du livre que ses doigts laissèrent échapper pendant que la tête renversée, les regards perdus dans le beau ciel bleu, elle semblait réfléchir à quelque chose de très grave.

« Est-ce qu'ils me l'ont changée chez Thomas ? » pensa M<sup>lle</sup> Lissac de plus en plus intriguée.

« Sais-tu ta leçon ? demanda-t-elle, quand Marie-Louise vint annoncer que le souper était servi.

— Je... je crois que oui », balbutia la fillette non sans avoir jeté un coup d'œil inquiet sur les pages à peine parcourues.

Pendant le repas, M<sup>lle</sup> Dorothée parla de nouveau de ses champs, de ses vignes, de ses olivettes, des pauvres gens qu'elle secourait et qui venaient lui raconter leurs petites affaires... C'était sa conversation habituelle lorsqu'elle ne pensait pas à la Foux-aux-Roses et sa nièce savait lui donner la réplique d'un air entendu. Mais, ce soir, rien ne se passait comme à l'ordinaire à la bastide Lissac : Irène murmurait des « oui » et des « non », sur le ton d'une personne qui n'écoute pas.

Tout à coup la tante Dor, perdant patience, se croisa les bras et de sa voix la plus grondeuse :

« Ah ça ! veux-tu bien me dire ce que tu as ? Depuis une heure je te raconte des choses intéressantes et tu me réponds comme une poupée articulée... »

— Ce que j'ai... mais rien, je t'assure... je... »

Incapable d'achever sa phrase, la pauvre petite se mit à pleurer et cacha son visage sur l'épaule de sa tante.

« Des pleurs, à présent, dit celle-ci encore grondeuse, quoiqu'avec un accent plus doux, je ne te rends pas malheureuse pourtant... voyons, confie-moi ce gros chagrin. »

Irène releva la tête ; elle souriait à travers ses larmes.

« Chère tante Dor, ce n'est pas précisément un chagrin, je ne sais pas comment t'expliquer cela : je suis heureuse et triste en même temps... pense donc, j'ai aperçu Nadine dans une jolie voiture, mais elle ne m'a pas vue... »

— Nadine ! la fillette de l'autre jour ?... et c'est pour cela que tu mets tout à l'envers chez moi ! »

Il était clair, au ton de M<sup>lle</sup> Lissac, que l'explication de sa nièce avait changé son attendrissement en une violente indignation :

« Voilà ce que j'ai gagné à recevoir poliment ce monde-là, poursuivit-elle ; des gens aimables, je n'en disconviens pas, mais qui auraient mieux fait de rester chez eux !... Si tu veux que je te pardonne cette scène ridicule, va te coucher, tâche de dormir sans pleurnicher et que demain il n'en soit plus question. »

Irène, un peu honteuse, posa les lèvres sur la joue de sa tante et obéit en silence.

Peu de jours après, M<sup>lle</sup> Lissac vêtue comme pour aller à la ville, armée de son parasol café au lait, quitta sa demeure dès le matin et s'en fut à grandes enjambées vers la plaine où se trouvait la bastide des Raybaud. Ceux-ci déjeunèrent de pain et d'olives confites lorsqu'ils la virent apparaître :

« Tè, mademoiselle Dorothee, comme vous voilà à *bonne heure!* » dit le mari en se levant pour lui offrir une chaise.

Puis, voyant la mine rembrunie de sa visiteuse, il ajouta :

« Vous serait-il arrivé du mal ? »

— Pas tout à fait, mon bon ; cependant j'ai un gros ennui : il me semble qu'Irène change de caractère, qu'elle perd sa gaieté ! Ne s'est-elle pas mis en tête de revoir une certaine petite fille qui a passé par hasard une heure chez nous. L'autre jour, elle fondait en larmes, parce qu'elle prétendait l'avoir aperçue sur la route ; hier, elle m'a dit en soupirant que les enfants qui ont des frères et des sœurs sont bien heureux !... Je l'ai tancée vertement pour ce que j'appelle des lubies d'enfant capricieuse ; mais, au lieu de répondre ou de boudier, elle prend un air triste qui finit par m'inquiéter !... »

La vieille demoiselle s'était assise et regardait le mari et la femme comme pour les interroger.

Raybaud le comprit :

« Est-ce pour nous demander notre idée là-dessus que vous êtes venue ? dit-il. »

— Certainement, je veux savoir ce que vous en pensez, car jamais de ma vie je n'ai été aussi embarrassée.

— Alors, je peux parler franc : la petite avait beau être gaie comme le casse-olive<sup>1</sup>, qui chante dans la montagne, il fallait bien s'attendre un jour ou l'autre à ce qui arrive...



Sur un navire où il n'y a que des vieux matelots, c'est la même chose, le mousse fait d'abord la manœuvre de bon cœur et gaiement ; mais, à force de rire et de chanter tout seul, il n'a plus envie ni de rire, ni de chanter ; il pense aux camarades du pays !... Les jeunes ont besoin de jeunes pour vivre contents, voilà.

— En un mot, tu penses qu'Irène s'ennuie près de moi !... Tant pis ! je ne peux pas redevenir enfant pour lui plaire ! riposta M<sup>lle</sup> Lissac aigrement.

1. Pinson royal.



— Cela se comprend tout seul, dit le marin en riant, sans compter que la mignonne n'y tiendrait pas : elle aime sa tante Dor telle qu'elle est... seulement, deux ou trois amis de son âge ne seraient pas de trop.

— Et où voulez-vous que je les trouve, ces bambins-là ? Je ne suis pas d'humeur à courir chez les parents de cette petite Parisienne qui lui a tourné la tête ! Ai-je le temps de faire des visites et d'en recevoir?... Mes vignes, mes olivettes, mes champs de fleurs me donnent assez d'occupation...

— Et puis, fit tranquillement Raybaud, ce serait beaucoup mieux que la petite s'amusât avec les enfants de M. Honoré... »

En entendant ces paroles, la tante d'Irène se leva indignée :

« Est-ce que tu t'imagines que je permettrais cela ?

— Pourquoi pas, mademoiselle ? Vous l'aimiez tant, votre cousin Brial, quand vous étiez petite... Avez-vous assez pleuré lorsque votre père vous a défendu de jouer avec lui !

— Mon père avait raison, puisqu'il défendait ses droits sur notre Foux-aux-Roses et je fais comme lui.

— Je sais, dit le marin de mauvaise humeur, toujours la vieille chanson!... Pour ce méchant ruisseau la famille est brouillée et la pauvre petite Irène vit comme une chouette dans son trou !

— Une vieille chanson, notre grande querelle ! Un méchant ruisseau, notre jolie Foux ! exclama M<sup>lle</sup> Dorothee que la colère emportait ; moi qui croyais que vous étiez un homme sensé, capable de me tirer d'embarras... je suis bien bonne d'écouter plus longtemps vos ridicules conseils ! »

Elle saisit son parasol et sortit, la mine si tragique, que les Raybaud se regardèrent un instant sans parler :

« Ah ! pécaire ! je m'y suis mal pris ! soupira enfin le marin en se grattant l'oreille ; je voulais faire plaisir à la pichoune, qui grille d'envie de voir ses parents, mais M<sup>lle</sup> Lissac est fâchée pour de bon ! Aussi, pourquoi vient-elle me demander ce que je pense?... Dès que j'essaye de le lui expliquer, elle

éclate comme une bombe, c'est trop bête ! »

Il parlait tout seul : Misé Raybaud, au lieu de l'écouter, s'était élancée sur les traces de la vieille demoiselle dont l'ombrelle se voyait encore au loin. La tante d'Irène faisait des pas énormes et les allongeait chaque fois davantage ; néanmoins, la paysanne était leste et gagnait du terrain.

« Mademoiselle !... Mademoiselle Dorothee ! criait-elle tout essoufflée, écoutez-moi !... »

On eût dit que ses paroles donnaient des ailes à la marcheuse. Misé Raybaud, qui courait toujours, parvint enfin à la saisir par sa jupe en répétant :

« Écoutez-moi, j'ai une bonne idée !

Elle se retourna le visage moins courroucée :

« Allons, parlez vite ; j'espère que ce n'est pas encore une sottise comme celles que votre mari me débitait tout à l'heure !

— Mon Raybaud ne dit jamais de sottises, répliqua la brave femme choquée, mais ce n'est pas pour parler de lui que j'ai couru si fort ! Voici mon idée : nous allons demain à Antibes et nous y resterons plusieurs jours : si cela vous agréé, j'emmènerai volontiers M<sup>lle</sup> Irène. On dit qu'un voyage est un bon remède pour rendre la gaieté à ceux qui l'ont perdue.

— Tu as raison, Nanette, un voyage, j'y avais déjà pensé, dit M<sup>lle</sup> Dorothee calmée tout à fait ; mais, comme je déteste ces affreux chemins de fer, cela me semblait trop difficile... Quitter ma chère campagne... rouler dans cette machine... pouah ! quelle horreur !... J'accepte ta proposition et je te confie mon trésor, Misé... Oui, cette enfant-là, c'est mon trésor ; tâche qu'elle retrouve sa belle humeur, car je souffre trop de la voir triste ! Demain, elle sera prête à l'heure que tu voudras ! »

Elle serra la main de Misé Raybaud et poursuivit son chemin, très pressée d'annoncer à sa nièce ce qu'elle venait de décider. Irène crut rêver ; elle, qui n'avait jamais dormi sous un autre toit que celui de la bastide Lissac, elle allait donc enfin voir du pays !... Un peu plus, elle se serait imaginé qu'elle partait pour le Nouveau Monde. Toute la journée fut

employée en préparatifs, en recommandations à Marie-Louise, qui promit solennellement de porter chaque jour le déjeuner de ses petits oiseaux sous le chêne vert et de bien soigner Caprice.

Quand ces choses importantes furent convenues entre elle et la jeune servante, Irène prit sa course vers le bois d'orangers : elle voulait revoir la Foux-aux-Roses avant de partir ; mais, pendant qu'elle en suivait les bords, ce n'était déjà plus à la belle eau chantante qu'elle pensait :

« Adieu, Nadine ! murmura-t-elle en regardant au delà du champ de roses les murs blancs des Myrtes et de Beau-Soleil, adieu ! je crois décidément que je n'aurai jamais une

petite amie pour tout de bon. Qui sait si Marthe ne t'a pas empêchée de revenir ? J'espérais le contraire ! Je me disais que peut-être tu l'amènerais un jour avec toi. Tante Dor aurait beaucoup grondé, mais cela ne me faisait pas peur... au fond, je devine qu'elle aime encore son cousin Brial. Quel malheur ! tout pouvait si bien s'arranger !... »

L'enfant, agenouillée sur une grosse pierre, plongea ses mains dans le courant comme pour caresser la rivière, cause involontaire de son chagrin, et, d'un ton plus joyeux :

« Au revoir, petite Foux ! je t'aime tout de même, va ! » dit-elle.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

---

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

V

**Benoni.**

Au moment de l'attaque, le sieur Benoni s'était éclipsé ; plusieurs des assaillants l'avaient remarqué avec surprise et indignation.

« Où est-il, ce lâcheur ? disaient-ils, furieux, lorsque, après avoir repris haleine sous l'abri tutélaire de la forêt voisine, ils retrouvèrent la force d'échanger leurs impressions. Où est-il, ce misérable faiseur de promesses ? A l'entendre, il ne devait faire qu'une bouchée de ces blancs, et nous étions sûrs d'entrer sans coup férir dans la place, pour y faire les plus grasses bombances et le plus riche butin... Et voilà ce qui nous attendait !... Des coups de tonnerre foudroyant cent hommes à la fois !... Il le savait bien, ce vil coquin, puisqu'il a pris soin de s'éclipser à temps !... Alors pourquoi nous avoir conduits ici ?... C'était donc tout exprès pour nous faire massacrer ?... Le

traître !... Si jamais on le rattrape, son compte est bon !... »

— Peut-être est-il parmi les morts ? suggéra un esprit bienveillant, comme il s'en rencontre partout, et même sous la peau noire d'un Matabélé.

— Lui, mort !... Allons donc !... Tu n'as pas besoin d'en être en peine !...

— Qu'en savez-vous ?...

— On a vu des choses plus surprenantes... Le seul moyen d'en avoir le cœur net est d'ailleurs de vérifier quels sont les morts.

— Vérification superflue !... Benoni s'est porté en arrière au moment même où il donnait l'ordre d'avancer.

— N'importe !... Il a pu revenir sur ses pas... Il faut s'assurer de la vérité, sans compter que, pour notre sûreté personnelle, il est indispensable de relever ceux qui sont

restés là-bas... La nuit vient, il faut en profiter... Sans quoi, l'ennemi constatera qu'ils sont de notre tribu pour la plupart, et, tôt ou tard, il saura se venger... »

Cet avis rencontra quelque faveur. D'autant que l'ombre s'étendait sur la plaine avec la rapidité propre aux crépuscules des régions tropicales. La panique avait pris fin désormais ; la fraîcheur du soir apaisait les cerveaux troublés et « l'obscur clarté qui tombe des étoiles » ramenait le calme parmi les vaincus. Si bien que le respect de la mort, s'associant chez eux à l'intérêt et à la curiosité, décida un certain nombre à tenter l'aventure d'un retour discret au champ de bataille.

Rampant comme des couleuvres dans les hautes herbes, ils se glissaient jusqu'à la pelouse, saisissaient les morts par les pieds et les traînaient à la rivière, où le courant les emportait. En moins d'une heure, ils eurent fait place nette, sans que Le Guen, qui montait la garde sous la verandah, eût rien vu de suspect au bas de la pelouse. Il est vrai qu'il avait préposé Phanor à la surveillance de l'autre face de la maison. Sans quoi, le bon chien eût sûrement flairé et signalé ce qui se passait au bord de l'eau.

Quand les volontaires noirs rejoignirent les camarades qu'ils avaient laissés sous bois, leur conviction était définitive : point de Benoni parmi les morts ! Ils ne se firent pas faute de le proclamer, en même temps qu'ils affirmaient une chose surprenante : aucun des amis tombés sur la pelouse ne portait trace d'un coup, d'une blessure quelconque ayant pu déterminer la mort. Tous, ils étaient comme foudroyés sans plaie apparente...

La morale à tirer des faits était claire. Benoni avait trahi son monde, et les blancs de Massey-Dorp disposaient de la foudre. Il fallait donc au plus tôt mettre une distance appréciable entre soi et la terrible maison qui vomissait le tonnerre... Tous les survivants comprenaient cette leçon, et tous s'empressèrent de l'appliquer.

Comme ils se dispersaient en silence, la lune montait sur l'horizon, et l'un des Matabélés, s'il se fût attardé au lieu même qu'ils

abandonnaient, eût pu voir une face blême émerger d'un amas de feuilles et de branchages habilement disposé pour masquer une excavation au flanc du talus ; poste d'observation d'où il était facile à la fois de surveiller la maison Massey, d'explorer une assez vaste étendue de contrée environnante et qui certainement n'avait pas été choisi au hasard. Cette face pâle, malsaine, mal éclairée par deux yeux louches, couronnée d'un fez et suivie d'un corps malingre, était la propriété peu enviable du sieur Benoni, qui sortait absolument indemne de l'échauffourée, ayant eu soin d'aller se tapir en lieu sûr dès la première alarme.

Cette retraite n'avait même pas été déterminée par une terreur involontaire à la vue des ravages causés par les premiers projectiles ; le terrier, soigneusement aménagé et préparé, témoignait amplement qu'en menant à l'assaut ses troupes crédules, Benoni était fermement résolu à ne rien risquer, et à ne donner de sa personne qu'à l'heure où il s'agirait de récolter le butin.

Quand Benoni se fut assuré que nul trainard ne demeurait en arrière pour le châtier, il se hissa tout entier hors de la tanière où il étouffait et, ayant soufflé un peu, se donna le luxe de jurer et de tempêter à l'aise, accablant impartialement de ses malédictions adversaires et complices.

« Lâches coquins !... maladroits imbéciles !... canailles de bois d'ébène !... meurt de faim !... va-nu-pieds !... On vous en servira, des occasions pareilles, pour les gâcher de la sorte !... Tout si bien préparé !... à l'heure du dîner !... Nous les prenions sans défense !... Il suffisait d'aborder la maison sur les côtés !... Ces misérables Massey !... Il faut qu'on les ait avertis !... Qui a pu éventer la mèche !... que je le pince jamais, celui-là !... Je lui arrache le cœur avec les ongles que voici et je le lui mange avec les dents que voilà !... » grommelait le Levantin qui possédait, entre autres talents, celui des hyperboliques invectives.

Ainsi fit-il rage pendant un quart d'heure. Puis, un léger bruit s'étant produit, — quelque

lièvre peureux qui détalait, — il se tapit de-rechef dans son trou, ramenant sur sa tête les branchages écartés et bredouillant déjà d'abjectes supplications... Mais tout redevenait tranquille; l'incident avait détourné le cours de ses pensées. Benoni se mit à considérer la situation d'un œil plus calme.

Le mercanti était un de ces étranges produits humains, spéciaux aux rives orientales de la Méditerranée. Descendants de races antiques et déchues, héritiers de toutes les décadences, de toutes les pourritures, résidus des grands empires du passé, ils ont des capacités pour le mal et pour le bien qui semblent dépasser celles des autres hommes. Généralement dépourvus de sens moral, exerçant tous les métiers qui sont le rebut du commerce, capables de tous les crimes pour le plus mince profit, ils montrent cependant une intelligence vive, déliée, multiforme qui semble les désigner pour de meilleures destinées et qu'on ne peut sans gémir voir gaspiller misérablement aux entreprises basses et louches qui ont toutes leurs préférences. Benoni, en particulier, dont les quarante ans de vie s'étaient dépensés à rager de n'être pas riche, à envier basement les mortels mieux partagés que lui, à pratiquer les plus viles besognes, voleur, receleur, usurier et pis encore, tout cela pour des profits en somme assez piètres, recueillis non sans danger; Benoni avait été doté par la nature de dispositions pour les choses scientifiques, qui, si elles eussent été honnêtement cultivées et utilisées, eussent fait de lui depuis longtemps l'homme considérable que toute sa vie il avait si fort désiré d'être. Au temps où la famille Massey avait entrepris l'exploitation du filon d'or découvert par Gérard et où s'était passé le drame auquel il a été fait allusion précédemment, M. Weber, toujours à l'affût d'un génie en puissance ou d'un talent en herbe, n'avait pas été long à découvrir chez Benoni (alors cabaretier), une aptitude marquée pour les sciences en général et la mécanique en particulier, et, selon son habitude invariable, il s'était attaché à encourager, à développer ce don, dans l'honnête espoir de

donner un aide utile à tous et d'arracher le Levantin à un métier qui était la plaie de la colonie.

Curieux, fureteur, content qu'on s'occupât de lui, et d'ailleurs assez intelligent pour être intéressé par les leçons de ce maître éminent, Benoni avait d'abord accepté avec transport une proposition qui lui donnait libre accès chez Weber et, par suite, lui mettait un pied dans l'enceinte réservée des Massey; et, pendant quelque temps, le brave inventeur crut presque avoir trouvé dans ce nouvel élève un disciple digne de devenir son associé, son collaborateur; mais, par malheur, une tare fatale, l'inconstance, ressort et secret de la vie décousue du Levantin, vint bientôt démontrer à M. Weber la futilité de son espoir; le cancre né s'était dégoûté d'étudier: l'apprenti honnête homme soupirait après ses vils compagnons d'autrefois; le méridional paresseux regimbait contre une tâche régulière, regrettait ses journées passées à bayer aux corneilles, à somnoler, à jouer aux cartes sur une table poisseuse, à comploter des « coups » qui devaient lui assurer la fortune en un jour...

Bref, Benoni et son maître s'étaient séparés. Le premier avait repris sa profession de cabaretier; et, quand ce fut clairement démontré qu'il avait recelé l'argent volé au pauvre Bernier, il avait été expulsé sommairement de la colonie. Mais, de son passage à la villa Massey, il avait gardé une haine inextinguible pour toute la famille et des connaissances scientifiques qui, emmagasinées dans un cerveau apte à les comprendre et à les retenir, pouvaient, le cas échéant, donner des résultats considérables, soit pour le bien, soit pour le mal.

Or, ce n'était pas précisément vers le bien que les pensées du sieur Benoni étaient habituellement tournées; et l'éclair de joie qui brilla dans ses yeux eût paru suspect à toute personne habituée à lire sur une physionomie.

Voici le tour qu'avaient pris ses réflexions:

« Ce n'était qu'une fausse alerte!... Calme-toi, Benoni, mon garçon! Et au lieu de tem-



pêter inutilement, considère combien le hasard t'a mieux traité que tous ces imbéciles qui se sont fait bêtement écrabouiller... Rien de cassé!... Pas la plus petite égratignure! Seulement un projet avorté! Il n'y a pas tant de quoi crier... Pense un peu à ce que serait ton sort si tu te trouvais là-bas sur cette maudite pelouse, grièvement blessé... ou pis encore, mort, mort irrémisiblement!... Par le ciel, ils besognaient bien, ces gens-là!... Il n'y a pas à dire, c'était là du bon ouvrage, et il n'est guère difficile d'en reconnaître l'auteur. Ces satanés obus portaient la signature de Weber aussi vrai que je m'appelle Benoni... plus vrai même!... Attends seulement un peu, Weber de malheur, et je te ferai expier celle-là?... Qu'est-ce qu'il a bien pu mettre dans ces projectiles?... Penser que si j'étais demeuré plus longtemps dans son laboratoire, j'aurais peut-être travaillé avec lui à ces obus!... Et j'en connaîtrais aujourd'hui le secret!... Mes bois d'ébène semblaient frappés d'apoplexie. Pan! ils s'affalèrent brusquement sans même avoir une blessure... Eux-mêmes, ils l'ont remarqué, les idiots... Comment arriver à filouter sa recette au vieux nécromant?... Voyons... raisonnons!... J'ai bien observé, si loin que je fusse... Je ne m'aventure pas sottement où il fait trop chaud, moi! j'ai vu de mes yeux cette chose incroyable : un seul obus qui a suffi pour jeter à bas une cinquantaine d'hommes dans un rayon de cent mètres au plus... Que ces chiens de Roumis soient en possession d'un explosif formidable, non employé jusqu'ici, il faudrait être une bête pour en douter, et je ne suis pas une bête... Ce sont eux qui le sont, imbéciles, et qui jamais ne se méfient!... A moi de profiter du défaut de la cuirasse pour leur dérober le secret de leur explosif et le retourner contre eux. C'est cela qui serait drôle, de les frapper avec leurs propres armes!... Une fois la chose découverte — et je la découvrirai ou j'y brûlerai mon fez —, je ne perds pas de temps, je rassemble les débris de ma troupe... non! Ces gens sont trop sots... à qui pourrais-je bien m'adresser?... Il me faudrait de bons

lurons capables de marcher droit et de manier des choses dangereuses, car, pour moi, je laisse ce soin aux autres! je me contenterai de diriger l'action. Comment pourrais-je sans dommage personnel arriver à retourner contre eux le feu de leurs obus?... Ah! j'y suis!... Je vois le plan se dessiner... Les Anglais sont mes hommes... Une fois la chose en mes mains, je cours à Kimberley ou à Boulouvayo; je m'adresse à qui de droit, j'accuse formellement les Massey d'intelligences avec l'ennemi, ils *doivent* pactiser avec les Boers et quand même il n'en serait rien, cela m'est profondément égal, je les accuse donc de trahison, je donne un aperçu des ressources de tout genre que renferme l'établissement, je donne le secret de l'explosif, j'obtiens les moyens d'action nécessaires et je vois enfin ces damnés Massey mordre la poussière!...

« Que dis-je ? s'écria soudain le songeur avec une véritable explosion de joie, je *donne* ceci, je *donne* cela ? Ah ça, Benoni, est-ce que le bruit de la bataille t'a tourné la cervelle ? Je donnerais, moi, comme un benêt, des choses aussi précieuses que de l'or en barre ? Non, non, pas si bête ! Je les *vendrai* à beaux deniers comptants ; ils sont riches ces *Englisch* ; il faudra qu'ils déboursent ; je leur serreraï la vis, je sais marchander, Allah soit loué ! je veux leur extorquer une somme dont ils se souviennent. Et, ma foi ! *ma* poudre la vaut bien... Bon, voilà que je m'emballe, que je parle déjà de *ma* poudre comme si je l'avais emmagasinée... Bah ! Elle est mienne ou c'est tout comme !... Ce n'est pas pour rien que Benoni a appris à parler toutes les langues, à se glisser dans un trou de souris, à avoir des yeux derrière la tête et jusqu'au bout des doigts. Bien fin qui me cache son secret quand une fois j'ai résolu de le surprendre. De la patience, du temps, et je les tiens !... »

Cela dit, le sieur Benoni se mit d'abord en devoir de se transformer. Il tira de sa poche un miroir et des ciseaux, et en quelques coups donna à sa barbe, à ses cheveux une coupe toute nouvelle, puis il étendit sur sa face un

onguent rougeâtre, s'affubla un instant d'une paire de lunettes bleues, qu'il remit dans leur étui après en avoir vérifié l'effet; enfin, il retourna prestement ses habits et parut costumé de telle sorte que sa propre mère ne l'eût pas reconnu. Sous cette forme, un seul détail trahissait le Levantin, c'était le fez crasseux qu'il gardait même en dormant et qu'une prudence sans défaut lui eût fait sacrifier. Mais chacun a ses faiblesses : celle de Benoni était logée sous son fez.

Quand il eut achevé cette toilette nocturne, sous l'œil bienveillant de Diane, il se rappela qu'il n'avait pas diné; et ce souvenir évoqua chez lui une association d'idées naturelle.

« Où diable est Ibrahim?... Pourvu qu'il ne se soit pas sottement fait mettre en pâtée!... »

Sur quoi, il plaça deux doigts sur sa bouche et fit entendre un cri bizarre, qui rappelait celui de la chouette.

Presque aussitôt, un cri pareil tomba du ciel. Et deux minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un jeune garçon vêtu d'une souquenille arabe en toile bleue dévala du haut d'un arbre touffu.

« Où diable étais-tu allé te percher? ricana impudemment Benoni. Tu auras encore eu peur?... Jamais on n'a vu de capon pareil!... Allons, preste, mon diner!... »

Sans mot dire, Ibrahim tira de ses vastes poches diverses victuailles que son maître se mit à dévorer en donnant ses instructions.

« Nous allons rester plusieurs jours dans ces parages... Personne ne doit le soupçonner... Tu iras aux provisions et, chaque soir à neuf heures, je t'attendrai ici... C'est compris!... »

Ibrahim inclina la tête, en signe d'assentiment.

« ... Entre temps, tu chercheras deux bons chevaux, que tu mettras au vert dans quelque fourré, pour les trouver à point nommé... Ce ne sont pas les chevaux qui manquent, à Massey-Dorp... »

Ibrahim réitéra son mouvement.

« ... Si tu as le malheur de te laisser voir à

n'importe qui, tu sais ce qui t'attend!... C'est compris!... à demain soir. »

Ibrahim s'éclipsa et son maître, réintégrant sa tanière, s'y établit pour dormir sur un lit de feuilles fraîches, en attendant les travaux du lendemain.

Guetter et espionner n'était pour lui, à vrai dire, ni un labeur, ni une difficulté, mais bien plutôt l'exercice d'une fonction normale et l'accomplissement d'une vocation. Or, il s'agissait uniquement ici de surveiller les mouvements de Massey-Dorp pour saisir tout ce qui pouvait se rapporter à un objet particulier et en tirer des indications.

C'est ainsi que Benoni nota dès le lendemain le départ de Bernier qui s'en allait courir le pays, selon sa coutume, en promettant à M<sup>me</sup> Massey de l'avertir, s'il constatait des rassemblements suspects. Au fond, on ne les craignait plus guère, maintenant que les effets de la poudre K s'étaient manifestés si péremptoirement. Le Guen continuait ses rondes nocturnes, par acquit de conscience, mais tout le monde avait le sentiment que les indigènes ne viendraient plus de longtemps s'exposer aux terribles obus. Les dames descendaient chaque matin au jardin. Martine présidait, toujours active, aux soins du ménage. Goliath jouait avec Tottie. Bientôt, Martial Hardouin reprit l'habitude de se rendre dans l'après-midi à la Tour phénicienne, pour y classer les produits de ses fouilles, les étudier à la loupe quand il y trouvait une inscription ou un signe quelconque et consigner les résultats de ces études. Un jour enfin, M. Weber partit à pied et se dirigea vers le ravin qui bordait le côté nord du domaine.

Benoni le suivit de près. « Filer » un homme aussi distrait était véritablement facile. Le Levantin le vit tout à coup disparaître dans une excavation béante sur l'un des talus du ravin. Caché parmi les herbes, il attendit, le cœur battant, car son instinct lui disait qu'il brûlait, comme on dit aux jeux enfantins. Mais il eut beau attendre, M. Weber ne reparut pas; et pourtant quand Benoni se fut décidé à reprendre le chemin de Massey-Dorp et le poste d'obser-

vation où il avait élu domicile, au bas de la pelouse, il put constater que M. Weber revenait à l'habitation par le sentier de la Tour phénicienne, en compagnie de Martial Hardouin.

L'espion en conclut naturellement que le trou du ravin devait être en communication directe avec la tour et il se promit d'élucider la question.

Quelques jours plus tard, il n'avait plus rien à apprendre sur le laboratoire souterrain. Pourvu par son séide Ibrahim de la lanterne indispensable pour son exploration, il avait pénétré

dans la galerie en pente douce qui partait du ravin, il était arrivé jusqu'à la salle voûtée, il avait vu de ses yeux l'arsenal complet, les obus de bois, les sacs marqués poudre K. Sans doute, il ne connaissait pas la nature du redoutable explosif; mais il en connaissait désormais le dépôt; il savait où le trouver au besoin; il avait pu s'assurer non seulement que l'accès de ce dépôt était libre, mais qu'il était facile, à la fois par la galerie aboutissant aux abords de Massey-Dorp et par un autre souterrain débouchant sur une des terrasses

inférieures de la forteresse phénicienne.

Dès lors, il avait en mains tous les éléments nécessaires au marché qu'il se proposait d'offrir aux agents anglais: non pas à vrai dire le secret du nouvel explosif, mais une provision toute faite de ce terrible moyen d'action.

Le soir même, quand Ibrahim parut devant lui, Benoni lui donna l'ordre d'amener les deux chevaux retenus au piquet, dans une clairière voisine.

C'étaient deux de ces robustes poneys du Transvaal qui vivent d'une poignée d'herbes ou de racines, échappent aux

maladies fatales dans l'Afrique australe à leurs congénères d'Europe ou d'Asie, et sont toujours prêts aux plus rudes besognes. Ceux-ci avaient été choisis avec soin par M. Massey lui-même pour le service de son exploitation, et par Ibrahim parmi les vingt meilleurs poneys du Dorp.

Benoni enfourcha le plus grand, fit signe à son acolyte d'enfourcher l'autre et dit :

« En route pour Boulouvayo !... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

VIII (Suite.)

Docteur Johausen.

Ce qui s'était passé, John Cort et Max Huber allaient maintenant pouvoir le reconstituer, en partie seulement. Le docteur Johausen avait atteint, avec son escorte, une rivière au nord-ouest de la forêt de l'Oubanghi ; puis, les indigènes renvoyés, il procéda à la construction d'un radeau dont son matériel fournit les planches et les madriers ; enfin, ce travail achevé, son serviteur et lui redescendirent le cours de ce rio inconnu, s'arrêtèrent en cet endroit et montèrent la cabane à paroi antérieure treillagée sous les premiers arbres de la rive gauche.

Voilà quelle était la part de la certitude dans l'affaire du professeur. Mais que d'hypothèses au sujet de sa situation actuelle !... Pourquoi la cage était-elle vide ?... Pourquoi ses deux hôtes l'avaient-ils quittée ?... Combien de mois, de semaines, de jours l'avaient-ils occupée ?... Était-ce volontairement qu'ils étaient partis ?... Aucune probabilité à cet égard... C'est donc qu'ils avaient été enlevés ?... Par qui ?... Par des indigènes ?... Mais la forêt de l'Oubanghi passait pour être

inhabitée... Devait-on admettre une attaque de fauves ?... Enfin le docteur Johausen et son domestique vivaient-ils encore ?...

Ces diverses questions furent rapidement posées entre les deux amis. Il est vrai, à chaque hypothèse ils ne pouvaient faire de réponses plausibles et se perdaient dans les ténèbres de ce mystère.

« Consultons le carnet... dit John Cort.

— Nous en sommes réduits là, répondit Max Huber. Peut-être, à défaut de renseignements explicites, rien que par des dates, pourrions-nous rétablir... »

Max Huber ouvrit le carnet, dont quelques pages adhéraient par humidité.

« Je ne crois pas que ce carnet puisse nous apprendre grand'chose... dit-il.

— Pourquoi, Max ?...

— Parce que toutes les pages en sont blanches à l'exception... de la première....

— Et cette première page ?... demanda John Cort.

— Quelques bribes de phrases... quelques dates aussi, qui, sans doute, devaient servir



plus tard au docteur Johausen à rédiger son journal. »

Et Max Huber, assez difficilement d'ailleurs, parvint à déchiffrer les lignes suivantes écrites au crayon :

29 juillet 1894. — *Arrivé avec l'escorte à la lisière de la forêt d'Oubanghi... Campé sur rive droite d'une rivière... Construit notre radeau.*

3 août. — *Radeau achevé... Renvoyé l'escorte à Nghila... Fait disparaître toute trace de campement... Embarqué avec mon serviteur.*

9 août. — *Descendu le cours d'eau pendant sept jours, sans obstacles... Arrêt à la clairière... Nombreux singes aux environs... Endroit qui paraît convenable.*

10 août. — *Débarqué le matériel... Place choisie pour remonter la cabane-cage sous les premiers arbres de la rive gauche, à l'extrémité de la clairière... Singes nombreux, chimpanzés, gorilles.*

13 août. — *Installation complète... Pris possession de la cabane... Environs absolument déserts, et aucune trace d'êtres humains, indigènes ou autres... Gibier aquatique très abondant... Cours d'eau poissonneux... Bien abrités dans la cabane pendant une bourrasque.*

25 août. — *Vingt-sept jours écoulés... Existence organisée régulièrement... Quelques hippopotames venus à la surface de la rivière, mais aucune agression de leur part... Élans et antilopes abattus... Grands singes dans la nuit dernière à proximité de la cabane... De quelle espèce sont-ils, cela n'a pu être encore reconnu... Ils n'ont pas fait de démonstrations hostiles, tantôt courant sur le sol, tantôt juchés dans les arbres... Cru entrevoir un feu à quelques cents pas sous la futaie... Fait curieux à vérifier : il semble bien que ces singes parlent, qu'ils échangent entre eux quelques phrases... Un petit a dit : « Ngora!... Ngora!... Ngora!... » mot que les indigènes emploient pour désigner la mère.*

Llanga écoutait attentivement ce que lisait

son ami Max, et, à ce moment, il s'écria :

« Oui... oui... ngora... ngora... mère... Ngora... ngora!... »

À entendre prononcer ce mot cité par le docteur Johausen et répété par le jeune garçon, comment John Cort ne se serait-il pas souvenu que dans la nuit précédente, alors qu'il veillait, ce mot avait frappé son oreille? Ayant cru à une illusion, à une erreur, il n'avait rien dit à ses compagnons de cet incident. Mais, après cette observation du docteur, il jugea devoir les mettre au courant. Et comme Max Huber s'écriait :

« Décidément, est-ce que le professeur Garner aurait eu raison?... Des singes qui parlent... »

— Tout ce que je puis dire, mon cher Max, c'est que j'ai, moi aussi, entendu prononcer ce mot de ngora! » affirma John Cort.

Et il raconta en quelles circonstances ce mot avait été jeté d'une voix plaintive pendant la nuit du 14 au 15, tandis qu'il était de garde.

« Tiens, tiens, fit Max Huber, voilà qui ne laisse pas d'être extraordinaire!... »

— N'est-ce pas ce que vous demandez? » répondit John Cort.

Khamis avait écouté ce récit. Vraisemblablement, ce qui paraissait intéresser le Français et l'Américain le laissait assez froid. Les faits relatifs au docteur Johausen, il les accueillait avec indifférence. L'essentiel, c'était que le docteur avait construit un radeau dont on pourrait disposer, ainsi que des objets que renfermait sa cage abandonnée. Quant à savoir ce qu'étaient devenus son serviteur et lui, le foreloper ne comprenait pas qu'il y eût lieu de s'en inquiéter, encore moins que l'on pût avoir la pensée de se lancer à travers la grande forêt pour retrouver leurs traces, au risque d'être enlevé comme ils l'avaient été sans doute. Donc, si Max Huber et John Cort proposaient de se mettre à leur recherche, il s'emploierait à les en dissuader, il leur rappellerait que le seul parti à prendre était de continuer le voyage de retour en descendant le cours d'eau jusqu'à l'Oubanghi.

La raison, d'ailleurs, indiquait qu'aucune

tentative ne pouvait être faite avec chance de succès. De quel côté se fût-on dirigé pour retrouver le docteur?... Si encore quelque indice eût existé, peut-être John Cort eût-il regardé comme un devoir d'aller à son secours, peut-être Max Huber se fût-il considéré comme l'instrument de son salut, désigné par la Providence?... Mais rien, rien que ces phrases morcelées du carnet et dont la dernière figurait sous la date du 25 août, rien que des pages blanches qui furent vainement feuilletées jusqu'à la dernière !...

Aussi John Cort de dire :

« Il est indubitable que le docteur est arrivé en cet endroit le 9 août et que ses notes s'arrêtent au 25 du même mois. S'il n'a plus écrit depuis cette date, c'est que, pour une raison ou pour une autre, il avait quitté sa cabane où il n'était resté que treize jours...

— Et, ajouta Khamis, il n'est pas possible d'imaginer ce qu'il est devenu.

— N'importe, observa Max Huber, je ne suis pas curieux...

— Oh ! cher ami, vous l'êtes à un rare degré...

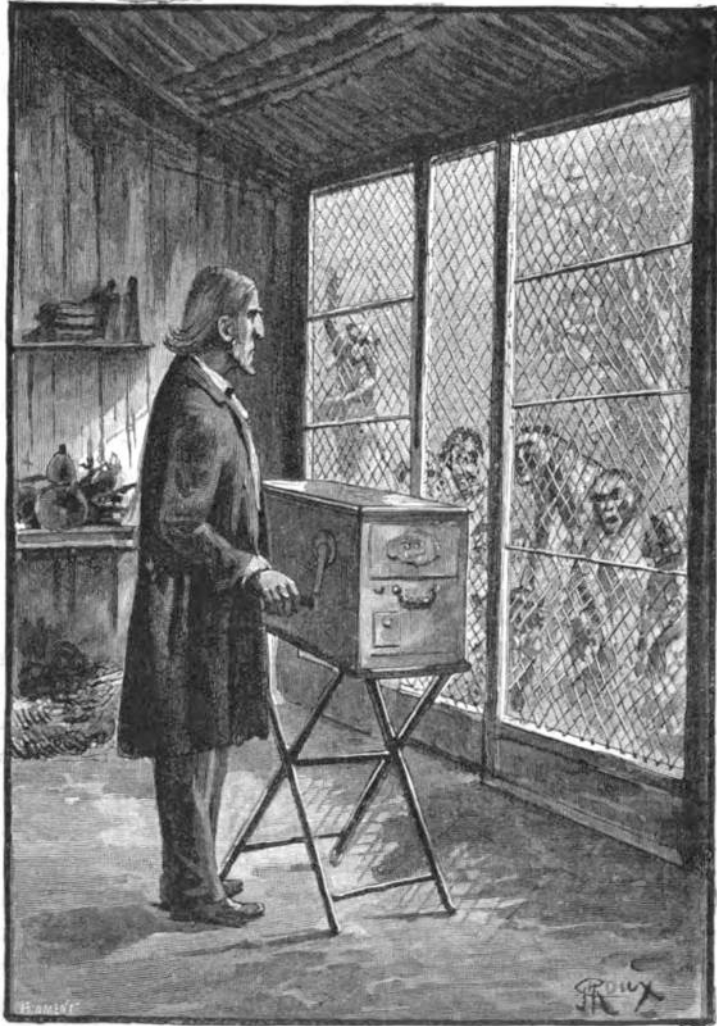
— Vous avez raison, John, et pour avoir le mot de cette énigme...

— Partons, » se contenta de dire le foreloper.

En effet, il n'y avait pas à s'attarder. Mettre le radeau en état de quitter la clairière, redescendre le rio, cela s'imposait. Si, plus tard, on jugeait convenable d'organiser une expédition au profit du docteur Johausen, de s'aventurer jusqu'aux dernières limites de la grande forêt, cela se pourrait faire dans des conditions plus favorables, et libre aux deux amis d'y prendre part.

Avant de sortir de la cage, il convenait d'en

visiter les moindres coins. Peut-être y trouverait-on quelque objet à utiliser. Il n'y aurait pas là acte d'indélicatesse, car, après deux ans d'absence, comment admettre que leur possesseur reparût jamais pour les réclamer?...



La cage, en somme bien construite, présentait encore un excellent abri. La toiture de zinc, recouverte de chaume, ayant résisté aux intempéries, protégeait l'intérieur. La façade antérieure, la seule qui fût treillagée, regardait le nord, moins exposée ainsi aux mauvais vents. Et, probablement, le mobilier, literie, table, chaises, coffre, eût été retrouvé intact, s'il fût resté dans la cage. Or, on l'avait emporté, et, pour tout dire, cela semblait assez inexplicable.

Cependant, après ces deux années d'aban-

don, quelques réparations eussent été nécessaires. Les planches des parois latérales commençaient à se disjoindre, le pied des montants jouait dans la terre humide, des traces de délabrement existaient sous les festons de lianes et de verdure.

C'était une besogne dont Khamis et ses compagnons n'avaient point à se charger. Que cette cabane dût jamais servir de refuge à quelque autre amateur de simiologie, c'était fort improbable, et elle serait laissée telle qu'elle était.

Et, maintenant, n'y recueillerait-on pas d'autres objets que le coquemar, la tasse, l'étui à lunettes, la hachette, la boîte du carnet, déjà ramassés? Khamis chercha avec grand soin. Ni armes, ni ustensiles, ni caisses, ni conserves, ni vêtements. Nul doute que tout ce matériel n'eût été enlevé, et le foreloper allait ressortir les mains vides, lorsque dans un angle, au fond à droite, le sol, qu'il frappait du pied, rendit un son métallique.

« Il y a quelque chose là... dit-il.

— Peut-être une clef?... répondit Max Huber.

— Et pourquoi une clef?... demanda John Cort.

— Eh! mon cher John, la clef du mystère! »

Ce n'était point une clef, mais une caisse en fer-blanc qui était enterrée à cette place. Khamis l'en retira. Elle ne paraissait pas avoir souffert, et quelle satisfaction lorsqu'il fut constaté qu'elle contenait une centaine de cartouches intactes!

« Merci, bon docteur, s'écria Max Huber, et puissions-nous jamais reconnaître le signalé service que vous nous aurez rendu! »

Service signalé, en effet, car ces cartouches étaient précisément du même calibre que les carabines du foreloper et de ses deux compagnons.

Il ne restait plus qu'à revenir au lieu de halte, après avoir refermé la porte de la cage, et à remettre le radeau en état de navigabilité.

« Auparavant, fit observer John Cort, voyons si, aux environs, n'existe aucune trace du docteur Johausen et de son serviteur. Il est possible que tous deux aient été attaqués par les indigènes et entraînés dans les profon-

deurs de la forêt, mais il est possible aussi qu'ils aient succombé en se défendant... que leurs ossements soient sans sépulture... »

— Auquel cas, répondit Max Huber, notre devoir serait de creuser une tombe. »

Les recherches furent vaines, et, dans un rayon de cent mètres, du moins, elles ne donnèrent aucun résultat. On pouvait en conclure que l'infortuné Johausen avait été emmené — et, par qui, si ce n'est par des indigènes, ceux-là mêmes que le docteur prenait pour des singes, et qui causaient entre eux?... Quelle apparence, en effet, que des quadrumanes fussent doués de la parole humaine?..

« En tout cas, fit observer John Cort, cela indique que la forêt de l'Oubanghi est fréquentée par des nomades, et nous devons nous tenir sur nos gardes... »

— Comme vous dites, monsieur John, répliqua Khamis. A présent, au radeau... »

— Et ne pas savoir ce qu'est devenu ce digne Teuton! s'écria Max Huber. Où peut-il être?.. »

— Là où sont les gens dont on n'a plus de nouvelles, repartit John Cort.

— Est-ce une réponse cela, John?.. »

— C'est la seule que nous puissions faire, mon cher Max. »

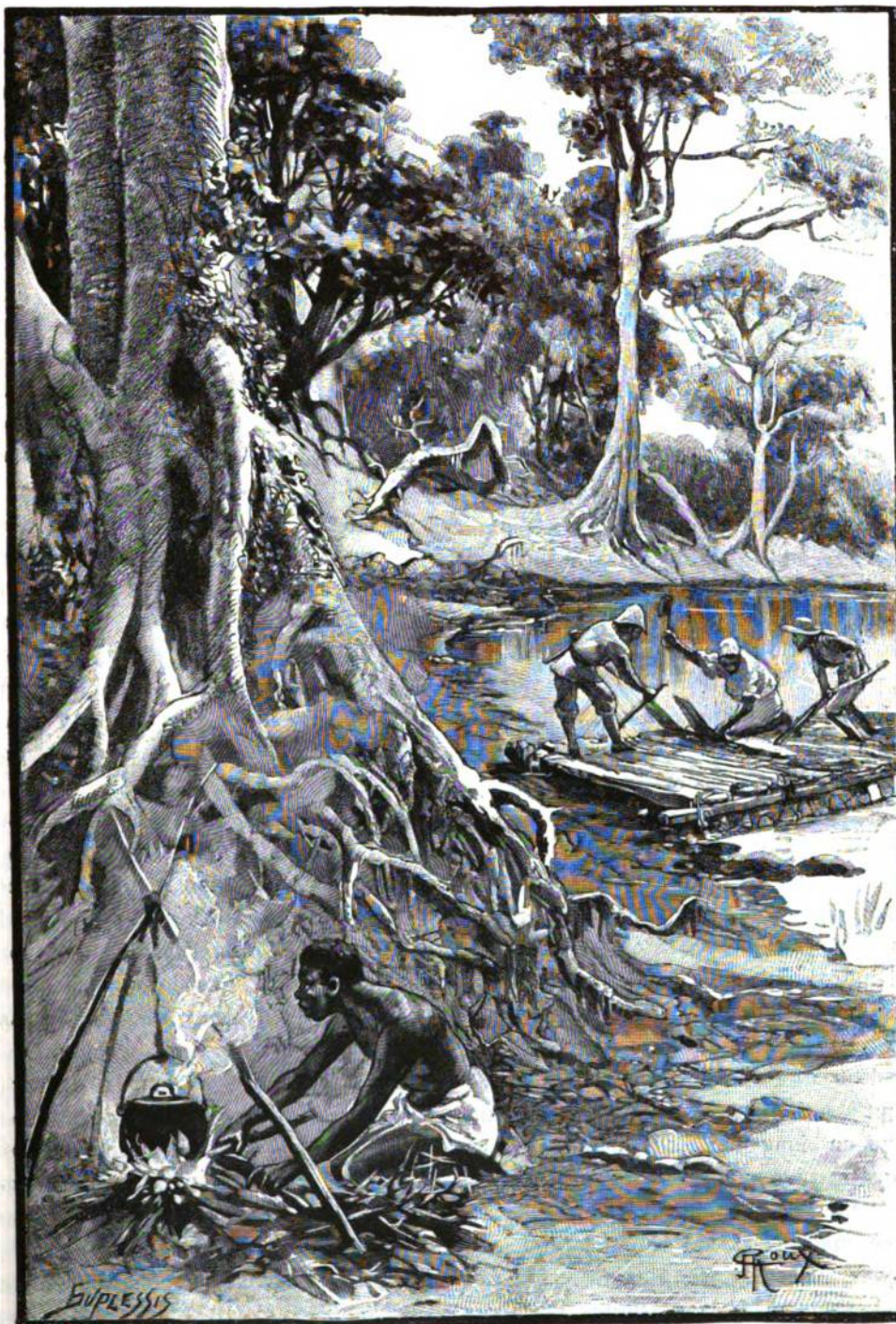
Lorsque tous furent de retour à la grotte, il était environ neuf heures. Khamis s'occupait d'abord de préparer le déjeuner. Puisqu'il disposait d'une marmite, Max Huber demanda que l'on substituât la viande bouillie à la viande rôtie ou grillée. Ce serait une variation au menu ordinaire. La proposition acceptée, on alluma le feu, et, vers midi, les convives se délectèrent d'une soupe à laquelle il ne manquait que le pain, les légumes et surtout le sel.

Mais avant le déjeuner on avait travaillé aux réparations du radeau comme on y travailla après. Très heureusement, Khamis avait trouvé derrière la cabane du docteur quelques planches qui purent remplacer celles de la plate-forme, pourries en plusieurs endroits. Grosse besogne d'évitée, étant donné le manque d'outils convenables. Cet ensemble de madriers et de planches fut reconsolidé au



moyen de lianes aussi solides que des ligaments de fer, ou tout au moins que des cordes

Le départ avait été remis au lendemain dès l'aube. Mieux valait passer la nuit dans la



ON AVAIT TRAVAILLÉ AUX RÉPARATIONS DU RADEAU... (Page 164.)

d'amarrage. L'ouvrage était terminé lorsque le soleil disparut derrière les massifs de la rive droite du rio.

grotte, car la pluie qui menaçait se mit à tomber avec une certaine force vers huit heures.



Ainsi donc, après avoir si inopinément retrouvé l'endroit où était venu s'installer le docteur Johausen, Khamis et ses compagnons allaient partir sans savoir ce que ledit docteur était devenu?... Rien... rien!... Pas un seul indice!... Cette obsédante pensée ne cessait de tourmenter Max Huber, alors qu'elle préoccupait assez peu John Cort et laissait le foreloper tout à fait indifférent. Il se dit qu'il allait rêver de babouins, de chimpanzés, de gorilles, de singes parlants, tout en convenant que le docteur n'avait pu avoir affaire qu'à des indigènes!... Et alors — l'imaginatif qu'il était! — la grande forêt lui réapparaissait avec ses éventualités mystérieuses, les hantises que lui suggéraient ses profondeurs, peuplades nouvelles, types inconnus, villages perdus sous les massifs...

Avant de s'étendre au fond de la grotte :

« Mon cher John, et vous aussi, Khamis, dit-il, j'ai une proposition à vous soumettre...

— Laquelle, Max?...

— C'est de faire quelque chose pour le docteur!...

— Se lancer à sa recherche?... s'écria le foreloper.

— Non, répondit Max Huber, mais donner son nom à ce cours d'eau, qui n'en a pas, je présume... »

Et voilà pourquoi le rio Johausen figurera désormais sur les cartes modernes.

La nuit se passa tranquillement, et, pendant qu'ils veillaient tour à tour, ni John Cort, ni Max Huber, ni Khamis n'entendirent un seul mot frapper leur oreille.

## IX

### Au courant du rio Johausen.

Il était six heures et demie du matin, lorsque, à la date du 16 mars, le radeau démarra, s'éloigna de la berge et prit le courant du rio Johausen.

A peine faisait-il jour. L'aube se leva rapidement. Des nuages couraient à travers les hautes zones de l'espace sous l'influence d'un vent vif. Si la pluie ne menaçait plus, le temps demeurerait vraisemblablement couvert pendant toute la journée.

Khamis et ses compagnons n'auraient pas à s'en plaindre, puisqu'ils allaient descendre entre les berges d'une rivière largement exposée aux rayons perpendiculaires du soleil.

Le radeau, de forme oblongue, ne mesurait que sept à huit pieds en largeur, sur une douzaine en longueur, tout juste suffisant pour quatre personnes et quelques objets qu'il transportait avec elles. Très réduit, au total, ce matériel : la caisse métallique de cartouches, les armes, comprenant trois carabines, le coquemar, la marmite, la tasse. Quant aux trois revolvers, d'un calibre inférieur à celui des carabines, on n'aurait pu les approvisionner à la caisse du docteur. En comptant les cartouches fourrées dans leurs poches, John Cort et Max Huber

n'avaient plus qu'une vingtaine de coups à tirer. Au surplus, peut-être, n'y aurait-il pas lieu de les utiliser. L'essentiel était que les munitions ne fissent point défaut aux chasseurs jusqu'à leur arrivée près des rives de l'Oubanghi.

A l'avant du radeau, sur une couche de terre soigneusement tassée, était disposé un amas de bois sec, aisément renouvelable pour le cas où Khamis aurait besoin de feu en dehors des heures de halte. A l'arrière, une forte godille, faite avec l'une des planches, permettrait de diriger l'appareil ou tout au moins de le maintenir dans le sens du courant.

Entre les deux rives, sur la largeur d'une cinquantaine de mètres, le courant se déplaçait avec une vitesse d'environ un kilomètre à l'heure. A cette allure, le radeau emploierait donc une vingtaine de jours à descendre les trois cents kilomètres qui séparaient le foreloper et ses compagnons du confluent de l'Oubanghi. Si c'était à peu près la moyenne obtenue par la marche sous bois, du moins le cheminement s'effectuerait sans fatigues.

Quant aux obstacles qui pourraient barrer le cours du rio Johausen, on ne savait à quoi s'en tenir. Ce qui fut constaté au début, c'est

que la rivière était profonde et sinueuse. Il y aurait lieu d'en surveiller attentivement le cours ; si des chutes ou des rapides l'embarraisaient, le foreloper agirait suivant les circonstances.

Jusqu'à la halte de midi, la navigation s'opéra sans difficultés. En manœuvrant la godille, on évita les remous produits par les pointes des berges. Le radeau ne toucha pas une seule fois, grâce à l'adresse de Khamis qui rectifiait la situation d'un bras vigoureux.

John Cort, posté à l'avant, sa carabine près de lui, observait les rives dans un intérêt purement cynégétique. Il songeait à renouveler les provisions ; que quelque gibier de poil ou de plume arrivât à sa portée, il serait facilement abattu. Ce fut même ce qui survint vers neuf heures et demie. Une balle tua raide un waterbuck, espèce d'antilope qui fréquente le bord des rivières.

« Un beau coup ! dit Max Huber.

— Coup inutile, répondit John Cort, si nous ne pouvons prendre possession de la bête !...

— Ce sera l'affaire de quelques instants », répliqua le foreloper.

Et, appuyant sur la godille, il rapprocha le radeau de la rive droite, près d'une petite grève où gisait le waterbuck. L'animal dépecé, on en garda les morceaux utilisables pour les deux repas de la journée.

Entre temps, Max Huber avait mis à profit ses talents de pêcheur, bien qu'il n'eût à sa disposition que des engins très rudimentaires, deux bouts de la ficelle trouvée dans la cage du docteur, et, pour hameçons, des épines d'acacia amorcées avec de petits morceaux de viande. Les poissons se décideraient-ils à mordre, de ceux que l'on voyait apparaître à la surface ?...

Max Huber s'était placé à tribord du radeau, et Llanga, agenouillé à sa droite, suivait l'opération non sans un vif intérêt.

Il faut croire que les brochets du rio Johausen ne sont pas moins voraces que stupides, car l'un d'eux ne tarda guère à avaler l'hameçon. Après l'avoir *pamé*, — c'est le mot, — ainsi que les indigènes font de l'hippopotame pris dans ces conditions, Max Huber fut assez

adroit pour l'amener sur le radeau. Ce poisson pesait bien de huit à neuf livres, et l'on peut être certain que les passagers n'attendraient pas au lendemain pour s'en régaler.

A la halte de midi, le déjeuner se composa d'un filet rôti de waterbuck et du brochet dont il ne resta que les arêtes. Pour le dîner, il fut convenu que l'on ferait la soupe avec un bon quartier de l'antilope. Et, comme cela nécessiterait plusieurs heures de cuisson, le foreloper alluma le foyer à l'avant du radeau, plaça la marmite sur le feu. Puis la navigation reprit sans interruption jusqu'au soir.

La pêche n'avait pas donné de résultat pendant l'après-midi. Vers six heures, Khamis s'arrêta le long d'une étroite grève rocheuse, ombragée par les basses branches d'un gommier de l'espèce *krabah*. Il avait heureusement choisi le lieu de halte.

En effet, les bivalves, moules et ostracées, abondaient entre les pierres. Aussi les unes cuites, les autres crues complétèrent agréablement le menu du soir. Avec trois ou quatre morceaux de biscuit et une pincée de sel, le repas n'eût rien laissé à désirer.

Comme la nuit menaçait d'être sombre, le foreloper ne voulut point s'abandonner à la dérive. Le rio Johausen charriait parfois des troncs énormes. Un abordage eût pu être très dommageable pour le radeau. La couchée fut donc organisée au pied du gommier sur un amas d'herbes. Grâce à la garde successive de John Cort, de Max Huber et de Khamis, le campement ne reçut aucune mauvaise visite. Seulement les cris des singes ne discontinuèrent pas depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever :

« Et j'ose affirmer que ceux-là ne parlaient pas ! » s'écria Max Huber, lorsque, le jour venu, il alla plonger dans l'eau limpide du rio sa figure et ses mains que les malfaisants moustiques n'avaient guère épargnées.

Ce matin-là, le départ fut différé d'une grande heure. Il tombait une violente pluie. Mieux valait rester à l'abri de ces douches diluviennes que le ciel verse si fréquemment sur la région équatoriale de l'Afrique. L'épais feuillage du gommier préserva le campement

dans une certaine mesure non moins que le radeau accosté au pied de ses puissantes racines. Au surplus, le temps était orageux. A la surface de la rivière, les gouttes d'eau s'arrondissaient en petites ampoules électriques. Quelques grondements de tonnerre roulaient en amont sans éclairs. La grêle n'était point à craindre, les immenses forêts de l'Afrique ayant le don d'en détourner la chute.

Cependant l'état de l'atmosphère était assez alarmant pour que John Cort crût devoir émettre cette observation :

« Si cette pluie ne prend pas fin, il sera préférable de demeurer où nous sommes... Nous avons maintenant des munitions... nos cartouchières sont pleines, mais ce sont les vêtements de rechange qui nous manquent... »

— Aussi, répondit Max Huber en riant, pourquoi ne pas nous habiller à la mode du pays... en peau humaine?... Voilà ce qui simplifie les choses!... Il suffit de se baigner pour laver son linge et de se frotter dans la brousse pour brosser ses habits! »

La vérité est que, depuis une huitaine de jours, les deux amis avaient dû chaque matin procéder à ce lavage faute de pouvoir se changer.

Cependant, l'averse fut si violente qu'elle ne dura pas plus d'une heure. On mit ce temps à profit pour le premier déjeuner. A ce repas figura un plat nouveau, — le très bien venu : des œufs d'outarde pondus fraîchement, dénichés par Llanga et que Khamis fit durcir dans l'eau bouillante du coquemar. Cette fois encore, Max Huber se plaignit, non sans raison, que dame nature eût négligé de mettre dans les œufs le grain de sel dont ils ne sauraient se passer.

Vers sept heures et demie, la pluie cessa, bien que le ciel restât orageux. Aussi le radeau regagna-t-il le courant au milieu de la rivière.

Les lignes mises à la traîne, plusieurs poissons eurent l'obligeance de mordre à temps pour servir au repas de midi.

Khamis proposa de ne point faire la halte

habituelle, afin de rattraper le retard du matin. Sa proposition acceptée, John Cort alluma le feu à l'avant du radeau, et la marmite chanta bientôt sur les charbons ardents. Comme il y avait encore une suffisante réserve de waterbuck, les fusils demeurèrent muets. Et pourtant Max Huber fut tenté plus d'une fois par quelque belle pièce, rôdant à bonne portée sur les rives.

Cette partie de la forêt était très giboyeuse. Sans parler des volatiles aquatiques, les ruminants y abondaient. Fréquemment, des têtes de pallahs et de sassabys, qui sont une variété d'antilopes, dressèrent leurs cornes entre les herbes et les roseaux des berges. A plusieurs reprises s'approchèrent des élans de forte taille, des daims rouges, des steimbocks, gazelles de petite taille, des koudous, de l'espèce des cerfs de l'Afrique centrale, des cuaggas, même des girafes dont la chair est très succulente. Il eût été facile d'abattre quelques-unes de ces bêtes. Mais à quoi bon, puisque la nourriture était assurée jusqu'au lendemain?... Et puis, inutile de surcharger et d'encombrer le radeau. C'est ce que John Cort fit justement observer à son ami.

« Que voulez-vous, mon cher John? répondit Max Huber. Mon fusil me monte de lui-même à la joue, lorsque je vois de si beaux coups à ma portée. »

Toutefois, comme ce n'eût été que tirer pour tirer, et bien que cette considération ne soit pas pour arrêter un vrai chasseur, Max Huber intima l'ordre à sa carabine de se tenir tranquille, de ne point s'épauler sans y être autorisée. Les alentours ne retentirent donc pas de détonations intempestives, et le radeau descendit paisiblement le cours du rio Johausen.

Khamis, John Cort et Max Huber eurent d'ailleurs lieu de se dédommager dans l'après-midi. Les armes à feu durent faire entendre leur voix, — la voix de la défensive, sinon celle de l'offensive.

Depuis le matin, une dizaine de kilomètres avaient été franchis. La rivière dessinait alors de capricieuses sinuosités, bien que sa

direction générale se maintint toujours dans le nord-ouest. Ses berges, très accidentées, présentaient une bordure d'arbres énormes, principalement des bombax, dont le parasol

plafonnait à la surface du rio. Qu'on en juge ! Quoique la largeur du Johausen n'eût pas diminué, qu'elle atteignit parfois de cinquante à soixante mètres, les basses branches de ces bombax se rejoignaient et formaient un berceau de verdure sous lequel murmurait un léger clapotis. Quantité de ces branches, enchevêtrées à leur extrémité, se rattachaient au moyen de lianes serpentantes, pont végétal sur lequel des clowns agiles ou tout au moins des quadrumanes, auraient pu se transporter d'une rive à l'autre.

Les nuages orangeux n'ayant pas encore abandonné les basses zones de l'horizon, le soleil embrasait l'espace et ses rayons tombaient à pic sur la rivière.

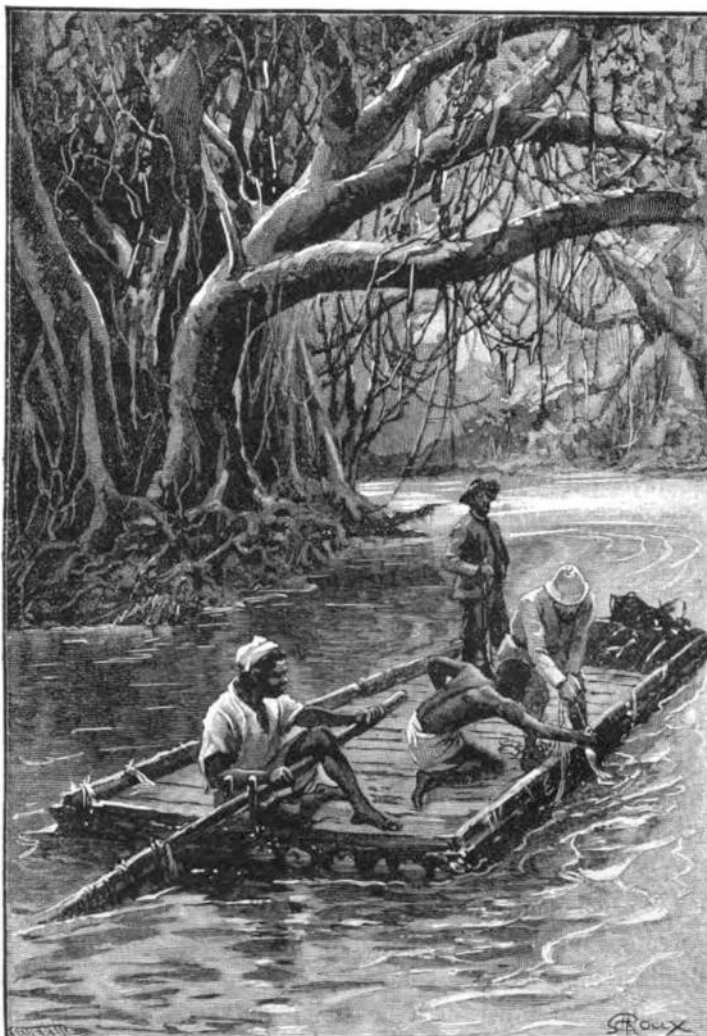
Donc les passagers du radeau ne pouvaient qu'apprécier cette navigation sous un épais dôme de verdure. Elle leur rappelait le cheminement au milieu du sous-bois, le long des passes ombreuses, sans fatigue cette fois, sans les embarras d'un sol embroussaillé de siziphus et autres herbes épineuses.

« Décidément, c'est un parc, cette forêt de l'Oubanghi, fit observer John Cort, un parc avec ses massifs arborescents et ses eaux courantes !... On se croirait dans la région du Parc National des États-Unis, aux sources du Missouri et de la Yellowstone !... »

— Mais un parc où pullulent les singes, répondit Max Huber. C'est à croire que toute la gent simienne s'y est donné rendez-vous !... Nous sommes en plein royaume de quadru-

manes, où chimpanzés, gorilles règnent en toute souveraineté ! »

Ce qui justifiait cette observation, c'était l'énorme quantité de singes qui occupaient



les rives, apparaissaient sur les arbres, couraient et gambadaient dans les profondeurs de la forêt. Jamais Khamis et ses compagnons n'en avaient tant vu, ni de si turbulents, ni de si contorsionnistes. Aussi que de cris, que de sauts, que de culbutes, et quelle série de grimaces un photographe aurait pu saisir avec son objectif !

« Après tout, ajouta Max Huber, rien que de très naturel !... Est-ce que nous ne sommes pas au centre de l'Afrique ?... Or, entre les indigènes et les quadrumanes congolais, j'estime que la différence est mince... »



— Elle est tout juste, répondit John Cort, de ce qui distingue l'homme de l'animal, l'être pourvu d'intelligence de l'être qui n'est soumis qu'aux impersonnalités de l'instinct...

— Celui-ci infiniment plus sûr que celle-là, mon cher John!

— Je n'y contredis pas, Max. Mais ces deux facteurs de la vie sont séparés par un abîme et, tant qu'on ne l'aura pas comblé, l'école transformiste ne sera pas fondée à prétendre que l'homme descend du singe...

— Assurément, répondit Max Huber, et il manque toujours un échelon à l'échelle, un type entre l'anthropoïde et l'homme, avec un peu moins d'instinct et un peu plus d'intelligence... Et si ce type fait défaut, c'est sans doute parce qu'il n'a jamais existé... D'ailleurs, lors même qu'il existerait, la question soulevée par la doctrine darwinienne ne sera it pas encore résolue, à mon avis du moins...

En ce moment, il y avait autre chose à faire qu'à essayer de résoudre, en vertu de cet axiome que la nature ne procède pas par sauts, la question de savoir si tous les êtres vivants se raccordent entre eux. Ce qui convenait, c'était de prendre des précautions ou des mesures contre les manifestations hostiles d'une engeance redoutable par sa supériorité numérique. C'eût été d'une rare imprudence que de la traiter en quantité négligeable. Ces quadrumanes formaient une armée recrutée dans toute la population simienne de l'Oubanghi. A leurs démonstrations, on ne pouvait se tromper, et il faudrait bientôt se défendre à outrance.

Le foreloper observait cette bruyante agitation non sans sérieuse inquiétude. Cela se voyait à son rude visage auquel le sang affluait, ses épais sourcils abaissés, son regard d'une vivacité pénétrante, son front où se creusaient de larges plis.

« Tenons-nous prêts, dit-il, la carabine chargée, les cartouches à portée de la main, car je ne sais trop comment les choses vont tourner...

— Bah! un coup de fusil aura bientôt fait de disperser ces bandes... » s'écria Max Huber!

Et il épaula sa carabine.

« Ne tirez pas, monsieur Max!... dit Khamis. Il ne faut pas attaquer... il ne faut pas provoquer!... C'est assez d'avoir à se défendre!

— Mais ils commencent..., répliqua John Cort.

— Ne ripostons que si cela devient nécessaire!... » déclara Khamis.

L'agression ne tarda pas à s'accroître. De la rive partaient des pierres, des morceaux de branches lancés par ces singes dont les grands types sont doués d'une force colossale. Ils jetaient même des projectiles de nature plus inoffensive, les fruits arrachés aux arbres.

Le foreloper essaya de maintenir le radeau au milieu du rio, presque à égale distance de l'une et de l'autre berge. Les coups seraient moins dangereux, étant moins proches ou moins assurés. Le malheur était de n'avoir aucun moyen de s'abriter contre cette attaque. En outre, le nombre des assaillants s'accroissait, et plusieurs projectiles avaient déjà atteint les passagers, sans trop leur faire de mal, il est vrai.

« C'en est trop!... » s'écria bientôt Max Huber.

Et, visant un gorille qui se démenait entre les roseaux, il l'abattit d'un coup.

Au bruit de la détonation répondirent des clameurs assourdissantes. L'agression ne cessa point, les bandes ne prirent pas la fuite. Et, en somme, s'il fallait exterminer ces singes les uns après les autres, les munitions n'y pourraient suffire. Rien qu'à une balle par quadrumane, la réserve serait vite épuisée. Que feraient, alors, les chasseurs, la cartouchière vide?

« Cessons de tirer, répéta John Cort. Cela ne servirait qu'à surexciter ces maudites bêtes! Nous en serons, espérons-le, quittes pour quelques contusions sans importance.

— Merci! » riposta Max Huber, qu'une pierre venait d'atteindre à la jambe.

On continua donc de descendre, escorté par la double bande des singes sur les rives, très sinueuses en cette partie du rio Johausen. En de certains rétrécissements, elles se rapprochaient à ce point que la largeur du

lit se réduisait d'un tiers. La marche du radeau s'accroissait alors avec la vitesse du courant.

Enfin, à la nuit close, peut-être, les hostilités prendraient-elles fin. Peut-être les singes se disperseraient-ils à travers la forêt. Dans tous les cas, s'il le fallait, au lieu de s'arrêter pour la halte du soir, Khamis se risquerait à naviguer toute la nuit. Or, il n'était encore que quatre heures, et, jusqu'à sept, la situation resterait très inquiétante.

En effet, ce qui l'aggravait, c'est que le radeau n'était pas à l'abri d'un envahissement. Si les singes pas plus que les chats n'aiment l'eau, s'il n'y avait pas à craindre qu'ils se missent à la nage, la disposition des ramures au-dessus de la rivière leur permettait, en divers endroits, de s'aventurer sur ces ponts de branches et de lianes, puis de se laisser choir sur la tête de Khamis et de ses compagnons. Cela ne serait qu'un jeu pour ces bêtes aussi agiles que malfaisantes.

Ce fut même le coup que cinq ou six grands gorilles tentèrent vers cinq heures, à un coude de la rivière où se joignait le branchage des bombax. Ces animaux postés au milieu, à cinquante pas en aval, attendaient le passage du radeau.

John Cort les signala, et il n'y avait pas à se méprendre sur leurs intentions.

« Ils vont nous tomber dessus, s'écria Max Huber, et si nous ne les abattons pas...

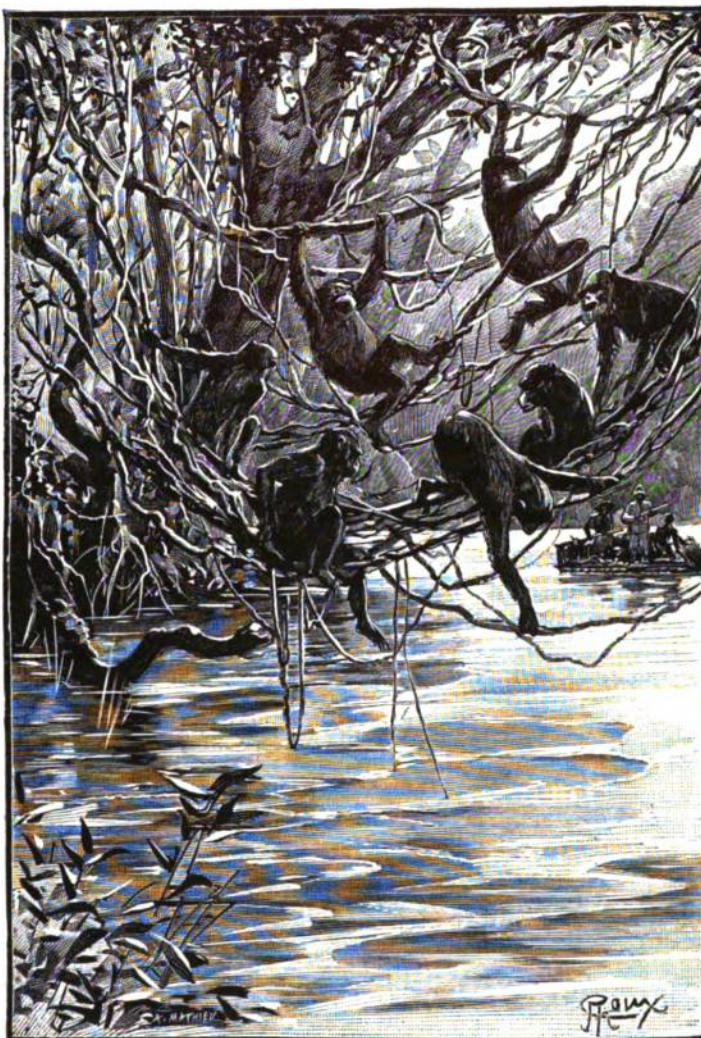
— Feu donc! » commanda le foreloper.

Trois détonations retentirent. Trois singes, mortellement atteints, après avoir vainement essayé de se raccrocher aux branches, s'abattirent dans le rio et disparurent.

Les clameurs redoublèrent. Une vingtaine

de quadrumanes s'engagèrent entre les lianes, prêts à se jeter sur le radeau.

Il fallut prestement recharger les armes et tirer de nouveau. Il s'ensuivit une fusillade



assez nourrie. Une douzaine de gorilles et de chimpanzés furent blessés avant que le radeau se trouvât sous le pont végétal. Découragés, leurs congénères s'enfuirent sur les rives.

Une réflexion qui vint à l'esprit, c'est que, si le professeur Garner se fût installé dans ces profondeurs de la grande forêt, son sort aurait été celui du docteur Johausen. En admettant que ce dernier eût été accueilli par la population forestière de la même façon que Khamis, John Cort et Max Huber, il n'en fallait pas davantage pour expliquer sa disparition.



Toutefois, en cas d'agression contre le docteur, on eût dû en retrouver les témoignages non équivoques. Grâce aux instincts destructeurs des singes, la cage ne serait pas restée intacte, et il n'y en aurait eu que des débris à la place qu'elle occupait.

Après tout, à cette heure, le plus urgent n'était pas de s'inquiéter du docteur allemand, mais de ce qu'il adviendrait du radeau. Précisément, la largeur du rio diminuait graduellement. A cent pas sur la droite, en avant d'une pointe, l'eau tourbillonnante indiquait un fort remous. Si le radeau tombait dans ce remous, il ne subirait plus l'action du courant détourné par la pointe et serait drossé contre la berge. Khamis pouvait bien avec sa godille le maintenir au fil de l'eau, mais l'obliger à s'écarter obliquement du remous, ce serait difficile. Les singes de la rive droite l'assailliraient en grand nombre. Aussi les mettre en fuite à coups de fusil s'imposait-il. Les carabines éclatèrent donc, au moment où le radeau se mettait à tour-

ner sur lui-même sous l'action du remous.

Un instant après, la bande avait disparu. Ce n'étaient pas les balles, ce n'étaient pas les détonations qui l'avaient dispersée. Depuis une heure, l'orage montait vers le zénith. Les nuages blafards couvraient maintenant le ciel. A ce moment, les éclairs embrasèrent l'espace, et le météore se déchaîna avec cette prodigieuse rapidité, particulière aux basses latitudes. A ces formidables éclats de la foudre, les quadrumanes ressentirent ce trouble instinctif commun à tous les animaux qu'impressionne l'influence électrique. Ils prirent peur, ils allèrent chercher sous de plus épais massifs un abri contre ces coruscations aveuglantes, ce formidable déchirement des nues. En quelques minutes, les deux berges furent désertes, et, de cette foule d'assaillants, il ne resta qu'une vingtaine de corps, sans vie, étendus entre les roseaux des berges.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### V

Dans la maison paternelle, décorée de sapins et ornée de rubans, la fête de Noël s'annonçait pleine de promesses; d'appétissantes odeurs partant de la cuisine réjouissaient ma petite sœur, que les mystères de l'arbre de Noël empêchaient positivement de dormir.

« Noël n'arrivera jamais », soupirait-elle.

Noël arriva pourtant. Nous tenions à le célébrer dans ses plus petits détails comme on fait en Finlande. Pour être en mesure, nous avions, la veille, jonché de paille tous les parquets. A cinq heures du matin, le grand jour, nous étions tous sur pied, et, bien enveloppés de fourrures, nous nous entassions dans des traîneaux et prenions le chemin de

l'église. Les sonnettes tintinnabulaient, et leur carillon, plus gai encore que de coutume, semblait chanter : « Noël ! Noël ! joyeux Noël ». Sur notre route, les plus pauvres cabanes étaient illuminées, et de nombreux traîneaux nous rejoignaient, nous devançaient ou cheminaient côte à côte, tous dans la même direction : la maison de Dieu. Il fallait être malade et bien malade pour rester chez soi ce jour-là. Tous les yeux rayonnaient, tous les cœurs battaient à l'unisson ; on se sentait tous frères, et la petite église résonnait de chants d'amour. Il est né, le divin Enfant... Les cierges flambeaient, les voix s'unissent, les prières montent vers le ciel...

Après la cérémonie religieuse, chacun repart en traîneau, et avec moins de recueillement qu'à l'aller, mais plus de joie : les cris,

les rires, les conversations se croisent... Rentré chez soi, on festoie gaiement. Il est bien misérable le logis où le mets national, le traditionnel riz au lait dans lequel est cachée l'amande messagère du bonheur pour celui qui la trouve, ne trône pas, après le substantiel plat de morue. Chez nous, on y joignit un jambon cuit entier, et des tartes et autres pâtisseries, triomphes de notre vieille bonne. Mais, avant de penser à notre repas, nous avons couru à l'écurie et dans les étables, Elsa et moi, afin de distribuer double ration à tous nos animaux. Et puis, remplissant une corbeille de miettes de pain et de menus grains, nous avons distribué leur pitance aux oiseaux du ciel. Noël ! Noël ! c'est fête pour tous les êtres vivants !...

Quoique l'usage en soit répandu dans nos villes plus que dans nos campagnes, nous avons tenu à avoir cette année un arbre de Noël ; mais, afin de pouvoir faire notre pieuse course matinale, au lieu d'avoir notre arbre de Noël la veille au soir, nous l'eûmes le jour même. Elsa était dans le ravissement le plus complet. Chargé de fruits, de fleurs en sucre ou en cire, de bonbons, de rubans, de paillettes, de lumières et de miroirs, l'arbre féerique portait sur ses branches des cadeaux pour tous, y compris les domestiques et les voisins. Elsa était gâtée, la chérie, et, quant à moi, on m'avait comblée, non pas de cadeaux coûteux, mais de souvenirs tendrement choisis et reçus avec quelle reconnaissance !...

Nous avons invité nos parents et amis à dix lieues à la ronde, et notre vieille bonne avait mis, comme elle disait, les petits plats dans les grands pour mieux les recevoir.

La quinzaine qui suivit se passa en réjouissances, chez les uns ou chez les autres. Ainsi le veut la coutume dans toute la Finlande. Au cours de l'année, il n'est pas d'excellentes choses que la ménagère ne mette de côté pendant de longs mois en prévision de ce temps béni. Les plus belles poires et les pommes les plus rouges, précieusement conservées, font leur apparition ce jour-là, et on se transmet de mère en fille des recettes

culinaires jalousement gardées pour les exécuter alors.

Quant aux enfants, ils jouent, pendant cette quinzaine, à tous les jeux imaginables, et, du matin au soir, c'est, dans les vieilles maisons, un éclat de rire perpétuel.

Ils passèrent vite, ces jours de fête.

« Tu n'auras jamais le courage de retourner en pension », me disait Elsa, ignorant combien grandes y étaient mes attaches.

J'eus ce courage, pourtant, il le fallait d'ailleurs, mais je n'y retournais pas en étrangère. J'y avais mes chères amies et mes bonnes maîtresses, et bientôt la routine des devoirs journaliers et des obligations scolaires me reprit tout entière.

Le quatuor se retrouva au complet, avec quelques riants souvenirs en plus à se raconter. Nos séances se tenaient toujours à la même place, sous l'ombre protectrice du grand tableau noir. Là, nous nous faisons nos confidences, nous partageons fraternellement nos friandises, nous discutons même à notre façon des événements qui préoccupaient les grandes personnes autour de nous. Nos réunions étaient courtes, car il ne fallait pas attirer l'attention de nos compagnes ; mais, en revanche, elles étaient fréquentes, un rien suffisant à les provoquer.

Nous avons adopté un signe particulier pour nous télégraphier les convocations sans que nul en fût informé : lisser ses cheveux trois fois de suite de la main gauche, puis de la main droite, et recommencer le même geste de la main gauche ; on n'y voyait que du feu autour de nous. Mais cette petite manœuvre avait pour résultat de nous envoyer aussitôt dans notre salle de conférences.

Un jour, Aïno nous convoqua ainsi, les unes après les autres. A quel propos, nous l'ignorions ; mais l'air grave d'Aïno nous faisait un peu peur. Quel méfait avions-nous bien pu commettre ?

Tirant de sa poche le fameux parchemin sur lequel étaient consignées nos promesses, Aïno, solennellement, demanda :

« Qu'avons-nous juré ? Vous en souvenez-vous ? »



Avec ensemble, nous répondimes :

« Nous avons juré de nous aimer de tout notre cœur jusqu'à la fin de nos jours.

— Et encore?

— De n'avoir pas de préférences.

— Oui, vraiment, répéta Aïno : *de n'avoir point de préférences.* »

Hanna et Sigrid devinrent pourpres, tandis qu'un silence embarrassé pesait sur nous. Puis, les larmes aux yeux, Hanna s'accusa la première d'avoir, en effet, consacré plus de temps et de pensées à Sigrid, au détriment des autres. Sigrid, de son côté, dit qu'après réflexion ce pouvait bien être, mais qu'elle n'avait pas eu conscience d'avoir accaparé l'un des membres du quatuor. Hanna protesta de son affection pour les deux autres et de ses intentions de réparer à l'avenir ses torts involontaires. Comment lui en vouloir après un tel repentir? Elle s'affirmait prête à tous les sacrifices pour n'être point exclue de l'alliance. Son pardon lui fut bientôt accordé, non sans émotion, et nous regagnâmes nos places, toutes souriantes malgré nos yeux encore humides...

Peu après, un grand événement vint absorber nos pensées, et non seulement les nôtres, mais celles de la classe entière. Le 14 mars, c'était la fête de notre chère maîtresse, M<sup>lle</sup> Mathilde ; plus de trois semaines à l'avance, nous en parlions entre nous. Nous nous étions cotisées pour lui offrir un gâteau, et c'était toute une affaire de décider comment serait ce gâteau, de quelle forme et de quelle dimension on le prendrait, quel était le meilleur endroit pour l'acheter et la réputation la plus incontestée. Mais le point qui nous paraissait le plus important était de combiner la manière dont nous ferions ce présent à M<sup>lle</sup> Mathilde. « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. » Nous avions découvert récemment cet adage dans nos extraits de français, et entre nous, le quatuor, nous l'avions longuement commenté, « ruminé », comme disait Hanna.

Ordinairement les choses se passaient ainsi : toutes les élèves de la classe se rendaient de grand matin chez leur maîtresse pour lui

porter à la fois leurs vœux de « bonne fête » et leur gâteau ; mais il allait de soi qu'on ne les laissait pas partir. La maîtresse les retenait, faisait vite préparer du café et finissait par les régaler de leur gâteau même. Or cette manière de procéder choquait toutes nos idées de délicatesse. Comment s'y prendre pour parer à cet inconvénient? Grands conciliabules et grandes disputes avant d'arriver à s'entendre à ce sujet. Faire envoyer le gâteau par le pâtissier eût été un moyen de trancher la question, cependant cela ne nous satisfaisait point. Et nos souhaits, qui s'en chargerait? Les écrire et les signer n'eût pas semblé la même chose. Une délégation portant notre offrande avec mission d'exprimer nos vœux était préférable ; pourtant, cela ne réunissait pas les suffrages. C'était à la fois trop d'honneur pour les déléguées et trop de chagrin pour les autres.

Hanna proposa alors un moyen mixte. Toutes, nous irions, mais nous n'entrerions pas toutes. On tirerait au sort pour savoir quelles seraient les privilégiées chargées, au dernier moment, de présenter notre modeste cadeau. Les autres, arrêtées au coin de la rue où demeurait M<sup>lle</sup> Mathilde, les attendraient là, et elles auraient le plaisir de voir de leurs yeux le fameux gâteau.

Cette proposition réunissait tous nos suffrages. Comme cela, il nous semblait avoir toutes notre part de la fête.

Le 13 mars arriva enfin ! Nous étions excitées à ne guère dormir de la nuit, et, dès l'aube, nous étions sur pied. M<sup>lle</sup> Mathilde demeurait assez près de la pension, mais nous fîmes un détour pour passer d'abord chez le pâtissier. A notre grande joie, le gâteau était très réussi.

« Une merveille », dit Aïno.

Il était doré, glacé de sucre, orné de fruits. Et il exhalait une odeur affriolante. Nous fûmes unanimes à déclarer que jamais on n'en avait vu de pareil.

Le sort avait favorisé Sigrid et une blondinette, la plus jeune de la classe, nommée Heddi.

Après nous être bien extasiées sur le gâ-

teau, et l'avoir porté en nous relayant jusqu'à l'endroit convenu, nous remîmes l'odorant fardeau aux mains de Sigrid et de Heddi avec mille recommandations; mais, au lieu de nous en aller aussitôt que nous vîmes nos ambassadrices devant la maison de M<sup>lle</sup> Mathilde, nous restâmes un instant à causer de ce grand évènement et à deviser de la joie probable de l'héroïne du jour. Puis, tournant sur nos talons, nous reprîmes lentement le chemin de l'école. Nous n'avions pas à nous presser. Nous étions en avance de plus d'une demi-heure.

Nous n'avions pas fait vingt pas que Heddi arriva tout courant, tout essoufflée.

« Mesdemoiselles, arrêtez. Venez tout de suite. *Elle* veut vous parler... » Elle, M<sup>lle</sup> Mathilde. Mais comment savait-elle que nous étions là? Qui le lui avait dit?

Heddi ne nous expliqua rien. Elle répétait :

« Vite, vite, *elle* vous attend. Elle a dit que vous la fâchiez beaucoup en résistant. »

M<sup>lle</sup> Mathilde nous attendait si bien que,

dans son salon, un festin était préparé en notre honneur. Le café fumait dans la grande cafetière d'argent; des assiettes de fine porcelaine à fleurs étaient chargées de biscuits; du miel doré et du beurre exquis, comme seul est le nôtre, eussent tenté de plus âgées que nous; des confitures et du pain d'épices, ajoutés évidemment à notre intention, donnaient un air de fête à cette table. Bon gré, mal gré, il fallut s'asseoir et goûter de tout, et prendre notre part de ce beau gâteau que nous voulions tout entier pour notre chère maîtresse.

Elle avait été plus fine que nous, mal cachées dans notre coin.

L'année suivante, par exemple, elle n'eut pas le dernier mot : au lieu d'un gâteau, ce fut un superbe volume, magnifiquement relié et orné d'illustrations d'un artiste célèbre, que nous offrîmes à M<sup>lle</sup> Mathilde, et, cette fois, elle fut bien obligée de garder « tout entier » notre cadeau.

J. LERMONT.

(*La suite prochainement.*)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE VI

« Voilà deux jours à peine qu'elle est partie! s'écriait M<sup>lle</sup> Dorothée en se promenant avec agitation de la cuisine à la salle où la domestique venait de desservir son unique couvert : il me semble que je ne l'ai pas vue depuis deux ans; je ne dors plus, mon appétit s'en va et... oui, vraiment, je ne me soucie qu'à demi des travaux de ma campagne!... Mes olivettes et mes vignes finiront par me paraître insipides si l'absence d'Irène se prolonge!... Tiens, Marie-Louise, en cinq minutes, c'est la troisième fois que je m'approche de la fenêtre, sais-tu pourquoi?

— Ça n'est pas difficile à deviner, pécaïre, répondit la jeune fille en riant; moi aussi je m'y prends et je guette si notre belle pi-

choune va rentrer; la bastide sans elle c'est trop triste, il faut la faire revenir.

— Pour qu'elle pleure comme l'autre jour et qu'elle s'ennuie encore; nous serions bien avancées! Non, ma fille, j'ai plus de fermeté que tu ne penses et cette petite ingrate restera là-bas tant que cela lui plaira; elle s'ennuyait avec nous, entends-tu bien, elle se trouvait seule auprès de moi, je ne l'aurais jamais pensé! »

Marie-Louise se récria :

« Par exemple! quand est-ce que M<sup>lle</sup> Irène a montré de l'ennui? C'est à présent qu'elle doit trouver le temps long, loin de sa tante Dor, et si mademoiselle voulait lui donner de petites amies, tout irait bien; je sais ce que

c'est, moi qui aimais tant à babiller avec ma cousine Jeanne !...

— Tu crois donc que j'ai des bambins dans mes poches ? interrompit M<sup>lle</sup> Lissac avec humeur ; du reste, je ne te demande pas ton avis ; donne le déjeuner de ses oiseaux, que je le leur porte moi-même. »

Chargée du panier de grain et de la corbeille où Irène recueillait soigneusement les restes de pain, elle s'en alla vers l'arbre où un ramage assourdissant annonçait la présence de la tribu ailée : inquiets et affairés, les oiseaux voltigeaient de branche en branche, car l'heure habituelle où la petite fille apportait leur repas était passée.

« Non, mes enfants, je ne suis pas votre petite amie ! soupira la vieille demoiselle ; ma figure ne peut guère remplacer pour vous son gentil minois ; elle est partie, elle vous a abandonnés, mais je veux qu'elle vous retrouve bien portants ; mangez, petits, régalez-vous ! »

Après avoir éparpillé ses provisions sur le sol où les petits convives s'abattirent avec des cris qui, cette fois, exprimaient la joie, la pauvre tante hochait tristement la tête :

« Allons, vous voilà contents ! vous êtes donc aussi ingrats qu'Irène ?... peu vous importe la main qui vous nourrit... pourtant, lorsqu'elle était ici, je vous ai vus perchés sur ses épaules et lui faisant mille caresses... »

Pendant quelques minutes encore, M<sup>lle</sup> Dorothée demeura près du chêne vert, occupée à regarder les gloutons qui piaillaient à l'envi ; puis, au grand étonnement de Marie-Louise, elle rentra, s'assit et prit son tricot.

« Tê ! fit la jeune servante, je croyais que nos hommes travaillaient à la vigne d'en haut ?

— C'est vrai, ils commencent le terçage.

— Et puis, les autres m'ont dit qu'ils allaient nettoyer sous les jeunes oliviers... »

La vieille demoiselle fronça les sourcils :

« Est-ce que cela te regarde ?

— Nenni, je pensais que vous l'aviez oublié ; je n'ai jamais vu mademoiselle s'asseoir à la bastide quand il y a des ouvriers occupés dans sa campagne !

— Bah ! ils feront leur besogne plus ou moins bien, je ne suis pas d'humeur à sortir, ma pauvre Marie-Louise.

— On comprend cela, tout est changé ici ! marmotta la servante en retournant dans sa cuisine. Qu'allons-nous devenir, bon Diou ! si la pichoune reste encore longtemps à Antibes ? »

Dans la grande salle, M<sup>lle</sup> Dorothée continuait à tricoter d'un air sombre.

« J'ai peut-être été trop prompte en décidant ce voyage, pensait-elle. Irène aurait retrouvé sa gaieté sans cela. Il y a même un moyen qui l'eût beaucoup mieux satisfaite... celui que Raybaud, sa femme et jusqu'à Marie-Louise m'ont indiqué : cette petite Nadine... Mais ses parents ne doivent pas se soucier qu'elle se lie avec ma nièce... Quant aux enfants d'Honoré... je me suis laissé dire que Marthe est bien élevée et j'ai meilleure opinion des garçons depuis qu'ils ont retiré les petits bateaux que je leur défendais de mettre sur la Foux... l'aîné surtout m'a obéi avec le respect qu'on doit à une parente de mon âge ; je regrettais presque d'avoir interrompu son jeu... Mais, en vérité, je rêve tout éveillée... Si j'accueillais chez moi les petits Brial, leur père croirait que j'abandonne mes droits sur la Foux... et cela, jamais... c'est impossible ! il faut qu'Irène en prenne son parti ! Si l'absence la fait un peu souffrir, tant mieux, son retour ici lui semblera plus doux ! Quelle tristesse pour moi, cependant... ne plus la voir, ne plus l'entendre !... »

« Mademoiselle veut-elle recevoir une visite ? » demanda Marie-Louise.

M<sup>lle</sup> Lissac, troublée au milieu de ses réflexions, se retourna brusquement et aperçut dans l'ouverture ensoleillée de la porte une ombre enfantine.

« Déjà revenue ! s'écria-t-elle vivement ; entre, méchante fille, et viens vite m'embrasser. »

Mais les bras qu'elle tendait retombèrent aussitôt ; au lieu de la tête rousse, du visage frais et animé d'Irène qu'elle croyait voir paraître, elle aperçut Nadine qui s'avancait suivie de M<sup>me</sup> Jouvenet.



« Excusez notre indiscretion, dit cette dernière d'un ton aimable, voilà une enfant qui, depuis qu'elle est venue ici, me supplie de l'y ramener et m'affirme que vous ne lui refuserez pas la permission de voir votre gentille nièce de temps en temps. J'ai d'abord résisté parce que je craignais de vous importuner, mais une terrible maladie a failli m'enlever à mes chers enfants et je deviens pour eux d'une faiblesse...

— Cela se voit, madame, répliqua la tante d'Irène qui s'était contentée de répondre par une révérence assez raide au salut de ses visiteuses, mais je ne peux vous en blâmer, non vraiment, tout le monde ne possède pas autant de fermeté que moi!... Si elle était là, ma gentille nièce, comme vous l'appellez, pourrait vous dire que je ne plaisante pas avec ses caprices de petite fille. »

En entendant ces paroles que la tante Dor accompagnait d'une mine rébarbative, Nadine se laissa tomber sur une chaise que Marie-Louise lui offrait et demanda d'un ton piteux :

« Irène est donc punie ? »

— Hum ! punie, c'est beaucoup dire... non, je l'ai seulement envoyée passer quelques jours à Antibes sous la conduite d'une personne de confiance qui m'a promis de la bien soigner et de lui procurer quelques petits plaisirs.

— La pénitence est douce, fit observer en riant M<sup>me</sup> Jouvenet.

— Et Irène doit être très contente, ajouta naïvement Nadine.

— Contente, oui, oui, fit M<sup>me</sup> Dorothée dont l'émotion adoucit la voix, contente de s'éloigner d'une vieille tante grognon et d'une demeure ennuyeuse pour aller rire ailleurs ;

vous en savez long là-dessus, fillette ; car il me paraît que mon ingrate vous a fait ses confidences... ne me les répétez pas, c'est trop pénible d'entendre dire qu'elle est heureuse de me quitter. »



D'un brusque mouvement, la tante d'Irène porta une main à ses yeux comme pour refouler des larmes prêtes à jaillir.

Nadine hésita, regarda sa mère, puis, s'approchant sur la pointe des pieds, porta doucement à ses lèvres l'autre main de M<sup>me</sup> Lissac qui tressaillit :

« Pardon, madame, dit-elle à sa visiteuse, je deviens aussi sotte que ma nièce, mais vous devez me comprendre... une enfant que j'ai élevée...

— Et qui vous rend sincèrement votre affec-

tion, soyez-en certaine, chère mademoiselle, répliqua M<sup>me</sup> Jouvenet avec un sourire d'encouragement.

— Cela est bien vrai, ajouta Nad, il me semble encore l'entendre dire à Philippe : « — Pour m'aimer, je n'ai besoin de personne; j'ai ma tante Dor ! »

— Elle a dit cela?... Vous en êtes sûre, petite ?

— A mon frère, dans le bois d'orangers, oui, mademoiselle.

— Alors, pourquoi m'abandonne-t-elle ?

— Je croyais, insinua la mère de Nadine, que vous l'aviez vous-même envoyée à Antibes ?

— Certes, et je ne lui demanderai pas de revenir, je suis d'une fermeté !...

— Mais alors, la pauvre enfant est obligée d'obéir, même si elle désire vous revoir... Il y aurait un bon moyen de tout arranger : ce qui manque ici à Irène, c'est la société d'enfants de son âge; rappelez-la près de vous et permettez-lui de partager quelquefois les promenades et les jeux de ma fille. C'est, du

reste, la faveur que je venais vous demander. Nadine le désire depuis sa première visite à la bastide. »

Le visage de M<sup>lle</sup> Dorothée s'éclaira d'un sourire satisfait.

« S'il en est ainsi, dit-elle, je ne veux pas vous refuser; les Lissac répondent poliment aux personnes aimables comme vous, madame; Irène reviendra dès demain. Si elle s'avisait de préférer une autre amie à votre fillette qui est tout à fait de mon goût, elle aurait affaire à moi... mais elle sait bien que je ne cède jamais ! »

Après le départ de Nadine et de sa mère, la vieille demoiselle, très flattée de leurs remerciements, ferma la porte de la salle et se laissa tomber sur une chaise les mains jointes, le visage épanoui :

« Irène, ma petite belle ! murmura-t-elle, tu vas donc revenir, je jouirai encore de ton joli minois, de tes chants, de tes éclats de rire, et la bastide sera gaie comme avant... C'est égal, j'ai été très ferme et je m'en applaudis ! »

## CHAPITRE VII

Dans un coin très ombragé du jardin des Myrtes les trois garçons s'étaient réunis dès le matin; Philippe et Jacques se livraient à une partie de billes; Norbert, à cheval sur un banc, remontait des hameçons à neuf.

« Papa va demain à Antibes pour acheter des récoltes de fleurs, disait-il... Quel dommage qu'il soit si occupé, nous lui aurions demandé de nous y emmener; Raybaud et sa femme doivent y être, puisque leur bastide est fermée... »

— Raybaud?... est-ce ce bonhomme qui a décroché mon cerf-volant? interrogea Philippe d'un air dédaigneux.

— Et qui t'a décroché en même temps; oui, c'est bien lui.

— Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il soit ou non à Antibes ?

— Dame, si j'y allais, il m'emmènerait pêcher dans le bateau de son fils.

— Ah ! la belle affaire !

— On voit bien que tu n'as jamais pêché, tu ne sais pas comme c'est amusant.

— Comment donc ! j'avais à peine six ans que bon papa Francœur m'emmenait déjà à la pêche, et ce que j'en prenais des poissons et de belle taille ! »

Dire à Philippe qu'il ne connaissait pas une chose, c'était le lancer à coup sûr dans une série d'histoires à perte de vue. Cette fois, il fit défiler devant ses auditeurs un nombre incalculable de truites, de lottes, de barbeaux, de perches, de gougeons qu'il se rappelait avoir pris dans des circonstances invraisemblables.

Quoique Jacques préférât le jeu de billes, il l'écoutait docilement, mais Norbert, occupé de ses lignes, sifflotait d'un air narquois.

« Vraiment, fit tout à coup le beau conteur, je suis trop bon de te parler de choses intéressantes, tu n'écoutes même pas.

— Tu te trompes, j'écoute et je compte les

poissons; nous en étions à ton dix-huitième barbeau, tu peux continuer... »

Si inventif que fût l'esprit de Philippe, il était pour le moment à bout de ressources.

« Mais... c'est tout ! fit-il un peu déconcerté, qu'est-ce que tu veux donc que je te raconte encore ? »

— La pêche à la baleine, tu en as certainement harponné quelques douzaines. »

Philippe rougit de colère.

« Ah ! par exemple, c'est trop fort ! je vais t'apprendre à te moquer de moi ! »

Et il s'élança vers le banc, mais Norbert avait déjà quitté sa place et s'enfuyait en riant, poursuivi par son camarade toujours furieux.

Jacques entendait leur course à travers les allées, les rires de l'un, les exclamations irritées de l'autre. Au bout de cinq minutes Philippe revint essoufflé :

« Il m'a échappé par la petite barrière, M<sup>me</sup> Brial venait lui demander de porter une lettre à ton père, mais il ne perdra rien pour attendre !... tu aurais bien pu m'aider au lieu de rester là comme un nigaud.

— Tu ne me l'as pas demandé, et puis c'était bien inutile, je ne rattrape jamais Norbert à la course.

— Alors, voilà ce qu'il mérite ! »

Et maître Philippe lança de tous côtés avec emportement les engins de pêche que son ami avait abandonnés sur le banc.

« Oh ! s'exclama le gros Jacques, ce n'est pas bien ! pour une plaisanterie, tu abîmes toutes ses affaires ! »

— Elle est jolie, la plaisanterie !... et puis, si c'était la première fois, mais, dès que je parle, Norbert se moque ; à la fin j'en ai assez, moi.

— C'est que, aussi, tu racontes des choses si étonnantes... non, ne te fâche pas après moi, sans cela je vais retourner aussi à Beau-Soleil. »

Jusqu'à ce jour Jacques ne s'était jamais révolté contre les lubies de son ami ; celui-ci le regarda de travers, mais la crainte de rester seul pendant cette belle journée de congé l'empêcha de répliquer et la partie de billes recommença.

Les deux joueurs ne s'imaginaient guère ce que devenait alors Norbert, qui avait répondu avec empressement à l'appel de M<sup>me</sup> Brial.

« Voici une dépêche qu'on vient d'apporter ici par erreur, dit-elle en lui remettant un papier bleu ; ton père peut en avoir besoin, cours la lui porter à l'usine. »

Sans déposer la légère hotte de pêcheur qu'il avait en bandoulière, le jeune garçon avait filé par le chemin le plus court. Lorsqu'il entra dans le bureau, M. Brial était seul.

« Ah ! ah ! fit celui-ci en parcourant le télégramme, je me suis donc trompé ! C'est aujourd'hui et non demain qu'il me faut aller à Antibes... dans un quart d'heure je puis avoir un train ; va dire à ta mère qu'on ne m'attende pas à midi pour déjeuner.

— Tu vas à Antibes !... tout de suite... oh ! papa... »

Le visage de Norbert était tout rose et ses yeux avaient une expression suppliante.

« Eh bien ! quoi ? interrogea le père surpris, qu'est-ce qui te prend ? »

— Emmène-moi à Antibes.

— Comme cela, sans prévenir à la maison, c'est impossible, mon ami.

— C'est très facile, au contraire ; si seulement tu consens, nous trouverons bien quelqu'un pour avertir maman que je suis avec toi ; regarde, j'ai justement des lignes préparées dans ce panier ; Raybaud est chez son fils, j'en suis certain ; il me fera pêcher pendant que tu iras voir les marchands de fleurs, je t'en prie, dis oui.

— Hum, si Jacques me présentait cette requête, je dirais non sans hésiter ; son dernier bulletin était déplorable...

— Mais le mien était bon et tu dis oui, hein ?

— Allons, reprit M. Brial en souriant, appelle le concierge, il ira porter à ta mère les deux mots que je vais écrire, et puis : en route, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Dix minutes plus tard, Norbert, assis en face de son père dans le train qui les emmenait, examinait le contenu de la hotte qu'un heureux hasard lui avait fait emporter : cinq



lignes bien montées à l'aide du précieux filament connu des pêcheurs sous le nom de « racine de vers à soie » ; les nœuds d'assemblage étaient parfaits et selon les règles enseignées par Raybaud, qui fournirait à son jeune ami des bambous et les amorces nécessaires. Quand ils descendirent à la gare d'Antibes, M. Brial se dirigea vers la route de Nice où se trouvaient les champs de fleurs dont il voulait acheter la récolte, et, confiant dans la raison de son fils, il lui permit d'aller à la recherche du vieux marin.

« Louis Raybaud habite sur le cours Masséna; pensa Norbert, le mieux est de suivre la route du bord de l'eau et d'entrer dans la ville par la porte de la Marine. »

Mais, comme il approchait du port qui touche à cette porte, quelqu'un l'appela par son nom :

« Salut, monsieur Norbert! que faites-vous tout seul ici?

— Je vais chez vous, Louis, voir si votre père y est, répondit-il en reconnaissant la figure joviale du fils Raybaud, quelle chance de vous rencontrer! Irez-vous en mer aujourd'hui?

— Tout à l'heure, j'attends mes parents avec une passagère et nous embarquons.

— Moi aussi, alors, papa me l'a permis; est-ce que ça vous déplaît?

— Je ne dis pas cela, M. Norbert, seulement j'aime mieux vous avertir que notre passagère est M<sup>lle</sup> Lissac.

— Aïe! en voilà une tuile! ça va tout gâter!...

L'armateur de pêche s'arrêta désolé au moment de sauter dans la barque.

« Quel dommage! reprit-il, moi qui espérais rapporter une bouillabaisse à la maison!... je ne peux pourtant pas y renoncer, c'est trop dur... ma foi, tant pis, votre bateau n'est pas sur la Foux-aux-Roses, ma cousine n'aura rien à dire! »

Et Norbert embarqua résolument pendant que Louis demeurait sur le quai et se grattait l'oreille d'un air perplexe. Le brave garçon, dont la pensée n'allait jamais très vite, se demandait si son père serait fâché ou satisfait

de l'aventure. Norbert avait surtout peur de rester à terre; il s'assit sur le pont, entre le bordage et une barrique vide qui le cachait complètement.

« A présent, pensa-t-il, ne bougeons pas jusqu'à ce que nous soyons en mer, c'est le meilleur moyen pour que la cousine Dorothée soit obligée d'accepter ma compagnie. Ah! les voici! »

On entendait en effet la voix du vieux marin qui disait : « Doucement, mademoiselle, prenez la main de Louis pour embarquer; c'est plus sûr... Femme, passe-moi ton panier de provisions et dépêchons... avec cette brise-là on va joliment filer. Largue la voile, Louis, moi, je prends la barre. »

La *Provence*, doucement balancée sur l'eau bleue et profonde, quitta le quai et doubla l'extrémité de la jetée. Irène, d'abord un peu surprise par le mouvement du bateau, s'était assise et ne parlait pas; Misé Raybaud inspectait le contenu de son panier pour s'assurer que rien n'était endommagé; quant à Louis, il s'occupait de la manœuvre tout en cherchant dans son esprit engourdi une phrase pour annoncer que Norbert était à bord.

« Qu'as-tu, garçon? lui cria le vieux marin; voilà trois fois que tu te grattes l'oreille comme quand quelque chose t'embarrasse...

— Oh! pécaïre! ça m'embarrasse sans m'embarrasser, c'est seulement pour te dire que je n'aime pas refuser aux enfants ce qui leur fait plaisir et que M. Norbert... »

Il n'eut pas le temps d'achever; le jeune garçon, en entendant prononcer son nom, s'était levé, de sorte que sa tête apparaissait au-dessus du baril. Irène poussa une exclamation de surprise :

« Ah! Raybaud, regardez-le donc, dit-elle en désignant la figure riieuse de son cousin. »

— Oui, oui, je ne vois que trop bien!... une belle affaire pour moi quand votre tante apprendra cela, gronda le marin mécontent; Louis est un nigaud de l'avoir laissé embarquer, et vous, Norbert, pourquoi vous cacher si vous ne croyiez pas faire mal?

— J'avais compris que tu allais promener la cousine Dorothée; je ne voulais pas qu'elle

m'aperçût avant d'être en mer; mais, à quoi bon me rouler de gros yeux, puisque ce n'est pas elle!

— Cela ne vous fâche pas que je sois là? » demanda timidement Irène.

Norbert examina avec curiosité sa petite cousine et se mit à rire :

« Tiens, c'est drôle de vous entendre parler, vous n'êtes pas du tout la même quand vous nous regardez sans mot dire sur les bords de la Foux; Jacques prétend que vous nous narquez, moi, je n'en crois rien... »

Le jeune garçon s'arrêta et rougit au souvenir des méchants tours que son frère avait joués à Irène, mais dans les yeux gris de celle-ci il ne lut aucun reproche et, s'enhardissant, il lui tendit la main :

« Nous allons faire connaissance, n'est-ce pas? »

— Je ne demande pas mieux. »

Pauvre tante Dor! qu'eût-elle dit en voyant la cordiale poignée de main qu'ils échangeaient?...

« Tu vois bien, vieux Raybaud, que tout est pour le mieux, s'écria Norbert.

— Tout est très mal, au contraire! riposta le bonhomme d'un ton bourru : M<sup>lle</sup> Lissac croira que j'ai fait exprès de vous emmener; moi, j'aime mieux une tempête aux Açores qu'une colère de votre cousine!... mais, quand je me gendarmerais, cela n'avancerait à rien; puisque vous êtes contents tous deux, profitez de la promenade, on verra ensuite. »

Les enfants se regardèrent en riant, s'assirent l'un à côté de l'autre, et Norbert qui, au fond, était assez embarrassé de se trouver pour la première fois auprès de cette petite parente, s'avisait de lui prêter la vieille lorgnette de Louis :

« Regardez, Irène, le phare d'Antibes n'est plus qu'un point blanc tout là-bas, voici le golfe Jouan et les villas de Cannes... »

— Oh! fit naïvement Irène, des villas, je connais ça, on en voit à Grasse; mais je n'avais jamais vu tant d'eau à la fois... la

Foux-aux-Roses est vraiment beaucoup plus petite que la mer! »

Norbert eut un éclat de rire :

« Quelle drôle de réflexion! d'où sortez-vous, cousinette, est-ce que vous n'apprenez pas la géographie? »

— Si fait, mais, sur une carte, comment voulez-vous qu'on se doute de ce qu'on ne voit pas autrement?... la Méditerranée est mille fois plus belle et plus grande que je ne me le figurais.

— Alors, vous ne l'aviez jamais vue? »

— Non, c'est mon premier voyage. Tante Dor ne veut pas aller en chemin de fer et dit qu'il vaut mieux nous promener dans notre campagne que de faire le tour du monde. Est-ce que vous pensez comme elle? »

— Un garçon de mon âge n'a pas les mêmes goûts que votre tante, et puis je veux être marin. Saviez-vous cela, Irène? »

— Comment pourrais-je le savoir? Voilà la première fois que nous causons ensemble.

— C'est pourtant vrai; mais nous nous entendons fort bien, dit le jeune garçon en regardant d'un air amical la petite parente, qui n'était pour lui qu'une nouvelle connaissance.

— Très bien », répéta Irène.

Puis, avec un hochement de tête :

« Malheureusement, quand vous serez à Beau-Soleil et moi dans notre bastide, ce sera comme avant : ma tante ne vous permettrait pas de venir, ni à moi d'aller chez vous. »

— Eh bien, en attendant mieux, j'irai vous faire des visites au bord de la Foux-aux-Roses.

— Vous croyez que cela se peut? »

— Comment donc! la cousine Lissac ne vous défend pas de vous promener dans le bois d'orangers; au lieu de vous cacher derrière les arbres, vous viendrez au bord de l'eau, et puis... n'ayez pas peur, j'empêcherai Jacques de vous taquiner.

— Merci, Norbert; vous êtes très bon. »

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)



## LE GRAND TAMBOUR

Souvarna-Bahou est un puissant monarque indien. Ses victoires sont célèbres, ses trésors abondants, sa sagesse vantée dans l'Inde tout entière.

Cela ne suffit pas à Souvarna-Bahou.

« Ma gloire m'accompagne partout, mais elle ne me précède pas, songe-t-il. Quand je traverse mon royaume, c'est à peine si mes musiciens m'annoncent d'un village à l'autre. La Renommée n'a pas assez de ses cent voix pour m'acclamer. »

Souvarna-Bahou est ambitieux. Il est orgueilleux et son orgueil lui souffle une idée bizarre.

« Qu'on assemble sur l'heure mes officiers... mes musiciens et les brahmes les plus sages de la ville... qu'ils soient aussitôt tous introduits devant moi. »

Il dit, et déjà l'ordre royal est crié dans les rues; le son des trompes le porte jusqu'aux faubourgs de Calinga-Dessa.

De tous côtés, officiers, brahmes et musiciens affluent au palais.

Ils s'interrogent :

« Que nous veut notre glorieux souverain?... Est-ce une nouvelle conquête qui l'attire?... Ou bien quelque fête brillante qu'il désire organiser?... »

Intrigués, ils se hâtent, émettant chacun un avis différent.

Mais lorsqu'ils pénètrent dans les vastes et superbes salles du palais, les sujets de Souvarna-Bahou gardent un respectueux silence.

Le souverain est là, sur son trône éblouissant de pierreries.

Inquiets, les esclaves contemplant le visage soucieux du maître tout en agitant l'air au balancement de leurs gigantesques éventails de plumes.

« Qui de vous veut mériter mes plus hautes faveurs?... » demanda le roi.

A cette question, un frémissement courut sur l'assemblée.

Chacun interrogea du regard les traits du souverain, cherchant à y lire le secret.

Souvarna-Bahou poursuivit :

« Il me faut, dit-il, un tambour comme jamais il ne s'en est vu. Un tambour si grand, à la voix si éclatante, que ses roulements soient entendus à cent lieues à la ronde. »

A ces mots, la consternation voila tous les visages.

« Qui de vous se sent capable de construire cet instrument dont le son portera l'écho de ma gloire aux quatre coins du royaume ? »

Nulle voix ne répondit.

D'un regard inquiet le roi scruta la foule amassée au pied de son trône.

« Personne ne voit le moyen de me satisfaire? reprit-il. Réfléchissez. A celui qui m'apportera ce tambour, je ne refuserai rien. Il deviendra mon ami le plus cher, je le comblerai de biens et d'honneurs... Il s'assiéra à ma droite et je partagerai mes richesses avec lui. »

Un souffle de convoitise passa dans tous les cœurs, agita toutes les lèvres... mais pourtant personne ne répondit à l'appel du souverain.

Un tambour capable de résonner à cent lieues à la ronde!... quel homme pouvait, à moins d'être sorcier, imaginer semblable instrument?...

Il fallait que le roi eût l'esprit bien affaibli pour réclamer une telle absurdité.

« Personne ne se présente? » reprit une seconde fois le roi dépité.

En cet instant, une poussée se produisit dans la foule... on entendit des chuchotements.

Souvarna-Bahou distingua ces mots à peine murmurés :

« Place à Kandou, général en chef des armées de sa Majesté. »

Kandou était un brave soldat, entièrement dévoué à son souverain et aimant secourir les affligés et les humbles.

Souvarna-Bahou avait pour lui une affection toute particulière.

« Eh bien, Kandou, lui dit-il, seras-tu plus ingénieux que tous mes sujets ici présents ? »

— De quoi s'agit-il, Sire ?

— De m'apporter un tambour si grand et si sonore qu'il se fasse entendre à cent lieues à la ronde. L'inventeur deviendra après moi le plus puissant du royaume.

— Que Votre Majesté daigne me permettre une question ? dit Kandou.

— Parle.

— Dans quel but mon souverain désire-t-il un tel instrument ?

— Afin de porter dans tout le royaume la renommée de ma gloire et de ma grandeur. »

Kandou réfléchit un instant, le front incliné dans sa main.

Se redressant tout à coup, il avança jusqu'aux marches du trône, mit un genou en terre et dit :

« Sire, votre humble sujet croit pouvoir construire ce tambour, mais il en coûtera une fortune à Votre Majesté ! »

— A merveille ! »

Aussitôt Souvarna-Bahou ouvrit son trésor et remit à Kandou toutes les richesses qu'il contenait.

La foule, sur un signe du roi, s'écoula lentement ; les têtes se retournaient à chaque pas, les yeux ardents contemplaient les merveilleuses richesses dont Kandou allait disposer.

« Les dieux protègent notre souverain, dit un brahme à l'oreille de son voisin. La folie s'est emparée de son cerveau.

— Et la cupidité du cœur de Kandou, répondit le voisin. Le rusé Kandou va s'approprier le trésor et jamais le roi n'aura son tambour. Non, non, nul homme au monde ne peut construire un tambour dont la voix retentisse à cent lieues à la ronde. »

Kandou réunit une nombreuse escorte de soldats armés.

Les caisses renfermant le trésor furent hissées sur un chariot, que l'escorte entourait et Kandou, monté sur son cheval de bataille,

donna l'ordre de se mettre en marche.

En tête, un héraut allait sonnante de la trompe et criant :

« Aujourd'hui, le roi Souvarna-Bahou dont la bonté et la munificence égalaient celles des dieux, répand ses bienfaits... il veut soulager tous ceux qu'accable l'infortune. Qu'ils accourent tous recueillir les dons de leur père et souverain. »

Une femme se présenta la première.

Elle tenait entre ses bras un tout petit enfant maigre et souffreteux... Leurs vêtements à tous deux étaient en lambeaux et les pieds nus de la mère saignaient, meurtris aux pierres du chemin.

Timide, la femme s'avança :

« Le roi, mon maître, voudra-t-il accorder un morceau de pain à la mère et à l'enfant affamés?... Je suis seule, hélas ! pour nourrir mon fils... Jadis, mes bras étaient robustes, mais depuis des mois la fièvre me mine et m'empêche de travailler et de gagner notre pain. »

Kandou prit une bourse aux mailles de cuivre, il l'emplit de pièces d'or et la tendit à la mère en disant :

« Le Roi n'offre pas qu'un morceau de pain à ceux de ses sujets qui ne peuvent gagner leur vie. Voici pour toi et ton enfant. Quand tu auras recouvré la force, tu travailleras et, si tu deviens riche un jour, tu rendras cette somme à quelque mère indigente. »

La pauvre femme se jeta aux genoux de Kandou :

« Sois béni, dit-elle, pour ta généreuse bonté.

— Ne me remercie pas, dit vivement Kandou. Je ne fais qu'exécuter les ordres de notre père bien-aimé, du roi Souvarna-Bahou. »

Il s'éloigna pendant que la mère reconnaissante élevait son petit enfant pâle dans ses bras en invoquant les bénédictions du ciel sur le roi, son sauveur.

Plus loin, un vieillard débile reçut, au nom du souverain, de quoi pourvoir aux besoins de ses derniers jours.

Puis des cultivateurs ruinés par l'orage, des commerçants dévalisés par les bandits, des esclaves brutalisés par leur maître, tous les



déshérités du royaume enfin reçurent soulagement et protection au nom du roi Souvarna-Bahou.

Et Kandou chevauchait toujours, précédé de l'inépuisable trésor et répandant sur sa route des fleurs de reconnaissance qui s'épanouissaient au seul nom de Souvarna-Bahou.

Un concert de louanges montait du cœur de tous ces secourus et, comme le simoun qui traverse en courant l'étendue des déserts, le nom du roi volait de bouche en bouche, laissant après lui non pas la dévastation, ainsi que le terrible vent du désert, mais la paix, la joie et la douce fraîcheur.

Et le trésor s'émiettait sans se tarir encore.

Et les jours, les semaines, les mois s'enfilèrent comme les grains d'un chapelet... Chaque grain était un bienfait; le chapelet tout entier, la plus belle couronne qu'ait jamais portée front royal.

Une heure vint enfin où furent versés, dans la main du dernier pauvre du royaume, les derniers ducats du trésor. Chemin faisant, Kandou avait eu soin de recommander à chaque indigent de se trouver, à une date fixée par lui, dans la capitale du royaume, et tous s'y étaient engagés de grand cœur.

Alors, il songea à retourner vers son maître.

Aussi bien, le grand tambour était-il construit.

Au trot de son cheval, Kandou reprit le chemin de Calinga-Dessa.

Bien loin derrière lui suivait le chariot vide du trésor qu'il n'était plus nécessaire de garder.

Il y avait un an, jour pour jour, que le général avait quitté la capitale lorsqu'il se présenta au palais.

« Eh bien ! dit Souvarna-Bahou, le grand tambour est-il achevé ? »

— Il l'est, Sire.

— Comment se fait-il que je n'en aie pas encore entendu le son ? demanda le roi.

« Que Votre Majesté veuille bien sortir du palais; alors elle entendra le son du grand tambour qui porte ses louanges à plus de mille lieues à la ronde.

— De mille lieues !... s'écria le roi. Et

comment as-tu pu accomplir pareil prodige ? »

Le roi commande qu'on attelle son char... Près de lui monte Kandou et le char les promène dans tous les points de la ville.

Sur tout le parcours, le peuple nombreux se presse, enthousiaste, acclamant avec joie et amour son bon-souverain.

« Gloire à notre père, Souvarna-Bahou, le plus généreux prince du monde !... Béni soit notre roi bien-aimé ! »

— Quelle est cette multitude ? demande le roi à la vue de cette foule compacte, composée surtout d'infirmes, d'aveugles, de vieillards.

— Sire, répond Kandou, Votre Majesté me commanda un tambour si grand qu'il pût se faire entendre à plus de cent lieues. J'ai fait mieux. Pensant qu'un bois desséché et une peau morte ne pourraient accomplir ce prodige, j'ai distribué votre trésor aux plus pauvres de vos sujets. Les voilà tous, venus des quatre coins du royaume pour acclamer votre généreuse bonté. Ce que n'eût pu réaliser un humble instrument, la reconnaissance l'a obtenu. Ce n'est pas le son d'un tambour qui porte vos louanges à cent lieues à la ronde, mais les cœurs reconnaissants de vos sujets qui vous proclament : Père des malheureux. »

Le roi écoutait gravement, des larmes montaient à ses yeux.

« Tu as raison, dit-il, la gloire sans la bonté n'est rien qu'un instrument sans sonorité. Les sons du grand tambour n'auraient jamais été aussi loin que les cris de reconnaissance sortis du cœur de mes sujets. »

Kandou murmura, se parlant à lui-même :

« Ce n'est pas le tambour, mais le silence qui doit accompagner la charité.

— Que dis-tu ? demanda le roi.

— Sire, je ne répondrai à cette question qu'un peu plus tard, si Votre Majesté me le permet... »

Souvarna-Bahou sourit et le général se tut.

Il avait assez fait d'un coup. Kandou n'ignorait pas que les rois sont comme les petits enfants, des êtres gâtés auxquels, pour être profitables, les leçons du devoir doivent être inculquées par petites doses.

## MADEMOISELLE FRISSON

## VII

Comment échapper à un si formidable danger? M<sup>lle</sup> Frisson entrevoit le salut : grimper sur la table et, de cette forteresse, dominer l'ennemi. Mais que d'angoisses avant d'arriver au fauteuil qui doit lui servir de marchepied. M<sup>lle</sup> Frisson n'est pas plus tôt perchée là qu'elle



pousse un cri perçant : l'araignée a fait volte-face et semble se diriger de son côté. Par bonheur, le frère de M<sup>lle</sup> Frisson, M. Achille, qui n'a peur de rien, se précipite à son secours. Sans arme aucune, il s'empare du monstre. Qu'y a-t-il à craindre d'un si petit insecte? M<sup>lle</sup> Frisson ne veut rien entendre, et, féroce dans sa frayeur, elle exige la mort du prisonnier. « Il faut que tout le monde vive, » répond M. Achille. Et, entr'ouvrant la fenêtre, il dépose délicatement le monstre dans le jardin.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LÉGUMINEUSES ET SOLANÉES (Suite.)

Le dattier, nous l'avons dit, est originaire de l'Orient; mais il est spécialement cultivé dans la région de l'Afrique septentrionale appelée *Biléduldjérid* qui, en arabe, signifie « pays des dattes ». Là, il forme de véritables forêts, et il serait difficile d'en décrire la magnificence, alors que, sous les vertes ogives, fleurit tout un peuple de citronniers, d'orangers et de grenadiers dont les fleurs, comme autant de cassolettes, exhalent leurs multiples parfums, sous la voûte du plus beau des temples qu'enveloppe un ciel d'azur et que dore un soleil flamboyant.

Les anciens avaient classé par catégories plusieurs espèces de dattes, parmi lesquelles celles de Jéricho occupaient le premier rang. Ces fruits précieux sont employés de mille manières. Frais, ils sont succulents et sucrés et fournissent, quand on les soumet à une forte pression, une sorte de sirop appelé « miel de dattes » dont les usages sont nombreux. On tire encore de ces mêmes fruits du vin, de l'alcool, et une sorte de farine dont s'approvisionnent les voyageurs du désert. Sèches, les dattes servent à la préparation de tisanes pectorales.

Quand les dattiers sont vieux et qu'ils ne portent plus de fruits, ils ne cessent pas encore d'être utiles. Les cultivateurs indigènes les effeuillent, font des entailles au sommet du stipe et y suspendent des vases où découle un liquide appelé « vin de palme » qui fournit une agréable boisson. Le bois du dattier est mou, mais ses feuilles sont employées de diverses façons. On en fait des paniers, des tapis, et leurs fibres servent à la confection de tissus et de cordages; tous les débris de l'arbre enfin servent de combustible.

Les sagoutiers ou sagouiers, comme il vous plaira, sont des palmiers qui produisent le *sagou*. Dans l'Inde, on les appelle *sagu* et

c'est évidemment de là que vient la dénomination générale de la famille. On n'en connaît que peu d'espèces et toutes à peu près habitant les régions les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Ce sont des arbres de cinq à six mètres de hauteur, aux feuilles nombreuses, larges et pendantes, aux fruits ovoïdes luisants et renfermant une graine ovale. Mais ce n'est pas de la graine que vient le *sagou*. Cette substance est tirée de la moelle du stipe de ces palmiers. Les procédés employés pour l'extraction de cette matière médullaire paraissent varier selon les pays.

Les sagoutiers sont généralement coupés par tronçons, puis fendus et la moelle que l'on en retire est amenée, par diverses préparations de trituration et de lavage, à livrer la fécule qu'elle contient. Cette fécule granulée et de couleur rousse se dissout dans le lait et le bouillon et forme une sorte de gelée très nourrissante, de digestion facile et très avantageuse dans les convalescences, pour les enfants et les vieillards. Il s'en fait une très grande consommation dans l'Inde, où elle joue le même rôle que la fécule de pomme de terre en Europe. Les fruits fournissent par la distillation une liqueur vineuse très agréable, mousseuse, pétillante et une eau-de-vie très enivrante. Aux îles Moluques et ailleurs, on confectionne avec la pâte du *sagou* une espèce de pain mollet. Cette même pâte mélangée avec du jus de poisson, du suc de limon et quelques aromates constitue un pudding très nourrissant. Il y a des sagoutiers qui fournissent une sorte de crin végétal et les feuilles de toutes les espèces servent aux indigènes pour recouvrir leurs cabanes.

Un autre palmier superbe est le cocotier. Sa tige lisse, mais marquée de cicatrices annulaires, s'élève jusqu'à une hauteur de



trente mètres et se couronne de ces bouquets gigantesques de feuilles pennées qui caractérisent la famille tout entière de ces arbres magnifiques. Les fleurs mâles sont jaunâtres, les femelles verdâtres.

Cet arbre est un des plus précieux que possèdent les habitants des régions tropicales. Son bois, bien que de faible consistance, peut servir à la construction de charpentes légères, mais on le respecte généralement, car il est bien plus utile pendant sa vie qu'après sa mort. Des incisions que l'on fait à son stipe, il découle un suc laiteux qu'on désigne sous le nom de « vin de palmier ». Cette liqueur douce et sucrée quand elle est fraîche fermenterapidement, devient alcoolique, puis piquante et finit par se transformer en vinaigre. Soumise à la distillation, elle fournit une boisson spiritueuse appelée *arrack* (nom

donné par les Indous à diverses liqueurs enivrantes) et dont il se consomme dans l'Inde des quantités considérables.

Mais le principal produit du cocotier, ce sont ses fruits universellement connus sous le nom de « noix de coco » ou simplement « cocos ». Ces fruits de forme ovoïde sont réunis en grappes énormes qui émergent au nombre de dix ou douze du milieu des longues palmes qui couronnent la tête de l'arbre. L'enveloppe du coco, mince mais dure et d'un brun verdâtre, recouvre un brou filamenteux

dont les fibres tenaces et rougeâtres sont utilisées dans tous les pays du monde, pour le calfatage des navires et pour la confection de toiles grossières, de câbles et de tapis pour vestibules et antichambres.

La coque de la noix très dense et très dure est susceptible d'un beau poli. Elle a une épaisseur de quatre ou cinq millimètres et elle est percée à la base de trois ouvertures rondes dont l'une est presque toujours entièrement perforée. En Europe, on fait de cette coque toutes sortes de petits ouvrages de fantaisie, parfois très joliment sculptés, servant de coupes, de ronds de serviettes, de boîtes, de tabatières, etc., etc. L'amande contenue dans cette coque est d'un tissu ferme et blanc dont la cavité centrale est remplie d'un liquide lacté fort agréable tant qu'il est frais. Quand la pulpe des cocos n'a encore acquis

que la consistance de la crème, on les nomme « cocos de lait » et on les mange alors après y avoir ajouté du sucre et quelques aromates. L'amande du coco parvenue à sa maturité a le goût de la noisette, mais sa saveur ainsi que celle de son lait s'altère rapidement; aussi les noix qu'on apporte en Europe ne peuvent-elles donner qu'une idée très imparfaite des qualités réelles de ces fruits consommés en temps opportun. L'on retire encore de l'amande des cocos une huile butyreuse qui, sous le nom de « beurre de coco », est utilisée de diverses



Aréquier.

Cocotier.



façons et particulièrement dans la confection de certains savons.

Le cocotier prospère dans toute la zone torride. Il affectionne le voisinage des mers, comme les peuplades maritimes de ces régions, où elles sont retenues par les bienfaits que leur prodigue ce végétal précieux qui fournit à l'homme de quoi suffire à tous ses besoins. Sa tige, ses feuilles, ses fibres ligneuses, ses fruits, enfin, servent à l'abriter, à le vêtir, à le désaltérer, à l'enivrer même et à le guérir d'une partie de ses maladies. Le cocotier est donc, non moins que le dattier, la fortune des cultivateurs indigènes et l'exportation assurée des produits de cet arbre, aussi utile qu'il est magnifique, devrait inspirer à beaucoup d'entre eux le désir de donner à cette culture toute l'extension qu'elle mérite.

L'Arec ou Aréquier, genre de palmiers originaire de l'Amérique et de l'Inde, produit un drupe charnu contenant une seule graine à péricarpe corné. L'*arec de l'Inde* ressemble au cocotier. Son fruit, également nommé *arec*, est une noix ovoïde de la grosseur d'un œuf de poule. La pulpe de ce fruit, tendre et astringente, entre dans la composition de l'espèce de pâte appelée *bétel*.

Les rotangs sont encore des palmiers, mais des palmiers minces, longs, souples, grimpants et rampants et qui atteignent une longueur paradoxale. Il y a, dans l'Inde, des rotangs dont les tiges, épaisses de trois ou quatre centimètres et longues de plus de cent cinquante mètres, s'enlacent aux arbres, passent de l'un à l'autre ou rampent sur le sol, comme de véritables serpents végétaux, dans les ondulations desquelles le voyageur sent parfois s'embarrasser ses jambes, non sans un certain frisson.

Ces tiges sont quelquefois tellement serrées les unes contre les autres, qu'elles forment des palissades que les petits oiseaux eux-mêmes ne peuvent traverser. L'on fait, avec certaines espèces de rotangs, des cannes (appelées *joncs* ou *rotins*), ou même des meubles, lorsque les tiges ont acquis une grosseur suffisante. Enfin, avec les fibres de ces petits palmiers flexibles, on fabrique des cordages d'une résistance telle qu'ils servent à la confection de certaines amarres de navires et qu'ils contiennent, même en ses plus terribles violences, la colère des éléphants indomptés.

(La suite prochainement.)

ED. GRIMARD.

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

### VI

#### Le colonel Riderstone.

De Massey-Dorp à Boulouwayo, il n'y a guère, en droite ligne dans la direction du nord au sud, que deux cents kilomètres; mais le chemin se réduit à une « piste » tracée par les wagons à bœufs et les chevaux, à travers monts et vallées, à travers torrents et ravins, sans ponts, sans relais ou ressources d'aucune sorte. Aussi faut-il compter au minimum cinq étapes même pour d'infatigables poneys sud-africains

Le but de Benoni, en se dirigeant sur ce poste avancé de la puissance anglaise aux confins méridionaux de la Rhodesia, était d'entrer en rapports directs avec l'*Intelligence department*, ou Bureau des renseignements militaires, et spécialement avec son fameux chef, le colonel Riderstone.

Quel régiment commandait le « colonel » ? C'est ce que Benoni eût été fort en peine de dire et ce que beaucoup de gens mieux infor-

més que lui ne savaient pas davantage. Le colonel était un personnage mystérieux et légendaire — certains disaient chimérique — sur qui couraient force récits contradictoires. Les uns voyaient en lui le préfet de police de la Rhodesia, les autres l'agent direct et le délégué général du gouvernement britannique. On le croyait demi-frère de Cecil Rhodes, à qui il ressemblait au point d'être fréquemment pris pour lui. Ses allures étaient étranges et sa vie cachée à tous les yeux. Tantôt il se montrait sur un point déterminé de l'Afrique australe, où sa présence se manifestait aussitôt par une recrudescence marquée des manifestations populaires contre les Boers. Tantôt il disparaissait, au contraire, pendant des périodes de trois ou quatre mois, sans que personne pût dire où il était allé porter ses faits et gestes. Mais on signalait alors la coïncidence de ces disparitions avec le départ d'un yacht mystérieux, l'*Hécla*, toujours sous vapeur à Durban, Table-Bay ou East-London.

Très secret en tout, très défendu contre les importuns par une domesticité nombreuse et dévouée, le « colonel » travaillait sans relâche à recueillir, contrôler et classer méthodiquement tous les renseignements politiques, géographiques, statistiques et personnels de nature à servir en Afrique la cause de l'extension anglo-saxonne. On s'accordait à penser qu'il avait été en 1895 l'initiateur et la cheville ouvrière de l'entreprise notoire commandée par Jameson contre le Transvaal. Au total, si souvent on l'identifiait avec les œuvres de Cecil Rhodes, que bien des gens en étaient venus à supposer et à dire une chose surprenante : à savoir que ce fantastique ou prétendu « colonel Riderstone » dissimulait en réalité la personnalité propre de Cecil Rhodes lui-même.

Quoi qu'il en fût de cette hypothèse, le colonel se tenait seul dans un cabinet sommairement meublé, au rez-de-chaussée d'une des maisons de bois qui constituent la ville de Boulouwayo, quand la porte de ce sanctuaire s'ouvrit devant un valet de pied en correcte livrée noire, qui apportait sur son plateau un bout de papier ainsi libellé :

« Benoni, de Bosokouto, sollicite la faveur

d'une audience. Renseignements sur le district de Massey-Dorp. »

Le colonel se leva, ouvrit un coffre qui le suivait partout et qui était déposé sur une table, près de la fenêtre. Dans l'un des casiers à compartiments de ce coffre, il choisit, sous la lettre B, une liasse de fiches en carton, réunies par un lien de caoutchouc, et, après avoir rapidement consulté une de ces fiches, aussitôt remise à sa place alphabétique, il dit :

« Faites entrer. »

Benoni entra, humble, obséquieux et courbé. Il se trouvait en présence d'un homme de haute stature et de forte corpulence, âgé de cinquante ans environ, très simplement vêtu d'un costume complet en toile de couleur *kakki*. Deux yeux gris, d'une pénétration singulière, étaient fixés sur le visiteur et prenaient sa mesure.

« Quels renseignements avez-vous sur le district de Massey-Dorp ? demanda l'homme, d'un ton sec et hautain, sans répondre au salut de Benoni, sans l'inviter à s'asseoir, ni s'asseoir lui-même.

— Excusez-moi, colonel, répliqua le Levantin à demi-voix, en promenant autour de lui un regard circulaire ; ce que j'apporte est de si grande importance qu'il faut être bien sûr, d'abord, que ce ne sera pas entendu...

— Au but !... Il n'y a pas ici d'oreilles indiscrettes, et je n'ai pas de temps à perdre en discours oiseux.

— Voici, colonel. Massey-Dorp est occupé par une famille française qui s'est toujours signalée par sa haine invétérée de la domination anglaise et par sa complicité secrète avec les Boers.

— Inexact. La famille en question observe, au contraire, une neutralité rigoureuse, que lui imposent d'ailleurs des intérêts communs avec un grand nombre de sujets anglais.

— N'empêche qu'elle fabrique des munitions de guerre pour l'ennemi.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai vu de mes yeux l'atelier de fabrication, compté et vérifié les sacs de poudre.

— La poudre K ? Encore une mauvaise plaisanterie, comme tant d'autres explosifs dont on nous rebat les oreilles...

— La poudre K est un explosif terrible, que j'ai vu foudroyer instantanément *quatre-vingt-treize* Basoutos et Matabélès, en deux coups d'un canon de bois.

— Quand cela ?

— Il y a dix jours.

— Ces Matabélès et ces Basoutos étaient ceux que vous enrôliez depuis un mois à la ferme de Leinspruck?...

— Ah! vous savez... colonel?... balbutia Benoni, surpris de cette précision de détails.

— Je sais... Et je vous demande de me dire, par *oui* ou *non*, si vous voulez parler de ces indigènes ?

— Oui, colonel.

— Vous les avez fait massacrer?... Sans doute en les incitant au pillage de Massey-Dorp!... Dites ce qui est arrivé.

— Les Basoutos et les Matabélès, au nombre de six cents, passaient devant Massey-Dorp pour venir se mettre à votre disposition, colonel, et rendre au gouvernement de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria tels services auxquels vous auriez bien voulu les employer... Soudain, sans provocation, sans avertissement, un canon de bois, en batterie sur la terrasse de Massey-Dorp, a ouvert le feu sur la colonne et tiré deux obus... deux obus seulement...

— Alors?...

— Quatre-vingt-treize hommes sont tombés foudroyés, sans blessure apparente... Le reste s'est enfui, dispersé...

— Et court encore... Fort bien. L'expérience est concluante, cette fois : les Matabélès et les Basoutos n'avaient qu'à ne pas la rendre nécessaire... Vous dites qu'ils sont tombés foudroyés?...

— A l'instant qui a suivi l'explosion de l'obus.

— La poudre K serait donc un explosif réellement nouveau dans ses effets?...

— Et si puissant qu'aucune force humaine ne peut lui résister!... L'armée qui l'aura à son service pour en charger les obus ordinaires sera nécessairement l'armée victorieuse... Une livre de poudre K vaut cinq régiments, puisqu'elle peut les détruire. »

La question ainsi posée par l'astucieux Benoni répondait, plus encore qu'il ne pouvait le supposer, aux préoccupations les plus vives de son interlocuteur. Celui-ci venait, en effet, d'être informé, le matin même, que les Boers du Transvaal et de l'Orange, devançant les menaces de la Grande-Bretagne, avaient franchi la frontière pour inonder de leurs *commandos*, ou corps de francs-tireurs, le Natal et la colonie du Cap.

Ainsi la guerre était officiellement déclarée par les Boers, qui prenaient l'offensive sans attendre l'ultimatum britannique. Ladysmith, Mafeking, Kimberley étaient coupées de leurs communications. Demain, sans doute, ces places allaient être investies. Or, des semaines et des mois devaient nécessairement s'écouler avant que les renforts embarqués dans les ports du Royaume-Uni pussent toucher à Durban ou à Table-Bay; à les supposer arrivés, ces renforts, naturellement éprouvés par une longue traversée, dans la plus mauvaise saison de l'année, se trouveraient encore éloignés du théâtre des opérations. L'heure était donc critique et la perspective de s'assurer la possession d'un explosif irrésistible devenait la plus séduisante qui pût s'offrir à la pensée d'un Anglais.

« Vous connaissez la composition de la poudre K? demanda le colonel.

— Je ne dis pas cela. J'en connais les effets; je sais où est le dépôt.

— Eh! moi aussi, je le sais!... Dans une galerie souterraine entre Massey-Dorp et la Tour phénicienne.

— Cet homme sait donc tout! » murmura entre ses dents Benoni assez désappointé, car il avait compté sur le bénéfice de sa révélation. Il reprit à haute voix :

« J'offre de m'emparer de ce dépôt, si vous voulez bien mettre à ma disposition vingt cavaliers résolus.

— Vingt cavaliers!... Pourquoi pas vingt mille?... riposta amèrement le colonel. Je n'en ai pas un de trop... Et, au surplus, là n'est pas la question. La poudre K est propriété neutre en pays neutre, propriété d'un



Français qui a déjà refusé de nous la céder, comme il l'a refusé d'ailleurs au président Krüger... Nous ne saurions y toucher sans provoquer des complications internationales.

— Ce que vous ne pouvez pas faire officiellement, je le puis, moi ! insinua Benoni. Il suffit de m'en fournir les moyens !...

— Quels moyens ?...

— Mais... de l'argent !... De bonnes guinées, pour former une troupe indépendante, enlever la poudre et vous l'apporter...

— Ah ! nous y voici. C'est de l'argent que vous voulez, maître Benoni ?... Eh bien ! entendez-moi. Je sais qui vous êtes, mieux que vous ne pensez, et vos antécédents ne me sont point inconnus... C'est vous dire que vous n'aurez pas un penny d'avance !... Donnant, donnant... arrangez-vous pour enlever la poudre et me l'apporter. Sur livraison, vous aurez... combien demandez-vous ?

— Dix mille livres sterling.

— Vous aurez dix mille livres. Je ne suis pas homme à marchander. Mais entendez-moi bien... Je ne vous ai chargé d'aucune mission et ne vous connais point. Au besoin, je vous désavouerais... Au besoin, je vous ferai pendre !... ajouta cyniquement le colonel, avec un sourire macabre qui montra entre ses lèvres deux rangées de dents de carnassier.

— C'est bien ainsi que je le comprends, répondit humblement le Levantin... Je m'empare de la poudre K, je vous l'apporte et je vous la livre ; sur quoi, vous me faites compter le prix convenu, mais jusqu'à ce moment j'agis sous ma responsabilité personnelle et je me charge de tout...

— Bien entendu, sans effusion de sang, ni violences, car je ne vous couvrirai pas, en cas de plainte.

— Sans effusion de sang, ni violences, » répéta docilement Benoni.

Il pivotait sur ses talons pour se retirer après avoir salué jusqu'à terre. Le colonel l'arrêta d'un geste :

« Ces Basoutos et ces Matabélés qui ont été tués faisaient partie de la bande que vous aviez formée à Leinspruck ?... Par quelles

ressources pouviez-vous entretenir ces hommes ?

— Je leur faisais espérer du service dans l'armée de Sa Majesté. Pour la plupart, récemment sortis des mines ou des cultures européennes, ils avaient encore quelques shillings.

— Que vous vous chargiez d'échanger contre de l'eau-de-vie de pommes de terre, n'est-ce pas, maître Benoni ?... Si bien, qu'au lieu d'être payés par vous, c'est à votre escarcelle que les malheureux apportaient une solde quotidienne !... Vous êtes un habile homme !... Mais expliquez-vous sur ce point : Au moment de l'affaire de Massey-Dorp, étiez-vous vraiment avec cette bande en route pour Boulouwayo ?

— Assurément, colonel.

— Vous veniez me proposer d'enrôler ces noirs ?

— Oui, colonel.

— Vous savez pourtant que, par un accord tacite avec les gens du Transvaal, nous n'avons de part ni d'autre recours aux levées indigènes.

— Je le sais, colonel, et, à vrai dire, je ne le comprends guère, puisque de part et d'autre les soldats manquent... Les Matabélés, les Basoutos et surtout les Zoulous feraient, en peu de temps, d'excellentes troupes.

— Qui prendraient goût à la lutte contre le blanc et, à peine armés, se tourneraient contre lui pour l'exterminer, sans s'inquiéter de savoir s'il est Boer ou Anglo-Saxon.

— Ce n'est pas certain.

— C'est, en tout cas, assez probable pour que l'armement des indigènes ne soit toléré par aucun homme de race européenne, dans toute l'Afrique australe. Le parti qui oserait l'essayer se mettrait à dos l'opinion publique.

— Sans armer les noirs, si la chose est jugée périlleuse, il serait toujours possible de les employer aux transports de l'armée, aux travaux pénibles, à la police. C'est pourquoi j'avais songé à vous amener une troupe de choix.

— Peut-être aviez-vous raison ! C'est une chose à considérer. Comptez-vous réformer votre bande ?

— Ce sera difficile, après le désastre de Massey-Dorp, mais pourtant, si vous m'en donnez mandat, colonel...

— Non, Benoni : pas de mandat ! Rien de tel... Je répète que je ne vous connais pas... mais je ne dis pas qu'une troupe d'élite, amenée comme par hasard aux environs de Boulouwayo, n'y aurait pas son emploi. Tout dépend des circonstances et de la composition même de la troupe...

— Compris, colonel. Vous aurez ce qu'il vous faut, ou je ne m'appelle pas Benoni !... »

Le Levantin partit rejoindre dans la rue Ibrahim qui gardait les deux poneys, et se rendit avec lui dans une auberge

voisine, pour déjeuner à fond avant de reprendre le chemin du Veldt.

Des soldats anglais étaient là, buvant du whiskey et de l'eau de seltz qu'ils jouaient aux dés. Ils parlaient de la guerre déclarée par les Boers, disant qu'ils n'avaient jamais vu folie pareille. Que pouvait cette poignée de paysans contre la Grande-Bretagne ? Ces vingt-cinq ou trente mille hommes, contre la nation la plus nombreuse et la plus riche du

globe?... Tout au plus faire un simulacre de résistance... Cerner deux ou trois villes, jusqu'au moment où les renforts envoyés d'Europe auraient débarqué à Durban ou Table-bay... Et alors, adieu, messieurs les Boers !...

on les mettrait à la raison. On n'en ferait qu'une bouchée...

Ainsi parlaient-ils, dans leur tranquille fatuité de soldats bien nourris, bien vêtus, bien payés. Et Benoni, qui n'avait pourtant pas l'âme militaire, pensait comme eux que l'Angleterre est riche et que les Boers ne le sont pas.

« Croyez-vous que la guerre s'étende jusqu'ici ? demanda-t-il à l'un des buveurs, tout

jeune homme très faraud sous son uniforme de dragon battant neuf et son petit bonnet rond, à bande jaune.

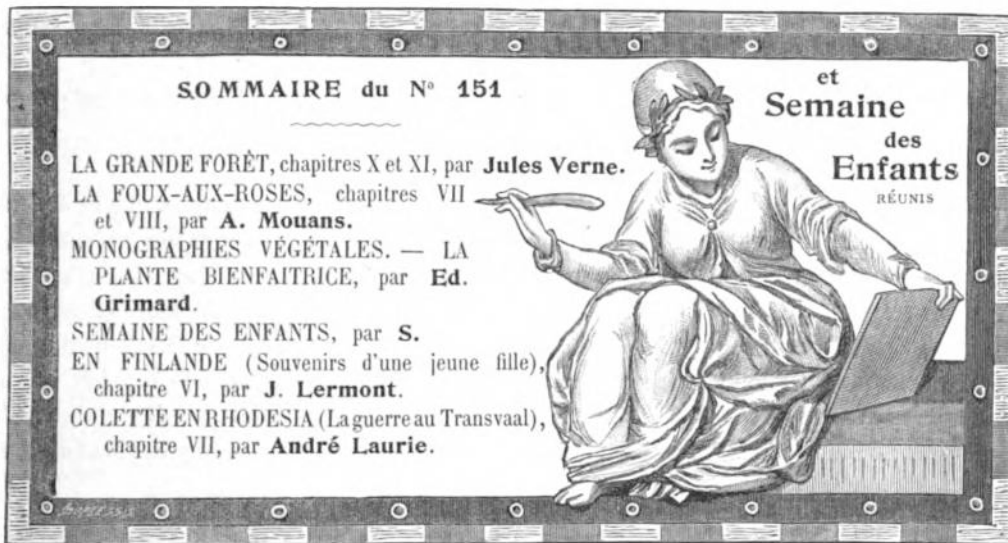
— Ici, en Rhodesia?... répondit le soldat en toisant dédaigneusement le pékin. Ce n'est pas probable, quoiqu'on parle d'un commando boer sur la frontière de l'est. Nous attendons, d'un moment à l'autre, l'ordre de partir sur Kimberley... »

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

X

Ngora!

Le lendemain, le ciel rasséréné — on pourrait dire épousseté par le puissant plumeau des orages — arrondissait sa voûte d'un bleu cru au-dessus de la cime des arbres. Au lever du soleil, les fines gouttelettes des feuilles et des herbes se volatilèrent. Le sol, très rapidement asséché, se prêtait au cheminement en forêt. Mais il n'était pas question de reprendre à pied la route du sud-ouest. Le rio Johausen ne s'écartant pas de cette direction, Khamis ne doutait plus d'atteindre en une quinzaine de jours le bassin de l'Oubanghi.

Le violent trouble atmosphérique, ses milliers d'éclairs, ses roulements prolongés, ses chutes de foudre, n'avaient pris fin qu'à trois heures du matin. Après avoir accosté la berge à travers le remous, le radeau avait trouvé un abri. En cet endroit se dressait un énorme baobab, dont le tronc, évidé à l'intérieur, ne tenait plus que par son écorce. Khamis et ses compagnons, en se serrant, y auraient place. On y transporta le modeste matériel, ustensiles, armes, munitions, qui n'eut point à

souffrir des rafales et dont le réembarquement s'effectua à l'heure du départ :

« Ma foi, il est venu à propos, cet orage ! » observa John Cort, qui causait avec Max, tandis que le foreloper disposait les restes du gibier froid pour ce premier repas.

Tout en parlant, les deux jeunes gens s'occupaient à nettoyer leurs carabines, travail obligé après la fusillade très nourrie de la veille.

Entre temps, Llanga furetait au milieu des roseaux et des herbes, à la recherche des nids et des œufs.

« Oui, mon cher John, l'orage est venu à propos, répondit Max Huber, et fasse le ciel que ces abominables bêtes ne s'avisent pas de reparaitre maintenant qu'il est dissipé !... Dans tous les cas, tenons-nous sur nos gardes. »

Khamis n'était pas sans avoir eu cette crainte qu'au lever du jour les quadrumanes ne revinssent sur les deux rives. Et tout d'abord il fut rassuré : on n'entendait aucun



bruit suspect à mesure que l'aube pénétrait le sous-bois.

« J'ai parcouru la berge sur une centaine de pas, reprit John Cort, et je n'ai pas aperçu un seul singe...

— C'est de bon augure, répondit Max Huber, et j'espère employer désormais nos cartouches autrement qu'à nous défendre contre des macaques!... J'ai cru que toute notre réserve allait y passer...

— Et comment aurions-nous pu la renouveler? reprit John Cort. Il ne faut pas compter sur une seconde cage Johausen pour se ravitailler de balles, de poudre et de plomb...

— Eh! s'écria Max Huber, quand je songe que le bon docteur voulait établir des relations sociales avec de pareils êtres!... Le joli monde!... Quant à découvrir quels termes ils emploient pour s'inviter à dîner et comment ils se disent bonjour ou bonsoir, il faut vraiment être un professeur Garner, comme il y en a quelques-uns en Amérique... ou un docteur Johausen, comme il y en a quelques-uns en Allemagne, et peut-être même en France!...

— En France, Max?...

— Oh! si l'on cherchait parmi les savants de l'Institut ou de la Sorbonne, on trouverait bien quelque idiot...

— Idiot!... répéta John Cort en protestant.

— Idiologue, acheva Max Huber, et qui serait capable de venir dans les forêts congolaises recommencer les tentatives du professeur Garner et du docteur Johausen!

— En tout cas, mon cher Max, si l'on est rassuré sur le compte du premier qui paraît avoir rompu tout rapport avec la société des singes, il n'en est pas ainsi du second, et je crains bien que...

— Que les babouins ou autres ne lui aient rompu les os!... répondit Max Huber. A la façon dont ils nous ont accueillis hier, on peut juger si ce sont des êtres civilisés et s'il est possible qu'ils le deviennent jamais!

— Voyez-vous, Max, j'imagine que les bêtes sont destinées à rester bêtes...

— Et les hommes aussi!... répliqua Max Huber en riant. N'empêche que j'ai un gros

regret de revenir à Libreville sans rapporter des nouvelles du docteur...

— D'accord, mais l'important est pour nous d'avoir traversé cette forêt...

— Ça se fera...

— Soit, mais je voudrais que ce fût fait! »

Du reste, le parcours ne présentait plus que des chances assez heureuses, puisque le radeau n'avait qu'à s'abandonner au courant du rio Johausen. Encore fallait-il que son lit ne fût pas embarrassé de rapides, coupé de barrages, interrompu par des chutes. C'était cette éventualité que redoutait surtout le foreloper.

En ce moment, il appela ses compagnons pour le déjeuner. Llanga revint presque aussitôt, rapportant quelques œufs de canard, qui furent réservés au repas de midi. Grâce au morceau d'antilope, il n'y aurait pas lieu de renouveler la provision de gibier avant la halte de la méridienne.

« Eh! j'y songe, déclara John Cort, pour ne pas avoir inutilement dépensé nos munitions, pourquoi ne pas utiliser la chair des singes?...

— Ah! pouah! fit Max Huber.

— Voyez-vous ce dégoûté...

— Quoi, mon cher John, des côtelettes de gorille, des filets de chimpanzé, des gigots de mandrille...

— Ce n'est pas mauvais, affirma Khamis. Les indigènes ne font point fi d'une grillade de ce genre.

— Et j'en mangerais s'il le fallait... dit John Cort.

— Anthropophage! s'écria Max Huber. Manger presque son semblable...

— Merci, Max!... »

En fin de compte, on abandonna aux oiseaux de proie les quadrumanes tués pendant la bataille. La forêt de l'Oubanghi possédait assez de ruminants et de volatiles pour que l'on ne fit pas aux représentants de l'espèce simienne l'honneur de les introduire dans un estomac humain.

Khamis éprouva de sérieuses difficultés à tirer le radeau du remous afin de doubler la pointe.

Tous s'employèrent à la manœuvre, qui

demanda près d'une heure. On avait dû couper de jeunes baliveaux, puis les ébrancher afin d'en faire des espars au moyen desquels on s'écarta de la berge. Le remous y maintenait le radeau. Si la bande fût revenue à cette heure, il n'aurait pas été possible d'éviter son attaque en se rejetant dans le courant. Sans doute, ni le foreloper ni ses compagnons ne fussent sortis sains et saufs de cette lutte trop inégale.

Enfin, après mille efforts, le radeau atteignit l'extrémité de la pointe, la tourna et commença à redescendre le cours du rio Johausen.

La journée promettait d'être belle. Aucun symptôme d'orage à l'horizon, aucune menace de pluie. En revanche, une averse de rayons solaires tombait d'aplomb, et la chaleur aurait été torride, sans une vive brise du nord, dont le radeau se fût fort aidé, s'il eût possédé une voile.

La rivière s'élargissait graduellement à mesure qu'elle se dirigeait vers le sud-ouest. Plus de berceau s'étendant sur son lit, plus de branches s'enchevêtrant d'une rive à l'autre. En ces conditions, la réapparition des quadrumanes sur les deux berges n'aurait pas présenté les mêmes dangers que la veille. D'ailleurs, ils ne se montrèrent pas.

Les bords du rio, cependant, n'étaient pas déserts. Nombre d'oiseaux aquatiques les animaient de leurs cris et de leurs vols, canards, outardes, pélicans, martins-pêcheurs et multiples échantillons d'échassiers.

John Cort abattit plusieurs couples de ces volatiles, qui servirent au repas de midi, avec les œufs dénichés par le jeune indigène. Du reste, afin de regagner le temps perdu, on ne fit pas halte à l'heure habituelle et la première partie de la journée ne fut marquée par aucun incident.

Dans l'après-midi, il se produisit une alerte, non sans sérieux motifs.

Il était quatre heures environ lorsque Khamis, qui tenait la godille à l'arrière, pria John Cort de le remplacer et vint se poster debout à l'avant.

Max Huber se releva, s'assura qu'enl dan-

ger ne menaçait ni sur la rive droite, ni sur la rive gauche et dit au foreloper :

« Que regardez-vous donc?... »

— Cela. »

Et, de la main, Khamis indiquait en aval une assez violente agitation des eaux au milieu du courant.

« Encore un remous, s'écria Max Huber, ou plutôt une sorte de maëlstrom de rivière!... Attention à ne point tomber là dedans... »

— Ce n'est pas un remous, répondit Khamis.

— Et qu'est-ce donc?... »

A cette demande répondit presque aussitôt une sorte de jet liquide qui monta d'une dizaine de pieds au-dessus de la surface du rio.

Max Huber, très surpris, s'écria :

« Est-ce que, par hasard, il y aurait des baleines dans les fleuves de l'Afrique centrale?... »

— Non... mais des hippopotames », répliqua le foreloper.

Un souffle bruyant se fit entendre à l'instant où émergeait une tête énorme, des mâchoires armées de fortes défenses, et, pour employer des comparaisons singulières, mais justes, « un intérieur de bouche semblable à une masse de viande de boucherie, et des yeux comparables à la lucarne d'une chaumière hollandaise! » Ainsi se sont exprimés quelques voyageurs particulièrement imaginatifs.

De ces hippopotames, on en rencontre depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au vingt-troisième degré de latitude nord. Ils fréquentent la plupart des rivières de ces vastes régions, les marais et les lacs. Toutefois, suivant une remarque qui a été faite, si le rio Johausen eût été fleuve tributaire de la Méditerranée, il n'y aurait pas eu à se préoccuper des attaques de ces amphibiens, car ils ne s'y montrent jamais, sauf dans le haut Nil.

L'hippopotame est un animal redoutable, bien que doux de caractère. Pour une raison ou pour une autre, lorsqu'il est surexcité, sous l'empire de la douleur, à l'instant où il vient d'être harponné, il s'exaspère, il se précipite avec fureur contre les chasseurs, il les pour-

suit le long des berges, il fonce sur les canots, qu'il est de taille à chavirer et de force à crever, avec ses mâchoires assez puissantes pour couper un bras ou une jambe.

Certes, aucun passager du radeau — pas même Max Huber, si enragé qu'il fût de prouesses cynégétiques, — ne devait avoir la pensée de s'attaquer à un tel amphibie. Il est vrai, l'amphibie pouvait avoir l'envie de les assaillir, et s'il se jetait sur le radeau, s'il le heurtait, s'il l'accablait de son poids qui va parfois à deux mille kilogrammes, s'il l'encornait de ses terribles défenses, que deviendraient Khamis et ses compagnons?...

Le courant était rapide alors, et peut-être valait-il mieux se contenter de le suivre, au lieu de se rapprocher de l'une des rives : l'hippopotame s'y fût dirigé après lui. A terre, d'ailleurs, ses coups auraient été plus facilement évités, puisqu'il est impropre à se mouvoir rapidement avec ses jambes courtes et basses, son ventre énorme qui traîne sur le sol. Il tient plus du cochon que du sanglier. Mais, à la surface du rio, le radeau serait à sa merci ; il le mettrait en pièces, et, à supposer que les passagers eussent, en nageant, gagné les berges sains et saufs, quelle fâcheuse éventualité d'être obligé à construire un second appareil flottant !

« Il faut passer sans être vus, dit Khamis. Étendons-nous, ne faisons aucun bruit, et soyons prêts à nous jeter à l'eau si cela est nécessaire... »

— Je me charge de toi, Llanga », dit Max Huber.

Il fut fait comme avait dit le foreloper. Chacun se coucha sur le radeau que le courant entraînait avec une certaine rapidité. Dans cette position peut-être y avait-il chance de ne point être aperçu de l'hippopotame.

Et ce fut un grand souffle, une sorte de grognement de porc, que tous quatre entendirent quelques instants après, quand les secousses leur indiquèrent qu'ils franchissaient les eaux troublées par l'énorme animal.

Il y eut quelques secondes de vive anxiété. Le radeau allait-il être soulevé par la tête du monstre ou immergé sous sa lourde masse?...

Khamis, John Cort et Max Huber ne furent rassurés qu'au moment où l'agitation des eaux eut cessé en même temps que diminuait l'intensité du souffle, dont ils avaient senti les chaudes émanations au passage. Lorsqu'ils se relevèrent, ils ne virent plus l'amphibie qui s'était replongé dans les basses couches du rio.

Certes, des chasseurs, habitués à lutter contre l'éléphant, qui venaient de faire campagne avec la caravane d'Urdax, n'auraient pas dû s'effrayer de la rencontre d'un hippopotame. Plusieurs fois ils avaient attaqué ces animaux au milieu des marais du haut Oubanghi, il est vrai, dans des conditions plus favorables. A bord de ce fragile assemblage de planches, dont la perte eût été si regrettable, on admettra leurs appréhensions, et ce fut heureux qu'ils eussent évité les attaques de la formidable bête.

Le soir, Khamis s'arrêta à l'embouchure d'un ruisseau de la rive droite. On n'eût pu mieux choisir pour la nuit, au pied d'un bouquet de bananiers, dont les larges feuilles formaient abri. A cette place, la grève était couverte de mollusques comestibles, qui furent recueillis et mangés crus ou cuits, suivant l'espèce. Quant aux bananes, leur goût sauvage laissait à désirer ; mais l'eau du ruisseau, mélangée du suc de ces fruits, produisit une boisson assez agréable et très rafraîchissante.

« Tout cela serait parfait, dit Max Huber, si nous étions certains de dormir tranquillement... Par malheur, il y a ces maudits insectes qui se garderont bien de nous épargner... Faute de moustiquaire, nous nous réveillerons demain pointillés de piqûres ! »

Et, en vérité, c'est ce qui serait arrivé si Llanga n'avait trouvé le moyen de chasser ces myriades de moustiques réunis en nuées bourdonnantes.

Il s'était éloigné en remontant le ruisseau, lorsque sa voix se fit entendre à courte distance.

Khamis le rejoignit aussitôt et Llanga lui montra sur la grève des tas de bouses sèches, laissées par les ruminants, antilopes, cerfs,



buffles et autres, qui venaient d'habitude se désaltérer à cette place.

Or, de mêler ces bouses à un foyer flam-  
bant — ce qui produit une épaisse fumée  
d'une âcreté particulière —  
c'est le meilleur moyen et  
peut-être le seul d'éloigner  
les moustiques. Les indigènes  
l'emploient toutes les fois  
qu'ils le peuvent et s'en trou-  
vent bien.

L'instant d'après, un gros  
tas s'élevait au pied des bana-  
niers. Le feu fut ravivé avec  
du bois mort. Le foreloper y  
jeta plusieurs bouses. Un  
nuage de fumée se dégagea et  
l'air fut aussitôt nettoyé de ces  
insupportables insectes.

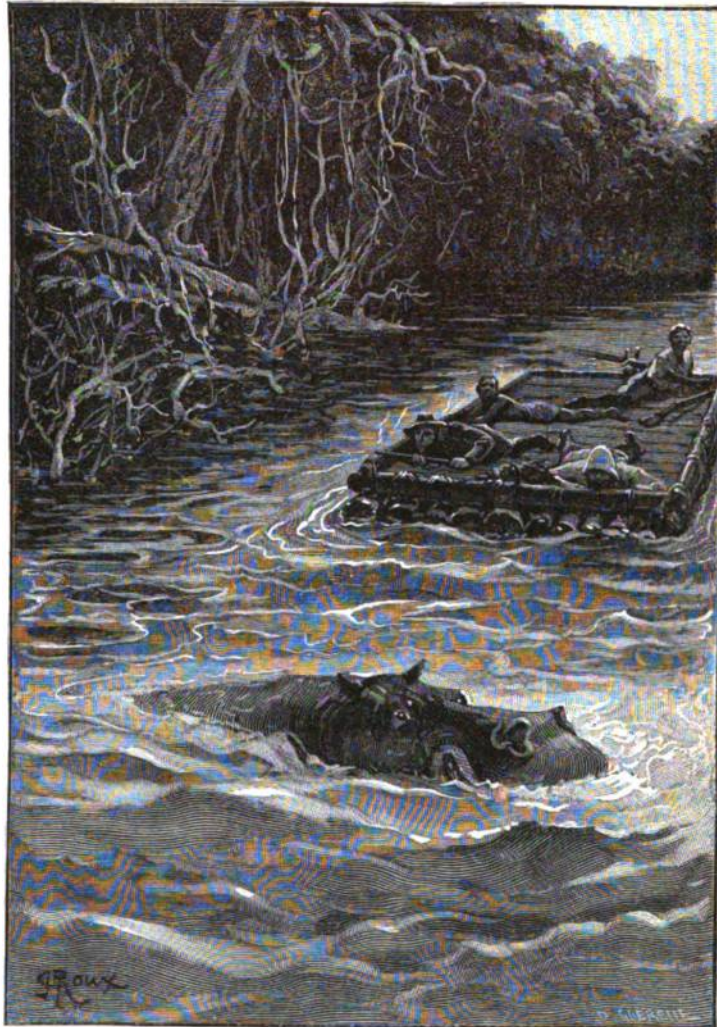
Le foyer dut être entretenu  
pendant toute la nuit par John  
Cort, Max Huber et Khamis,  
qui veillèrent tour à tour.  
Aussi, le matin venu, bien  
remis grâce à un bon som-  
meil, ils reprirent dès le  
petit jour la descente du rio  
Johausen.

Rien n'est variable comme  
le temps sous ce climat d'Afri-  
que équatoriale. Au ciel clair  
de la veille succédait un ciel  
grisâtre qui promettait une  
journée pluvieuse. Il est vrai,  
les nuages se tenaient dans les  
basses zones. Aussi ne tomba-t-il qu'une pluie  
fine, simple poussière liquide, néanmoins fort  
désagréable à recevoir.

Par bonheur, Khamis avait eu une excel-  
lente idée. Ces feuilles de bananier, de l'es-  
pèce « enseté » sont peut-être les plus  
grandes de tout le règne végétal. Les noirs  
s'en servent pour la toiture de leurs pail-  
lottes. Rien qu'avec une douzaine, on pouvait  
établir une sorte de taud au centre du radeau,  
en liant leurs queues au moyen de lianes.  
C'est ce que le foreloper avait fait avant de  
partir. Les passagers se trouvaient donc à

couvert, contre cette pluie tenue, qui glissait  
sur les feuilles.

Pendant la première partie de la journée se  
montrèrent quelques singes le long de la rive



droite, une vingtaine de grande taille, qui  
semblaient enclins à reprendre les hostilités de  
la veille. Le plus sage était d'éviter tout con-  
tact avec eux, et on y parvint en maintenant  
le radeau le long de la rive gauche, moins  
fréquentée par les bandes de quadrumanes.

John Cort fit judicieusement observer que  
les relations devaient être rares entre les  
tribus simiennes des deux rives, puisque la  
communication ne pouvait s'établir que par  
les ponts de branchages et de lianes, malai-  
sément praticables même à des singes.

On « brûla » la halte de la méridienne, et,

dans l'après-midi, le radeau ne s'arrêta qu'une seule fois, afin d'embarquer une antilope sassabis que John Cort avait abattue derrière un fouillis de roseaux, près d'un coude de la rivière.

A ce coude, le rio Johausen, obliquant vers le sud-est, modifiait presque à angle droit sa direction habituelle. Cela ne laissa pas d'inquiéter Khamis, de se voir ainsi rejeté dans l'est de la grande forêt, alors que le terme du voyage se trouvait à l'ouest, du côté de l'Atlantique. Évidemment, on ne pouvait mettre en doute que le rio Johausen fût un tributaire de l'Oubanghi, mais d'aller chercher ce confluent à quelques centaines de kilomètres au centre du Congo indépendant, quel immense détour ! Par bonheur, après une heure de navigation, le foreloper reconnu, grâce à son instinct d'orientation, — car le soleil ne se montrait pas, — que le cours d'eau reprenait sa direction première. Il était donc permis d'espérer qu'il entraînerait le radeau jusqu'à la limite du Congo français, d'où il serait aisé de gagner Libreville.

A six heures et demie, d'un vigoureux coup de godille, Khamis accosta la rive gauche, au fond d'une étroite crique, ombragée sous les larges frondaisons d'un cail-cèdrat, d'une espèce identique à l'acajou des forêts sénégalaises.

Si la pluie ne tombait plus, le ciel ne s'était pas dégagé de ces brumailles dont le soleil n'avait pu percer l'épaisseur. Il n'en faudrait pas inférer que la nuit serait froide. Un thermomètre eût encore marqué de vingt-cinq à vingt-six degrés au-dessus du zéro centigrade. Le feu pétilla bientôt entre les pierres de la crique, et ce fut uniquement pour les exigences culinaires, le rôtissage d'un quartier de sassaby. Cette fois, Llanga eût vainement cherché des mollusques afin de varier le menu, ou des bananes pour édulcorer l'eau du rio Johausen, lequel, malgré une certaine ressemblance de nom, ainsi que le fit observer Max Huber, ne rappelait en aucune façon le Johannisberg de M. de Metternich. En revanche, on pourrait se débarrasser des moustiques par le même procédé que la veille

A sept heures et demie, il ne faisait pas encore nuit. Une vague clarté se reflétait dans les eaux de la rivière. A sa surface flottaient des amas de roseaux et de plantes, des troncs d'arbres, arrachés des berges.

Tandis que John Cort, Max Huber et Khamis préparaient la couchée, entassant des brassées d'herbes sèches au pied de l'arbre, Llanga allait et venait sur le bord, s'amusant à suivre cette dérive d'épaves flottantes.

En ce moment apparut en amont, à une trentaine de toises, le tronc d'un arbre de taille moyenne. Pourvu de toute sa ramure, il avait été brisé à cinq ou six pieds au-dessous de sa fourche, où la cassure était fraîche encore. Autour de ces branches, dont les plus basses traînaient dans l'eau, s'entortillait un feuillage assez épais, quelques fleurs, quelques fruits, toute une verdure qui avait survécu à la chute de l'arbre.

Très probablement, cet arbre avait été frappé d'un coup de foudre pendant le dernier orage. De la place où s'implantaient ses racines, il était tombé sur la berge ; puis, glissant peu à peu, dégagé des roseaux, saisi par le courant, entraîné dans le milieu du lit, il dérivait de conserve avec les nombreux débris à la surface du rio Johausen.

Ces réflexions, il ne faudrait pas s'imaginer que Llanga les eût faites ou fût capable de les faire. Ce tronc, il ne l'aurait pas plus remarqué que les autres animés du même mouvement, si son attention n'eût été attirée d'une façon toute spéciale.

En effet, dans l'interstice des branches, Llanga crut apercevoir une créature vivante, qui faisait des gestes comme pour demander du secours. Au milieu de la demi-obscurité, il ne put distinguer l'être en question. Était-il d'origine animale?...

Très indécis, il allait appeler Max Huber et John Cort, lorsqu'il se produisit un nouvel incident.

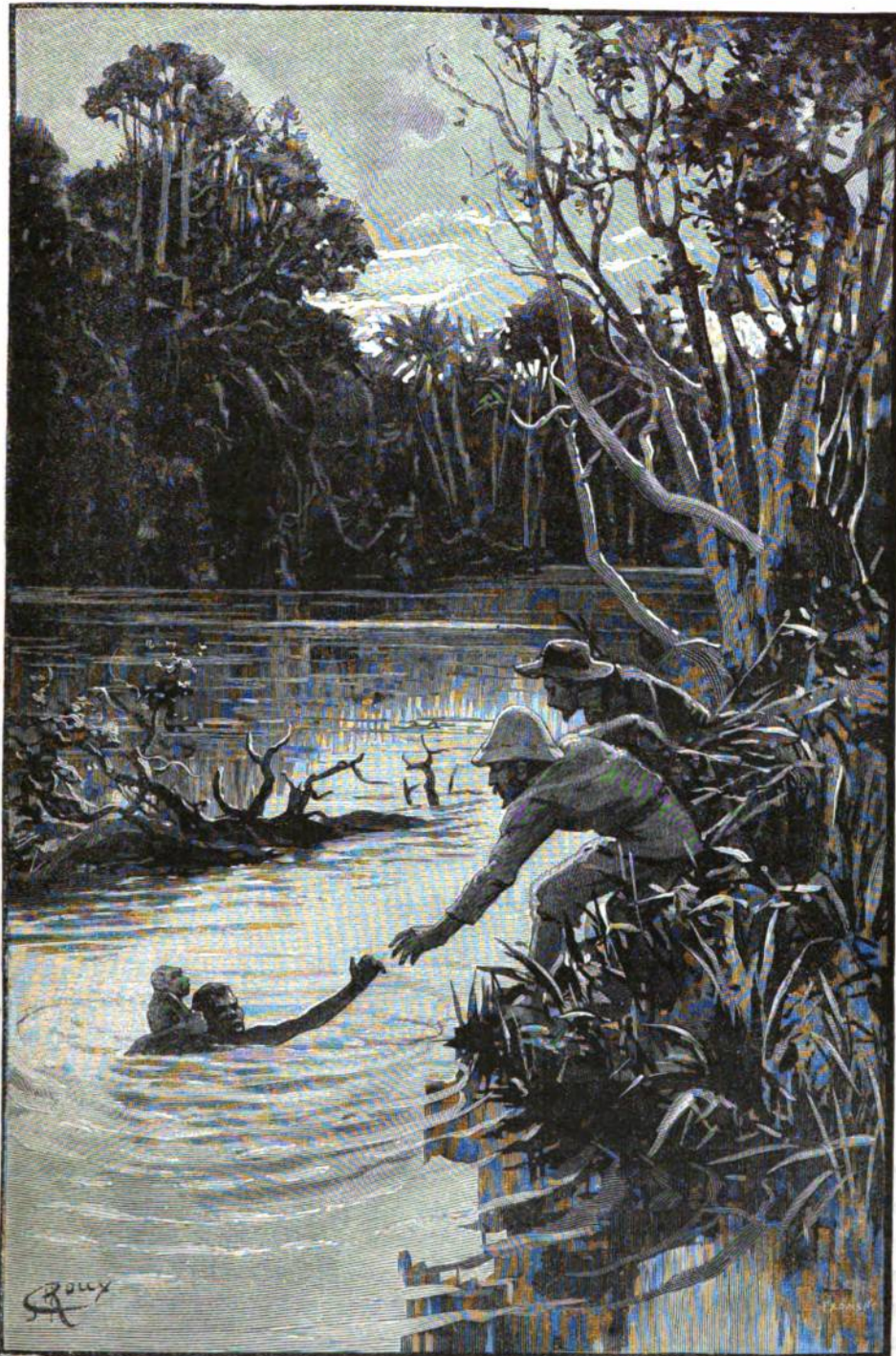
Le tronc ne se trouvait plus qu'à une quarantaine de mètres, en obliquant vers la crique, où était accosté le radeau.

En ce moment, un cri retentit, un cri singulier, ou plutôt une sorte d'appel désespéré,



comme si quelque être humain eût demandé  
aide et assistance.

l'évidente intention de gagner la berge.  
Llanga crut reconnaître un enfant, d'une



EH! LANGA, QU'ES-TU ALLÉ REPÊCHER LÀ? (Page 200.)

Puis, à l'instant où le tronc passait devant  
la crique, cet être, s'élançant hors du bran-  
chage, se précipita dans le courant avec

taille inférieure à la sienne. Cet enfant avait  
dû se trouver sur l'arbre au moment de sa  
chute. Savait-il nager?... Très mal dans tous



les cas et pas assez pour atteindre la berge. Visiblement ses forces le trahissaient. Il se débattait, paraissait, disparaissait, et, par intervalles, un cri singulier, une sorte de gloussissement, s'échappait de ses lèvres.

Par instinct, par un sentiment d'humanité, sans prendre le temps d'appeler, Llanga se jeta dans le rio, et gagna la place où l'enfant venait de s'enfoncer une dernière fois.

A ce moment, John Cort et Max Huber, qui avaient entendu le premier cri, accoururent sur le bord de la crique. Apercevant Llanga qui soutenait un corps à la surface de la rivière, ils lui tendirent la main pour l'aider à remonter sur la berge.

« Eh ! Llanga, s'écria Max Huber, qu'es-tu allé répêcher là ?... »

— Un enfant... mon ami Max, un enfant... Il allait se noyer...

— Un enfant?... répéta John Cort.

— Oui, mon ami John ! »

Et Llanga s'agenouilla près du petit être qu'il venait de sauver.

Max Huber se pencha afin de l'observer de plus près.

« Ce n'est pas un enfant !... s'écria-t-il en se relevant.

— Qu'est-ce donc ?... demanda John Cort.

— Un petit singe... un rejeton de ces abominables grimaciers qui nous ont assaillis !... Et

c'est pour le tirer de la noyade que tu as risqué de te noyer, Llanga ?... »

— Un enfant... si... un enfant !... répétait Llanga.

— Non, te dis-je, et je t'engage à l'envoyer rejoindre sa famille dans les bois. »

Mais, était-ce donc qu'il ne crût pas à ce qu'affirmait son ami Max, Llanga s'obstinait à voir un enfant dans le petit être qui lui devait la vie, et qui n'avait pas encore repris connaissance. Aussi, n'entendant pas s'en séparer, il le souleva entre ses bras. Au total, le mieux était de le laisser faire à sa guise. Après l'avoir rapporté au campement, afin de l'y réchauffer, Llanga s'assura que l'enfant respirait encore, il le frictionna, puis il le coucha sur l'herbe sèche, attendant que ses yeux se rouvrirent.

La veillée organisée comme d'habitude, les deux amis ne tardèrent pas à s'endormir, tandis que Khamis resterait de garde jusqu'à minuit.

Llanga ne put se livrer au sommeil. Inquiet, il épiait les plus légers mouvements de son protégé, étendu près de lui, il lui tenait les mains, il écoutait sa respiration si faible... Et quelle fut sa surprise, lorsque, vers onze heures, il entendit ce mot prononcé d'une voix faible : « Ngora... ngora ! » comme si cet enfant eût appelé sa mère !

## XI

### La journée du 19 mars.

A cette dernière halte, il y avait lieu d'estimer que le parcours s'était effectué sur deux cents kilomètres, moitié à pied, moitié en descendant le rio Johausen. En restait-il encore autant pour atteindre l'Oubanghi ?... Non, dans l'opinion du foreloper, et cette seconde partie du voyage serait rapidement faite, à la condition que nul obstacle n'arrêtât le radeau.

On s'embarqua dès le point du jour avec le petit passager supplémentaire, dont Llanga n'avait pas voulu se séparer. Après l'avoir transporté sous le toit de feuillage, il voulut demeurer près de lui, espérant que ses yeux allaient se rouvrir.

Que ce fût un membre de la famille des

quadrumanes du continent africain, chimpanzés, orangs, gorilles, mandrilles, babouins et autres, cela ne faisait pas doute dans l'esprit de Max Huber et de John Cort. Ils n'avaient même guère songé à le regarder de plus près, à lui accorder une attention spéciale. Cela ne les intéressait pas autrement. Llanga l'avait sauvé la veille, il désirait le garder, comme on garde un pauvre chien recueilli par pitié, soit ! Qu'il s'en fit un compagnon, rien de mieux, et cela témoignait de son bon cœur. Après tout, puisque les deux amis avaient adopté le jeune indigène, il était bien permis à celui-ci d'adopter un petit singe. Vraisemblablement, d'ailleurs, dès

qu'il trouverait l'occasion de filer sous bois, ce dernier abandonnerait son sauveur avec cette ingratitude dont les hommes n'ont point le monopole.

Il est vrai, si Llanga était venu dire à John Cort, à Max Huber et même à Khamis : « Il parle, ce singe !... Il a répété trois ou quatre fois le mot « ngora », peut-être leur attention eût-elle été éveillée, leur curiosité aussi !... Peut-être l'eussent-ils examiné avec plus de soin... ce petit animal !... Peut-être auraient-ils découvert en lui quelque échantillon d'une race inconnue jusqu'alors, celle des quadrumanes parlants ?...

Mais Llanga se tut, craignant de s'être trompé, d'avoir mal entendu. Il se promit d'observer son protégé et, si le mot « ngora » ou tout autre s'échappait de ses lèvres, il préviendrait aussitôt son ami John et son ami Max.

C'est donc une des raisons pour lesquelles il demeura sous le taud, où il essayait de donner un peu de nourriture à son protégé, qui pouvait être affaibli par un long jeûne. Sans doute, le nourrir serait malaisé, les singes étant frugivores, et Llanga n'avait pas un seul fruit à lui offrir, rien que de la chair d'antilope dont il ne s'accommoderait pas. D'ailleurs une fièvre assez forte ne lui eût pas permis de manger et il restait dans une sorte d'assoupissement.

« Et comment va ton singe ?... demanda Max Huber à Llanga, lorsque celui-ci, une heure après le départ, sortit du taud.

— Il dort toujours, mon ami Max !

— Et tu tiens à le garder ?...

— Oui... si vous permettez...

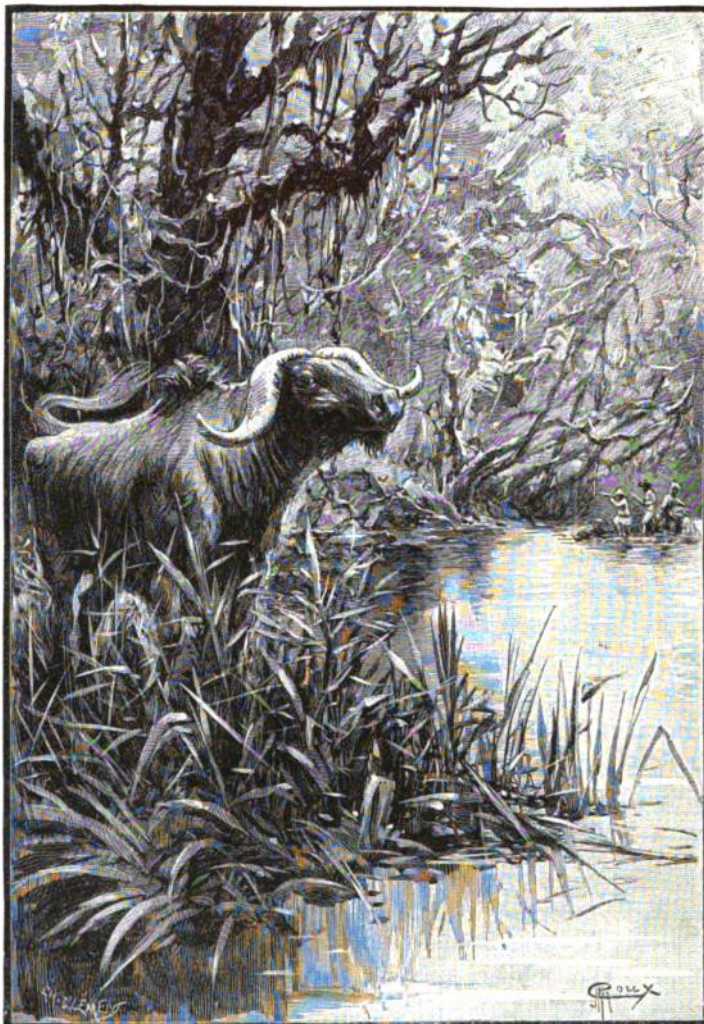
— Je n'y vois aucun inconvénient, Llanga !...

Mais prends garde qu'il ne te griffe...

— Oh ! mon ami Max !

— Il faut se défier !... C'est mauvais comme un chat, ces bêtes-là !...

— Pas celui-ci !... Il est si jeune !... Il a une petite figure si douce !...



— A propos, puisque tu veux en faire ton camarade, occupe-toi de lui donner un nom...

— Un nom ?... Lequel ?...

— Jocko, parbleu !... Tous les singes s'appellent Jocko ! »

Il est probable que ce nom ne convenait pas à Llanga. Il ne répondit rien et retourna près de son protégé.

Pendant cet après-midi, la navigation fut favorisée et on n'eut point à trop souffrir de la chaleur. La couche de nuages était assez épaisse pour que le soleil ne pût la traverser.



Il y avait lieu de s'en féliciter, puisque le rio Johausen coulait parfois à travers de larges clairières. Impossible de trouver abri le long des berges où les arbres étaient rares. Le sol redevenait marécageux. Il eût fallu s'écarter d'un demi-kilomètre à droite ou à gauche pour atteindre les plus proches massifs. Ce que l'on devait craindre, c'était que la pluie ne reprît avec sa violence habituelle, mais le ciel s'en tint à des menaces.

Toutefois, si les oiseaux aquatiques volaient par bandes au-dessus du marécage, les ruminants ne s'y montraient guère. Pendant cette première partie de la journée, pas un ne se laissa voir, d'où vif déplaisir de Max Huber. Aux canards et aux outardes des jours précédents, il eût voulu substituer des antilopes sassabys, inyalas, waterbucks ou autres. Aussi, posté à l'avant du radeau, sa carabine prête, comme un chasseur à l'affût, fouillait-il du regard la rive dont Khamis se rapprochait suivant le caprice du courant.

On dut se contenter des cuisses et ailes des volatiles pour le déjeuner de midi. En somme, on ne s'étonnera pas si ces survivants de la caravane du portugais Urdax commençaient à se fatiguer de leur alimentation quotidienne. Rien que de la viande rôtie, bouillie ou grillée, rien que de l'eau claire, pas de fruits, pas de pain, pas de sel. Du poisson, et si insuffisamment accommodé ! Il leur tardait d'arriver aux premiers établissements de l'Oubanghi, où toutes ces privations seraient vite oubliées, grâce à la généreuse hospitalité des missionnaires.

Ce jour-là, Khamis chercha vainement un emplacement favorable de halte. Les berges, hérissées de gigantesques roseaux, semblaient inabordables. Sur leur base, à demi détrempée, il eût été difficile d'effectuer un débarquement. Le parcours y gagnait, d'ailleurs, puisque le radeau n'interrompit point sa marche.

On navigua ainsi jusqu'à cinq heures. Entre temps, John Cort et Max Huber causaient des incidents du voyage. Ils s'en remémoraient les divers épisodes depuis le départ de Libreville, les chasses intéressantes et fruc-

tueuses dans la région du haut Oubanghi, les grands abatages d'éléphants, les dangers de ces expéditions, dont ils s'étaient si bien tirés pendant deux mois, puis le retour opéré sans encombre jusqu'au tertre des tamarins, les feux mouvants, l'apparition du formidable troupeau de pachydermes, la caravane attaquée, les porteurs en fuite, le chef Urdax écrasé après la chute de l'arbre, la poursuite des éléphants arrêtée sur la lisière de la grande forêt...

« Triste dénouement à une campagne si heureuse jusque-là ! dit John Cort. Et qui sait s'il ne sera pas suivi d'un second non moins désastreux... »

— C'est possible, mais ce n'est pas probable, mon cher John, répondit Max Huber.

— En effet, j'exagère peut-être...

— Assurément, et cette forêt n'a pas plus de mystères que vos grands bois du Far West !... Nous n'avons pas même une attaque des Peaux-Rouges à redouter !... Ici, ni nomades, ni sédentaires, ni Chiloux, ni Denkas, ni Monbottous, ces féroces nomades qui courent les régions du nord-est en criant : viande ! viande ! comme de parfaits anthropophages qu'ils n'ont jamais cessé d'être !... Non, et ce cours d'eau auquel nous avons donné le nom du docteur Johausen, dont j'aurais tant désiré de retrouver la trace, ce rio, tranquille et sûr, nous conduira sans fatigues à son confluent avec l'Oubanghi...

— L'Oubanghi, mon cher Max, que nous eussions également atteint en contournant la forêt, en suivant l'itinéraire de ce pauvre Urdax, et cela dans un confortable chariot, où rien ne nous eût manqué jusqu'au terme du voyage !

— Vous avez raison, John, et cela eût mieux valu !... Décidément, cette forêt, si mystérieuse, est des plus banales, et ne mérite pas la peine d'être visitée !... Ce n'est qu'un bois, un grand bois, rien de plus !... Et, pourtant, elle avait piqué ma curiosité au début.. Vous vous rappelez, ces flammes qui couraient sur sa lisière, ces torches qui brillaient à travers les branches de ses premiers arbres !... Puis, personne !... Où diable ont pu passer ces négros ?... Je me prends parfois à les chercher



dans la ramure des baobabs, des bombax, des tamarins et autres géants de la famille forestière!... Non... pas un être humain...

— Max... dit en ce moment John Cort.

— John... répondit Max Huber.

— Voulez-vous regarder dans cette direction... là-bas, en aval, sur la rive gauche?...

— Quoi?... Un indigène?...

— Oui... mais un indigène à quatre pattes!... Là-bas, au-dessus des roseaux, une magnifique paire de cornes qui se recourbent en carènes... »

L'attention du foreloper venait d'être attirée de ce côté.

« Un buffle... dit-il.

— Un buffle! s'écria Max Huber, en saisissant sa carabine. Voilà un fameux plat de résistance, et si je le tiens à bonne portée!... »

Khamis donna un vigoureux coup de godille. Le radeau s'approcha obliquement de la berge. Quelques instants après, il ne s'en trouvait pas éloigné d'une trentaine de mètres.

« Que de beefsteaks en perspective!... murmurait Max Huber, la carabine appuyée sur son genou droit.

— A vous, le premier coup, Max, lui dit John Cort, et à moi le second... s'il est nécessaire... »

Le buffle ne semblait pas disposé à quitter la place. Arrêté sous le vent du radeau, il reniflait l'air à pleines narines, sans avoir le pressentiment du danger qu'il courait. Comme on ne pouvait pas le viser au cœur, il fallait le viser à la tête, et c'est ce que fit Max Huber, dès qu'il fut assuré de le tenir dans sa ligne de mire.

La détonation retentit, la queue de l'animal tournoya en arrière des roseaux. Un douloureux mugissement traversa l'espace, et non pas le meuglement habituel aux buffles, preuve qu'il avait reçu le coup mortel.

« Ça y est! » s'écria Max Huber, en lançant, avec l'accent du triomphe, cette locution éminemment française.

En effet, John Cort n'eut point à doubler, ce qui économisa une seconde cartouche. La bête, tombée entre les roseaux, glissa au pied de la berge, lançant un jet de sang qui rougit

le long de la rive l'eau si limpide du rio Johausen.

Afin de ne pas perdre cette superbe pièce, le radeau se dirigea vers l'endroit où le ruminant s'était abattu, et le foreloper prit ses dispositions pour le dépecer sur place afin d'en retirer les morceaux comestibles.

Les deux amis ne purent qu'admirer cet échantillon des bœufs sauvages d'Afrique, d'une taille gigantesque. Lorsque ces animaux franchissent les plaines par troupe de deux à trois cents, on se figure quelle galopade furieuse se déchaîne au milieu des nuages de poussière soulevés sur son passage.

C'était un « onja », nom par lequel le désignent les indigènes, un taureau solitaire, plus grand que ses congénères de l'Europe, le front plus étroit, le muffle plus allongé, les cornes plus comprimées. Si la peau de l'onja sert à fabriquer des buffleteries d'une solidité supérieure, si ses cornes servent à faire des tabatières et des peignes, si ses poils rudes et noirs sont employés à rembourrer les chaises et les selles, c'est avec ses filets, ses côtelettes, ses entrecôtes qu'on obtient une nourriture aussi savoureuse que fortifiante, qu'il s'agisse des buffles de l'Asie ou du buffle de l'Amérique. En somme, Max Huber avait eu là un coup heureux. A moins qu'un onja tombe sous la première balle, il est terrible quand il fonce sur le chasseur.

Sa hachette et son couteau aidant, Khamis procéda à l'opération du dépeçage, à laquelle ses compagnons durent l'aider de leur mieux. Il ne fallait pas charger le radeau d'un poids inutile, et trente à quarante kilogrammes de cette chair appétissante devaient suffire à l'alimentation pendant plusieurs jours.

Or, tandis que s'accomplissait ce haut fait cynégétique, Llanga, si curieux d'ordinaire des choses qui intéressaient son ami Max et son ami John, était resté sous le taud, et voici pour quel motif.

Au bruit de la détonation produite par la carabine, le petit être s'était tiré de son assoupissement. Ses bras avaient fait un léger mouvement. Si ses paupières ne s'étaient

pas relevées, du moins, de sa bouche entr'ouverte, de ses lèvres décolorées s'était encore échappé l'unique mot que Llanga eût surpris jusqu'alors :

« Ngora... ngora ! »

Cette fois, Llanga ne pouvait s'y tromper. Le mot arrivait bien à son oreille, avec une articulation singulière et une sorte de grasseyement provoqué par l'r de « ngora ».

Tout ému par l'accent douloureux de cette pauvre créature, Llanga prit sa main brûlante d'une fièvre qui durait depuis la veille. Il remplit la tasse d'eau fraîche et essaya de lui en verser quelques gouttes dans la bouche sans y parvenir. Les mâchoires, aux dents d'une blancheur éclatante, ne se desserrèrent pas. Llanga, mouillant alors un peu de l'herbe sèche étendue sous le taud, bassina délicatement ses lèvres et cela parut lui faire du bien. Sa main pressa faiblement celle qui la tenait, et le mot « ngora » fut encore prononcé.

Et, qu'on ne l'oublie pas, ce mot, d'origine congolaise, les indigènes l'emploient pour désigner la mère... Est-ce donc que ce petit être appelait la sienne ?...

La sympathie de Llanga se doublait d'une pitié bien naturelle, à la pensée que ce mot allait peut-être se perdre dans un dernier soupir !... Un singe ?... avait dit Max Huber. Non ! ce n'était pas un singe !... Voilà ce que Llanga, dans son insuffisance intellectuelle, n'aurait pu s'expliquer.

Il demeura ainsi pendant une heure, tantôt caressant la main de son protégé, tantôt lui imbibant les lèvres d'eau fraîche, et il ne le quitta qu'au moment où le sommeil l'eut assoupi de nouveau.

Alors, Llanga, se décidant à tout dire, quitta le taud et vint se placer près de ses amis, tandis que le radeau, repoussé de la berge, retombait dans le courant.

« Eh bien, demanda Max Huber en souriant, comment va ton singe ?... »

Llanga le regarda, comme s'il eût hésité à répondre. Puis, posant sa main sur le bras de Max Huber :

« Ce n'est pas un singe..., dit-il.

— Pas un singe ?... répéta John Cort.

— Allons, il est entêté, notre Llanga !... reprit Max Huber. Voyons ! tu t'es mis dans la tête que c'était un enfant comme toi...

— Un enfant... pas comme moi, ... mais un enfant...

— Écoute, Llanga, reprit John Cort, et plus sérieusement que son compagnon, tu prétends que c'est un enfant ?...

— Oui... il a parlé... cette nuit...

— Il a parlé ?...

— Et il vient de parler tout à l'heure...

— Et qu'a-t-il dit, ce petit prodige ?... demanda Max Huber.

— Il a dit « ngora »...

— Quoi !... ce mot que j'avais entendu ?... s'écria John Cort, qui ne cacha pas sa surprise.

— Oui... « ngora », affirma le jeune indigène.

Il n'y avait que deux hypothèses : ou Llanga avait été dupe d'une illusion, ou il avait perdu la tête.

« Vérifions cela, dit John Cort, et pourvu que cela soit vrai, ce sera tout au moins de l'extraordinaire, mon cher Max ! »

Tous deux pénétrèrent sous le taud et examinèrent le dormeur.

Assurément, à première vue, on aurait pu affirmer que ce petit être était un singe. Mais, ce qui frappa tout d'abord John Cort, c'est qu'il se trouvait en présence non d'un quadrumane, mais d'un bimane. Or, depuis les dernières classifications généralement admises de Blumenbach, on sait que seul l'homme appartient à cet ordre dans le règne animal. Cette singulière créature ne possédait que deux mains, alors que tous les singes, sans exception, en ont quatre, et ses pieds paraissaient conformés pour la marche, n'étant point préhensifs, comme ceux des types de la race simienne.

John Cort, en premier lieu, le fit remarquer à Max Huber.

« Curieux... très curieux ! » répliqua celui-ci.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

# LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

## CHAPITRE VII (Suite.)

Une flottille de bateaux de plaisance, aux voiles blanches ou roses, excita l'admiration de la fillette.

« Ils viennent de Cannes, ces promeneurs, expliqua son cousin; ils vont aux Iles comme nous; mais ces barques ont beau être plus élégantes que la *Provence*, si Raybaud voulait, elles ne pourraient pas nous suivre.

— Certainement, appuya le marin flatté, ma barque marche mieux que ces joujoux; mais nous ne sommes pas aux régates. Arrêtons-nous pour dire deux mots aux poissons qui frétilent là au fond. »

Norbert ouvrit sa hotte et en sortit avec précaution les lignes montées dont il s'agissait d'amorcer les hameçons.

Habitué aux manières brouillonnes de Marthe, il n'osa d'abord confier qu'une ligne à Irène, qui désirait l'aider; mais les petits doigts de l'adroite fillette firent merveille. L'île Sainte-Marguerite se dressait à quelque distance; on mit en panne au milieu des rochers qui l'entourent.

« A l'ouvrage! dit gaiement Raybaud, et surtout pas de bruit; si messieurs les poissons nous entendent, adieu la bouillabaisse! »

Au plaisir de la pêche s'ajouta, pour Norbert, celui d'avoir une aide aussi intelligente que sa cousine. Les yeux fixés sur les flottes, ce fut elle qui, la première, s'aperçut qu'un de ces morceaux de liège remuait. En pêcheur

adroit, le jeune garçon attendit quelques secondes, puis ferra d'un coup sec.

O triomphe! quand il eut amené la ligne, il jeta sur le pont une superbe rascasse aux



écailles mordorées, à la tête luisante et dure comme un casque.

« Vite à votre poste! cria Raybaud aux deux enfants, qui ne se lassaient pas d'admirer cette première prise. Ça mord! ça mord! »



Ils retournèrent à leurs lignes, et « ça mordit » si bien qu'en moins d'une heure et demie le panier de Nanette contenait la plus jolie collection de poissons de roche qu'un amateur de bouillabaisse puisse rêver.

Bientôt on accosta. Pendant que Louis amarrait le bateau, sa mère débarqua les provisions. Quel plaisir nouveau et inconnu de l'heureuse Irène que les apprêts de ce repas en plein air !... Sur la plage, Raybaud creusa un trou dans le sable, le garnit de pierres; sa femme alluma le feu, et la « pignate » destinée aux poissons ne tarda pas à chanter sur ce fourneau improvisé. Norbert et la fillette se chargèrent de préparer la salle à manger sous un beau pin parasol, à la lisière du bois qui couvre une partie de l'île. Un pâté doré, du vin frais, d'excellent nougat noir complétaient le régal, auquel les convives firent honneur, la traversée leur ayant singulièrement ouvert l'appétit.

« Irène, demanda le jeune garçon, comment faisiez-vous au bord de la Foux pour tenir votre langue, qui est si bien pendue ? »

Elle secoua la tête :

« Oh ! ce n'est pas très difficile de se taire avec ceux qui ne vous aiment pas... et vous ne m'aimiez pas, dites, Norbert; vous me détestiez presque... »

— Non, non; mais je suis ravi que nous nous connaissions mieux !

— Et moi donc ! »

Le repas terminé, Norbert voulut montrer à sa cousine la fameuse allée d'eucalyptus géants, qui mène à la maison forestière; puis il fallut revenir à la *Provence*, qui glissa de nouveau sur la mer d'azur, ramenant nos amis au port. Les enfants convinrent de nouveau qu'ils se verraient près de la Foux-aux-Roses, et ce fut l'esprit plein de ce projet qu'Irène donna une dernière poignée de main à son cousin. Accompagné de Raybaud, celui-ci, aussitôt débarqué, courut au chemin de fer rejoindre M. Brial.

« Ah ! la belle, la délicieuse journée ! répétait la fillette, que Nanette emmenait vers la demeure de Louis; quel dommage que la pauvre tante Dor n'ait pas pu en jouir !

— Misé Raybaud, une lettre pour la petite demoiselle; le facteur me l'a confiée », cria une voisine, au moment où elles rentraient.

Elle remit à l'enfant une enveloppe sur laquelle s'étalait la grande écriture de la tante Dorothée.

« C'est de ma tante; Misé, écoutez », dit Irène.

Et elle lut tout haut :

« Ma chère Irène, voilà déjà le quatrième jour que tu es loin. Marie-Louise me rompt la tête avec ses histoires, sous prétexte que tu n'es pas ici pour l'écouter; Caprice te cherche et miaule sans cesse; tes oiseaux s'envolent dès qu'ils ont mangé, parce qu'ils ne te voient plus. Mais tu sais que je suis ferme; j'étais décidée, malgré cela, à te laisser en exil jusqu'à ce que tu eusses promis de ne plus pleurnicher. Si je change d'avis, c'est uniquement pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Jouvenet, qui est fort aimable, et à cette petite Nadine, qui raisonne mieux que toi! Prie donc Nanette de te ramener le plus tôt possible; j'irai te chercher demain matin à la gare, et, une autre fois, ne t'avise pas de pleurer, car, je t'en préviens, je serai plus ferme que jamais !

« Ta tante,

« DOROTHÉE LISSAC. »

« C'est tout de même drôle, Misé, dit Irène après avoir fait le tour de la chambre en dansant, tante Dor répète toujours qu'elle est ferme, et, quand elle s'est fâchée très fort, elle finit par m'accorder ce que je désire, comprenez-vous cela ? »

Nanette embrassa l'enfant et répondit en souriant :

« Oui, je le comprends, parce que je connais M<sup>lle</sup> Dorothée depuis sa jeunesse; c'est avec sa tête qu'elle se fâche, tandis que c'est son cœur qui cède... et, comme vous avez ce cœur-là tout entier, ma belle pichoune, vous pourrez obtenir d'elle des choses bien plus difficiles que de voir cette petite Nadine... »

— Plus difficiles ?...

— Comme de faire la paix avec M. Honoré...

— Oh! Nanette, ce serait trop beau! » s'écria Irène dans un élan joyeux, en voyant sa compagne remuer la tête d'un air approbatif.

La nièce de M<sup>lle</sup> Lissac, s'endormant ce

soir-là bercée par une grande espérance, rêva que la Foux-aux-Roses n'était plus qu'un tout petit ruisseau au-dessus duquel M. Brial et sa tante se donnaient la main.

## CHAPITRE VIII

Sur le quai de la gare, M<sup>lle</sup> Dorothee se promenait en agitant son parasol café au lait...

« Salut, mademoiselle Lissac! lui dit un gros homme à mine réjouie, vous prenez peut-être comme moi le train de neuf heures et demie? »

— Moi, monter en wagon! répliqua fièrement la tante d'Irène. Fouque, mon bon, vous perdez l'esprit!

— Pourquoi donc, mademoiselle? les chemins de fer sont faits pour tout le monde...

— Dites plutôt qu'on a inventé cette infernale machine pour les fous et les imprudents!... Et comme, Dieu merci, je suis une femme raisonnable, elle m'inspire une horreur!... vous le savez bien, je vous l'ai dit plus de vingt fois.

— Pardon, j'avais oublié, répondit poliment Fouque; c'est pourtant agréable de faire des lieues vite et sans fatigue...

— Assez là-dessus!... j'ai trop de fermeté pour changer d'avis, prononça la vieille demoiselle, très solennelle; je viens au-devant de ma petite nièce, qui a passé quelques jours à Antibes. »

« Oser dire que les chemins de fer vont vite! grommela-t-elle encore quand Fouque l'eut quittée pour aller prendre son billet. Je ne m'en aperçois guère, moi qui attends là depuis trois quarts d'heure... Enfin! voici la fumée de la locomotive... oh! quel sifflet perçant!... oh! que cette fumée est âcre et noire!... faut-il que j'aie hâte de voir cette petite sotte pour supporter des choses pareilles! »

Elle avançait à grandes enjambées le long du train à peine arrêté, lorsque sa nièce, qui avait reconnu l'ombrelle café au lait, lui sauta au cou en s'écriant :

« Bonjour, tante Dor! embrasse-moi vite! t'es-tu beaucoup ennuyée? »

— Bonjour, enfant, ne me serre pas si fort,

tu chiffonnes ma collerette... Quelle idée te fais-tu donc qu'une personne sensée puisse s'ennuyer comme les petites filles capricieuses! riposta M<sup>lle</sup> Lissac d'un air digne tout en lui rendant ses caresses; si je n'avais écouté que ma fermeté, tu aurais pu rester là-bas jusqu'à Pâques; mais M<sup>me</sup> Jouvenet, Nadine, Marie-Louise, Caprice, les oiseaux... tout le monde... étaient contre moi; alors, pour avoir la paix, j'ai consenti à te faire revenir. »

Afin de mieux cacher la joie qu'elle éprouvait, la tante Dor s'empressa de remercier les Raybaud des soins qu'ils avaient donnés à sa nièce, choisit un commissionnaire pour porter la malle de la voyageuse, et, tenant Irène par la main, reprit la route de sa bastide. Quel ne fut pas l'étonnement de la fillette quand, au lieu de monter tout droit à sa chambre déposer ses vêtements de sortie, sa tante s'arrêta devant la barrière et dit à Marie-Louise, qui accourait avec des exclamations joyeuses :

« Assez de train comme cela, ma fille; ne dirait-on pas que le retour de cette gamine est une fête pour nous? Va vite nous ouvrir l'écurie... et toi, Irène, suis-nous. »

— A l'écurie, tante, sans ôter nos chapeaux?... pour quoi donc faire?

— Te tairas-tu, raisonneuse? si je te dis de venir, c'est qu'il y a quelque chose à voir par ici. »

Ce « quelque chose », Irène ne l'eût pas deviné seule, jusqu'alors sa tante ne lui avait jamais fait d'autre cadeau qu'une petite montre d'argent. Les mains jointes, le visage exprimant à la fois la surprise et la joie, elle contemplait un âne de très petite espèce, frisé, coquettement harnaché et attelé à un bijou de charrette anglaise.

« Voilà de quoi promener Nadine Jouvenet,

dit M<sup>lle</sup> Dorothée en levant le doigt d'un air sévère; j'ai décidé, avec la mère de cette enfant, que vous vous verriez chaque semaine; mais ne t'avise jamais d'aller à Beau-Soleil avec elle, je suis trop ferme pour plaisanter quand on me désobéit!

— Oh! tante, bonne tante Dor! je ne sais comment te remercier! s'écria Irène dans un transport de joie. Laisse-moi t'embrasser encore!

— C'est bon, c'est bon, nous avons le temps! Monte plutôt dans ta charrette, que je voie si tu sauras t'y prendre. »

L'expérience fut satisfaisante : M<sup>lle</sup> Lissac, qui avait suivi des yeux l'équipage et la conductrice, se frotta les mains avec satisfaction.

Pendant que Marie-Louise détélaît, l'âne, caressé et complimenté par sa nouvelle maîtresse, fit mille gentilleses.

« A présent, ordonna la tante Dor, rentre défaire ta malle et ranger tout en ordre; puis, après déjeuner, tu auras ta tâche de couture et tes leçons à apprendre comme d'ordinaire.

— Et Caprice, que je n'ai pas encore vue... et mes oiseaux, auxquels je veux préparer un régal; viendras-tu avec moi jusqu'au chêne vert, tante?

— Nous verrons!... faut-il donc s'occuper de toi toute la journée à présent?... vas-tu déjà mettre la maison à l'envers? » gronda M<sup>lle</sup> Lissac en s'éloignant...

« C'est égal, continua-t-elle plus bas, Raybaud avait raison et je commence à croire que la petite est heureuse de revenir près de sa vieille tante. »

Tant que dura le déjeuner, Irène babilla et M<sup>lle</sup> Dorothée l'écouta complaisamment sans songer une seule fois à l'interrompre. Les oiseaux, qui avaient reconnu leur jeune amie, le nom de Vol-au-Vent qu'on choisit pour l'âne après force réflexions, puis les impressions de voyage d'Irène, étaient des sujets aussi intéressants pour l'une que pour l'autre.

« Non, disait la fillette, avant d'avoir voyagé, je ne me figurais pas, quand je voyais filer le chemin de fer, qu'il vous emporte si

vite et vous berce si doucement. A peine a-t-on le temps de regarder les maisons, les vignes, les champs, qu'ils disparaissent... Es-tu bien sûre, tante Dor, que cela te secoue horriblement?

— Très sûre, mademoiselle.

— C'est étonnant, moi je ne sens qu'un léger balancement... peut-être le train que tu avais pris était-il composé de mauvais wagons? »

M<sup>lle</sup> Dorothée toussa : jamais elle n'avait consenti à prendre le train; Irène, qui le savait fort bien, pinça les lèvres pour ne pas rire, mais pensa qu'il était prudent de changer de sujet.

« Le bateau de Louis, c'est tout autre chose que le chemin de fer, continua-t-elle, ça glisse sans bruit ni secousse... à moins de regarder au loin, on ne s'aperçoit pas qu'il avance; pourtant, c'est un excellent marcheur; j'ai vu une foule de jolies barques qui venaient de Cannes, peintes en bleu, en vert, en rose, avec des voiles de couleur; eh bien, nous serions arrivés avant elles. Seulement Raybaud a voulu pêcher les poissons de notre bouillabaisse. Oh! c'est cela qui a été le plus amusant. Nous... »

Ici la fillette s'arrêta, baissa le nez sur son assiette et ajouta d'un ton moins assuré :

« Tu dois être fatiguée; une autre fois je te raconterai notre pêche. »

Comme le repas était terminé, elle courut se mettre à sa tâche de couture. M<sup>lle</sup> Lissac prit sa capeline et sortit pour inspecter des champs de violettes très éloignés où la récolte allait bientôt commencer.

Irène travaillait en silence, sans répondre aux agaceries de sa chatte et au bavardage de Marie-Louise, qui allait et venait. Elle se sentait mal à l'aise depuis qu'au milieu de son récit le nom de Norbert avait failli lui échapper. C'était la première fois qu'elle avait un secret pour sa tante Dor!... Plus elle y réfléchissait, plus cela lui paraissait lourd et pénible! Comment regarder la vieille demoiselle en face et ne pas lui dire la vérité tout entière, comment lui dire cette inquiétante vérité sans la fâcher, surtout sans être ac-



cusée de désobéissance et d'ingratitude!...

Tant que l'ourlet que la petite fille tenait à la main ne fut pas achevé, elle se posa successivement ces questions redoutables avec de gros soupirs en guise de points d'interrogation, puis, lorsque l'aiguille eut mordu l'étoffe pour la dernière fois, elle jeta son ouvrage dans sa corbeille et partit en courant vers le bois d'orangers. La Foux chantait sur son lit de pierres comme pour souhaiter la bienvenue à son amie, qui ne put s'empêcher de sourire en la revoyant; mais presque aussitôt une voix joyeuse domina le gazouillis de l'eau :

« Hourrah! cousinette! disait cette voix, j'aurais parié que j'allais vous trouver ici quand Nanette Raybaud m'a appris qu'elle vous avait ramenée ce matin; aussi je reviens par le chemin le plus long; ma visite vous fait-elle plaisir? »

Norbert, en costume d'écolier, sa serviette gonflée de livres et de cahiers sous le bras, était sur l'autre bord de la rivière, agitant son béret.

« Oh! oui, un très grand plaisir, répondit Irène, dont l'air piteux contrastait avec les paroles, d'abord parce que je commence à beaucoup vous

aimer, et puis pour autre chose... vous êtes plus âgé, vous saurez mieux que moi... voyons, qu'est-ce qui vous semble le plus mal, de tromper quelqu'un ou de mentir?...

— La drôle de question, fit le jeune garçon en riant, on ne peut guère tromper sans mentir, et quand on ment c'est pour tromper.

— Alors, l'un est aussi mal que l'autre...

— Certainement, père dit toujours que les honnêtes gens ne font pas de pareilles choses.

— Voilà tout juste ce que je pense, reprit Irène avec un grand soupir, et ce qui est sur-

tout affreux, c'est de tromper une personne qui vous aime beaucoup... comme tante Dor par exemple... Elle m'accorde d'avoir Nadine pour amie, elle me donne une jolie charrette avec un âne pas plus haut que ça; elle gronde,



gronde très fort d'un air pas sévère du tout, parce que cela la rend heureuse de me revoir, eh bien, pendant le déjeuner, en lui racontant mon voyage, je me suis arrêtée court au moment où j'allais prononcer votre nom; je me suis sentie honteuse comme si je venais de dire un gros mensonge... et, quand tante Dor m'a regardée, j'ai cru qu'elle allait lire dans mes yeux que vous étiez avec nous sur le bateau de Louis!... Oui, je comprends pourquoi à présent : on ment sans parler quand on laisse croire ce qui n'est pas vrai ! Qu'est-ce

que vous feriez à ma place, Norbert, pour réparer cela?

— Je raconterais franchement à ma tante ce qui s'est passé, je lui expliquerais que ce n'est pas de ma faute si mon cousin était caché à bord.

— Expliquer!... ah! ce serait bien trop long, tante Dor ne m'en laisserait pas le temps, elle serait tout de suite en colère!...

— Pauvre cousinette! papa avait raison : quand je lui ai conté ce que j'avais fait, il a haussé les épaules en disant : « Je crains que cela n'attire une punition à ta petite cousine ;... Dorothée ne plaisante pas là-dessus !... » Croyez-vous vraiment qu'elle vous punirait?

— J'en suis presque sûre, mais ça ne fait rien...

— Cela fait beaucoup, au contraire, puisque c'est de ma faute! se récria le jeune garçon. Je ne puis pas souffrir que d'autres attrapent des punitions à ma place, surtout une fille... cependant j'ai une idée, une idée que papa trouverait bonne. Au revoir, cousine!

Sans laisser à Irène le temps d'ajouter un mot, Norbert lui fit un signe d'encouragement et dégringola de toute la vitesse de ses jambes le Chemin-aux-Roses.

« Bon, le voilà parti! soupira-t-elle surprise, si c'est comme cela qu'il me donne son idée, il me faudra m'en passer; mais, bah! les meilleures idées du monde n'empêcheraient pas ma tante d'être fâchée contre moi... et aussi contre le brave Raybaud... »

Irène, tout en parlant, avait sauté sur une pierre pour apercevoir son cousin le plus longtemps possible; quand il eut disparu, elle vint se rasseoir au bord de l'eau en répétant :

« Où peut-il courir comme ça ? »

Le Chemin-aux-Roses aboutissait à une route très étroite qui côtoyait encore la petite rivière; Norbert, loin de ralentir sa course, enfila cette route et ne s'arrêta qu'à l'endroit où trois énormes pierres jetées de distance en distance dans la Foux, permettaient aux plus agiles de la traverser à pied sec sans aller chercher la passerelle à deux cents mètres plus loin. En quatre bonds, notre ami

fut de l'autre côté, sur la lisière d'un immense champ de violettes dont le parfum se répandait délicieusement.

« Oh! oh! fit-il en aspirant l'air embaumé, ils sentent bon les champs de la cousine Lissac, les fleurs sont à point pour la cueillette; si la récolte est commencée dans sa campagne, elle n'est pas à la bastide; il faut pourtant que je la trouve... »

— Trouver quoi? Qu'est-ce que vous cherchez ici? » dit non loin de lui une voix aigre.

Il se retourna et vit la vieille demoiselle debout à la porte d'une cabane qui bordait le champ. Elle attachait sur lui des regards si sévères que beaucoup d'enfants de son âge eussent reculé en balbutiant, mais Norbert était un garçon qu'on n'intimidait pas lorsqu'il avait en tête un projet généreux. Il fit quelques pas en avant et, retirant poliment son bérêt :

« Salut, cousine Lissac! Je suis Norbert Brial.

— Je le vois très bien sans lunettes : tu as la tournure, les traits et jusqu'aux yeux d'Honoré dans notre jeune temps, mais cela ne m'explique pas de quel droit tu te promènes sur mes terres! repartit la vieille demoiselle d'un ton rogue, dis-moi plutôt ce que tu as perdu?

— Perdu?... répéta Norbert étonné.

— Oh oui! mon garçon, ne fais pas le niais : comme je t'apercevais, je t'ai entendu dire : « Il faut que je la trouve » ; tâche donc de ramasser ce que tu cherchais et file sur l'autre rive, je ne veux pas que ton père me reproche de t'attirer ici.

— D'abord, cousine, papa ne m'a pas défendu d'aller chez vous...

— Te tairas-tu! cria M<sup>lle</sup> Dorothée en lui montrant d'un geste impérieux l'autre bord de la Foux...

— ... Ensuite, je ne peux pas m'en aller comme cela, continua Norbert, puisque c'est vous que je cherchais. »

La pensée que le jeune garçon parlait sérieusement, qu'il avait traversé la rivière pour la rencontrer, parut invraisemblable à M<sup>lle</sup> Lissac; aussi, persuadée qu'il voulait se moquer, elle redressa sa haute taille et s'avança vers lui la main levée :

« Sais-tu bien qu'un enfant comme toi qui raille une personne respectable mérite un maître soufflet... dit-elle avec indignation ; pourtant je ne te toucherai pas, non ; mais à la condition que tu t'en iras tout de suite. »

Norbert, sans faire un mouvement pour éviter la main qui le menaçait, était devenu très rouge et regardait la tante Dor d'un certain air batailleur qui plut singulièrement à celle-ci.

« Oh ! si vous croyez que j'ai peur ! fit-il hardiment, écoutez-moi une toute petite minute et ensuite je vous promets de m'en aller. »

Le bras de M<sup>lle</sup> Lissac retomba, tandis que son visage exprimait une vive satisfaction :

« Tu es un garçon comme je les aime, reprit-elle, pas peureux et obstiné... oui, l'obstination est une excellente chose quand on l'applique à bien faire ; on voit que tu t'appelles Brial ; à ton âge, Honoré eût agi tout comme toi... c'est de famille ; voyons, qu'est-ce que tu peux avoir à me dire ? dépêche, je ne suis pas patiente ! »

Ravi de ce succès inattendu, Norbert raconta aussi brièvement qu'il le put son expédition de la veille, le mécontentement de Raybaud en découvrant sa présence à bord, et les scrupules d'Irène, « qui pourtant n'a rien fait de mal », insista-t-il en terminant.

Pendant ce récit, M<sup>lle</sup> Dorothee, tantôt fronçait les sourcils, tantôt le regardait avec intérêt, elle conclut enfin d'une voix sévère :

« Irène est une sotte de ne m'avoir rien dit ; je suis très ferme, mais je suis juste et ne l'ai jamais punie sans une bonne raison. Raybaud n'est qu'un maladroit de ne pas l'avoir découvert du premier coup derrière ta barrique ; je lui en ferai compliment... Quant à toi, ton espièglerie me rappelle fort celle de ton père autrefois... et, ajouta-t-elle presque bas, je devine que tu as son cœur. »

Elle posa sa main sèche sur les cheveux du jeune garçon, le forçant à lever la tête pour mieux lire sur son visage :

« Va, maintenant », dit-elle avec un soupir.

Norbert, sans mot dire, passa sur l'autre

rive, pendant que la tante d'Irène s'éloignait à grandes enjambées.

Le jeune garçon, très étonné de l'accueil de M<sup>lle</sup> Lissac, mais cependant assez satisfait d'avoir tiré Irène d'embarras, reprit d'un pas allègre la route de Beau-Soleil. Chemin faisant, il réfléchissait, et, selon son habitude, monologuait :

« Vraiment, disait-il, avant de connaître Irène, cela m'eût paru très désagréable d'aller trouver sa tante. Cette cousine Dorothee a beau être revêche, elle est respectable, et je ne l'avais jamais vue sourire... Ce n'est guère encourageant, une personne qui vous regarde avec de grands yeux sévères ; pourtant, quand elle sourit, ce n'est plus la même... Je commence à comprendre que sa nièce l'aime... et si elle voulait... que cela serait agréable de traverser souvent la Foux, comme tout à l'heure !... Jacques va jeter les hauts cris ; il accuse sans cesse Irène de le taquiner méchamment ; mais, en réalité, c'est parce qu'il s'impatiente qu'elle ne veuille pas se quereller avec lui... Moi, je la trouvais sotte de supporter toutes nos malices et de n'y pas répondre... Combien on se trompe quand on juge les autres de loin, sans les entendre...

— Tu es en retard, mon ami, dit M<sup>me</sup> Brial, comme il entra. Dans une heure, on se mettra à table ; tes devoirs ne seront pas terminés.

— Sois tranquille, petite mère, je veux une bonne place à la prochaine composition ; aussi, après dîner, je reprendrai mon travail.

— C'est dommage, dit d'un air narquois Jacques, qui étudiait ses leçons ; les Jouvenet viennent justement passer la soirée. »

Son frère fit la grimace.

« Tant pis pour moi, je monterai dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie tout fini.

— Bah ! tu pourrais te lever de meilleure heure demain.

— Non, non ; c'est plus sûr ce soir.

— Je puis me vanter d'avoir un fils raisonnable, s'écria gaiement M. Brial, en posant son journal, et j'aimerais à ce qu'il fût aussi exact. « Chaque chose en son temps », c'est ma devise ; si tu étais rentré plus tôt, tu ne



serais pas privé d'une partie de cette soirée avec tes amis. »

Jacques, satisfait d'entendre un peu blâmer son frère, releva vivement la tête :

« Papa a raison. Je me demande ce qui te forçait à courir jusqu'à la Foux pour voir cette sauvage d'Irène ?

— Mon garçon, dit sérieusement le père, je t'engage à ne pas employer d'expressions désobligeantes pour ta cousine ; laisse-la tranquille. Si Dorothée apprendait que tu t'occupes d'elle...

— Oh ! il n'y a pas de danger ; la petite ne rapporte jamais », interrompit l'étourdi.

A son tour, M<sup>me</sup> Brial le regarda d'un air sévère.

« Rapporter !... est-ce que par hasard vous vous seriez permis des choses dont la petite Lissac pourrait se plaindre?... Cette enfant n'est pas élevée comme vous ; mais plusieurs personnes m'ont vanté son caractère aimable.

— Oui, oui ; elle est bonne et intelligente, et toujours occupée à faire plaisir aux autres, reprit Norbert avec feu... et puis si drôle quand elle se désole à propos de la Foux. On voit que sa tante lui rabâche cette fameuse histoire ; ce n'est pas gai. Pauvre petite, elle m'a fait pitié, quoiqu'elle aime beaucoup M<sup>lle</sup> Dorothée.

— Mais enfin, demanda M. Brial, est-il vrai que tu viennes encore de la Foux ?

— De plus loin que cela, père. J'ai passé sur l'autre rive et causé pendant un quart d'heure avec la cousine Lissac. »

En parlant, le jeune garçon avait promené autour de lui un regard satisfait. La nouvelle, en effet, avait son importance, car, depuis le temps où les deux grands-pères s'étaient querrellés, aucun Brial n'avait franchi la rivière et posé le pied sur les terres des Lissac.

M<sup>me</sup> Brial, revenant la première de sa surprise, s'écria :

« Quoi ! Norbert, tu as fait cela sans la permission de ton père ?

— Dame, je n'avais pas le temps de la venir demander... Un garçon peut-il laisser punir une fille par sa faute ; sans compter

que le vieux Raybaud craignait la colère de la cousine, toujours à cause de moi !... M<sup>lle</sup> Dorothée l'a compris... à la fin seulement ; si elle avait été dans sa bastide, elle m'aurait tout de suite fermé la porte au nez... Brou !... Quelle voix quand elle gronde ! Elle voulait me chasser avant que je n'aie ouvert la bouche... ensuite, tout s'est bien passé... »

Encouragé par l'attention de son père, le jeune garçon narra les détails de sa solennelle entrevue avec la redoutable parente.

« Pauvre Dorothée ! murmura M. Brial d'un ton ému ; elle se souvient malgré tout de notre amitié d'enfance.

— A ta place, père, j'irais la voir. Elle te recevrait très bien, dit étourdiment Norbert.

— C'est possible, mon ami ; mais je ne juge pas les choses comme si j'avais tes douze ans. Tout en excusant l'irritation et l'entêtement de notre parente, que mon oncle Lissac a élevée dans ses idées, je ne permettrai jamais qu'elle accuse mon père d'une action malhonnête, et je ne consentirai à la revoir que le jour où elle promettra d'oublier la vieille querelle qui a causé tant de chagrin dans nos familles. Mais sois persuadé que je ne lui en veux pas. Guidée par son excellent cœur, elle croit remplir un devoir filial en soutenant que son père ne s'est pas trompé... et je crains qu'elle ne sorte jamais de là !...

— Cependant, père, serais-tu contrarié si elle nous autorisait à traiter Irène comme notre parente ?

— Non, certes ; M. Jouvenet m'a fait l'éloge de cette enfant, qui souffre de son isolement. Nadine aussi s'en est mêlée... Je ne vous ai jamais interdit de lui adresser la parole, je ne vous défends pas davantage de l'aller voir à la bastide Lissac ou de l'amener ici, à la condition absolue que sa tante le permette. Tu le vois, mon cher garçon, je me fie à ta raison, car c'est plutôt à toi qu'à Marthe et à Jacques que je donne cette autorisation... Pourtant, ne chantez pas victoire ; je doute fort des bonnes dispositions de Dorothée à ce sujet. De la prudence ! un seul mot blessant raviverait sa colère !

— Sois tranquille, papa », dit Norbert, auquel ces graves paroles donnaient une certaine importance à ses propres yeux.

Jacques avait écouté en silence, très vexé de la supériorité que trois années donnaient

sur lui à son frère, et, plus que jamais irrité contre sa petite cousine, il se remit à l'étude d'un air maussade.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

Un dernier mot sur un dernier palmier qui s'appelle le coryphe du Malabar. Celui-là se distingue par la beauté majestueuse du parasol de verdure qui vient, à une hauteur de vingt à trente mètres, couronner son grand stipe élancé. Ce parasol de plus de quinze mètres de largeur est formé par des feuilles d'une si extraordinaire dimension, qu'une vingtaine de personnes peuvent, sous l'une d'elles, s'abriter de la pluie ou du soleil.

Une particularité plus étrange encore chez ce coryphe, c'est qu'il ne fructifie qu'une seule fois. Vers l'âge de quarante ou cinquante ans, il sort de sa couronne une feuille roulée en cornet, nommée *spadice* contenant, en nombre incalculable (de quinze à vingt mille, parfois), des fleurs formant un amas énorme d'où naissent, en pareil nombre, des fruits qui mettent quatorze mois à mûrir. Cette production formidable signale la mort du pauvre coryphe qui, épuisé par cet effort, languit longtemps, puis se dessèche et finit par mourir, incapable qu'il est de se relever de cette épreuve redoutable.

Les Indiens confectionnent, avec les feuilles incomparables de ce palmier, des tentes, des parapluies ou parasols, des couvertures, des toits. Les noyaux des fruits (qui ressemblent à des petites pommes) sont tournés, polis, peints en rouge et servent à faire des colliers dont se parent les hommes et les femmes. Quant au suc que l'on extrait du *spadice*, il fournit un vomitif très violent qu'emploient à tort et à travers et au détriment de leurs clients les prétendus médecins de ces pays barbares.

Parmi les plantes alimentaires des régions exotiques, il en est une de physionomie toute spéciale qui s'appelle d'un nom bien connu, c'est le Bananier (*Musa paradisiaca*). Ce n'est pas un arbre, c'est une plante herbacée de taille gigantesque qui appartient à la famille des musacées. Le bananier commun, surmonté du large feuillage, porte trois ou quatre *régimes* renfermant chacun une cinquantaine de baies appelées *bananes*. Ces fruits, réunis en bouquets, sont allongés, de forme prismatique triangulaire et enveloppés d'une écorce qui, d'abord verte puis jaune, renferme une pulpe molle, féculente et sucrée très nutritive et d'un goût délicat. Sitôt que le fruit est mûr, les feuilles et la tige se dessèchent et meurent, si bien que le bananier naît, grandit, fleurit et fructifie dans l'espace d'un an ou dix-huit mois.

Il est de tradition populaire, chez les chrétiens d'Orient, que le *Lignum vitæ* ou arbre de vie dont le Seigneur avait interdit à nos premiers parents de manger le fruit, n'était autre chose que le bananier d'où lui est venu son nom *bananier du paradis*.

Quoi qu'il en soit, dit M. Arth. Mangin, et si tant est que Dieu ait jamais interdit à l'homme l'usage des bananes, il faut croire que cette défense est levée depuis bien des siècles, car ce fruit constitue, pour les habitants des zones tropicales, la majeure partie de leur nourriture. Les bananes se mangent crues ou cuites au four et fournissent parfois, après certaines préparations, une fécule dont on fait d'excellents potages.

Pour un arbre alimentaire, en voici un des

plus curieux, c'est le Jaquier ou arbre à pain, appartenant à la famille des morées. Sa longue tige, qui s'élève jusqu'à quinze ou dix-huit mètres de hauteur, est chargée de rameaux très nombreux qu'ornent de grandes feuilles découpées. Toutes ses parties laissent dé-

Du pain, passons au chocolat.

— Au chocolat !

— Oui, chocolat tout à l'heure ; mais commençons par le cacao.

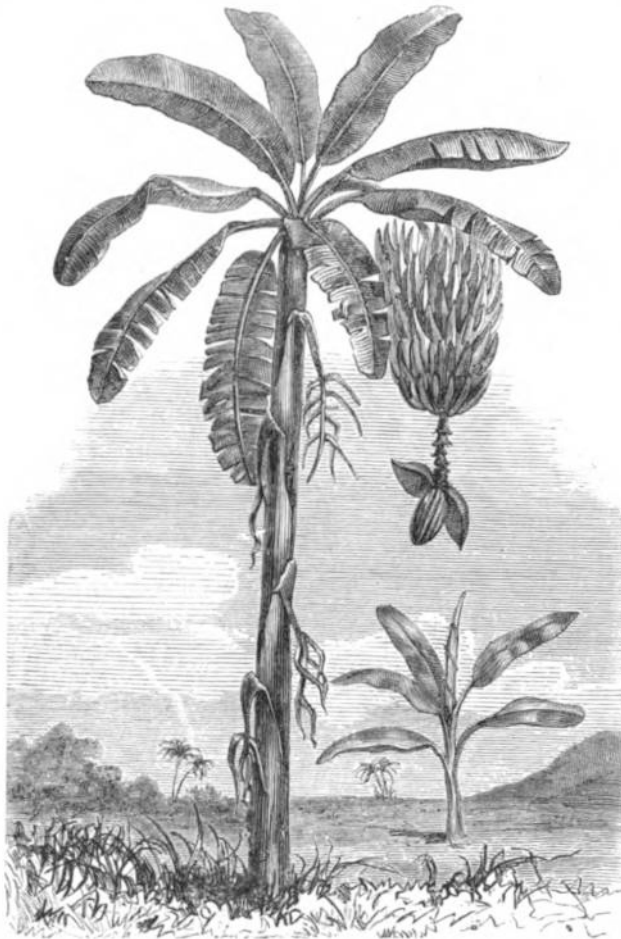
Le cacao nous vient du cacaoyer.

Le cacaoyer, dont le nom botanique est *Theobroma* (mot grec qui ne signifie rien moins que nourriture des dieux), est un bel arbre de dix à douze mètres de hauteur. Ses feuilles, longues et acuminées, sont de couleur rougeâtre tout d'abord, puis deviennent d'un beau vert foncé, rayé de nervures jaunâtres, quand elles atteignent tout leur développement ; ses fleurs, d'un jaune tirant sur le rouge, semblent jaillir des branches et du tronc lui-même et produisent des baies ovoïdes de douze à vingt centimètres de longueur que relèvent des côtes peu saillantes, mais rugueuses et qui, vaguement, rappellent celles du melon. Dans l'intérieur de ces baies sont rangées, côte à côte, une douzaine de graines en forme d'amande qu'enveloppe une pulpe gélatineuse d'un blanc rosé et de saveur aigrelette.

Et ces graines, s'il vous plaît, ne sont rien moins que ce *cacao* fameux qui sert à la fabrication du chocolat. Pénétré de son importance, le cacaoyer a compris qu'il faut produire et produire sans cesse pour subvenir aux exigences de tous les amateurs de chocolat, jeunes et vieux — jeunes

surtout. Et c'est pour cela que la frondaison, la floraison et la fructification de ce vaillant cacaoyer sont choses permanentes : c'est d'un bout de l'année à l'autre que se combinent, sur cet arbre aux colorations pittoresques, le vert des feuilles avec le jaune et le rouge des fruits et qui feraient du cacaoyer la gloire des jardins, alors même qu'il ne ferait pas d'ores et déjà la fortune des chocolatiers.

Les cacaoyers sont cultivés, depuis le commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, dans toutes les colonies de l'Amérique tropicale. C'est en



Bananiér.

couler par incisions un suc laiteux qui durcit au contact de l'air. Le fruit de cet arbre curieux, de forme arrondie et ressemblant à un œuf d'autruche, fournit aux Cingalais leur principale nourriture. Il est rempli d'une pulpe blanche, farineuse et de goût fort agréable. On le mange tantôt bouilli en son entier, tantôt découpé en tranches que l'on fait rôtir, le tout pouvant se prêter à diverses préparations culinaires. On dit que deux ou trois jaciens suffisent à la nourriture d'un homme pendant tout le cours de son existence.



novembre qu'on sème les graines qui lèvent au bout d'une quinzaine de jours, et c'est à l'âge d'environ trois ans que les jeunes arbres commencent à fleurir, mais ce n'est qu'à cinq ans qu'ils s'essayent à produire, pour atteindre leur entier développement et leur remarquable fécondité, vers l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

Fraîches, les graines de cacao sont âpres et amères, mais, sitôt après la récolte, on les enterre dans des fosses, sous des couches de sable où la fermentation s'opère au bout de quatre ou cinq jours; puis on les fait sécher au soleil et c'est dès lors que s'en exhale cette suave odeur de vanille qui les caractérise. L'on en extrait, par la pression, une huile blanche qui se solidifie (*beurre de cacao*) et que l'on emploie en médecine comme adoucissant. Mais il va sans dire que l'usage principal de cette graine parfumée s'applique à la fabrication du chocolat, qui n'est pas autre chose qu'un mélange de cacao broyé et de sucre additionné de tels aromates que choisissent les fabricants (vanille, cannelle, etc.).

L'usage du chocolat ne commença guère avant le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle et, comme la plupart des substances d'origine exotique, il fut tout d'abord classé parmi les médicaments. M<sup>me</sup> de Sévigné le prenait tantôt pour digérer son dîner, tantôt pour « se nourrir et jeûner jusqu'au soir. Et voilà, ajoutait-elle, en quoi je le trouve plaisant : c'est qu'il agit selon l'intention. »

Aujourd'hui, c'est universellement qu'il est trouvé « plaisant » pour répéter le mot de la spirituelle marquise, c'est-à-dire agréable et délicieux, sans compter qu'il est fort nourrissant : « Le cacao et le chocolat, dit M. Payen, en raison de leur composition élémentaire et de l'addition du sucre directement ou indirectement faite avant de les consommer, constituent des aliments respiratoires ou capables d'entretenir la chaleur animale par l'amidon,

le sucre, la gomme et la matière grasse qu'ils contiennent. Ils peuvent également concourir à l'entretien et à l'accroissement de nos tissus par les substances azotées congénères, susceptibles de s'assimiler. »

Ce qui rend particulièrement précieuse cette substance assimilable, c'est qu'on peut en préparer des chocolats médicamenteux par



Cacaoyer.

l'addition de certains éléments appropriés aux médications que l'on veut produire (salerp, arrow-root, lichen, fer, etc.).

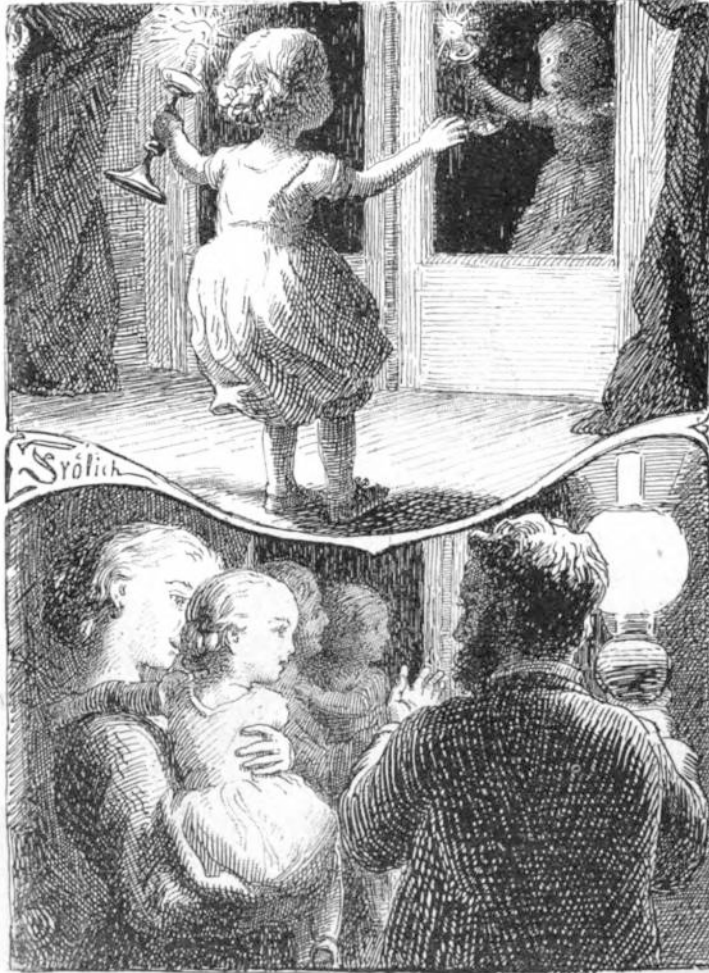
Les principales espèces de cacaoyer sont nombreuses. Le cacaoyer commun est la variété la plus répandue aux Antilles. Citons le *cacaoyer de la Guyane*; le *cacaoyer bicolor*, qui forme des forêts entières au Brésil et dans la Colombie; enfin, le *cacaoyer à feuilles ovales*, du Mexique, qui fournit, à ce qu'on croit, le cacao si recherché appelé *cacao royal*.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)



## MADEMOISELLE FRISSON



## VIII

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que M<sup>lle</sup> Lucie se fait peur à elle-même. En entrant le soir, un flambeau à la main, dans le salon qui est au rez-de-chaussée, M<sup>lle</sup> Frisson entrevoit à travers les vitres une visiteuse nocturne qui s'avance menaçante, tenant, elle aussi, une lumière. M<sup>lle</sup> Lucie

laisse tomber son flambeau en poussant un cri épouvantable et s'évanouit de frayeur. Il ne s'agit plus de fantômes, hélas!...

Mais, revenue à elle, dans les bras de son papa et de sa maman accourus bien vite, M<sup>lle</sup> Frisson se voit forcée de reconnaître que c'est elle, M<sup>lle</sup> Lucie, qu'elle a aperçue dans les vitres, comme dans un miroir. Son papa l'oblige à reprendre son flambeau, et à regarder bien en face le danger. Et M<sup>lle</sup> Lucie voit *elle-même*, entre son papa et sa maman. Il ne lui reste plus qu'à rire de sa sottise frayeur.

s.

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### VI

Un jour, le quatuor se mit en tête de monter des tableaux vivants pour la réalisation d'un grand projet qui nous tenait au cœur. On nous avait signalé la misère d'une pauvre femme restée veuve avec trois petits enfants en bas âge, nous avions déjà envoyé notre offrande, nous passions nos récréations à travailler pour ces intéressants orphelins, mais cela ne nous suffisait pas, et nous eûmes l'idée, pour augmenter nos ressources, d'organiser une fête de charité. M<sup>lle</sup> Mathilde ne nous découragea point. Au contraire, elle se fit forte d'obtenir l'agrément de M. Ollan. La directrice nous était acquise. Une fois le cher vieux monsieur gagné à notre cause, nous étions sûres de notre affaire.

En effet, bientôt tout fut arrangé comme nous le souhaitions, des billets furent distribués aux amis et connaissances, et nous empruntâmes de tous côtés des vieilles étoffes, des châles, des tapis, etc., avec l'intention d'en tirer des effets merveilleux. Tarlatanes, calicot et papier doré devaient faire le reste.

M. Ollan et M<sup>lle</sup> Mathilde furent assez bons pour nous aider à combiner nos tableaux vivants. Ferrés tous les deux sur l'histoire de notre pays et sur sa littérature, ils organisèrent les scènes susceptibles d'être le mieux comprises et le plus appréciées de notre public.

Le quatuor eut la sagesse de s'adjoindre celles de nos compagnes qui pouvaient faire réussir nos projets, et même de nous effacer, nous, les promoteurs, lorsque les autres semblaient préférables.

Il s'ensuivit que toute l'école était intéressée à notre succès, tous les cœurs en liesse, toute la ville convoquée pour nous admirer et, par conséquent, tous nos billets placés et nombre de piécettes blanches entassées dans la bourse destinée à notre protégée. Combien de *marks* elle aurait grâce à nous...

Dans la salle d'études, veuve de ses pupitres et séparée par un rideau en deux parties d'inégales dimensions dont l'une était la scène, nous, les acteurs, eûmes la joie de voir à travers une fente de rideau notre auditoire au complet bien avant l'heure. On se relayait pour compter les arrivants, tandis que, dans la coulisse, on se préparait. Enfin, tout étant prêt, on commença. Ce fut d'abord une *chanteuse de runes*. Avec ses sourcils étranges, ses yeux bizarres et sa maigreur, Emmy était tout indiquée pour ce rôle. On avait couvert son visage de poudre de riz pour lui donner l'aspect d'une vieille, très vieille femme. Ses cheveux étaient tout blancs de farine. Sous la coiffure traditionnelle, sorte de tiare monumentale, le regard perdu dans l'espace, elle semblait à la fois vivre dans le passé et surprendre les secrets de l'avenir. Ses doigts immobiles frôlaient encore le *kantele* posé sur ses genoux, le mélancolique instrument de musique de nos aïeux païens, dont elle avait tiré des sons plaintifs, sa bouche entr'ouverte venait évidemment de proférer de mystérieuses incantations. Un long vêtement de laine blanche retombait plus bas que les genoux, sur sa jupe sombre.

« Elle est effrayante, me confia à l'oreille ma petite amie Hélène. Crois-tu qu'elle va prédire l'avenir ? »

— Certainement, dit Hanna, et elle ne nous prédira rien de bon, avec cette mine-là. »

Je me hâtai de rassurer Hélène, mais la petite n'était pas convaincue.

« Emmy sait tant de choses, murmura-t-elle. »

— Lesquelles ? lui demandai-je en souriant, car je connaissais peu Emmy, qui me déplaisait souverainement.

— Elle dit que quand les araignées tissent leur toile de bas en haut, c'est bon signe, mais que quand elles travaillent de haut en bas, il y a malheur certain pour ceux qui les



voient. Elle dit qu'il ne faut jamais tuer les grenouilles, parce qu'avant d'être grenouilles ces bêtes-là ont été des hommes.

— Quelle folie! m'écriai-je, ce sont de vieilles superstitions païennes... »

Mais Hélène continuait :

« Elle dit que le sorbier est un arbre sacré. Elle dit qu'il faut jeter des petites pièces de monnaie dans les sources pour que les lutins qui y habitent vous soient favorables. »

Aïno s'exclama :

« Quand on pense que dans nos campagnes il y en a qui en sont encore là, qui croient aux sorts et aux sorciers. »

Mais on appelait d'autres acteurs et notre conversation fut brusquement interrompue.

Avec beaucoup d'imagination, on reconnut successivement dans nos tableaux les épisodes du *Kalevala* les plus susceptibles d'être interprétés par nous : le *Kalevala*, notre grande épopée nationale, sorte de merveilleuse odyssee, qui, remontant aux siècles païens, nous reproduit à travers les âges l'histoire de notre pays, a toujours tenté nos artistes, et nombreuses sont les scènes qui ont inspiré nos sculpteurs et nos peintres. Soit la belle Aïno qui se précipita dans les flots à l'aube de sa vie. Soit Marianna, qui symbolise l'avènement du christianisme parmi nos peuplades du Nord. Soit les aventures des trois héros *Väinämöinen*, *Ilmarinen* et *Leuminkäinen* à la recherche du moulin magique qui procure une vie heureuse au sein de l'opulence. Soit la tragique histoire de ce *Kullervo* « né pour le malheur » et dont toute l'existence n'est qu'une suite ininterrompue de désastres pour lui et tous ceux qu'il approche.

Ce ne fut que longtemps après que j'appris à bien comprendre la beauté et le sens profond de notre poème épique, incomparable, et au-dessus de tout ce qui existe en ce genre, ce *Kalevala*, dont nous sommes fiers à juste titre, et qui nous donne de si curieux détails sur les mœurs de nos ancêtres, dans les temps les plus reculés.

Mais, grâce à nos bons maîtres, nous pouvions apprécier toute la partie de cette œuvre extraordinaire qui se rapporte à la jeune

filles : dans des chants variés à l'infini se déroulent tous les sentiments que peut éprouver un cœur de jeune fille. Douce gaieté et innocents plaisirs, danses et jeux enfantins, joie de vivre et vague conscience de sa personnalité, éveil aux soucis et aux responsabilités. Avec quelle tristesse les jeunes filles du *Kalevala* pleurent la maison paternelle quand elles sont au service chez les étrangers et subissent la dure volonté d'un maître. Leur ton s'élève encore lorsqu'elles gémissent en proie aux calomnies des méchants, ou déplorant leurs infortunes.

C'est cette partie du *Kalevala* qui nous séduisait surtout, et nous nous étonnions naïvement que ce chef-d'œuvre finnois fût si longtemps resté ignoré et se fût peut-être perdu sans le D<sup>r</sup> Lönnrot.

M. Ollan était membre de la Société de littérature finnoise, ces questions lui semblaient du plus haut intérêt. Il nous en parlait souvent, et elles nous étaient devenues familières.

Je me rappelle avoir, à ce propos, fait une longue « composition de style » qui ne me valut pas de place de première ni de prix, car nous ignorions ce genre d'émulation, mais qui reçut la note *très bien* et eut l'insigne honneur d'être lue à haute voix par notre professeur. La voici telle que je l'avais écrite, moi, enfant de quinze ans :

#### *Elias Lönnrot.*

« Voilà un nom à jamais gravé dans nos annales finnoises comme dans nos cœurs, un nom qui a une renommée bien au delà de notre petit pays.

« Il n'est personne qui ne le connaisse et admire dans tout le monde littéraire, le nom de notre grand Elias Lönnrot.

« Les premières années de la vie d'Elias furent des plus humbles. Son père était un tout petit tailleur d'un très petit village. Sa fortune probable était la modeste maisonnette, son patrimoine futur. Mais le métier de tailleur n'offrait nul charme aux yeux du jeune garçon. Elias n'aimait que les livres. Le père eut la sagesse de ne pas s'entêter; mieux

valait essayer d'un autre métier puisque celui de tailleur ne lui convenait point. Si ses doigts n'étaient point agiles, son esprit l'était. Elias entra donc en apprentissage, chez un pharmacien. Il ferait sans doute un bon employé, peut-être même, dans la suite des temps, un apothicaire.

« Des livres grecs et latins traînaient chez le pharmacien. Elias Lönnrot eut l'intuition d'un monde nouveau. Sa curiosité éveillée, avec le vif désir d'apprendre, il s'y mit de toute son âme, non le jour, puisqu'il n'était qu'un simple commis au service de son patron, mais la nuit. Tout seul, sans aide, sans conseil, sans encouragement aucun, Elias s'instruisit à sa façon, et son succès fut tel que, familier avec la langue latine et habitué à *penser* en latin pour ainsi dire, il stupéfia un savant client de la maison en lui adressant une phrase en cette langue. De ce jour, sa fortune fut faite. On commença à s'intéresser au jeune homme, on lui découvrit des facultés extraordinaires et on lui procura l'argent dont il avait besoin pour travailler librement.

« A l'université d'Abo, où il alla étudier la médecine, tout le monde était d'accord pour lui prédire un brillant avenir. Élias Lönnrot n'y remporta que des succès, et bientôt il eut en poche son diplôme de docteur en médecine.

« On l'envoya exercer sa profession dans le district de Kajana, au nord-est de la Finlande, contrée qui avait, par sa situation même, résisté davantage à l'occupation suédoise, et conservait mieux que partout ailleurs les vieux chants populaires et les traditions. Lönnrot sut apprécier la valeur et le charme de ces chants, qui peignaient fidèlement la vie de nos ancêtres et depuis des siècles se transmettaient de bouche en bouche, de génération en génération, sans que nul n'eût jamais songé à les recueillir dans leur intégrité et à les fixer par l'écriture. Naturellement des altérations s'étaient produites; il fallait retrouver la relique brisée en mille miettes, dispersée dans les familles, enfouie par fragments au cœur des vieillards. Lönnrot ne recula pas devant la difficulté de l'œuvre. Comme on fait des fouilles autour

d'un trésor caché dans la terre, le jeune docteur se mit à extraire de tous ceux qui l'entouraient les fragments de tradition vivants encore en leur mémoire. Il interrogea les vieux et les jeunes. Toujours muni de son crayon et de son carnet, il allait, visitant ses malades, pénétrant dans les habitations reculées, où les vieilles chansons s'étaient plus fidèlement gardées.

« Quand il avait gagné la confiance de ces êtres timides, renfermés, adroitement il les interrogeait. Les choses en apparence les plus insignifiantes contenaient pour lui quelque enseignement. Il notait tout : un mot, un vers, une coutume. Il amassa ainsi une foule de renseignements qu'il comparait, annotait, contrôlait incessamment. Comme un collier précieux dont le fil est brisé et dont les perles ont roulé au loin, ainsi s'étaient dispersés les chants d'autrefois, et nul ne songeait qu'il pût y avoir de corrélation entre ces diverses ballades, ni que ces « chants de nourrice » eussent un intérêt scientifique. Dix ans de labeur acharné permirent au jeune docteur de mener à bien ce travail. L'œuvre dont, par intuition, il avait deviné l'ensemble, se trouva grâce à lui reconstituée, telle une savante mosaïque, et lorsque, en 1830, ces chants, réunis en un tout complet sous le nom de *Kalevala*, furent livrés au public, c'était pour le monde une révélation, pour notre peuple finnois un délire, une fierté sans pareille; legs incomparable de nos ancêtres, nous nous trouvions en possession de documents tels que nul peuple européen ne peut se vanter d'en avoir. Les quarante chants épiques du *Kalevala* nous retraçaient fidèlement, dans des vers d'une forme impeccable, la vie, les mœurs, les sentiments, la religion de nos pères. Et cette langue finnoise que nos vainqueurs, les Suédois, avaient dédaignée, traquée, remplacée par la leur; cette langue, que les classes supérieures avaient laissée tomber en désuétude, mais qui se conservait vivace au sein du peuple, nous redonnait une vie nouvelle, une nouvelle autonomie. Ce fut le signal de notre résurrection. Qu'importait le nombre? De par notre antiquité, nous avions

droit de reprendre notre place au premier rang parmi les nations européennes. Quoi d'étonnant à ce que notre enthousiasme fût sans bornes, et sans bornes notre admiration pour Lönrot. Le jeune savant dut quitter son poste et venir occuper une chaire de professeur à notre Université, tout en continuant de s'occuper de ses chers travaux. Il fixa sous une forme définitive le *Kalevala* dans une nouvelle édition en cinquante chants, qui parut dix ans après et fut traduite en plusieurs langues. Il recueillit des contes populaires, des énigmes, des proverbes et des *chansons magiques, les antiques incantations du peuple finnois.*

« Notre peuple a, parmi ses traditions, de curieuses pratiques magiques, et si maintenant on ne croit plus aux sorcières du xvii<sup>e</sup> siècle, qui, montées sur un manche à balai, se rendaient à « Bläkulla » la nuit de Pâques, on vient encore consulter de très loin les diseuses de bonne aventure, les femmes sages ou les magiciens qui vous font retrouver les objets perdus. On croit aux *sorts*, que l'on conjure par des moyens magiques, et la médecine populaire est pleine de remèdes bizarres, dont quelques-uns très efficaces, entre autres l'usage du massage.

« Lönrot ne fut pas le seul que tentèrent ces études captivantes. La Société de Littérature finnoise, fondée par lui dès 1831, compte un grand nombre d'adhérents, recrutés même parmi le peuple, et le *folklore* de Finlande est peut-être le plus riche du monde.

« Jusqu'à la fin, Élias Lönrot travailla, adulé, fêté, comblé d'honneurs, mais restant toujours humble et modeste, et fuyant souvent les témoignages d'admiration de ses concitoyens, et lorsqu'il mourut, en 1881, sa mort fut un deuil public. »

« A quoi penses-tu, Minna ? » me demanda Heddi, ma voisine.

Évidemment, ma pensée était ailleurs.

Je sortis de ma rêverie pour prendre une part active à la représentation de *Hanna*, cette délicieuse idylle de notre grand poète Runeberg.

A notre joie inénarrable, notre matinée produisit une somme relativement élevée qui nous permit d'accomplir nos charitables projets.

Comme après avoir secouru nos protégés je déplorais leur misère, M<sup>lle</sup> Mathilde me rappela que la charité individuelle chez nous semble inépuisable. Quelle misère parmi nous, parfois ! Nous frissonnions en songeant à cette épouvantable famine qui, en 1867, nous décima, et pendant laquelle on voyait de longues théories de malheureux ayant abandonné leur champ gelé et leur cabane vide, et émigrant, mendiant du pain sur les grands chemins sans jamais se révolter, sans jamais piller ou incendier sur leur route, mais terrassés par le froid et la faim, malgré les bonnes volontés, hélas insuffisantes, autour d'eux.

J. LERMONT.

(La suite prochainement.)

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

### VII

#### L'enlèvement.

A Massey-Dorp, tout est tranquille, et les choses ont repris leur cours normal. A la vérité, le canon reste braqué sur la plaine, au pied de la véranda : ou du moins il semble,

à distance, qu'il en soit ainsi. En réalité, un simulacre de même bois et de même aspect, un simple tronc d'arbre poli, le remplace provisoirement. M. Weber a reconnu une lésion



accidentelle, causée par le tir, à la culasse de sa pièce, qu'il a dû emporter à l'atelier souterrain pour la réparer. Mais cette substitution même montre assez qu'aucun danger n'est en vue et que la sécurité de l'habitation n'est pas menacée. A la suite de leur désastre, les indigènes se sont dispersés; ils ne donnent plus signe de vie; Bernier, qui court le pays, ne signale aucun rassemblement suspect.

N'était le souci d'être depuis trois semaines sans nouvelles des absents, et de n'avoir pas encore de réponse aux lettres envoyées à Prétoria pour informer M. Massey, Henri, Gérard et le docteur Lhomond de l'attaque tentée par Beoni, l'aspect général de Massey-Dorp serait à peu près celui des jours heureux.

Goliath gambade avec Tottie sur le gazon de la pelouse. Colette, assise auprès de sa mère sous un berceau de jasmin, lève de temps en temps les yeux de son ouvrage pour regarder leurs ébats. Lina passe à travers les massifs, cueillant des fleurs destinées à l'ornement de la table familiale. Martial Hardouin se prépare à se rendre à la tour phénicienne pour ses travaux accoutumés. Quant à M. Weber, il paraît aujourd'hui donner une attention exceptionnelle aux grâces enfantines de Tottie. Ses gros yeux de chouette ne paraissent pas, comme à l'ordinaire, fixés sur un point qu'ils ne voient point. Il y a, selon le mot de Shakespeare, *speculation in his eye*; il y a aussi de l'émotion, de la tendresse de grand-papa. Colette, suivant la direction de ce regard, a tôt fait de comprendre que le digne savant admire Tottie. Il est fou de la fillette, comme jadis la mère-grand du petit Chaperon-Rouge, et quoique chacun à Massey-Dorp, maîtres, serviteurs et animaux, ait sa part d'idolâtrie pour l'enfant, c'est chose notoire que, sur ce terrain, Goliath et M. Weber viennent avant tous les autres. Il y a même jalousie marquée entre les deux adorateurs de M<sup>lle</sup> Tottie, et c'était un thème inépuisable de plaisanteries — au temps où l'on avait le cœur à plaisanter — que les escarmouches journalières des deux rivaux pour se dépasser l'un l'autre dans les bonnes grâces de leur mignonne souveraine.

« N'est-ce pas qu'elle est jolie? demanda Colette avec l'orgueil bien pardonnable d'une jeune maman.

— Elle est adorable!

— Et avez-vous jamais rien vu, dites-moi, qui soit plus touchant que la délicatesse de Goliath à la manier, l'enlever, jouer avec elle?... De plus risible que le despotisme de Tottie?... De plus gracieux que cette alliance de force et de faiblesse?...

— On ne se lasse pas de l'admirer, fit Weber avec une moue légère de dépit; mais ne croyez-vous pas... ne vous semble-t-il pas que Goliath abuse un peu... qu'il accapare Tottie... et aussi qu'il oublie le travail pour le jeu?...

— Comme vous voilà sévère, ce matin, dit Colette étonnée. Non, j'avoue que je ne songe guère à abrégier leurs jeux; ils font tant de bien à la petite, et Goliath est si sûr!... Et puis, il a tant servi! n'a-t-il pas le droit de prendre sa retraite? D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, je crois que ceux qui voudraient séparer ces deux amis y perdraient leur éloquence. Tout le monde s'entend ici à faire de la mignonne un petit tyran qui ne connaît que sa volonté, et, quant à Goliath, si j'essayais de lui enlever sa pupille, il la suivrait, je crois, jusque dans la maison, jusque dans sa chambre...

— C'est justement ce qui cause mon souci, dit M. Weber brusquement. J'ai besoin du dos puissant de Goliath pour opérer certains chargements et transports. Mon canon est réparé. Il s'agit de le rapporter ici, avec une cargaison d'obus... Les mécréants peuvent revenir!... Mais va te faire promener!... Ce diable de Goliath refuse de s'éloigner d'un centimètre de sa chère Tottie!... J'avais prié Martine d'emporter l'enfant pour un instant. Ah bien! oui... quelle scène!... Tottie criait; l'éléphant était furieux. J'ai vu le moment où il allait me faire un mauvais parti... Il n'y a pourtant pas de temps à perdre... Je voudrais qu'aujourd'hui même la pièce fût remise en place...

— Cessez de vous tourmenter, cher ami, dit Colette, qui ne put s'empêcher de rire un

peu de son air penaud. Il y a un moyen fort simple de tout arranger. Que Tottie soit de la partie et Goliath vous suivra volontiers. Je lui en donnerai l'ordre formel, et quoique ma fille m'ait dérobé la première place dans ses affections, le brave animal me garde encore assez d'amitié pour obéir fidèlement à mes ordres — quand ils lui plaisent!...

— Voilà qui est parfait! dit Weber rayonnant. Croyez-vous que nous puissions partir tout de suite?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Nous suspendrons comme d'habitude le petit berceau de promenade à l'une des défenses de notre ami; je lui dirai de vous suivre, d'attendre que vous ayez placé sur son dos votre chargement, de revenir avec vous, et vous pourrez être certain que, tant qu'il aura Tottie sous les yeux et mes ordres en tête, il sera aussi facile à mener qu'un mouton.

— Il est près de deux heures, dit l'inventeur tirant sa montre. Je crois pouvoir vous promettre d'être de retour à cinq heures. Ce ne sera pas trop tard pour Tottie?

— Tottie ne craint ni le soleil, ni l'air du soir, ni l'eau courante, ni rien de ce que j'ai vu si fort appréhender pour les enfants élevés dans du coton. Elle a poussé en plein air, et elle est déjà robuste comme un petit chêne. D'ailleurs, elle a fait vingt fois ce voyage avec son père dans des conditions identiques... et, puisqu'il est de la partie, je m'en remets à vous deux du soin de veiller sur elle...

— Quant à cela, s'écria le bon Weber, ses gros yeux myopes s'embrumant de larmes, je me ferais plutôt mettre en morceaux que de laisser toucher à un cheveu de l'enfant... »

Quelques instants plus tard, la petite troupe se mettait en marche, selon l'ordre arrêté, et Colette, après avoir donné un dernier baiser à la fillette, une dernière recommandation d'obéissance à Goliath, retournait auprès de sa mère, qu'elle se faisait scrupule de quitter ou perdre de vue une minute, depuis quelques jours surtout; car une mélancolie noire semblait s'appesantir sur M<sup>me</sup> Massey et la dominait à chaque moment davantage, et la pauvre jeune femme, devinant la

cause de cette tristesse, travaillait sans relâche à la dissiper, secondée dans cette tâche par Lina, dont les soins, l'amour, le dévouement pour celle qui depuis cinq années lui servait de mère, étaient ceux d'une véritable fille.

Tandis que toutes deux étaient ainsi occupées, bavardant, brochant, faisant de la musique autour de la chère femme, Goliath, Tottie, M. Weber et Martial étaient arrivés à bon port à la terrasse inférieure de la Tour; les deux premiers s'étant installés à l'ombre, à l'entrée du souterrain, M. Hardouin était monté à son cabinet de travail et l'inventeur s'était mis sans retard à l'œuvre, qui consistait à hisser le canon, son affût et trois douzaines d'obus sur le dos de Goliath. Tout était préparé pour que le travail marchât sans encombre, et en moins d'une heure et demie il était achevé.

Weber allait et venait; Tottie gazouillait à plein gosier et parlait à son grand ami, lui contant toutes ses petites affaires et entendant sans doute fort bien les réponses de l'éléphant, car le monologue ne chômait pas. Chaque fois que sa tête émergeait du souterrain, le bon savant pouvait s'assurer que tout allait à merveille de ce côté-là.

Il advient que Tottie, fatiguée d'avoir été trop longtemps suspendue dans son hamac d'osier, où elle est pourtant merveilleusement placée pour taquiner son vieil ami, lui tirer sa longue oreille, lui mettre ses petits doigts dans l'œil, lui placer au bout de sa trompe un morceau de biscuit, M<sup>lle</sup> Tottie, sentant, avec la petite horloge que les enfants ont dans la tête, que son temps habituel de panier est plus qu'accompli, demande en se trémoussant et en gigotant à être déposée sur l'herbe. Goliath lui obéirait très facilement; cent fois il a exécuté la même manœuvre, abaissant avec précaution ses défenses, placées de façon à soutenir horizontalement le berceau, le laissant glisser avec adresse sur les courroies, prenant délicatement la fillette du bout de sa trompe et la mettant à terre d'un mouvement aussi moelleux que l'eût pu faire Colette elle-même. Mais, aujourd'hui, Goliath ne semble

pas aussi prompt que d'habitude à obéir aux injonctions du despote qui le mène par le nez. Goliath a des scrupules. Colette n'a pas dit : « Tu ne laisseras pas Tottie sortir de son berceau » ; mais elle n'a pas dit non plus : « Tu le lui permettras ». Et l'honnête pachyderme demeure immobile et rêveur, image vivante de l'incertitude, tandis que la petite, étonnée et indignée de voir son humble esclave donner des signes d'insubordination, commence à se démener, crie et tempête, et enfin menace de se jeter par-dessus bord si son vœu, énergiquement exprimé, n'est pas aussitôt exaucé.

Devant cet ultimatum, Goliath rend les armes. Il abaisse ses défenses, d'une secousse légère il fait aborder le berceau, et prenant doucement l'enfant par la taille, la dépose sur le gazon. Mais son attitude proteste contre cette concession qu'il juge incorrecte, subversive et dangereuse, et toute personne habituée à lire sur sa physionomie expressive verrait qu'il boude. Quant à M<sup>lle</sup> Tottie, à peine a-t-elle touché terre qu'elle a retrouvé son humeur enchanteresse. Les larmes passagères sont soudain taries ; elle se met incontinent à cueillir les pâquerettes qui, de son perchoir, avaient excité son envie, et avec des roucoulements et gazouillis délicieux annonce à Goliath qu'elle va lui faire un bouquet. Goliath ne serait pas fâché de se voir paré du bouquet de sa petite amie ; mais sa dignité, offensée, exige qu'il grogne un peu, encore, et dans ses moments de pique, il a l'habitude de se détourner, de s'éloigner de quelques pas, absolument comme un enfant boudeur, montrant une petite queue ridicule et un train de derrière qui laisse à désirer pour l'élégance des formes.

Mais voici que soudain Goliath tressaille comme si un dard venait de le percer. Son oreille a perçu des bruits insolites ; le son d'une voix inconnue, mielleuse, douceâtre et chantante se mêle au parler à peine ébauché de Tottie :

« Jolie petite fille !... Chère petite fille !... Petite fille aimer bonbons ?... Voilà bonbons pour jolie petite fille !... »

Et Goliath, virant de bord, voit de son petit

œil sagace un spectacle qui le cloue sur place, indigné et stupéfait. Un être qu'il ne connaît pas, un homme qui certainement ne fréquente pas à Massey-Dorp, s'est permis de prendre Tottie dans ses bras, de la flatter de la main et de la voix, de lui présenter des sucreries, et — chose abominable — l'enfant accepte les caresses, croque les bonbons et sourit, enchantée !...

Le premier mouvement de Goliath serait de se précipiter, d'enrouler sa formidable trompe autour du corps de l'insolent qui ose toucher un dépôt à lui confié, et, comble d'impudence, s'en faire bien venir ; de le serrer dans cette trompe comme dans un étau, de l'élever au-dessus de sa tête, et, de cette hauteur, de le jeter à terre violemment, de le piétiner jusqu'à la mort ! Mais l'inconnu tient dans ses bras une égide qui le préserve de ce sort terrible : la petite Tottie... Comment punir le misérable sans faire du mal à Tottie ?...

Le noble animal s'arrête dans son élan, dompté et furieux. Il ne peut rien. Il ne sait ce qui va suivre, comment il se tirera de ce pas difficile. Il a le courage et la force de résister à sa colère, de délibérer, d'attendre les événements. Mais sa trompe se relève d'un air agressif, ses défenses menaçantes sont prêtes à labourer l'ennemi, ses petits yeux sont injectés de sang ; il barrote avec frénésie.

« Oui, oui, sonne ta trompette, ricane le ravisseur, gardant la petite solidement enfermée dans ses bras. J'ai trouvé le moyen de te faire aboyer sans mordre, stupide bête ! Faut-il être ahuri tout de même, fût-on éléphant, pour balancer une seconde sur le parti à prendre !... A ta place, j'aurais vite fait, je t'assure, d'étouffer mon ennemi avec les armes que la nature t'a données, fallût-il pour cela étouffer aussi le moucheron que voici !... Mais, grâce à tes magnanimes sentiments, noble Goliath, nous faisons d'une pierre deux coups... Que dis-je ? deux ! C'est trois, quatre qu'il en faut compter. *Primo*, j'enlève la pacotille ; *secundo*, Goliath m'épargne la peine de la porter ; *tertio*, non seulement la petite me sert d'amorce, mais je joue un bon tour à



ces damnés Massey ; *quarto*, rien ne dit que le Weber ne va pas, lui aussi, se mettre le nez dans la nasse... Toute la question se borne à ce qu'il ne tarde pas à sortir, car il serait dangereux d'attendre trop ici... »

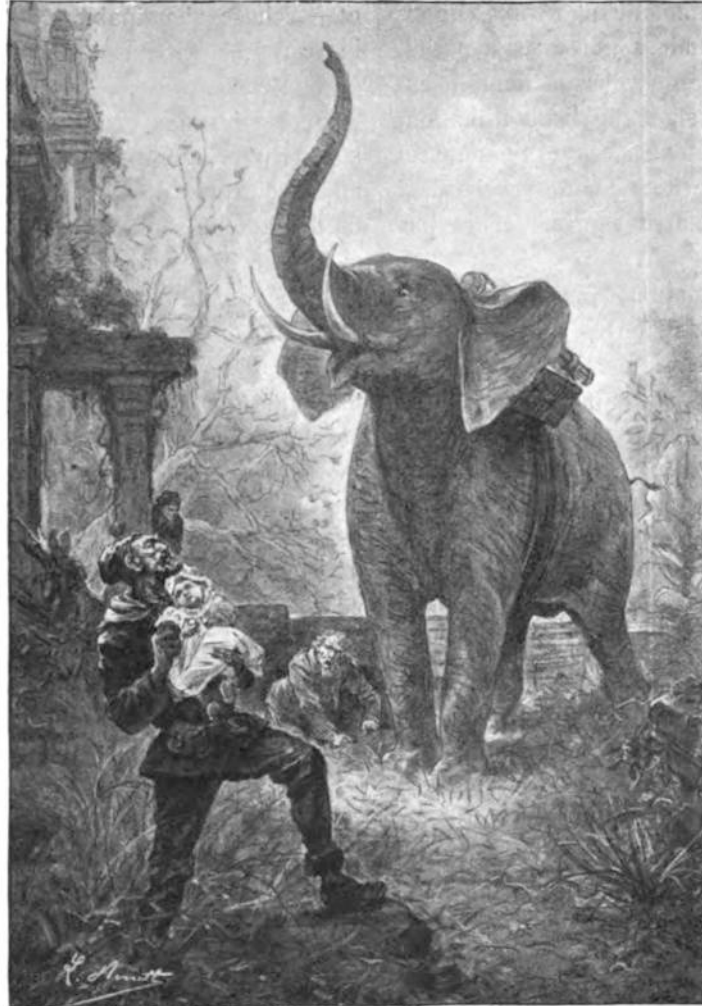
Comme il raisonnait ainsi, la tête ébouriffée de Weber apparut à l'entrée du souterrain. La stupéfaction, l'ahurissement du brave homme ne durèrent qu'un éclair. Un premier regard à l'éléphant furieux, un second à l'intrus tenant l'enfant dans ses bras et il avait compris ; car il connaissait Benoni !... En une seconde, il avait deviné le plan infernal, mesuré l'abîme qui se creusait sous ses pieds ; toute

résistance serait vaine. Il le sentait bien ; mais Weber était plein de courage, et, de plus, on lui ravissait le dépôt qui lui était confié, l'enfant de la douce Colette, sa précieuse Tottie !... Moins maître de lui-même que Goliath, la fureur l'aveugla, et, fondant sur le misérable, il allait l'étrangler de ses mains, lorsqu'un obstacle soudain le retint sur place, comme foudroyé.

Benoni avait sifflé. A ce signal, son auxiliaire, tapi dans le fourré, bondissait comme

un tigre derrière le pauvre Weber, et, avec une adresse qui témoignait d'une longue pratique, jetait sur la tête et sur les bras de sa victime, d'abord un lasso, qui paralysait ses efforts, puis une lourde pièce d'étoffe, qui étouffait sa voix.

« Bien travaillé, Ibrahim !... Allons, le tour est joué... En route, mauvaise troupe ! Toi, Goliath, tu suis la petite, pas vrai ? Moi, je ne la lâche pas... Quant à vous, révérend seigneur Weber, je me vois dans la dure nécessité de vous faire passer du rang de maître à celui d'élève. Je vous enrôle dès ce jour comme mon préparateur de poudre K, et je vous avertis que la



plus légère résistance de votre part retombera immédiatement sur M<sup>lle</sup> Tottie... »

A ces mots, il se mit en route, aussitôt suivi de Goliath, qui emboîta le pas, en quelque sorte automatiquement, derrière l'enfant, et du prisonnier, qu'Ibrahim tirait par sa corde.

Quant à Martial Hardouin, absorbé par l'étude au fond du donjon phénicien, il n'avait rien entendu, rien soupçonné.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)

# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XI (Suite.)

La journée du 19 mars.



Quant à la taille de ce petit être, elle ne dépassait pas soixante-quinze centimètres. Il semblait encore, il est vrai, dans son enfance et ne pas avoir plus de cinq à six ans. Sa peau, dépourvue de poils, présentait un léger duvet roux ; sur son front, son menton et ses joues, aucune apparence de système pileux, qui ne foisonnait que sur sa poitrine, les cuisses et les jambes. Ses oreilles se terminaient par une chair arrondie et molle, différentes de celles des quadrumanes, lesquelles sont dépourvues de lobules. Ses bras ne s'allongeaient pas démesurément. La nature ne l'avait point gratifié du cinquième membre, commun à la plupart des singes, cette queue qui leur sert au tact et à la préhension. Il avait la tête de forme ronde, l'angle facial d'environ quatre-vingts degrés, le nez épaté, le front peu fuyant. Si ce n'étaient pas des cheveux qui garnissaient son crâne, c'était du moins une sorte de toison analogue à celle des indigènes de l'Afrique centrale. Évidemment, ce type se réclamait plus de l'homme que du

singe par sa conformation générale, et très probablement aussi par son organisation interne.

A quel degré de surprise arrivèrent Max Huber et John Cort, on l'imaginera, en présence d'un être absolument nouveau qu'aucun anthropologiste n'avait jamais observé, et qui, en somme, paraissait intermédiaire entre l'humanité et l'animalité.

Et puis, Llanga avait affirmé qu'il parlait, — à moins que le jeune indigène n'eût pris pour un mot articulé ce qui n'était qu'un cri, ne répondant point à une idée quelconque, un cri dû à l'instinct, non à l'intelligence.

Les deux amis restaient silencieux, espérant que la bouche du petit s'entr'ouvrirait, tandis que Llanga continuait de lui bassiner le front et les tempes. Sa respiration, d'ailleurs, était moins haletante, sa peau moins chaude, et l'accès de fièvre touchait à son terme. Enfin ses lèvres se détendirent légèrement.

« Ngora... ngora!... » prononça-t-il d'une voix faible.

— Par exemple, s'écria Max Huber, cela passe toute croyance! »

Et ni l'un ni l'autre ne voulaient croire à ce qu'ils venaient d'entendre.

Quoi! cet être qui, quel qu'il fût, n'occupait certainement pas le degré supérieur de l'échelle animale, possédait le don de la parole!... S'il n'avait prononcé jusqu'alors que ce seul mot de la langue congolaise, n'était-il pas à supposer qu'il en employait d'autres, qu'il avait des idées, qu'il savait les traduire par des phrases?...

Ce qu'il y avait lieu de regretter, c'était que ses yeux ne s'ouvrissent pas, qu'on ne pût y chercher ce regard où la pensée se reflète et qui répond à tant de choses. Mais ses paupières restaient closes, et rien n'indiquait qu'elles fussent prêtes à se relever...

Cependant, John Cort, penché sur lui, épiait les mots ou les cris qui viendraient à lui échapper. Il lui soutenait la tête sans qu'il se réveillât, et quelle fut sa surprise, quand il sentit un cordon enroulé autour de ce petit cou.

Il fit glisser ce cordon, fait d'une tresse de soie, afin de saisir le nœud d'attache, et presque aussitôt, de s'écrier :

« Une médaille!... »

— Une médaille?... » répéta Max Huber.

John Cort dénoua le cordon.

Oui! une médaille en nickel, grande comme un sou, un nom gravé d'un côté, un profil gravé de l'autre.

Le nom c'était celui de Johausen, le profil, c'était celui du docteur.

« Lui!... s'écria Max Huber, et ce gamin, décoré de l'ordre du professeur allemand, dont nous avons retrouvé la cage vide!... »

Que ces médailles eussent été répandues dans la région du Cameroun, cela n'avait rien d'étonnant, puisque le docteur en avait maintes fois distribué aux Congolaises et aux Congolais. Mais qu'une médaille de ce genre fût attachée précisément au cou de cet étrange habitant de la forêt de l'Oubanghi...

« C'est fantastique, déclara Max Huber, et, à moins que ces mi-singes mi-hommes aient volé cette médaille dans la caisse du docteur...

— Khamis?... » appela John Cort.

S'il appelait le foreloper, c'était pour le mettre au courant de ces choses extraordinaires, et lui demander ce qu'il pensait de tout cela.

Au même moment se fit entendre la voix du foreloper, qui criait :

« Monsieur Max... monsieur John!... »

Les deux jeunes gens, sortant du taud, s'approchèrent de Khamis.

« Écoutez », dit celui-ci.

A cinq cents mètres en aval, la rivière obliquait brusquement vers la droite par un coude où les arbres réapparaissaient en épais massifs. L'oreille, tendue dans cette direction, percevait un mugissement sourd et continu, qui ne pouvait être confondu avec des beuglements de ruminants ou des hurlements de fauves. C'était une sorte de brouhaha qui s'accroissait à mesure que le radeau gagnait de ce côté...

« Un bruit suspect..., dit John Cort.

— Et dont je ne reconnais pas la nature, ajouta Max Huber.

— Peut être existe-t-il là-bas une chute ou un rapide?... déclara le foreloper. Le vent souffle du sud, et je sens que l'air est tout mouillé! »

Khamis ne se trompait pas. A la surface du rio passait comme une vapeur liquide qui ne pouvait provenir que d'une violente agitation des eaux.

Si la rivière était barrée par un obstacle, si la navigation allait être interrompue, cela constituait une éventualité assez grave pour que Max Huber et John Cort ne songeassent plus à Llanga, à son protégé.

Le radeau descendait avec une certaine rapidité, et, sans doute, après le tournant, c'est-à-dire avant quelques minutes, on serait fixé sur les causes de ce lointain tumulte.

Le coude dépassé, les craintes du foreloper ne furent que trop justifiées.

A cent toises environ, un entassement de roches noirâtres formait barrage d'une rive à l'autre, sauf à son milieu, où les eaux se précipitaient furieusement en le couronnant



d'écume. De chaque côté, elles venaient se heurter contre une digue naturelle, et, à certains endroits, bondissaient par-dessus. C'était à la fois, le rapide au centre, la chute latéralement. Si le radeau ne ralliait pas l'une des berges, si on ne parvenait pas à l'y fixer solidement, il serait entraîné et se briserait contre le barrage, à moins qu'il ne chavirât dans le rapide.

Tous gardèrent leur sang-froid. Il n'y avait pas un instant à perdre, car la vitesse du courant s'accroissait.

« A la berge... à la berge! » cria Khamis.

Il était alors six heures et demie. Par ce temps brumeux, le crépuscule ne laissait déjà plus qu'une douteuse clarté, qui ne permettait guère de distinguer les objets.

Cette difficulté, ajoutée à tant d'autres, compliquait la manœuvre pour atteindre la berge.

Ce fut en vain que Khamis essaya de diriger le radeau. Ses forces n'y suffisaient pas. Max Huber se joignit à lui. Il fallait, rien qu'avec la godille, résister au courant qui portait en droite ligne vers le milieu du barrage. A deux, ils obtinrent un certain résultat, et, sans doute, ils auraient réussi à sortir de cette dérive, lorsque, la godille s'étant rompue, le radeau reprit le fil du courant.

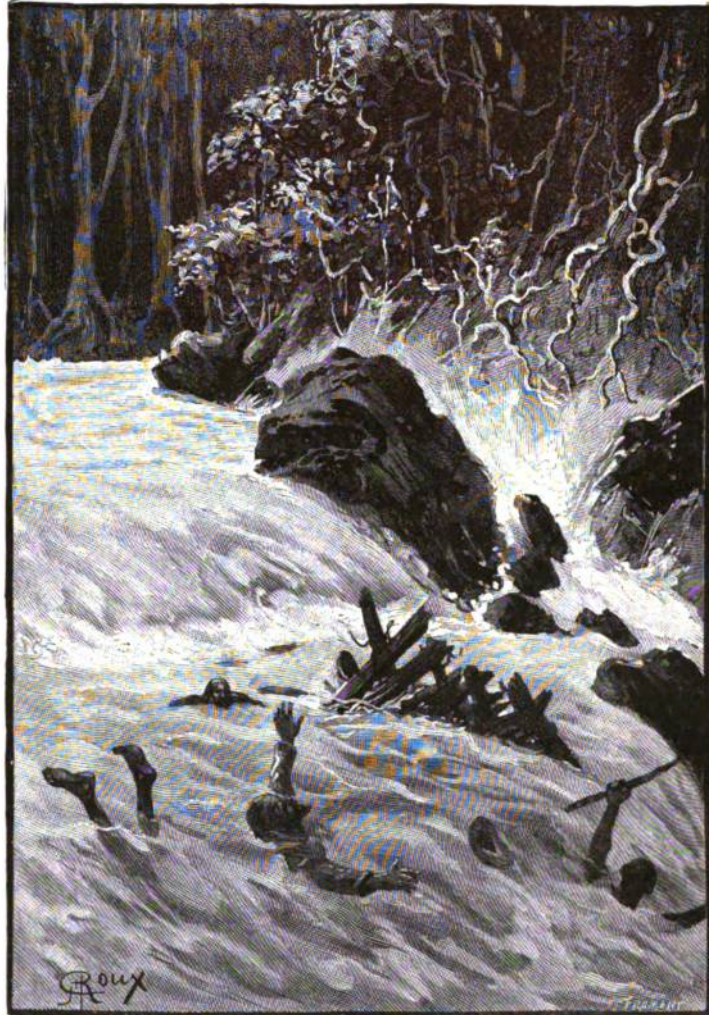
« Soyons prêts à nous jeter sur les roches, avant d'être engagés dans le rapide... » commanda Khamis.

— Pas autre chose à faire! » répondit John Cort.

A tout ce bruit, Llanga venait de quitter le taud. Il regarda, il comprit le danger. Au lieu de songer à lui, il songea à l'autre, au petit. Il

vint le prendre dans ses bras, et s'agenouilla à l'arrière.

Une minute après, le radeau suivait la ligne médiane du rapide. Peut-être, après tout, ne



se heurterait-il pas au barrage et descendrait-il sans chavirer ?...

Cette éventualité n'arriva pas. Ce fut contre un des rochers de gauche que le fragile appareil buta avec une violence extrême. En vain Khamis et ses compagnons essayèrent-ils de s'accrocher au barrage, sur lequel ils parvinrent à lancer la caisse des cartouches, les armes, les ustensiles.

Tous furent précipités dans le tourbillon à l'instant où s'écrasait le radeau, dont les débris s'en allèrent en aval au milieu des eaux mugissantes.

## XII

## Sous bois.

Le lendemain, trois hommes étaient étendus près d'un foyer dont les derniers charbons achevaient de se consumer. Vaincus par la fatigue, incapables de résister au sommeil, après avoir repris leurs vêtements séchés devant ce feu, ils s'étaient endormis.

Quelle heure était-il et même faisait-il jour ou faisait-il nuit?... Aucun d'eux ne l'eût pu dire... Cependant, à supputer le temps qui s'était écoulé depuis la veille, il semblait bien que le soleil dût être levé. Mais dans quelle direction se plaçait l'est?... Cette demande, si elle eût été faite, fût restée sans réponse.

Ces trois hommes étaient-ils donc enfermés dans une grotte, au fond d'une caverne, en un lieu impénétrable à la lumière diurne?...

Non, autour d'eux se pressaient des arbres d'une telle épaisseur, d'une telle hauteur, qu'ils arrêtaient le regard à la distance de quelques mètres. Pendant la flambée de feu, entre les énormes troncs et les lianes qui se tendaient de l'un à l'autre, il eût été impossible de reconnaître un sentier praticable même à des piétons. Le branchage inférieur plafonnait à une cinquantaine de pieds seulement. Au-dessus, si dense était le feuillage, si serrée la ramure jusqu'à l'extrême cime, que ni la clarté des étoiles ni les rayons du soleil ne passaient au travers. Une prison n'aurait pas été plus obscure, ses murs n'eussent pas été plus infranchissables, et ce n'était pourtant qu'un des sous-bois de la grande forêt.

Dans ces trois hommes, on eût reconnu John Cort, Max Huber et Khamis.

Par quel enchaînement de circonstances se trouvaient-ils en cet endroit?... Ils l'ignoraient. Après la dislocation du radeau contre le barrage, ayant en vain tenté de se retenir aux roches, ils avaient été précipités dans les eaux du rapide, et ne savaient plus rien de ce qui avait suivi cette catastrophe.

A qui Khamis et ses compagnons devaient-ils leur salut?... Qui les avait transportés à

l'intérieur de cet épais massif avant qu'ils eussent repris connaissance?...

Par malheur, tous n'avaient pas échappé à ce désastre. L'un d'eux manquait, l'enfant adoptif de John Cort et de Max Huber, le pauvre Llanga, et aussi le petit être qu'il avait retiré des eaux... Et qui sait si ce n'était pas en voulant le sauver qu'il avait péri avec lui?...

Maintenant, Khamis, John Cort, Max Huber, ne possédaient ni munitions ni armes, aucun ustensile, sauf leurs couteaux de poche et la hachette que le foreloper portait à sa ceinture. Plus de radeau, et d'ailleurs de quel côté se fussent-ils dirigés pour retrouver le cours du rio Johausen?...

Et la question de nourriture, comment la résoudre, puisque les produits de la chasse feraient défaut? Khamis, John Cort et Max Huber en seraient-ils réduits aux racines, aux fruits sauvages?... Insuffisantes ressources, et même très problématiques!... N'était-ce pas la perspective de mourir de faim à bref délai?...

Délai de deux ou trois jours, toutefois, car l'alimentation était du moins assurée pour ce laps de temps. Ce qui restait du buffle, — une douzaine de livres environ, — avait été déposé en cet endroit. Ils s'en étaient partagé les quelques tranches qui avaient été cuites avant que le radeau se fût jeté dans le rapide, puis, autour de ce feu prêt à s'éteindre, ils s'étaient endormis.

John Cort se réveilla le premier au milieu d'une obscurité que la nuit n'aurait pas rendue plus profonde. Il se leva. Ses yeux s'accoutumant à ces ténèbres, il aperçut vaguement Max Huber et Khamis couchés au pied des arbres. Tandis qu'ils reposaient, et avant de les tirer de leur sommeil, il alla ranimer le foyer. Sous les cendres brûlaient des bouts de tisons qu'il rapprocha. Puis il ramassa une brassée de bois mort et d'herbes sèches, et bientôt une flamme pétillante jeta ses lueurs sur le campement.



« A présent, se dit John Cort, avisons à sortir de là, mais comment?... »

Le pétilllement du foyer ne tarda pas à réveiller Max Huber et Khamis. Ils se relevèrent presque au même instant. Le sentiment de la situation leur revint, et ils firent ce qu'il y avait à faire : ils tinrent conseil.

« Où sommes-nous?... demanda Max Huber.

— Où l'on nous a transportés, répondit John Cort, et j'entends par là que nous ne savons rien de ce qui s'est passé depuis...

— Depuis une nuit et un jour peut-être... ajouta Max Huber. Est-ce hier que notre radeau s'est brisé contre le barrage?... Khamis, avez-vous quelque idée à ce sujet?... »

Pour toute réponse, le foreloper, se contenta de secouer la tête. Impossible de déterminer le compte du temps écoulé, ni de dire dans quelles conditions s'était effectué le sauvetage.

« Et Llanga?... s'écria John Cort. Il a certainement péri puisqu'il n'est pas avec nous!... Ceux qui nous ont sauvés n'ont pu le retirer du rapide...

— Pauvre enfant!... soupira Max Huber. Il avait pour nous une si vive affection!... Nous l'aimions... nous lui aurions fait une existence si heureuse!... L'avoir arraché aux mains de ces misérables Denkas, et maintenant... Pauvre enfant! »

Les deux amis n'eussent pas hésité à risquer leur vie pour Llanga... Mais, eux aussi, ils avaient été bien près de se noyer dans le tourbillon, et ils ignoraient à qui était dû leur salut!...

Inutile d'ajouter qu'ils ne songeaient plus à la singulière créature recueillie par Llanga, et qui avait péri avec lui sans doute. Bien d'autres questions les préoccupaient à cette heure, — questions autrement graves que ce problème d'anthropologie relatif à un être moitié homme et moitié singe.

John Cort reprit :

« Lorsque je fais appel à ma mémoire, je ne retrouve plus rien des faits qui ont suivi le choc du radeau contre le barrage... Un peu avant, il m'a semblé voir Khamis debout, lan-

çant les armes et les ustensiles sur les rochers...

— Oui, dit Khamis, et assez heureusement pour que ces objets ne soient pas tombés dans le rio. Ensuite...

— Ensuite, déclara Max Huber, au moment où nous avons été engloutis, j'ai cru... oui... j'ai cru apercevoir sur la rive gauche des hommes...

— Des hommes... en effet... répondit vivement John Cort, des indigènes qui en gesticulant, en criant, coururent vers le barrage...

— Vous avez vu des indigènes?... s'écria le foreloper.

— Une douzaine environ, affirma Max Huber, et c'est à eux, assurément, que nous devons d'être sains et saufs!... Oui! ce sont eux qui nous ont retirés du rio...

— Puis, ajouta John Cort, sans que nous eussions repris connaissance, ils nous ont transportés en cet endroit... avec ce qui nous restait de provisions... Enfin, après avoir allumé ce feu, ils se sont hâtés de disparaître...

— Et ont même si bien disparu, ajouta Max Huber, que nous n'en retrouvons pas trace!... C'est montrer qu'ils tenaient peu à notre reconnaissance...

— Patience, mon cher Max, répliqua John Cort, il est possible qu'ils soient autour de ce campement... Comment admettre qu'ils nous y eussent conduits pour nous abandonner ensuite...

— Et en quel lieu?... s'écria Max Huber. Qu'il y ait dans cette forêt de l'Oubanghi des fourrés d'une telle épaisseur, cela passe l'imagination!... Nous sommes en pleine obscurité...

— D'accord... mais... fait-il jour?... » observa John Cort.

Cette question ne tarda pas à se résoudre affirmativement. Si opaque que fût le feuillage, on percevait au-dessus de la cime des arbres, hauts de cent à cent cinquante pieds, les vagues lueurs de l'espace. Il ne paraissait pas douteux que le soleil, en ce moment, éclairât l'horizon. Les montres de John Cort et de Max Huber, trempées des eaux du rio, ne pouvaient plus indiquer l'heure. Il faudrait donc s'en rapporter à la position du



disque solaire, et encore ne serait-ce possible que si ses rayons pénétraient à travers les frondaisons.

Tandis que les deux amis échangeaient ces diverses questions auxquelles ils ne savaient comment répondre, Khamis les écoutait sans prononcer une parole. Il s'était relevé, il parcourait l'étroite place que ces énormes arbres laissaient libre, entourée d'une barrière de lianes et de sizophus épineux. En même temps, il cherchait à découvrir un coin du ciel dans l'intervalle des branches; il tentait de retrouver en lui ce sens de l'orientation qui n'aurait jamais occasion pareille de s'exercer utilement. S'il avait déjà traversé les bois du Congo ou du Cameroun, il ne s'était pas engagé jusqu'alors au milieu de régions si impénétrables. Cette partie de la grande forêt ne pouvait être comparée à celle que ses compagnons et lui avaient franchie depuis la lisière avant d'atteindre le rio Johausen. A partir de ce point, ils s'étaient généralement dirigés vers le sud-ouest. Mais de quel côté était maintenant le sud-ouest, et l'instinct de Khamis les fixerait-il à cet égard?...

Mais au moment où John Cort, devinant son hésitation, allait l'interroger, ce fut lui qui posa une question :

« Monsieur Max, vous êtes certain d'avoir aperçu des indigènes près du barrage?...

— Très certainement, Khamis, au moment où le radeau se fracassait entre les roches.

— Et sur quelle rive?...

— Sur la rive gauche.

— Vous dites bien la rive gauche?...

— Oui... la rive gauche.

— Nous serions donc dans l'est du rio?...

— Sans doute, et, par conséquent, ajouta John Cort, dans la partie la plus profonde de la forêt... Mais à quelle distance du rio Johausen...

— Cette distance ne peut être considérable, déclara Max Huber. L'estimer à quelques kilomètres, ce serait exagérer. Il est inadmissible que nos sauveteurs, quels qu'ils soient, nous aient transportés loin...

— Assurément, affirma Khamis, le rio ne peut pas être éloigné, aussi avons-nous intérêt

à le rejoindre, puis à reprendre notre navigation au-dessous du barrage, dès que nous aurons construit un radeau...

— Et comment vivre jusque-là, puis pendant la descente vers l'Oubanghi?... objecta Max Huber. Nous n'avons plus les ressources de la chasse...

— En outre, fit observer John Cort, de quel côté chercher le rio Johausen?... Que nous ayons débarqué sur la rive gauche, je l'accorde... Mais, avec l'impossibilité de s'orienter, comment affirmer que le rio est dans une direction plutôt que dans une autre?...

— Et d'abord, demanda Max Huber, par où sortir de ce fourré?...

— Par là », répondit le foreloper.

Et il montrait une déchirure des lianes, par laquelle ses compagnons et lui avaient dû être introduits en cet endroit. Au delà se dessinait une sente obscure et sinueuse qui semblait praticable aux piétons.

Où cette sente conduisait-elle?... Était-ce au rio?... Rien de moins certain... Ne se croisait-elle pas avec d'autres?... Ne risquait-on pas de s'égarer dans ce labyrinthe?... D'ailleurs, avant quarante-huit heures, ce qui restait du buffle serait dévoré... Et après?... Quant à étancher sa soif, même si on ne retrouvait ni le rio ni aucun de ses affluents, les pluies étaient assez fréquentes pour écarter toute crainte à cet égard.

« Dans tous les cas, observa John Cort, ce n'est pas en prenant racine ici que l'on se tirera d'embarras, et il faut quitter la place...

— Mangeons d'abord », dit Max Huber.

Environ un kilogramme de viande fut partagé en trois parts, et chacun dut se contenter de ce mince repas!...

« Et dire, reprit Max Huber, que nous ne savons même pas si c'est un déjeuner ou un dîner...

— Qu'importe, répliqua John Cort, l'estomac n'a que faire de ces distinctions...

— Soit, mais il a besoin de boire, l'estomac, et quelques gouttes du rio Johausen seraient accueillies par nous comme le meilleur cru des vins de France!... »

Tous trois, assis, mangeaient avidement.

Ils étaient redevenus silencieux. De cette obscurité se dégageait une impression vague d'inquiétude et de malaise. L'atmosphère, tout imprégnée des senteurs humides du sol, s'alourdissait sous ce dôme de feuillage. En ce milieu qui semblait même impropre au vol des oiseaux, pas un cri, pas un chant. Parfois le bruit sec d'une branche morte qui tombait sur l'herbe, et dont la chute s'amortissait au contact du tapis des mousses spongieuses étendu d'un tronc à l'autre. Par instants, aussi, un sifflement aigu, puis le froufrou entre les feuilles sèches d'un de ces serpenteaux des brousses, longs de cinquante à soixante centimètres, heureusement inoffensifs. Quant aux insectes, ils bourdonnaient comme d'habitude et n'avaient point épargné leurs piqûres.

Le repas achevé, tous trois se levèrent. Khamis, après avoir ramassé le morceau de buffle, se dirigea vers le passage que laissaient entre elles les lianes.

En cet instant, à plusieurs reprises et d'une voix forte, Max Huber jeta cet appel :

« Llanga !... Llanga !... Llanga !... »

Ce fut en vain, et aucun écho ne renvoya le nom du jeune indigène.

« Partons », dit le foreloper.

Et il prit les devants.

A peine avait-il mis le pied sur la sente qu'il s'arrêta.

« Une lumière... » s'écria-t-il.

Max Huber et John Cort s'avancèrent vivement.

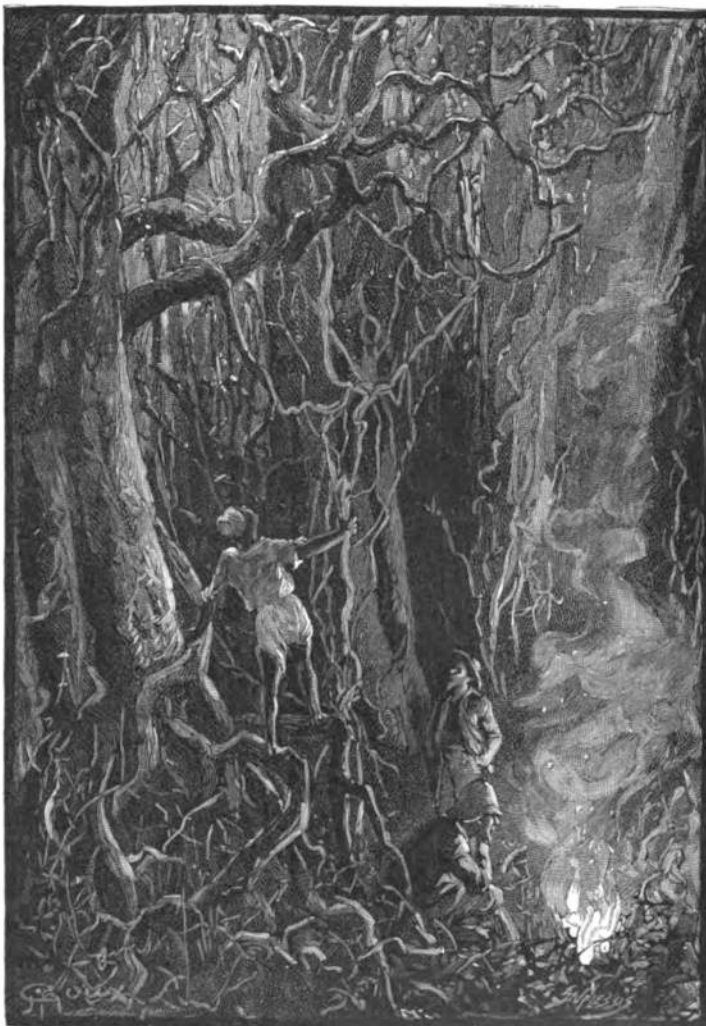
« Les indigènes?... dit l'un.

— Attendons ! » répondit l'autre.

La lumière — très probablement une torche enflammée — apparaissait dans la direction de la sente à quelques centaines de pas,

n'éclairant la profondeur du bois que dans un faible rayon, piquant de vives lueurs le dessous des hautes ramures.

Où se dirigeaient celui ou ceux qui portaient cette torche?... Y avait-il lieu de craindre



une attaque, ou était-ce un secours qui arrivait?...

Khamis et les deux amis hésitaient à s'engager plus avant.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. La torche ne s'était pas déplacée. Quant à supposer que cette lueur fixe fût celle d'un feu follet, non assurément.

« Que faire?... demanda John Cort.

— Marcher vers cette lumière, puisqu'elle ne vient pas à nous, répondit Max Huber.

— Marchons », dit Khamis.

Le foreloper remonta la sente de quelques pas. Aussitôt la torche de s'éloigner. L'indigène qui la portait s'était-il donc aperçu que ces trois étrangers venaient de se mettre en mouvement?... Voulait-il éclairer leur marche sous ces obscurs massifs, les ramener vers le rio Johausen ou tout autre cours d'eau tribulaire de l'Oubanghi?...

Ce n'était pas le cas de temporiser. Il fallait d'abord suivre cette lumière, puis tenter de reprendre la route vers le sud-ouest.

« Allons », répéta le foreloper.

Et les voici le long de l'étroit sentier, circulant sur un sol dont les herbes étaient foulées depuis longtemps, les lianes rompues, les broussailles écartées par le passage des hommes ou des animaux.

Sans parler des arbres que Khamis et ses compagnons avaient déjà rencontrés, il en était d'autres d'espèce plus rare et non moins extraordinaires, tel le « gura crepitans », à fruits explosibles, qui ne s'était encore trouvé qu'en Amérique dans la famille des euphorbiacées, dont l'écorce tendre renferme une substance laiteuse, et dont la noix éclate à grand bruit en lançant au loin sa semence; tel le « tsofar », l'arbre siffleur, entre les branches duquel le vent sifflait comme à travers une fente, et qui jusqu'alors n'avait été signalé que dans les forêts nubienues.

Tous trois marchèrent ainsi jusqu'à midi, et, lorsqu'ils firent halte, après cette première étape, la lumière s'arrêta au même instant...

« C'est un guide, déclara Max Huber, un guide d'une parfaite complaisance... Si nous savions seulement où il nous mène...

— Qu'il nous sorte de ce labyrinthe, répondit John Cort, et je ne lui en demande pas davantage! Eh bien, mon cher Max, tout cela, est-ce assez extraordinaire?...

— Assez... en effet!...

— Pourvu que cela ne le devienne pas trop! » ajouta John Cort.

Pendant l'après-midi, le sinueux sentier continua de courir sous le couvert des frondaisons de plus en plus opaques. Khamis se tenait en tête, ses compagnons derrière

lui, en file indienne, car il n'y avait passage que pour une seule personne. S'ils pressaient parfois le pas, afin de se rapprocher de leur guide, celui-ci, le pressant également, maintenait invariablement sa distance.

Vers six heures du soir, d'après l'estime, quatre à cinq lieues avaient dû être franchies depuis le départ. Cependant, l'intention de Khamis, en dépit de la fatigue, était de suivre la lumière, tant qu'elle se montrerait, et il allait se remettre en marche, lorsqu'elle s'éteignit soudain.

« Faisons halte, dit John Cort. C'est évidemment une indication qui nous est donnée...

— Ou plutôt un ordre, observa Max Huber.

— Obéissons, répliqua le foreloper, et passons la nuit en cet endroit.

— Mais demain, ajouta John Cort, la lumière reparaitra-t-elle?...

C'était la question.

Tous trois s'étendirent au pied d'un arbre. On se partagea un morceau de buffle, et, heureusement, il fut possible de se désaltérer à un petit filet liquide qui serpentait sous les herbes. Bien que les pluies fussent fréquentes dans cette région forestière, il n'était pas tombé une seule goutte d'eau depuis quarante-huit heures.

« Qui sait même, remarqua John Cort, si notre guide n'a pas précisément choisi cet endroit parce que nous y trouverions à nous désaltérer?...

— Délicate attention », avoua Max Huber, en puisant un peu de cette eau fraîche au moyen d'une feuille roulée en cornet.

Quelle inquiétante que fût la situation, la fatigue l'emporta, le sommeil ne se fit pas attendre. Mais John Cort et Max Huber ne s'endormirent pas sans avoir parlé de Llanga... S'était-il noyé dans le rapide?... S'il avait été sauvé, pourquoi ne l'avait-on pas revu?... Pourquoi n'avait-il pas rejoint ses deux amis John et Max?...

Lorsque les dormeurs se réveillèrent, une faible lueur, perçant à travers les branchages, indiqua qu'il faisait jour. Khamis crut pouvoir conclure qu'ils avaient marché dans la



direction de l'est. Par malheur, c'était aller du mauvais côté... En tout cas, il n'y avait qu'à se remettre en route.

« Et la lumière?... dit John Cort.

— La voici qui reparait, répondit Khamis.

— Ma foi, s'écria Max Huber, c'est l'étoile des rois Mages... Seulement elle ne nous conduit pas vers l'occident, et quand arriverons-nous à Bethléem?... »

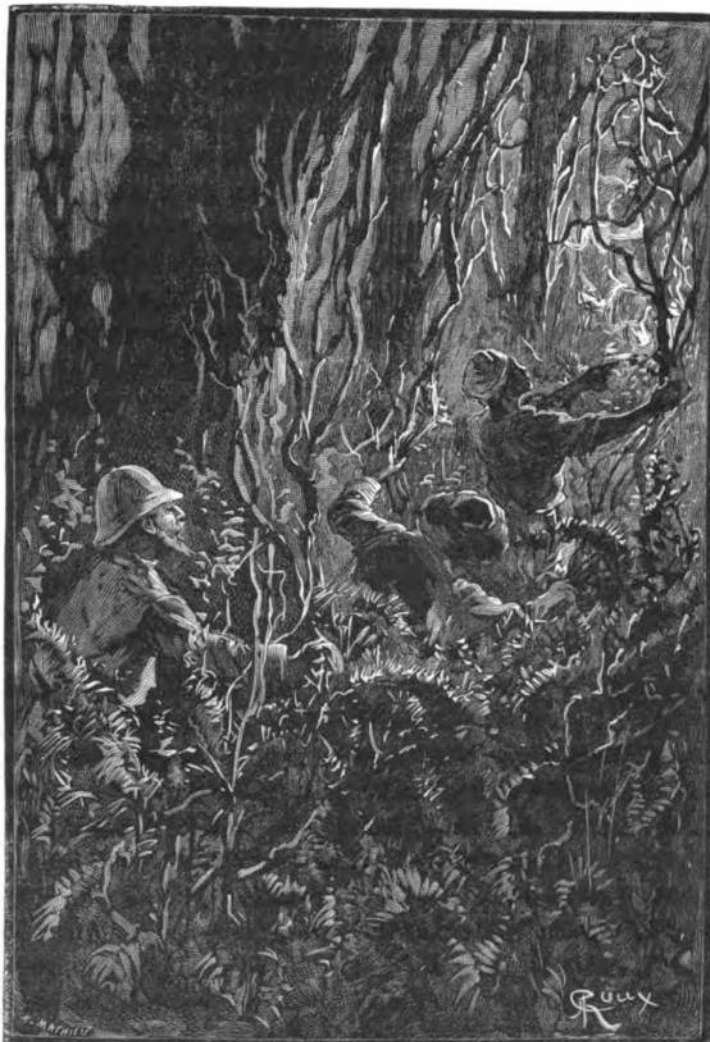
Aucune aventure ne marqua cette journée du 22 mars. La torche lumineuse ne cessa de guider la petite troupe toujours en direction de l'est. De chaque côté de la sente, la futaie se montrait impénétrable, des troncs serrés les uns contre les autres, un inextricable entrelacement de broussailles. Il semblait que le foreloper et ses compagnons fussent engagés dans un interminable boyau de verdure. Sur plusieurs points cependant, quelques sentiers, non moins étroits, coupaient celui que choisissait le guide, et, sans lui, Khamis n'aurait su lequel prendre.

Du reste, pas un seul ruminant ne fut aperçu, et comment des animaux de grande taille se seraient-ils aventurés jusque-là? Plus de ces passées dont Khamis avait profité dans le nord de la forêt jusqu'aux rives du rio Johausen. Aussi, lors même que les deux chasseurs auraient eu leurs fusils, combien inutiles, puisqu'il ne se présentait pas une seule pièce de gibier.

C'était donc avec une appréhension très justifiée que John Cort, Max Huber et le foreloper voyaient leur nourriture si peu assurée. Après les repas de midi et du soir, il ne resterait plus rien. Et si, le lendemain, ils n'étaient pas arrivés à destination, c'est-à-dire au terme de cet extraordinaire

cheminement à la suite de cette lumière?...

Comme la veille, la torche s'éteignit vers six heures du soir, et, comme la précédente, cette nuit se passa sans trouble.



Lorsque John Cort se releva le premier, il réveilla ses compagnons en s'écriant :

« On est venu ici pendant que nous dormions! »

En effet, un petit feu était allumé, quelques charbons ardents formaient braise, et un morceau d'antilope pendait à la basse branche d'un acacia au-dessus d'un petit ruisseau.

Cette fois, Max Huber ne fit pas même entendre une exclamation de surprise. Tous trois acceptaient les choses comme elles venaient. Ils ne voulaient plus discuter les étrangetés de cette situation mystérieuse, ce guide in-

connu qui les conduisait vers un but non moins inconnu, ce génie de la grande forêt dont ils suivaient les traces.

Ce qui restait de viande fut consommé d'abord. Puis Khamis fit griller cette chair d'antilope, qui suffirait pour les deux repas de midi et du soir.

A ce moment, la torche redonna le signal du départ.

Marche reprise et dans les mêmes conditions. Toutefois, l'après-midi, on put constater que l'épaisseur de la futaie diminuait peu à peu. Le jour la pénétrait davantage, tout au moins à travers la cime des arbres. Pourtant, il fut encore impossible de distinguer l'être quelconque qui cheminait en avant.

Ainsi que la veille, cinq à six lieues, à

l'estime, furent franchies pendant cette journée. Depuis le rio Johausen, le parcours pouvait se chiffrer par une soixantaine de kilomètres.

Ce soir-là, à l'instant où s'éteignit la torche, Khamis et ses compagnons s'arrêtèrent. Sans doute, il faisait nuit, car une obscurité profonde enveloppait ce massif. Très fatigués, après avoir achevé le morceau d'antilope, après s'être désaltérés d'eau fraîche, tous trois s'endormirent...

Et — en rêve assurément, — ne voilà-t-il pas que Max Huber crut entendre jouer, au-dessus de sa tête, la valse si connue du *Freyschutz* de Weber!...

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

---

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

---

### LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

C'est au Mexique, terre privilégiée de cet arbre, que le cacaoyer a été le plus anciennement utilisé et il eut dans ce pays une importance de premier ordre. Le cacao était alors pour les Mexicains la marchandise-type représentant tous les produits, si bien qu'ils lui attribuaient le même rôle que jouent parmi nous l'or, l'argent et le cuivre. Bref, ils se servaient des fèves de cacao en guise de monnaie, ce qui ne les empêchait pas de la manger, cette monnaie, alors qu'elle avait rempli son office pendant un certain temps. J'aime à croire qu'elle était, avant ce dernier emploi, scrupuleusement nettoyée. Lorsque Humboldt visita le Mexique, cet usage existait encore parmi les gens du peuple qui, pour l'équivalent d'un sou, donnaient six fèves de cacao.

Pour nous, le cacao n'est plus une monnaie et c'est « contre monnaie » seulement que nous pouvons nous le procurer..., ce que font du reste avec enthousiasme tous les gourmets friands de cette chose exquise, qui, sous les

mille formes qu'elle revêt : poudre, tablettes, bonbons, pastilles, etc., fait les délices des petits et des grands, depuis la tasse de chocolat du matin jusqu'aux crèmes parfumées de nos desserts du soir.

Nous avons fait bien des compliments mérités, jusqu'ici ; combien n'en avons-nous pas à adresser aussi au caféier, autre bienfaiteur de l'humanité !

Le caféier (*coffea arabica*) est un joli arbrisseau toujours vert qui appartient à la famille des rubiacées. Il peut atteindre une hauteur de huit à dix mètres. Ses feuilles sont d'un beau vert luisant, oblongues, pointues et ondulées sur les bords. Ses fleurs, de forme délicate et d'un blanc jaunâtre parfois rosé, exhalent une odeur suave qui a valu à l'arbre qui les porte le nom de *jasmin d'Arabie*. Ses fruits sont des baies qui, tout d'abord vertes, puis rouges, deviennent enfin noirâtres. Elles ressemblent à des cornouilles, ou, si l'on préfère, à des cerises, et renferment deux

---

graines accolées face à face et appelées *grains de café*. Ces graines sont dures, cornées, d'un vert jaunâtre ou grisâtre et ne sont nullement comestibles dans leur état naturel.

Le caféier, originaire de l'Abyssinie, croît particulièrement dans les provinces d'Enarrea et de Kaffa, d'où son nom, suivant certains étymologistes. Il s'est étendu de là dans l'intérieur de l'Afrique, jusqu'aux sources du Nil Blanc. Ce n'est que dans le xv<sup>e</sup> siècle que le caféier a été transporté de l'Abyssinie en Arabie, qui est bien vite devenue sa patrie d'adoption.

La graine du caféier, dont l'usage est aujourd'hui universel, contient divers principes, tels que la caféine et l'acide caféique. Elle contient bien autre chose encore, s'il faut en croire certains chimistes, qui affirment y avoir trouvé du cuivre, oui, du cuivre, et en proportions telles que les Européens, qui consomment bien plus de cent millions de kilogrammes de café, mangeraient annuellement quelque chose comme deux ou trois cents kilogrammes de cuivre ! Et l'on viendra nous dire ensuite que les savants manquent d'imagination. Après tout, qui saura jamais au juste ce qui se passe au fond des cornues ?

Quoi qu'il en soit, ce sont ces principes constitutifs de la graine du caféier (cuivre oui ou non compris) qui, soumis à l'influence d'une torréfaction légère, dégagent cet arôme absolument exquis que tout le monde connaît et apprécie.

Que dire maintenant de cette liqueur qui n'ait été dit ou même chanté par ses dégustateurs, lorsqu'ils étaient poètes ? Ce qu'il faut avouer, c'est qu'elle mérite ces éloges, même les plus enthousiastes et les plus dithyrambiques. Cette teinte admirable qui rappelle les tons chauds des régions méridionales, ce parfum pénétrant qui ne le cède guère aux plus fines essences et, par-dessus tout, cette propriété merveilleuse de n'exciter dans l'homme que ses plus nobles facultés, assignent au caféier le premier rang parmi les végétaux qui, d'une manière quelconque, fournissent à l'humanité tel autre délicieux breuvage. Bien supérieur au vin qui enivre,

hébète et dégrade ses séides intempérants, le café ne produit d'autre ivresse qu'une ivresse intellectuelle, qu'une surexcitation des organes cérébraux. Aptitudes plus vives à percevoir les sensations, à apprécier les rapports, à élucider les idées, à faire œuvre d'imagination surtout, tels sont les effets de cette exquise boisson que prépare pour nous, là-bas, entre les sables torrides et le ciel de feu de l'Éthiopie et de l'Arabie, la modeste petite graine du *coffea arabica*. Humble entre les humbles, dure, terne, à demi écrasée, sans parfum et presque sans couleur, elle nous apporte, à nous déshérités de la lumière sous notre ciel brumeux, je ne sais quels lointains mirages et quel monde de rêves où miroitent, ce semble, les reflets du flamboyant soleil qui l'a mûrie de ses rayons.

Ce sont les Orientaux qui ont introduit en Europe l'usage du café ; mais on ne sait à quelle époque ils connurent eux-mêmes les vertus de cette graine précieuse<sup>1</sup>. Sans énumérer ici, même en les résumant, les nombreuses traditions suivant lesquelles on a cherché à s'orienter dans cette ténébreuse histoire, arrivons au xvi<sup>e</sup> siècle, où nous trouvons le café apprécié par des populations entières et déjà persécuté par le mahométisme. Les prêtres, en effet, qui en avaient profité les premiers, voyant le peuple désertir les mosquées pour aller encombrer les boutiques où l'on en vendait, poursuivirent de leurs anathèmes cette boisson réputée si sainte autrefois. Le café fut assimilé au vin maudit et, par suite, interdit comme liqueur enivrante, si bien que l'on bâtonna haut et ferme les appréciateurs trop enthousiastes de l'innocente « fève d'Arabie ».

Grâce à cette persécution — semblable à toutes les persécutions qui si vite portent leurs fruits — le café devint de plus en plus populaire. Chacun, naturellement, voulut boire de cette liqueur défendue, qu'il fallait parfois

1. On raconte diversement la découverte des propriétés excitantes du café, et l'on en fait généralement l'honneur à un berger d'Arabie, qui aurait remarqué que ses chèvres manifestaient une vivacité extraordinaire quand elles avaient mangé des graines de caféier.



acheter au prix d'une bastonnade ; en sorte que, dès la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, il y eut au Caire environ deux mille boutiques de cafetiers. Aujourd'hui, le café est dans tout l'Orient une des plus indispensables nécessités de la vie. Il fit du reste bien vite son chemin. Introduit en Italie en 1645 et à Londres en 1652, il fut offert aux Parisiens en 1669, par Soliman, ambassadeur de la Porte près de Louis XIV.

Quelques années après le départ de l'ambassadeur ture, un Arménien, nommé Pascal, s'établit sur le quai de l'École, dans une modeste boutique qui fit bientôt ses frais. Autre boutique dans la rue de Bussy, transportée peu après dans la rue Mazarine. C'est ainsi que se multiplièrent ces divers établissements, qui ne furent tout d'abord, il faut bien le reconnaître, que d'horribles et puantes tabagies.

Le *café* qui, le premier, mérita ce nom et qui fut l'ancêtre de tous ceux qui, par milliers, pullulent aujourd'hui dans toutes les grandes villes, fut celui qu'établit le Sicilien Procope, dans la rue des Fossés-Saint-Germain. Ce café, près duquel se trouvait alors la Comédie-Française, eut des débuts fort brillants et devint bientôt le rendez-vous des auteurs dramatiques, des gens de lettres et des habitués du théâtre qui, au milieu des réunions les plus turbulentes, discutaient le mérite des pièces nouvelles... Et, à ce propos, écoutez cette petite histoire qui ne manque pas d'intérêt.

C'est dans ce café Procope, nous raconte M. Le Maout, que se rendit un soir Voltaire, déguisé en Arménien et affublé d'une barbe postiche formidable qui, jusqu'aux yeux, lui mangeait la figure. On venait de jouer une de ses tragédies. Il s'assit, rêveur et indifférent en apparence, au milieu de ses adversaires qui, ayant formé une cabale, complotaient sa chute pour le lendemain. Il nota presque sous leur dictée les vers qui devaient être accueillis par les sifflets les plus furibonds. Cela fait, les conjurés se séparèrent et chacun d'eux s'alla coucher.

Mais, tandis qu'ils dormaient, Voltaire, lui,

ne dormit pas. Il veilla même si bien qu'avant la fin de la nuit, son cinquième acte — celui-là même à qui en voulaient les ligueurs — était refait. Appris et répété en quelques heures, le lendemain, il fut mis à la place de celui de la veille, et, quand le rideau fut levé et qu'arriva l'acte incriminé, les siffleurs, désappointés, mystifiés, ahuris, et n'y comprenant plus rien du tout, attendirent, mais bien en vain, les vers qui, dès les premiers mots, devaient servir de signal aux conjurés.

Mais laissons le café Procope et achevons l'histoire de notre caféier.

C'est de l'Arabie que nous venait, avant le xviii<sup>e</sup> siècle, tout le café qui se consommait en Europe. Toutefois les Européens, fatigués de payer des droits exorbitants aux pachas d'Égypte et de Syrie, cherchèrent à s'en affranchir. Les Hollandais se procurèrent quelques pieds de caféiers dans les environs de Moka et les transportèrent dans leurs colonies de Surinam et de Batavia.

Quelques échantillons de ces arbustes furent envoyés à Amsterdam et plantés dans le Jardin botanique, où ils fleurirent et se multiplièrent par la culture. Un de ces nouveaux plants, offert à Louis XIV, fut mis au Jardin des Plantes, y prospéra, s'y reproduisit et ce fut alors, vers 1720, que trois de ces jeunes caféiers français furent confiés par de Jussieu à un ami, le chevalier Desclieux, jeune enseigne de vaisseau, qui se chargea de les transporter à la Martinique. La traversée fut longue et difficile, l'eau manqua, deux des caféiers moururent. Le troisième seul fut sauvé, grâce au dévouement de Desclieux, qui préleva sur sa ration l'eau nécessaire à son pauvre petit passager qui, lui aussi, se mourait de soif. Bref, celui-ci arriva sain et sauf et c'est lui qui, à la Martinique, est devenu la souche de toutes les plantations dont se sont enrichies les Antilles.

Lors de l'introduction du café en France, les médecins, qui s'adjoignirent sans doute quelques chimistes aigris, déclarèrent *ex cathedra* que cette nouvelle boisson était nuisible à la santé. L'on a cependant constaté, depuis, que bien des amateurs forcenés de ce

liquide incriminé, sont parvenus à un âge avancé, témoin Fontenelle et Voltaire, pour ne point en citer d'autres.

— Le café est un poison lent, dit, un jour, devant celui-ci, un médecin capable.

— Oui, *très lent*, en effet, répondit le malin vieillard, car voilà bientôt quatre-vingts ans que j'en bois, sans qu'il ait encore produit son effet.

La Faculté de nos jours, qui a fait quelques progrès depuis Voltaire, a bien voulu révoquer l'arrêt promulgué au xviii<sup>e</sup> siècle et déclare que le café est une liqueur digestive, stomacique, fébrifuge même et qu'il pourrait être un agent thérapeutique efficace en beaucoup de circonstances, s'il ne servait de boisson habituelle.

Est-il besoin d'ajouter, toutefois, que pour le café, comme pour les meilleures choses du monde, l'abus peut amener des résultats plus ou moins regrettables, et sans nous faire l'écho des diatribes passionnées qu'ont prodiguées contre cette liqueur certains accusateurs acrimonieux, qu'il nous soit permis de répéter, après M. Le Maout et autres hygiénistes compétents, que chez les personnes nerveuses, et surtout chez les femmes, l'action

du café résiste à la puissance de l'habitude, en ce sens qu'elle cause des *dyspepsies*, c'est-à-dire des digestions difficiles, surexcite le système nerveux et produit des insomnies plus ou moins pénibles. Junker accusait vivement d'imprudence les jeunes filles de son temps qui, pour se faire pâlir — la pâleur était déjà à la mode — avalaient de la poudre de café bouillie. Enfin, ajoute M. Le Maout, il est parfaitement avéré que l'usage quotidien du café au lait détermine de sérieux accidents chez les femmes de constitution faible et lymphatique.

Dans le commerce, on classe les cafés d'après leur provenance. Le plus estimé est le café *Moka* qui est en petits grains verdâtres et de forme irrégulière, tantôt allongés et tantôt arrondis. Le *Martinique* et le *Bourbon* sont, en France, d'un usage très répandu, alors surtout qu'on les mélange avec le *Moka*. Le *Java* et le *Gonaïve* sont moins estimés. Quant aux cafés de la Havane, de la Jamaïque, du Brésil et de la Guyane, ils entrent aussi pour leur bonne part dans l'alimentation générale.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE IX

Dans les beaux champs parfumés où Irène avait accompagné sa tante dès le matin, une armée de femmes et de fillettes, à genoux entre les longues rangées des plants de violettes, cueillaient sans merci les petites fleurs. Loin d'avoir la modestie de sa sœur des bois qui se cache humblement sous ses feuilles, la violette de Parme qu'on cultive pour les distilleries redresse sa jolie tête d'un mauve tendre et s'épanouit hardiment comme les roses. Les femmes âgées travaillaient activement, n'échangeant entre elles que de brèves paroles, car le propriétaire les paye suivant le

poinds des fleurs récoltées par elles; les jeunes ouvrières, au contraire, s'encourageaient à l'ouvrage par leurs chants et leurs rires.

Irène, légère comme un oiseau, allait et venait au milieu de la troupe embesognée portant les corbeilles pleines à la tante Dor qui les pesait aussitôt, abritée par les branches d'un gros figuier.

« Te voilà, Thérésine, dit-elle tout à coup en s'arrêtant devant une enfant à peine plus âgée qu'elle et qui semblait des plus actives; tu ne vas donc plus à l'école?

— J'ai treize ans, mademoiselle Irène. Ah!

mon Dieu, qui gagnerait notre pain en ce moment si j'apprenais encore des leçons! Mon père a été renvoyé de chez M. Brial; il est parti chercher du travail à Nice; maman est malade au lit...

— Et Batitou? » s'informa Irène.

Thérésine, qui n'était autre que la sœur du grand Riouffe, répondit en soupirant :

« Batitou n'a plus peur de papa puisqu'il est parti; il refuse l'ouvrage, passe la journée à jouer aux boules.

— Alors, tu travailles seule pour toute la famille, pauvre fille? »

Thérésine fit un geste affirmatif et, les lèvres serrées, les mains tremblantes d'anxiété, poursuivit sa cueillette. Il était évident qu'inhabile à cette besogne elle s'efforçait de remplir sa tâche pour toucher le salaire d'une bonne ouvrière.

« Viens avec moi trouver tante Dor, dit la compatissante petite fille, elle fera bien sûr quelque chose pour toi.

— C'est inutile, mademoiselle, votre tante est très charitable, mais elle a reproché à mes parents de laisser Batitou devenir un vaurien, en ajoutant qu'elle ne se mêlerait plus de nos affaires. »

Malgré l'incépisable bienfaisance de M<sup>lle</sup> Lissac, Irène savait qu'on ne la faisait pas céder lorsqu'elle avait prononcé une pareille sentence et, au fond de son bon petit cœur, elle cherchait un remède à la peine de Thérésine; lorsque celle-ci, qui se trouvait assez éloignée des autres ouvrières, poussa une exclamation de détresse :

« Ah! pécaïre! c'est le diable! mes fleurs! mes fleurs!

— Ouah! ouah! » répondit le diable noir et frisé qui gambadait autour des deux fillettes.

Au même moment, une voix argentine criait dans le lointain :

« N'aie pas peur, Irène, Morilo n'est pas méchant, il n'a jamais mordu personne... Ici, Morilo! couchez là et demandez pardon.

— Plus loin, Morilo, plus loin! répéta Irène en s'efforçant de repousser le toutou qui, dans un accès d'obéissance, se couchait à ses pieds; tu écraserais toutes les violettes de la

pauvre Thérésine, c'est bien assez d'avoir répandu sa récolte.

— Il a donc vraiment fait une sottise? demanda Nadine qui arrivait tout essoufflée.

— Hélas oui! elle se donnait tant de mal pour cueillir ses fleurs, répondit Irène désignant Thérésine dont les joues étaient couvertes de larmes.

— Oh! combien je suis fâchée d'avoir consenti à l'emmener. Fi! le vilain sot; qu'il est maladroit! »

Irène se mit à rire.

« Tu auras beau le gronder, il ne comprend rien à la cueillette des fleurs, tâchons plutôt de réparer le malheur... Console-toi, Thérésine, nous allons t'aider. »

Les deux amies, sans perdre de temps, s'agenouillèrent pour rassembler les violettes éparses, qui avant l'accident remplissaient le panier de la jeune campagnarde.

« Généreuse m'a amenée, elle se repose sous le figuier auprès de M<sup>lle</sup> Lissac, dit Nadine; je suis venue ce matin parce que tantôt M. Brial nous emmène visiter sa distillerie, et j'avais hâte de te voir; Norbert désire savoir si tu as été punie pour la promenade en bateau?

— Pas du tout; quand je lui ai raconté comment cela s'était passé, tante Dor m'a seulement dit : « Une autre fois, je ne me fierai plus aux Raybaud », puis elle a ajouté : « Ton cousin fera honneur à notre famille, il est fin comme l'ambre, et il a la franchise de son père. J'aime ces caractères-là. » Je me demande comment elle sait que Norbert...

— Elle ne t'a donc pas dit qu'il a passé la Foux sur les grosses pierres d'en bas pour plaider ta cause?

— Oh non! j'y avais bien pensé, mais je n'osais pas le croire... Comme c'est gentil à lui d'avoir fait cela! et ma tante ne s'est pas fâchée! Vois-tu, Nad, à présent il me semble qu'un jour nous passerons tous la Foux sur le pont fermé! »

Les dernières violettes répandues étaient de nouveau dans la corbeille de Thérésine qui se remit fièvreusement à l'ouvrage.



« Vois comme elle se dépêche ! » fit remarquer Irène.

Et elle raconta à son amie les chagrins de la jeune campagnarde.

« Si nous l'aïdions pour de bon ? proposa Nad, nous augmenterons toujours un peu sa récolte.

— Quelle excellente idée, je vais chercher un panier et prévenir tante Dor. »

Irène revint en courant :

« Ma tante a haussé les épaules et répondu : « Faites comme vous voudrez » ; cela signifie qu'elle trouve notre idée très bonne.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine, c'est sa manière de m'approuver, te dis-je, je l'ai lu dans ses yeux.

— Vite à l'ouvrage, alors !... Ici, Morilo, tu as chagriné Thérésine, il faut travailler pour elle. »

L'intelligent caniche fit entendre un léger grognement (c'était aussi sa manière d'approuver), puis il vint se ranger près des deux amies, tenant le panier dans sa gueule et recevant adroitement les fleurs qu'elles cueillaient. Leurs quatre petites mains s'employaient à la besogne et, chose remarquable, leurs langues n'en marchaient que mieux :

« Pauvres fleurs ! soupira Nadine tout en cueillant ; elles étaient si heureuses dans leur champ au beau soleil !

— Bah ! répliqua Irène, elles finiraient par se faner tout de même sur la plante sans profit pour personne, tandis qu'ainsi elles aident beaucoup de gens à vivre : d'abord ceux qui les cultivent, puis les femmes qui font la cueillette, les distillateurs comme le cousin Brial et leurs ouvriers, puis encore les marchands qui vendent la parfumerie... Je suis sûre que, si j'étais une petite violette, je préférerais être cueillie et donner mon parfum que de sécher comme une égoïste dans un champ.

— Tu as raison ; mère dit souvent que nous devons être utiles aux autres, mais les fleurs ne peuvent pas raisonner comme nous... Sais-tu comment on s'y prend pour extraire leur parfum ? Je crains de ne pas comprendre

grand'chose en visitant la distillerie ; Marthe a voulu me renseigner, mais elle embrouille tout.

— Ce n'est pourtant pas difficile : chez le cousin Honoré tu verras de grands cadres de bois garnis de fil de fer au milieu ; sur ces fils les ouvriers étendent des toiles de coton trempées dans de l'huile d'olive très pure...

— De l'huile ?... Pouah ! c'est gras !

— Justement, tante Dor m'a expliqué que les corps gras s'imprègnent très vite des parfums. On sème les violettes sur les toiles huilées et on empile les cadres remplis les uns sur les autres. Tous les trois jours, quand on remplace les fleurs fanées par des fraîches, elles ont laissé leur parfum dans l'huile. A la fin, on porte les toiles dans un autre atelier ; les ouvriers les pressent pour en faire sortir l'huile parfumée qui tombe dans des vases d'alcool...

— Je devine, dit Nad, qui avait écouté attentivement, l'huile parfume l'alcool.

— Oui, mais ce n'est pas fini : on distille l'huile et l'alcool pour les séparer, l'huile reste sans odeur au fond de l'alambic, et le parfum mêlé à l'alcool devient de l'extrait de violettes qui se vend très cher.

— A la bonne heure ! comme cela je comprends... et quand il n'y aura plus de violettes à cueillir, que fera-t-on ?

— Nous cueillerons la cassia, le jasmin, l'héliotrope et la fleur d'oranger qui se montre tout à la fin ; mais on n'extrait pas les parfums de toutes les fleurs par « enflourage » comme je viens de t'expliquer, c'est seulement pour la violette, le réséda, le jasmin, l'iris qu'on ne peut pas distiller. Il y a d'autres fleurs qu'on écrase et qui sont mises tout de suite dans l'huile chaude. »

Nad hocha la tête d'un air satisfait :

« Quand je disais l'autre jour que tu pouvais m'apprendre beaucoup de choses ! avais-je raison ? Mais, quand tu viendras à Paris, ce sera mon tour de te montrer du nouveau. »

Irène, levant les bras avec un grand soupir, s'écria :

« A Paris ! je n'irai jamais, ma pauvre Nad, c'est trop loin pour que Vol-au-Vent m'y con-

duise, et tante Dor déteste de plus en plus les chemins de fer. »

Pour la deuxième fois Morilo, accompagné de sa maîtresse, apportait à M<sup>lle</sup> Lissac le panier plein de fleurs; la grande Généreuse quitta sa place et arrondit encore ses yeux ronds.

« C'est-il Dieu possible qu'on soit aussi paresseux que les gens de ce pays-ci ! dit-elle. Chez nous on ne voudrait point perdre son temps à cueillir les fleurs des champs.

— Mais, Généreuse, répliqua Nadine, en Provence, c'est la récolte... Avec ces fleurs, on fera un parfum délicieux comme celui que j'ai versé hier sur ton mouchoir.

— Possible, mamzelle Nad, mais, si j'étais de ce pays, je planterais plutôt des betteraves et du colza.

— Qui ne pousseront pas ici, riposta sèchement M<sup>lle</sup> Lissac; nous nous entendons aussi bien que les Normands à cultiver nos terres. Vous parlez des gens qui perdent leur temps, ma bonne, il y a une heure que vous regardez les autres travailler.

— Dame, j'attends mamzelle Nad.

— C'est inutile, puisque Nadine s'amuse de la cueillette; retournez dire à M<sup>me</sup> Jouvenet que je la garde à déjeuner, je m'arrangerai pour l'envoyer à la distillerie Brial que, si j'ai bien compris, elle doit visiter à trois heures. »

Le ton impérieux de la vieille demoiselle intimida Généreuse; elle s'en fut sans réplique, et le long du chemin elle murmurait :

« Je vous demande un peu *queu* travail j'aurais pu faire au milieu de ces fainéantes qui s'amuse à *cueilli* des fleurs ! »

Les deux fillettes s'étaient jeté un coup d'œil ravi, mais Irène avait prudemment entraîné son amie :

« Nous remercierons tante Dor plus tard, elle est trop occupée, ça l'impacienterait. »

La matinée s'acheva gaiement : Morilo prenait goût à l'ouvrage, et d'un air affairé portait tout seul les paniers pleins.

« A table ! » cria la voix retentissante de M<sup>lle</sup> Dorothée quand les cloches de Grasse tintèrent midi dans le lointain.

Marie-Louise avait dressé un couvert rus-

tique sur une table à l'ombre du gros figuier; le seul aspect des bonnes choses étalées là aiguës l'appétit; mais ce qui intéressa particulièrement la petite Parisienne ce fut le repas des ouvrières assises par terre sous l'arbre voisin : M<sup>lle</sup> Lissac, qui aimait à régaler son monde, servit à chacune sur un morceau de pain une belle tranche de chou farci, le mets préféré des Grassois; elle y ajouta des figues sèches et du vin.

« A présent, dit la tante d'Irène quand le repas fut terminé, vous allez retourner toutes les deux à la bastide avec Marie-Louise, elle attellera Vol-au-Vent et tu pourras conduire Nadine dans ton équipage jusqu'à la distillerie.

— Oh! merci, tante! que tu es bonne! »

M<sup>lle</sup> Dorothée fronça les sourcils :

« Chut, je n'aime pas qu'on m'interrompe : je te permets cette promenade parce que l'usine est loin de la Foux et de Beau-Soleil. Prenez la route d'en bas et soyez prudentes. »

Quelle fête pour Irène : assise près de son amie dans sa jolie charrette, elle faisait trotter son petit âne dont les grelots tintaient à son oreille comme la plus délicieuse musique. Morilo aussi trouvait cela charmant. Pour témoigner sa joie, il accompagnait Vol-au-Vent de ses aboiements; celui-ci, perdant patience, secoua la tête, dressa les oreilles et changea son trot en un galop échevelé au grand plaisir des jeunes filles.

Dans la cour de la distillerie, Philippe et Marthe attendaient Nadine. Ce fut Irène qui les aperçut lorsqu'elle arrêta la charrette.

« Descends vite, Nad, il faut que je reparte », dit-elle avec un soupir de regret.

Et, dès que son amie eut sauté à terre :

« Hue! Vol-au-Vent, hue donc! Nous retournons à la bastide. »

Au lieu d'obéir, l'âne, sans doute irrité des taquineries du caniche, baissa la tête et se raidit dans une pose qui le faisait ressembler à un âne de carton. Son infortunée conductrice se démenait pour le décider à se mettre en route.

« Hue donc! Vol-au-Vent! » crièrent Marthe et Nadine se rapprochant pour lui venir en aide. Philippe s'était d'abord contenté de rire aux

éclats, heureux de voir l'embarras d'Irène ; néanmoins, il finit par avancer et d'un ton protecteur :

« Laissez-moi faire ; est-ce que des filles savent conduire ? Vous allez voir comme je m'y prends ! »

En même temps, Vol-au-Vent recevait sur l'échine deux coups violents d'un bâton que le jeune garçon venait de ramasser ; la pauvre bête fit entendre un hi-han de détresse et partit au galop.

« Bravo ! » cria Philippe.

« Bravo ! » voulut sans doute répéter Morilo qui s'élança en jappant de plus belle aux côtés de l'âne.

Les cris perçants des petites filles et les exclamations de M. Brial qui sortit de son bureau en courant leur répondirent.

Vol-au-Vent avait tourné brusquement pour éviter le caniche, et Irène, debout dans la charrette, perdant l'équilibre, venait d'être lancée sur la route.

Pendant quelques secondes, la confusion fut grande : aux pleurs et aux cris des deux fillettes, Morilo mêlait ses aboiements et s'empressait autour d'Irène que sa chute avait étourdie. Philippe, brave comme toujours, s'était aplati le long du mur en appelant au secours.

Heureusement, le secours arrivait sous les traits de M. Brial ; il releva la petite fille :

« Êtes-vous blessée, ma chère enfant ? répondez vite. Où souffrez-vous ? demanda-t-il avec intérêt.

— Nulle part, cousin Honoré, je suis au contraire très contente puisque vous m'appelez : « ma chère enfant », répondit la nièce de M<sup>lle</sup> Lissac, rouge de plaisir. Je... oui je le dirai à tante Dor pour lui prouver que vous n'êtes pas notre ennemi comme elle le croit...

Mais, je ne puis pas rester sur la route... Comment faire, puisque Vol-au-Vent refuse de marcher !

— Le plus sage est d'entrer avec nous à



l'usine et d'attendre que l'humeur de votre âne se soit radoucie ; pour cela, il lui faut un peu de repos, nous allons le laisser au concierge qui en prendra soin. »

Irène, hésitante, regardait tour à tour M. Brial, Nadine et Marthe qui s'était rapprochée. Tout à coup cette dernière s'impatienta :

« Comme tu es longue à te décider, dit-elle, tu n'es donc pas pressée de faire connaissance avec moi ?

— Oh ! je t'assure que si, Marthe, et je vous remercie, cousin Honoré ; mais je me demande ce que dira ma tante en apprenant



que je suis restée à la distillerie avec vous tous ; elle m'a expressément défendu d'aller à Beau-Soleil, et l'usine c'est chez vous comme Beau-Soleil, n'est-il pas vrai, cousin ?

— Très vrai, ma chère petite, mais de toutes les manières il faut vous résigner à ce que la pauvre Dorothée soit fâchée, contre vous si vous entrez, ou contre moi, si je vous laisse là avec votre âne récalcitrant.

— Alors, dit Irène, se décidant aussitôt, j'aime mieux que ce soit contre moi, cela passera plus vite. »

Pendant que sa petite maîtresse, donnant le bras d'un côté à Marthe et de l'autre à Nadine, franchissait le seuil de la distillerie, Vol-au-Vent, doucement conduit par le concierge, consentit à se mettre en marche, mais, en passant devant Philippe toujours appuyé au mur, l'animal eut un mouvement de recul.

« Que fais-tu là, mon ami ? demanda M. Brial à la vue du jeune garçon dont la mine, moitié penaude, moitié offensée, était vraiment risible ; allons, prends ton parti de la maladresse que tu as commise. En frappant un âne qui s'obstine on risque des accidents. A ton âge, on n'est pas toujours prudent, mais je t'assure que bouder ne raccommode rien.

— Je ne boude pas, monsieur, pas du tout, je... je me suis tordu le pied, il me fait horriblement souffrir et je préfère m'asseoir dans le bureau que de visiter la distillerie.

— À ton aise, mon garçon, suis l'exemple de Vol-au-Vent, soigne ton caractère », répliqua gaiement M. Honoré qui, démêlant fort bien le mensonge du jeune orgueilleux, l'abandonna à lui-même.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### VII

Vite s'envolaient les jours d'hiver. Tout d'un coup, sans transition, l'été vint. En un temps incroyablement court, sans que nous ayons eu de printemps, ainsi que dans les climats tempérés, l'air devint chaud, les arbres se couvrirent de feuilles, les moissons surgirent de terre comme par un coup de baguette. Nos grands plaisirs alors furent les pique-niques. L'automne précédent, nous en avions déjà fait. C'était ce que nous appelions : « les pique-niques aux pommes de terre ». Dans les champs bordés d'arbres rougis par les premiers froids nous passions la journée en bande.

Quelques jours à l'avance, la trésorière quêta ; les écolières donnaient ce qu'elles pouvaient, ce qu'elles voulaient, sans que personne songeât à contrôler, à regarder dans

quelle mesure chacune s'était cotisée ; une commission déléguée aux acquisitions travaillait : le matin du pique-nique, levées dès l'aurore, les fillettes chargées de cette importante partie du programme s'en allaient au marché munies de paniers comme de vraies petites ménagères. Après avoir bien examiné les denrées que les campagnardes apportaient toutes fraîches de leurs champs ou de leurs laiteries, elles choisissaient les pommes de terre qui leur paraissaient devoir être plus particulièrement savoureuses. Puis, c'était une grande affaire de se décider pour le beurre, tant semblaient parfaites les mottes blondes dans leur petit panier d'écorce de bouleau, sorte de carton à chapeau, de forme ovale, à dessins et enjolivements gravés dans l'écorce tendre au moyen d'une pointe de fer rougie au feu. Le mot *voita* (beurre) s'étalait sur le couvercle en grosses lettres, de cette couleur

particulière d'un rouge brun, tirant sur le noir, que le contact de la pointe de feu laisse sur le bois. On fait grand usage, chez nous, de cette écorce de bouleau si blanche et si légère; les paysans la séparent en lanières qu'ils tressent, et ils en confectionnent corbeilles, paniers, et jusqu'à des chaussures, galoches sans talon, légères, fraîches et très agréables à porter en été. Cet art de dessiner à la pointe de feu, sur du bois, la pyrogravure, est très répandu chez nous et chez nos voisins, les Suédois : plats, assiettes à dessert, dressoirs, meubles de toutes sortes, et même panneaux ou portes et plafonds entiers, sont ornés de dessins reproduisant des tableaux célèbres ou dus à la fantaisie de l'artiste.

Mais me voilà loin de nos pique-niques aux pommes de terre. Les précieux tubercules et une certaine quantité de beurre fraîchement baratté ne nous suffisaient pas. On y joignait du pain, du sucre et des gâteaux secs, et on n'avait garde d'oublier du café en poudre. L'endroit où devait avoir lieu le pique-nique étant convenu d'avance, les quatre ou cinq petites ménagères y étaient bien avant les autres pour tout préparer, elles, de par leur mission, maîtresses de maison. Le sentiment de leur responsabilité, très vif, leur faisait attacher une grande importance à ce que chacun fût bien nourri. Elles eussent été désolées qu'on pût les accuser d'avoir mal rempli leur mandat ou gaspillé la fortune commune. Il y avait aussi une petite question d'émulation. On ne voulait pas s'acquitter de ces fonctions moins bien que celles qui avaient précédé ou qui suivraient.

Maîtresses et élèves et jusqu'à M. Ollan, qui n'avait pas l'air le moins heureux, nous nous réunissions dans une belle prairie ombragée et nos ménagères nous accueillaient non point par un bonjour mais par l'indispensable tasse de café, ce complément obligatoire de toute réunion, dans nos contrées septentrionales, du café brûlant, fumant, parfumé, ni trop fort, ni pas assez, adouci par de la crème double, et accompagné de biscuits, de pains doux et de gâteaux.

Mais la cuisson des pommes de terre nou-

velles était le grand événement du jour et, pour cela, il était d'usage de ne pas s'en rapporter uniquement aux pourvoyeuses. Le café avalé, tout le monde se met à l'œuvre. Il faut rapporter de la forêt voisine des brassées de bois mort et entretenir un immense brasier dans lequel on fera chauffer à blanc de grosses pierres plates. Des morceaux de bois servent ensuite de pelle et de pincettes pour les transporter dans le trou qui va être le four. Alors, sur un lit de pierres brûlantes, on étale une couche de pommes de terre qu'on recouvre de larges feuilles d'arbre. Puis un second lit de pierres chauffées, un autre de pommes de terre sous leur couverture de feuillage et, par-dessus le tout, un amas de branchages et de feuilles pour bien conserver la chaleur dans notre four improvisé. Après quoi, il ne restait qu'à s'amuser pendant la cuisson du festin rustique, et on s'amusait en conscience. On courait dans la prairie, on se poursuivait, on cueillait des fleurs, on pourchassait les papillons, on chantait, on dansait, on faisait d'interminables parties de colin-maillard ou de quatre coins.

Les maîtresses, souriant de notre ardeur juvénile, se reposaient, ou, complaisamment, se mêlaient aux jeux des fillettes que les « grandes » dédaignaient pour se promener enlacées par groupes où l'on chuchotait bien bas de graves secrets, confidences puériles ou riantes rêves d'avenir; mais lorsqu'on nous appelait pour dîner, nulle ne se faisait attendre. Nous trouvions le couvert mis sur une large pierre servant de table. Une serviette d'un blanc de neige formait la nappe. Quel luxueux couvert eût valu cela! quels sièges de velours, nos moelleux coussins de mousse à l'ombre des grands arbres, du haut desquels des rossignols ou des grives voyageuses nous régalaient de leur concert harmonieux! quel festin de Balthazar eût approché de ces exquises pommes de terre savoureuses, farineuses, fumantes, fondantes dans la bouche comme une crème délicieuse avec ce beurre au goût de noisette qu'on nous distribuait sans compter.

Nous eussions été bien difficiles, en effet;

de ne pas nous déclarer satisfaites, et le retour s'effectuait parmi les chants et les rires.

Chaque pique-nique avait son attraction particulière. Au printemps, les prés fleuris de pâquerettes nous offraient d'autres plaisirs. C'était, dans les forêts de sombres sapins ou de bouleaux nacrés au léger feuillage tremblant sous les brises, la recherche des premières anémones, puis de la *Linnéa*, cette exquise fleur rose, connue seulement chez nous et en Suède et dont la délicate beauté est encore surpassée par son parfum sans pareil. C'étaient ensuite, avec l'été, les fraises vermeilles, les framboises, les myrtilles, les airelles, les champignons. Fières de notre science nouvelle, nous aimions à déclarer que nul pays d'Europe ne peut, comme le nôtre, se vanter de posséder en ses bois d'innombrables variétés de champignons et pas moins de dix-huit cents espèces? Nous apprenions vite à distinguer ces cryptogames, et, tandis que nous rejetions les vénéneux malgré leurs couleurs généralement plus éclatantes, nous faisions ample provision de délicieux champignons dont nous nous régaliions séance tenante ou que nous réservions pour les faire sécher en prévision du long hiver. M. Ollan n'omettait jamais, quand l'occasion s'en présentait, de nous rappeler à ce propos que, chez les humains, les dehors les plus séduisants cachent parfois des âmes noires et qu'il faut bien se garder de juger les gens sur l'apparence. Nous écoutions docilement, acceptant sans mot dire ses paroles que nous étions habituées à respecter, tout en ayant peine à croire que le monde pût être si méchant.

Les myrtilles et les airelles, au goût aigrelet, ne pouvaient manquer de plaire à des enfants; lorsque nous en avions mangé à notre appétit et qu'il nous eût été impossible d'en avaler une de plus, nous n'en récoltions pas moins avec ardeur sur leurs basses tiges, parmi les mousses, les baies rouges des airelles ou les baies bleues, presque noires sous leur fraîche « fleur » d'impalpable poussière, des myrtilles, dont le jus, couleur sang de bœuf, produisait sur nos mains, nos lèvres et nos vêtements, les effets les plus

désastreux. Airelles ou myrtilles, après avoir passé par la cuisine où on nous apprenait à les préparer, formaient alors des compotes et des confitures que nous apprécions fort. Nous en faisons aussi des tartes, et même les airelles confites (dans du vinaigre) devenaient un condiment très agréable en hiver. C'est dire si nous cherchons à utiliser les moindres baies; ayant peu de fruits, nous ne sommes pas difficiles. Nous ne connaissons ni les raisins, ni les pêches; nos prunes, petites, aigres, n'ont rien de commun avec les reines-Claude; les pommes, les poires et les cerises de nos vergers ne sont vraiment bonnes que dans le sud de la Finlande, mais les groseilles sont excellentes, et, partout, la nature nous fournit des fruits sauvages qui ont bien leur charme, et que les habitants des pays tempérés ne connaissent même pas de nom. Les fruits de la ronce des marais, de la ronce des pôles et de la canneberge nous semblaient incomparables. Quelle joie pour nous d'aller « à la récolte », comme nous disions! Si on nous parlait des trésors prodigués aux pays du soleil, loin de nous croire mal partagées par le sort, nous nous trouvions bien plus heureuses que nos voisins les Lapons, ou que ceux de nos compatriotes qui habitent aux confins de la Laponie.

M<sup>lle</sup> Mathilde nous parlait souvent d'un voyage qu'elle avait fait en France, grâce à une de ces bourses de voyage que le gouvernement accorde aux professeurs dans le but exprès de perfectionner leurs connaissances linguistiques et d'acquérir sur place une bonne prononciation.

Elle nous contait les merveilles qu'un trop court séjour à Paris lui avait permis de contempler, et tout ce qu'elle avait observé à la campagne, où elle avait passé quelques mois. Qu'ils nous paraissent privilégiés, ces Français qui, tous les jours, même parmi les gens peu fortunés, mangent du beau pain blanc. C'est du luxe chez nous, loin des villes, le pain blanc, c'est du gâteau, et on est trop heureux d'avoir du pain de seigle ou d'orge. Et les pommes de terre sont là, nos bonnes pommes de terre farineuses dont nous nous



régaliions dans nos pique-niques, en pensant qu'au siècle dernier encore les Finlandais en étaient réduits au navet comme base de leur alimentation.

Pendant notre été si court, mais si chaud, des fleurs aux vives couleurs égaient nos solitudes ; les lacs ont leur flore, les bouleaux montent bien haut, vers le nord, plus loin que le pin et le sapin, et, dans nos contrées septentrionales, les rocs dénudés sont tapissés de lichens sans lesquels ne vivraient point les rennes, la grande ressource du Nord.

Combien nous les aimons, ces forêts, à la fois la beauté et la richesse de la Finlande. Je trouvais presque criminel de les couper. J'avais parfois rencontré des cargaisons flottantes de bois ; ces « flotteurs » arrêtés par les neiges et les glaces mettent de longs mois, presque des années à accomplir leur voyage jusqu'à la scierie où on les travaille et d'où ils repartent ensuite pour être débités dans le monde entier sous forme de planches, de poutres, de pièces de menuiserie, portes, fenêtres, etc., et jusqu'à des chalets démoniés, tout agencés et prêts à être ajustés. Il faut voir les flotteurs descendre lentement le fil de l'eau, les hommes leur donnant de l'impulsion ou ralentissant leur marche au moyen de longues gaffes, les femmes tirant vaillamment la corde de halage. Hélas ! on coupe, on coupe, chaque arbre ayant une valeur, et les centenaires disparaissent. Les forêts semblent une mine inépuisable, d'où partent des barils de goudron, des mâts, des objets menuisés et d'innombrables rouleaux de pâte à papier, immenses ballots de pulpe de bois préparée, blanchie, séchée, comprimée, et prête à faire non seulement du papier, mais encore, depuis de récentes découvertes, des objets sans nombre, planchers, cloisons, meubles, et jusqu'à des bateaux et des bicyclettes. Malheureusement, elle s'épuisera un jour, cette mine où nous puisons sans relâche ; au siècle prochain, nos forêts seront dépeuplées et nos contrées stérilisées si on ne les met en coupe réglée.

Avec une prodigalité sans pareille, nous nous parons de jeunes sapins ou de bouleaux

nains, comme d'autres se parent de fleurs communes, qui, au printemps suivant, repoussent dans la prairie, plus fraîches et plus nombreuses. A la Noël, à la Saint-Jean, au 1<sup>er</sup> mai, nos cours, nos maisons disparaissent sous des rideaux de verdure au détriment de la forêt voisine. Ils ont l'air, malgré leurs gais rubans ou leurs décorations de fleurs artificielles, de pleurer leur mort prématurée, ces jeunes arbres faits pour devenir centenaires ; mais nous ne voyons que leur beauté, la grâce de leurs rameaux élancés ou de leurs palmes majestueuses.

Nous avons, comme de juste, célébré la fête du Printemps. Nous avons arboré un *mai* aux banderoles éclatantes, aux longs rubans flottant au vent, nous avons élu une reine de mai, et dansé gaiement autour de l'arbre, dans la cour tapissée de verts feuillages.

Bientôt arriva la Saint-Jean, — les jours passent comme les nuées sur un ciel d'été, — déjà la Saint-Jean, fête nationale en même temps que religieuse, fête traditionnelle et aussi ressouvenir des fêtes païennes !... Alignés contre le mur, leurs troncs formant le long des murailles une fresque de marbrures argentées, leurs feuilles mouvantes, une frise d'émeraude dentelée, les bouleaux paraient délicieusement nos domaines, et notre joie se manifestait par des rires et des danses.

Autour de nous, chacun se réjouissait, chacun dansait et riait aussi. C'était la Saint-Jean, renouveau de la nature, symbole de la vie éternelle : grands et petits, tous étalaient leur bonheur naïvement. En longues théories d'enfants, de jeunes gens, d'hommes faits, de mères de famille et de vieillards, on allait sur les hauteurs, où des marchands, déjà installés avec leurs provisions, offraient leur marchandise : gâteaux, biscuits, bonbons, fruits secs, mets plus substantiels et boissons, et ce furent comme de grandes agapes fraternelles, chacun partageant volontiers avec son voisin, toute requête accordée, si timidement qu'elle fût formulée.

La journée ne fut qu'une longue suite de plaisirs. Que dis-je, toute la journée ? Il n'y eut pas de fâcheux crépuscule qui vint nous

rappeler la fuite des heures. C'est à la Saint-Jean que commencent les nuits splendides de l'extrême nord où le soleil ne se couche point, et, même dans nos contrées moins septentrionales, cette nuit de la Saint-Jean est merveilleusement belle et sereine.

Les danses se prolongèrent, joyeuses, jusqu'au matin; de tous côtés, sur les hauteurs, les feux s'allument, jetant leur éclat mystérieux; on les alimente de branches résineuses; les flammes, aux lueurs fulgurantes d'incendie, aux reflets de soleil couchant, s'élèvent de partout, semblent se répondre d'une colline à l'autre et porter aux confins de la terre la bonne nouvelle!

A cette heure de paix, de confraternité, le quatuor, dans une union plus parfaite que jamais, alla jusqu'au sacrifice. Nous étendimes nos faveurs jusqu'à celles de nos compagnes qui nous étaient le moins sympathiques. La fameuse Emmy, aux yeux sombres sous des sourcils étranges, en accent circonflexe, fut admise à l'honneur de partager nos jeux, d'entrer dans le cercle, de croquer noisettes et nougats.

Nous ne voulions plus laisser en nos jeunes cœurs l'ombre d'une pensée mauvaise, ni ran-

cune, ni défiance. Nous voulions, alors enfermées en un milieu restreint, ne pas faillir à la mission humaine sur la terre : donner le bonheur à pleines mains. Oubliant serments, ligue, ou, plutôt, fidèles à l'esprit d'alliance, y faisant entrer d'autres que les quelques amies choisies que nous étions, nos cœurs embrasés de charité, brûlant de se répandre comme le feu des innombrables étoiles qui éclairent au loin, résolurent, d'un commun accord, d'être bons pour tous, indistinctement. Une ronde immense embrassa la chaîne mouvante des jeunes filles, et puis, s'élargissant, elle admit bientôt, l'un après l'autre, les enfants inconnus, bien ou mal vêtus, pauvres ou riches, heureux ou malheureux. Les mains s'ouvraient grandes, semant friandises et menue monnaie. Il n'y avait pas jusqu'à nos esprits qui n'eussent voulu donner, aux déshérités du sort, les bonnes pensées, les enseignements de sagesse que nous avions reçus dès notre enfance, et nos cœurs, d'une impulsion commune, projetaient sur tous, sans compter, leur divin rayonnement, leur flamme venue d'en haut.

(La suite prochainement.)

J. LERMONT.

## A TRAVERS LE SUD ORANAIS

### I. — PLUS LOIN QU'AIN-SEFRA.

Le fort d'Aïn-Sefra commande deux directions principales. Il surveille : à l'ouest, les chemins qui mènent droit au Maroc; au sud, soit la vallée de l'oued Namouss<sup>1</sup> que suivent les caravanes de certaines de nos tribus lorsqu'elles descendent, par les sables de l'Erg, au Gourara, soit le long et périlleux défilé de Founassa qui, contournant le massif du Mekter, traverse la chaîne des Ksour et débouche sur la vallée de l'oued Dermel, route naturelle vers Figuig, Igli et le Touat.

1. C'est celle que rejoint la voie ferrée d'Aïn-Sefra à Djenien. Elle la quitte, après Moghar, pour rentrer dans la vallée de l'oued Dermel.

A lui seul, il ne suffirait point pour un rôle aussi important. C'est pourquoi, dès le début, on le lui facilita par l'établissement de quelques sentinelles avancées.

Ce furent, à droite, le poste placé au Ksar de Sfissifa; celui des Moghar, à gauche; au centre, enfin, ceux de Hassi Slimane, de Founassa et de Djenien-bou-Rezg, chargés respectivement d'observer l'entrée, le milieu et la sortie du défilé.

Par ailleurs on s'occupa de prolonger la voie ferrée.

Dès lors, les incursions des tribus marocaines diminuèrent, pour cesser peu à peu presque entièrement dans cette région. Si bien qu'en 1894, supprimant tous ces petits

paquets de troupes régulières disséminées, on les remplaça par des groupes de cavaliers indigènes, utilisés moins pour la sûreté que pour la correspondance. Par contre, on fortifia plus solidement Djenien, entamant ainsi la poussée en avant qui s'est accentuée ces tout derniers temps. On lui constitua une garnison assez importante, formée d'une compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon d'Afrique, d'un peloton du 2<sup>e</sup> spahis, d'un détachement du train et des services. On le relia, au moyen de la télégraphie optique, avec le Djebel-Aïssa, c'est-à-dire avec Aïn-Sefra; enfin on y installa une annexe de bureau arabe, appuyée sur un fort maghzen<sup>1</sup>. Et on construisit la ligne de pénétration jusque-là.

En 1900, l'occupation des oasis sahariennes amena de nouvelles modifications à ce système de défense. Elles peuvent se résumer dans la création de postes échelonnés sur le chemin d'Igli, tels que Duveyrier-Zoubia qui tient en respect les villages de Figuig, Djeraned-Dar et d'autres, chargés de servir comme points d'appui aux convois de ravitaillement de la colonne destinée à pénétrer au Touat, et dans la continuation de la voie ferrée, tracée jusqu'à Zoubia, projetée jusqu'à Igli.

Maintenant ce sud-ouest oranais, abrité sûrement contre une attaque de tribus en nombre, se trouve-t-il à jamais débarrassé de tout brigandage? Non, vraisemblablement, du moins pour quelque temps encore. Plus d'une fois, sans doute, il se commettra des méfaits le long de cette ligne frontière indéterminée, d'où une bande armée peut surgir inopinément, puis se réfugier au Maroc, son coup fait; — dans le voisinage aussi de cette mystérieuse et, pour nous, inviolable Figuig.

En voici un spécimen de date assez récente :

Un djich<sup>2</sup> terrorisait la contrée. Commandé par un jeune échappé de nos prisons, du nom de Ben Gana, je crois, né au Ksar même d'Aïn-Sefra, il se composait d'un certain nombre de coupeurs de routes appartenant à la tribu

marocaine des Amour. S'essayant au début dans de petits vols sans importance, ces malfaiteurs s'enfuyaient prestement au Maroc avec leur butin. Impossible jamais de les joindre. L'impunité exalta leur audace, au point qu'ils osèrent, un jour, enlever, à une faible distance de Djenien, les troupeaux du maghzen. Aussitôt prévenus par les bergers, nos cavaliers sautent en selle et s'élançant à la poursuite du djich, mais ne parviennent à l'approcher que dans la montagne. Comme ils s'aventurent sans prudence, une décharge subite, tirée de derrière les pierres, arrête leur élan. Quatre des leurs tombent, parmi lesquels le chef du maghzen lui-même, un vieux serviteur, décoré de la médaille militaire. Simplement contusionné, celui-ci essaie de se relever, lorsque soudain, au-dessus d'un rocher, se profile la silhouette de Ben Gana. « Les Français, crie le brigand, t'ont donné une médaille parce que tu t'es battu pour eux. Tiens, regarde mon fusil, il me vient de Bou Amema seulement, et pourtant il va te tuer. » Après quoi, en ricanant, il étend le blessé raide mort d'un coup tiré en pleine poitrine.

Surpris dans une position désavantageuse, les mghaznias doivent, pour ne pas se laisser décimer, abandonner le terrain. Lorsqu'ils reviennent, peu après, au même endroit, ils n'y retrouvent plus que les cadavres essorillés de leur chef et de leurs trois camarades. La bande avait gagné le Maroc. Il est douteux que Bou Amema, qui sollicitait déjà l'aman du gouvernement français, l'ait félicitée ouvertement. En tout cas, une semaine plus tard, on ramassait, près de la porte d'un des villages de Figuig, le corps de Ben Gana, troué de balles.

L'événement se passa en 1897; il serait peut-être impossible aujourd'hui. Mais de pareils faits, isolés, n'empêcheraient pas nos Ksouriens et nos tribus de reprendre confiance, lorsque surtout sera calmée, — chez les Beraber et dans le Zegdou marocain, — l'effervescence amenée par les incidents qui se sont récemment déroulés au Touat et au Gourara.

1. *Maghzen*, réunion des cavaliers indigènes, ou *mghaznias*, au service d'un bureau arabe.

2. *Djich*, bande armée pour le vol.



## II. — DJENIEN-BOU-REZG.

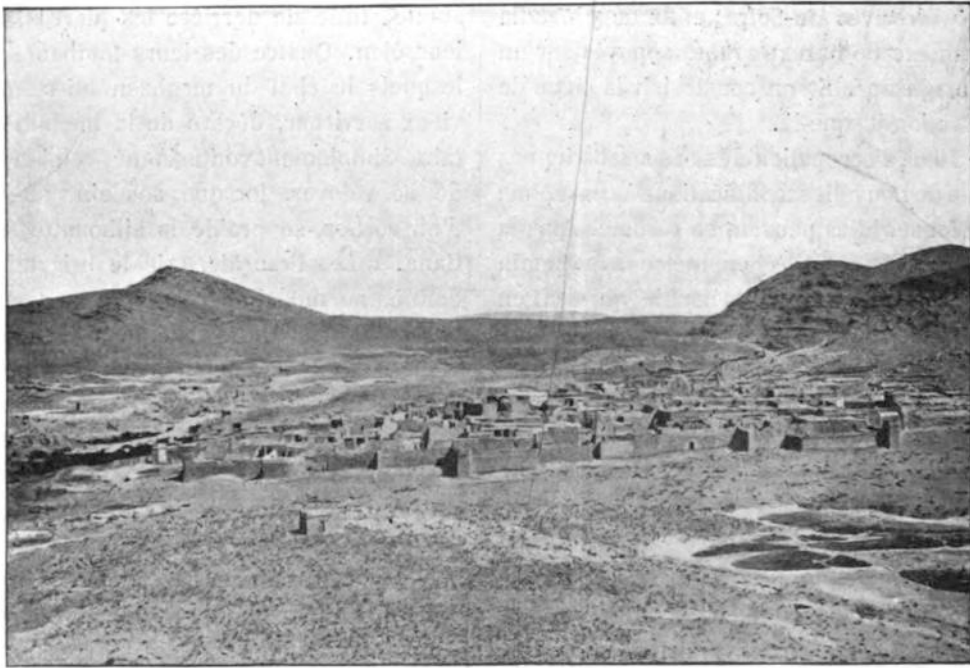
Au sortir d'Aïn-Sefra la route longe presque parallèlement le massif du Mekter dont la ligne, assombrie dans sa partie supérieure, s'éclaircit, vers le bas, de sa chenille d'or pâle. Assez longtemps elle file au travers des solitudes arides, pas précisément faites pour égayer l'esprit. Peu de détails rompent la monotonie de ses abords. Parfois quelques pauvres tentes de bergers se cachent dans le

clin d'œil, et bien avant l'arrivée des... carabiniers.

L'on comprend donc aisément l'utilité, dans ce coupe-gorge sans fin, des deux postes indigènes de Ben-Ikhou et Founassa.

*Ben-Ikhou.* — Un caravansérail qui dresse contre la route, auprès de la porte d'entrée du défilé, peut-on dire, ses murs blancs percés de créneaux et surmontés de toits aux tuiles rouges.

*Founassa.* — Dans un élargissement de



KSAR DE SIISSIFA

creux d'un ravin; parfois des murs croulants s'entrevoient, tels ceux qui restent du poste de Hassi Slimane.

Elle entre soudain résolument dans la montagne. Tantôt, grimant avec peine, elle sinue au travers des escarpements, tantôt, se hâtant, elle court au fond de quelque étroite vallée. Et toujours, sur une longueur de douze kilomètres, elle reste dans une contrée sauvage et terriblement impressionnante.

Oh! le merveilleux pays pour les coupeurs de bourse! Avec quelle facilité ils y abattraient et dépouilleraient le passant isolé! En un clin d'œil ils auraient disparu dans la brousse, à droite, du côté du Maroc; en un

étroit passage. A gauche, le bordj, où tenait autrefois garnison une section de zéphyr<sup>1</sup>. A droite, un groupe de palmiers, une source abondante et des abreuvoirs. Des jardins aussi, qui conservent toujours les vestiges du séjour des « zeph » : allées dessinées avec goût; agréables tonnelles; piscine couverte, creusée auprès d'un gourbi confortable meublé d'une table centrale en pierre — la salle à manger tout contre la salle de bains; quels sybarites! — Mais aussi, à quelques pas, un petit cimetière où dorment cinq ou six soldats. Un cimetière, le banal accessoire de la mise

1. « Zéphyr » ou « zeph », noms donnés aux hommes des bataillons d'Afrique.

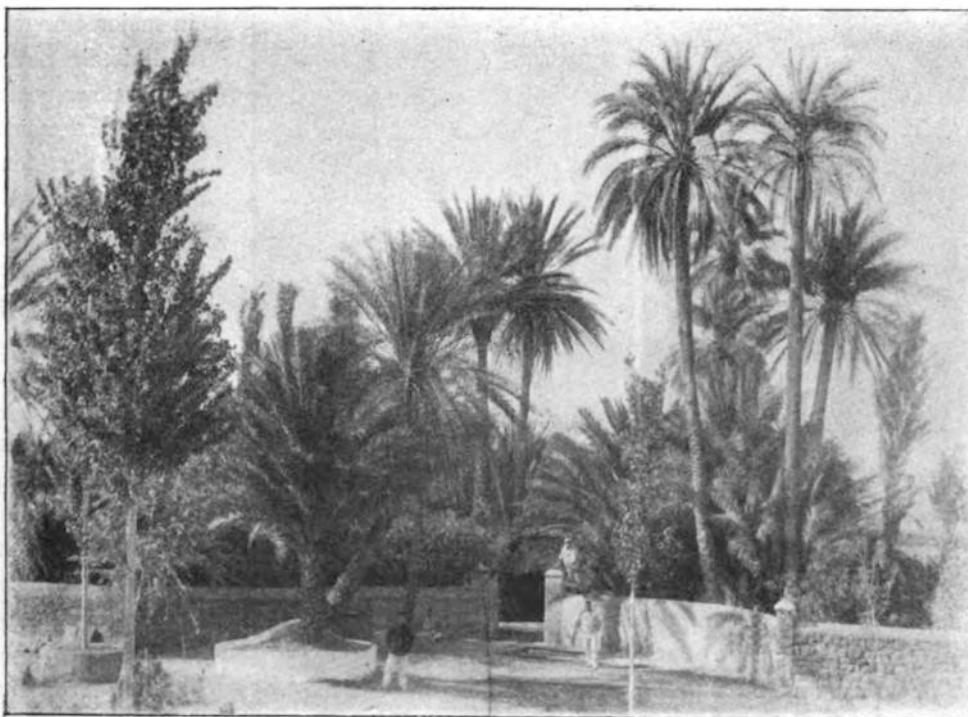
en scène dans les pays nouvellement conquis. Après l'Algérie, voici que le Gourara commence à ouvrir les siens.

On ressent du soulagement lorsque, plus engagé dans la vallée de l'oued Dermel, on voit s'écarter les hautes barrières montagneuses. La respiration devient plus libre. Et cependant la nature ne se présente pas sous des aspects plus riches ou seulement moins tristes. A noter toutefois, dans l'aligne-

ment à perte de vue des sommets qui tous se ressemblent, le piton de la montagne Verte, lançant haut dans le ciel sa pointe verdigrisée. Rare curiosité apparente d'un pays dont la véritable beauté nous échappe en ce moment : vallées boisées qu'arrosent des rivières jamais à sec, bois ombreux de tamarins toujours verts, édens discrètement cachés au loin et que l'on ne peut deviner de la route, pas plus invisibles d'ailleurs que cette « fontaine des zouaves » qui coule un peu à l'écart, dans un repli du terrain, à l'entrée presque de Djenien.

Quelques pauvres habitations d'Européens, également séparées du bordj occupé par le bureau arabe et flanqué des tentes de son maghzen, et de la redoute surgie, à gauche, sur le sol nu d'un mamelon derrière lequel s'étend un superbe jardin.

Et c'est tout. Mais je me rappellerai longtemps l'excellent diner que je fis, le soir de mon arrivée, à la popote de la compagnie. Vous me direz qu'après une étape de soixante-



DJENIEN, LES JARDINS

ment à perte de vue des sommets qui tous se ressemblent, le piton de la montagne Verte, lançant haut dans le ciel sa pointe verdigrisée. Rare curiosité apparente d'un pays dont la véritable beauté nous échappe en ce moment : vallées boisées qu'arrosent des rivières jamais à sec, bois ombreux de tamarins toujours verts, édens discrètement cachés au loin et que l'on ne peut deviner de la route, pas plus invisibles d'ailleurs que cette « fontaine des zouaves » qui coule un peu à l'écart, dans un repli du terrain, à l'entrée presque de Djenien.

Enfin le village lui-même apparaît, — si l'on peut appeler ainsi Djenien.

quatre kilomètres, à cheval, on ne saurait se montrer difficile. Possible! En tous cas je n'aurais pas changé ma place contre la vôtre, fussiez-vous attablé en quelque cabaret fameux des grands boulevards.

Dans ce malheureux petit coin perdu, sans ressource aucune, on avait trouvé moyen de m'offrir un repas exquis. De la cuisine savoureuse, agrémentée même de pâtisserie. Le « saint-honoré » surtout me sembla incomparable. Un peu comme à la légion étrangère, on *déniche* de tout, même des cuisiniers, parmi les soldats des bataillons d'Afrique — des chenapans quelquefois, sur les boulevards extérieurs, de précieux « dégourdis »,

dans la brousse, loin des habituelles occasions de mal faire et des tentations de la ville.

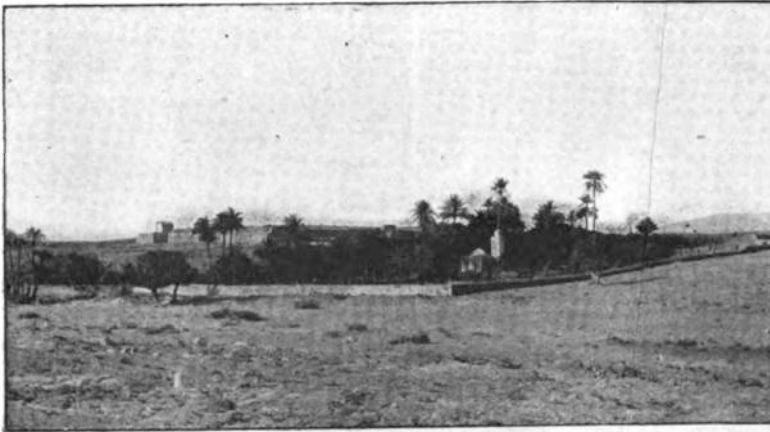
Le dîner, servi dans les jardins, au pied des palmiers, se prolongea passablement. Après le café, on fit de la musique; on chanta; on causa, peu inquiet du voisinage de Figuig et de son Bou Amema.

Les officiers du bureau arabe, invités en mon honneur, s'étant levés pour regagner leur maison fortifiée, nous les avons accom-

extérieures. Fichue position, la nuit, sur cette planche étroite, sans garde-fou, à cinq ou six mètres du sol! Pas moyen de s'endormir, sinon, quelle chute! C'est qu'aussi la sécurité de la garnison reposait tout entière sur l'attention de la sentinelle. Et puis, dans une guérite placée, comme d'habitude en France, au dehors, elle eût couru le danger d'être enlevée.

Avant de gagner mon lit, je m'arrêtai un moment chez le médecin-major. Un vrai cabinet d'histoire naturelle, sa chambre. Sur des rayons, de nombreux bocaux se serraient, où, dans l'alcool, se conservaient des échantillons de la faune du pays : scorpions jaunes et noirs, caméléons, vipères à corne, que sais-je encore?

Dans une immense caisse, qui encomrait



DJENIEN, LES JARDINS ET LA REDOUTE

pagnés par la nuit noire. En tête, marchait un lieutenant porte-lanterne; derrière lui venait l'interprète, grattant de la mandoline; enfin, nous autres — une demi-douzaine — en « monôme ». A la porte du bordj, je ne sais quelle idée saugrenue nous prend. Autour de la lanterne, posée par terre, nous tournons en cercle, chantant la *Retraite* espagnole. J'en ris encore en y songeant.

Tout paraissait dormir dans la redoute, à notre retour. Nul bruit ne troublait le silence, ni des chambres, ni des écuries. Partout l'obscurité la plus épaisse; partout, sauf dans la tourelle, où la lampe du poste optique, en communication avec Aïn-Sefra, brillait et s'éteignait alternativement, selon le rythme de l'alphabet Morse.

Lente et silencieuse, la sentinelle déambulait sur une planche fixée à l'intérieur des murs, au-dessus du portail. De temps en temps elle s'arrêtait, regardant par-dessus la muraille, cherchant à percer les ténèbres

un coin de la pièce, dormaient des « debb ». Réveillés par la lumière, un tantinet excités par le docteur, les voilà se livrant à un combat furieux qui ne prend fin qu'avec la lampe enlevée.

Ces « debb » sont de grands lézards mesurant quarante centimètres et plus. Leur queue, de même longueur que le corps, est recouverte d'écaillés superposées qui rappellent le tronc du palmier. Pour cette seule raison on les appelle parfois « lézards de palmier », car ils vivent dans les rochers. Des dents très pointues garnissent leur large bouche; aussi, malheur au doigt qui se laisse pincer! Les indigènes en sont très friands; ils en estiment surtout la queue grasse et charnue. Mais voyez-vous cet en-tête de menu : « Potage à la queue de lézard?... » De quoi laisser loin en arrière la britannique et savoureuse : *Ox tail soup!*

MICHEL ANTAR.



## MADEMOISELLE FRISSON

## IX

M<sup>lle</sup> Lucie ne guérira donc jamais? Elle n'est pas plus tôt couchée qu'on la voit reparaitre pieds nus en petite camisole de nuit. Elle a entendu « des bruits sous sa tête ». Il y a des brigands dans son oreiller... tout au moins sous son lit. Mais ce n'est que le bruissement des plumes de son oreiller, froissées par elle ou dilatées par la chaleur. M<sup>lle</sup> Frisson n'est pas rassurée, ni convaincue.



Tout lui est chagrin : le lendemain, tandis que son frère Achille, et Pierre et Paul, et tous les enfants du village rient de grand cœur des exercices d'un chien savant de passage, M<sup>lle</sup> Frisson respire à peine. Parmi ses talents, Médor avait celui d'être très fort au pistolet. Placé devant un revolver chargé à poudre et amorcé, au commandement de son maître, Médor posait la patte sur la gachette. Le coup partait... « Je suis tuée », s'écria Lucie en tombant à la renverse.

S.

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

VIII

Sur le sentier de la guerre.

Vers cinq heures du soir, Colette laissa le piano où elle répétait les airs préférés de sa mère, et, faisant signe à Lina, qui brodait silencieusement près d'elle, de ne pas quitter le salon, elle se disposa à aller au-devant des promeneurs, car il y avait déjà quelque temps qu'elle sentait comme une oppression, un malaise indéfinissable, un désir redoublé de presser dans ses bras sa chère petite fille.

M<sup>me</sup> Massey, qui paraissait sommeiller, se souleva brusquement aussitôt que les notes cessèrent de vibrer :

« Qu'y a-t-il ? fit-elle d'un ton de somnambule. Est-ce Tottie qui rentre ? Vite, qu'elle vienne !... que je voie son visage de chérubin.

— Non, maman, dit Colette revenant à elle pour l'embrasser tendrement et affectant de ne pas comprendre l'appréhension cachée sous ces paroles. Tottie n'est pas encore revenue ; mais j'avais hâte comme vous de revoir sa petite frimousse et je me disposais à aller à sa rencontre. Vous permettez que je vous quitte un moment, Lina et vous ?

— Oui, oui, dirent ensemble les deux dames. Allez vite, Colette ; va vite, ma fille !... »

A peine fut-elle sortie que M<sup>me</sup> Massey attira sur son épaule la tête de Lina, et, éclatant en pleurs :

« Oh ! ma fille ! ma chère petite fille... j'ai le cœur gros !.. j'ai le cœur plein de craintes... »

— Que craignez-vous, mère chérie ? dit Lina, brave et tendre. Vous qui m'avez tant réconfortée ; vous qui avez remplacé la mère que j'ai perdue si jeune ; qui avez calmé toutes

mes terreurs d'enfant, dites-moi les vôtres, je les partagerai ; peut-être saurai-je les dissiper... Et puis nous les épargnerons à Colette, elle qui a déjà tant de responsabilités à soutenir ; nous parlerons ensemble de vos appréhensions et cela les adoucira... Que redoutez-vous, maman ?... Dites-le à votre petite Lina...

— Aujourd'hui, ma chère fille, dit M<sup>me</sup> Massey avec effort, mes terreurs sont si noires, si nombreuses, si pesantes, que je saurais à peine par où commencer pour les exprimer. Plutôt faudrait-il me demander : « Y a-t-il un « malheur que vous ne craigniez point ?... » Et je crois bien que la réponse serait négative. Oh ! Lina ! il est un désastre, en tout cas, qui n'est plus à craindre, car il m'a atteinte irrémédiablement. Je perds la vue, ma fille, il n'y a plus d'illusion à se faire... Comprends-tu, Lina, l'horreur de ce mot : *aveugle* ? Sais-tu ce qu'il comporte de désolation, d'amertume, de dépendance, d'isolement ?... »

— Oh ! mère ! mère !... s'écria impétueusement la jeune fille, la pressant dans ses bras, couvrant de baisers le beau visage pâle, les cheveux blancs, les tristes yeux voilés ; ne parlez pas ainsi !... Je vous ai demandé de tout me dire ; je suis prête à regarder en face avec vous, pour les combattre, tous les noirs fantômes qui hantent votre cher cœur ; mais je ne veux pas vous laisser dire que vous pourriez être isolée au milieu de nous, ou qu'il vous serait amer de devoir accepter nos soins. Examinons courageusement le malheur que vous craignez. Admettons qu'il est irrè-

vocable, que vous soyez menacée, non pas d'une obscurité momentanée, mais de la perte complète de la vue. Eh bien, maman, pouvez-vous dire, osez-vous dire qu'avec tous les yeux qui vous entourent, qui seront trop heureux, trop honorés de vous servir à toute heure, vous n'y verrez pas aussi clair que le mortel le mieux doué sous ce rapport? N'est-ce pas un bonheur de se sentir pratiquement aimé à chaque instant de son existence? Et s'il fallait, comme vous le craignez, que vous vous en remettiez à vos filles de tous les menus soins que vous-même leur avez rendus tant de fois, croyez-vous que ce ne sera pas pour elles un privilège de pouvoir vous prouver à toutes les minutes de la vie que vous leur êtes chère, précieuse, sacrée? Dites, maman, vous le croyez, que votre petite Lina serait heureuse, heureuse de vous servir de guide, de soutien, de servante, vous à qui elle doit tant!... qui vous aime si chèrement!...

— Je le crois, ma fille! je le crois!... » dit M<sup>me</sup> Massey passant à plusieurs reprises sa main amaigrie sur la tête blonde appuyée à son épaule.

Puis, après un moment :

« Tu m'as réconfortée, Lina; c'est un soulagement d'exprimer sa peine... et surtout de la verser dans un cœur comme le tien. Oui, tu as raison : on n'a pas le droit de se plaindre d'un malheur comme celui qui m'atteint lorsque de telles consolations peuvent l'adoucir... Plût au ciel qu'il n'y eût que cela à craindre!...

— Vous pensez, cela va sans dire, aux dangers qui menacent tous ceux que nous aimons, dit Lina, luttant bravement contre les larmes qui montaient à ses propres yeux à l'idée de ces dangers. Mais rappelez-vous ce qu'ils nous ont tant recommandé tous : « Pas de mélancolie! pas de trances inutiles! tâchez de vous garder fortes et gaies; que nous ne soyons pas assiégés, là-bas, par l'image déprimante de femmes qui tremblent et se désolent en vain au foyer! Donnez-nous l'assurance, par votre parole et par vos lettres, que vous savez être héroïques dans la limite qui vous est permise, et nous-mêmes nous

nous sentirons dix fois plus forts pour faire notre devoir, pour braver les dangers de l'adversité! » Ne pas tâcher de leur obéir à la lettre, ce serait un peu trahir la confiance qu'ils ont mise en nous.

— Tu as raison, entièrement raison, ma Lina, si frêle et si souffreteuse quand je t'ai vue pour la première fois!... Qui l'eût dit, que tu cachais, sous cette fragile enveloppe, un cœur de Bradamante? fit M<sup>me</sup> Massey, tandis qu'un bon sourire rasséréné venait éclairer ses traits.

— Avais-je un cœur ou quoi que ce soit qui m'appartint en propre, petite épave insignifiante et ballottée que j'étais alors?... Si je suis, comme vous dites, une Bradamante, c'est vous qui en êtes responsables, vous tous qui m'avez appris à endurer, à lutter, à ne jamais désespérer... Que ne dois-je pas à Colette, à Gérard?... »

Elle s'arrêta, et toutes deux demeurèrent un instant songeuses.

« Oui, reprit M<sup>me</sup> Massey comme si elles eussent pensé ensemble, je dis avec toi que tu dois beaucoup à mon fils; mais j'ajoute que je te trouve de tous points digne de lui. Et c'est du fond du cœur que je vous bénirai le jour où viendra votre union...

— Mais, maman!... protesta Lina confuse, je ne sais!... je ne pensais pas!... il ne m'a jamais dit!...

— Quoi, ma fille, voudrais-tu dissimuler avec moi? ou est-il possible que je me sois trompée en vous croyant tacitement engagés pour la vie? Je ne t'en disais rien, mais je croyais que nous nous entendions. Plus d'une fois, je t'assure, mon mari et moi nous avons fait pour vous deux des projets d'avenir...

— Vraiment?... s'écria Lina ingénument fière. M. Massey m'accepterait pour sa bru? Oh! maman, ajouta-t-elle avec un beau rire mêlé de larmes, me trouverez-vous bien impertinente si je vous dis que je me sens gonflée d'orgueil à me savoir élue par lui, tandis que venant de vous cet honneur ne me donne que de la joie?

— Je ne te trouve pas impertinente; ou bien j'aime cette impertinence. Elle me



prouve que tu sens la valeur de celui qui est le chef ici, dit M<sup>me</sup> Massey d'une voix où l'on sentait le respect, la vénération la plus profonde. J'ai une **absolue confiance** en son jugement, et s'il t'adopte pour sa fille, c'est que tu en es digne : je ne sais pas une louange au-dessus de celle-là...

— Nous voilà d'accord tous les trois, reprit Lina avec un mélange d'espièglerie et d'inquiétude. C'est fort bien ! Mais ne vous semble-t-il pas, maman, que nous disposons un peu bien cavalièrement de... du principal intéressé ? Qui nous dit que Gérard souscrit à ces projets ?...

— Gérard ! fit M<sup>me</sup> Massey à son tour malicieuse. Je n'ai pas prononcé son nom. Qu'est-ce qui te fait croire que je ne parlais pas de Henry ?

— Oh ! je suis parfaitement sûre que Henry ne songe nullement à m'épouser, prononça Lina sans hésitation.

— Tu vois bien, petite masque ! Oserais-tu me soutenir en face la même chose de ton Gérard ?... Mais d'ailleurs, ma mignonne, je ne veux pas qu'il y ait entre vous de malentendu. Gérard compte demander ta main à ton excellent père à son retour de Prétoria et c'est appuyé de notre plus joyeuse, notre plus complète adhésion qu'il fera cette démarche.

— Mère !... dit Lina, prenant la main de M<sup>me</sup> Massey et la baisant avec amour et respect. Que vous êtes bonne ! Combien vous avez l'art de rehausser même les plus hautes faveurs par la manière de les conférer. Qui suis-je, pauvre petite enfant sans importance, pour être accueillie si généreusement par des personnes telles que vous ?

— Tu es ma consolation et ma joie...

— Eh bien, reprit Lina avec résolution, faisons un pacte. J'accepte tout de vous, mais il me faut une promesse : c'est que, désormais, vous vous reposerez sur moi ; que vous me permettrez de porter le fardeau de vos fatigues, de vos douleurs, des infirmités possibles... que jamais vous ne me tairez vos peines ou ne craignez d'user de mes yeux, de mes mains, de mon temps !... que vous

me laisserez agir, penser, peiner, souffrir à votre place...

— Chère petite !... dit M<sup>me</sup> Massey, j'accepte à mon tour ce que tu appelles ton pacte ; mais est-il nouveau entre nous ? Quelle mère est **plus bénie** que moi ? Où existe-t-il deux filles **plus dévouées, plus exquis**es que les miennes ? Quant au **repos de cœur** que tu voudrais me voir savourer, est-il **jamais possible** à qui possède de véritables affections ? Je me suis certainement apaisée depuis que je t'ai parlé de la grande épreuve qui m'attend, parce qu'elle m'est personnelle et que de celle-là ta généreuse sympathie peut, en effet, en alléger le poids. Mais comment ferai-je pour ne pas craindre à chaque minute pour ceux que j'aime ?... »

A ce moment, Colette parut sur le seuil, le visage bouleversé et comme vieilli soudain. Prise d'inquiétude, Lina allait lui demander si elle se sentait souffrante, lorsque la jeune femme mit un doigt sur ses lèvres et, se dominant pour ne laisser rien percer de son angoisse, dit de sa voix ordinaire :

« Lina, ma mignonne, pourrais-tu venir un instant à l'office ? On a besoin de toi. »

M<sup>me</sup> Massey, qui tournait le dos à la porte, ne soupçonna pas le regard que venaient d'échanger ses deux filles, tandis que Lina traversait rapidement le salon et, après lui avoir mis un tendre baiser sur le front, la laissait à sa rêverie apaisée.

Sans dire un mot, Colette prit la main de la jeune fille aussitôt que la porte fut fermée et, l'entraînant rapidement, la fit entrer à l'office où se trouvait Martine, le visage consterné.

« Lina !... Lina !... Lina !... balbutia la pauvre Colette, incapable d'articuler autre chose et soudain éclatant en larmes.

— Qu'y a-t-il donc, au nom du ciel ?... Tettie ?...

— Oui... oui... Tottie... haleta la jeune mère : perdue... disparue... enlevée... je ne sais... »

Les sanglots lui coupèrent la parole.

« Voici, expliqua Martine. Elle était inquiète de ne pas les voir rentrer à l'heure dite et elle a voulu aller au-devant d'eux avec

Le Guen... En route, elle rencontra M. Hardouin qui revenait seul, très étonné de n'avoir pas été averti de leur départ et inquiet d'apprendre qu'ils ne sont pas à la maison... On retourne à la terrasse de la Tour, à l'atelier souterrain... Personne!... Puis, dans la direction opposée à celle de Massey-Dorp, un chemin où certainement Goliath n'était point passé depuis trois mois, des traces toutes fraîches de ses pieds, accompagnées de plusieurs empreintes de semelles d'hommes, parmi lesquelles la forme, que Le Guen reconnaîtrait entre mille, des chaussures de M. Weber...

— Eh bien!... s'écria Lina qui avait écouté frémissante, domptant héroïquement la voix personnelle qui criait vers son père depuis le premier mot d'alarme; eh bien! puisque papa est avec elle, qu'avons-nous à craindre?... Ne sais-tu pas, Colette, qu'il l'aime comme un vrai grand-père et qu'il donnerait cent fois sa vie plutôt que de laisser tomber un cheveu de la chère petite tête?...

— Je sais... je sais... gémit la pauvre mère. Je ne doute pas de lui... Tout au contraire, je crains pour lui, aussi... Quel est le sens de ce qui nous arrive? Dans quel guet-apens sont-ils tombés?... Jamais, jamais, quoi qu'on imagine pour me rassurer, je ne croirai une seconde que M. Weber m'aurait infligé de gaieté de cœur l'épouvantable angoisse où je suis... qu'on ne me dise pas (arrêtant Lina et Martine qui voulaient parler)... qu'on n'essaie pas de me persuader que des intérêts de science, de défense, d'armement, que sais-je? ou une distraction quelconque pourraient à cette heure avoir volontairement porté es pas de ton père dans la direction opposée à Massey-Dorp! Ce serait du temps perdu. Je le connais! Jamais ses distractions n'ont fait tort à son cœur, et il n'est pas de science qui passe dans sa tête avant ma Tottie. S'il a marché dans le chemin où Le Guen dit reconnaître sa trace, c'est qu'il y a été obligé!... Quelle force a donc pu ainsi le détourner de nous?... Et Goliath?... Comment est-on parvenu à l'écarter de la ligne droite celui-là?... Qui a pu avoir raison de sa formidable résistance, de son inébranlable fidélité? Si mes

yeux me disaient que Goliath néglige ou abandonne ma fillette, je mettrais en doute le témoignage de mes yeux... Et comment, si une force vraiment irrésistible a triomphé de son dévouement, comment se fait-il que je ne trouve pas le sol jonché de membres déchirés, trempé de sang, encombré de morts? Quelle est cette énigme, ce cauchemar?... A qui appartiennent ces traces de pas étrangers accompagnant les leurs que nous avons relevées pendant une demi-lieue pour les perdre, hélas! bientôt, dans le sentier rempli de feuilles? On n'en distingue que quatre... Deux personnes seulement auraient alors suffi à vaincre et à convaincre des amis, des fidèles comme les nôtres!... Impossible!... ou bien c'étaient des démons, des magiciens... quel sortilège ont-ils donc employé!... »

La jeune femme se prit la tête à deux mains et demeura un instant à regarder fixement l'affreux problème.

« J'y suis!... cria-t-elle soudain d'une voix vibrante, l'exaltation cédant tout à coup devant le faible rayon de lumière qui venait de luire dans les ténèbres... J'y suis! répétait-elle. On a trouvé moyen de s'emparer de Tottie et, par là, paralysé toute défense, toutes représailles de Goliath. Bien plus, on l'a fait suivre comme un chien... humble, soumis et prudent à cause de sa chère Tottie. Je vous dis que je le vois... Pauvre Goliath!... Sois sûre, Lina, que ton père a suivi pour la même raison.

— Ah! Colette!... s'écria Lina, ne parlons pas de ce qui peut être arrivé à mon père... c'est l'inconnu!... Une seule chose est sûre : c'est qu'il a fait et fera tout ce que peut un grand cœur!... Parlons seulement des mesures à prendre... »

A ce moment, Martial Hardouin entra suivi de Le Guen.

« Les chevaux sont sellés. Nous allons nous mettre en chasse sur le chemin du Sud, dit le père.

— Je vous accompagne!... Je ne vous quitte pas! s'écria passionnément Colette. Croyez-vous que je pourrais supporter une anxiété pareille?... Lina, tu garderas maman avec Martine... »

Comme elle disait ces mots, M<sup>me</sup> Massey parut dans l'encadrement de la porte. Soit qu'elle eût entendu un mot inquiétant, soit que l'instinct de sa tendresse l'eût avertie,

« Partons à l'instant!... Partons tous!... prononça-t-elle. L'attente serait trop cruelle à ceux qui resteraient ici... Et puis, je ne veux plus... je ne veux plus me séparer de

vous!... Tout, plutôt que cela!... Allons!... ce ne sont pas les poneys qui manquent... qu'on en selle autant qu'il faut!... Et Phanor!... où est Phanor?... Il nous guidera, le bon chien!... qu'on l'amène!... qu'on lui fasse flairer un ruban de Tottie. Il nous maintiendra sur sa trace... »

Personne ne trouva un mot à objecter. Chacun comprit qu'une telle volonté devait être obéie.

En quelques minutes, tout était prêt : les chevaux sellés, les armes choisies, les vivres entassés par Martine dans un



elle interrogeait sa fille par son attitude même, par toute sa physionomie terrifiée.

Il fallut lui dire la navrante vérité, — celle qu'on soupçonnait, qu'on voulait éclaircir. Et aussitôt, d'un ton décisif et qui n'admettait pas de réplique :

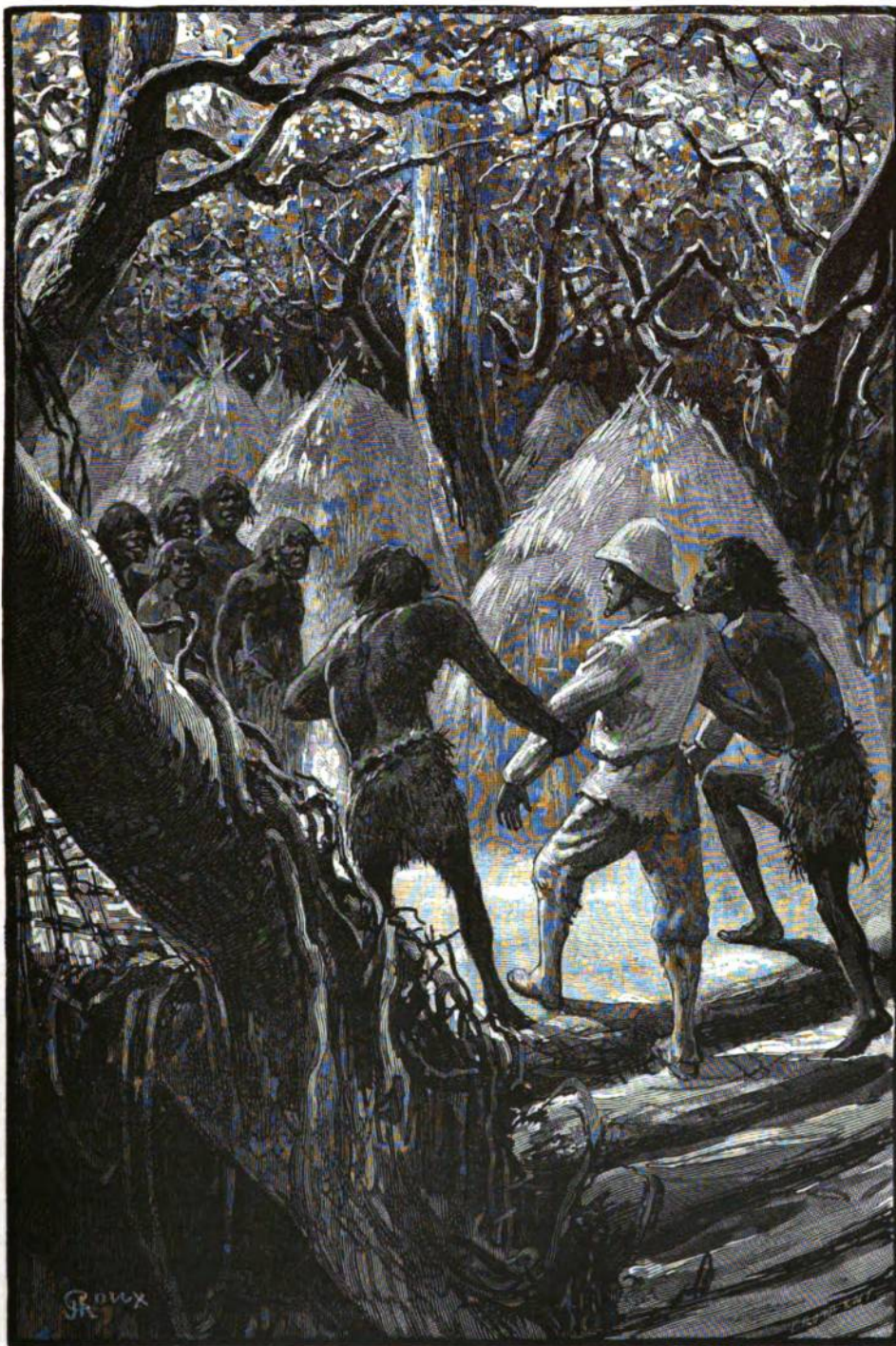
sac de cuir qu'elle emportait en croupe. Phanor avait pris le vent et bondissait en aboyant devant la troupe, qui partit au grand trot sur le chemin du Sud.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



# LA GRANDE FORÊT



QUELLE FUT LEUR SURPRISE EN VOYANT SE DÉVELOPPER DEVANT EUX UNE PLATE-FORME  
LARGEMENT ÉCLAIRÉE!... (Page 261.)

# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XIII

### Le village aérien.

Le lendemain, à leur réveil, John Cort, Max Huber et Khamis durent être assez surpris. L'obscurité était plus profonde encore dans cette partie de la forêt. Faisait-il jour?... ils n'auraient pu l'affirmer. Quoi qu'il en soit, la lumière, qui les guidait depuis soixante heures, ne reparaisait pas. Donc nécessité d'attendre que la torche eût été rallumée pour se remettre en marche.

Toutefois, une observation fut faite par John Cort — observation dont ses compagnons et lui déduisirent aussitôt certaines conséquences :

« Ce que je remarque, dit-il, c'est que nous n'avons point eu de feu ce matin et que personne n'est venu pendant notre sommeil nous apporter notre ordinaire... »

— Et c'est d'autant plus regrettable, ajouta Max Huber, qu'il ne reste plus rien !

— Peut-être, reprit le foreloper, cela indique-t-il que nous sommes arrivés...

— Où?... demanda John Cort.

— Où l'on nous conduisait, mon cher John ! »

C'était une réponse qui ne répondait pas, mais le moyen d'être plus explicite ?...

Autre remarque : si la forêt était plus obscure, il ne semblait pas qu'elle fût plus silencieuse. On entendait comme une sorte de bourdonnement aérien, une rumeur désordonnée, qui venait des ramures supérieures. En regardant, Khamis, Max Huber et John Cort distinguaient vaguement un large plafond qui se serait étendu à une centaine de pieds au-dessus du sol.

Assurément, il existait là un prodigieux enchevêtrement de branches, sans aucun interstice par lequel la clarté du jour eût pu se glisser. Une toiture de chaume n'aurait pas été plus impénétrable à la lumière d'en haut. Cette disposition expliquait l'obscurité qui régnait sous les arbres.

A l'endroit où tous les trois avaient campé cette nuit-là, la nature du sol était singulièrement modifiée. Plus de ces herbes épaisses, de ces ronces entremêlées, de ces siziphus épineux qui l'obstruaient en dehors de la sente aboutissant à cette place. Un tapis court



recouvrait le sol, sous lequel on ne sentait pas trace d'humidité. Aucun ruminant n'aurait pu « y tondre la largeur de sa langue ». Que l'on se figure une prairie dont ni les pluies ni les sources n'arroseraient jamais la surface.

Les arbres laissaient entre eux des intervalles de vingt à trente pieds comme les bas piliers d'une substruction de quelque édifice colossal, et nul doute que leurs ramures ne couvrirent une aire de plusieurs centaines de mètres superficiels.

En effet, là s'aggloméraient ces sycomores africains dont le tronc se compose d'une quantité de tiges soudées entre elles; des bombax au fût symétrique, aux racines gigantesques et d'une taille supérieure à leurs congénères; des baobabs, reconnaissables à la forme de courge qu'ils prennent à leur base, d'une circonférence de vingt à trente mètres, et que surmonte un énorme faisceau de branches pendantes; des palmiers « doum » à tronc bifurqué; des palmiers « deleb » à tronc gibbeux; des fromagers à tronc évidé en une série de cabines assez grandes pour qu'un homme puisse s'y loger; des acajous donnant des billes d'un mètre cinquante de diamètre et que l'on peut creuser en embarcations de quinze à dix-huit mètres, d'une capacité de trois à quatre tonnes; des dragonniers aux gigantesques dimensions; des baubinias, simples arbrisseaux sous d'autres latitudes, ici les géants de cette famille de légumineuses. On imagine ce que devait être l'épanouissement des cimes de ces arbres à quelques centaines de pieds dans les airs.

Une heure environ s'écoula. Khamis ne cessait de promener ses regards en toutes directions, guettant la lueur conductrice... Et pourquoi eût-il renoncé à suivre le guide inconnu? Il est vrai, son instinct, joint à de certaines observations relevées en route, l'incitait à penser qu'il s'était toujours dirigé vers l'est. Or, ce n'était pas de ce côté que se dessinait le cours de l'Oubanghi, ce n'était pas le chemin du retour. Où donc les avait entraînés cette mystérieuse lumière?...

Elle ne reparaisait pas. En cette situation, que restait-il à faire?... Quitter cet endroit?...

Pour aller où?... Y demeurer?... Et se nourrir!... La faim et la soif se faisaient sentir cruellement déjà!

« Cependant, dit John Cort, nous serons bien forcés de partir, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux se mettre tout de suite en route.

— De quel côté?... » objecta Max Huber.

C'était la question, et sur quel indice s'appuyer pour la résoudre?...

« Enfin, reprit John Cort impatienté, nos pieds ne se sont pas enracinés ici, que je sache!... La circulation est possible entre ces arbres... et l'obscurité n'est pas si profonde qu'on ne puisse se diriger...

— En route! » ordonna Khamis.

Et tous trois allèrent en reconnaissance sur une étendue d'un demi-kilomètre. Ils foulaient invariablement le même sol débroussaillé, le même tapis nu et sec, tel qu'il eût été sous l'abri d'une toiture impénétrable à la pluie comme aux rayons du soleil. Partout les mêmes arbres, dont on ne voyait que les basses branches. Et toujours aussi cette rumeur confuse qui semblait venir d'en haut et dont l'origine demeurait inexplicable.

Ce dessous de forêt était-il absolument désert?... Non, peut-être, et, à plusieurs reprises, Khamis crut apercevoir des ombres se glisser entre les arbres. Était-ce une illusion?... Il ne savait trop que penser. Enfin, après une demi-heure de recherches infructueuses, ses compagnons et lui, jugeant à propos de s'arrêter, vinrent s'asseoir près du tronc d'un baubinias.

Leurs yeux commençaient à se faire à cette obscurité, qui s'atténuait d'ailleurs. Grâce au soleil montant, un peu de clarté se propageait sous ce plafond opaque tendu au-dessus du sol. Déjà on pouvait distinguer les objets à une vingtaine de pas.

Et voici que ces mots furent prononcés à mi-voix par le foreloper :

« Quelque chose remue là-bas... »

— Un animal ou un homme?... demanda John Cort en regardant dans cette direction.

— Ce serait un enfant en tous cas, fit observer Khamis, car il est de petite taille.

— C'est un singe, parbleu! » dit Max Huber.



Immobilisés, ils gardaient le silence, afin de ne point effrayer ledit quadrumane. Si l'on parvenait à s'en emparer, eh bien, malgré la répugnance manifestée par Max Huber et John Cort pour la chair simienne... Il est vrai, faute de feu, comment la griller ou la rôtir?...

Pendant l'animal s'approchait et, à la vue des trois hommes, ne témoignait aucune surprise. Il gagnait de leur côté, marchant comme un être humain, sur ses pattes de derrière, et il s'arrêta à quelques pas.

Quelle fut la stupéfaction de John Cort et de Max Huber, lorsqu'ils reconnurent ce petit que Llanga avait sauvé, le protégé du jeune indigène!...

Et ces mots de s'échanger :

« Lui... c'est lui... »

— Positivement...

— Mais alors, puisque ce petit est ici, pourquoi Llanga n'y serait-il pas?...

— Êtes-vous sûrs de ne pas vous tromper?... demanda alors le foreloper.

— Sûrs, affirma John Cort, et, d'ailleurs, nous allons bien voir! »

Il tira de sa poche la médaille enlevée au cou du petit, et, la tenant par le cordon, la balançait comme un objet que l'on présente aux yeux d'un enfant pour l'attirer.

A peine celui-ci eut-il aperçu la médaille, qu'il se rapprocha d'un bond. Il n'était plus malade, assurément! Pendant trois jours d'absence, il avait recouvré la santé et, en même temps, sa souplesse naturelle. Aussi s'élançait-il sur John Cort avec l'évidente intention de lui reprendre son bien.

Khamis le saisit au passage, et alors ce ne fut plus le mot « ngora » qui s'échappa de sa bouche, ce furent ces mots nettement articulés :

« Li-Mai!... Ngala... ngala!... »

Ce que signifiaient ces mots d'une langue inconnue même à Khamis, ses compagnons et lui n'eurent pas le temps de se le demander. Brusquement apparurent d'autres êtres, de haute taille ceux-là, ne mesurant pas moins de cinq pieds et demi des talons à la nuque.

Khamis, John Cort et Max Huber n'avaient pu reconnaître s'ils avaient affaire à des

hommes ou à des quadrumanes. Résister à ces sylvestres de la grande forêt au nombre d'une douzaine eût été inutile. Le foreloper, Max Huber, John Cort furent appréhendés, saisis par les bras, poussés en avant, contraints à s'acheminer entre les arbres, entourés de la bande, et ils ne s'arrêtèrent qu'après un parcours de cinq à six cents mètres.

A cet endroit, l'inclinaison de deux arbres, assez rapprochés l'un de l'autre, avait permis d'y fixer des branches transversales, disposées comme des marches. Si ce n'était pas un escalier, c'était mieux qu'une échelle, cependant. Cinq ou six individus de l'escorte y grimperent lentement, tandis que les autres obligeaient leurs prisonniers à les suivre, sans les brutaliser toutefois.

A mesure que l'on s'élevait, la lumière pénétrait à travers les frondaisons. Par les interstices filtraient quelques rayons de ce soleil dont Khamis et ses compagnons avaient été privés complètement depuis qu'ils avaient quitté le cours du rio Johausen.

Max Huber aurait été de mauvaise foi s'il se fût refusé à convenir que, décidément, cela rentrait dans la catégorie des choses extraordinaires.

Lorsque l'ascension prit fin, à une centaine de pieds environ du sol, quelle fut leur surprise en voyant se développer devant eux, sous la partie supérieure des arbres, une plate-forme largement éclairée par la lumière du ciel! Au-dessus s'arrondissaient des cimes verdoyantes. A sa surface étaient rangées dans un certain ordre des cases de pisé jaune et de feuillage, bordant des rues, le tout formant un village établi sur une étendue telle qu'on ne pouvait en apercevoir les limites.

Là allaient et venaient une foule de types semblables à celui du protégé de Llanga. Leur station, identique à celle de l'homme, indiquait qu'ils avaient l'habitude de marcher debout, ayant ainsi droit à ce qualificatif d'*erectus*, donné par le docteur Eugène Dubois aux pithécanthropus trouvés dans les forêts de Java et qu'il regarde comme l'un des caractères anthropogéniques les plus importants de l'intermédiaire entre l'homme et les singes

conformément aux prévisions de Darwin<sup>1</sup>.

Si les anthropologistes ont pu dire que les plus élevés des quadrumanes dans l'échelle simienne, ceux qui se rapprochent davantage de la conformation humaine, en diffèrent cependant par cette particularité qu'ils se servent de leurs quatre membres, quand ils fuient, il semblait bien que cette remarque n'aurait pu s'appliquer aux habitants de ce village aérien.

Mais Khamis, Max Huber, John Cort durent remettre à plus tard leurs observations à ce sujet. Que ces êtres fussent ou non d'un rang intermédiaire entre l'animal et l'homme, leur escorte, tout en conversant dans un idiome incompréhensible, les poussa vers une case au milieu d'une foule qui les regardait sans trop de surprise. Une porte fut refermée sur eux et ils se virent bel et bien emprisonnés.

« Parfait!... déclara Max Huber. Et, ce qui m'étonne le plus, c'est que ces êtres-là n'ont pas eu l'air étonné en nous voyant... »

— Reste à savoir, reprit John Cort, s'ils ont l'habitude de nourrir leurs prisonniers...

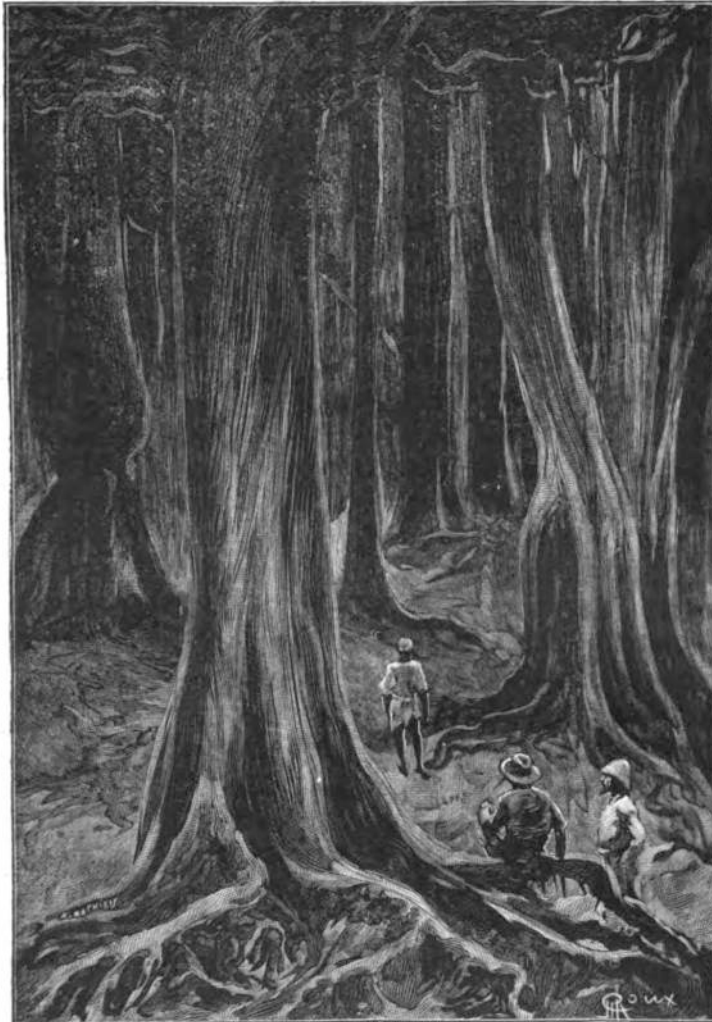
— Ou s'ils n'ont pas plutôt celle de s'en nourrir! » ajouta Max Huber.

Et, en effet, puisque, dans les tribus de l'Afrique, les Mounbottou et autres se livrent

1. C'est dans le quaternaire inférieur de Sumatra que M. E. Dubois, médecin militaire hollandais à Batavia, a trouvé un crâne, un fémur et une dent en bon état de conservation. La contenance de la boîte crânienne étant très supérieure à celle du plus grand gorille, inférieure à celle de l'homme, cet être paraît réellement intermédiaire entre l'anthropoïde et l'homme. Aussi, pour établir les conséquences de cette découverte, est-il question d'un voyage à Java qui serait entrepris par un jeune savant américain, le docteur Walters, qui serait commandité par le milliardaire Vanderbilt.

encore aux pratiques du cannibalisme, pourquoi ces êtres, qui ne leur étaient guère inférieurs, n'auraient-ils pas eu l'habitude de manger leurs semblables — ou à peu près?..

Dans tous les cas, qu'ils fussent des anthro-



poïdes d'une espèce supérieure aux orangs de Bornéo, aux chimpanzés de la Guinée, aux gorilles du Gabon, les quadrumanes qui confinent de plus près à l'humanité, cela n'était pas contestable. En effet, ils savaient faire du feu et l'employer à divers usages domestiques : tel le foyer au premier campement, telle la torche que le guide avait promené à travers ces sombres solitudes. Et l'idée vint alors que ces flammes mouvantes, signalées sur la lisière, pouvaient avoir été allumées par ces étranges habitants de la grande forêt.

A vrai dire, on peut croire que certains quadrumanes font emploi du feu. Ainsi, Emir Pacha raconte que la forêt de Msokgonie, pendant les nuits estivales, est infestée par des bandes de chimpanzés, qui s'éclairent de torches et vont marauder jusque dans les plantations.

Ce qu'il fallait également observer, c'est que ces types, d'espèce inconnue, étaient conformés comme les humains au point de vue de la station et de la marche. Aucun autre quadrumane n'eût été plus digne de porter ce nom d'orang, qui signifie exactement « homme des bois ».

« Et puis ils parlent, fit remarquer John Cort après diverses observations qui furent échangées au sujet des sylvestres de ce village aérien.

— Eh bien, s'ils parlent, s'écria Max Huber, c'est qu'ils ont des mots pour s'exprimer, et ceux qui veulent dire : « Je meurs de faim !... quand se met-on à table?... » je ne serais pas fâché de les connaître ! »

Des trois prisonniers, Khamis était le plus abasourdi. Dans sa cervelle, peu portée aux discussions anthropologistes, il ne pouvait entrer que ces êtres ne fussent pas des animaux, que ces animaux ne fussent pas des singes. C'étaient des singes qui marchaient, qui parlaient, qui faisaient du feu, qui vivaient dans des villages, mais enfin des singes. Et même il trouvait déjà assez extraordinaire que la forêt de l'Oubanghi renfermât de pareilles espèces dont on n'avait encore jamais eu connaissance. Sa dignité d'indigène du continent noir souffrait de ce que ces bêtes-là « fussent si rapprochées de ses congénères par leurs facultés naturelles ».

Il est des prisonniers qui se résignent, d'autres qui ne se résignent pas. John Cort et le foreloper — et surtout l'impatient Max Huber — n'appartenaient point à cette dernière catégorie. Outre le désagrément d'être claquemuré au fond de cette case, l'impossibilité de rien voir à travers ses parois opaques, l'inquiétude de l'avenir, l'incertitude touchant l'issue de cette aventure, étaient bien pour préoccuper. Et puis la faim se faisait sentir

cruellement, le dernier repas remontant à une quinzaine d'heures.

Il y avait cependant une circonstance sur laquelle pouvait se fonder quelque espoir, vague, sans doute : c'était que le protégé de Llanga habitait ce village — son village natal probablement — au milieu de sa famille, en admettant que ce qu'on appelle la famille existât chez ces forestiers de l'Oubanghi.

« Or, ainsi que le dit John Cort, puisque ce petit a été sauvé du tourbillon, il est permis de penser que Llanga l'a été également... Ils ne doivent point s'être quittés, et si Llanga apprend que trois hommes viennent d'être faits prisonniers, comment ne comprendrait-il pas qu'il s'agit de nous?... En somme, on ne nous a fait aucun mal, et il est probable qu'on n'en a point fait à Llanga... »

— Évidemment, le protégé est sain et sauf, admit Max Huber, mais le protecteur l'est-il?... Rien ne prouve que notre pauvre Llanga n'ait pas péri dans le rio !... »

Rien en effet.

En ce moment, la porte de la case, qui était gardée par deux ou trois vigoureux gaillards, fut repoussée, et le jeune indigène parut.

« Llanga... Llanga !... s'écria John Cort.

— Mon ami Max... mon ami John ! répondit Llanga, qui tomba dans les bras des deux amis.

— Depuis quand es-tu ici?... demanda le foreloper.

— Depuis hier matin... On m'a porté à travers la forêt...

— Ceux qui te portaient ont alors marché plus vite que nous... Et qui t'a porté?... »

— Un de ceux qui m'avaient sauvé et qui vous avaient sauvés aussi...

— Des hommes ?...

— Oui... pas des singes... non ! pas des singes. »

Toujours affirmatif, le jeune indigène. En tout cas, des êtres d'une espèce particulière, sans doute, affectés du signe « moins » par rapport aux quadrumanes ! Une race intermédiaire, peut-être des primitifs, peut-être des spécimens de ce genre d'anthropothèques qui manquent à l'échelle animale...



Et alors Llanga de raconter sommairement son histoire après avoir, à plusieurs reprises, baisé les mains du Français et de l'Américain, sauvés comme lui et qu'il n'espérait plus revoir.

Lorsque le radeau heurta les roches, ils furent précipités dans le rapide, lui et Li-Mai...

« Li-Mai?... s'écria Max Huber.

— Oui... Li-Mai... c'est son nom... Il m'a répété en se désignant : Li-Mai... Li-Mai...

— Ainsi il a un nom?... dit John Cort.

— Évidemment, John!... Quand on parle, n'est-il pas tout naturel de se donner un nom?...

— Est-ce que cette tribu, cette peuplade, comme on voudra, demanda John Cort, en a un aussi?...

— Oui... les Wagddis... répondit Llanga. J'ai souvent entendu Li-Mai les appeler Wagddis! »

En réalité, ce mot n'appartenait pas à la langue congolaise. Mais, Wagddis ou non, des indigènes se trouvaient sur la rive gauche du rio, lorsque la catastrophe se produisit. Ils coururent sur le barrage, ils se lancèrent dans le torrent au secours de Li-Mai et de Llanga. Celui-ci, ayant perdu connaissance, ne se souvenait plus de ce qui s'était passé ensuite et croyait ses amis noyés dans le rapide.

Lorsque Llanga revint à lui, il était dans les bras d'un robuste Wagddi, le père même de Li-Mai, qui, lui, était dans les bras de la « ngora », sa mère! Ce qu'on pouvait admettre, c'est que, quelques jours avant qu'il eût été rencontré par Llanga, le petit s'était égaré dans la forêt où ses parents s'étaient mis à sa recherche. On sait comment Llanga l'avait sauvé, comment, sans lui, il eût péri dans les eaux du rio Johausen.

Bien traité, bien soigné, Llanga fut donc emporté jusqu'au village des Wagddis. Li-Mai n'avait pas tardé à reprendre ses forces. Il n'était malade que d'épuisement, d'inanition et de fatigues. Après avoir été le protégé de Llanga, il devint son protecteur. Le père et la mère de Li-Mai s'étaient montrés reconnaissants. La reconnaissance ne se rencontre-

t-elle pas chez les animaux pour les services qui leur sont rendus, et dès lors pourquoi n'existerait-elle pas chez des êtres qui leur sont supérieurs?...

Bref, ce matin même, Llanga avait été amené par Li-Mai devant cette case. Pour quelle raison? il l'ignorait. Mais des voix se faisaient entendre, et, prêtant l'oreille, il avait reconnu celles de John Cort et de Max Huber...

Voilà ce qui s'était passé depuis la séparation au barrage du rio Johausen.

« Bien, Llanga, bien! dit Max Huber, mais nous mourons de faim, et, avant de continuer tes explications, si tu peux, grâce à tes protections sérieuses... »

Le jeune indigène sortit et ne tarda pas à rentrer avec quelques provisions, un fort morceau de buffle grillé, une demi-douzaine de fruits de l'acacia adansonnia, dits pain de singe ou pain d'homme, des bananes fraîches et, dans unealebasse, une eau limpide, additionnée du suc laiteux de lutex, que distille une liane à caoutchouc de l'espèce « landolphia africa ».

On le comprend, la conversation fut suspendue. John Cort, Max Huber, Khamis avaient un trop formidable appétit pour se montrer difficiles sur la qualité de la nourriture. Celle-ci, d'ailleurs, était acceptable. Du morceau de buffle, du pain et des bananes, ils ne laissèrent que les os et les épluchures.

John Cort, alors, questionna le jeune indigène, s'informant si ces Wagddis étaient nombreux.

« Beaucoup... beaucoup!... J'en ai vu beaucoup... répondit Llanga.

— Comme dans les villages du Bornou ou du Baghirmi?...

— Oui...

— Et ils ne descendent jamais?...

— Si... si... pour chasser... pour récolter des racines, des fruits... pour puiser de l'eau...

— Et ils parlent?...

— Oui... mais je ne comprends pas... Et pourtant... des mots parfois... des mots... que je connais... comme en dit Li-Mai.

— Et le père... la mère de ce petit?...  
 — Oh! très bons pour moi... et ce que je vous ai apporté là vient d'eux...  
 — Il me tarde de leur en exprimer tous mes remerciements!... déclara Max Huber.  
 — Et ce village dans les arbres, comment l'appelle-t-on?...  
 — Ngala.  
 — Et, dans ce village, y a-t-il un chef?... demanda John Cort.

— Oui...  
 — Tu l'as vu?...  
 — Non, mais j'ai entendu qu'on l'appelait Mselo-Tala-Tala.  
 — Des mots indigènes!... s'écria Khamis.  
 — Et que signifient ces mots?...  
 — Le Père Miroir », répondit le foreloper.  
 Et, en effet, c'est ainsi que les Congolais désignent un homme qui porte des lunettes.

## XIV

## Les Wagddis.

Sa Majesté Mselo-Tala-Tala, roi de cette peuplade des Wagddis, gouvernant ce village aérien, voilà — n'était-il pas vrai? — ce qui devait suffire à réaliser les desiderata de Max Huber. Dans la furia française de son imagination, n'avait-il pas entrevu, sous les profondeurs de cette mystérieuse forêt de l'Oubanghi, des générations nouvelles, des cités inconnues, tout un monde extraordinaire dont personne ne soupçonnait l'existence?... Eh bien, il était servi à souhait.

Il fut le premier à s'applaudir d'avoir vu si juste et ne s'arrêta que devant cette non moins juste observation de John Cort :

« C'est entendu, mon cher ami, vous êtes, comme tout poète, doublé d'un devin et vous avez deviné... »

— En effet, John. Mais, quelle que soit cette tribu demi-humaine des Wagddis, mon intention n'est pas de finir mes jours dans leur capitale...

— Eh! mon cher Max, il faut y séjourner assez pour l'étudier au point de vue ethnologique et anthropologique, afin de publier là-dessus un fort in-quarto qui révolutionnera les instituts des deux continents...

— Soit, répliqua Max Huber, nous observerons, nous comparerons, nous piocherons toutes les thèses relatives à la question de l'anthropomorphie, à deux conditions toutefois...

— La première?...

— Qu'on nous laissera, j'y compte bien, la liberté de circuler dans ce village...

— Et la seconde?

— C'est que, après nous avoir permis de

circuler, on nous permettra de partir quand cela nous conviendra...

— Et à qui nous adresserons-nous?... demanda Khamis.

— A Sa Majesté le père Miroir, répondit Max Huber. Mais, au fait, pourquoi ses sujets l'appellent-ils ainsi?...

— Et en langue congolaise, fit observer John Cort.

— Est-ce donc que Sa Majesté porte des lunettes de myope ou de presbyte?... reprit Max Huber.

— Et ces lunettes, d'où viendraient-elles?... ajouta John Cort.

— N'importe, continua Max Huber. Lorsque nous serons en état de converser avec ce souverain, soit qu'il ait appris notre langue, soit que nous ayons appris la sienne, nous lui offrirons de signer un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Amérique et la France et il ne pourra faire moins que de nous nommer grand-croix de l'ordre wagddien... »

Max Huber ne se prononçait-il pas trop affirmativement, en comptant qu'ils auraient la liberté d'aller et de venir dans ce village, et qu'ils pourraient le quitter à leur convenance? Or, si John Cort, Khamis et lui ne reparaissaient pas, qui s'aviserait de venir les chercher dans ce village de Ngala au plus profond de la grande forêt?... En ne voyant plus revenir personne de la caravane, qui douterait qu'elle n'eût péri tout entière dans les régions du haut Oubanghi?...

Quant à la question de savoir si Khamis et ses compagnons resteraient ou non prison-



niers dans cette case, elle fut presque aussitôt tranchée. La porte tourna sur ses attaches de liane et Li-Mai parut.

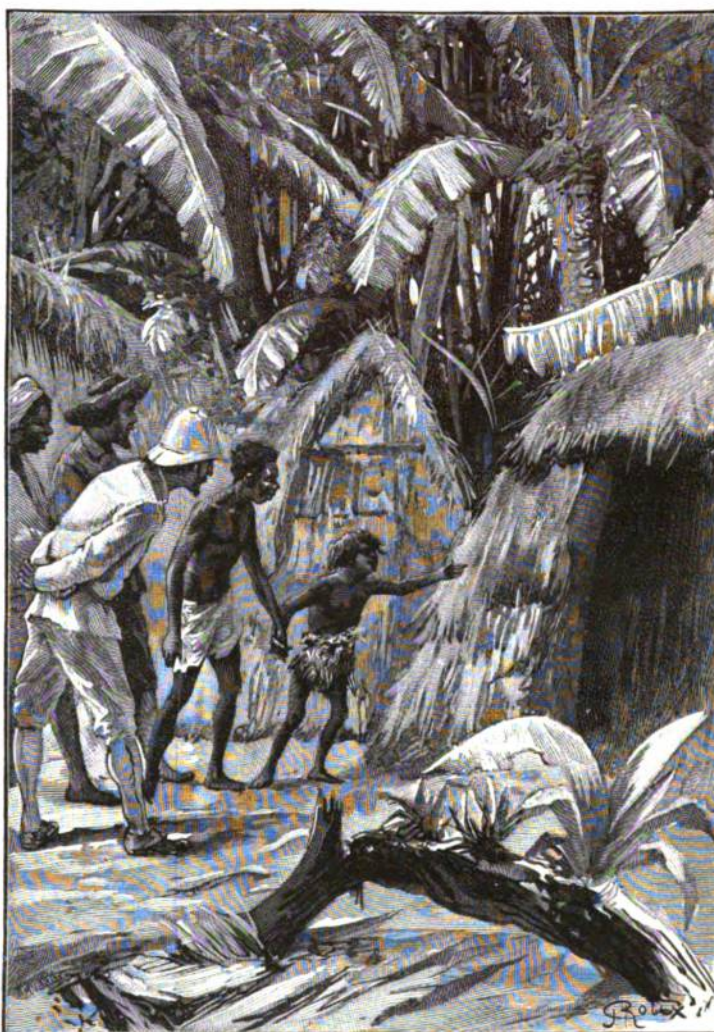
Tout d'abord, le petit alla droit à Llanga et lui fit mille caresses que celui-ci rendit de bon cœur. John Cort avait donc l'occasion d'examiner plus attentivement cette singulière créature. Mais, comme la porte de la case était ouverte, Max Huber proposa de sortir et de se mêler à la population aérienne.

Les voici donc hors de la case, guidés par le petit sauvage — ne peut-on le qualifier ainsi? — qui donnait la main à son ami Llanga. Ils se trouvèrent alors au centre d'une sorte de carrefour où passaient et repassaient des Wagddiens « allant à leurs affaires ».

Ce carrefour était planté d'arbres ou plutôt ombragé par les têtes d'arbres dont les robustes troncs supportent cette construction aérienne. Elle reposait à une centaine de pieds au-dessus du sol sur les maîtresses branches de ces puissants bauginias, bombax, baobabs. Faite de pièces transversales, solidement reliées par des chevilles et des lianes, une couche de terre battue s'étendait à sa surface, et, comme les points d'appui étaient aussi solides que nombreux, le sol factice ne tremblait pas sous le pied. Et, même par les violentes rafales qui passaient parfois à travers les hautes cimes, c'est à peine si le bâti de cette superstructure en ressentait un léger frémissement.

Par les interstices du feuillage pénétraient les rayons solaires. Le temps était beau, ce jour-là. De larges plaques de ciel bleu se montraient au-dessus des dernières branches. Une brise, chargée des pénétrantes senteurs de la forêt, rafraichissait l'atmosphère.

Tandis que déambulait le groupe des étrangers, les Wagddis, hommes, femmes, enfants, les regardaient sans manifester de surprise. Ils échangeaient entre eux divers propos, d'une voix rauque, phrases brèves



prononcées précipitamment et mots inintelligibles. Toutefois, le foreloper crut entendre quelques expressions de la langue congolaise, et il ne fallait pas s'en étonner, puisque Li-Mai s'était plusieurs fois servi du mot « ngora ». Cela pourtant semblait inexplicable. Mais, ce qui l'était bien davantage, c'est que John Cort fut frappé par la répétition de deux ou trois mots allemands, entre autres celui de « vater »<sup>1</sup>, et il fit connaître cette particularité à ses compagnons.

1. Père, en allemand.



« Que voulez-vous, mon cher John?... répondit Max Huber. Je m'attends à tout, même à ce que ces êtres-là me tapent sur le ventre, en disant : « Comment va, mon vieux? »

De temps en temps, Li-Mai, abandonnant la main de Llanga, allait à l'un ou à l'autre, comme un enfant vif et joyeux. Il paraissait fier de promener ces étrangers par les rues du village. Il ne le faisait pas au hasard, — cela se voyait, — il les menait quelque part, et il n'y avait qu'à suivre ce guide de cinq ans.

Ces primitifs, — ainsi les désignait John Cort, — n'étaient pas complètement nus. Sans parler du pelage roussâtre qui leur couvrait en partie le corps, hommes et femmes se drapaient d'une sorte de pagne végétal, à peu près semblable, quoique plus grossièrement fabriqué, à ces tissus d'agoulie en fils d'acacia, qui s'ourdissent communément à Porto-Novo dans le Dahomey.

Ce que John Cort remarqua spécialement, c'est que ces têtes wagddiennes, arrondies, réduites aux dimensions du type microcéphalique, très rapprochées de l'angle facial humain, présentaient peu de prognathisme et les arcades sourcilières n'offraient aucune de ces saillies qui sont communes à toute la race simienne. Quant à la chevelure, c'était la toison des indigènes de l'Afrique équatoriale, lisse avec la barbe peu fournie.

« Et pas de pied préhensif, dit John Cort.

— Et pas d'appendice caudal, fit observer Max Huber, pas le moindre bout de queue !

— En effet, répondit John Cort, et c'est déjà un signe de supériorité. Les singes anthropomorphes n'ont ni queue, ni bourses à joues, ni callosités fessières. Ils se déplacent horizontalement ou verticalement à leur gré. Mais une remarque a été faite, c'est que les quadrumanes qui marchent debout ne se servent point de la plante du pied et s'appuient sur le dos des doigts repliés. Or, il n'en est pas ainsi des Wagddis, et leur marche est absolument celle de l'homme, il faut bien le reconnaître. »

Très juste cette observation et, nul doute, il s'agissait d'une race nouvelle. D'ailleurs, en ce qui concerne le pied, certains anthro-

pologistes admettent qu'il n'y a aucune différence entre celui du singe et celui de l'homme, et ce dernier aurait même le pouce opposable si le sous-pied n'était déformé par l'usage de la chaussure.

Il existe en outre des similitudes physiques entre les deux races. Les quadrumanes qui possèdent la station humaine sont les moins pétulants, les moins grimaçants, en un mot les plus graves, les plus sérieux de l'espèce. Or, précisément, ce caractère de gravité se manifestait dans l'attitude comme dans les actes de cette population de Ngala. De plus, lorsque John Cort les examinerait attentivement, il allait constater que leur système dentaire était identique à celui de l'homme.

Ces ressemblances ont donc pu jusqu'à un certain point engendrer la doctrine de la variabilité des espèces, l'évolution ascensionnelle préconisée par Darwin. On les a même regardées comme décisives, par comparaison entre les échantillons les plus élevés de l'échelle simienne et les primitifs de l'humanité. Linné a soutenu cette opinion qu'il y avait eu des hommes troglodytes, expression qui, dans tous les cas, n'aurait pu s'appliquer aux Wagddis, lesquels vivent dans les arbres. Vogt a même été jusqu'à prétendre que l'homme était sorti de trois grands singes : l'orang, type brachycéphale au long pelage brun, serait d'après lui l'ancêtre des négritos; le chimpanzé, type dolichocéphale, aux mâchoires moins massives, serait l'ancêtre des négres; enfin, du gorille, remarquable par le développement du thorax, la forme du pied, la démarche qui lui est propre, le caractère ostéologique du tronc et des extrémités, serait sorti l'homme blanc. Mais, à ces similitudes, on peut opposer des dissemblances d'une importance capitale dans l'ordre intellectuel et moral, — dissemblances qui doivent faire justice des doctrines darwiniennes.

Il convient donc, en prenant les caractères distinctifs de ces trois quadrumanes, sans admettre toutefois que leur cerveau possède les douze millions de cellules et les quatre millions de fibres du cerveau humain, de

croire qu'ils appartiennent à une race supérieure dans l'animalité. Mais on n'en pourra jamais conclure que l'homme soit un singe perfectionné ou le singe un homme en dégénérescence.

Quant au microcéphale, dont on veut faire un être intermédiaire entre l'homme et le singe, espèce vainement prédite par les anthropologistes et vainement cherchée, cet anneau qui manque pour rattacher le règne animal au règne « hommal<sup>1</sup> », y avait-il lieu d'admettre qu'il fût représenté par ces Wagddis?... Les singuliers hasards de leur

1. Expression de M. de Quatrefages.

voyage avaient-ils réservé à ce Français et à cet Américain de le découvrir?...

Et, quand même cette race inconnue se rapprocherait physiquement de la race humaine, encore faudrait-il que les Wagddis eussent ces caractères de moralité, de religiosité spéciaux à l'homme, sans parler de la faculté de concevoir des abstractions et des généralisations, de l'aptitude pour les arts, les sciences et les lettres ! Alors, seulement, on pourrait se prononcer d'une façon péremptoire entre les thèses des monogénistes et des polygénistes.

(La suite prochainement.)

JULES VERNE.

## SALVADOR

Il s'appelait Salvador, un doux nom qui signifie, au delà des Pyrénées et même un peu en deçà, le *Sauveur*.

Il était le septième garçon de la famille et il avait six ans et demi.

Là où il était né, — à Ciboure, le joli village basque, dont les vieilles maisons à pignons dégringolent du coteau pour venir se ranger en bataille sur le bord de la Nivelle, juste en face de Saint-Jean-de-Luz — on prétendait qu'il avait le *pouvoir*!...

Vous vous demandez, sans doute, quel pouvoir était celui de ce gamin, pas plus haut qu'une botte, toujours pieds nus, la veste trouée aux coudes, un béret crasseux sur la tête?...

Mais le *pouvoir*, quoi !... tout le monde, là-bas, savait bien ce que cela voulait dire !... Car, dans ce lointain midi qui confine à l'Espagne, une croyance populaire, que de solides enseignements religieux n'ont pu déraciner, veut que le septième garçon d'une famille soit doué d'une puissance surnaturelle dont la marque est révélée par une croix au palais.

Il reçoit au baptême le nom de Salvador !... Sa seule présence bénit le toit qui l'abrite et en écarte les maladies, les accidents, la mort même !...

Du plus loin qu'il pouvait se rappeler, Salvador Harboure retrouvait dans sa petite mémoire d'enfant des souvenirs de réveils brusques, au milieu de la nuit. Quelqu'un avait frappé à la porte ! On parlementait un instant, puis on tirait le petiot de son berceau, on le roulait dans un vieux châle et on l'emportait jusqu'à la maison voisine où la mort était venue heurter.

Le pauvre mignon ouvrait de grands yeux étonnés, ne comprenant pas pourquoi tout le monde pleurait autour de lui et il se rejetait sur l'épaule de sa mère, effrayé par le visage, qui reposait sur l'oreiller, aussi pâle que les statues de cire de l'église.

Quand il avait été plus grand, on lui avait appris une courte prière qu'il balbutiait docilement, les yeux gonflés de sommeil.

Plus tard, on lui avait dit qu'un petit *Salvador* devait donner à tous l'exemple de la sagesse, le bon Dieu ne pouvant rien accorder à un enfant méchant !

Salvador s'efforçait donc d'être sage — quand il y pensait — ; ses parents ne se plaignaient pas trop de lui ; ils ne se plaignaient d'ailleurs de personne, pas même de la Providence, comme tant d'autres ! Ils étaient pauvres, c'est vrai ; ils avaient eu beaucoup de peine à élever leur nombreuse famille ; mais

tout ce petit monde, en dépit de la misère, du pain dur, de la cheminée sans feu, l'hiver, avait poussé à miracle; jamais on n'avait vu d'enfants plus forts ni mieux portants!...

Un à un, ils avaient quitté le nid paternel, comme les petits des hirondelles, lorsque les ailes leur sont venues: les trois aînés payaient leur dette à l'État; les trois cadets servaient déjà comme mousses. Salvador restait seul au logis!

Le papa de Salvador était pêcheur: il faisait partie de l'équipage de la grande chaloupe « thonière », la *Sainte-Marie*, dont le patron n'était pas commode tous les jours... Mais que voulez-vous?... Il fallait bien que Joannès Harboure le supportât, puisqu'il était trop pauvre pour avoir un bateau à lui!...

La maman de Salvador tenait un tout petit commerce d'épicerie et, tant bien que mal, on vivait ainsi, depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, dans la vieille maison des Harboure, située à mi-côte de la ruelle empierrée qui grimpe au cimetière.

Le jour où commence cette histoire était un jeudi de la fin de septembre. Les écoliers avaient congé, mais non les pêcheurs qui ne connaissent pas de chômages, en dehors des grandes fêtes carillonnées et des jours de gros temps où les chaloupes ne peuvent sortir.

Le papa de Salvador était donc à son poste, bien loin au large, à pêcher le thon.

M<sup>me</sup> Harboure avait dû aller à Bayonne, où il y avait marché, pour y faire quelques acquisitions nécessaires. On ne l'attendait qu'au dernier train. En son absence, une cousine complaisante avait promis de surveiller la petite boutique.

Salvador avait été livré à lui-même, et j'ai le regret d'être obligé de dire qu'il avait terriblement polissonné toute la journée avec les mauvais garnements du pays!...

Le matin, ils avaient regardé pêcher les vieux marins qui demeurent immobiles des heures entières, les yeux fixés sur leur flotteur, une pipe courte au coin de la bouche.

Ils avaient couru le long du garde-fou de pierre, qui borde le port, comme des loups de mer sur le bastingage des grands navires.

A marée basse, ils avaient fait de magnifiques ricochets sur la baie aussi unie qu'un lac.

A deux heures, ils avaient surpris un peintre dans un chemin creux et ils s'étaient entassés sur ses épaules avec des chuchotements admiratifs.

Tout cela encore n'était rien auprès de la distraction inattendue qu'ils avaient eu la bonne fortune de rencontrer sur le coup de cinq heures.

Nos gamins se trouvaient à ce moment au Socoa, le village de pêcheurs blotti au pied du vieux fort crénelé qui gardait jadis l'entrée de la baie de Saint-Jean-de-Luz.

Ils venaient de flâner longuement au milieu des ancrs rouillées et des chaudières rouges, percées de trous où il est si amusant de se cacher lorsque le contremaître de l'usine a le dos tourné.

Ils avaient respiré à pleins poumons la brise de mer où flottaient des senteurs de varech mêlées à la bonne odeur saine du goudron et aux émanations, moins agréables, des *chiens de mer* corrompus, dont les peaux séchaient sur des cordes, semblables à des *suroits* d'enfants.

Ils croyaient avoir épuisé toutes les ressources de l'endroit lorsqu'ils étaient tombés sur le déchargement d'un bateau qui apportait du charbon au petit garde-côte de l'État, une jolie goélette dont la coque blanche, cerclée d'or, était si pimpante qu'on eût dit, lorsqu'elle filait sur la mer, toutes voiles dehors, une mouette avec un joyau au cou.

Les enfants s'étaient joints aux matelots et, pendant une heure, ils avaient travaillé autant et peut-être même plus qu'eux.

Jusque-là rien de bien mal, n'est-ce pas? mais voilà où les choses s'étaient gâtées: un camarade de Salvador, un mauvais sujet, lui avait dit:

« Il faut nous payer, puisque nous avons pris de la peine!... moi, d'abord, je me bourre les poches de charbon!... »

Et Salvador avait eu la faiblesse de suivre son exemple.

Quand il fut rentré chez lui, où il n'y avait plus personne — la vieille cousine étant



partie, une fois la boutique fermée — et où il faisait déjà très sombre, à cause de l'orage qui montait, il se sentit mal à l'aise...

Il lui semblait que ce charbon qui gonflait ses poches lui pesait lourdement sur le cœur.

Il toucha à peine au gros morceau de pain laissé dans le buffet à son intention et, tout de suite, il s'assoupit, la tête sur la table.

A peine endormi, il eut un cauchemar affreux auquel se mêlaient les grondements du tonnerre lointain; des hommes noirs vidaient ses poches en ricanant et, après avoir embrasé le charbon dans la cheminée, ils essayaient de l'entraîner lui-même de ce côté, avec le dessein évident de le faire rôtir!...

Salvador se défendait comme un beau diable lorsque le bruit de la porte qui s'ouvrait le réveilla en sursaut!...

Qui donc était là?... Les hommes noirs?... Et, tout effaré, il se frotta les yeux pour y voir plus clair!... Non, ce n'étaient pas les hommes noirs!... C'était une toute petite ombre, pas plus haute que lui...

« Est-ce qu'il y a quelqu'un? » cria la petite ombre qui n'osait pas avancer.

— Oui, il y a moi, Salvador!...

— Oh! tant mieux!... C'est justement toi que je veux... »

Et, avec plus de vigueur qu'on n'aurait pu en attendre d'une si petite ombre, elle entraîna le garçonnet dans la ruelle où flottait encore un semblant de jour.

Salvador reconnut alors la petite Gracieuse. Elle habitait une vieille mesure, sur la falaise, tout près du Sémaphore.

Son papa s'était noyé avec tout l'équipage de la *Désirée* pendant la terrible tempête du mois de janvier précédent et Salvador avait entendu raconter qu'on n'avait même pas retrouvé son corps, ni celui de ses compagnons pour les mettre en terre sainte, *la mer de Saint-Jean-de-Luz*, au dire des marins, ne rendant jamais ce qu'elle a pris!...

« Que me veux-tu donc? » demanda le jeune garçon.

— C'est pour maman qui est bien malade, expliqua la fillette.

— Qu'est-ce qu'elle a? »

— En lavant du linge, elle a eu chaud, et puis froid, et il lui est venu quelque chose de gros dans la gorge. Ça l'étouffe.

— Je sais ce que c'est! fit Salvador d'un air entendu, impayable chez un aussi petit homme. On appelle ça un abcès! Mon frère aîné, Dominique, en a eu un cet été à son retour de Chine... Le médecin de Saint-Jean-de-Luz l'a soigné...

— Nous sommes trop pauvres, nous, pour payer le médecin, fit Gracieuse tristement. Alors j'ai pensé à toi et je suis venue te chercher... On dit comme ça, dans le pays, que tu as *le pouvoir* de guérir!...

Le gamin se redressa fièrement :

« Je ne suis pas un *Salvador* pour rien! » répondit-il. Partons tout de suite!...

Et, sans se préoccuper de la nuit qui tombait rapidement, du ciel qui devenait de plus en plus menaçant, les deux enfants dégringolèrent en courant la ruelle caillouteuse qui aboutissait au quai, à l'embouchure même de la rivière.

Ils prirent alors la route du Socoa, sorte de corniche, taillée de main d'homme dans le coteau, sur laquelle la mer s'acharne, pendant l'hiver, avec une véritable furie.

Ils marchaient, courbés en deux, pour mieux résister au vent qui soulevait des tourbillons de poussière. Les roulements du tonnerre se rapprochaient : des éclairs illuminaient l'horizon, tantôt comme des zigzags flamboyants ou des jets d'or liquide, tantôt comme des feux de Bengale monstres.

A mi-chemin, le vent devint si fort que les enfants durent renoncer à aller plus loin...

« Si nous nous réfugiions là, » proposa Salvador, en indiquant sur le revers du coteau une petite hutte de feuillage, qui, pendant l'hiver, servait d'abri aux douaniers.

Gracieuse fut obligée de dire oui, bien que cela l'ennuyât fort de s'attarder; mais le moyen de faire autrement!...

« Cette pauvre maman! » dit-elle, une fois qu'elle fut entrée dans la cabane. Elle dormait quand je suis partie... Pourvu qu'elle ne se réveille pas!... Que dirait-elle en ne me trouvant plus auprès d'elle?...

— Ne te tourmente pas ! répondit Salvador d'un ton protecteur. Dès qu'elle me verra, elle comprendra tout. »

La pluie tombait à présent... L'eau ruisselait dans la hutte, sauf dans le tout petit coin où les enfants s'étaient blottis l'un contre l'autre :

« Qu'est-ce que tu as de dur dans ta poche ? » demanda Gracieuse, au bout d'un moment.

Salvador, pour ne pas avouer sa faute, l'aggrava par un mensonge :

« C'est des pierres, » répondit-il.

Et, s'il n'avait pas fait si noir, Gracieuse l'eût vu rougir.

Elle ne lui en demanda pas davantage et de nouveau ils se turent...

La pluie commençait à diminuer... le tonnerre s'éloignait du côté de la montagne où on l'entendait rouler d'écho en écho, comme si des géants se fussent amusés, là-bas, à jouer aux quilles avec des morceaux de Pyrénées.

Au bord de la mer, les orages sont souvent terribles; mais ils vont vite, emportés sur l'aile du vent.

Les enfants purent, un quart d'heure après, se risquer à quitter leur abri, et, la main dans la main, leurs pieds nus faisant flic-flac dans la boue du chemin, ils reprirent leur course vers le Socoa.

S'ils n'avaient pas connu le pays comme ils le connaissaient, ils se seraient sûrement noyés ou rompu le cou avant d'être arrivés à destination !...

Les embûches étaient partout !...

Ici, c'étaient les traverses de bois du petit chemin de fer qui va à la digue... Là, le bord, sans parapet, du port, très profond à marée haute... Plus loin, le sentier de chèvres qui escalade la falaise...

Grâce à leur longue habitude de tous ces mauvais pas, nos petits amis se tirèrent parfaitement d'affaire et atteignirent, sains et saufs, la vieille bicoque, si déjetée vers l'est, que, lorsqu'elle gémissait sous l'effort des vents d'hiver, on la croyait toujours prête à s'effondrer !...

La maman de Gracieuse ne dormait plus,

et, si elle ne s'était pas préoccupée de sa petite fille, c'est que, n'ayant pour toute veilleuse que les éclairs du ciel, elle s'était imaginé que l'enfant reposait sur son matelas de varech. Elle fut bien surprise en l'entendant arriver du dehors.

« *Ama!*<sup>1</sup> », dit la fillette, je vous amène Salvador, il vient pour vous guérir !

Et pendant que le garçonnet s'approchait de la malade à tâtons, Gracieuse alluma un bout de chandelle qui éclaira imparfaitement la grande chambre aux poutrelles noires.

Salvador commença par réciter la courte prière que sa maman lui avait apprise, puis il s'assit au pied du lit sur une chaise dépaillée — la seule qu'on vit dans le pauvre logis — et il attendit que son *pouvoir* opérât.

Mais il n'opérait pas vite !... La malade était toujours très rouge, très accablée; elle avait refermé les yeux et sa respiration devenait de plus en plus difficile.

Gracieuse n'osait pas bouger; elle croyait que sa maman serait guérie tout de suite et elle trouvait le temps bien long : c'est que ça n'avait pas l'air d'aller mieux! oh! mais pas du tout !...

Salvador montra bientôt quelques symptômes d'agitation : il remuait les jambes, il se grattait la tête, il fourrait les mains dans ses poches...

Le souvenir de ce que sa maman lui avait souvent répété lui revenait à l'esprit : « Lorsqu'un petit *salvador* a été méchant, il perd son pouvoir !... »

Le bon Dieu pouvait-il, en effet, exaucer la prière d'un mauvais sujet qui avait pris ce qui ne lui appartenait pas, d'un voleur? Car, enfin, il n'était pas autre chose !...

Et, à cette pensée désolante, Salvador retira les mains de ses poches et les porta à sa figure en éclatant en sanglots :

« Je ne le ferai plus, mon Dieu ! cria-t-il. Je vous le promets !... »

L'explosion subite de ce désespoir secoua la torpeur de la malade; elle rouvrit les yeux et elle aperçut devant elle un petit bonhomme aussi barbouillé de noir qu'un ramoneur et

1. Maman, en basque.

dont les joues étaient bizarrement ornées de zébrures blanches, tracées par les larmes qui coulaient de ses yeux, brûlantes et pressées...

C'était si drôle qu'elle n'y résista pas, et elle se mit à rire comme elle n'avait pas ri depuis son veuvage...

Du coup, son abcès creva !...

Et, tout de suite, un réel soulagement se produisit... Juste à ce moment la porte s'ouvrit et le papa de Salvador parut...

Un douanier du Socoa l'avait prévenu, au moment où il débarquait, qu'il croyait bien avoir vu son garçon montant avec la petite Gracieuse vers la maison de la falaise, et, à tout hasard, Joannès Harboure était venu s'assurer si c'était vrai.

Il profita de ce qu'il était là pour donner à la fillette le conseil de faire gargariser sa maman, ainsi que le docteur de Saint-Jean-de-Luz l'avait ordonné à Dominique, l'été précédent.

Puis il emmena Salvador.

On trouva la pauvre M<sup>me</sup> Harboure très inquiète ! Elle se demandait ce que son fils était devenu, et, déjà, elle partait pour aller chez le maire lui confier ses angoisses...

Salvador confessa, sans détours, ses fredaines de l'après-midi, et, comme preuve à l'appui, il extirpa de ses poches les quatre gros morceaux de charbon qui les gonflaient :

« Pour ta punition, lui dit son père, nous irons, demain matin, avant l'école, rapporter ce charbon au Socoa... C'est à l'État qu'il appartient, il faut le rendre à l'État... On ne doit jamais prendre le bien des autres, même quand on croit que ce qu'on prend n'a pas de valeur ! »

Aujourd'hui, Salvador est un fier matelot, tanné par les vents de mer et bronzé par le soleil des tropiques.

Quand il vient en congé, tout le monde se met sur les portes pour le voir passer ou lui serrer la main ; il a si belle mine dans la vareuse à boutons de cuivre, largement échan-crée par le grand col bleu sur le tricot rayé !

Pour les humbles de Ciboure, obstinés dans leurs superstitions antiques, il reste toujours l'enfant providentiel dont la seule présence était une bénédiction.

Salvador ne croit plus pourtant à son *pouvoir* de jadis, depuis que M. le curé lui a dit, au moment de sa première communion, qu'il était ridicule et même coupable d'attribuer à certaines gens ou à certaines paroles une puissance que le bon Dieu ne leur a pas donnée ; mais il a gardé, de l'époque déjà lointaine où on l'emportait chez ceux qui souffraient, la touchante habitude d'aller de préférence vers ceux qui pleurent pour les consoler ou pleurer avec eux.

Ses camarades répètent à l'envi qu'il n'y a pas de meilleur garçon sous la calotte des cieus, et si honnête avec cela !...

Jamais on n'a rien eu à lui reprocher !... Rien, pas même une de ces petites indécitesses de monnaie courante qu'on appelle trop facilement un *bon tour* pour en déguiser la laideur.

C'est que Salvador n'ignore point que *chiper* et voler, c'est exactement la même chose !...

Et toutes les fois qu'il a été sur le point de l'oublier, il n'a eu — pour éviter la tentation — qu'à se souvenir de cette nuit d'orage où la petite Gracieuse, du Socoa, était venue le chercher afin de le conduire près de sa maman malade, et où, raconte-t-il à l'occasion, il avait l'âme aussi noire que ses poches.

Les gens de Ciboure prétendent que Gracieuse s'est aussi toujours rappelé cette nuit-là et que, lorsque Salvador aura fini son service à l'État, on pourrait bien voir une jeune et jolie mariée descendre de la falaise du Sémaphore par le sentier pierreux, traverser le village encombré d'ancres rouillées et de chaudières écarlates, pour s'en aller, par la route en corniche jusqu'à la vieille église sombre où l'attendra celui dont son imagination de petite fille faisait jadis le gentil guérisseur de tous les maux...

J. DE COULOMB.





## MADEMOISELLE FRISSON



X

Pour aguer-  
rir M<sup>lle</sup> Lucie, son  
papa lui donne  
un morceau de  
sucre et lui dit  
de l'offrir au  
brave Médor.

— Oh! non,  
dit Lucie; re-  
garde ses dents,  
il mangerait ma  
main avec le  
sucre.

Rentrée à la  
maison :

— Eh bien, lui dit son papa, donne le sucre au serin dans sa cage. Il n'a pas de dents, lui; il ne t'avalera pas d'une bouchée.

— Non, répond M<sup>lle</sup> Frisson, il a un bec, et c'est pour me piquer.

Décidément, M<sup>lle</sup> Frisson est incorrigible.

S.

# MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

## LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

Quand vous avez bu votre café, au déjeuner du matin, il vous prend souvent fantaisie de boire du thé, le soir, ne fût-ce qu'à ces fameux *Five o'clock* que les belles dames ont mis si fort à la mode depuis quelques années.

Après l'histoire du café, racontons donc celle du thé, son confrère, mais nullement son rival ; car ils renferment tous deux un alcaloïde : *Caféine* dans le café et *Théine* dans le thé, qui sont de nature identique.

Le Thé (*Thea*) est un genre de la famille des Ternstrœmiacées, selon les uns, des Oxalidées selon les autres. C'est un arbre ou un arbrisseau exotique. Feuilles lancéolées et dentées sur les bords ; fleurs blanches à odeur agréable ; fruit en forme de capsule arrondie à deux ou trois loges contenant autant de graines. L'espèce type est le *Thé de Chine* (*Thea sinensis*), vulgairement nommé *Arbre à thé*, joli arbrisseau d'un à deux mètres de hauteur ; feuilles persistantes d'un beau vert en dessus, d'un vert pâle en dessous. Le thé est cultivé en Chine de temps immémorial, et c'est encore ce pays qui fournit au commerce les thés les plus recherchés. Ajoutons, si cela peut vous intéresser, que ce n'est qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle que l'usage du thé s'est répandu successivement en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en France.

Tout le monde sait que ce ne sont pas les fruits de l'arbre à thé que l'on utilise, mais ses feuilles. La préparation du thé est une opération fort délicate. On porte d'abord les feuilles dans des hangars bien aérés, puis on les étale sur des plaques de métal chauffées où on les agite fréquemment, après quoi on répand ces feuilles à demi cuites sur des nattes ou sur des feuilles de papier. On les agite dans des corbeilles pour qu'elles s'en-

roulent sur elles-mêmes pendant leur dessiccation. Parfois même, on les roule à la main sur les plaques chauffées dont il a été question. Ces diverses opérations sont complétées par la torrification qui est la partie la plus délicate du travail, car elle doit atteindre



sans le dépasser un certain point en deçà et au delà duquel la qualité du produit serait altérée.

Les deux espèces de thé appelées l'une le *thé noir* et l'autre le *thé vert* ne proviennent pas, comme on le croit généralement, de deux variétés distinctes de la plante ; elles dépendent l'une et l'autre du mode de préparation. Les feuilles destinées à faire le *thé noir* (moins parfumé, mais plus doux et moins

excitant que le *thé vert*) subissent, avant le séchage sur plaque, une exposition au soleil dont les autres sont exemptes. Elles sont, en outre, plus fortement torréfiées et sont soumises, en dernier lieu, à une opération supplémentaire appelée *l'étuvage*, où elles subissent une sorte de fermentation. Les variétés de ces deux groupes sont fort nombreuses, aussi n'en citerons-nous que celles qui sont le plus connues. C'est ainsi que l'on distingue, parmi les *thés noirs*, les variétés dites *Péko*, *Péko d'Assam*, *Péko noir*, *Péko pointes blanches*, *Souchong*, etc. ; parmi les *thés verts*, les variétés dites *Hyson*, *Choulan*, *Poudre à canon*, *Thé impérial* ou *perlé*, etc.

On appelle *Thés caravane* ceux qui sont envoyés en Russie par voie de terre et enfermés dans des caisses de forme cubique, vernissées, doublées d'étain, de feuilles sèches et de papier peint. Ce sont, en général, les thés les plus estimés.

Les falsifications du thé sont nombreuses, il est donc fort important de s'assurer de la qualité des produits que l'on achète. Dans les maisons européennes, qui font des affaires considérables, il y a des laboratoires où les thés sont éprouvés et appréciés à leur juste valeur.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### VIII

La nuit de la Saint-Jean porta ses fruits. Dès le lendemain, il fut convenu, non sans beaucoup de paroles, de contradictions et de redites, que le quatuor ne cesserait pas d'exister, en tant qu'association secrète d'amies dévouées, mais qu'à côté nous fonderions une seconde association accessible à toutes les élèves des trois classes supérieures. Nos compagnes des autres classes étaient trop jeunes pour y pouvoir prendre plaisir, et nous nous trouvions forcément limitées.

Notre excellente maîtresse, M<sup>lle</sup> Mathilde, consultée la première, nous aida à nous organiser; nous lui étions très reconnaissantes de ses conseils et de son aide. Élèves et maîtresses qui voulaient être des nôtres furent les bienvenues. A l'instar de nos aînés, nous appelâmes nos réunions des *convents*; elles devaient avoir lieu une fois par quinzaine. Elle se recrutaient, je le répète, parmi les élèves des trois classes les plus élevées et leurs professeurs. Des associations semblables existent à peu près partout maintenant dans

nos écoles, et décrire la nôtre c'est les décrire toutes.

Il fallait un chef, comme de juste, un président. On le nomma par vote secret. Ce fut M<sup>lle</sup> Mathilde, et elle fut élue à l'unanimité, sauf deux voix, preuve de sa popularité. Notre espiègle Hannah ne manqua pas de prétendre que l'une de ces deux voix devait être celle d'Emmy, et l'autre celle de la petite Hélène, admise par faveur, et qui, naïvement, avouait avoir voté pour elle-même. L'autre bulletin portant, au lieu du nom de M<sup>lle</sup> Mathilde tant aimée, celui d'Emmy, ne pouvait émaner que de la jeune fille, celle que nous appelions jadis *la Sorcière*.

« Elle seule est capable d'avoir de la sympathie pour *elle* », disait en riant Hannah au quatuor.

Mais la douce Aïno lui imposa silence. N'était-il pas convenu, une fois pour toutes, qu'on s'efforcerait de vaincre son antipathie pour Emmy la brune?

Le président devait être élu pour un semestre et par conséquent serait changé deux fois par an. Il en fut de même et comme durée et comme mode d'élection des autres



« gros bonnets » de notre association, les membres du comité des plaisirs et les rédactrices de notre journal. Élections par voie du scrutin secret, renouvelables tous les six mois.

Le *comité des plaisirs* était ainsi nommé parce qu'il était chargé du soin de découvrir de nouveaux amusements et de mener à bien la tâche ardue de passer d'un projet à l'exécution de ce projet. Aïno en fit partie, ainsi que moi, assez embarrassée de mon rôle, mais préférant pourtant cela à d'autres fonctions plus délicates encore, comme celles de rédactrice de notre journal. Toute association qui se respecte ne peut manquer d'avoir son « organe officiel », avec son rédacteur en chef, son secrétaire et ses collaborateurs attitrés. Hannah fut nommée secrétaire, ce qui nous promettait de gais articles, et Sigrid une des rédactrices, à sa grande joie. Le quatuor se trouvait ainsi occupé, sans être par trop séparé.

Indépendamment de ces heureuses élues, il devait y avoir presque chaque fois des élections pour les ménagères chargées de préparer et de servir le thé, d'acheter quelques biscuits et gâteaux et de confectionner des tartines : choses simples, faciles, qui semblaient conférer à chacune des élèves un honneur et une responsabilité.

Tout cela ne se fait pas sans argent, dans aucun pays du monde, pas même chez nous, où les choses de première nécessité sont si bon marché, mais où, par contre, l'argent est rare. Aussi devons-nous avoir une caisse et un trésorier dans le comité des plaisirs ; nos fonds étaient constitués par une légère cotisation de chacun des membres du convent et par des dons, anonymes ou autres.

Je ne voudrais pas donner le compte rendu de nos séances du commencement, avec leurs tâtonnements inévitables ; mais je me souviens d'un certain jour où je conduisis à une de nos réunions une petite amie de passage, et, en ayant fait le récit à ma sœur Elsa le lendemain, le souvenir de ce jour mémorable se trouva fixé par écrit, en toute sincérité.

A quatre heures et demie, nous entrons dans le grand *hall* de l'école. Des fillettes revêtues de longs tabliers blancs s'empressent auprès de nous. Ce sont les petites ménagères chargées de nous recevoir. Elles nous introduisent dans une immense pièce éclairée par six fenêtres. Au fond s'élève une estrade destinée à la présidente. Toute la partie moyenne de la salle est occupée par des groupes de fillettes assises auprès de petites tables.

A notre arrivée, tout le monde se lève gentiment pour nous faire fête. Quelle joie sur ces visages souriants ! quelle clarté dans ces yeux brillants ! Ce ne sont pas des petites pensionnaires dans leur école ; ce sont des enfants, qui, *chez elles*, font en toute liberté les honneurs de leur *home*. Aucune crainte, aucune gêne, et les quelques maîtresses, parmi elles, sont là comme amies, comme mentors bénévoles et non comme graves professeurs ou juges sévères.

Nous nous asseyons, nous aussi, à une petite table. On nous passe un programme joliment calligraphié et portant la date du jour.

#### PREMIÈRE PARTIE

- 1° *Musique à quatre mains.*
- 2° *Dissertation.*
- 3° *Chant.*
- 4° *Déclamation.*
- Intermède.*

#### DEUXIÈME PARTIE

- 1° *Lecture du journal du convent.*
- 2° *Exercices de la société de gymnastique.*
- 3° *Conférence contradictoire.*
- 4° *Chant.*
- 5° *Danses ou jeux variés.*

Le piano résonne sous les doigts agiles de deux fillettes, et les conversations aussitôt se taisent. C'est une brillante marche de *Scharwenka* qui met tout le monde en gaieté et qu'on applaudit chaleureusement.

La dissertation qu'Aïno s'était chargée de nous faire, à son choix, porte sur une femme auteur, très appréciée en Suède et en Fin-

lande, et qui eut sur son époque une influence marquée.

Un peu émue, toute tremblante, mais son sujet préparé consciencieusement et écrit par prudence afin d'éviter toute défaillance de mémoire, Aïno, debout sur l'estrade, nous parle de Frederika Bremer, dont la triste enfance, la volonté, le talent et la bonté nous passionnent tour à tour. Aïno a su trouver des détails inédits. Sous ses phrases simples et sans apprêt, on sent l'émotion et elle nous captive. Il nous semble voir la petite ville de Finlande où naquit Frederika Bremer, puis la grande maison de Stockholm et la vieille demeure à la campagne, à Arsta, où s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse morne de Frederika et de ses cinq frères et sœurs.

A Stockholm, ces enfants, sévèrement tenus par un père rigide et une mère presque aussi dure, osaient à peine respirer; ils ne sortaient guère, étaient par principe à demi nourris. Sous prétexte de les rendre élancés et gracieux, un seul repas quotidien, avec un peu de pain et de lait matin et soir, constituait leur régime. Ils avaient toujours faim et trouvaient moyen de faire mille sottises pour lesquelles on leur infligeait punitions sur punitions.

A la campagne, ils étaient un peu plus libres; il y avait un certain grenier et des chambres inhabitées où ils jouaient non sans frayeur des revenants et des mystères de ces vieux meubles, témoins de plusieurs générations.

On rit beaucoup en apprenant comment Frederika Bremer encore bébé tailladait rideaux, tapis, robes, etc., ou brûlait tout ce qui lui tombait sous la main, pour le plaisir de voir la flamme danser au fond de la haute cheminée; comment, plus tard, la petite fille voulut changer la forme de son nez retroussé en le fixant la nuit dans une meilleure position avec une épingle à cheveux, mais comment son nez n'en resta pas moins retroussé; tandis que, pour avoir voulu se donner un front élevé selon son idéal, Frederika Bremer, s'étant soigneusement épilée, resta chauve toute sa vie.

On la plaignit de n'avoir pu satisfaire la soif d'instruction qui la dévorait. Son père l'élevait comme on élevait alors les demoiselles « de condition » : la musique, la danse et l'art culinaire formaient les traits principaux de leur éducation; un peu de français, d'arithmétique et de géographie constituait toute leur science. Et quand Aïno nous conta comme quoi Frederika, exaspérée par cette vie monotone et brûlant du désir de délivrer sa patrie pendant une guerre suédoise, endossa un jour les habits de son frère et partit à pied « pour l'armée », mais dut revenir le soir même sans avoir trouvé moyen de gagner un pays un peu moins isolé; quand Aïno nous parla des rares distractions, et des gronderies perpétuelles, et des tristesses de plus en plus pénibles de l'enfant, devenue jeune fille puis demoiselle d'un certain âge, et toujours traitée en être sans importance, notre cœur à toutes palpait d'émotion, et des larmes brillaient en nos yeux.

Avec un intérêt toujours croissant, nous apprimes de la bouche d'Aïno comment, malgré tant d'obstacles, Frederika s'instruisait seule; tyrannisée jusqu'à ne pouvoir prendre de l'exercice, refoulée dans toutes ses aspirations, malheureuse au point, disait-elle, de désirer chaque jour la mort, Frederika Bremer, contrecarrée dans tous ses projets et ses désirs, empêchée même de pratiquer la charité à sa guise, lutta avec une énergie indomptable. Dépourvue de maître, de direction, d'encouragement, elle étudiait; nuit et jour elle écrivait les pensées qui l'agitaient et accumulait les manuscrits, quoique, selon toute apparence, elle travaillât sans but. Enfin, faute de pouvoir entreprendre les grandes œuvres philanthropiques qu'elle rêvait, elle consacrait aux pauvres le peu d'argent qu'elle avait à sa disposition et soignait de son mieux les paysans qui l'entouraient.

Ainsi s'écoula la vie de Frederika Bremer jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Alors, brusquement, tout changea pour elle. Un de ses livres, une simple étude de la vie à la campagne, la rendit célèbre et, du même coup, lui apporta la richesse. La fin de sa vie ne fut

plus qu'une succession de bonnes œuvres, d'ovations, de succès. Ses livres, ayant fait réfléchir les législateurs suédois sur les souffrances des jeunes filles et des femmes, amenèrent la proclamation d'une loi d'après laquelle la femme, au lieu d'être éternellement mineure, devenait majeure à vingt-cinq ans; mais Frederika accomplissait tant de bien autour d'elle qu'on ne peut tout énumérer en quelques mots : c'était la création d'un institut pour les jeunes filles désireuses de s'instruire; c'était la fondation d'un orphelinat dans lequel elle recueillit *six cents* orphelins ayant perdu leurs parents dans une épidémie de choléra; c'était une pétition éloquente des jeunes sourds-muets : *Aux enfants qui parlent, les enfants silencieux*, lettre qui fit affluer les fonds dans la caisse des jeunes sourds-muets; c'était l'*Œuvre des pauvres honteux*, instituée par elle pour venir en aide aux personnes riches tombées dans la misère.

« Frederika Bremer était depuis longtemps seule au monde, nous dit Aïno en terminant sa conférence; mais elle avait pour amis les savants et les gens de cœur de tous les pays, et pour enfants tous les pauvres. Chaque instant était pour elle, dans les grandes comme dans les petites choses, un acte de bonté et de charité, et quand elle s'éteignit à Arsta, où elle avait tant souffert, ce fut un deuil général de voir partir cette vieille fille de soixante-trois ans, dont la vie avait été si noble, si belle et si bien remplie. »

« Bravo! bravo! Vive Frederika Bremer! vive Aïno!... »

Tels furent les cris qui résonnèrent dans la grande salle de l'école quand Aïno s'assit très rouge, et ravie d'avoir enfin fini, mais n'ayant pas eu la moindre défaillance de mémoire, la moindre hésitation pendant son long récit.

J'entendis M<sup>lle</sup> Maria dire à une de nos maîtresses que, sous forme d'amusement, nous avons trouvé là un moyen de nous apprendre à exprimer nos pensées, et je jugeai, à part moi, qu'elle avait bien raison. Mais déjà le piano accompagnait des mélodies

de notre pays, et on écouta avec grand plaisir les voix graves ou argentines des cantatrices en herbe.

Comme *déclamation*, nous entendîmes une fable de La Fontaine, *le Loup et l'Agneau*, mimée autant que dite par Hannah. Après quoi vint l'intermède annoncé, la première partie du programme étant terminée.

Les petites ménagères se précipitent à la cuisine pour servir le thé. Les langues, longtemps captives, s'en donnent alors; c'est un brouhaha de ruche d'abeilles géantes. On commente la conférence d'Aïno; on loue les artistes sans restriction, sans mauvaise foi: heureux artistes et heureux public! Puis on déguste avec grand appétit les tartines et les biscuits qui accompagnent le thé qu'on nous offre. Cet *intermède* est du goût de tout le monde. Les petites cuisinières s'agitent comme de grands papillons blancs, puis elles remportent les tasses vides et se réconfortent à leur tour.

L'intermède va bientôt prendre fin. Mademoiselle la présidente remonte sur l'estrade, le silence se fait de nouveau, et Hannah s'avance, une feuille de papier à la main, ses cheveux lui faisant une auréole dorée. Elle n'a pas la moindre timidité, et de sa voix claire et bien timbrée, pleine de rires et de gaieté, elle lit le journal du convent.

Ce sont de petites histoires écrites par les unes et les autres et que les auteurs écoutent la rougeur au front; ce sont des vers un peu faibles, timides essais de juvéniles talents; ce sont les nouvelles de notre vie d'écolière, les compositions, les congés, etc.; quelques calembours, quelques bons mots. Des charades, des énigmes, dont on aura la solution au prochain numéro; puis la partie *cocasse*, dont Hannah est évidemment l'auteur, et qui nous fait rire aux éclats. Après quoi nous apprenons que Heddi a perdu son dé et qu'elle promet une image à celle qui le lui retrouvera; que Selma a deux timbres d'Italie à échanger; que Mathilde est lasse du petit sac à ouvrage qu'elle a commencé à broder et qu'elle l'échangerait volontiers contre un livre amusant; que Charlotte a envie d'acheter un livre



d'histoires en français, mais qu'elle voudrait s'associer avec une ou plusieurs de ses compagnes afin d'en diminuer le prix d'achat, etc., etc.

Hannah ayant lu le dernier article du journal, une lettre abracadabrante d'un habitant de la planète Mars aux habitants de la Terre, on passe aux exercices de gymnastique annoncés sur le programme. C'est une détente générale. On rit en exécutant divers mouvements qui se terminent par une marche générale.

Chacune revient à sa place pour la conférence contradictoire. Elle est très intéressante pour nous, et nous nous passionnons dès les premiers mots. Les ripostes se croisent, les objections sont réfutées à peine formulées; souvent deux ou trois réparties s'échappent à la fois de différentes bouches, et la présidente est obligée de nous rappeler à l'ordre.

C'est qu'il s'agit de décider une chose du plus haut intérêt pour nous autres écolières.

La question posée est celle-ci :

*Quel est le meilleur mode d'emploi des quarts d'heure de repos entre les leçons pendant les classes ?*

Les avis sont très partagés et exprimés en toute sincérité. Quelques élèves studieuses opinent pour employer ce temps de répit à « repasser » la leçon du cours suivant; d'autres s'y opposent énergiquement et réclament de l'exercice, du plaisir, un changement

complet d'idées. M<sup>lle</sup> Mathilde reprend le thème, résume les objections, les commente et nous fait comprendre que c'est, en effet, par un repos complet d'esprit et une détente du corps que nous obtenons un meilleur travail d'esprit pendant le cours suivant.

Pour nous amuser un peu, elle nous pose une autre question :

*Comment remplit-on la caisse des convents quand les fonds tirent à leur fin ?*

Chacune propose un expédient plus ou moins pratique et heureux. On s'ingénie; parfois un mot piquant jaillit et les rires éclatent.

La présidente se lève; c'est le signal des jeux et danses. On range les chaises et les tables contre le mur. Une fillette de bonne volonté se met au piano et les rondes commencent. On entonne à tue-tête le chant favori : *Tule, tule ystaraiu*.

Et d'autres, et d'autres encore. Les voix ne se fatiguent pas de chanter, les petits pieds ne se lassent pas de danser; les farandoles et les polkas semblent ne vouloir jamais finir.

La charmante réunion! Et comme on s'entend bien à s'amuser toutes ensemble!

On se sépare enfin; mais, la prochaine quinzaine, on se retrouvera avec le même plaisir, et la séance sera aussi réussie, quoi qu'on fasse.

J. LERMONT.

(La suite prochainement.)

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE X

Irène, les cheveux moins ébouriffés qu'à l'ordinaire, l'air contrit, la bouche sérieuse, cousait dans la grande salle de la bastide. Sa tâche était deux fois plus longue que ses tâches habituelles; aussi, pendant que son aiguille mordait et remordait l'étoffe, la petite ouvrière laissait-elle courir son esprit bien loin de la couture qui s'allongeait sous ses doigts... Il trottait, cet esprit vagabond, sur

le chemin de la Foux-aux-Roses qu'Irène n'avait pas parcouru depuis deux jours!... Puis il s'en allait vers la distillerie d'où Vol-au-Vent, remis en belle humeur, avait ramené l'avant-veille la nièce de M<sup>lle</sup> Lissac joyeuse et toute prête à narrer sans détours son intéressante aventure. Mais à peine avait-elle fait un pas pour embrasser sa tante que celle-ci, aspirant fortement l'air à plusieurs reprises,

l'avait apostrophée de sa plus grosse voix :  
« On dirait que tu as cent kilogrammes de violettes dans ta poche. D'où viens-tu, petite malheureuse ? »

— De la grande distillerie ; tu m'avais permis d'y conduire Nadine...

— Et tu y es entrée !... avoue-le tout de suite.

— Oui, tante, pour suivre le conseil du cousin Honoré qui m'a dit... »

Là s'était arrêté le récit si bien préparé par Irène.

« Suivre le conseil de celui qui nous conteste la possession de notre Foux ! A-t-on jamais rien imaginé de pareil ! Monte dans ta chambre, tu y réfléchiras sur la gravité de ta faute jusqu'à demain soir ! » s'était écriée M<sup>lle</sup> Dorothee refusant d'entendre un mot de plus.

Depuis le matin seulement la fillette avait eu la permission de descendre, et, après un regard sévère en réponse à son bonjour caressant, sa tante, sans paraître se rappeler qu'on était au jeudi, lui avait mis dans les mains l'ouvrage qu'elle tenait encore.

« Cette fois, la leçon sera bonne, répétait en elle-même M<sup>lle</sup> Dorothee, quittant des yeux son tricot pour observer à la dérobée le petit visage résigné qu'entouraient les cheveux d'or.

« Son air grave me serre le cœur, mais une personne aussi ferme que moi ne peut permettre qu'une enfant agisse ainsi à sa tête. »

« Tante, demanda tout à coup Irène, dont l'esprit trottait toujours, que ferais-tu si quelqu'un tombait de voiture devant la bastide ? »

— Encore une idée saugrenue ! Il n'est jamais arrivé d'accident sur cette route depuis ma jeunesse.

— Pourtant cela peut arriver...

— Eh bien, mademoiselle, votre tante agirait alors comme tous les gens de cœur ; a-t-on quelquefois vu un Lissac refuser des soins à ceux qui souffrent... à un blessé !

— Oh ! non, tante, et tu es la meilleure de tous les Lissac, comme le cousin Honoré est certainement le meilleur des Brial, répliqua Irène en levant ses yeux gris ; il est accouru

tout de suite quand Vol-au-Vent m'a lancée à terre... et, comme il m'a relevée doucement, comme sa voix tremblait en me nommant : « Ma chère enfant !... »

— Hein !... Vol-au-Vent... Honoré... que me chantes-tu encore ! Ma parole d'honneur, cette enfant a juré de me faire perdre la tête... Tu es tombée, tu t'es blessée?... Parle, mais parle donc : pourquoi n'avoir rien dit en rentrant ? »

Les longues mains de la tante Dor, lâchant les aiguilles, couraient avec anxiété sur le cou, les épaules, les bras de sa nièce pour s'assurer qu'ils étaient en bon état. Dans son émoi, elle ne vit pas les lèvres d'Irène se plisser malicieusement en répliquant :

« C'est pour t'obéir que je n'ai rien dit ; tu me répétais : « Pas un mot de plus, pas un mot de plus !... » Sois tranquille : j'ai eu seulement une courbature. A présent que tu le veux bien, je vais te raconter mon histoire qui est très intéressante. »

Cette fois, ayant laissé la fillette aller jusqu'au bout de son récit, ne l'interrompant que par des « hum ! hum ! » destinés à cacher son émotion, M<sup>lle</sup> Lissac dit enfin :

« Cela change l'idée que je m'étais faite de ta désobéissance... Je... oui, je regrette que tu ne te sois pas expliquée tout de suite, car j'ai presque commis une injustice en te punissant... Honoré a bien agi, très bien agi... on voit qu'il est de notre famille ! Je me déferai de ce Vol-au-Vent qui aurait pu te tuer... »

— Oh ! fais-lui grâce, tante, il n'est pas coupable, le pauvre petit ! Morilo l'avait tant taquiné et les coups de Philippe étaient trop rudes !... Moi, je préfère avoir fait cette chute pour que le cousin Honoré me relève avec des paroles si aimables ; il m'a traitée comme une parente qu'on aime bien et Marthe était tout à fait empressée à me soigner : chez la concierge, elle a mis au moins six morceaux de sucre dans mon verre d'eau pour que ça soit meilleur... »

Irène aurait pu parler longtemps sur ce sujet, mais, au dehors, on entendait un bruit de pas ; presque aussitôt quelqu'un cria d'une voix nasillarde :

« Y a-t-il des bonnes gens ici? Une petite aumône, s'il vous plaît, pour le voyageur! »

La porte fut poussée brusquement et un homme parut sur le seuil.

De chétive apparence, les membres grêles, les vêtements dépenaillés, il portait une besace sur le dos; sa main droite tenait un gourdin.

M<sup>lle</sup> Lissac s'était levée, et, le toisant :

« Qui vous a permis d'entrer? Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— Dans mon pays, on entre sans permission, riposta l'homme en riant; ce que je veux, je viens de vous le dire : une petite aumône; je n'ai pas mangé ce matin.

— Fillette, donne-lui un gros morceau de pain, cela ne se refuse pas chez nous.

— Du pain... vous voulez rire; j'en ai dans ma besace, c'est de l'argent qu'il me faut.

— Alors, passez votre chemin, je n'ai rien pour vous.

— Oui-da, c'est facile à dire, mais on ne me renvoie pas comme cela. Où est le maître de la maison? Je veux lui parler.

— Pour le coup, c'est trop fort! il n'y a pas d'autre maître que moi et je vous dis que vous allez sortir! »

M<sup>lle</sup> Lissac s'avancait bravement, les bras croisés; mais elle venait de prononcer des paroles imprudentes.

« Ah! ah! vous êtes donc seules! s'exclama l'homme avec un cri de triomphe, je m'en doutais... pas de danger pour moi alors! tirez votre bourse ou sinon... »

Il fit deux pas en avant et brandit son gourdin.

« Tante! donne-lui tout ce qu'il veut, il va te tuer! » dit Irène épouvantée.

M<sup>lle</sup> Dorothée avait saisi dans un coin son parasol café au lait et marchait bravement sur son agresseur; sa nièce s'élança près d'elle, mais elle couvrit son visage de ses mains pour ne pas voir la redoutable canne que le malfaiteur levait.

Tout à coup la maison s'emplit de bruit : à des jappements furieux se mêlaient des cris et des appels : « A moi! père! Au secours!... Raybaud, attrape-le!... par ici! par ici!... sus, mon bon chien! mords-le! »

La petite, regardant malgré elle, vit le vagabond, qui avait roulé à terre, se relever précipitamment et s'enfuir sans prendre le temps de ressaisir son bâton. Déjà il atteignait la barrière, poursuivi par les deux défenseurs arrivés si fort à propos.

Oh! les aboiements de Morilo! la voix sonore de Norbert! Irène les avait reconnus tout de suite.

Lorsque le jeune garçon, escorté de son compagnon à quatre pattes, revint vers la maison, rouge et haletant, elle se précipita au-devant de lui :

« Norbert! mon cher Norbert, merci! ce méchant homme allait nous tuer!... »

Quant à M<sup>lle</sup> Lissac, encore armée de son ombrelle brisée, ses traits sévères portaient les traces d'une vive émotion :

« Touche là, mon brave enfant, dit-elle en tendant la main au jeune garçon; bien qu'une grande querelle divise notre famille, je ne refuse pas de reconnaître le service que tu viens de me rendre! je suis fière de toi; car, enfin, ce coquin ne craignait guère mon pauvre parasol; la victoire te revient de droit... oh! oh! qu'est ceci?... »

Elle venait de s'apercevoir que de sa main droite Norbert soutenait son poignet gauche avec un geste de souffrance.

« Je crois que l'homme m'a blessé en m'envoyant un coup de son soulier, répondit-il. Voyez, cousine! »

Il montra son poignet bleui et gonflé que traversait, comme un trait sanglant, la marque de la chaussure ferrée. Les mains sèches de la tante Dor se mirent à palper anxieusement le membre endolori, pendant qu'elle exhalait son indignation :

« Le misérable! blesser un enfant qui montre tant de courage!... n'est-ce pas abominable!... Irène, petite sotte, rends-toi utile au lieu de pleurer. Ton cousin n'a pas le bras cassé, mais il faut le soigner... Vite, ma boîte aux onguents et la corbeille au vieux linge! »

Assise près de la table qu'elle a couverte en un clin d'œil de bandes de toile et de fioles, M<sup>lle</sup> Dorothée commence le pansement. Norbert veut supporter la douleur sans faiblesse.



Il devine que la vieille demoiselle n'aime pas les douilletts.

« J'y songe, dit-elle en s'interrompant, ils doivent se demander où tu es passé?... »

— Qui donc, cousine?

— Mais... ceux que tu appelais à ton aide tout à l'heure!

— Père et Raybaud? Vous avez cru qu'ils pouvaient m'entendre; le vagabond aussi l'a cru: sans cela il n'aurait pas eu peur d'un garçon de ma taille; je l'ai jeté à terre en lui tirant les pieds par surprise et puis j'ai appelé pour faire croire que des hommes allaient venir.

— Quelle bonne ruse! dit Irène enchantée, Je ne crois pas qu'on puisse en trouver une meilleure! qu'en dis-tu, tante? »

M<sup>lle</sup> Dorothée partagea sans discussion l'opinion de sa nièce; avec un geste approbateur, elle répondit :

« L'idée n'est pas d'un sot. Les Brial comme les Lissac ont toujours passé pour des gens avisés; tu ne peux mentir à ta race, mon ami. »

Le pansement achevé, elle ajouta :

« Si cela ne déplaît pas à tes parents, tu viendras après-

demain matin pour que je renouvelle l'onguent et les bandages. »

En s'aventurant une seconde fois sur les terres de M<sup>lle</sup> Dorothée, le jeune garçon s'attendait à recevoir une semonce :

« Quoi! cousine, dit-il surpris et touché de son accent affectueux, vous me donnez la permission... »

— Puis-je faire autrement? interrompit M<sup>lle</sup> Lissac d'une voix plus aigre, il le faut bien... cette blessure, tu l'as reçue en défendant ma nièce et moi, et je laisserais à un autre le soin de te guérir!... Non, non, je n'ai

pas le cœur si mauvais... sans compter qu'on dirait dans le pays : « Voyez-vous M<sup>lle</sup> Dorothée qui se vante de composer un onguent miraculeux, elle n'a seulement pas pitié de



son petit-cousin!... » Il faut que tu reviennes et que je te soigne; tes parents le comprendront tout de suite.

— Je n'en sais rien, répartit finement Norbert.

— Il me semble pourtant que, l'autre jour, tu m'avais dit : « Mon père ne m'empêche pas d'aller chez vous... »

— C'est vrai, mais quand il va savoir que vous avez puni Irène parce qu'elle est entrée à l'usine après sa chute...

— Qui vous a dit cela, monsieur?

— Oh! c'est facile à deviner : elle n'est pas venue à la Foux depuis deux jours. »

La tante Dor parut réfléchir :

« Hum ! hum ! à son retour, ta cousine n'a pas parlé assez vite ; moi, j'ai été trop prompte... est-ce que je pouvais imaginer cette histoire de chute?... »

— Papa et maman ne nous punissent jamais avant d'être certains que nous sommes coupables.

— Hum ! hum ! je ne dis pas qu'ils ont tort... Une autre fois, Irène, quand tu auras une bonne excuse à me présenter, tâche de crier tout de suite plus fort que moi au lieu de te laisser gronder comme une petite niaise. »

Irène se mit à rire :

« Mais, tante, ta voix est deux fois plus grosse que la mienne ! »

— Bah ! reprit Norbert sur un ton délibéré, Irène n'aura plus d'occasion de désobéir puisqu'elle viendra à Beau-Soleil et que nous viendrons ici ! »

M<sup>lle</sup> Lissac le regarda de travers :

« C'est cela, mon garçon, abuse sans te gêner de ma reconnaissance... Ai-je parlé d'envoyer ma nièce chez tes parents?... Certes, il sera convenable qu'Irène aille remercier ton père du soin qu'il a pris d'elle, mais cela ne change rien à mes idées : je suis ferme et notre querelle ne sera terminée que le jour où vous me rendrez la moitié du Champ-aux-Roses, comme mon père le réclamait.

— Si j'étais le maître, je vous la donnerais tout de suite, pour vous voir contente, cousine Dor ; mais ce n'est pas mon affaire, ajouta Norbert, qui se souvint à propos des sages recommandations de son père.

— Voilà qui est parler en garçon raisonnable et loyal, dit la vieille demoiselle subitement radoucie ; allons, je vois que tu ne conseilleras pas à Irène d'abandonner notre jolie Foux quand elle sera maîtresse ici.

— Et vous consentez à ce qu'elle vienne à Beau-Soleil ?

— Nous verrons... je réfléchirai...

— Merci, cousine Dorothée ; je vous assure qu'elle sera bien reçue chez nous, riposta bravement Norbert, devinant que cela voulait dire oui. Oh ! l'excellente idée que j'ai eue de venir par ici !

— Mais vous n'étiez pas seul ? Où donc est passé Morilo ? Il mordait si bravement le vagabond », dit Irène.

En entendant son nom, le caniche, qui, en chien modeste, s'était tapi sous la table, montra sa tête noire avec des signes de bonne humeur.

« Il mérite une récompense », déclara solennellement la tante Dor en sortant du buffet des macarons que le toutou croqua sans se faire prier.

Lorsque Marie-Louise, en rentrant, eut été mise au courant du danger qui avait menacé ses maîtresses, la bastide retentit de ses exclamations où la frayeur se mêlait à l'admiration pour le courage du « brave petit monsieur » qui ressemblait aux héros dont elle avait lu l'histoire à l'école.

« Tu vas trop vite, ma fille, dit M<sup>lle</sup> Lissac en suivant des yeux Norbert, qui s'éloignait : ce n'est jusqu'à présent qu'un bon et brave enfant ; mais, à ces natures-là, une occasion suffit pour se couvrir de gloire... Son père n'était ni moins brave, ni moins bon à cet âge... Il lui ressemble tant que cela me réjouit, ajouta-t-elle plus bas... Hélas ! pourquoi faut-il que la Foux coule entre nous !... »

Pour la première fois, elle regrettait amèrement l'héritage de rancune que lui avait légué le père Lissac.

« Petite Irène, disait au même instant Norbert à sa cousine qui l'accompagnait jusqu'à la barrière, votre tante est très bonne malgré son ton de croquemitaine ; il faudra bien qu'elle consente à rouvrir le pont fermé. »

## CHAPITRE XI

Le surlendemain, dès le matin, M<sup>lle</sup> Dorothée prépara tout ce qu'il fallait pour panser le poignet de Norbert.

« Petite, ordonna-t-elle quand tout fut prêt, va donc voir si tu aperçois ton cousin sur la route. »

Irène, en haut du petit mur, son observatoire favori, la main au-dessus de ses yeux, se mit à surveiller le chemin.

« Le vois-tu? interrogeait à chaque instant la tante Dor, qui se promenait dans le jardin avec de grands gestes d'impatience.

— Non, je ne vois personne.

— Tu te trompes, ma fille, il est certainement près d'ici.

— Mais je t'assure qu'il n'y a pas un chat.

— J'entends des pas...

— C'est Misé Serrat qui traverse tout là-bas pour aller à sa vigne.

— Regarde, ma fille, regarde mieux... il est impossible que ce garçon, le fils d'Honoré, charmant comme son père l'était autrefois...

— Oh! tante, M. Brial est encore aimable à présent! interrompit Irène.

— Je ne m'en aperçois guère, puisqu'il maintient ses prétentions sur la Foux! prononça la vieille demoiselle d'un ton rogue; mais je me souviens que c'était un enfant poli, qui avait des égards pour les personnes sérieuses, et Norbert doit être de même... Tu le vois venir, hein?...

— Pas encore. »

Vainement Irène continuait à regarder; aucun des rares passants dont elle signalait l'approche n'avait la tournure du cousin tant désiré.

Au bout d'une demi-heure, l'humeur de M<sup>lle</sup> Dorothée s'aigrit et ses dispositions changèrent :

« Conçoit-on, s'écriait-elle, qu'un gamin de treize ans se permette de faire attendre une femme de mon âge!... On ne leur enseigne donc plus la politesse aujourd'hui... moi qui m'étais laissé prendre à ses gentilles manières... je suis trop bonne de m'occuper d'un jeune sans-cervelle qui a tout l'air de se moquer de moi. »

La fillette quitta aussitôt son perchoir :

« C'est impossible, tante; Norbert ne voudrait pas te manquer de respect; je crois plutôt que sa blessure lui fait mal... trop mal pour qu'il vienne jusqu'ici... L'homme l'a frappé rudement... il peut être malade...

Hier, Marie-Louise a vu la voiture du docteur Ortiz qui allait du côté de Beau-Soleil! »

M<sup>lle</sup> Lissac réfléchit un instant; à mesure que la petite parlait, son front se chargeait d'inquiétude.

« Tu es stupide avec tes idées! dit-elle enfin, et je le suis davantage de t'écouter!... Se pourrait-il que je n'aie pas reconnu la gravité de cette blessure, moi que le docteur Ortiz nomme « son cher confrère »!... J'ai tâté le poignet, il n'avait rien de cassé, rien, je l'affirme... pourtant, je finis par craindre comme toi!... Ah! sans la Foux-aux-Roses, je courrais moi-même à Beau-Soleil porter mon baume!... Quand je pense que le fils d'Honoré souffre pour nous avoir défendues! »

Pauvre M<sup>lle</sup> Dorothée! Si fière, si raide d'ordinaire, elle s'était assise, le front incliné, dans une attitude de chagrin qui émut sa petite nièce.

« Veux-tu que j'aie demandé pourquoi il n'est pas venu? offrit celle-ci d'une voix caressante. Je dirai que tu l'attendais avec impatience, que...

— Silence! fillette, tu me ferais perdre ma réputation de fermeté... Une personne respectable qui s'inquiète des faits et gestes d'un moutard a tout l'air d'un esprit faible!...

— Alors, j'expliquerai seulement que tu veux savoir si Norbert est malade!

— Pas davantage!... »

Irène puisa dans son imagination fertile une douzaine de raisons acceptables pour se présenter chez M<sup>me</sup> Brial, raisons auxquelles sa tante, l'air de plus en plus soucieux, répondit par autant de refus.

« Eh bien! s'écria résolument la fillette, donne-moi une fiole d'onguent, j'irai la porter pour qu'on soigne la main de Norbert. »

M<sup>lle</sup> Lissac eut un soupir de satisfaction :

« Voilà une meilleure idée, ma fille; tout le monde trouvera naturel que j'envoie mon remède... surtout aie soin de dire que le docteur en approuve l'emploi. »

Déjà le flacon était enveloppé; Irène, qui avait couru chercher son chapeau, s'empara du précieux paquet, mit deux baisers sur les joues de sa tante et partit aussitôt.





Aller à Beau-Soleil avec l'autorisation de la vieille demoiselle qui, deux mois auparavant, ne lui permettait pas de parler à ses cousins et lui interdisait même de voir Nadine!... quel rêve étonnant et heureux!

Pourtant, devant la grille blanche, elle s'arrêta interdite : à travers les barreaux elle venait d'apercevoir le visage rond et les yeux malveillants de Jacques, qui s'apprêtait à sortir, sa serviette d'écolier sous le bras :

« Que venez-vous faire ici? lui demanda-t-il sans ôter son chapeau et d'un ton impoli.

— Je voudrais voir le cousin Honoré ou bien votre maman, si cela ne la dérange pas.

— Mère a justement une de ses grandes migraines qui durent au moins deux jours, elle ne reçoit personne; papa est parti hier pour l'Italie en même temps que M. et M<sup>me</sup> Jouvenet, qui vont à San Remo.

— Alors, voulez-vous me dire comment va Norbert? »

Jacques, dont l'amour-propre avait été froissé par la vaillante équipée de son frère et les compliments que celui-ci avait reçus, haussa les épaules :

« Ah! oui, Norbert... parlons-en, il devient joliment intéressant depuis qu'il se bat contre des mendiants! »

Les joues d'Irène s'empourprèrent.

« Votre frère nous a bravement défendues! dit-elle avec feu, vous devriez être fier!... Mais pourquoi n'est-il pas venu se faire panser par tante Dor? Sa main lui fait donc bien mal? »

Au lieu de répondre, le garçonnet, résolu à taquiner, fit entendre un petit sifflement moqueur et ouvrit la grille pour sortir; Irène voulut entrer, il lui barra le chemin.

(La suite prochainement.)

A. MOUANS.

#### LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

### IX

#### En chasse.

Il avait plu récemment, ce qui facilitait la poursuite parce que les traces de Goliath et celles de pieds d'homme étaient profondément imprimées dans le sol détrempe. Sur une distance de cinq à six kilomètres, on les reconnut aisément. Mais, au premier ruisseau qu'il fallut passer à gué, ces traces disparurent sur la rive opposée.

Une heure fut perdue à les rechercher sans résultat, à droite et à gauche. Puis, la nuit vint; elle était sans lune : force fut d'ajourner les investigations au lendemain. A la lisière d'un petit bois, chacun mit pied à terre.

Le Guen ramassa des branches mortes et fit du feu. Autour de ce foyer improvisé, les six voyageurs s'assirent en cercle et Martine, ouvrant son sac de cuir, proposa de souper. Mais personne n'en éprouvait le besoin ou

n'en avait la force. Une seule pensée dominait tous les cerveaux, étreignait tous les cœurs : celle de l'enfant ravie à la tendresse des siens et du bon Weber, entraîné à sa suite avec Goliath...

Car, plus le problème était creusé, plus tous s'accordaient à penser avec Colette que telle restait la seule explication possible du noir mystère. Quelqu'un avait été tenté par la proie qui s'offrait en Goliath chargé du canon, de l'affût et des obus; quelqu'un avait voulu s'approprier cette proie et s'était servi de la fillette comme d'un appât pour se faire suivre par l'éléphant et sans doute aussi par M. Weber...

C'est pourquoi on retrouvait l'empreinte de son pied parmi les autres traces — preuve certaine qu'il était vivant, sinon libre — et

pourquoi on pouvait espérer aussi que la fillette était saine et sauve, car pas une autre force que l'instinct de sa tendresse n'eût asservi Goliath...

Mais qui était ce *quelqu'un*?... Un Européen, sans nul doute, puisque la trace de ses pas indiquait des chaussures de cuir...

Tout naturellement, les soupçons se portaient sur Benoni, désigné par sa haine même, par sa tentative antérieure, par la connaissance expérimentale qu'il avait de la valeur propre du chargement de l'éléphant...

Martial Hardouin, en formulant ces déductions successives, à mesure qu'elles s'imposaient à son esprit, insistait sur une circonstance qui semblait rassurante : l'absence de pas indigènes parmi les traces relevées jusqu'au ruisseau.

« Ce n'est qu'un indice, mais il permet de penser que le bandit est seul, avec un acolyte de son espèce, disait-il. Et nous pouvons, par conséquent, espérer que son but unique aura été de s'emparer du canon et des obus, comme il faut supposer que la chère fillette lui est indispensable pour se faire obéir de Goliath...

— C'est chose évidente! appuya Le Guen. Sans Tottie, la bête ne se laisserait pas emmener aisément, j'en réponds!... »

Et le silence se rétablit. Chacun se disait que, dans cette hypothèse même, le sort de l'enfant et celui de l'infortuné Weber restaient singulièrement précaires. Ce Benoni — s'il était bien le ravisseur — avait montré de quoi il pouvait être capable... Une fois sa proie en sûreté, n'aurait-il pas un épouvantable intérêt à supprimer les témoins de son vol?...

« Et, après tout, que fera-t-il de ce canon, de ces obus? dit tout haut Colette, suivant le fil de ses poignantes réflexions.

— Il ne peut avoir qu'une idée en tête, et cette idée n'a pu venir qu'à lui! répondit aussitôt son mari. C'est de vendre, soit aux Anglais, soit aux Boers, l'arme terrible dont il a vu les effets, s'il n'est pas resté parmi les morts le jour de l'assaut...

— Pas de danger de cela! dit Martine. Les canailles de son espèce ne s'exposent guère!...

— S'il avait les Boers en vue, poursuivit Martial Hardouin, il serait allé vers Prétoria... Or, il se dirige vers la frontière du sud; c'est donc aux Anglais qu'il destine sa proie...

— Nous raisonnons sur des indices bien faibles, remarqua M<sup>me</sup> Massey; mais il faut reconnaître qu'en effet tout cela paraît vraisemblable... Des noirs n'auraient pas songé à s'emparer d'une arme dont ils ignorent l'usage, et les traces de pas sont là pour confirmer votre supposition... »

Ici, un sanglot déchirant arrêta le débat. C'était Colette, qui ne pouvait plus contenir son amer chagrin. Courageuse et indomptable devant le danger personnel, elle perdait tout sang-froid à l'idée des périls que courait son enfant.

« Oh! qui me rendra ma petite fille, ma chère petite fille! » disait-elle au milieu des larmes, en mordant son mouchoir.

Elle se calma, afin ne pas désespérer sa mère, et reprit assez d'empire sur elle-même pour demander qu'on se remit à discuter les motifs qui restaient d'espérer. La nuit se passa à raisonner de la sorte, car personne n'avait un instant pensé à dormir, et le jour ne se fut pas plus tôt levé que les recherches recommencèrent.

Il fallut côtoyer le ruisseau sur la longueur de dix kilomètres à l'est, pour retrouver la trace perdue. Les ravisseurs de Tottie, quels qu'ils fussent, avaient suivi le lit du cours d'eau sur cette distance, pour dépister ceux qui pourraient les poursuivre. Puis, ils avaient repris leur route vers le sud.

La chevauchée repartit et quelque temps encore les empreintes restèrent apparentes. Mais, à chaque nouveau cours d'eau, la difficulté renaissait, car la même précaution avait été observée par le ravisseur. Et, d'autre part, la nature du terrain ayant changé pour devenir rocailleuse, les traces de pas n'apparaissaient plus qu'à de longs intervalles. Par bonheur, le flair de Phanor y suppléait et ses aboiements joyeux, quand il retombait sur la piste perdue, venaient périodiquement ranimer les espérances de la petite troupe.

Quatre jours, elle alla ainsi, par monts et

par vaux, dans la direction du sud, s'arrêtant à peine pour laisser souffler les chevaux, mangeant peu, ne dormant guère, mais soutenue par une inflexible résolution. Aucun incident notable ne variait d'ailleurs la monotonie de la poursuite. Le pays était désert. A perte de vue, le Veldt étalait sa plaine silencieuse. Si, de loin en loin, une ferme se montrait, elle était abandonnée et vide d'habitants. Sans que la guerre eût encore, à proprement parler, passé par là, on la sentait voisine.

Au matin du cinquième jour, comme les voyageurs, épuisés de fatigue et de privations, commençaient à se rendre compte que cette poursuite effrénée et sans résultat pratique ne pourrait plus se continuer longtemps, des signes variés montrèrent qu'on approchait d'un centre peuplé. Les ornières tracées par de lourds chariots à bœufs marquaient plus nettement la route. Des débris nombreux : bouteilles, boîtes de fer-blanc, biscuits avariés, lambeaux de vêtements rendaient témoignage des êtres humains qui les avaient laissés en route. Martial Hardouin estimait que la ville de Boulouwayo, vers laquelle s'orientait le chemin du sud, ne devait plus être loin et que peut-être on pourrait l'apercevoir du haut d'une colline isolée qui se dressait vers l'ouest.

Comme la petite troupe arrivait au pied de cette colline, elle fut soudain arrêtée, au détour d'un bouquet d'arbres, par un brusque commandement : « Halte!... Les mains et l'air!... » et presque aussitôt cernée par une vingtaine de cavaliers montés sur des poneys indigènes.

Ces cavaliers portaient le feutre retroussé, les grosses bottes, le baudrier à cartouches et la carabine de l'armée du Transvaal.

« Qui êtes-vous?... Où allez-vous ainsi ? » demandait le chef, un robuste gaillard barbu jusqu'aux yeux et qui, pour tout insigne de sa qualité, avait un bout de galon tricolore sur la manche.

Martial Hardouin se nomma, nomma Le Guen et les dames, indiquant Boulouwayo comme le but de son voyage.

« Ordre de vous amener au *lager* », répliqua l'officier en tournant bride et dirigeant son cheval vers la colline longée par la route.

Vingt minutes de montée suffirent à la faire escalader à toute la troupe. En dépassant un éperon rocheux, les voyageurs découvrirent un camp formé de huttes en terre entourées par des wagons dételés. Et, comme ils s'en rapprochaient, une forme colossale et familière apparut à leurs yeux : celle d'un éléphant.

Non pas d'un éléphant quelconque, mais d'un ami, qui dressait sa trompe sur le ciel bleu, exhalait un cri d'allégresse et, par des signes non équivoques, leur envoyait son salut cordial.

« Goliath!... C'est Goliath!... » s'écria Colette.

Et, presque au même instant, à deux pas du colosse, elle aperçut dans l'herbe une fillette qui tendait vers elle ses petits bras nus.

« Tottie!... ma Tottie!... C'est toi que je retrouve!... » bégaya la jeune mère en se jetant d'un bond sur le sol, pour courir vers l'enfant, la serrer contre son cœur et la couvrir de baisers...

Mais la joie était trop vive et le bonheur trop inattendu. La pauvre Colette n'eut pas la force de les soutenir. Elle perdit connaissance et s'abattit sur le gazon.

On s'empressa autour d'elle; on lui baigna d'eau fraîche les tempes et les mains; on la transporta dans une hutte voisine, sans la séparer du bébé qui riait et pleurait sur son sein. Quelle ne fut pas la surprise réciproque des nouveaux venus et de leurs hôtes, quand, au sortir de ce moment d'émoi, on reconnut, parmi les dames accourues pour donner secours à l'étrangère, dame Gudule en personne, et Nicole, et Lucinde!...

Puis, ce furent Agrippa Mauvilain, et l'ainé, et Cadet et les autres, qui parurent... Et derrière eux, enfin, une autre figure bien chère et bien heureuse aussi, celle du bon Weber, pressant sa fille contre sa poitrine...

On se serra les mains, on s'embrassa, on se congratula dans une tempête de bonheur



et de larmes. Finalement, on s'expliqua.

Ce qui pouvait paraître merveilleux au premier abord était, en vérité, tout simple. La colline ou *kopje* où les voyageurs venaient de se voir arrêtés était occupée par un *commando* (corps franc) boer, placé sous les ordres d'Agrippa et qui surveillait la ville anglaise de Boulouwayo. Quelques heures plus tôt, au lever du jour, Benoni était venu se jeter avec ses captifs dans les avant-postes du camp. Appréhendé et conduit en présence d'Agrippa, il avait dû subir un interrogatoire, ou, pour mieux dire, M. Weber avait tout conté. Le Levantin, enfermé au corps de garde, y attendait avec son acolyte un transfert prochain à Prétoria, tandis que le bon savant et Tottie recevaient les soins de l'hospitalière famille Mauvilain; le chef se proposait de les renvoyer sous bonne escorte à Massey-Dorp, aussitôt après leur avoir fait prendre un repos nécessaire; et voici que l'ardente sollicitude de Colette, servie par l'impeccable flair de Phanor, prévenait ses intentions en réunissant ceux qui avaient tant souffert de leur brutale séparation!...

Agrippa se félicitait hautement de cette heureuse fortune; il espérait que ses bons amis lui feraient l'honneur de se reposer chez lui de leurs émotions et de leurs fatigues. Sans doute, son hospitalité n'avait rien de somptueux: des lits de feuilles, des couvertures de laine et les vivres du soldat boer — le plus sobre des soldats — étaient tout ce qu'il pouvait mettre à la disposition de ses visiteurs... Mais non — il se trompait — et leur réservait une surprise inattendue, qui leur vaudrait mieux que le luxe d'un palais babylonien ou d'un mess d'officiers britanniques...

Qu'était cette surprise? M<sup>me</sup> Massey et Colette se le demandaient, au milieu des sourires ravis de dame Gudule, de Nicole et de Lucinde, des sourires malicieux de Cadet et des autres, quand elles virent descendre d'une voiture d'ambulance, accourant au grand trot, qui?

M. Massey lui-même, avec Henri et Gérard, et le docteur Lhomond, tous en tenue de

toile blanche, avec la croix rouge au bras!...

Enrôlés au service de la *Société de secours aux blessés*, ils avaient rencontré Agrippa Mauvilain à Prétoria, l'avaient suivi au camp de Maversneck et venaient de le rejoindre à Johannskopje, au nord de Boulouwayo. Au moment de l'arrivée des voyageurs, ils se trouvaient dans la vallée adjacente, occupés à aménager l'hôpital du camp. Un messageur d'Agrippa les avait promptement avisés de l'heureuse nouvelle, et ils accouraient satisfaits autant qu'on peut l'être de voir sains et saufs tous ceux qu'ils aimaient.

Comment exprimer leur joie profonde? Des heures s'écoulèrent à se conter mutuellement les choses qui s'étaient passées depuis leur séparation. M. Massey, que les lettres de sa famille n'avaient pas atteint, apprit l'attaque dirigée par Benoni, l'expérience décisive de la poudre K, l'enlèvement de Goliath. De son côté, il expliqua le retard de ses négociations à Kimberley, du fait de la guerre imminente, et son voyage à Prétoria, et les motifs qui l'avaient amené avec ses fils, pour maintenir une stricte neutralité et la rendre évidente, à prendre la Croix rouge. Il était bien certain, d'après l'itinéraire même suivi par Benoni, que son projet avait été de livrer le canon et les obus aux autorités anglaises de Boulouwayo. La guerre ayant éclaté sur ces entrefaites et les troupes des deux républiques sud-africaines, Transvaal et Orange, ayant pris les devants en envahissant les colonies anglaises du Cap et du Natal (sans parler de la Rhodesia), il était à craindre que Mauvilain ne considérât le chargement de Goliath, à destination de l'ennemi, comme butin de guerre.

Tout indiquait qu'il en était ainsi, quoique le sujet n'eût pas été touché. Le canon de bois, son affût et les obus qui l'accompagnaient avaient été, par l'ordre du chef, transportés hors de vue, on ne savait où. M. Weber, qui se considérait, non sans quelque raison, comme ayant des droits primordiaux sur l'œuvre de ses mains, en aurait volontiers demandé des nouvelles. Il en fut empêché par M. Massey, qui préférait attendre, avant

d'aborder ce sujet délicat, l'effet des réflexions personnelles d'Agrippa Mauvilain sur « le tien et le mien » en temps de paix et de guerre.

Au surplus, on n'avait qu'à se louer de son hospitalité. Faisant évacuer deux des huttes de terre placées à la lisière du camp, il les avait mises, avec leur mobilier sommaire, à la disposition de la famille Massey, en ordonnant que les détenteurs de ces huttes émigrassent provisoirement à l'hôpital militaire. Quant aux provisions de bouche, elles ne manquaient pas, extraites des chariots qui servaient de magasins. On les vit bientôt apportées en abondance par une légion de nymphes qui

avaient suivi leurs pères, frères et mères à la guerre sainte et qui faisaient fonction d'intendants ou de commissaires aux vivres, en attendant qu'elles fissent le coup de feu, s'il était nécessaire.

Ces jeunes filles boers, il faut le dire, étaient singulièrement bien préparées par leur existence antérieure au rôle actif qui allait s'ouvrir pour elles dans les luttes de l'indépendance. Grandes et fortes, habituées aux plus rudes besognes, à la vie en plein air,

aux voyages de dix et quinze lieues à cheval, la carabine en bandoulière, pour aller seules visiter une amie sur quelque ferme lointaine, elles aiment d'un amour farouche la terre déserte et austère qui les a vues naître.

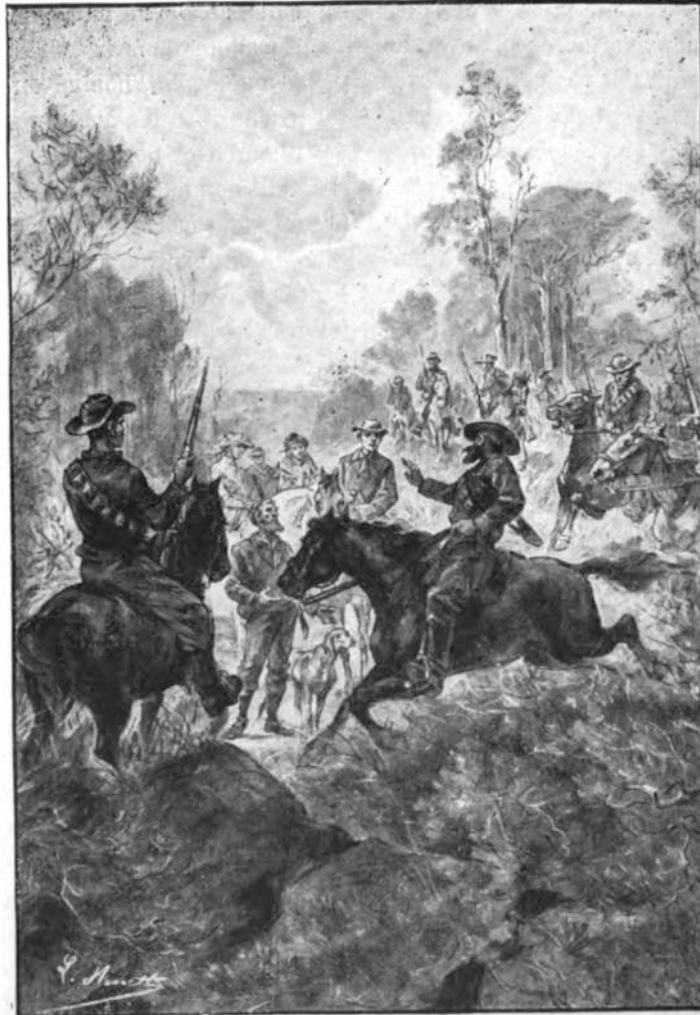
Ce sont, dans la vie normale, de véritables amazones ; il est naturel qu'elles restent telles dans la vie des camps. Et, à vrai dire, leur journée ne différerait guère à Johannesburg de ce qu'elle pouvait être quelques semaines plus tôt, au fond de leur demeure solitaire.

Jamais bivouac ne fut plus patriarcal, ni belligérants ne furent plus bucoliques dans leurs allures. Sans l'abon-

dance des armes, des consignes, des sentinelles et patrouilles, le *lager* d'Agrippa Mauvilain, avec ses bœufs au repos, ses huttes familiales, ses troupes de femmes et d'enfants occupés aux travaux domestiques dans le cadre coutumier des meubles traditionnels, le *lager* aurait pu passer pour un camp d'émigrants ou pour un établissement agricole, plutôt que pour la redoute d'un bataillon d'élite.

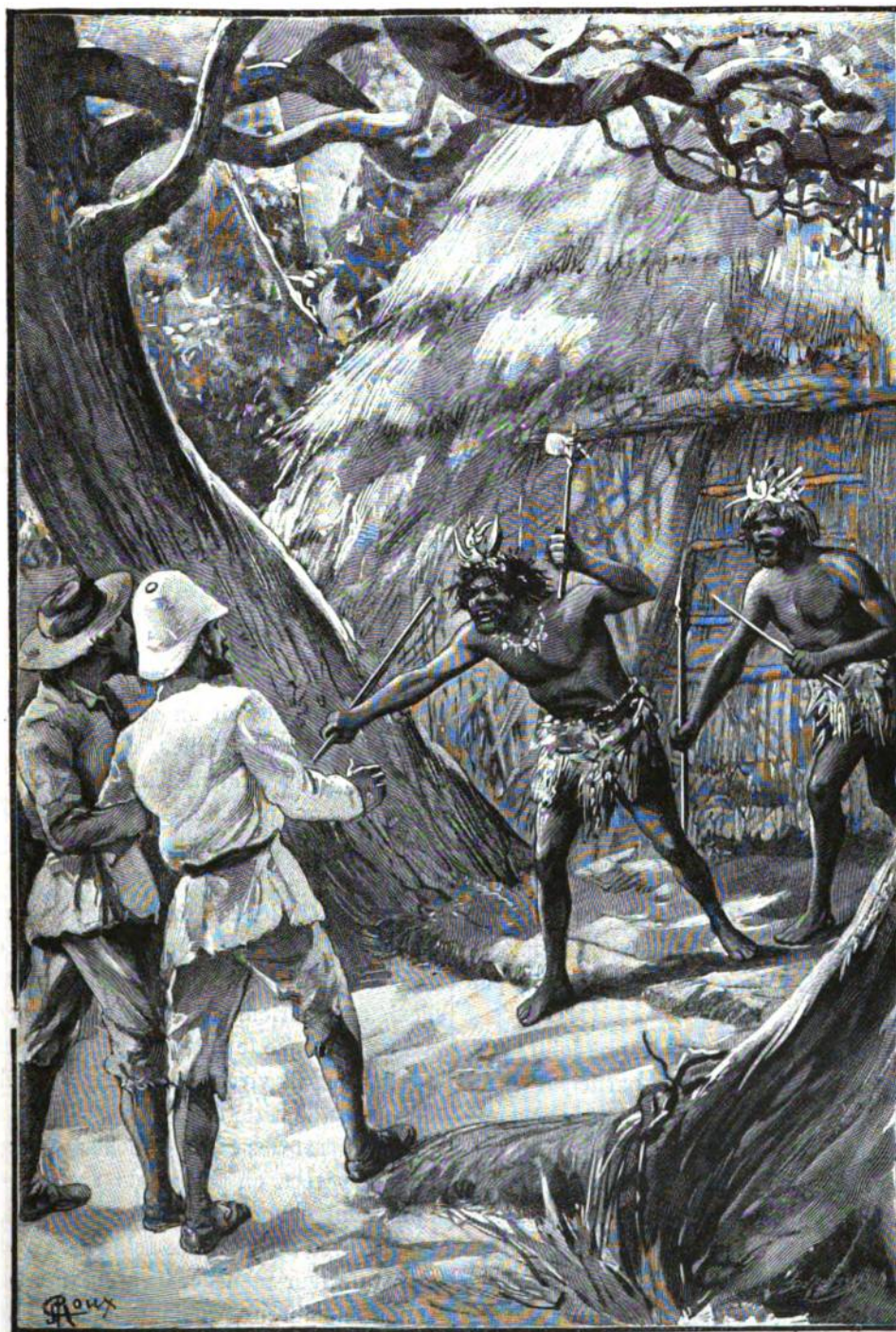
ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





# LA GRANDE FORÊT



DEUX WAGDDIS VENAIENT DE SE LEVER ET, BRANDISSANT LEURS ARMES... (Page 291.)



# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XIV (Suite.)

### Les Wagddis.

Ce qui était certain, en somme, c'est que les Wagddis parlaient. Non bornés aux seuls instincts, ils avaient des idées, — ce que suppose l'emploi de la parole, — et des mots dont la réunion formait le langage. Mieux que des cris éclairés par le regard et le geste, ils employaient la parole articulée, ayant pour base une série de sons et de figures conventionnels qui devaient avoir été légués par atavisme.

Et c'est ce dont fut le plus frappé John Cort. Cette faculté, qui implique la participation de la mémoire, indiquait une influence congénitale de race.

Tout en observant les mœurs et les habitudes de cette tribu sylvestre, John Cort, Max Huber et Khamis s'avançaient à travers les rues du village.

Était-il grand, ce village?... En réalité, sa circonférence ne devait pas être inférieure à trois kilomètres.

« Et, ainsi que le dit Max Huber, si ce n'est qu'un nid, c'est du moins un vaste nid ! »

Construite de la main des Wagddis, cette

installation dénotait un art supérieur à celui des oiseaux, des abeilles, des castors et des fourmis. S'ils vivaient dans les arbres, ces primitifs, qui pensaient et exprimaient leurs pensées, cela provenait évidemment de l'atavisme.

« Dans tous les cas, fit remarquer John Cort, la nature, qui ne se trompe jamais, a eu ses raisons pour porter ces Wagddis à adopter l'existence aérienne. Au lieu de ramper sur un sol malsain que le soleil ne pénètre jamais de ses rayons, ils vivent dans le milieu salubre des cimes de cette forêt ! »

La plupart des cases, fraîches et verdoyantes, disposées en forme de ruches, étaient largement ouvertes. Les femmes s'y adonnaient avec activité aux soins très rudimentaires de leur ménage. Les enfants se montraient nombreux, quelques-uns allaités par leurs mères. Quant aux hommes, les uns faisaient entre les branches la récolte des fruits, les autres descendaient par l'escalier pour vaquer à leurs occupations habituelles. Ceux-ci remontaient avec quelques pièces de

gibier, ceux-là rapportaient les jarres qu'ils avaient remplies au lit du rio.

« Il est fâcheux, dit Max Huber, que nous ne sachions pas la langue de ces naturels!... Jamais nous ne pourrions converser ni prendre une connaissance exacte de leur littérature... Du reste, je n'ai pas encore aperçu la bibliothèque municipale... ni le lycée de garçons ou de filles! »

Cependant, puisque la langue wagddienne, après ce qu'on avait entendu de Li-Maï, se mélangeait de mots indigènes, Khamis essaya de quelques-uns des plus usuels en s'adressant à l'enfant.

Mais, si intelligent que parût Li-Maï, il sembla ne point comprendre. Et pourtant, devant John Cort et Max Huber, il avait prononcé le mot « ngora », alors qu'il était couché sur le radeau. Et, depuis, Llanga affirmait avoir appris de son père que le village s'appelait Ngala et le chef Mselo-Tala-Tala.

Enfin, après une heure de promenade, le foreloper et ses compagnons atteignirent l'extrémité du village. Là s'élevait une case de construction plus importante. Établie entre les branches d'un énorme bombax, avec sa façade treillissée de roseaux, sa toiture se perdait dans le feuillage. Devant la porte fermée se tenaient deux robustes Wagddis.

Cette case plus grande, plus confortable, était-ce le palais du roi, le sanctuaire des sorciers, le temple des génies, tels qu'en possèdent la plupart des tribus sauvages, en Afrique, en Australie, dans les îles du Pacifique?...

L'occasion se présentait de tirer de Li-Maï quelques renseignements plus précis. Aussi, John Cort, le prenant par les épaules et le tournant vers la case, lui dit :

« Mselo-Tala-Tala?... »

Un signe de tête fut toute la réponse qu'il obtint.

Donc, là demeurait le chef du village de Ngala, Sa Majesté wagddienne.

Et, sans plus de cérémonie, Max Huber se dirigea vers la susdite case.

Changement d'attitude de l'enfant, qui le saisit par le bras et le retint en manifestant un véritable effroi.

Nouvelle insistance de Max Huber, répétant à plusieurs reprises : « Mselo-Tala-Tala!... »

Mais, au moment où il se dirigeait vers la case, le petit l'empêcha d'aller plus avant.

Il était donc défendu d'approcher!...

En effet les deux Wagddis venaient de se lever et, brandissant leurs armes, une sorte de hache faite de bois de fer et une sagaie, ils se postèrent devant la porte. Nul doute que l'entrée de la demeure royale ne fût interdite.

« Allons, s'écria Max Huber, ici comme ailleurs, dans la grande forêt de l'Oubanghi comme dans les capitales du monde civilisé, des gardes du corps, des cent-gardes, des prétoriens en faction devant le palais, et quel palais... celui d'une Majesté homo-simienne.

— Pourquoi s'en étonner, mon cher Max?...

— Eh bien, déclara celui-ci, puisque nous ne pouvons voir ce monarque, nous lui écrivons pour lui demander une audience...

— Bon, répliqua John Cort, s'ils parlent, ces primitifs, ils n'en sont pas arrivés à savoir lire et écrire, j'imagine!... Encore plus sauvages que les indigènes du Soudan et du Congo, les Founds, les Chiloux, les Denka, les Monbottous, ils ne semblent pas avoir atteint ce degré de civilisation qui implique la préoccupation d'envoyer leurs enfants à l'école.

— Je m'en doute un peu, John. Au surplus, comment correspondre par lettre avec des gens dont on ignore la langue?...

— Laissons-nous conduire par ce petit, dit Khamis.

— Est-ce que tu ne reconnais pas la case de son père et de sa mère?... demanda John Cort au jeune indigène.

— Non, mon ami John, elle est de ce côté... répondit Llanga, mais... sûrement... Li-Maï nous y mène!... Il faut le suivre. »

Et alors, s'approchant de l'enfant et tendant la main vers la gauche de la case royale :

« Ngora... ngora?... » répéta-t-il.

L'enfant comprit, car sa tête s'abaissa et se releva vivement.

« Ce qui indique, fit observer John Cort, que le signe de dénégation et d'affirmation est

instinctif et le même chez tous les humains... une preuve de plus que ces primitifs touchent de très près à l'humanité... »

Quelques minutes après, les visiteurs arrivaient dans un quartier du village plus ombragé où les cimes enchevêtraient leur feuillage.

Li-Maï s'arrêta devant une paillote propre, dont le toit était fait des larges feuilles de l'ensète, ce bananier si répandu dans la grande forêt, ces mêmes feuilles que le foreloper avait employées pour le taud du radeau. Une sorte de pisé formait les parois de cette paillote à laquelle on accédait par une porte ouverte en ce moment.

De la main, l'enfant la montra à Llanga qui la reconnut.

« C'est là », dit celui-ci.

A l'intérieur, une seule chambre. Au fond, une literie d'herbes sèches, qu'il était facile de renouveler. Pour uniques ustensiles, deux ou trois calebasses, une jarre de terre, pleine d'eau, et deux pots de même substance. Ces sylvestres n'en étaient pas encore aux fourchettes et mangeaient avec leurs doigts. Ça et là, sur une planchette, fixée aux parois, des fruits, des racines, un morceau de viande cuite, une demi-douzaine d'oiseaux plumés pour le prochain repas et, pendues à de fortes épines, des bandes d'étoffe d'écorce et d'agoulie.

Un Wagddi et une Wagddienne se levèrent au moment où Khamis et ses compagnons pénétrèrent dans la paillote.

« Ngora !... ngora !... Lo-Maï... La-Maï ! » dit l'enfant.

Et le premier d'ajouter, comme s'il eût pensé qu'il serait mieux compris :

« Vater... vater !... »

Et le mot de « père », il le prononçait en allemand fort mal. D'ailleurs, quoi de plus extraordinaire qu'un mot de cette langue dans la bouche de ces Wagddis?...

A peine entré, Llanga était allé à la mère et celle-ci lui ouvrait ses bras, le pressait contre elle, le caressait de la main, témoignant toute sa reconnaissance pour le sauveur de son enfant.

Voici ce qu'observa plus particulièrement John Cort :

Le père était de haute taille, bien proportionné, d'apparence vigoureuse, les bras un peu plus longs que n'eussent été des bras humains, les mains larges et fortes, les jambes un peu arquées, la plante des pieds entièrement appliquée sur le sol.

Il avait le teint presque clair de ces tribus d'indigènes, qui sont plus carnivores qu'herbivores, une barbe floconneuse et courte, la chevelure noire et crépue, une sorte de toison qui lui recouvrait tout le corps. Sa tête était de moyenne grosseur, ses mâchoires peu proéminentes ; ses yeux, à la pupille ardente, brillaient d'un vif éclat.

Assez gracieuse, la mère, avec sa physiologie avenante et douce, son regard qui dénotait une grande affectuosité, ses dents bien rangées et d'une remarquable blancheur, et — chez quels individus du sexe faible la coquetterie ne se manifeste-t-elle pas ? — des fleurs, des feuilles dans sa chevelure, et aussi — détail en somme inexplicable — des grains de verre et des perles d'ivoire, cette jeune Wagddienne rappelait le type des Cafres du Sud, avec ses bras ronds et modelés, ses poignets délicats, ses extrémités fines, des mains potelées, des pieds à faire envie à plus d'une Européenne. Sur son pelage laineux était jetée une étoffe d'écorce, qui la serrait à la ceinture. A son cou pendait la médaille du docteur Johausen, semblable à celle que portait son enfant.

Converser avec Lo-Maï et La-Maï n'était pas possible, au vif déplaisir de John Cort. Mais il fut visible que ces deux primitifs cherchèrent à remplir tous les devoirs de l'hospitalité wagddienne. Le père offrit quelques fruits qu'il prit sur une tablette, ces matofés qui proviennent d'une liane de pénétrante saveur.

Les hôtes acceptèrent les matofés et en mangèrent quelques-uns à l'extrême satisfaction de la famille Li-Maï.

Et alors il y eut lieu de reconnaître la justesse de ces remarques faites depuis longtemps déjà : c'est que la langue wagddienne,



à l'exemple des langues polynésiennes, offrait des parallélismes frappants avec le babil enfantin, ce qui a autorisé les philologues à prétendre qu'il y eut pour tout le genre humain une longue période de voyelles anté-

deux ou trois mots, et ces mots commençaient presque tous par les lettres *ng*, *mgou*, *ms*, comme dans les mots congolais. La mère paraissait moins loquace que le père et, probablement, sa langue n'avait pas comme les



rieurement à la formation des consonnes. Ces voyelles, en se combinant à l'infini, expriment des sens très variés, soit *l'ori oriori*, *oro oroora orurna*, etc... Les consonnes sont le *k*, le *t*, le *p*, les nasales sont *ng* et *m*. Rien qu'avec les voyelles *ha*, *ra* on forme une vaste série de mots, lesquels, sans consonnances réelles, rendent toutes les nuances d'expression et jouent le rôle de noms, prénoms, verbes, etc.

Dans la conversation de ces Wagddis, les demandes et les réponses étaient brèves,

langues féminines de l'ancien et du nouveau continent, la faculté de faire douze mille tours à la minute.

A noter aussi que — ce dont John Cort fut le plus frappé — certains termes congolais et allemands, dont se servaient ces primitifs, étaient presque défigurés par la prononciation. Au total, il est vraisemblable que ces êtres n'avaient d'idées que ce qu'il leur en fallait pour les besoins de l'existence et, de mots, que ce qu'il en fallait pour les exprimer. Mais, à défaut de la religiosité, qui se rencontre

chez les sauvages les plus arriérés et qu'ils ne possédaient pas sans doute, on pouvait tenir pour sûr qu'ils étaient doués de qualités affectives. Non seulement ils avaient pour leurs enfants ces sentiments dont les animaux ne sont pas dépourvus tant que leurs soins sont nécessaires à la conservation de l'espèce, mais ces sentiments se continuaient au delà, ainsi que le père et la mère le montraient pour Li-Maï. La réciprocité existait, d'ailleurs. Echange entre eux de caresses paternelles et filiales... La famille existait.

Après un quart d'heure passé dans cette paillette, Khamis, John Cort et Max Huber en sortirent sous la conduite de Lo-Maï et de son enfant. Ils regagnèrent ainsi la case où ils avaient été enfermés et qu'ils allaient occuper pendant... Toujours cette question, et peut-être ne s'en rapporterait-on pas à eux seuls pour la résoudre.

Là, on prit congé les uns des autres. Lo-Maï

embrassa une dernière fois le jeune indigène et tendit, non point sa patte comme l'eût pu faire un chien, ou sa main comme l'eût pu faire un quadrumane, mais ses deux mains que John Cort et Max Huber serrèrent avec plus de cordialité que Khamis.

« Mon cher Max, dit alors John Cort, un de vos grands écrivains a prétendu que dans tout homme, il y avait moi et l'autre... Eh bien, il est probable que l'un des deux manque à ces primitifs...

— Et lequel, John?...

— L'autre, assurément... En tous les cas, pour les étudier à fond, il faudrait vivre parmi eux pendant des années!... Or, dans quelques jours, j'espère bien que nous pourrions repartir...

— Cela, répondit Max Huber, dépendra de Sa Majesté, et qui sait si le roi Mselo-Tala-Tala ne veut pas faire de nous des chambellans de la cour wagddienne! »

## XV

### Trois semaines d'études.

Et, maintenant, combien de temps John Cort, Max Huber, Khamis et Llanga resteraient-ils dans ce village?... Un incident viendrait-il modifier une situation qui ne laissait pas d'être inquiétante?... Très surveillés, ils n'auraient pu s'enfuir. Et, d'ailleurs, s'ils parvenaient à s'évader, comment, au milieu de cette impenétrable région de la grande forêt, en rejoindre la lisière, ou retrouver le cours du rio Johausen?...

Après l'avoir tant désiré, Max Huber estimait que l'extraordinaire perdrait singulièrement de son charme à se prolonger. Aussi allait-il se montrer le plus impatient à revenir vers le bassin de l'Oubanghi, à regagner la factorerie de Libreville, d'où ils ne devaient attendre aucun secours.

Le foreloper, lui, enrageait de cette malchance qui les avait fait tomber entre les pattes — dans son opinion, c'étaient des pattes — de ces êtres inférieurs. Il ne dissimulait pas le parfait mépris qu'ils lui inspiraient, parce qu'ils ne se différenciaient pas sensiblement des tribus de l'Afrique centrale.

Khamis en éprouvait une sorte de jalousie instinctive, dont il ne se rendait pas compte, mais que les deux amis sentaient très bien. A vrai dire, il était non moins pressé que Max Huber de quitter Ngala, et tout ce qu'il serait possible de faire à ce propos, il le ferait.

C'était John Cort qui marquait le moins de hâte. Étudier ces primitifs, l'intéressait de façon toute spéciale, approfondir leurs mœurs, leur existence dans tous ses détails, leur caractère ethnologique, leur valeur morale, savoir jusqu'à quel point ils redescendaient vers l'animalité. Quelques semaines y eussent suffi. Mais pouvait-on affirmer que le séjour chez les Wagddis ne durerait pas au delà — des années peut-être?... Et quelle serait l'issue d'une si étonnante aventure?...

En tous cas, il ne semblait pas que Khamis et ses compagnons fussent menacés de mauvais traitements. A n'en pas douter, ces sylvestres reconnaissaient leur supériorité intellectuelle. En outre, ce qui était singulier, ils n'avaient jamais paru surpris à la vue de ces représentants de la race humaine. Toutefois,

si ceux-ci voulaient employer la force pour s'enfuir, ce serait s'exposer à des violences que mieux valait éviter.

« Ce qu'il faut, dit Max Huber, c'est entrer en pourparlers avec le père Miroir, et obtenir de lui qu'il nous rende la liberté. »

En somme, il ne devait pas être impossible d'avoir une entrevue avec Sa Majesté Mselo-Tala-Tala, à moins qu'il ne fût interdit à des étrangers de contempler son auguste personne. Mais, si l'on arrivait en sa présence, comment échanger demandes et réponses?... Même en langue congolaise, on ne se comprendrait pas!... Et puis qu'obtiendrait-on?... L'intérêt des Wagddis n'était-il pas, en retenant ces étrangers, de s'assurer le secret de cette existence d'une race inconnue dans les profondeurs de la forêt oubanghienne?

Et pourtant, à en croire John Cort, cet emprisonnement au village aérien avait des circonstances atténuantes, puisque la science de l'anthropologie comparée en retirerait profit, que le monde savant serait ému par cette découverte d'une race nouvelle. Enfin comment cela finirait-il?...

« Du diable, si je le sais! » répétait Max Huber, qui n'avait pas en lui l'étoffe d'un Garner ou d'un Johausen.

Lorsque tous trois, suivis de Llanga, furent rentrés dans leur case, ils remarquèrent plusieurs modifications dont ils furent particulièrement satisfaits.

Et, d'abord, un Wagddi était occupé à « faire la chambre », si l'on peut employer cette locution trop européenne. Au surplus, John Cort avait déjà observé que ces primitifs avaient des instincts de propreté dont la plupart des animaux sont dépourvus. S'ils faisaient leur chambre, ils faisaient aussi leur toilette, et Li-Maï était proprement vêtu. Des brassées d'herbe sèche avaient été déposées au fond de la case. Or, comme Khamis et ses compagnons n'avaient jamais eu d'autre literie depuis la destruction de la caravane, cela ne changerait rien à leurs habitudes.

En outre, divers objets étaient placés dans les coins, à terre, le mobilier ne comprenant ni tables ni chaises, — seulement quelques

ustensiles grossiers, pots et jarres de fabrication wagddienne. Ici des fruits de plusieurs sortes, là un quartier d'oryx destiné à être cuit dans l'âtre. La chair crue ne convient qu'aux animaux carnivores, et il est rare de trouver au plus bas degré de l'échelle humaine des êtres dont ce soit invariablement la nourriture.

« Et quiconque est capable de faire du feu, déclara John Cort, s'en sert pour la cuisson de ses aliments. Je ne m'étonne donc pas que les Wagddis se nourrissent de viande cuite. »

Quant à l'âtre, placé au dehors, il se composait d'une pierre plate. Quelques morceaux de bois y brûlaient, et la fumée se perdait à travers le branchage du cail-cédrat sous lequel s'abritait la case.

Au moment où tous quatre y entrèrent, le Wagddi suspendit son travail.

C'était un jeune garçon d'une vingtaine d'années, aux mouvements agiles, à la physionomie intelligente. De la main, il désigna les objets qui venaient d'être apportés. Parmi ces objets, Max Huber, John Cort et Khamis — avec satisfaction — aperçurent leurs carabines, un peu rouillées, qu'il serait aisé de remettre en état.

« Parbleu, s'écria Max Huber, elles sont les bienvenues, et à l'occasion... »

— Nous en ferions usage, ajouta John Cort, si nous avions notre caisse à cartouches...

— La voici! », répondit le foreloper, en montrant la caisse métallique à gauche près de la porte.

Cette caisse, ces armes, on se souvient que Khamis avait eu la présence d'esprit et l'adresse de les lancer sur les roches du barrage, au moment où le radeau venait s'y heurter, et hors de l'atteinte des eaux. C'est de là que les Wagddis les rapportèrent au village.

« S'ils nous ont rendu nos carabines, fit alors observer Max Huber, est-ce qu'ils savent à quoi servent les armes à feu?... »

— Je l'ignore, répondit John Cort, mais ce qu'ils savent, c'est qu'il ne faut pas garder ce qui n'est pas à soi, et cela prouve déjà en faveur de leur moralité. »



N'importe, la question de Max Huber ne laissait pas d'être importante.

« Kollo... Kollo!... »

Ce mot, prononcé clairement, retentit à plusieurs reprises, et, en le prononçant, le jeune Wagddi levait la main à la hauteur de son front, puis se touchait la poitrine, semblant dire :

« Kollo... c'est moi! »

John Cort se dit que ce devait être le nom de leur nouveau domestique, et, lorsqu'il l'eut répété cinq ou six fois, Kollo, s'en montrant tout joyeux, le témoigna par un rire prolongé.

Car ils riaient, ces primitifs, et il y avait lieu d'en tenir compte au point de vue anthropologique. En effet, aucun être ne possède cette faculté, si ce n'est l'homme. Parmi les plus intelligents, — chez le chien par exemple, — si l'on surprend quelques indices du rire ou du sourire, c'est seulement dans les yeux, et peut-être aux commissures des lèvres. En outre, ces Wagddis ne se laissaient point aller à cet instinct commun à presque tous les quadrupèdes, de flairer leur manger avant d'y goûter, et de commencer par ce qui leur plaît le plus.

Voici donc en quelles conditions allaient vivre les deux amis, Llanga et le foreloper. Cette case n'était pas une prison. Ils en pourraient sortir à leur gré. Quant à quitter Ngala, nul doute qu'ils en seraient empêchés — à moins qu'ils n'eussent obtenu cette autorisation de Sa Majesté Msélo-Tala-Tala, le bonhomme aux lunettes.

Donc, nécessité, provisoirement peut-être, de ronger son frein et de se résigner à vivre au milieu de ce monde sylvestre dans le village aérien.

Les Wagddis semblaient d'ailleurs doux par nature, peu querelleurs, et — il y a lieu d'y insister, — moins curieux, moins surpris de la présence de ces étrangers que ne l'eussent été les plus arriérés des sauvages de l'Afrique et de l'Australie. La vue de deux blancs et de deux indigènes congolais ne les étonnait pas autant qu'elle eût étonné un indigène de l'Afrique. Elle les laissait indifférents, et ils

ne se montraient point indiscrets. Chez eux aucun symptôme de badaudisme ou de snobisme. Par exemple, en fait d'acrobatie, grimper dans les arbres, voltiger de branche en branche, dégringoler l'escalier de Ngala, ils en eussent remontré aux Billy Hayden, aux Joë Bib, aux Foottit, qui détenaient à cette époque le record de la gymnastique circensienne.

En même temps qu'ils déployaient ces qualités physiques, les Wagddis possédaient une extraordinaire justesse de coup d'œil. Lorsqu'ils se livraient à la chasse des oiseaux, ils les abattaient avec de petites flèches, et leurs coups ne devaient pas être moins assurés, quand ils poursuivaient les daims, les élans, les antilopes, peut-être aussi les buffles et les rhinocéros dans les futaies voisines. C'est alors que Max Huber eût voulu les accompagner — autant pour admirer leurs prouesses cynégétiques, que pour tenter de leur fausser compagnie.

Oui! s'enfuir, c'est à cela que les prisonniers songent sans cesse. Or, la fuite n'était praticable que par l'unique escalier, et, sur le palier supérieur, se tenaient en faction des guerriers dont il eût été difficile de tromper la surveillance.

Plusieurs fois, Max Huber eut le désir de tirer les volatiles qui abondaient dans les arbres, sou-mangas, tête-chèvres, pintades, huppés, griots, et nombre d'autres, dont ces sylvestres faisaient grande consommation. Mais ses compagnons et lui étaient quotidiennement fournis de gibier, et particulièrement de la chair de diverses antilopes, oryx, inyalas, sassalys, waterbucks, si nombreuses dans la forêt de l'Oubanghi. Leur serviteur Kollo ne les laissait manquer de rien; il renouvelait chaque jour la provision d'eau fraîche pour les besoins du ménage, et la provision de bois sec pour l'entretien du foyer.

Et puis, à faire usage des carabines comme armes de chasse, il y aurait eu l'inconvénient d'en révéler la puissance. Mieux valait garder ce secret et, le cas échéant, les utiliser comme armes offensives ou défensives.

Si leurs hôtes étaient pourvus de viande,

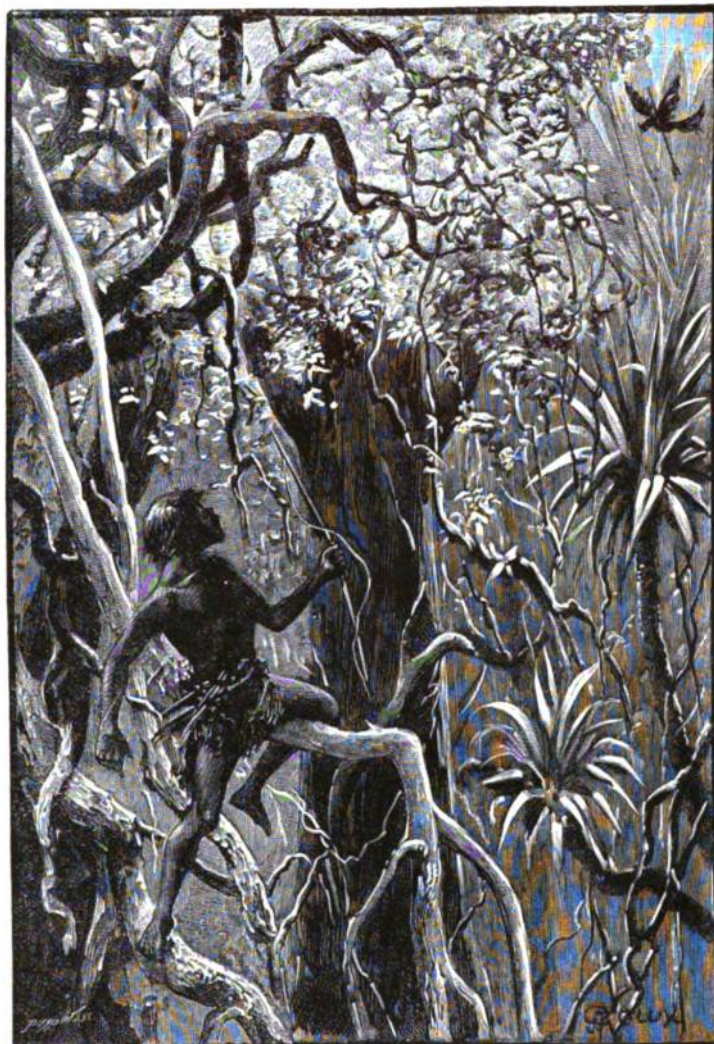
c'est que les Wagddis s'en nourrissaient aussi, tantôt grillée sur des charbons, tantôt bouillie dans les vases de terre fabriqués par eux. C'était même ce que Kollo faisait pour leur compte, acceptant d'être aidé par Llanga, sinon par Khamis qui s'y fût refusé dans sa fierté indigène.

Il convient de noter, — et cela au vif contentement de Max Huber, — que le sel ne faisait plus défaut. Ce n'était pas ce chlorure de sodium qui est tenu en dissolution dans les eaux de la mer, mais ce sel gemme fort répandu en Afrique, en Asie, en Amérique, et dont les efflorescences devaient couvrir le sol aux environs de Ngala. Ce minéral, — le seul qui entre dans l'alimentation, — rien que l'instinct eût suffi à en apprendre l'utilité aux Wagddis comme à n'importe quel animal.

Une question qui intéressa John Cort, ce fut la question du feu. Comment ces primitifs l'obtenaient-ils?... Était-ce par le frottement d'un morceau de bois dur sur un morceau de bois mou d'après la méthode des sauvages?... Non, ils ne procédaient pas de la sorte, et employaient le silex dont ils tiraient des étincelles par le choc. Ces étincelles suffisaient à allumer le duvet du fruit du rentenier, qui jouit de toutes les propriétés de l'amadou, et est très commun dans les forêts africaines.

En outre, la nourriture animale se complétait, chez les familles wagddiennes, par une nourriture végétale, dont la nature faisait seule les frais. C'étaient, d'une part, des racines comestibles de deux ou trois sortes; de l'autre, une grande variété de fruits, tels que ceux que donne l'acacia andansoniana, qui porte indifféremment le nom justifié de pain

d'homme ou de pain de singe, — tel le karita, dont la châtaigne s'emplit d'une matière grasse susceptible de remplacer le beurre, — tel le kijelia, avec ses baies d'une saveur un



peu fade, que compense leur qualité nourrissante et aussi leur volume, car elles ne mesurent pas moins de deux pieds de longueur, — tels enfin d'autres fruits, bananes, figues, mangues à l'état sauvage, et aussi ce tso qui fournit des fruits très nourrissants, le tout relevé de gousses de tamarin en guise de condiments. Enfin, les Wagddis faisaient également usage du miel, dont ils découvraient les ruches en suivant le coucou indicateur. Et, soit avec ce produit si précieux, soit avec le suc de diverses plantes, — entre autres le lutex distillé par une certaine liane, mêlé



à l'eau de la rivière, ils composaient des boissons fermentées à haut degré alcoolique. Qu'on ne s'en étonne pas, n'a-t-on pas reconnu que les mandrilles d'Afrique, qui ne sont que des singes cependant, ont un faible prononcé pour l'alcool?...

Il faut ajouter qu'un cours d'eau, très poissonneux, qui passait sous Ngala, contenait les mêmes espèces que Khamis et ses compagnons avaient trouvées dans le rio Johausen. Mais était-il navigable, et les Wagddis se servaient-ils d'embarcations, c'est ce qu'il eût été important de savoir en cas de fuite.

Or, ce cours d'eau était visible de l'extrémité du village opposée à la case royale. En se postant près des derniers arbres, on apercevait son lit, large de trente à quarante pieds. A partir de ce point, il se perdait entre des rangées d'arbres superbes, bombax à cinq tiges, magnifiques mparamousis à tresses noueuses, admirables msoukoulios, dont le tronc s'enrobait de lianes gigantesques, ces épiphytes qui l'étreignent dans leurs replis de serpents.

Eh bien, oui, les Wagddis savaient construire des embarcations, — un art qui n'est pas ignoré même des derniers naturels de l'Océanie. Leur appareil flottant, c'était plus que le radeau, moins que la pirogue, un simple tronc d'arbre creusé au feu et à la hache. Il se dirigeait avec une pelle plate, et, lorsque la brise soufflait du bon côté, avec une voile tendue sur deux espars, faite d'une écorce assouplie par un battage régulier au moyen de maillets d'un bois de fer extrêmement dur.

Ce que John Cort put constater, toutefois, c'est que ces primitifs ne faisaient point usage des légumes ni des céréales dans leur alimentation. Ils ne savaient cultiver ni sorgho, ni millet, ni riz, ni manioc, — ce qui est de travail commun chez les peuplades de l'Afrique centrale. Mais il ne fallait pas demander à ces types intermédiaires ce qui se rencontrait dans l'industrie agricole des Dénkas, des Founds, des Monbottous, réservée aux seuls êtres justement classés dans la race humaine.

Enfin, toutes ces observations faites, John

Cort s'inquiéta de reconnaître si ces Wagddis avaient en eux le sentiment de la moralité et de la religiosité.

Un jour, Max Huber lui demanda quel était le résultat de ses remarques à ce sujet.

« Une certaine moralité, une certaine probité, ils l'ont, répondit-il. Ils distinguent assurément ce qui est bien de ce qui est mal. Ils possèdent aussi le sentiment de la propriété. Il est vrai, nombre d'animaux en sont pourvus, et les chiens, entre autres, ne se laissent pas volontiers prendre ce qu'ils sont en train de manger. Dans mon opinion, les Wagddis ont la notion du tien et du mien. Je l'ai remarqué à propos de l'un d'eux qui avait dérobé quelques fruits dans une case où il s'était introduit.

— L'a-t-on cité en simple police ou en police correctionnelle?... demanda Max Huber.

— Riez, cher ami, mais ce que je dis a son importance, et le voleur a été bel et bien battu par le volé, aidé de ses voisins qui lui ont prêté main-forte. J'ajoute que ces primitifs ont surtout une institution qui les rapproche de l'humanité...

— Laquelle?...

— La famille, qui est constituée régulièrement : la vie en commun du père et de la mère, les soins donnés aux enfants, la continuité de l'affection paternelle et filiale. Ne l'avons-nous pas observé chez Lo-Maï?... Ces Wagddis ont même des impressions qui sont d'ordre humain. Voyez notre Kollo... Est-ce qu'il ne rougit pas sous l'action d'une influence morale?... Que ce soit par pudeur, par timidité, par modestie ou par confusion, les quatre éventualités qui amènent la rougeur sur le front de l'homme, il est incontestable que cet effet se produit chez lui. Donc un sentiment... donc une âme!

— Alors, demanda Max Huber, puisque ces Wagddis possèdent tant de qualités humaines, pourquoi ne pas les admettre dans les rangs de l'humanité?...

— Parce qu'ils semblent manquer d'une conception qui est commune à tous les hommes, mon cher Max.

— Et vous entendez par là?...



— La conception d'un être suprême, en un mot, la religiosité qui se retrouve chez les plus sauvages tribus. Je n'ai pas vu qu'ils adorassent des divinités... Ni idoles ni prêtres...

— A moins, répondit Max Huber, que leur divinité ne soit précisément ce roi Mselo-Tala-Tala dont ils ne nous laissent pas voir le bout du nez... »

C'eût été le cas, sans doute, de tenter une expérience concluante : ces primitifs résistaient-ils à l'action toxique de l'atropine, à laquelle l'homme succombe alors que les animaux la supportent impunément?... Si oui, c'étaient des humains, si non, c'étaient des bêtes. Mais l'expérience ne pouvait être faite, faute de ladite substance. Il faut ajouter, en outre, que, depuis l'arrivée de John Cort et de Max Huber à Ngala, il ne s'était produit aucun décès. La question était donc indécise de savoir si les Wagddis brûlaient ou enterraient leurs décédés, et s'ils avaient le culte des morts.

Toutefois, si des prêtres, ou même des sorciers ne se rencontraient pas, au milieu de cette peuplade wagddienne, on y voyait un certain nombre de guerriers, armés d'arcs, de sagaies, d'épieux, de hachettes, — une centaine environ, choisis parmi les plus vigoureux et les mieux bâtis. Étaient-ils uniquement préposés à la garde du roi, ou s'employaient-ils soit à la défensive soit à l'offensive?... Il se pouvait que la grande forêt renfermât d'autres villages de même nature, et si ces habitants s'y comptaient par milliers, pourquoi n'eussent-ils pas fait la guerre à leurs semblables comme la font les tribus de l'Afrique ?

Quant à l'hypothèse que les Wagddis eussent déjà pris contact avec les indigènes de l'Oubanghi, du Baghirmi ou du Soudan, ou avec

les Congolais, elle était peu admissible, ni même avec ces tribus de nains, les Bambusti que le missionnaire anglais Albert Lloyd rencontra dans les forêts de l'Afrique centrale,



industriels cultivateurs, dont Stanley a parlé dans le récit de son dernier voyage. Si le contact avait eu lieu, l'existence de ces sylvestres se fût révélée depuis longtemps, et il n'aurait pas été réservé à John Cort et à Max Huber de la découvrir.

« Mais, reprit ce dernier, si les Wagddis s'entre-tuent, voilà, mon cher John, qui permettrait de les classer infailliblement parmi l'espèce humaine. »

Du reste, il était assez probable que les guerriers wagddiens ne s'abandonnaient pas à l'oisiveté et qu'ils organisaient des razzias

dans le voisinage. Après des absences qui duraient deux ou trois jours, ils revenaient, quelques-uns blessés, rapportant des objets divers, ustensiles ou armes d'origine wagddienne.

A plusieurs reprises, des tentatives furent faites par le foreloper pour sortir du village. Ces tentatives furent infructueuses. Les guerriers qui gardaient l'escalier intervinrent avec une certaine violence. Une fois surtout, Khamis aurait été fort maltraité, si Lo-Maï, que la scène attira, ne fût accouru à son secours.

Il y eut, d'ailleurs, forte discussion entre ce dernier et un solide gaillard, auquel on donnait le nom de Raggi. Au costume de peau qu'il portait, aux armes qui pendaient à sa ceinture, aux plumes qui ornaient sa tête, il y avait lieu de croire que ce Raggi devait être le chef des guerriers. Rien qu'à son air farouche, à ses gestes impérieux, à sa brutalité naturelle, on le sentait fait pour le commandement.

A la suite de ces tentatives, les deux amis avaient espéré qu'ils seraient envoyés devant Sa Majesté, et qu'ils verraient enfin ce roi que ses sujets cachaient avec un soin jaloux au fond de la demeure royale... Il n'en fut rien. Probablement, Raggi avait tout pouvoir, et mieux valait ne point s'exposer à sa colère en recommençant. Les chances d'évasion étaient donc bien réduites, à moins que les Wagddis, s'ils attaquaient quelque village voisin, ne fussent attaqués à leur tour, et, à la faveur d'une agression, qu'il fût possible de quitter Ngala... Mais après, que devenir?

Au surplus, le village ne fut point menacé pendant ces premières semaines, si ce n'est par certains animaux que Khamis et ses compagnons n'avaient pas encore rencontrés dans la grande forêt. Si les Wagddis passaient leur existence à Ngala, s'ils y rentraient la nuit venue, ils possédaient cependant quelques huttes sur les bords du rio. On eût dit d'un petit port fluvial où se réunissaient les embarcations de pêche, qu'ils avaient à défendre contre les hippopotames, les lamantins, les crocodiles en assez grand nombre dans les eaux africaines.

Un jour, à la date du 9 avril, un violent tumulte se produisit. Des cris retentissaient dans la direction du rio. Était-ce une attaque dirigée contre les Wagddis par des êtres semblables à eux?... Sans doute, grâce à sa situation, le village était à l'abri d'une invasion. Mais à supposer que le feu fût mis aux arbres qui le soutenaient, sa destruction eût été l'affaire de quelques heures. Or, les moyens que ces primitifs avaient peut-être employés contre leurs voisins, il n'était pas impossible que ceux-ci n'essayassent de les employer contre eux.

Dès les premiers cris, Raggi et une trentaine de guerriers, se portant vers l'escalier, le descendirent avec une rapidité simiesque. John Cort, Max Huber et Khamis, guidés par Lo-Maï, gagnèrent le côté du village d'où l'on apercevait le cours d'eau.

Une bande, non pas d'hippopotames, mais de chéropotames ou plutôt de potamochères, qui sont plus particulièrement les cochons de fleuve, venaient de s'élancer hors de la futaie et brisaient tout sur leur passage.

Ces potamochères, que les Boers appellent *bosch-varck*, et les Anglais *bash-pigs*, se rencontrent dans la région du cap de Bonne-Espérance, en Guinée, au Congo, au Cameroun, et y causent de grands dommages. De moindre taille que le sanglier européen, ils ont le pelage plus soyeux, la robe brunâtre tirant sur l'orange, les oreilles pointues terminées par un pinceau de poils, la crinière noire mêlée de fils blancs, qui leur court le long de l'échine, le groin développé, la peau soulevée entre le nez et l'œil par une protubérance osseuse chez les mâles. Ces porcins sont redoutables, et ceux-ci l'étaient d'autant plus qu'ils opéraient dans des conditions de supériorité numérique.

En effet, ce jour-là, on en eût bien compté une centaine qui venaient de faire irruption sur la rive gauche du rio. Aussi la plupart des huttes avaient-elles été déjà renversées, lorsque Raggi et sa troupe prirent pied sur le sol.

A travers les branches des derniers arbres, John Cort, Max Huber, Khamis et Llanga

purent être témoins de la lutte, qui fut courte, mais non sans danger. Les guerriers y déployèrent un grand courage. Employant les épieux et les hachettes de préférence aux arcs et aux sagaies, ils foncèrent avec une ardeur qui égalait la fureur des assaillants. Ils les attaquèrent corps à corps, les frappant à la tête à coups de hache, leur trouant les flancs de leurs épieux. Bref, après une heure de combat, ils parvinrent à les mettre en fuite, et des ruisseaux de sang se mêlèrent aux eaux de la petite rivière.

Max Huber avait bien eu la pensée de prendre part à la bataille. Rapporter sa cara-

bine et celle de John Cort, les décharger sur la bande du haut des arbres, accabler d'une grêle de balles ces potamochères, à l'extrême surprise des Wagddis, ce n'eût été ni long ni difficile. Mais le sage John Cort, appuyé du foreloper, calma son bouillant ami.

« Non, lui dit-il, réservons-nous d'intervenir dans des circonstances plus décisives... Quand on dispose de la foudre, mon cher Max...

— Vous avez raison, John, il ne faut foudroyer qu'au bon moment. Et, puisqu'il n'est pas encore temps de tonner, remisons notre tonnerre! »

(La suite prochainement.)

JULES VERNE.

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

### IX

L'année scolaire touchait à sa fin. Le quatuor commençait à se désoler, car les vacances allaient nous séparer. Mes parents désiraient me ravoïr auprès d'eux et la « rentrée » ne reverrait dans notre chère école qu'un trio au lieu du quatuor si uni. Hannah se désolait bruyamment, Sigrid se déclarait inconsolable, et la sage Aïno avait malgré elle les larmes aux yeux en songeant que les bonnes parties auraient lieu dorénavant « sans leur Minna ».

Moi, je parlais peu, mais je partageais leur chagrin, mon cœur consolé toutefois par la pensée de me retrouver pour toujours auprès de ma douce mère, de mon père que j'adorais et de ma petite Elsa, qui continuait à m'écrire des lettres suppliantes pour m'engager à revenir « bientôt ».

Finie, déjà ! cette année de pension. Mais nous ne nous oublierions pas, nous resterions en correspondance suivie. Hannah, Sigrid et Aïno s'étaient engagées à me tenir régulièrement au courant des études. On devait même aussi me passer le fameux journal du convent.

Que de promesses ! Toutes les petites pensionnaires en font autant, direz-vous, mais

toutes ne sont pas fidèles à leurs engagements, et je les ai là, dans mon secrétaire, enveloppés de blanc papier, noués par une faveur rose, tous ces journaux, toutes ces missives qui, pendant plusieurs années, me prouvèrent que le quatuor, même séparé, restait *le quatuor*.

Quelques jours avant les vacances, notre bon professeur, M. Ollan, nous parla des *courses pédestres* très en honneur aujourd'hui en Finlande, et alors dans toute leur nouveauté. Il nous engagea vivement à en organiser, nous aussi. La question fut discutée dans une de nos séances de convent, et deux ou trois « parties » furent résolues. Le quatuor, sous la conduite de M<sup>lle</sup> Mathilde, et avec l'adjonction d'Hélène et de Heddi convint de faire une excursion à Punkaharju. Il nous fallait, bien entendu, le consentement de nos parents : nous l'obtinmes facilement. D'autres fillettes ou jeunes filles des classes supérieures, réunies par groupes de cinq, six, dix, et sans guide plus âgé lorsqu'elles se sentaient assez raisonnables pour voyager seules, choisirent d'autres buts d'excursion. Les beautés abondent dans notre cher pays. Quant au fait de voyager seules, et à pied, par des chemins inconnus, ceci n'a rien de surprenant dans ma



patrie où les jeunes filles jouissent d'une grande indépendance. D'ailleurs, nos braves paysans sont si honnêtes, et toute notre population si foncièrement bonne, que cette liberté d'allure y paraît toute naturelle et n'offre jamais d'inconvénients.

Qu'est-ce donc que ces courses à pied? Non pas des courses de vitesse, où il s'agit de lutter pendant un temps donné pour arriver premier. Loin de là. Ce sont tout simplement de petits voyages faits en commun à peu de frais, entre joyeux compagnons.

Je nous vois encore au départ, toutes roses sous nos chapeaux de paille à larges bords. Pour tout bagage, un sac de toile bise contenant « l'indispensable » réduit au minimum de poids et de quantité. Sac au dos, comme les soldats, des courroies nous aidant à supporter notre léger fardeau que nous sentons à peine. Nous nous mettons en marche. Notre bourse n'est guère pesante non plus. En revanche, nous nous sommes engagées à avoir une ample provision de bonne humeur, de gaieté, de courage, d'*endurance* pour tous les petits incidents de ce voyage en commun. Boudier au moindre ennui, *grogner* à la plus minime contrariété, gémir pour une égratignure ou une contusion, murmurer pour de la fatigue, tout cela rendrait le voyage le contraire d'amusant et donnerait envie de se séparer dès la première étape.

Nous avions, heureusement, bon caractère;

et les exercices gymnastiques que nous faisons journellement nous donnaient à la fois parfaite santé et jarrets élastiques. Ces voyages pédestres nous fortifieraient encore, du moins telle était l'opinion de M. Ollan et de M<sup>lle</sup> Mathilde.

Tous deux estimaient qu'après notre année scolaire, c'était un repos complet, très salubre.

En route donc pour Punkaharju, tandis que d'autres groupes se dirigent vers le riant lac de Kallavesi, parsemé de petites îles, les collines de Karjalou ou les beaux paysages du Høeme central.

En route !

Nous nous sommes « entraînés » les jours précédents, car la marche demande un entraînement raisonné, et, comme tout exercice physique, ne doit pas être exagérée. Nous connaissons nos forces, nous savons ce dont nous sommes capables. D'un pas régulier, rythmé, nous marchons, chantant parfois pour vaincre la fatigue, et nous « avalons » nos quarante kilomètres par jour en deux grandes étapes, coupées de courts arrêts. De six heures du matin à midi, de quatre heures à huit heures, tel est le programme de notre journée. A midi, nous nous arrêtons pour déjeuner et laisser passer la grosse chaleur : Tout marcheur comprend bientôt que cette manière de faire est infiniment préférable.

(*La fin prochainement.*)

J. LERMONT.

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE XI (*Suite.*)

« Puisque je vous dis qu'il n'y a personne à la maison.

— Je peux au moins remettre ce flacon à Rousseline... »

La curiosité de Jacques s'éveillait :

« Qu'est-ce qu'il y a là dedans? demanda-t-il avec un coup d'œil à l'adresse de la fiole enveloppée.

— C'est tante Dor qui l'envoie, ça ne vous regarde pas.

— Tiens, tiens, la cousine Dorothée a peut-être mis la Foux en bouteille, elle est très aimable de nous en faire cadeau! »

A ces mots, Irène se redressa fièrement :

« Vous savez bien qu'on ne met pas une rivière en bouteille; mais, si cela se pouvait,

ma tante aurait parfaitement le droit d'y mettre *notre* Foux-aux-Roses, et elle ne vous en ferait jamais cadeau !

— Ta, ta, ta, papa est trop bon. Mais, quand je serai grand, vous verrez si je me gêne pour semer des écrevisses dans cette eau-là et venir les pêcher... En attendant, montrez votre bouteille... »

Lorsque Jacques taquinait, il ne savait pas s'arrêter à temps. Il voulut prendre le flacon ; sa cousine résista, et, après une courte lutte, la fiole, glissant de leurs mains, fit une pirouette et vint retomber sur le sol où elle se brisa en mille morceaux.

Au même instant, Nadine et Marthe, qui les avaient aperçus d'une fenêtre, s'élançèrent entre les combattants.

« Oh ! Jacques, que tu es méchant ! s'écria cette dernière. Si mère n'était pas si souffrante, j'irais la prévenir tout de suite ; oui, tout de suite !... »

— Ce n'était pas pour la casser, murmura le garçonnet un peu mortifié ; je voulais seulement savoir... »

— Tu bousculais Irène ; je t'ai vu.

— Ah ! tu m'ennuies à la fin. Va rapporter si cela te fait plaisir ! »

Et, selon sa coutume, lorsqu'il avait commis quelque sottise, le petit bonhomme s'esquiva.

« Qu'y avait-il là dedans ? demanda Nadine en regardant les débris de la fiole.

— De l'onguent pour la main de Norbert ; ma tante craignait qu'il ne fût trop souffrant pour venir se faire panser chez nous.

— Mais il est parti bien avant l'heure du collège pour s'arrêter à la bastide, répondit Marthe. Papa le lui a recommandé ; il a pris le chemin d'en haut.

— Et moi celui d'en bas. Je comprends, nous nous sommes croisés sans nous rencontrer ; tante Dor doit être satisfaite.

— Et moi aussi, petite cousine, puisqu'elle t'a envoyée chez nous. Entre vite, Nadine et moi nous avons justement un grand projet à te confier. »

Marthe entraîna sa cousine. Les trois amies s'installèrent dans sa chambre, dont l'ameu-

blement coquet et les tentures à fleurs roses émerveillèrent la simple Irène.

« En voudrais-tu de semblables ? demanda Marthe, flattée de son admiration.

— Non, cela n'irait guère avec les chers vieux meubles de notre bastide, et puis, je ne désire jamais les choses que je ne peux pas avoir... excepté... »

— Excepté quoi ?

— Que la grande querelle soit terminée !

— Ah ! moi aussi, par exemple ! approuva Marthe en embrassant sa cousine. A présent, parlons de notre affaire. Voyons, Nad, tu racontes mieux que moi. »

Quoique le récit de Nadine ne fût pas long, il fit ouvrir de grands yeux à Irène.

L'avant-veille, Thérésine Riouffe était venue aux Myrtes chercher quelques effets que M<sup>me</sup> Jouvenet avait promis de lui donner ; mais, en traversant le jardin, la pauvre fille, qui ne portait pas de chaussures, s'était mise à pousser des cris de douleur. On était accouru, et Généreuse, après l'avoir portée sur un banc, avait, à la surprise générale, retiré de son pied ensanglanté un hameçon, dont la pointe barbelée lui déchirait les chairs.

« Cet hameçon n'a pas une tache de rouille et doit être ici depuis peu de jours, avait dit M. Jouvenet en l'examinant. Eh ! mais en voilà un second, puis un autre, puis un quatrième ; tous aussi brillants. Qui donc les a semés là ? »

Chacun s'étonnait ; Philippe plus que tout le monde.

« Ce sont probablement des passants qui ont jeté cela par-dessus le mur, disait-il, ou bien M. Pomard les a perdus avant-hier en venant faire une visite. Vous savez, il a un yacht et pêche à Jouan-les-Pins. »

Malheureusement, au milieu de ses ingénieuses suppositions, Jacques, survenant, s'était écrié :

« Comment ! tu ne te souviens plus ?... Mais ce sont les hameçons de Norbert ; tu les as lancés de tous côtés pour te venger, l'autre jour qu'il te taquinait. »

« Est-il assez maladroit, ce Jacques ! dit Marthe étourdiment ; Philippe a raison de lui en vouloir.

— Philippe a tort, prononça Irène d'un petit ton net et bref, qui lui donnait une certaine ressemblance avec sa tante. Comment Jacques aurait-il deviné ce que l'on avait dit avant son arrivée?... Et puis, on ne ment pas pour faire plaisir aux autres ! Si je m'avisais de mentir comme Philippe, tante Dor ne me le pardonnerait pas de sitôt.

— C'est bien cela aussi qui a fâché papa, reprit Nad. Pour l'affaire des hameçons, mon frère aurait reçu une simple observation, tandis que père l'a privé du voyage à San Remo...

— Figure-toi, interrompit Marthe, que Nadine a voulu rester, afin que la punition fût moins dure à son frère... C'est héroïque. Eh bien ! pour la récompenser, monsieur boude et déclare qu'il ne donnera pas un sou à notre loterie.

— Une loterie?...

— Certainement ; c'est le projet dont je t'ai parlé. M. Ortiz a dit que Thérésine ne doit pas marcher avant que son pied ne soit guéri ; elle ne pourra recommencer que dans trois semaines. M<sup>me</sup> Jouvenet lui a remis de l'argent ; elle et sa mère ne manqueront de rien, et Nad a obtenu la permission de faire une loterie, dont nous offrirons le produit à la mère Riouffe. Veux-tu être des nôtres ?

— Je crois bien !... Je placerais des billets à tante Dor, à Misé Sérat, à M<sup>me</sup> Guide, à mon professeur... à une foule d'autres personnes, et nous récolterons un argent fou.

— Avant tout, ce sont des lots qu'il nous faut, fit observer Nadine. Moi, je peux dépenser dix francs de ma bourse pour en acheter, et Norbert, qui sculpte de si jolis bonshommes en bois, m'a promis deux marins tout à fait soignés.

— J'ai acheté tant de choses ce mois-ci qu'il ne me reste que trois francs, soupira Marthe, dont la figure s'allongeait.

— Et moi, je n'ai pas un sou ! déclara bravement Irène ; mais tante Dor me fournira du coton, de la laine, et, avec une bonne aiguille, je trouverai moyen de faire quelque chose de gentil.

— Des ouvrages ! tu crois qu'on en peut donner comme lots ?

— Mais certainement.

— Alors, je suis sauvée ! »

Marthe bondit vers les tiroirs de son chiffonnier et revint poser sur la table une quantité d'objets dont les couleurs variées faisaient penser à l'habit d'Arlequin.

« Qu'est-ce que cela ? demanda Irène, pendant que Nad, plus au courant des travers de Marthe, pinçait les lèvres pour ne pas rire.

— Tu le vois, répondit la brunette avec aplomb, ce sont mes petits ouvrages commencés !... Maman me gronde sans cesse parce que je ne termine rien ; elle va être joliment contente !... Regarde, voilà d'abord une paire de petits chaussons...

— Mais le premier est à peine à moitié !

— Et puis une dentelle au crochet...

— Il n'y en a que dix centimètres...

— Un porte-aiguilles, un dessous de lampe, une bourse perlée, et ce vide-poche », poursuivit l'imperturbable Marthe, dont les mains brouillonnes prenaient et quittaient chaque objet.

Irène, qui les passait à l'examen, éclata de rire.

« Qu'est-ce qui te prend ? Trouves-tu mes ouvrages mal faits ? s'écria Marthe.

— Au contraire ; seulement, combien te faudra-t-il de jours pour tout achever ? »

La fillette leva les bras au ciel :

« Des jours ! comme tu y vas ! Je ne suis pas une machine !

— C'est que notre loterie ne peut pas attendre, observa Nadine.

— Alors, nous pourrions faire comme les marchandes d'ouvrages ; elles les vendent commencés ! On les mettrait en loterie comme cela ; les personnes qui les gagneraient auraient le plaisir de les terminer. »

L'idée était si ridicule que le rire de Nad se mêla à celui d'Irène :

« Ah ! ma pauvre Marthe ! quelle invention ! Je te demande un peu ce que ton père ou le mien, ou un autre monsieur, feraient d'un ouvrage commencé ?... C'est trop drôle ! »

Ce fut l'air piteux de la pauvre Marthe qui calma leur gaieté :



« Alors, dit-elle les larmes aux yeux, je n'aurai pas grand'chose à offrir, car, pour terminer tant de choses, il me faudrait travailler jusqu'à la cueillette des olives.

— Oui, si tu travaillais toute seule, dit Irène; mais à nous trois nous irons plus vite. Veux-tu finir la bourse perlée, Nad?

— Oui, oui, et le vide-poche aussi.

— Eh bien, moi qui travaille tous les jours pendant une heure et demie, j'achèverai le reste, excepté les chaussons que je laisse à Marthe. »

La brunette ne se possédait pas de joie :

« Comment! tu feras tout cela pour moi! Quelle gentille cousinette! Comme c'est heureux que tu viennes enfin chez nous!... Nad, aide-moi à lui mettre les ouvrages dans un carton! »

Marthe prit et rejeta successivement plusieurs cartons avant de trouver celui où elle empila ses futurs lots; puis Irène embrassa ses deux amies et partit à la hâte, tout

priant de ne pas parler à M<sup>me</sup> Brial de la bouteille brisée par la faute de Jacques.

« Comme elle a peur de faire punir les autres!... Décidément elle est meilleure que



moi! » murmura Marthe en la regardant s'éloigner.

## CHAPITRE XII

Ce jour-là, le mistral soufflait, secouant les grands arbres, sifflant à travers les branches; Irène, qui avait porté le repas de ses oiseaux, rentrait, les cheveux ébouriffés et son chapeau sur les épaules :

« Oh! Marie-Louise!... entends-tu le bruit là-haut? dit-elle avec inquiétude, comme elle posait son panier dans la cuisine.

— Eh! pécaïre! je l'entends depuis une heure...

— Mon Dieu, si c'était le mistral qui arrache

les tuiles ou qui enlève le toit comme chez M<sup>me</sup> Guide?

— Nenni, mademoiselle, votre tante fait le vacarme toute seule dans la chambre de feu votre grand-père; elle roule les meubles et regarde derrière, renverse les tiroirs pour voir plus vite ce qu'il y a dedans... écoutez, la voilà qui tire l'escabeau devant la grande armoire de chêne; il paraît qu'elle cherche un morceau de bois, elle vous appelle encore, c'est au moins la dixième fois!

— Il fallait le dire tout de suite... Voilà, tante, voilà!... »

Irène, aiguillonnée par la curiosité, monta l'escalier en courant et présenta sa mine rose à l'entrée de la chambre qu'on n'ouvrait jamais, hors les jours de grands nettoyages. Elle vit M<sup>lle</sup> Dorothée en train de tout bouleverser dans l'armoire.

« Arrive donc, fillette, dit celle-ci, j'ai besoin que tu m'aides... »

— A quoi, tante? est-ce que nous faisons la Saint-Michel<sup>1</sup>?

— Petite folle! tu serais aussi fâchée que moi d'abandonner la bastide.

— Je crois bien!... et la Foux, cela me ferait encore plus de peine!

— Bien pensé, ma fille, tu es une vraie Lissac!... à présent, aide-moi à la trouver..., il y a si longtemps, je ne sais plus où je l'ai mise... pourtant, il me semble que je vois sa petite figure...

— Une figure? alors c'est une poupée que tu cherches... ou bien un portrait!... et Marie-Louise qui me parlait d'un morceau de bois.

— Marie-Louise est une insolente! le « chef-d'œuvre » de ton grand-père n'est pas un bâton!

— La canne, la fameuse canne de bon papa Lissac, dont tu m'as tant parlé... c'est elle que tu cherches! oh! je vais t'aider, j'ai si grande envie de la voir!

Irène se mit à l'œuvre avec une ardeur extraordinaire et n'eut pas de peine à achever le désordre de la malheureuse chambre. Sa besogne durait depuis vingt minutes et elle était à demi plongée dans le bahut rempli de papiers lorsqu'elle poussa un cri de triomphe:

« Tante Dor, je crois que j'ai trouvé: c'est un paquet long, long, et pas plus gros qu'une flûte; vois plutôt! »

M<sup>lle</sup> Dorothée, toujours occupée à explorer les rayons de l'armoire, quitta son escabeau.

« Oui, oui, dit-elle contenant son émotion, je reconnais le papier et la ficelle nouée aux deux bouts... tu l'as trouvée, enfant, il est

juste que tu aies l'honneur de la développer! »

D'une main que le ton solennel de sa tante faisait trembler, la fillette enleva l'enveloppe poussiéreuse et se mit à examiner curieusement ce qu'on nommait « le *chef-d'œuvre* du père Lissac ».

C'était, en effet, une merveille que ce long bâton mince, autour duquel sa main habile avait sculpté de légères branches de roses et qui se terminait, en guise de pomme, par le buste d'une petite Provençale, au minois pas plus gros qu'une noisette s'épanouissant dans un rire malicieux.

« Ah! la belle mignonne! comment a-t-elle pu rire si longtemps sous ce vilain papier! » s'écria Irène ravie.

Au lieu de répondre, M<sup>lle</sup> Lissac s'assit et, après avoir posé la canne sur ses genoux, demanda à sa nièce:

« As-tu oublié ce que je t'ai raconté au sujet de cette canne? »

— Non, tante Dor; tu vas voir que je le sais sur le bout du doigt. Le jour où mon grand-père s'est tué en tombant de cheval, il a enveloppé lui-même son chef-d'œuvre et t'a dit avant de partir:

« — Je veux l'envoyer à mon ennemi Brial; s'il est juste, notre querelle finira bientôt... »

— C'est cela même.

— Toi, tu étais mécontente, parce que l'oncle Brial semblait tous les jours plus fier et plus arrogant avec vous... grand-père est parti sans vouloir t'écouter et... comme il revenait de Mougins, le cheval l'a jeté à terre...

— Et je n'ai pas envoyé la canne parce que le père d'Honoré est mort subitement le lendemain, acheva la tante Dor; je l'ai serrée... sa vue me rappelait un trop triste souvenir.

— C'était dommage! elle est jolie; si tu veux, nous lui trouverons une bonne place dans la salle pour que tout le monde l'admire!

— Mieux que ça, ma fille, nous en ferons cadeau à Norbert; sa conduite de l'autre jour mérite une récompense; de plus, il a le même goût que mon père pour la sculpture sur bois; ses bonshommes ne sont pas mal tournés, cela me touche et je veux l'encourager.

1. Expression provençale qui signifie déménager.

— Chère, chère tante Dor, comme tu as de bonnes idées ; va-t-il être content, va-t-il être fier, ce Norbert !... et le cousin Honoré aussi, j'en suis certaine ! »

Irène, dans l'excès de sa joie, exécuta deux ou trois bonds au milieu des objets qui jonchaient le parquet, puis revint se planter devant M<sup>lle</sup> Lissac, d'un air à la fois heureux et reconnaissant.

« Oui, je comprends, dit cette dernière, tu aimes nos cousins malgré moi et tu t'imagines que je finirai aussi par les traiter en amis... détrompe-toi : Norbert est un brave cœur, l'aîné des garçons de notre famille, digne de posséder ma relique, je l'avoue ; il gagnerait facilement mon affection sans la Foux-aux-Roses ; mais, souviens-toi toujours qu'elle nous appartient avec la moitié du champ qu'Honoré, comme son père, s'obstine à garder : les Brial doivent demeurer nos ennemis tant qu'ils n'auront pas cédé !... A présent, allons prendre l'air, le mistral me fera du bien ! »

M<sup>lle</sup> Dorothee porta la canne dans la salle, se couvrit d'une cape montagnarde, puis sortit après avoir placé une pochette de toile grise dans les mains d'Irène.

Celle-ci emboîta le pas sans souffler mot, la figure cachée sous ses boucles rousses que le vent ramenait sur ses yeux. Sa gaieté s'était envolée avec les dernières paroles de sa tante. Quoi ! c'était donc vrai : la jolie Foux serait toujours un obstacle à la paix tant désirée ! Malgré ses bontés pour Norbert, M<sup>lle</sup> Lissac conservait sa rancune !...

Elles suivaient le chemin de la source, Irène ne s'en étonnait pas : on était au 15 avril et, le 15 de chaque mois, à l'exemple de son père, la tante Dor se rendait au pont fermé pour en faire jouer la serrure. Sous le bosquet, dans les ramures des orangers, le mistral chantait tristement. La petite fille avait presque les larmes aux yeux quand, pour obéir à sa tante, elle introduisit la main dans la pochette et en retira une grande clef brillante comme si elle sortait de chez le serrurier.

« Mets-la toi-même dans la serrure, ordonna la vieille demoiselle, je trouve bon que

tu t'y habitues... Ah bien ! à quoi penses-tu ? il est inutile d'ouvrir la porte toute grande !

— Seulement pour voir comment c'était autrefois, dit Irène plantée sur le seuil. Ah ! la Foux était bien plus jolie avec le pont ouvert !

— Peut-être bien, mais la porte restera close, et jamais, de mon vivant, un Brial ne la franchira !... Dieu merci, je suis ferme ! » ajouta M<sup>lle</sup> Dorothee comme se parlant à elle-même.

De nouveau l'énorme pêne glissait dans la gâche lorsque, à travers les sifflements de la tempête, Irène crut distinguer une voix.

« Écoute, tante, on crie par là... »

— Tu te trompes, c'est le vent dans les arbres.

— Non, quelqu'un appelle... là, entends-tu à présent ?

— Irène !... Irène ! est-ce vous qui êtes là ?... criait une voix très faible.

— J'en étais sûre ! c'est Norbert, le voici qui accourt avec un homme. »

Le jeune garçon, en effet, arrivait près de la rive, et toutes deux purent reconnaître, dans son compagnon, Bosque, le principal employé de la distillerie.

L'un et l'autre étaient pâles et Norbert, apercevant M<sup>lle</sup> Dorothee, reprit, tout haletant :

« Ah ! cousine ! c'est le bon Dieu qui vous envoie... si vous saviez... le grand, l'affreux malheur ! »

Le vent affaiblissait encore sa voix ; néanmoins la vieille demoiselle saisit les dernières paroles :

« Que parles-tu de malheur, mon ami, ton visage est à l'envers... dis vite, je n'aime pas les rébus ! »

Norbert obéit, à en juger par ses gestes, mais les hurlements du mistral redoublaient de violence ; ils formaient, avec l'eau chantante de la Foux et les branches follement agitées, un bruit assourdissant. Ce que disait le jeune garçon n'arrivait plus du tout sur la rive opposée. Irène et sa tante le virent s'appuyer à un arbre et se cacher le visage dans ses mains, tandis que Bosque essayait à son tour de faire entendre une explication.



« Parlez plus fort ! », lui cria M<sup>lle</sup> Lissac en frappant du pied.

Il comprit son geste d'impatience et enfla la voix.

« M. Brial... voyage... accident... morts ! » furent les seuls mots qui traversèrent la Foux.

En les entendant, la tante d'Irène pâlit à son tour.

« Ils nous annoncent une catastrophe, c'est clair ! dit-elle, mais j'ai dû mal comprendre le dernier mot ! non, non, mon cher Honoré n'est pas mort... ce serait trop affreux !

— Vois, tante, Norbert recommence sa pantomime ; on dirait qu'il te supplie ! »

M<sup>lle</sup> Dorothée ne répondit pas ; ses regards allaient de l'enfant désolé au vieux pont moussu.

« Allons, murmura-t-elle en prenant tout à coup son parti, malgré ma fermeté, il était dit que j'ouvrirais ma porte à un Brial ! »

Les assistants n'en pouvaient croire leurs yeux lorsqu'ils la virent, sa clef à la main, se diriger vers la porte et l'ouvrir toute grande. En deux bonds Norbert fut devant elle, et d'un ton pénétré :

« Ah ! cousine ! que vous êtes bonne d'avoir ouvert ! je ne pouvais faire le tour par en bas, c'est trop long.

— Explique-toi, dit-elle de sa voix la plus rude ; mais si tu m'as fait faire une action aussi grave pour une bagatelle, je ne te pardonnerai de ma vie !

— Hélas ! non, ce n'est pas une bagatelle : mon pauvre papa, qui revenait de Gènes, avait annoncé qu'il serait ici hier soir ; il n'est pas arrivé et voilà que Bosque vient de lire dans le journal un terrible accident de chemin de fer : un train a déraillé près de Vintimille ; il y a des morts, et, parmi les blessés, on parle d'un monsieur de Grasse dont on ne dit pas le nom !... c'est lui certainement !... il est tout seul là-bas, peut-être en danger...

— Pauvre Honoré ! sera-t-il victime de cette diabolique machine ! s'exclama M<sup>lle</sup> Dorothée ne cherchant plus à dissimuler son émotion, je suppose que ta mère est déjà partie pour le lieu de l'accident ? »

Les traits de Norbert exprimèrent le plus grand abattement :

« Non, cousine, voilà deux jours que maman est au lit, on craint une fièvre ; le docteur Ortiz a recommandé qu'elle soit très tranquille... je n'oserai jamais lui apprendre la triste nouvelle ; elle voudrait partir tout de même et c'est très dangereux, n'est-ce pas, de se lever quand on a une fièvre muqueuse ?

— Dangereux, et même impossible ! ta mère ne pourrait se tenir debout.

— Alors, cousine, donnez-moi un conseil ; je n'ai que vous pour me dire ce qu'il faut faire !... Ah ! que je suis malheureux ! »

Les sanglots étouffaient le jeune garçon ; Irène, près de lui, pleurait à chaudes larmes ; le vieil employé se tamponnait vigoureusement les yeux avec son mouchoir. Les mains nerveuses de M<sup>lle</sup> Lissac secouèrent les enfants.

« Est-ce à cela que vous êtes bons dans un pareil moment ? dit-elle d'une voix indignée, et vous, Bosque, allez-vous pleurnicher comme un marmot ?... Répondez plutôt : êtes-vous certain que votre patron était dans le train qui a déraillé ?

— Presque certain, mademoiselle ; voici la lettre où il annonce son retour.

— Hum ! hum ! il n'y a plus de doute alors... Cher Honoré !... pauvre cousin... Écoute, Norbert, il faut être courageux et faire appel à ton intelligence pour cacher à ta mère ce qui nous inquiète... une violente émotion lui ferait beaucoup de mal ; tu es l'ainé, tâche que Marthe et Jacques ne commettent aucune imprudence...

— Mais papa, nous ne pouvons pas l'abandonner si loin, au milieu d'étrangers !

— Soyez tranquille, monsieur Norbert, dit Bosque d'un ton rassurant, le bon monsieur ne manquera pas d'amis dans Grasse qui vont se proposer pour aller à Vintimille ; tenez, M. Bernaudat, c'en est un vrai, celui-là, et... »

La voix grondeuse de M<sup>lle</sup> Dorothée interrompit ce discours :

« Bosque, vous êtes un brave homme, mais

vous venez de dire une bêtise ; laissez M. Bernaudat chez lui ; je connais quelqu'un qui prendra soin de votre patron mieux que tous les amis du monde... A quelle heure part le premier train ?

— A trois heures, mademoiselle.

— Il en est deux, ne perdons pas de temps. Vite à la bastide ! »

Irène, qui connaissait les manières originales de sa tante, sécha ses larmes et passa son bras sous celui de son cousin.

« Allons, dit-elle tout bas, je suis sûre qu'elle a une bonne idée ! »

Ils emboîtèrent le pas derrière M<sup>lle</sup> Dorothee, pendant que Bosque, qui suivait sans trop savoir si on l'y avait invité, marmottait entre ses dents :

« Qu'est-ce qui lui prend ? elle court comme une autruche ; nous ne sommes pourtant pas sur la route de Vintimille.

— Attendez cinq minutes », ordonna M<sup>lle</sup> Lissac comme on arrivait à la bastide.

Et elle s'élança dans l'escalier en appelant Marie-Louise.

« Y comprenez-vous quelque chose ? demanda Norbert surpris.

— Pas encore, répondit sa cousine, mais, je vous le répète : lorsque tante Dor se mêle d'une affaire, cela finit toujours bien.

— Elle écrit peut-être à la personne qui ira soigner papa... ah ! mais non, elle redescend déjà... »

Elle rentrait, en effet, la tante Dor, coiffée de son chapeau, couverte de son vêtement de sortie, tenant d'une main le parasol café au lait fraîchement réparé, et, de l'autre, l'antique sac de voyage du père Lissac.

Bosque et les enfants la regardèrent avec

plus de stupeur encore que lorsqu'elle avait ouvert le pont fermé.

« Norbert, dit-elle en désignant la canne



sculptée, prends ceci, c'est une relique dont Irène te dira l'histoire, ce sera un souvenir de ta vieille cousine !... n'oublie pas mes recommandations pour ta mère et mets le docteur Ortiz dans la confidence. Toi, petite, tâche d'être raisonnable... Bosque, ayez l'obligance de prévenir aujourd'hui Nanette Raybaud que je lui confie ma nièce Irène et que je la prie de s'établir ici en mon absence... Au revoir, mes enfants, j'ai peur de manquer le train. »

Une triple exclamation salua en même temps ces paroles :

« Tu pars ! tante Dor ?

— Oh! cousine Dorothée, que vous êtes bonne!

— Par le chemin de fer! vous n'y pensez pas, mademoiselle!

— Oui, par le chemin de fer, monsieur Bosque, j'y pense fort bien; mais, comme le meilleur cheval ne peut me conduire aussi vite que cette invention infernale, je me décide!... Honoré n'a déjà attendu que trop longtemps! »

Bosque secouait la tête d'un certain air qui signifiait : « Quand elle sera en wagon, j'y croirai!... »

« Donnez-moi votre sac, dit-il, je le porterai jusqu'à la gare.

— Et moi, ton parasol, tante?... nous t'accompagnons, n'est-ce pas, Norbert?

— Je crois bien! » dit le jeune garçon qui reprenait courage.

On se mit en marche, M<sup>lle</sup> Lissac, en tête, et Bosque à ses côtés; le brave homme n'était pas encore revenu de sa surprise.

« Mademoiselle, insinua-t-il, chemin faisant, savez-vous bien ce qu'on trouve au bout de ce voyage?

— Vintimille, une ville comme les autres, je suppose!

— Oui, mais, avant d'y arriver, vous franchirez des ponts au-dessus de vallées profondes...

— Et après?

— Vous traverserez des torrents...

— Et ensuite?

— Vous passerez sous Menton, puis il y aura des tranchées, cinq tunnels d'une longueur effrayante!...

— Et après les tunnels? demanda M<sup>lle</sup> Dorothée qui allongait toujours le pas.

— Après?... pécaïre, après... vous arriverez à Vintimille!

— C'est tout ce qu'il me faut, maître Bosque; vous croyez donc me faire peur avec vos torrents et vos tunnels?

— Je ne dis pas ça, mais c'est si drôle... je vous avais toujours entendue déclarer que les chemins de fer...

— Sont la plus détestable découverte de

notre siècle, oui, je l'ai dit... et qu'on y est secoué, ballotté, ahuri, je le répète encore... et aussi que ceux qui, sans raison, montent là-dedans pour se promener, méritent d'avoir les os rompus... mais, moi, j'ai une raison... une bonne, une excellente raison... et, quand je serais certaine qu'une catastrophe m'attend sur la route, je partirais tout de même!... les Lissac savent faire leur devoir!

— C'est bien beau, mademoiselle, oui, c'est bien beau ce que vous faites là! répliqua Bosque électrisé par le ton de la vieille demoiselle; seulement, Dieu merci, il n'arrive pas d'accidents tous les jours, vous reviendrez saine et sauve!

— Je le désire, Bosque; en tout cas, mon testament est chez mon notaire, avec une lettre où je recommande à Irène de maintenir ses droits sur notre Foux!... Ah! j'arrive juste pour prendre mon billet... »

Les employés appelaient les voyageurs en retard.

« Adieu, petits, adieu! dit la tante Dor qui serra vivement sur son cœur Norbert et Irène, demain, si je suis en vie, vous aurez des nouvelles d'Honoré; jusque-là ne parlez de l'accident qu'au docteur Ortiz! »

Lorsqu'elle eut disparu, les enfants se regardèrent comme s'ils n'étaient pas très sûrs d'être éveillés :

« Il me semble que je viens de rêver! dit Irène; quelles choses extraordinaires se sont passées depuis une heure!... Tante Dor t'a ouvert le pont fermé, et elle prend le chemin de fer pour aller soigner le cousin Honoré qu'elle appelle son ennemi! Pouvez-vous y croire, Norbert?

— Il le faut bien, puisque c'est vrai!... Écoutez, voilà le train qui siffle... chère cousine Dorothée, je n'oublierai jamais son dévouement! vous aviez raison, cousinette, elle aime toujours papa!

— Oui, oui, elle a du bon, beaucoup de bon », conclut Bosque d'un air entendu.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)



## MADEMOISELLE FRISSON

## XI

Les moindres bruits prennent pour la pauvre Lucie des proportions terribles : quelqu'un a fait un faux pas dans l'escalier, ou bien une bûche tombe et roule dans la chambre à côté, c'est le tonnerre qui est tombé sur la maison et voilà Lucie bouleversée.



M<sup>lle</sup> Frisson, dont les frayeurs deviennent par trop ridicules, comparait devant

M. le docteur :

— C'est très grave, fait celui-ci quand la maman a conté toute l'histoire. Il n'y a que le pain sec qui puisse guérir de la peur. Toutes les fois que M<sup>lle</sup> Lucie aura peur, qu'on ne lui donne que du pain sec et encore du pain sec et toujours du pain sec jusqu'à ce qu'elle soit devenue brave.



S.

## INSTALLATION D'UNE JEUNE FEMME FRANÇAISE A MADAGASCAR

Pour une Parisienne qui tient à retrouver le charme et le confort de son intérieur parisien, Tananarive n'offre pas tout d'abord de grandes ressources ; mais, avec un peu de patience, de courage et d'industrie, on parvient à se tirer d'affaire.

Des amis nous avaient retenu une maison

Il a fallu courir un peu partout pour rassembler les choses de première nécessité. J'ai acheté non sans peine une douzaine d'assiettes, pot à eau, cuvette et le reste. La découverte, à la « Société lyonnaise », d'un lit en fer nous a procuré une vraie joie ; nous étions réduits depuis quinze jours à coucher



DANS LES RUES DE TANANARIVE

fort gentille, avec jardin, située dans Faravohitra, le quartier des Anglais, le plus sain de la ville.

Dès le lendemain de notre arrivée, j'allai la visiter et j'en revins ravie. Une vue splendide, le lac Anozy à proximité, un horizon de montagnes, des fleurs plein le jardin.

Au rez-de-chaussée, salon, salle à manger, cabinet de travail ; au-dessus, trois chambres à coucher.

Nous y avons aussitôt introduit les ouvriers (malgaches bien entendu), et nous avons dû attendre l'achèvement des principaux travaux pour procéder à l'ameublement.

sur nos lits de camp. Une ramatou (femme de chambre) m'a confectionné un traversin et un matelas. Ce dernier, bourré en rafia (fibre du palmier), et couvert en rabane (étoffe tissée avec cette même fibre) est parfait.

Le salon a été la première pièce terminée, mais nous n'avions aucun meuble à y mettre, et impossible d'en trouver. C'est alors que notre travail et notre industrie nous ont été utiles pour métamorphoser en fauteuils élégants les quelques sièges malgaches hors d'usage achetés au zoma (grand marché du vendredi).

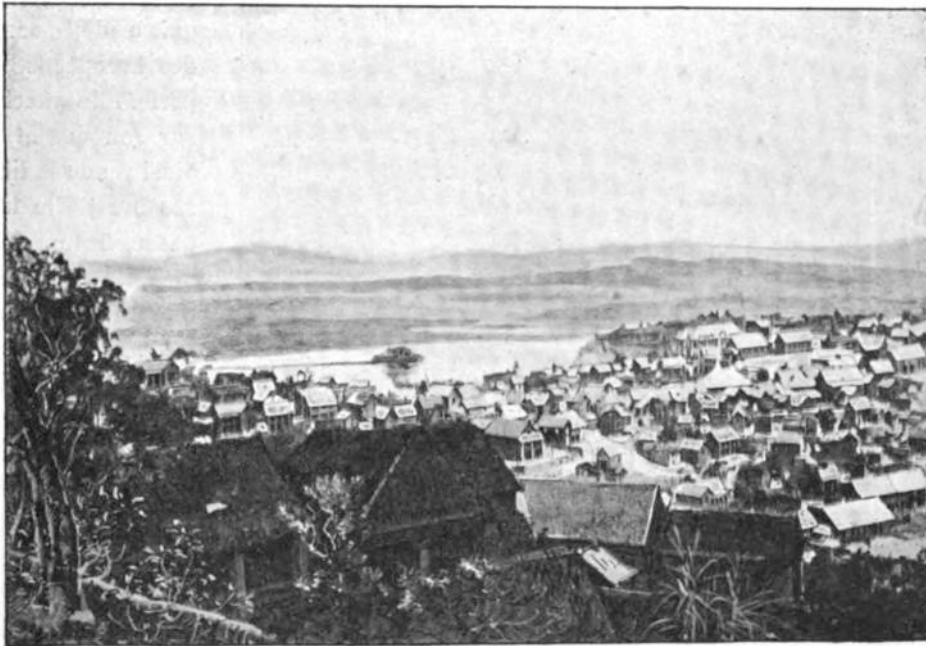
Habillés de cretonne relevée de rubans,

ils ont pris un air des plus coquets. Puis, quatre cantines, un matelas bourré de paille, le tout recouvert de lambas drapés avec art, ont constitué un sofa luxueux.

Sous le pinceau de mon mari, de vulgaires jarres, des vases rapportés du jardin, deviennent des potiches de prix. Des plateaux en bois qui servent à vanner le riz figurent les boucliers de nos ancêtres. Tables et chaises revêtent de fraîches couleurs, des bambous se transforment en tringles pour nos rideaux.

de la ville pour son bon goût et son originalité. C'est la question du jour, on ne parle plus que de cela; on s'aborde en se disant : « Avez-vous vu le salon de M<sup>me</sup> X...? Allez donc voir le salon de M<sup>me</sup> X... »

Pour la salle à manger et les autres pièces, il y a ici une grande ressource : c'est la rabane, elle n'est pas très large, mais elle est très longue, elle coûte un franc; si on veut avoir une fenêtre bien étoffée, il faut compter quatre rabanes, soit quatre francs. J'en ai



TANANARIVE — LE LAC ANOSY

Tandis qu'il peint, drape, cloue, tapisse, moi je confectionne des rideaux mystère en soie Liberty, le dernier cri de l'élégance parisienne. C'est un vrai plaisir que de créer soi-même son intérieur, il n'en est que plus original.

Grande joie, nous avons déniché un piano; il est vieux, il est faux, il lui manque des notes, mais on ne doit pas être trop difficile à Madagascar et, tel quel, nous passerons avec lui de bons moments.

Je m'étais engagée à recevoir le premier jeudi de septembre. J'ai tenu parole. J'ai ouvert mon salon hier. Le Tout-Tananarive était venu pour l'admirer; cela a été un concert d'éloges, il a été déclaré le premier salon

fourré partout; j'en ai fait des tapis, des dessus de cheminées.

Quant aux sièges, nous avons eu la bonne fortune de profiter d'une vente d'objets provenant du palais de la reine Ranavaloa.

Nous avons acheté là une lanterne très curieuse, des chaises en cuir repoussé, des appliques avec glace et toutes sortes de bibelots qui orneront ma chambre.

Notre personnel domestique est déjà au complet :

- 1° Renipatse : le boy ou valet de chambre.
- 2° Reniache : le cuisinier.
- 3° Revo : la bonne d'enfant et femme de chambre en même temps.

Les trois ensemble me coûtent le prix d'un



seul en France. Mais c'est le diable pour se faire comprendre, c'est tout au plus s'ils possèdent quatre mots de français. Quant au blanchisseur, c'est bien pis, il n'en connaît pas un seul. Je lui parle en français, il me

promène dans ma maison avec un collet sur le dos.

Les distractions ne nous manqueront pas. On a organisé toutes sortes de jeux au jardin de la Reine : tennis, croquet, quilles, boules, tonneau ; on termine ces exercices par des danses sur l'herbe aux sons de la musique malgache.

Rien ne me sera plus facile que d'en profiter.

Ma femme de chambre, qui a déjà servi chez des Européens, est une perle. Elle attache bébé sur son dos et, s'étant ainsi rendu la liberté de ses bras, elle lave, repasse, frotte, coud dans la perfection. Le cuisinier tient à honneur de composer lui-même ses menus, et le boy est



PARTANT EN VISITE

répond en malgache et nous ne savons ni l'un ni l'autre ce que nous nous sommes dit.

Quant à la nourriture, elle est à bon compte. J'ai un poulet pour 50 centimes, un beefsteak pour deux ou quatre sous. Nous mangeons des petits pois et des haricots verts tout comme à Paris.

Ce sont les denrées qui viennent de France qui sont chères ; tout ce qui est du pays est pour rien. Le riz et le thé réussissent très bien ici.

Le thé est une grande ressource, parce que le vin et l'eau, sauf celle d'une source particulière, sont également malsains.

Il ne fait pas chaud à Tananarive ; on supporterait très bien du feu. Malheureusement, toutes les cheminées sont postiches ; je me

extraordinaire ; il me dresse des tables ravissantes, dispose lui-même les corbeilles de fleurs ; puis il fait des petits bouquets qu'il pique avec goût sur la nappe, tout le long de la table ; et avec cela il a l'air si heureux, quand je reçois !

Tu vois que je ne suis pas bien à plaindre.

Chaque pays a son attrait. Quand on a près de soi une affection et un soutien, avec un peu de bonne volonté, de bonne humeur et d'habileté, partout on peut être heureux.

Je vous garde à tous, qui êtes loin de moi, un souvenir fidèle ; mais je réagis contre tout regret inutile, toute défaillance qui gâte notre vie et celle de ceux qui nous entourent.

M. OLIVIER.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

Le café et le thé sont boissons excellentes, mais à une condition, c'est qu'on les addi-

tionne de sucre. Le café noir, le café au lait, le thé pur ou blanchi par un *nuage de lait* ont

besoin d'être édulcorés, et c'est pour cela que nous arrivons tout naturellement à vous parler de la canne à sucre et de la betterave.

La canne à sucre appartient à cette riche famille des graminées à laquelle nous n'avons marchandé ni nos éloges, ni notre reconnaissance, et voilà qu'elle nous offre encore, après le pain et tant d'autres aliments, une substance précieuse entre toutes à qui nous devons la plupart des *douceurs* de notre existence.

La canne à sucre n'est qu'un roseau — non ce « roseau pensant » auquel nous assimilons le grand Pascal — mais un roseau dans les tissus duquel coule un sirop naturel « plus doux que le miel des abeilles », ainsi que s'exprimait le géographe Strabon. Ce roseau, de trois à quatre centimètres d'épaisseur et de trois à quatre mètres de hauteur, se renfle, de distance en distance, en gros nœuds ou bourrelets, d'où partent de longues feuilles engainantes à la base et pointues à l'extrémité. Elles sont d'un vert glauque, sillonné par la teinte blanchâtre des nervures longitudinales. La tige parvenue à maturité est jaune, lisse et luisante; la fleur dont elle se couronne est blanche, soyeuse et comme argentée.

Les produits immédiats qu'on retire de la canne à sucre sont au nombre de trois :

La *cassonade* ou sucre brut que nos raffineries transforment en pains de sucre après l'avoir purifié et blanchi;

La *mélasse*, résidu incristallisable que laisse le sirop primitif, après l'extraction de la cassonade;

Le *rhum*, enfin, que l'on obtient par la distillation de la mélasse et des écumes de sucre de canne, préalablement fermentées, et qui, sous le nom de *tafia*, constitue la liqueur favorite des nègres.

Les populations européennes qui, pendant longtemps, se contentèrent du sucre que leur fournissaient les colonies, furent toutefois amenées à se préoccuper d'un mode tout autre d'approvisionnement. C'est vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que se manifestèrent ces préoccupations et l'on se souvint alors que, dès l'année 1605, Olivier de Serres avait

signalé au monde savant que la betterave renferme dans ses tissus une abondante quantité de sucre en tout semblable à celui de la canne américaine. Ces recherches furent reprises en 1647, par le chimiste allemand



Canne à sucre.

Margraff, puis, vingt-cinq ans plus tard, par Achard, autre chimiste d'outre-Rhin. Les travaux de ce dernier furent connus en France sous le premier Empire et d'autant plus remarquables qu'une époque critique venait de s'ouvrir pour notre pays. Le blocus continental rendait fort onéreux ses approvisionnements.

Le sucre, dont la consommation croissait sans cesse, se payait six francs la livre, et c'est alors que le prix exorbitant de cette indispensable denrée fit naître le désir de

créer, au sein même du pays, une industrie capable de fabriquer la quantité de sucre nécessaire à notre consommation. La question fut soumise à l'Académie des sciences et, sur un rapport favorable fourni par elle, des essais furent entrepris immédiatement. De vastes champs furent plantés de betteraves et les chimistes furent mis en demeure d'en extraire tout ou partie du sucre que renferme cette plante indigène. Ces essais ne réussirent qu'imparfaitement, mais on espérait que des machines plus perfectionnées augmenteraient le rendement insuffisant jusque-là.

C'est dans ces circonstances que parut le décret impérial de 1812 qui instituait des écoles de chimie et des fabriques chargées de l'extraction du sucre de betterave. Cent mille arpents furent consacrés à la culture de cette plante. Des licences furent accordées à tous les fabricants et le sucre indigène fut affranchi d'imposition pendant quatre ans.

De toutes parts s'élevèrent alors des raffine-

ries, si bel et si bien qu'après les catastrophes de 1814 et 1815, l'avalissement du sucre fut tel que toutes les fabriques naissantes durent suspendre leurs opérations. La sucrerie indigène créée par l'Empire tombait avec lui. Elle se releva plus tard, grâce à une protection poussée parfois jusqu'à l'excès, mais la crise fut conjurée.

Aujourd'hui, le perfectionnement des moyens d'extraction et celui de la plante elle-même modifiée par une culture habile, permettent d'obtenir le sucre de betterave dans des conditions de prix et de qualité égales à celles où s'effectuait la production du sucre provenant de la canne exotique, de telle sorte que les deux plantes saccharifères, loin de rivaliser entre elles, se sont associées pour concourir à la satisfaction d'un de nos besoins les plus indispensables (Arth. Mangin).

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

---

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

---

# COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

---

X

### Johannskopje.

Un kopje est une colline escarpée, distincte de toute chaîne apparente et isolée dans la plaine du *Veldt* ; particularité géologique propre à cette région de l'Afrique australe. Dans leurs luttes incessantes contre les indigènes, les Boers ont appris à utiliser ces hauteurs comme des observatoires et des forts détachés que leur a fournis la nature. Ils les ont graduellement reconnues, modifiées et perfectionnées en vue de leur destination militaire ; ici creusant un abri sous un

rocher, là dressant un petit mur de pierres sèches, ailleurs traçant une rigole, perçant un trou qui peut servir de « regard » ou de meurtrière ; partout considérant le kopje, d'un accord tacite, comme la sentinelle et le poste avancé de la défense. C'est grâce au kopje que deux ou trois tireurs boers ont arrêté toute une armée de Zoulous. C'est grâce au kopje encore qu'ils espèrent maintenant, inférieurs en nombre, inférieurs en science militaire, arrêter l'invasion britannique.



Celui que le *commando* ou corps franc d'Agrippa Mauvilain occupait depuis trois semaines s'élève à six kilomètres environ au nord de Boulouwayo. C'est le type même de ce genre de forteresse. A le voir d'en bas, du côté de son versant méridional, c'est une colline comme une autre, sans rien de particulier pour la signaler à l'attention, sinon la placidité même de son aspect. Des buissons, des roches émergeant du sol, une crête nue. Rien de plus trompeur que cette apparence pacifique. Derrière chacun de ces buissons et chacune de ces roches un abri est creusé, d'où une sentinelle boer surveille la plaine par une fente ménagée tout exprès. Au pied même de la colline, un réseau de fils métalliques barbelés se dissimule dans l'herbe, porté sur des pieux bas, et opposera un obstacle infranchissable pour plusieurs heures à tout assaut direct. Derrière la crête même du coteau s'allonge une tranchée profonde, couverte de branchages et d'écorces d'arbres, où deux ou trois douzaines de Boers, armés jusqu'aux dents, sont toujours de service. Sur une plate-forme de terre ménagée dans cette tranchée, en face d'une embrasure naturelle, deux canons, l'un en acier et de modèle très moderne, l'autre en bois et d'allure plutôt rustique, allongent leur col, prêts à se démasquer au premier signe et à ouvrir le feu sur la plaine. Le canon de bois est celui-là même que M. Weber a fabriqué, que Benoni a volé, qu'Agrippa Mauvilain a saisi et dont il vient d'augmenter sa batterie. Les obus de bois sont allés rejoindre sous une hutte de terre les munitions du canon d'acier.

Le camp boer est établi sur le versant septentrional du kopje, à quelques mètres de la tranchée. Il se compose d'une centaine de cabanes de terre battue, de dimensions et d'aménagements variés, mais qui présentent toutes cette particularité de s'ouvrir par une large baie vers la crête de la colline et de ne présenter, du côté opposé, qu'un mur percé de meurtrières. Au pied de ce village de gourbis, tous les wagons du *commando*, dételés et vides, sont rangés en ligne et dessinent la limite du *lager* ou campement.

On en a extrait tout le mobilier, tous les ustensiles et provisions, pour les transporter dans les maisonnettes. Quant aux bœufs de trait, ils paissent paisiblement dans l'enclos formé par les wagons.

Rien de plus original que ce camp, et qui ressemble moins aux scènes de bivouac que le pinceau, la plume ou notre expérience propre peuvent nous rappeler. Le Boer est essentiellement migrateur. Il ne lui coûte pas de changer de place ; au premier signe de danger, à tout appel de nécessité, souvent même pour un simple caprice, il est prêt à démonter sa maison, à rassembler ses dieux lares, à mobiliser sa nombreuse progéniture et à aller planter sa tente sous de nouveaux cieux. La guerre est aussi pour lui un état naturel, permanent, non point un épisode romanesque, tragique ou exceptionnel. Il lutte toujours ; non seulement contre les éléments : cyclones, bourrasques, trombes ou pluies diluviennes qui, dans les régions tropicales, prennent les proportions de véritables fléaux ; il doit éternellement demeurer en éveil contre l'ennemi, homme ou bête, qui sans cesse rôde autour de lui, et dont aucune police ne le protège dans les vastes solitudes qu'il s'est choisies pour demeure. Son existence est littéralement un combat : jamais son fusil n'est loin de sa main ; à la ceinture et sur l'épaule droite il porte deux cartouchières à gainiers ; ses enfants sont dressés dès leur jeune âge à connaître le maniement des armes ; sa femme dépose sans s'étonner la quenouille pour la carabine toutes les fois qu'il est nécessaire.

Son état présent n'est donc point anormal ; c'est sans la moindre surexcitation que les deux cents hommes volontairement rangés sous le commandement d'Agrippa ont déménagé avec femmes et enfants et sont venus prendre position devant Boulouwayo pour en commencer le siège, tout en vaquant aux soins ordinaires de leur vie. Rien ne paraît changé dans leur existence ; tout au plus l'élément militaire y a-t-il pris une place plus ample. En tout cas, l'ordre immuable des occupations, l'heure des repas, la longueur

des prières n'ont subi aucune altération chez eux, au moment où nous pénétrons sous leur toit, à cette heure de midi où la succulente soupe aux choux chante à la crémaillère et où chacun se délecte d'avance à la pensée du bon morceau de lard qui va l'accompagner. Mélange de Hollandais et de huguenots, hardis colons et grands chasseurs, les Mauvilain sont remarquables, depuis le premier jusqu'au dernier, par un attachement fanatique à la Bible et par leur formidable appétit. Ils ont, certes, bien d'autres traits caractéristiques dont la plupart sont admirables, mais pour le moment la dévotion et la faim dominent tout le reste et se livrent un terrible combat. Agrippa Mauvilain et ses fils ont besogné durement toute la matinée et ils auraient grandement besoin de s'attabler sans plus tarder, de se servir une généreuse portion de cette soupe que dame Gudule assaisonne d'une main experte, de calmer enfin les tirailements d'un estomac qui crie famine. Mais l'exercice religieux réclame ses droits. Agrippa Mauvilain a sa tradition qu'il a transmise intacte à ses fils, et, quoique ces jeunes affamés ne puissent se tenir de couler de temps à autre des regards luisants du côté de la cheminée, ils ne se montreront pas inférieurs à la situation ; ils sauront écouter bravement le chapitre de la Bible que le père lit d'une voix nasale, sans omettre un verset ou faire grâce d'une virgule... Enfin, cette rude pièce de résistance est avalée. C'est le livre des lamentations de Jérémie, un beau morceau sans doute, mais un peu sombre, paraîtrait-il, pour de si jeunes auditeurs, et un peu long pour des gens qui attendent leur repas?... Point. Qu'on jette les yeux seulement du côté où Nicole, bien guérie aujourd'hui et enfin rendue au bercail, se tient assise, recueillie, et écoute de toute son âme la voix paternelle, détaillant les lugubres effusions du prophète. Ceci n'est point pour elle, évidemment, une lecture banale ; à plus d'un passage on pourrait voir ses lèvres frémir, le feu monter à sa joue, un éclair passer dans ses yeux. C'est que, ainsi que

Bible ; elle en connaît toutes les beautés étranges, sublimes ou barbares, et, selon la coutume de ceux qui goûtent sincèrement la musique ou la poésie, elle fait dire à celle-ci tous les sentiments dont son cœur est plein. Peu importe que les lamentations du poète hébreu ne s'accordent que vaguement avec les griefs du peuple boer ! Elle a vite fait de transposer ce qui n'est pas au diapason, d'intercaler ce qui manque, de supprimer ce qui est de trop. Pour elle, Sion c'est Prétoria, l'anonyme adversaire contre lequel sont dirigées tant d'objurgations passionnées, c'est l'Anglais, et celui qui se plaint, qui pleure et qui espère, c'est l'élu du Seigneur, celui qui a gardé sa loi, le Boer, en un mot !

La lecture finie, le père va d'un pas solennel remettre le livre à la place d'honneur où il trône de temps immémorial, ainsi qu'il l'a vu faire à son père, ainsi que fera après lui son aîné. Cette Bible mériterait qu'on s'arrêtât un instant à l'examiner ; elle intéresserait certainement un bibliophile ; grande et lourde, couverte d'un beau vieux cuir terni, mais non déchiré par deux cents ans d'usage, elle est renforcée de coins d'argent et assujettie par un fermoir de même métal. Si on l'ouvre, on trouve en haut du premier feuillet volant cette inscription : *Agrippa de Mauvilain, proscrit pour sa foi, 1685*. Puis vient une kyrielle d'autres Agrippa de Mauvilain avec la date de la naissance de chacun. Au bout d'un siècle environ, la particule est abandonnée et la liste des noms s'allonge d'année en année. Ce sont là tous les parchemins, toutes les archives de la famille. Mais le volume seul témoignerait que les Mauvilain n'étaient pas gens de peu, même si la tradition soigneusement transmise de père en fils ne l'affirmait hautement. La version française du texte, imprimée sur beau papier de Hollande par Gansius d'Amsterdam, ne portait pas de nom d'auteur. Ce n'était pas celle de Sacy ; le modeste écrivain avait gardé l'anonyme et ne s'était pas mis en peine de donner à sa traduction un tour littéraire, se contentant de rendre en conscience la rude saveur de l'original. Tel quel, ce livre est, depuis plus de deux siècles,

le palladium de la famille, le fil de sa continuité, son état civil et sa loi tout ensemble; et jamais, de mémoire de Mauvilain, on n'a pris le repas de midi sans le faire précéder d'une lecture analogue à celle qui vient de finir.

Une fois ce rite accompli, chacun vient s'asseoir à la table rustique où dame Gudule a posé la soupe fumante. C'était une belle tablée. Six ans auparavant, quand M. Massey avait pour la première fois rencontré Agrippa Mauvilain, celui-ci lui dit non sans orgueil le nombre de ses enfants : une bonne douzaine!

Aujourd'hui, ce chiffre s'était augmenté de deux unités. Le petit Benjamin, naguère un peu souffreteux, rendu à la santé par les soins du docteur Lhomond, est maintenant un jeune luron aux joues roses et rebondies, aux yeux gris, digne en tous points de ses aînés, c'est-à-dire grand pour son âge, sain de corps, intelligent, brave garçon, déjà très patriote, et, sauf pour une certaine lourdeur de traits, plus ou moins marquée chez tous les membres de la famille, portant comme eux les signes d'une belle et forte race. Il est à la gauche de la maman, assise elle-même en face de son mari, et ayant à sa droite Gros-René. Puis viennent, par rang d'âge, Jacqueline et Gauthier, Dorine et Thibaut, Baptiste et Madelon, Lucinde et Nicole, et enfin les deux aînés, Agrippa et Cadet, aujourd'hui des hommes qui, en raison de leur dignité, occupent la place d'honneur (la droite et la gauche du père), tandis que les deux derniers, âgés respectivement de huit mois et de deux ans, n'ont encore ni place à table ni appellation bien définie.

Dame Gudule, douce figure casquée d'or selon la mode hollandaise, montre encore, malgré l'âge et les fatigues, des traits d'une rare beauté qu'elle a légués intacts à plusieurs de ses enfants, notamment à Nicole. Agrippa Mauvilain est plutôt remarquable, lui, par la force que par la beauté. Grand, gros, presque obèse, et cependant athlétique; de vastes joues, de fortes mâchoires et un menton extraordinairement matériel, le tout

corrigé par un front d'enthousiaste et une paire d'yeux gris splendides d'intelligence, de foi, de courage et de bonté; un coutelas passé à la ceinture, la cartouchière à l'épaule, le fusil tout chargé appuyé à sa chaise, c'est le type accompli du Boer, grand chasseur, grand mangeur, grand amateur d'homélies et de sermons, autocrate absolu chez lui, fanatique de religion et d'indépendance : pour le reste, doux et simple comme un enfant.

Tout ce monde mange en silence, car, à la table d'Agrippa, personne, sauf dame Gudule, n'oserait élever la voix sans être interrogé. Chacun est d'ailleurs amplement occupé à vider son assiette avec un entrain qui fait plaisir à voir, en même temps qu'avec méthode et propreté. Il est parfaitement évident qu'on se trouve là en face d'un lambeau de tradition du grand siècle; non seulement les Mauvilain, du plus âgé au plus petit, montrent beaucoup de dignité et de convenance à table, mais ils prennent tous leur nourriture *de la même manière*, signe certain que cette manière a été enseignée; signe probable qu'elle a été héritée des ancêtres. Et il en est ainsi, en effet. Agrippa ne se pique nullement d'être un novateur; s'il aime l'indépendance rationnelle, il a horreur de tout dérèglement, de tout oubli des saines traditions; et il ne se passe guère de jour qu'on ne lui entende dire d'un accent grave et convaincu :

« Mon pauvre père faisait ainsi !... »

Cela tranche toutes les difficultés, décide des questions les plus épineuses, comme de celles de tous les jours. Il peut y avoir, certes, de l'excès et de l'étroitesse dans une pareille méthode, mais une discipline même surannée vaut mieux que pas de discipline du tout; aussi est-il impossible de ne pas admirer la belle tenue de ce petit bataillon, rustique et illettré peut-être, mais pénétré des grands principes de devoir, d'obéissance, de respect des autres et de soi qui font les vrais citoyens et maintiennent étroitement le faisceau des sociétés.

Le père parle d'une voix lente :

« Lucinde, as-tu fini de fondre ces balles ?  
— Oui ! père, répond une charmante blon-



dine de dix-sept ans, chez qui on n'aurait pas soupçonné un talent de cet ordre.

— Combien ?

— Quarante.

— Elles sont bien venues ?

— Oui, père !

— Et toi, Nicole, quelles observations as-tu recueillies ?

— J'ai tenu, selon vos ordres, la longue-vue braquée sur Boulouwayo, depuis onze heures jusqu'à midi. Pas un signe, pas un mouvement ne s'est manifesté aux alentours. Cependant... »

La jeune fille s'arrêta modestement, hésitante.

« Cependant, quoi ? Parle.

— Je veux dire que cette inertie même pourrait être suspecte ; que peut-être elle

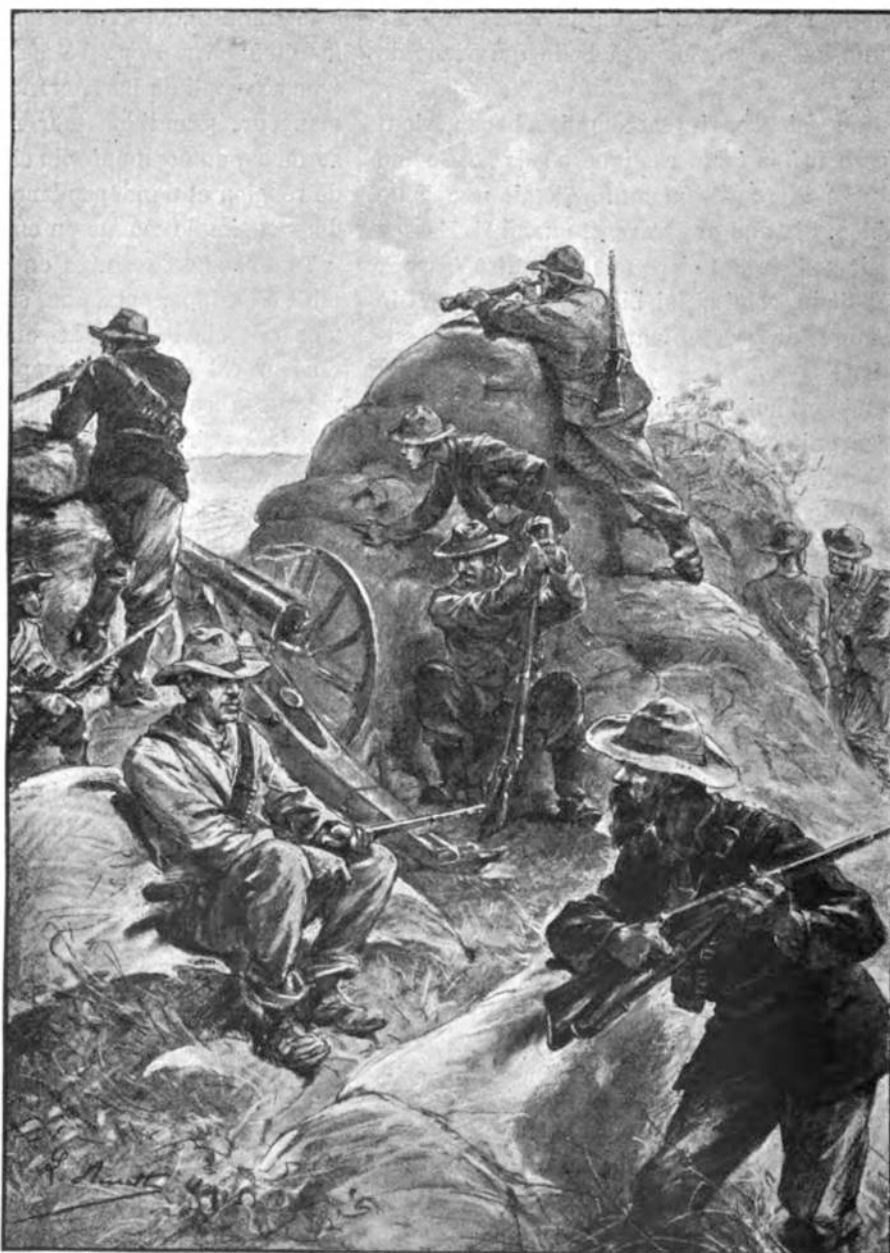
n'est qu'apparente et cache quelque projet hostile. Il est rare qu'on les voie si tranquilles... »

Au même instant Cadet survint et, sans que sa placidité habituelle parût en rien altérée :

« Père, un mouvement offensif de l'ennemi... Il sort en force de Boulouwayo... »

— Qu'appelles-tu en force ?...

— Trois mille hommes environ — de l'infanterie — en marche sur nous, et



sur le flanc gauche un gros de cavaliers..

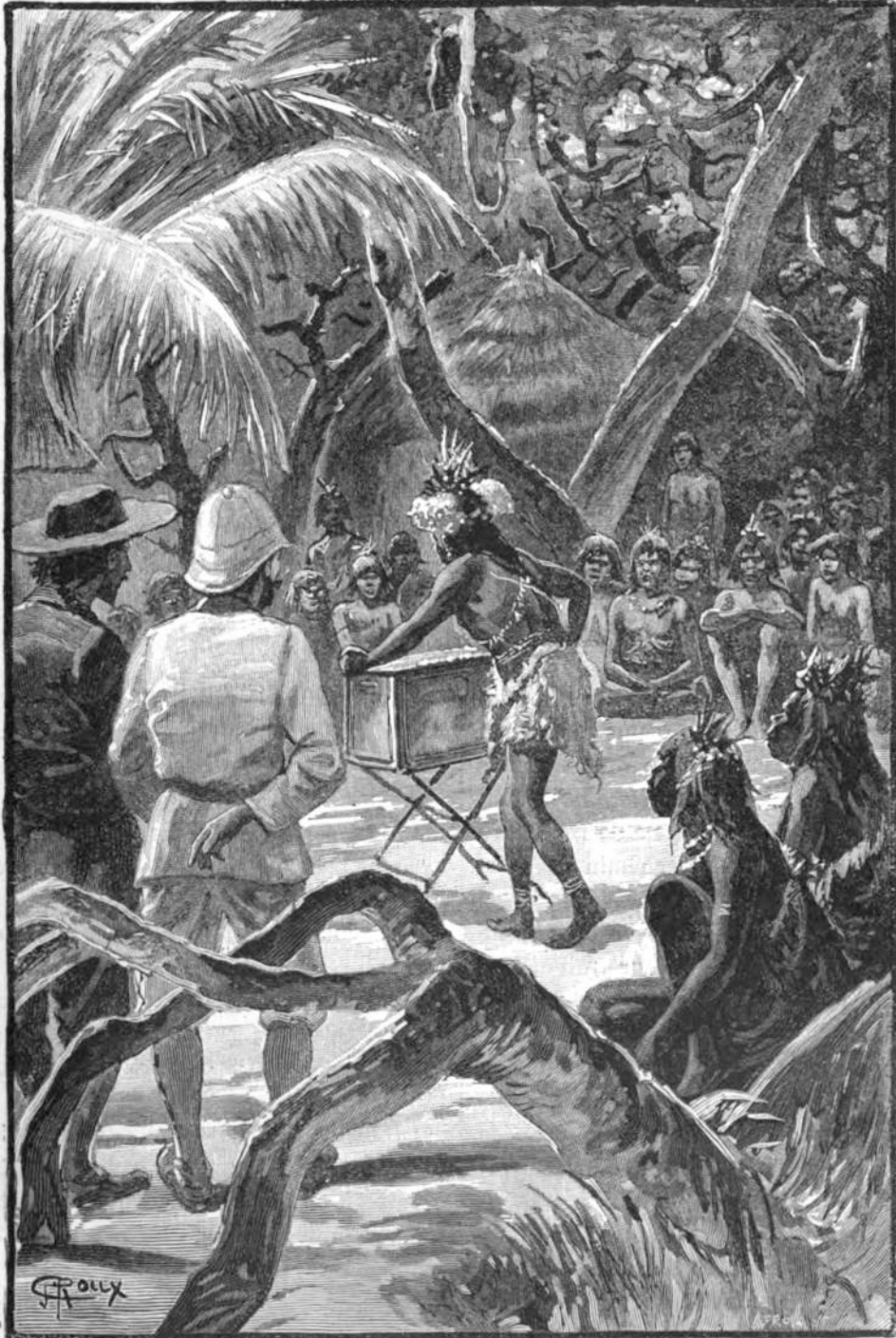
— Il faut voir cela », dit Agrippa.

Sans se presser, il se leva, pour se rendre de son pas pesant à la tranchée. Là il prit la lunette, l'appuya sur l'épaule de terre et longuement regarda.

ANDRÉ LAURIE

(La suite prochainement.)

# LA GRANDE FORÊT



LE WAGDDI MANŒUVRAIT TOUJOURS SA BOITE A MUSIQUE. (Page 326.)

# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XVI

Sa Majesté Mselo-Tala-Tala.

Cette journée — ou plutôt cet après-midi du 15 avril — allait amener une dérogation aux habitudes si calmes des Wagddis. Depuis trois semaines, aucune occasion ne s'était offerte aux prisonniers de Ngala de reprendre à travers la grande forêt le chemin de l'Oubanghi. Surveillés de près, enfermés dans les limites infranchissables de ce village, ils ne pouvaient s'enfuir. Certes, il leur avait été loisible — et plus particulièrement à John Cort — d'étudier les mœurs de ces types placés entre l'anthropoïde le plus perfectionné et l'homme, d'observer par quels instincts ils tenaient à l'animalité, par quelle dose de raison ils se rapprochaient de la race humaine. C'était là tout un trésor de remarques à verser dans la discussion des théories darwiniennes. Mais, pour en faire bénéficier le monde savant, encore fallait-il regagner les routes du Congo français et rentrer à Libreville...

Le temps était magnifique. Un puissant soleil inondait de chaleur et de clarté les cimes qui ombrageaient le village aérien. Après avoir

presque atteint le zénith à l'heure de sa culmination, l'obliquité de ses rayons, bien qu'il fût trois heures passées, n'en diminuait pas l'ardeur.

Les rapports de John Cort et de Max Huber avec les Li-Maï avaient été fréquents. Pas un jour ne s'était écoulé sans que cette famille ne fût venue dans leur case ou qu'ils ne se fussent rendus dans la leur. Un véritable échange de visites! Il n'y manquait que les cartes! Quant au petit, qui ne quittait guère Llanga, il s'était pris d'une vive affection pour le jeune indigène.

Par malheur, il y avait toujours impossibilité de comprendre la langue wagddienne, réduite à un petit nombre de mots qui suffisaient au petit nombre d'idées de ces primitifs. Si John Cort avait pu retenir la signification de quelques-uns, cela ne lui permettait guère de converser avec les habitants de Ngala. Ce qui le surprenait toujours, c'était que diverses locutions indigènes figuraient dans le vocabulaire wagddien — une douzaine peut-être. Cela n'indiquait-il pas que les Wagddis



avaient eu des rapports avec les tribus de l'Oubanghi — ne fût-ce qu'avec un Congolais qui ne serait jamais revenu au Congo?... Hypothèse assez plausible, on en conviendra. Et puis, quelques mots d'origine allemande s'échappaient parfois des lèvres de Lo-Maï, toujours si incorrectement prononcés qu'on avait peine à les reconnaître.

Or, c'était là un point que John Cort tenait pour absolument inexplicable. En effet, à supposer que les indigènes et les Wagddis se fussent rencontrés déjà, était-il admissible que ces derniers eussent eu des relations avec les Allemands du Cameroun?... Dans ce cas, l'Américain et le Français n'auraient pas eu les prémices de cette découverte. Bien que John Cort parlât assez couramment la langue allemande, il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir, puisque Lo-Maï n'en connaissait que deux ou trois mots.

Entre autres locutions empruntées aux indigènes, celle de Mselo-Tala-Tala, qui s'appliquait au souverain de cette tribu, était la plus souvent employée. On sait quel désir d'être reçus par cette Majesté invisible éprouvaient les deux amis. Il est vrai, toutes les fois qu'ils prononçaient ces trois mots, Lo-Maï baissait la tête en marque de profond respect. En outre, lorsque leur promenade les amenait devant la case royale, s'ils manifestaient l'intention d'y pénétrer, Lo-Maï les arrêtait brusquement, les poussait de côté, les entraînait à droite ou à gauche. Il leur faisait comprendre à sa manière que nul n'avait le droit de franchir le seuil de la demeure sacrée.

Or, il arriva que, dans cet après-midi, un peu avant trois heures, le ngoro, la ngora et le petit vinrent trouver Khamis et ses compagnons.

Et, tout d'abord, il y eut à remarquer que la famille s'était parée de ses plus beaux vêtements — le père, coiffé d'un couvre-chef à plumes, drapé dans son manteau d'écorce, — la mère, enjuponnée de cette étoffe d'agoulie de fabrication wagddienne, quelques feuilles vertes dans les cheveux, au cou un chapelet de verroteries et de menues ferrailles, — l'enfant, un léger pagne ceint à sa taille —

« ses habits du dimanche », dit Max Huber.

Et, en les voyant si « endimanchés », tous trois :

« Qu'est-ce que cela signifie?... s'écria-t-il. Ont-ils eu la pensée de nous faire une visite officielle?...

— C'est sans doute jour de fête, répondit John Cort. S'agit-il donc de fêter un Dieu quelconque?... Ce serait le point intéressant qui résoudrait la question de religiosité... »

Avant qu'il eût achevé sa phrase, ces mots de Lo-Maï venaient comme une réponse :

« Mselo-Tala-Tala... »

— Le père aux lunettes ! » traduisit Max Huber.

Et il sortit de la case avec l'idée que le roi des Wagddis passait en ce moment.

Complète désillusion, Max Huber n'entrevit pas même l'ombre de Sa Majesté ! Toutefois, il fallait bien constater que Ngala était en mouvement. De toutes parts affluait une foule aussi joyeuse, aussi parée que la famille Maï. Grand concours de populaire, les uns suivant processionnellement les rues vers l'extrémité ouest du village, ceux-ci se tenant par la main comme des paysans en goguette, ceux-là cabriolant comme des singes d'un arbre à l'autre.

« Il y a quelque chose de nouveau... déclara John Cort, en s'arrêtant sur le seuil de la case.

— On va voir », répliqua Max Huber.

Et, revenant à Lo-Maï :

« Mselo-Tala-Tala?... répéta-t-il.

— Mselo-Tala-Tala ! » répondit Lo-Maï en croisant ses bras, tandis qu'il inclinait la tête.

John Cort et Max Huber furent conduits à penser que la population wagddienne allait saluer son souverain, lequel ne tarderait pas à apparaître dans toute sa gloire.

Eux, John Cort, Max Huber, n'avaient pas d'habits de cérémonie à mettre. Ils en étaient réduits à leur unique costume de chasse, bien usé, bien sali, à leur linge qu'ils tenaient aussi propre que possible. Par conséquent, aucune toilette à faire en l'honneur de Sa Majesté, et, comme la famille Maï sortait de la case, ils la suivirent avec Llanga.

Quant à Khamis, peu soucieux de se mêler à tout ce monde inférieur, il « resta seul à la maison ». Il s'occupa de ranger les ustensiles, de veiller à la préparation du repas, de nettoyer les armes à feu. Ne convenait-il pas d'être prêt à toute éventualité, et l'heure approchait peut-être où il serait nécessaire d'en faire usage.

John Cort et Max Huber se laissèrent donc guider par Lo-Maï à travers le village plein d'animation. Il n'existait pas de rues, au vrai sens de ce mot. Les paillottes, distribuées à la fantaisie de chacun, se conformaient à la disposition des arbres ou plutôt des cimes qui les abritaient.

La foule était assez compacte. Au moins, un millier de Wagddis se dirigeaient vers la partie de Ngala à l'extrémité de laquelle s'élevait la case royale.

« Il est impossible de ressembler davantage à une foule humaine ! remarqua John Cort. Mêmes mouvements, même manière de témoigner sa satisfaction par les gestes, par les cris.

— Et par les grimaces, ajouta Max Huber, et c'est ce qui rattache ces primitifs aux quadrumanes ! »

En effet, les Wagddis, d'ordinaire sérieux, réservés, peu communicatifs, ne s'étaient jamais montrés si expansifs ni si grimaçants. Et toujours cette inexplicable indifférence envers les étrangers, auxquels ils ne semblaient prêter aucune attention — attention qui eût été gênante et obsédante chez les Danka, les Monbottous et autres peuplades africaines. Cela n'était pas très « humain » !

Après une longue promenade, Max Huber et John Cort arrivèrent sur la place principale de Ngala que bornaient les ramures des derniers arbres du côté de l'ouest, et dont les branches verdoyantes retombaient autour du palais royal.

En avant étaient rangés les guerriers, toutes armes dehors, vêtus de peaux d'antilope rattachées par de fines lianes, le chef coiffé de têtes de steinbocks dont les cornes leur donnaient l'apparence d'un troupeau. Quant au « colonel » Raggi, casqué d'une tête de buffle, l'arc sur l'épaule, la hachette à la ceinture, l'épieu à la

main, il paradait devant l'armée wagddienne.

« Probablement, dit John Cort, le souverain s'apprête à passer la revue de ses troupes...

— Et, s'il ne vient pas, repartit Marc Huber, c'est qu'il ne se laisse jamais voir à ses fidèles sujets !... On ne se figure pas ce que l'invisibilité donne de prestige à un monarque, et peut-être celui-ci... »

S'adressant à Lo-Maï, dont il se fit comprendre par un geste :

« Mselo Tala-Tala doit-il sortir ?... »

Signe affirmatif de Lo-Maï, qui sembla dire :

« Plus tard... plus tard... »

— Peu importe, répliqua Max Huber, pourvu qu'il nous soit permis de contempler enfin sa face auguste...

— Et en attendant, répondit John Cort, ne perdons rien de ce spectacle. »

Voici ce que tous deux furent à même d'observer de plus curieux :

Le centre de la place, entièrement dégagé d'arbres, restait libre sur un espace d'un demi-hectare. La foule l'emplissait dans le but, sans doute, de prendre part à la fête jusqu'au moment où le souverain paraîtrait sur le seuil de son palais. Se prosternerait-elle devant lui à ce moment ?... Se confondrait-elle en adorations ?...

« Après tout, fit remarquer John Cort, il n'y aurait pas à tenir compte de ces adorations au point de vue de la religiosité, car, en somme, elles ne s'adresseraient qu'à un homme...

— A moins, répliqua Max Huber, que cet homme soit en bois, ou en pierre... Si ce potentat n'est qu'une idole du genre de celles que révèrent les naturels de la Polynésie...

— Dans ce cas, mon cher Max, il ne manquerait plus rien aux habitants de Ngala de ce qui achève de compléter l'être humain... Ils auraient le droit d'être classés parmi les hommes tout autant que ces naturels dont vous parlez...

— En admettant que ceux-ci méritent de l'être !... répondit Max Huber, d'un ton assez peu flatteur pour la race polynésienne.

— Certes, ils le sont, Max, puisqu'ils croient à l'existence d'une divinité quelconque, et jamais il n'est venu ni ne viendra à personne l'idée de les classer parmi les animaux,



fût-ce même ceux qui occupent le premier rang dans l'animalité! »

Grâce à la famille Lo-Maï, Max Huber, John Cort et Llanga purent se placer de manière à tout voir.

Lorsque la foule eut laissé libre le centre de la place, les jeunes Wagddis des deux sexes se mirent en danse, tandis que les plus âgés commençaient à boire, comme les héros d'une kermesse hollandaise.

Ce que ces sylvestres absorbaient, c'étaient des boissons fermentées et pimentées tirées des gousses du tamarin. Et elles devaient être extrêmement alcooliques, car les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer et les jambes à tituber d'une façon inquiétante.

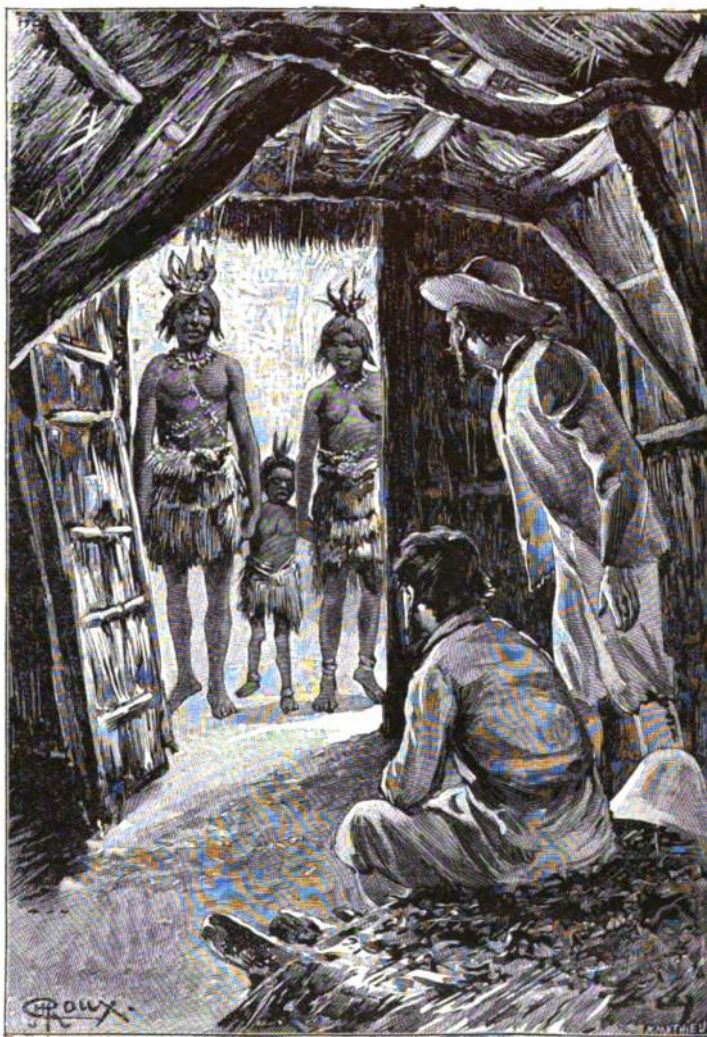
Ces danses ne rappelaient en rien les nobles figures du passe-pied ou du menuet, sans aller cependant jusqu'au paroxysme des déhanchements et des grands écarts en honneur dans les bals-musettes des banlieues parisiennes. Au total, il se faisait plus de grimaces que de contorsions, et aussi plus de culbutes. En un mot, dans ces attitudes chorégraphiques, on retrouvait moins l'homme que le singe. Et, qu'on l'entende bien, non point le singe éduqué pour les exhibitions de la foire, non... le singe livré à ses instincts naturels.

En outre, les danses ne s'exécutaient pas avec accompagnement de clameurs publiques. C'était au son d'instruments des plus rudimentaires,alebasses tendues d'une peau sonore et frappées à coups redoublés, tiges creuses, taillées en sifflets, dans lesquelles une douzaine de vigoureux exécutants soufflaient à se crever les poumons. Jamais charivari plus assourdissant ne déchira des oreilles de blancs!

« Ils ne paraissent pas avoir le sentiment de la mesure... remarqua John Cort.

— Pas plus que celui de la tonalité, répondit Max Huber.

— En somme, ils sont sensibles à la musique, mon cher Max...



— Les animaux le sont aussi, mon cher John — quelques-uns, du moins. A mon avis, la musique est un art inférieur qui s'adresse à un sens inférieur. Au contraire, qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, de littérature, aucun animal n'en subit le charme, et on n'a jamais vu même les plus intelligents se montrer émus devant un tableau ou à l'audition d'une tirade de poète!

Quoi qu'il en soit, les Wagddis se rapprochaient de l'homme, non seulement parce



qu'ils ressentaient les effets de la musique, mais parce qu'ils mettaient eux-mêmes cet art en pratique.

Deux heures se passèrent ainsi, à l'extrême impatience de Max Huber. Ce qui l'enrageait, c'est que Sa Majesté Mselo-Tala-Tala ne daignait pas se déranger pour recevoir l'hommage de ses sujets.

Cependant la fête continuait avec redoublement de cris et de danses. Les boissons provoquaient aux violences de l'ivresse, et c'était à se demander quelles scènes de désordre menaçaient de s'ensuivre, lorsque soudain, le tumulte prit fin.

Chacun se calma, s'accroupit, s'immobilisa. Un silence absolu succéda aux bruyantes démonstrations, au fracas assourdissant des tams-tams, au sifflet suraigu des flûtes.

A ce moment, la porte de la demeure royale s'ouvrit, et les guerriers formèrent la haie de chaque côté.

« Enfin ! dit Max Huber, nous allons donc le voir, ce souverain de sylvestres ! »

Ce ne fut point Sa Majesté qui sortit de la case. Une sorte de meuble, recouvert d'un tapis de feuillage, fut apporté au milieu de la place. Et quelle fut la bien naturelle surprise des deux amis, lorsqu'ils reconnurent dans ce meuble un vulgaire orgue de Barbarie !... Très probablement, cet instrument sacré ne figurait que dans les grandes cérémonies de Ngala, et les Wagddis en écoutaient sans doute les airs plus ou moins variés avec un ravissement de dilettanti !

« Mais c'est l'orgue du docteur Johausen... dit John Cort.

— Ce ne peut être que cette mécanique antédiluvienne, répliqua Max Huber. Et à présent je m'explique comment, dans la nuit de notre arrivée sous le village de Ngala, j'ai eu la vague impression d'entendre l'impitoyable valse du *Freyschütz* au-dessus de ma tête !

— Et vous ne nous avez rien dit de cela, Max ?...

— J'ai cru que j'avais rêvé, John.

— Quant à cet orgue, ajouta John Cort, ce sont certainement les Wagddis qui l'ont rapporté de la case du docteur...

— Et après avoir mis à mal ce pauvre homme ! » ajouta Max Huber.

Un superbe Wagddi — ce devait être le chef d'orchestre de l'endroit — vint se poser devant l'instrument et commença à tourner la manivelle.

Aussitôt la valse en question, à laquelle manquaient bien quelques notes, de se dévier, au très réel plaisir de l'assistance.

C'était un concert qui succédait aux exercices chorégraphiques. Les auditeurs l'écoutèrent en hochant la tête — à contre-mesure, il est vrai. — De fait, il ne semblait pas qu'ils subissent cette impression giratoire qu'une valse communique aux civilisés de l'ancien et du nouveau monde.

Et, gravement, comme pénétré de l'importance de ses fonctions, le Wagddi manœuvrait toujours sa boîte à musique.

Mais, à Ngala, savait-on que l'orgue renfermât d'autres airs ?... C'est ce que se demandait John Cort. En effet, le hasard n'aurait pu faire découvrir à ces primitifs par quel procédé, en poussant un bouton, on remplaçait le motif de Weber par un autre.

Quoi qu'il en soit, après une demi-heure consacrée à la valse du *Freyschütz*, voici que l'exécutant poussa un ressort latéral, ainsi que l'eût fait un joueur des rues de l'instrument suspendu à sa bretelle.

« Ah ! par exemple... c'est trop fort, cela !... » s'écria Max Huber.

Trop fort, en vérité, à moins que quelqu'un n'eût appris à ces sylvestres le secret du mécanisme, et comment on pouvait tirer de ce meuble barbaresque toutes les mélodies renfermées dans son sein !...

Puis la manivelle se remit aussitôt en mouvement.

Et alors à l'air allemand succéda un air français, l'un des plus populaires, la plaintive chanson de la *Grâce de Dieu*.

On connaît ce « chef-d'œuvre » de Loïsa Puget. On sait que le couplet se déroule en *la* mineur pendant seize mesures, et que le refrain reprend en *la* majeur, suivant toutes les traditions de l'art à cette époque.

« Ah ! le malheureux !... Ah ! le misérable !... »

hurle Max Huber, dont les exclamations intempestives provoquèrent les murmures très significatifs de l'assistance.

— Quel misérable?... demanda John Cort. Celui qui joue de l'orgue?...

— Non! celui qui l'a fabriqué!... Pour économiser les notes, il n'a fourré dans sa boîte ni les *ut* ni les *sol* dièzes!... Et ce refrain qui devrait être joué en *la* majeur :

Va, mon enfant, adieu,  
A la grâce de Dieu...

voilà qu'on le joue en *ut* majeur!

— Ça... c'est un crime!... déclara en riant John Cort.

— Et ces barbares qui ne s'en aperçoivent point, et qui ne bondissent pas comme devrait bondir tout être doué d'une oreille humaine!... »

Non! cette abomination, les Wagddis n'en ressentaient pas toute l'horreur!... Ils acceptaient cette criminelle substitution d'un ton à l'autre!... S'ils n'applaudissaient pas, bien qu'ils eussent d'énormes mains de claqueurs, toute leur attitude n'en décelait pas moins une profonde extase!

« Rien que cela, dit Max Huber, mérite qu'on les ramène au rang des bêtes! »

Il y eut lieu de croire que cet orgue ne contenait pas d'autres motifs que la valse allemande et la chanson française. Invariablement elles se remplacèrent une demi-heure durant. Les autres airs étaient vraisemblablement détraqués. Par bonheur, l'instrument, possédant les notes voulues en ce qui concernait la valse, ne donnait pas à Max Huber les nausées que lui avait fait éprouver le couplet de la romance.

Lorsque ce concert fut achevé, les danses reprurent de plus belle, les boissons coulèrent plus abondantes que jamais à travers les gosiers wagddiens. Le soleil venait de s'abaisser derrière les cimes du couchant, et quelques torches s'allumaient entre les ramures, de manière à illuminer la place que le court crépuscule allait bientôt plonger dans l'ombre.

Max Huber et John Cort en avaient assez, et ils songeaient à regagner leur case, lorsque Lo-Maï prononça ce nom :

« Mselo-Tala-Tala ».

Était-ce vrai?... Sa Majesté allait-elle venir recevoir les adorations de son peuple!... Daignait-elle enfin sortir de sa divine invisibilité?...

John Cort et Max Huber se gardèrent bien de partir.

En effet, un mouvement se faisait du côté de la case royale, auquel répondit une sourde rumeur de l'assistance. La porte s'ouvrit, une escorte des guerriers se forma, et le chef Raggi prit la tête du cortège.

Presque aussitôt apparut un trône — un vieux divan, drapé d'étoffes et de feuillage — soutenu par quatre porteurs, et sur lequel se pavanait Sa Majesté.

C'était un personnage d'une soixantaine d'années, couronné de verdure, la chevelure et la barbe blanches, d'une corpulence considérable, et dont le poids devait peser aux robustes épaules de ses serviteurs.

Le cortège se mit en marche, de manière à faire le tour de la place. La foule se courbait jusqu'à terre, silencieuse, comme hypnotisée par l'auguste présence de Mselo-Tala-Tala.

Le souverain semblait fort indifférent, d'ailleurs, aux hommages qu'il recevait, qui lui étaient dus, dont il avait probablement l'habitude. A peine s'il daignait remuer la tête en signe de satisfaction. Pas un geste, si ce n'est à deux ou trois reprises pour se gratter le nez — un long nez que surmontaient de grosses lunettes — ce qui justifiait son surnom de Père Miroir.

Les deux amis le regardèrent avec une extrême attention, lorsqu'il passa devant eux.

« Mais... c'est un homme!... affirma John Cort.

— Un homme?... répliqua Max Huber.

— Oui... un homme... et... qui plus est... un blanc!...

— Un blanc?... »

Oui, à n'en pas douter, ce qu'on promenait là sur sa *sedia gestatoria*, c'était un être différent de ces Wagddis sur lesquels il régnait, et non point un indigène des tribus du haut Oubanghi... Impossible de s'y tromper, c'était un blanc, un représentant qualifié de la race humaine!...

« Et notre présence ne produit aucun effet sur lui, dit Max Huber, et il ne semble même pas nous apercevoir!... Que diable! nous ne ressemblons pourtant pas à ces demi-singes de Ngala, et, pour avoir vécu parmi eux depuis trois semaines, nous n'avons pas encore perdu, j'imagine, figure d'hommes!... »

Et il fut sur le point de crier :

« Hé!... monsieur... là-bas... faites-nous donc l'honneur de regarder... »

A cet instant, John Cort lui saisit le bras et, d'une voix qui dénotait le comble de la surprise :

« Je le reconnais... dit-il.

— Vous le reconnaissez?... »

— Oui!... C'est le docteur Johausen! »

## XVII

### En quel état le docteur Johausen!

John Cort avait autrefois rencontré le docteur Johausen à Libreville. Il ne pouvait faire erreur : c'était bien ledit docteur qui régnait sur cette peuplade wagddienne!

Son histoire, rien de plus aisé que d'en résumer le début en quelques lignes, et même de la reconstituer tout entière. Les faits s'enchaînaient sans solution sur cette route qui allait de la cage forestière au village de Ngala.

Trois ans avant, cet Allemand, désireux de reprendre la tentative peu sérieuse et, dans tous les cas, avortée du professeur Garner, quitta Malinba avec une escorte de noirs, emportant un matériel, des munitions et des vivres pour un assez long temps. Ce qu'il voulait faire dans l'est du Cameroun, on ne l'ignorait pas. Il avait formé l'in vraisemblable projet de s'établir au milieu des singes afin d'étudier leur langage. Mais de quel côté il comptait se diriger, il ne l'avait confié à personne, étant très original, très maniaque et, pour employer un mot dont les Français se servent fréquemment, à demi toqué.

Les découvertes de Khamis et de ses compagnons, pendant leur voyage de retour, prouvaient indubitablement que le docteur avait atteint dans la forêt l'endroit où coulait le rio baptisé de son nom par Max Huber. Après avoir renvoyé son escorte, il avait construit un radeau et s'y était embarqué avec un indigène demeuré à son service. Puis, tous deux descendirent la rivière jusqu'au marécage, à l'extrémité duquel fut établie la cabane treillagée sous le couvert des arbres de la rive droite.

Là s'arrêtaient les données certaines relatives aux aventures du docteur Johausen. Quant à ce qui avait suivi, les hypothèses se changeaient maintenant en certitudes.

On se souvient que, en fouillant la cage, vide alors, Khamis avait mis la main sur une petite boîte de cuivre qui renfermait un carnet de notes.

Or, ces notes se réduisaient à quelques lignes tracées au crayon, à diverses dates, depuis celle du 29 juillet 1894 jusqu'à celle du 24 août de la même année.

Il était donc démontré que le docteur avait débarqué le 29 juillet, achevé son installation le 13 août et habité sa cage jusqu'au 25 du même mois, soit, au total, treize jours pleins.

Pourquoi l'avait-il abandonnée?... Était-ce de son propre gré?... Évidemment, non. Que les Wagddis s'avancassent parfois jusqu'aux rives du rio, Khamis, John Cort et Max Huber savaient à quoi s'en tenir à cet égard. Ces feux qui illuminaient la lisière de la forêt, à l'arrivée de la caravane, n'étaient-ce pas eux qui les promenaient d'arbre en arbre?... De là cette conclusion que ces primitifs découvrirent la cabane du professeur, qu'ils s'emparèrent de sa personne et de son matériel, que le tout fut transporté au village aérien.

Quant au serviteur indigène, il s'était enfui sans doute à travers la forêt. S'il eût été conduit à Ngala, John Cort, Max Huber, Khamis l'eussent déjà rencontré, lui qui n'était pas roi et qui n'habitait point la case royale. D'ailleurs, il aurait assurément figuré dans la



cérémonie de ce jour auprès de son maître en qualité de dignitaire, et pourquoi pas de premier ministre ?...

Ainsi les Wagddis n'avaient pas traité le docteur Johausen plus mal que Khamis et ses compagnons. Très probablement frappés de sa supériorité intellectuelle, ils en avaient fait leur souverain, — ce qui eût pu arriver à John Cort ou à Max Huber, si la place n'eût été prise. — Donc, depuis trois ans, le docteur Johausen, le Père Miroir — c'est lui qui avait dû apprendre cette locution à ses sujets — occupait le trône wagddien sous le nom de Mselo-Tala-Tala.

Cela expliquait nombre de choses jusqu'alors assez inexplicables — comment plusieurs mots de la langue congolaise figuraient dans le langage de ces primitifs et aussi quelques mots de la langue allemande, comment le maniement de l'orgue de Barbarie leur était familier, comment ils connaissaient la fabrication de certains ustensiles, comment un certain progrès s'était peut-être étendu aux mœurs de ces êtres placés au premier degré de l'échelle humaine.

Voilà ce que se dirent les deux amis lorsqu'ils eurent quitté la fête et réintégré leur case.

Aussitôt Khamis fut mis au courant.

« Ce que je ne puis m'expliquer, ajouta Max Huber, c'est que le docteur Johausen ne se soit point inquiété de la présence d'étrangers dans sa capitale... Comment, il ne nous a pas fait comparaître devant lui, et il n'a pas même paru s'apercevoir, pendant la cérémonie, que nous ne ressemblions pas à ses sujets!... Oh! mais, pas du tout!...

— Je suis de votre avis, Max, répondit John Cort, et il m'est impossible de comprendre pourquoi Mselo-Tala-Tala ne nous a pas encore mandés à son palais.

— Peut-être ignore-t-il que les Wagddis ont fait des prisonniers dans cette partie de la forêt?... observa le foreloper.

— C'est possible, mais c'est au moins singulier, déclara John Cort. Il y a là quelque circonstance qui m'échappe et il faudra éclaircir...

— De quelle façon?... demanda Max Huber.

— En cherchant bien, nous y parviendrons!... » répondit John Cort.

De tout cela il résultait que le docteur Johausen, venu dans la forêt de l'Oubanghi afin de vivre parmi les singes, était entre les mains d'une peuplade supérieure à l'anthropoïde, et dont on ne soupçonnait pas l'existence. Il n'avait pas eu la peine de leur apprendre à parler, puisqu'ils parlaient; il s'était borné à leur enseigner quelques mots de la langue congolaise et de la langue allemande. Puis, en leur donnant ses soins comme docteur, sans doute, il avait dû acquérir une certaine popularité qui l'avait porté au trône!... Et, à vrai dire, John Cort n'avait-il pas déjà constaté que les habitants de Ngala jouissaient d'une santé excellente, qu'on n'y comptait pas un malade et, ainsi que cela a été dit, que pas un Wagddi n'était décédé depuis l'arrivée des étrangers à Ngala.

Ce qu'il y avait lieu d'admettre, en tout cas, c'est que, bien qu'il y eût un médecin dans ce village — un médecin dont on avait fait un roi — il ne semblait pas que la mortalité s'y fût accrue. Réflexion quelque peu irrévérencieuse pour la Faculté, et que Max Huber se permit d'émettre.

Et, maintenant, quel parti prendre?... La situation du docteur Johausen à Ngala ne devait-elle pas modifier la situation des prisonniers?... Ce souverain de race teutonne hésiterait-il à leur rendre la liberté, s'ils paraissaient devant lui et lui demandaient de les renvoyer au Congo?...

« Je ne puis le croire, dit Max Huber, et, maintenant, notre conduite est toute tracée... Il est bien possible que notre présence ait été cachée à ce docteur-roi... J'admets même, quoique ce soit assez invraisemblable, que pendant la cérémonie il ne nous ait pas remarqués au milieu de la foule... Eh bien, raison de plus pour pénétrer dans la case royale.

— Quand?... demanda John Cort.

— Dès ce soir, et, puisque c'est un souverain adoré de son peuple, son peuple lui obéira, et, lorsqu'il nous aura rendu la liberté,

on nous reconduira jusqu'à la frontière avec les honneurs dus aux semblables de Sa Majesté wagddienne.

— Et s'il refuse?...

— Pourquoi refuserait-il?...

— Sait-on, mon cher Max, répondit John en riant. Des raisons diplomatiques, par exemple...

— Eh bien, s'il refuse, je lui dirai qu'il

était tout au plus digne de régner sur les plus inférieurs des macaques et qu'il est au-dessous du dernier de ses sujets! »

En somme, débarrassée de ses agréments fantaisistes, la proposition valait la peine d'être prise en considération.

JULES VERNE.

(*La fin prochainement.*)

---

## ORGUEIL N'EST PAS AMOUR-PROPRE

---

Je crois que tout le monde aime le mois de mai, car, très près encore de l'hiver, il semble vouloir faire oublier les tristes jours passés, en apportant dans son manteau fleuri toutes sortes de douces promesses, et, en attendant leur réalisation, il nous comble de rayons brillants, d'air tiède et limpide, et de mille choses délicieuses appréciées de tous : l'enfant et le vieillard, le riche et le pauvre, participent à cette divine distribution. J'ai une raison toute particulière d'apprécier le quatrième jour de ce mois béni ; cette date commence pour moi une année nouvelle, et cette agréable journée m'a comblé, lorsque j'étais petit, d'une armée de jouets et d'une provision de friandises. Maintenant que je suis sorti de la période « polichinelle et sucre d'orge », mon anniversaire de naissance m'apporte généralement des livres souhaités ou des objets ambitionnés depuis longtemps.

Mais il faut, avant de continuer, que je vous donne, sur mon caractère, mes nombreux défauts et mes quelques qualités, un éclaircissement indispensable.

Des qualités, mon Dieu ! nous en avons tous ; la grande difficulté est qu'elles restent ce qu'elles sont, et que leur excès même n'entraîne pas un défaut, ces vilains traîtres profitant de la moindre occasion pour se glisser partout. Cela semble singulier ; rien n'est plus réel pourtant ; vous allez voir.

L'amour-propre est une qualité ; qui n'est de cet avis ? C'est grâce à ce louable sentiment

que nous aimons à être premiers en histoire, par exemple, et que nous travaillons ferme pour atteindre ce but.

Je ne sais si la chose vous est facile ; quant à moi, cela n'allait pas tout seul, oh ! non ; mon bon vouloir et ma folle imagination se livraient un combat acharné, cette dernière faisant miroiter une envolée de distractions tout à fait étrangères à la moindre étude sérieuse.

Ainsi, au beau milieu du règne de Louis IX, au récit de ce roi rendant la justice sous un chêne, la vagabonde m'emmenait au loin, et, à mon insu, un autre arbre, qui n'avait rien de commun avec celui du pieux monarque, me rappelait l'amusant déjeuner fait le dimanche précédent sous son épais ombrage.

Quel débat ne me fallait-il pas soutenir alors contre cette imagination... buissonnière !

Malheureusement, personne n'est parfait, surtout un garçon de quinze ans ; et, par une pente rapide, mais insaisissable, cet amour-propre devenait un sentiment très exagéré de ma supériorité, en un mot, une affreuse vanité.

On ne s'imagine pas à quel point ces deux sentiments sont frères : Abel et Caïn !

Et me voici amené à confesser la forme singulière que revêtait mon mauvais penchant.

Il me semblait « absurde » qu'un garçon de mon âge ne pût voler de ses ailes nouvelles, ni même aller au lycée sans être surveillé. Quoique bien gâté, je n'avais jamais rien ob-

tenu, ma mère surtout n'ayant pas voulu lever le fatal *veto*. Je partais le matin avec mon père, qui se rendait à ses affaires, et me voyais « cueilli » à l'arrivée du train par la voiture des petits, que je comparais non sans désespoir à une voiture cellulaire.

Patauger dans la boue, l'hiver ; être grillé par le soleil, l'été ; mais pouvoir circuler au milieu des voitures, seul, comme ces hommes affairés qui couraient de tous côtés ! Voilà ce que j'ambitionnais !

Quant à nos promenades du dimanche, qui étaient une de mes plus grandes distractions, elles se faisaient en voiture souvent, à cheval quelquefois, mais toujours en famille ; je n'étais guère à plaindre. Eh bien ! j'aurais cédé ma place, mille fois, pour courir librement comme ces enfants que nous croisions.

Être son maître, son seul arbitre ! Voilà qui représentait pour moi le comble du bonheur !

Or, certain dimanche de mai, je ne m'arrêtai pas à ces réflexions, pleines de philosophie, car cette mémorable journée devait donner entière satisfaction à mon orgueil (ne lisez pas amour-propre), en réalisant mon rêve le plus cher.

Un frère parmi vous me comprendra-t-il ? Avoir une bicyclette et sortir enfin seul ! Qu'elle était jolie ma légère machine ! avec ses fins rayons et ses pneus gonflés ! Plus heureux que la « Fortune » qui s'aventure à travers le monde sur une seule roue, un épais bandeau la rendant aveugle, je pourrais, comme elle, courir, et je comptais sur mes deux yeux bien ouverts pour admirer davantage les pays lointains que j'allais traverser.

Tout de suite je lui donnai un nom, approprié s'il en fut : « Désirée », ce qui me semblait devoir exprimer clairement ma longue attente. Et ce n'était pas tout ; comme chacun sait à quel point il est difficile au cavalier, monté sur cette rapide machine, de suivre le train « de tortue » que mène une voiture, serait-elle lancée au galop (c'est du moins ce que je disais), j'avais obtenu la permission de faire seul mes premiers exploits en pleine campagne ; car, jusqu'ici, il m'avait fallu me

contenter de la fastidieuse monotonie d'une piste. Inutile de dire mon bonheur !

Pourtant un certain trouble me prit en voyant, dans le tendre regard de ma mère, un peu de tristesse. Cette première sortie n'est-elle pas le début d'une existence nouvelle qui fera de l'enfant un homme que les circonstances éloigneront peut-être du cher nid familial ? Mais le jeune oiseau, qui, échappé du nid, saute de branche en branche, songe-t-il que l'hiver viendra ? Moi, j'étais pareil !

L'itinéraire fut arrêté et il me fallut promettre (encore la servitude !) de ne pas m'en écarter, promenade des plus agréables, du reste : la forêt, coupée par de très courtes plaines, et toujours une belle route, avec juste ce qu'il fallait de côtes à monter pour avoir le plaisir de redescendre ; au total une dizaine de kilomètres. Qu'est-ce en bicyclette !

Que le déjeuner me parut long ! Je n'y touchai guère à ce menu doublement soigné en mon honneur ! Puis il fallut attendre un peu ; et, quoique cette précaution hygiénique me contrariât fort, je chérissais encore plus ma chère maman pour ces preuves incessantes de tendresse, qui s'étendent sur l'enfance comme l'aile d'un ange gardien. Enfin ! la grille s'ouvre ! Est-ce donc la voiture familiale qui va sortir ? Non, mais bien un élégant « sportsman » en costume dégagé, qui s'élance à la conquête de la liberté.

Sur le perron, mes parents regardent mes exploits ; dans les yeux de maman il me semble bien voir quelque chose qui brille comme une larme ; mais je vais si vite ! peut-être me suis-je trompé ! Quant à Catherine et à Nicolas, qui m'ont vu naître et qui me considèrent comme un demi-dieu, c'est de l'extase !

Me voici dehors.

Non, jamais je n'oublierai le délicieux vertige que me causa le début de cette course folle. Je comprenais la joie de l'hirondelle qui va droit devant elle, avec, sans doute, l'impression exquise que je ressentais ; et (dans mon allégresse, j'étais indulgent) j'excusais presque l'orgueilleuse tentative d'Icare. Hum !



icare! en ce moment n'était-il pas un peu mon frère? Espérons une fin moins tragique!

Pourtant, quelque raison me revint et m'avertit que, d'un train pareil, mes 10 kilomètres seraient parcourus en un instant. La chaleur, d'ailleurs, devenait très forte; le mois de mai a souvent de ces journées dont la température rivalise avec celle de juillet; et, malgré le sentiment tout nouveau qui m'enivrait, je ne pouvais rester indifférent à tout ce qui m'environnait. J'ai su, très jeune, voir les merveilleuses beautés que la nature offre à tout moment, en toute saison, à ceux qui l'aiment, et ces spectacles sans rivaux ont toujours fait une grande impression sur mon imagination d'enfant. La forêt m'entourait de son ombre légère. Les jardins, déjà, sont tout feuillés que les essences forestières, plus tardives, ne répandent encore qu'une sorte de grand voile, léger comme une gaze délicate.

Le soleil, en caressant ces innombrables bourgeons, répandait une lumière adoucie. Sous les futaies splendides, une demi-ombre pleine de mystères me rappelait (ceci est méritoire, je pense) un souvenir historique, et me reportait à ces cérémonies mystiques, où les Druides, en vêtements blancs, coupaient, à l'aide de leurs faucilles d'or, le gui sacré. Ces prêtres ont-ils promené ici leurs longues théories? peut-être; mais les chênes séculaires ne protègent plus, contre les rayons ardents, qu'une armée gambadante de lapins, et, si les feuilles accumulées par les automnes frémissent sous le passage d'un être vivant, ce n'est plus aujourd'hui que le pas furtif d'un chevreuil qui vient troubler cette paisible solitude.

Il se dégageait de cet endroit un charme si puissant, un calme si profond, que je décidai de m'y reposer. Couché au pied d'un arbre, et Désirée doucement appuyée à un jeune hêtre voisin, en face de moi, je détaillai une fois de plus avec complaisance sa légère et svelte silhouette; je ne suis pas bien sûr que je ne lui parlai pas un peu, même! N'était-ce pas pour l'instant ma seule com-

pagne? et la joie partagée ne semble-t-elle pas meilleure?

Sur la route, des voitures passaient; des bicyclistes aussi se suivaient, s'arrêtant parfois pour consulter une carte, ou simplement pour causer.

Pour la première fois, depuis mon heureux départ, je m'avisai que la solitude, au fond, n'a rien de bien séduisant. J'étais mon maître, j'agissais à ma guise, mais je n'aurais pas été fâché, c'est certain, de faire part à quelqu'un, plus capable de les comprendre que Désirée, de mes riantes pensées... Riantes! étaient-elles si joyeuses, au fait, mes réflexions? J'étais seul au milieu des grands bois, et, tout à coup, je songeai à la responsabilité qui m'incombait; je m'aperçus alors combien la tendre prévoyance des parents, qui nous enveloppe sans que nous le comprenions bien, nous rend insouciant, et nous laisse pleinement jouir de l'heure présente... Voyons, voyons! ma très jeune indépendance commencerait-elle à me peser? Allons donc! c'est plutôt l'effet de la chaleur, vraiment lourde, qui m'engourdit. Vite, en selle! Une bonne course sur cette route unie qui se perd dans le vapoureux horizon, et semble faite à souhait pour un novice. Un kilomètre plus loin, environ, elle tourne brusquement à droite, et traverse, avant de rejoindre à nouveau la forêt, une petite plaine cultivée où les blés encore ras font l'effet d'un moelleux tapis d'Aubusson s'étendant au loin.

Là une vilaine surprise m'attendait: le ciel, si pur tout à l'heure, avait revêtu, du côté de l'ouest, une teinte noire; le soleil commençait à pâlir visiblement, répandant sur toute la campagne une lumière blafarde, qui ne m'était que trop connue; pas le moindre souffle n'agitait les grands poiriers fleuris dont l'immense bouquet se détachait tout blanc sur le fond tragique de l'horizon; leurs fleurs épanouies communiquaient à l'air brûlant un violent parfum d'amande. Ayant toujours habité la campagne, je suis accoutumé à tous les phénomènes naturels; je n'ai donc pas une crainte exagérée de l'orage; pourtant la prudence me disait qu'il ne ferait pas bon

courir la forêt dans quelques instants. Que de fois, au cours de nos promenades, pareille aventure ne nous avait-elle pas assaillis ; mais, quelle différence alors ! protégé par l'expérience des miens, cela m'était presque un plaisir que ces grosses ondées qui, brûlantes, tombaient en larges gouttes, et, s'amassant (l'union fait la force), se donnaient des airs de cascades des Alpes, en roulant de nos parapluies sur les coussins. On pressait un peu l'allure des chevaux ; et c'étaient des rires sans fin à chaque nouveau ruisseau qui, détourné de nos légers abris, se précipitait dans mon cou. Si la chose devenait plus sérieuse, la première ferme rencontrée nous servait d'asile. Alors, tandis que l'averse tombait, que le tonnerre et le vent faisaient rage, j'allais visiter l'étable, les écuries bien tenues, causant avec le garçon préposé au soin des bêtes, m'intéressant à cette bonne vie rustique et laborieuse, si différente de celle du travail des villes. Puis, l'ondée passée, nous repartions ; la campagne rafraîchie par la pluie bienfaisante embaumait ; les oiseaux, rendus silencieux pendant l'orage, reprenaient leurs chants ; la vie revenait plus intense que jamais.

Aujourd'hui il ne fallait songer à rien de tout cela. Je savais que je ne quitterais cette petite plaine que pour rentrer dans la forêt, où nulle habitation ne se rencontrait ; de plus, je ne pouvais attendre, songeant à l'affreuse inquiétude de ma mère, et au tourment de mon père, qui, la chose était probable, devaient se reprocher d'avoir autorisé pareille escapade. Aussi, loin de m'arrêter, mon allure augmentait sans cesse. Hélas ! dépasser l'orage, même à bicyclette ! quelle folie ! Déjà un roulement continu grondait au loin ; je filais. Où était le délicieux vertige ressenti au départ ! Une douloureuse oppression le remplaçait ; jamais l'orage ne m'avait paru si écrasant !

Jusqu'ici j'avais beaucoup plus de... peur que de mal. Hélas ! oui. Je dois l'avouer, je m'apercevais à mes dépens qu'il faut, avant de se lancer seul dans la vie, une expérience que je n'avais pas, et qui donne le

sang-froid nécessaire pour faire face aux événements futiles ou graves. Encore cela n'était-il que le premier acte ; le second devait être plus mouvementé. Au moment où, quittant la plaine et me retrouvant en forêt, je m'élançais sur une pente assez rapide, à une allure vertigineuse, une rafale vint brutalement m'avertir qu'un pauvre gamin ne tient pas tête à l'orage, et que la rapidité de la course ne peut se soutenir contre un adversaire tel que le vent, qui ployait non seulement les arbustes frêles comme ma modeste personne, mais aussi les grands arbres qui s'élevaient au-dessus.

Je continuais, haletant, affolé, ne songeant à rien autre qu'à courir plus vite ; j'avais un poids sur la poitrine ; j'avais malgré tout. Mais cela ne pouvait durer. Qu'arriva-t-il ? Une pierre devant moi ? Un mouvement nerveux sur mon guidon ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'avant même de m'en apercevoir, je roulais dans un fossé, peu profond heureusement, en compagnie (triste société, hélas !) de la pauvre Désirée. Je n'y restai pas longtemps, dans ce fossé ; inutile de le dire. Mon premier soin fut de constater comment ma bicyclette avait supporté cette chute inattendue : rien ; pas un de ses fins rayons de faussé ; la trompe d'avertissement, non plus, n'était pas avariée, sa voix résonnait aussi claire. J'avais du bonheur de ce côté. Le cavalier, hélas ! n'en était pas quitte à si bon marché ; je n'avais aucun mal pourtant, l'accident ayant porté uniquement sur l'enveloppe... « artificielle » de ma personne. Chaque chose a un bon côté, c'est de toute évidence ; le fond du fossé, tapissé par une épaisse couche de boue, avait amorti ma dégringolade ; en revanche, mon joli costume neuf, si frais le matin... dame ! Comment vous y seriez-vous pris pour rouler dans un pareil cloaque sans emprunter à ce fond moelleux un... vernis supplémentaire ?

En ce moment, la pluie, redoublant d'intensité, se mit à m'envelopper comme d'un rideau liquide ; impossible, cette fois, d'avancer. Alors, assis sur le rebord du malencontreux précipice, je n'ose l'avouer (encore

mon orgueil !), je me pris à pleurer comme un tout petit enfant, avec une conviction !

La position n'était pas bonne ; c'était mon excuse, et puis j'étais si seul !

Depuis combien de temps coulait de mes yeux ce fleuve mélancolique ? pas longtemps sans doute. Tout à coup, un roulement bien connu se mêla au grondement du tonnerre : quelle mélodie ! J'écoutai davantage ; non, je ne me trompais pas, et bientôt, au détour de la route, m'apparut la jolie tête de notre jument Keldie. Il ne me fallut pas longtemps pour être sur pied et sécher toute trace de mon récent émoi. Ma pauvre maman elle-même, ne redoutant ni la pluie ni l'orage, bravant tout pour retrouver plus tôt son mauvais garnement de fils, était là. Il y eut, de la part des arrivants, un moment de stupeur. Était-ce bien le pimpant garçon, si élégant le matin, que ce pitoyable gamin, plus semblable à un ramoneur, qui restait là honteusement ? Mais l'heure n'était pas à la contemplation de cette bizarre métamorphose, à laquelle pour l'instant je ne songeais guère.

Jacques avait arrimé (c'est un ancien marin qui n'a jamais pu se défaire de son langage imagé) solidement Désirée sur le siège ; quant à moi, plus agile qu'un jeune singe, j'avais déjà grimpé près de maman, me pelotonnant près d'elle, au risque de lui faire amplement partager l'émail qui me recouvrait. Que lui importait ! puisque sous cette vilaine enveloppe elle retrouvait son fils, presque son bébé, qui, lorsqu'il était tout petit, la tête appuyée contre elle, se réchauffait et se consolait à son tendre regard. Le retour ne fut pas long, malgré la pluie serrée, et le vent, qui prétendait faire le plus de bruit, sans y arriver, le tonnerre formant toujours la basse.

Enfin, voici la maison, et, devant la porte, la bonne Kate qui, dehors malgré sa peur de l'orage, sourit quand même en apercevant

l'enfant prodigue à peu près intact. Peut-être n'était-ce pas précisément la rentrée que j'aurais ambitionnée ; pourtant, l'idée de retrouver la douce sécurité et... mon confortable vêtement ordinaire, mettait sur mon pauvre orgueil blessé un baume délicieux.

Voilà de quelle façon j'opérai mes premiers pas dans l'indépendance.

De longtemps je ne recommençai une telle escapade, ma docile Désirée s'accommodant très bien, malgré tout, de l'allure paisible des chevaux. Depuis, je suis sorti seul souvent ; je me demande quel étrange attrait pouvait alors avoir pour moi cette perspective de promenade solitaire. Sans doute le prestige de l'éternel « fruit défendu ».

Pourquoi ces souvenirs, qui remontent déjà loin, se sont-ils présentés à ma mémoire aussi précis que si cette aventure datait d'hier ? C'est qu'hier encore je l'ai revue, la chère maison, quittée depuis longtemps. Sur le perron, garni du beau jasmin dont le parfum ne m'avait jamais paru plus suave, mon père m'attendait, très attendri, bien qu'il ne voulût pas le laisser voir ; ma mère, toute pâle de joie ; Kate même. L'absence avait été plus longue, et, cette fois, ce n'était plus le collégien transi qui revenait vers les siens, mais un grand garçon dont l'uniforme terni disait très haut l'année, un peu rude peut-être, consacrée à la seconde mère, à notre France.

Quand l'heure vint, pour moi, de quitter ma demeure et les miens, elle a été acceptée par tous sans regrets, presque avec respect, car il s'agissait alors de soutenir, en la servant vaillamment, notre belle et chère patrie, et, vraiment, lorsque, pour aider peut-être à la marche, se déployait le magique emblème, le drapeau, j'ai connu l'orgueil permis : celui qui fait battre le cœur d'une si douce façon.

J. DAIGRET.





# LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

## CHAPITRE XIII

A l'heure où M<sup>lle</sup> Dorothée quittait la bastide, sa petite valise à la main, Philippe, l'air maussade, se promenait dans le jardin des Myrtes. Son esprit mécontent ressassait les nombreuses raisons qu'il avait de se trouver à plaindre et injustement puni. Un bruit léger sur la terrasse aux platanes attira son attention; en même temps, la figure joufflue de Jacques, qu'il n'avait pas revu depuis leur fâcherie, se montra à travers les branches.

« Tiens, c'est toi! que fais-tu là? s'écria Philippe d'un ton empressé.

— Rien!... et toi?

— Oh! moi, je m'ennuie, je m'ennuie!... et ça se comprend: sans toi, et cette stupide Thérésine avec ses pieds nus, je serais à San Remo, où papa et maman font une foule de jolies excursions!... mais, me voilà condamné à rester avec grand'mère qui voudrait retourner à Mortagne et ne parle que de cela.

— Et Nadine? est-ce qu'elle ne te tient pas compagnie?

— Une fille! la belle affaire! ricana le jeune garçon, peu pressé d'avouer que, ses bouderies ayant lassé sa sœur, elle l'avait planté là; à présent, Marthe et elle sont occupées de leur loterie. J'emploie ma matinée aux devoirs que papa m'a donnés comme pen-sums, ensuite, j'ai le temps de bâiller, personne ne se soucie de moi!

— Mon pauvre Philippe! vrai, je te plains et je suis désolé... voyons, veux-tu oublier que c'est un peu ma faute? »

Devant l'attitude repentante de Jacques, Philippe prit un air digne :

« Je veux bien, mais, une autre fois, si tu recommences, ce sera fini entre nous. A présent, trouve quelque chose de gentil qui m'amuse tout de suite.

— Quand tu m'as appelé, je me disais jus-

tement que, sur la Foux, avec ce vent, ce doit être parfait pour jouer aux régates; emmenons-y les bateaux.

— Va pour les régates. »

Un instant après, les deux amis réconciliés et portant, l'un, une goélette, l'autre un brick grés par le vieux Raybaud, se hâtaient sur le chemin de la rivière.

« Voilà le meilleur endroit pour mettre nos bateaux à flot, dit Jacques, ils passeront sous le pont, ce sera très joli. Un, deux, trois!... ça y est. »

La goélette glissa doucement dans la Foux; à son tour, Philippe lança le brick, et les petits bâtiments, la coque un peu inclinée, s'en allèrent au fil de l'eau, escortés sur la rive par leurs deux capitaines.

Déjà la goélette s'engageait sous l'arche de pierre quand une exclamation de Philippe, suivie d'un grand éclat de rire, fit retourner son camarade très attentif à la manœuvre.

« Regarde! tu as passé sans voir... il est ouvert!

— Ouvert?

— Mais oui! le fameux pont fermé de ta cousine!

— C'est pourtant vrai! dit Jacques, les yeux écarquillés devant le battant de la porte que ni la tante Dor, ni ses compagnons n'avaient songé à refermer; comment cela peut-il se faire?

— M<sup>lle</sup> Dorothée est peut-être là tout près?

— Non, elle ne nous laisserait pas jouer tranquilles... et j'ai une belle envie de me promener sur l'autre bord, justement parce qu'elle le défend! »

Jacques s'avança sur le pont que son frère avait traversé quelques instants auparavant.

« Jamais on n'a vu chose pareille! disait-il en examinant la porte sur tous les côtés, per-

sonne que la cousine Lissac n'a la clef ; il n'y a qu'elle qui ait pu l'ouvrir.

— Dans ce cas, elle ne la refermera pas », répondit Philippe.

A cheval sur le parapet moussu, les yeux brillants de malice, il faisait tournoyer au-dessus de sa tête avec un geste de triomphe la grande clef reluisante enlevée à la serrure.

« Oh ! Philippe !... y penses-tu ? s'écria Jacques suffoqué.

— Je crois bien que j'y pense ! ce sera très agréable de passer de l'autre côté de la Foux quand cela nous plaira.

— C'est que la cousine Dorothée regarde ce pont comme une chose sacrée !...

— Qu'est-ce que cela peut te faire, bêta !... as-tu peur de la contrarier ?... elle n'est guère aimable pour toi, elle ne demande même pas à ton frère de t'amener à la bastide, et, pas plus tard qu'hier, j'ai entendu Norbert dire à Marthe : « Bientôt tu viendras avec moi chez la tante d'Irène !... »

— Tu l'as entendu ?

— Puisque je te le dis ! A ta place, ça me vexerait d'être compté pour rien. »

Le rouge du dépit monta aux joues de Jacques. Au fond, il grillait d'envie de franchir à son tour le seuil défendu des Lissac, et il comprenait fort bien que, sans sa sottise conduite à l'égard d'Irène, sans les malveillantes réflexions qu'il faisait à tout propos en parlant de la vieille demoiselle, Norbert lui eût fait la même proposition qu'à Marthe.

Philippe insista encore :

« Ce serait bête de remettre cette clef en place pour qu'on nous fermât de nouveau la porte au nez !

— C'est vrai tout de même, tu as raison, mais impossible de l'emporter chez nous !...

— J'ai trouvé !... regarde... »

La clef, lancée à toute volée, disparut dans la Foux avec un petit floc discret.

« Hein ! qu'en dis-tu ?... »

— Je crois qu'il faut prendre nos bateaux et nous sauver au plus vite ; la cousine va certainement revenir et si elle découvrait que c'est nous... »

Jacques s'élança pour tirer de l'eau les deux

petits navires et s'enfuit en courant à travers le champ de rosiers, suivi de près par son ami qui répétait :

« Tu sais, nous avons joué ce bon tour-là ensemble, ne va pas me trahir ! »

Dans le même moment, Norbert se rendait chez le docteur Ortiz :

« Entrez, dit celui-ci en interrompant sa lecture pour se tourner vers la porte où deux légers coups avaient été frappés ; c'est toi, Norbert, que veux-tu, mon ami ? ta maman serait-elle plus souffrante ?

— Dieu merci, non, monsieur, ce serait trop de malheur à la fois. Je viens de la part de ma cousine Lissac vous confier un secret. »

En peu de mots le jeune garçon expliqua avec émotion comment on avait appris l'accident de chemin de fer, le départ de M<sup>lle</sup> Dorothée et le désir qu'ils avaient de ne point inquiéter M<sup>me</sup> Brial. La physionomie ouverte et gaie du bon docteur était devenue grave.

« Je le crois bien, qu'il faut préserver ta mère d'une pareille émotion ! M<sup>lle</sup> Lissac a eu mille fois raison. Excepté lorsqu'elle parle de la Foux-aux-Roses, je ne connais personne qui ait un meilleur jugement. Je vais sur-le-champ faire visite à notre malade, et je me charge de la rassurer si le retard de ton père la tourmente.

— Oh ! merci, docteur, je ne pourrais pas lui parler comme cela tout de suite, les larmes m'étoufferaient.

— Il faut cependant que tu aies le courage de garder pour toi ce gros secret : Marthe a une tête de linotte, elle laisserait voir son chagrin ; Jacques est également trop enfant ; quant à la vieille Rousseline, c'est une barde.

— Soyez tranquille, monsieur, ils ne se douteront de rien.

— A la bonne heure. »

La voiture du médecin l'attendait, Norbert y prit place près de lui et l'on partit.

« N'est-ce pas étonnant, docteur, dit-il en route, la cousine Dorothée ne se lasse pas de répéter que papa est son ennemi et, pour aller le soigner, le chemin de fer ne lui faisait plus peur du tout !

— Parce qu'il y avait une action généreuse au bout du voyage; tu ne peux connaître comme moi le cœur de cette excellente femme, mon ami; si ton père est réellement blessé, nous pouvons être certains qu'elle prendra soin de lui mieux que la meilleure infirmière. Depuis que je suis à Grasse, elle visite mes malades pauvres, les bourre de gronderies, mais les comble de bienfaits... Oh! la petite merveille, continua M. Ortiz, en apercevant la canne que Norbert apportait de la bastide, montre-moi cela de plus près... ce n'est pas un jouet d'enfant... est-ce qu'elle t'appartient?

— C'est un cadeau que M<sup>lle</sup> Lissac m'a fait avant de partir, répondit Norbert, dont les yeux attristés brillaient d'orgueil, et Irène m'en a conté l'histoire. »

Tout en écoutant le jeune garçon narrer ce qu'il venait d'apprendre sur le *chef-d'œuvre* du père Lissac, le docteur examinait curieusement la tige sculptée et la tête qui tenait lieu de pomme.

« Mais cela se dévisse », s'écria-t-il, en la sentant tourner sous ses doigts.

En effet, le cou de la petite ricieuse s'allongeait, s'allongeait à mesure que la vis de bois sortait; bientôt, se séparant du reste de la canne, elle laissa voir un trou profond assez semblable à l'intérieur d'un long étui.

« Irène ne m'a pas dit que la canne s'ouvrait, dit Norbert.

— Elle n'en sait probablement rien, ni sa tante non plus, car... »

Le docteur, en secouant dans le creux de sa main la tige sculptée, fit glisser un petit rouleau de papier que liait un fil de soie.

« Ceci a tout l'air d'un secret, continua-t-il

en hochant la tête, M<sup>lle</sup> Lissac ne se doute certainement pas que ce bâton contient des papiers.

— Alors, monsieur, en attendant son retour, il faut les replacer où ils étaient...



— Tu as raison, ces papiers sont sans doute importants... le père Lissac, m'as-tu dit, destinait la canne à ton grand-père?... C'est très singulier... très singulier! »

De nouveau, le mince rouleau fut glissé dans l'étui qui lui servait de prison depuis nombre d'années et la tête de la petite Provençale revissée ferma l'entrée de la cachette.

On arrivait à Beau-Soleil; Norbert courut mettre en sûreté la canne mystérieuse. Pour le moment, rien ne l'intéressait que de savoir si le docteur allait trouver sa mère plus malade.



« Elle va mieux, mon ami, dit celui-ci avec un sourire rassurant quand il quitta la chambre de M<sup>me</sup> Brial, et elle suppose que ton père s'est arrêté à San-Remo près de ses amis Jouvenet.

— Pauvre papa ! il est peut-être grièvement l'essé, soupira tristement Norbert.

— Allons, allons, un peu de courage ; j'ai le pressentiment que M<sup>lle</sup> Dorothée nous enverra de bonnes nouvelles ; surtout, ne t'avise pas de laisser voir ton inquiétude avant qu'elle n'ait écrit. »

M. Ortiz serra amicalement la main de Norbert, et, s'éloignant à grands pas, il aperçut Jacques assis sur la balançoire :

« Bonjour Jacquot, lui dit-il en passant, notre malade va mieux, sois sage et ne fais pas de bruit. »

Mais Norbert, qui suivait le docteur, s'arrêta près de son frère :

« Comme tu es rouge ! Y a-t-il longtemps que tu es là ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, j'arrivais juste pour voir le docteur te donner une belle poignée de main... oh ! c'est qu'il te traite en monsieur, tandis que moi, il me recommande d'être sage comme si j'étais un marmot !

— Il t'a vu si petit...

— En voilà une raison ! Est-ce aussi pour cela que cette pimbèche de Dorothée

et sa nièce ne s'occupent que de toi ? »

Le visage de Norbert exprima une vive émotion et sa voix trembla en disant :

— Oh ! je t'en prie, Jacquot, ne parle pas ainsi de M<sup>lle</sup> Lissac, c'est la meilleure et la plus dévouée des parentes ! »

Jacques répondit par un petit ricanement moqueur.

« Rien que ça ! Qu'a-t-elle donc fait pour mériter de si beaux compliments?... C'est peut-être en ton honneur qu'elle a ouvert le pont fermé !... Tiens, cela te surprend ? poursuivit le garçonnet, prenant l'émotion de son frère pour de l'étonnement, je croyais que cette radoteuse te contait ses secrets !

— Jacques !... tais-toi ! tu ne dois pas manquer ainsi de respect à notre cousine... si tu savais !...

— Quoi donc ?

— Elle... elle est par... »

Les mots s'étranglaient dans la gorge du pauvre garçon, son secret allait lui échapper, lorsque, par un effort de volonté, il tourna les talons et rentra dans sa chambre où, bien enrhumé, il donna libre cours à ses sanglots longtemps contenus.

« Va, mon petit, aide la chère cousine à retrouver sa clef, murmura Jacques en se frottant les mains ! Ah ! ce Philippe, ce ne sont pas les bonnes idées qui lui manquent ! »

#### CHAPITRE XIV

« Vintimille !... Vintimille !... Quarante minutes d'arrêt », criait l'employé en courant le long du train qui venait de stopper.

M<sup>lle</sup> Dorothée, toujours chargée de sa valise et du parasol café au lait, descendit hâtivement d'une voiture de première classe et grondant :

« Ah ! pécaïre, j'en ai assez ! les autres peuvent continuer leur route si cela les amuse... Pauvre Honoré, comment le trouver à présent ? Dites donc, mon brave, où faut-il s'adresser pour voir les victimes de l'accident ?

— Là-bas, dans la grande salle qui sert d'ambulance, répondit l'homme qu'elle inter-

rogeait ; mais, passez d'abord au premier bureau à droite, on vous dira le nom des blessés.

— Merci, merci ! »

La tante Dor courut vers la porte indiquée et entra comme un ouragan, car son émotion grandissait. A sa demande, un employé plaça devant elle la longue feuille de papier où s'alignaient les noms des voyageurs que l'ambulance avait reçus ; mais elle eut beau lire et relire, celui qu'elle cherchait n'y était pas.

« Monsieur, dit-elle d'un ton sévère, votre liste est mal faite, je n'y vois pas le nom de M. Honoré Brial, de Grasse.

— Mais, madame, êtes-vous certaine que ce monsieur soit blessé ?

— Si, j'en suis sûre !... le journal de ce matin parlait d'un Grassois qui est au nombre des victimes, sans le nommer, c'est vrai ; mais ça ne peut être que mon cousin !... Je suis accourue pour le soigner ; il ferait beau voir que je me fusse dérangée pour rien !... oui ou non, savez-vous où il est ? »

L'employé fit un geste plein d'embarras.

« Madame, vous pouvez vous en assurer à l'ambulance, il ne reste plus que deux Anglais et des Italiens.

— Voilà un homme qui n'y entend rien !... Adressons-nous ailleurs, murmura M<sup>lle</sup> Lissac en tournant les talons... Ah ! mais je rêve tout éveillée ! »

Un train s'arrêtait à ce moment, les portières s'ouvraient, les voyageurs couraient déjà en tous sens et parmi eux ses yeux stupéfaits venaient de reconnaître M. Brial, plus frais et mieux portant que jamais !

« Honoré ! Honoré ! c'est bien toi, sans blessures, sans contusions. Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle en se précipitant au-devant de lui avec des larmes de joie.

— D'où me viendraient-elles ces blessures ? Je n'étais pas, Dieu merci, dans le train de cette nuit... Mais, toi-même, ma bonne Doro-thée, que t'est-il arrivé pour que je te rencontre ici ? s'exclama à son tour M. Brial. Tu es pâle d'émotion et la foule nous bouscule ; viens avec moi. »

Il prit le bras de sa cousine et, cinq minutes plus tard, ils étaient installés au buffet devant un breuvage réconfortant.

« A présent que te voilà plus calme, explique-moi comment tu as pu te décider à quitter ta bastide, reprit M. Honoré.

— Tu ferais mieux de me dire pourquoi tu as annoncé ton retour pour ce matin.

— L'ai-je vraiment fait ? Ai-je écrit jeudi au lieu de vendredi ?... Je ne m'en doutais pas, c'est une erreur et...

— Oui, oui, elle est jolie l'erreur, gronda M<sup>lle</sup> Lissac, incapable de se contenir davantage ; je croyais te trouver avec un ou deux membres en moins !... mais je vois que j'aurais pu rester tranquillement chez moi !... tu n'as pas besoin de mes soins.

— C'est donc par dévouement pour moi que tu as fait ce voyage ! s'écria M. Brial, très ému.

— Comment faire autrement ?... ta femme est très souffrante, nous lui avons caché l'accident ; Norbert, qui avait vu ta lettre et le journal, mourait d'inquiétude !... Ah ! cet affreux chemin de fer ! qu'il allait lentement... il me venait des idées terribles : j'avais peur de ne plus te voir vivant !

— Cela t'aurait donc fait un peu de peine ? »

La vieille demoiselle s'essuya les yeux :

« Ai-je la réputation d'une sans-cœur ?... Mais, à présent que je te sais en bonne santé, je peux m'en aller... bonsoir, Honoré !

— Ah ! non, c'est impossible ! tu ne me quitteras pas ainsi : puisque nous voici réunis, allons au télégraphe envoyer une dépêche rassurante là-bas ; nous dînerons ensuite et nous repartirons demain matin.

— Et la Foux-aux-Roses ?... tu l'oublies donc ?

— Je voudrais l'oublier, ma chère cousine », repartit M. Honoré avec douceur, et, franchement, c'est le parti que nous devrions prendre tous les deux.

— Quand tu reconnaitras que ton père a fait tort au mien, nous ferons la paix.

— Doro-thée, comment veux-tu qu'un fils accuse son père d'une aussi vilaine action ?... ton père se trompait... ils ont peut-être commis une erreur l'un et l'autre... Voyons, si tu me refuses la paix, accepte au moins une trêve jusqu'à demain ; dînons ensemble, nous parlerons de notre enfance, des bonnes parties d'autrefois... »

A ces dernières paroles, la tante Dor, qui s'appêtait à s'éloigner, s'arrêta court :

« Une trêve ? fit-elle, les plus grands guerriers n'ont pas dédaigné les trêves ; on peut accepter cela sans se déshonorer. Donne-moi ton bras, cousin, et vite au télégraphe... en chemin, je te raconterai ce qui s'est passé ce matin. »

La dépêche consolatrice parcourut vite l'espace, et, le soir même, Raybaud, qui avait accompagné sa femme à la bastide Lissac, courut à Beau-Soleil porter l'heureuse nou-

velle. Seuls, dans la salle à manger, les trois enfants achevaient leur repas. A la vue du papier bleu, Norbert s'était levé tout pâle :

« Lis sans crainte, mon cher garçon, tout va bien, il est sauvé ! s'écria le vieux marin, qui lui serrait les mains à les écraser, ton père n'était pas dans ce maudit train !... Ah ! bien, vas-tu te conduire en moussaillon ?... La joie l'étouffe, ajouta Raybaud en voyant son favori retomber sur sa chaise sans prononcer une parole.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— De quel train parles-tu ?... qui est sauvé ? demandèrent à la fois Marthe et Jacques, ne comprenant rien à cette scène.

— Je parle d'un train qui a déraillé la nuit dernière près de Vintimille ; Norbert croyait que votre père était dedans, blessé, peut-être mort !...

— Papa ! papa ! s'écria d'une voix déchirante Marthe, dont le visage s'inonda de larmes, pendant que Jacques éclatait en sanglots.

— Mais taisez-vous donc ! dit Norbert, qui reprenait son sang-froid, si mère vous entendait, cela lui ferait beaucoup de mal ; ma petite Marthe !... Jacquot !... puisqu'on vous assure qu'il est sauvé...

— Est-ce tout à fait sûr ? interrogea le gros Jacques en relevant la tête.

— Tout à fait, tiens, lis la dépêche qu'Irène a reçue », répondit Raybaud.

Il tendit le papier au petit homme, qui se tamponna les yeux avant de lire à haute voix :

« Honoré, bien portant, arrive à Vintimille ; il s'était trompé de date dans sa lettre. Il n'a pas pris le train déraillé. Il embrasse ses chers enfants.

« DOROTHÉE LISSAC. »

« Qu'est-ce que la cousine vient faire là-dedans ? fit le garçonnet, dont les yeux arrondis par la surprise allaient de l'un à l'autre, pourquoi son nom au bas de la dépêche ?

— Apparemment parce que c'est elle qui l'a envoyée, répondit Norbert ; ne t'ai-je pas dit tantôt que M<sup>lle</sup> Dorothée est la meilleure et la plus dévouée des parentes ! »

En quelques paroles vives et émues il révéla aux deux enfants comment Bosque avait appris la catastrophe et le rôle de la vieille demoiselle dans ce terrible moment.

« Oh ! la bonne, bonne cousine ! dit Marthe en joignant les mains ; je voudrais avoir dix Foux-aux-Roses pour les lui offrir et lui prouver ma reconnaissance, qu'en dis-tu, Jacques ? »

Le jeune garçon, la tête baissée, semblait confondu :

« Je dis... je dis que c'est une chose bien étonnante... balbutia-t-il ; je croyais qu'elle détestait papa et nous tous... qu'elle serait même contente de nous faire du mal... Ainsi, la porte du pont fermé a été ouverte par elle ?...

— Oui, oui, pour venir plus tôt à mon secours, quand elle a vu que j'avais tant de chagrin ! » dit Norbert.

De nouveau il narra tous les détails de ce mémorable événement.

Marthe exultait, Raybaud s'attendrissait, Jacques gardait ses réflexions pour lui seul.

Ce fut une soirée de bénédiction, car, lorsque le vieux marin quitta Beau-Soleil, promettant de porter la dépêche à M. Ortiz dès le lendemain matin, Rousseline entra toute joyeuse dire que M<sup>me</sup> Brial dormait d'un sommeil paisible ; la garde assurait que c'était un excellent signe de guérison.

La prière du soir se ressentit de tant d'émotions douces et graves : avec un élan de reconnaissance les enfants remercièrent Dieu qui les avait préservés du plus grand des malheurs. Néanmoins, lorsque son frère et sa sœur furent paisiblement endormis, Jacques se retournait encore dans son lit ; il écoutait la respiration régulière de Norbert et murmurait avec de gros soupirs :

« Décidément, les idées de Philippe ne sont pas toujours bonnes !... pendant que nous nous réjouissions d'avoir enlevé la clef du pont, la cousine était partie pour nous... pour papa... si j'avais su !... mais quoi ! on ne trahit pas un camarade... surtout lorsqu'on a été presque son complice ! »

Le lendemain, dès le matin, Irène accourut à Beau-Soleil.



« Vite, lui cria Marthe, le facteur vient d'apporter une lettre de papa. »

Dans la salle de verdure, tous les enfants, M<sup>me</sup> Francœur, Rousseline elle-même étaient rassemblés autour de Norbert :

« Ils arrivent à onze heures et demie, dit-il en parcourant les deux lignes contenues dans l'enveloppe, cela s'arrange parfaitement avec nos heures de cours, nous pourrons aller au-devant d'eux. »

— Nous irons tous, reprit M<sup>me</sup> Francœur, qui partageait la joie générale, je veux féliciter M. Brial de son heureux retour et exprimer à M<sup>lle</sup> Dorothée mon admiration pour son courage ; elle et moi, nous apprécions mieux que personne le danger que l'on court en chemin de fer. »

A l'heure dite, la petite troupe piétinait d'impatience en attendant l'entrée en gare du train de Nice, et lorsque, enfin, la lourde machine s'arrêta, traînant derrière elle les voitures remplies de monde, les enfants s'élançèrent vers elle où ils venaient d'apercevoir les deux voyageurs.

« Là, là, mes chéris ! on a donc eu grand'peur ! disait M. Brial à Marthe et aux deux garçons qui se pressaient contre lui, les yeux humides et les lèvres tremblantes, on a compris qu'un papa, cela vaut quelque chose !... Irène, Nad, venez m'embrasser aussi... Norbert, tu t'es conduit en aîné de famille, tu as été prudent et si tendre pour ta mère, merci, mon fils !... Mais ne vous reste-t-il pas à remplir un devoir de reconnaissance ? » ajouta-t-il en désignant M<sup>lle</sup> Lissac.

Celle-ci avait serré Irène dans ses bras, reçu les félicitations de M<sup>me</sup> Francœur et contemplait avec satisfaction le groupe des Brial.

Marthe et Norbert se rapprochèrent d'elle :

« Cousine, dit ce dernier, je vous aimais déjà beaucoup avant de savoir que vous seriez si bonne pour nous et pour papa ; mais, à présent, jamais je n'oublierai vos bontés ! »



— Tu parles pour toi seul, dit Marthe ; moi aussi, je veux remercier notre cousine, la reconnaissance des filles vaut bien celle des garçons. »

Jacques se contenta de présenter à son tour sa joue à M<sup>lle</sup> Dorothée, qui l'embrassa ; puis, se tournant vers M. Brial :

« Tout est bien qui finit bien, dit-elle d'une voix nette, mais c'est fini, fini ! notre trêve touche à son terme, Honoré, serrons-nous la main une dernière fois, avant que je retourne sur l'autre rive de « ma source »... »

— Nous quitter aussi vite, y songes-tu, ma chère Dorothée! s'écria M. Brial, tu veux donc que cette triste querelle ne finisse jamais!

— Au contraire, je serais heureuse qu'elle se terminât, si elle pouvait finir ainsi que mon père l'entendait. Oui ou non, la Foux-aux-Roses est-elle à moi?

— Mon père affirmait que ses deux rives faisaient partie de notre part, répondit M. Honoré; cependant, pour faire la paix, je te les abandonnerai très volontiers.

— Adieu, cousin, nous ne pouvons nous entendre; tu veux me faire une faveur inutile, puisque ma jolie Foux est bien ma propriété!

M<sup>lle</sup> Lissac, qui avait prononcé ces paroles avec fierté, fit signe à Irène de la suivre et elle allait s'éloigner de son pas le plus solennel, lorsque Norbert s'élança :

« Cousine, je vous en prie, laissez-moi vous accompagner comme au départ, cela me fera plaisir.

— Bien, mon ami, très bien, approuva son père, tu nous rejoindras à la maison. Au revoir, Dorothée!

— Adieu, Honoré! » répéta obstinément la vieille demoiselle, pour laisser entendre une fois encore que la trêve expirait et qu'elle-même ne comptait plus revoir son parent.

Escortée des deux enfants, elle marchait rapidement; Irène ne se souvenait pas d'avoir vu à sa tante cet air triste et abattu.

« Je sais pourquoi, murmurait la bonne petite à l'oreille de son cousin; elle aurait voulu accepter quand le cousin a proposé la paix; c'est à cause du grand-père Lissac qu'elle a dit non, et cela la chagrine.

— Tante, reprit-elle tout haut, si nous passions par le pont, ce serait plus court, puisqu'il est ouvert.

— Ouvert! s'écria M<sup>lle</sup> Dorothée brusquement arrachée à ses réflexions, enfant terrible, tu t'es permis d'ouvrir le pont!...

— Mais, pas du tout, c'est toi, hier, pour parler à Norbert, qui...

— Et tu ne l'as pas fermé, petite négligente! voilà comment tu maintiens mes droits en mon absence!... Ah! il est temps qu'avec

ma fermeté ordinaire je fasse rentrer toutes choses dans l'ordre, allons fermer le pont et plus vite que cela! »

Au pas accéléré on fut bientôt devant la porte de bois, mais, avant de la franchir, M<sup>lle</sup> Lissac se tourna vers Norbert :

« J'en suis fâchée, mon ami, dit-elle, il est impossible que tu nous accompagnes plus loin par ce chemin-là; le pont, comme la Foux, nous appartient et ce n'est pas sans raison que mon père l'a fermé.

— Quoi! vous me renvoyez, cousine?

— Tu pourras venir chez moi par une autre route. »

La tante Dor poussa le lourd vantail, mais elle le rouvrit aussitôt :

« La clef n'est plus à la serrure, elle a dû tomber; cherche-la, Irène, cherche bien, ma fille », répétait-elle, se penchant vers la terre et remuant du bout de son parasol l'épaisse couche de poussière; Irène aussi s'était mise en quête et Norbert, sans s'aventurer sur le terrain défendu, explorait avec complaisance chaque touffe d'herbe ou de mousse autour de la porte. Malgré leurs efforts, la clef demeurait introuvable. Les yeux gris d'Irène souriaient, le visage de Norbert exprimait l'allégresse, leurs regards se rencontrèrent et un double éclat de rire s'échappa de leurs lèvres!... Rire dans un pareil moment, c'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'indignation de M<sup>lle</sup> Dorothée, pour éveiller ses soupçons les moins vraisemblables. Elle se redressa et regarda les deux enfants, que le rire secouait encore.

« Puis-je savoir ce que veut dire cet accès de gaieté? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait d'impatience.

— Ah! tante, s'écria Irène, que la clef a donc bien fait de se perdre!

— Et ceux qui l'y ont aidée sont deux malins, n'est-ce pas?... Ils pensent ainsi réussir à ce que la porte reste ouverte? La tante Dor ne se laisse pas tromper par des enfants de votre âge; demain, je commanderai une autre clef; mais, tant que vous ne m'aurez pas rendu celle que je tiens de mon père, je t'interdis l'entrée de ma bastide, Norbert; et toi,

Irène, tu ne retourneras pas à Beau-Soleil... Silence!... n'essayez pas de me faire prendre de mauvaises excuses pour de bonnes raisons ; vous êtes coupables, vos rires de tout à l'heure le prouvent clairement : Quand vous voudrez obtenir mon pardon, vous me rapporterez ma clef. »

Les enfants ne riaient plus ; Norbert, rouge d'indignation, s'appretait à protester, la fillette lui fit un signe qui voulait dire : « Taisez-vous, tante Dor n'aime pas qu'on réplique lorsqu'elle est en colère ». Il comprit et hésita une seconde, qui suffit à M<sup>lle</sup> Lissac pour s'enfoncer sous les orangers en tenant Irène par le bras.

Quand il ne les vit plus, le pauvre Norbert déconcerté se décida à retourner sur ses pas.

« En voilà une idée ! se disait-il le long du chemin, m'accuser de lui avoir joué un mauvais tour, juste le jour où elle allait soigner papa... Le docteur me l'avait bien dit, quand il s'agit de la Foux, notre cousine déraisonne. »

A Beau-Soleil tout le monde était en fête : M<sup>me</sup> Brial, que la fièvre avait quittée, venait d'apprendre les événements de la veille ; elle appela Norbert, l'embrassa tendrement :

« Mon cher enfant, lui dit-elle, dès que je serai assez forte, nous irons ensemble à la bastide Lissac et nous essayerons de fléchir la cousine, que je veux décider à venir chez nous. »

Norbert, qui croyait encore entendre les paroles irritées de M<sup>lle</sup> Dorothée, n'osa répondre.

« Demain, pensa-t-il, il sera temps de raconter à papa l'histoire de la clef. »

Il s'efforça de prendre part à la gaieté générale ; néanmoins, sur la route du collège,

Jacques s'aperçut que son frère n'écoutait pas son babil avec sa complaisance habituelle.

« Jacquot, demanda tout à coup Norbert, quand tu as passé près du pont fermé, sais-tu si la clef était à la serrure ? »

— Je... je crois que oui.

— Elle n'y est plus... M<sup>lle</sup> Dorothée nous accuse Irène et moi de l'avoir cachée pour que le pont reste ouvert... Ne ris pas, ces choses-là, c'est très grave avec la cousine, si grave qu'elle m'a défendu de retourner chez elle et qu'Irène ne reviendra à Beau-Soleil que lorsqu'on aura retrouvé la clef... Mais où veut-elle que j'aille la chercher, moi ? »

Les deux enfants entraient au collège, Jacques n'eut que le temps de répondre par un ah ! sympathique à la confiance de son frère, cela le tirait d'embarras. En classe, il écouta distraitement la leçon du professeur, se fit plusieurs fois rappeler à l'ordre et s'arrangea pour éviter Norbert à la sortie. Un regret sérieux commençait à tourmenter l'ami de Philippe ; jamais il n'avait laissé punir, même soupçonner, son frère à sa place et cette faute lui pesait autant sur la conscience que la disparition de la clef. Avertir Philippe le soir même, c'était impossible, car, aux Myrtes, on attendait l'arrivée de M. et M<sup>me</sup> Jouvenet.

« Du reste, cela ne servirait à rien, pensa Jacques très abattu, Philippe n'est pas comme Norbert, qui irait tout de suite se dénoncer, il va m'envoyer promener et répéter que nous avons joué le tour ensemble. »

Ce soir-là, le gros Jacques eut encore beaucoup de peine à s'endormir ; il eut donc le temps de faire de longues réflexions et, avant de fermer les yeux, il avait formé un grand projet.

A. MOUANS.

(La fin prochainement.)





## MADEMOISELLE FRISSON



## XII

C'est abominable, ce remède! M<sup>lle</sup> Lucie soupçonne que le docteur se moque d'elle. M<sup>lle</sup> Lucie réfléchit.

Elle réfléchit beaucoup, et le résultat de ses réflexions, c'est que, ayant constaté que ses peurs tournent

toujours contre elle, M<sup>lle</sup> Frisson prend enfin la résolution de tâcher de toujours voir, avant de s'effrayer mal à propos, si ses craintes sont fondées ou non.

Pour commencer, c'est elle qui va maintenant donner la chasse aux mouches. Elle prend une serviette et bravement les met en fuite.

## MADEMOISELLE FRISSON

## XIII

Les mouches, ces terribles adversaires d'autrefois, ne lui ayant pas résisté, M<sup>lle</sup> Lucie s'enhardit et continue sa nouvelle manière d'être. Cela lui réussit à merveille. A force de le vouloir, M<sup>lle</sup> Frisson se transforme chaque jour davantage en une



petite créature raisonnable. Elle n'a plus peur des lézards gris et ne les prend plus pour des crocodiles. Quant aux araignées, la peur a cédé la place à une simple répugnance, bien pardonnable, et encore ne faudrait-il pas mettre M<sup>lle</sup> Lucie au défi bien longtemps.

— La prendra !

— La prendra pas ! disent ses petits amis

Et elle a pris l'araignée... pour lui donner la liberté.

## EN FINLANDE

(SOUVENIRS D'UNE JEUNE FILLE)

Une, deux, une, deux, nous marquons le pas. Nous ne nous sommes pas mises en frais de toilette, nous n'avons pas fait de coquetterie. Nous avons uniquement pensé à nous mettre dans de bonnes conditions hygiéniques : vêtements flottants et légers, chaussures *parfaites* ne gênant ni ne serrant le pied dans son bas de laine. Ainsi accoutrées, nous pouvons marcher, sûres de n'être pas arrêtées par le premier caillou trop pointu ou la première ampoule. Notre sac ne contient qu'un peu de linge, facile à faire laver en route.

Quelle joie de cheminer avec de gaies compagnes ! Le ciel est si bleu, l'atmosphère si pure, notre cœur si content. Le joli voyage, fécond en incidents menus, en impressions variées. Les couchers de soleil sont des ravissements sans fin, les crépuscules ou les aurores, des extases. Foin des voitures, des chevaux, des bicyclettes ou des chemins de fer ! Nous sommes libres comme l'air. Nous nous arrêtons à cueillir une fleur, nous jouissons à notre aise des points de vue que les voyageurs pressés n'entrevoient que dans un éclair, nous fixons pour toujours en notre esprit des souvenirs, des paysages.

Comme délassément, nous prenons dans la journée un bain froid ; toutes, nous savons nager, et c'est un plaisir, comme un repos. Le soir, encore un bain, mais chaud, dans l'endroit où nous couchons. Il n'est si petite ferme qui n'ait son étuve, et si pauvre paysan qui ne prenne, été comme hiver, des bains de vapeur, au moyen d'eau versée sur une pierre chauffée à blanc.

Comme nourriture, nous ne sommes pas exigeantes. Du lait, du pain, du beurre, parfois du poisson ; nous trouvons partout des hôtes. Les auberges ne nous tentent pas. Une ferme est plus attrayante et moins coûteuse, et les paysans sont enchantés de nous recevoir. La nuit, nous couchons de préférence dans une

grange aux senteurs exquises de foin coupé. Il y fait moins chaud et les mouches ne viennent pas nous y taquiner. Impossible de voyager d'une manière plus économique. Nos repas nous coûtent de vingt-cinq à trente centimes par personne, et un franc suffit amplement à payer toute notre dépense quotidienne.

Ainsi nous allions par monts, par vaux et par forêts, côtoyant nos lacs grands et petits, suivant les cours d'eau, consultant et notre carte et les paysans, sur notre route, et chaque journée de marche nous rendait plus heureuses d'avoir pu ensemble accomplir ce joli voyage. Nous allions, sans abréger notre course par des traversées en bateau, afin de pouvoir admirer lacs et rivières sous tous leurs aspects. Qu'elle est belle notre patrie et que nous l'aimons !...

Punkaharju est un des endroits les plus fréquentés de la Finlande. Tous les touristes tiennent à venir l'admirer. C'est une presqu'île qui s'avance dans le lac de Saïmen et le partage comme un ruban d'émeraude en deux lacs distincts. Cette presqu'île a, à peu près, quatre kilomètres de longueur, mais elle est d'une telle étroitesse que, dans certaines places, les eaux qui baignent les deux rives semblent, à une petite distance, se confondre, si mince est la bande de terre qui les sépare.

Ce fut pour nous, malgré notre jeunesse, un enchantement que cette vision. A chaque instant nous nous arrêtions, émues à en avoir les larmes aux yeux, exprimant notre enthousiasme par des paroles entrecoupées ou des silences plus éloquents.

Hélène tremblait un peu, mais nous la rassurâmes en lui montrant les solides barrières de pierre qui contiennent les vagues et les empêchent d'inonder la route qui conduit à l'extrémité de la presqu'île. De majestueux sapins, plus sombres encore par le contraste



des bouleaux, leurs voisins, bordent la route, mais on a eu soin de ménager des éclaircies afin de permettre aux voyageurs de contempler les merveilles qu'offrent simultanément les deux lacs. Toute la surface du lac d'azur est parsemée d'îlots minuscules ou plus grandes, de rocs de granit aux sévères contours, de bouquets de verdure, ou d'îles fleuries jetées sur l'onde comme des bouquets.

« Une arête fort élevée court tout le long de la presqu'île comme une chaîne de petites montagnes et nous avions un peu peur de nous sentir si haut, au milieu de ce lac immense. J'ai éprouvé là l'impression la plus saisissante de ma vie. Depuis, j'ai lu maintes descriptions, en prose ou en vers, j'ai vu maint tableau; tous nos écrivains, tous nos poètes, tous nos artistes ont célébré à leur manière les beautés de Punkaharju. Si belles que soient leurs descriptions ou leurs études, aucune n'approche de la réalité. Punkaharju est une de ces rares merveilles de la nature, dont la splendeur défie toute description.

Nous y passâmes toute une journée et une partie de la nuit. Nous voulions assister au coucher du soleil, voir l'astre magique illuminer les rives du lac Saïmen et se refléter dans les eaux bleues. Nous voulions par nous-mêmes jouir de ce paysage lunaire chanté par Topelius. Mais ici, je ne puis assez le dire, toute parole est au-dessous de la vérité. Il nous semblait être transportées en un féerique pays de rêve...

Nous étions parvenues au but de notre voyage. Nous avons vu une merveille célèbre. Hélas! cela présageait une prochaine séparation. Trois jours encore de cette heureuse vie errante, trois jours de marches, de chants et de rires.

Trois jours de confidences et de projets, et nous étions au lieu de rendez-vous, d'où nous devions par voie plus directe retourner chez nos parents.

Finie, mon année de pension, terminées les joyeuses parties en commun; j'allais me retrouver seule avec mes chers parents et ma mignonne Elsa, bien heureuse certes,

auprès d'eux, mais sans amie de mon âge.

Peut-être un jour, rouvrant mes cahiers, je vous conterai en détail comment, pendant les quelques années qui s'écoulèrent ensuite, je compris ma vocation irrésistible, dont j'avais eu l'intuition ce jour de la Saint-Jean :

Rendre aux autres ce que j'avais reçu moi-même, les inappréciables dons de l'instruction; être à mon tour un heureux professeur après avoir été une heureuse élève.

Tout enfant, ayant quatre ans au plus, je professais déjà, ma bonne me l'a raconté depuis : ma chaire était une grosse pierre sur laquelle je me hissais non sans difficulté, mes élèves, les arbres de la forêt. Ce que je leur enseignais? Vous m'en demandez trop. Ma bonne, à pareille question, me répondit : « Une vieille bête comme moi ne pouvait pas comprendre votre haute philosophie. »

Sous la direction de mon père, très savant, j'étudiais; parfois je rêvais, étant souvent seule, et mes rêves ne me représentaient jamais qu'une salle d'études où, comme notre bien-aimée M<sup>lle</sup> Mathilde, j'aurais distribué à tous l'instruction, les bons enseignements, où j'aurais appris aux enfants du peuple à être moins ignorants, c'est-à-dire meilleurs.

Même dans ma solitude, même choyée et gâtée comme je l'étais, je pus mener à bien mes désirs. J'eus des élèves : mon Elsa, puis une fillette de douze ans, la petite Toini, dont les parents étaient trop pauvres pour l'envoyer à l'école. J'hésitai longtemps avant d'oser prier mes parents de me permettre de m'occuper de Toini. Et pourtant mon père avait dit devant moi : « Toini est intelligente, c'est dommage de la laisser ainsi sans culture. » Enfin, j'osai parler, et presque aussitôt j'obtins l'autorisation demandée. Toini vint plusieurs fois par jour étudier avec moi. Le plaisir que j'y pris me prouva ma véritable voie, mais, en même temps, j'entrevis tout ce qu'il me manquait pour être un bon professeur. Mes parents, mis au courant de mes vœux, et voulant me garder auprès d'eux, firent venir de Suisse une jeune institutrice qui, parlant également le français et l'alle-

mand, fut chargée de compléter mon éducation. Cette jeune fille était charmante, mais peu sérieuse, et nos études n'avaient rien de profond, à mon grand regret. Je crus longtemps mes rêves irréalisables.

Un jour, si ces souvenirs vous ont intéressés, je vous dirai comment, et au moment où je m'y attendais le moins, nous nous trouvâmes, une de mes cousines et moi, installées à Helsingfors, toutes deux élèves à l'École

normale d'institutrices, et travaillant avec ardeur ; comment je conquis mes diplômes, et comment, depuis quelques mois professeur dans une école gouvernementale, je puis aujourd'hui répandre autour de moi les enseignements jadis reçus, manne céleste à laquelle tous ont droit et qui, seule, rend la vie heureuse.

J. LERMONT.

FIN

---

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

---

### LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

C'est donc la betterave qui nous a sauvés d'une crise redoutable et qui, à ce titre, mérite que nous lui consacrons quelques lignes.

La betterave appartient à la famille des salsolacées. Tout le monde connaît la physiologie bonasse de cet énorme tubercule allongé qui, tantôt d'un rouge violacé, tantôt d'un jaune plus ou moins pâle, n'en reste pas moins la même bonne plante sucrière qui essaye vainement de se déguiser sous des formes de variétés diverses. C'est ainsi que les traités d'agriculture nous énumèrent la *grosse rouge*, la *petite rouge*, la *jaune*, la *blanche* et la *veinée de rouge*. Betteraves que tout cela. Toutefois, les meilleures sucrières sont les rouges et les blanches.

Le sucre de betterave étant, comme tous les sucres, susceptible de se transformer en alcool par la fermentation, on peut à volonté extraire de la betterave du sucre ou de l'alcool, suivant que s'augmente sur le marché la demande de l'un ou l'autre de ces produits.

Grâce à la bienfaisante collaboration de la canne et de la betterave, nous voilà donc munis de sucre, de tout le sucre nécessaire, et Dieu sait s'il nous en faut ! Ne l'emploie-t-on pas de mille façons, pour l'alimentation générale, comme pour la satisfaction de certains besoins de luxe dont on peut trouver la longue

énumération dans le chapitre des livres de cuisine intitulé « Friandises »?... Si bien que, sans s'adonner aux séductions qu'énumère ce fameux chapitre, l'on se demande avec quelque inquiétude : « Que ferions-nous, si nous n'avions plus de sucre ? »

« Fort bien, direz-vous, mais comment faisaient donc nos ancêtres qui, sans doute, en étaient privés ? »

Cette question judicieuse est digne d'être prise en considération.

Non, nos ancêtres ne connaissaient pas le sucre, et cependant où n'y en a-t-il pas ? Vous n'ignorez pas que la bonne et prévoyante nature en a mis presque partout. L'on en trouve dans le maïs, la sève des érables et des bouleaux, les carottes, les navets, la guimauve, la châtaigne, le melon, la figue, la banane ; l'on en trouve encore dans le lait, voire même dans la fécule et, le croirait-on ? dans le bois lui-même ; sans parler du miel que les abeilles vont puiser dans toutes sortes de fleurs au suc liquoreux... Du sucre ! mais nous en avons dans nos organes et nous en fabriquons étrangement, quand nous avons le diabète — ce dont vous préserve le ciel !

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

## XI

## L'assaut du kopje.

Une colonne sombre était sortie de Bou-louwayo et se déroulait au bord de l'horizon, pareille à une file de fourmis. Sur son flanc droit, des cavaliers s'étaient détachés pour s'éparpiller en tout sens et fouiller les abords de la vallée suivie par la colonne. On les voyait trotter par pelotons de six, contourner les buissons et bouquets d'arbres, revenir successivement à la colonne, sans doute pour faire leur rapport, puis repartir. Une batterie de six canons de campagne fermait la marche.

Au bout d'une heure, le corps anglais qu'Agrippa Mauvilain, comme son fils, évaluait à trois mille hommes, était arrivé à deux kilomètres environ de la base du kopje. Il s'arrêta derrière un pli de terrain et se donna un quart d'heure de repos. Puis, déployés en ligne d'attaque, les fantassins quittèrent leur abri pour gravir les assises inférieures de la colline. L'artillerie, répartie en deux sections, l'une à droite, l'autre à gauche, avait pris position pour battre les versants est et ouest de la hauteur.

Les Anglais avançaient d'un pas alerte, le fusil à la main, déferlant comme une vague humaine sur l'obstacle qui se dressait devant eux. Soudain, un obus vint en sifflant tomber sur leur centre et éclater à quelques mètres en avant de la ligne d'attaque, sans atteindre personne ; et, presque aussitôt, la détonation remplit les échos de la montagne. Les assaillants n'avaient pas fléchi ; et leur masse poursuivait son mouvement. Mais bientôt elle dut s'arrêter. Des fils de fer barbelés, tendus sur des pieux parmi les herbes, défendaient l'approche d'un fossé de trois mètres de profondeur tracé au pied du kopje. Il fallait arra-

cher les pieux, pour démonter les fils métalliques et en débarrasser le terrain ; opération difficile et compliquée sous le feu roulant qui s'était ouvert, car c'est ce moment même qu'attendaient les défenseurs du kopje.

Tranquillement, à loisir et visant bien derrière l'abri de leurs épaulements, ils tiraient à volonté. Et chaque coup portait, à cette faible distance de cinq ou six cents mètres. Si le feu plongeant avait été plus nourri, il eût en deux minutes balayé la position. Mais il était très lent, intermittent et individuel, au lieu de procéder par salves. C'était sur tout le pourtour de la hauteur, d'étage en étage, une suite de notes claires, espacées de seconde en seconde et partant une à une, presque sans fumée, d'une infinité d'ouvertures étroites. Les Boers, visiblement, ménageaient leurs munitions. Ils ne tiraient pas au hasard, prenaient leur temps, choisissaient leur but. Et ce but était sûrement atteint par des tireurs émérites. Un à un, les hommes tombaient, la tête ou la poitrine trouées, les membres fracassés. Ceux qui en avaient la force se traînaient alors derrière un rocher, un arbre ou un abri quelconque. D'autres restaient à la place même où ils s'étaient abattus : ceux-ci immobiles et déjà raidis, ceux-là secoués de mouvements convulsifs ou exhalant des plaintes qui montaient vainement vers le ciel gris parmi les détonations.

L'artillerie des deux batteries avait ouvert son feu sur le kopje et tirait de minute en minute. L'une, à l'est, cherchait à prendre la tranchée supérieure en enfilade, mais n'arrivait qu'à raser les bords de l'épaulement en enlevant çà et là une motte de terre. L'autre,



à l'ouest, tirait à toute volée au-dessus de la position des Boers, mais ses obus, franchissant le camp sans qu'il lui fût possible de mesurer leur trajectoire, allaient éclater à cinq ou six cents mètres en arrière des chariots.

Celle-ci pouvait devenir dangereuse, pour peu qu'elle rectifiât son feu. Mauvilain se porta de sa personne vers sa propre artillerie. Il pointa sa pièce d'acier sur la batterie de l'ouest et tira, vérifiant aussitôt à la lorgnette l'effet de ce coup d'essai.

« Trop bas de cent mètres », se dit-il à lui-même, tandis que ses aides rechargeaient la pièce.

Le second coup fut plus heureux. Il porta en plein sur un des canons anglais, brisant l'affût, tuant cinq hommes, en blessant une douzaine. Les chevaux, affolés, ruaient et s'embarraissaient dans leurs traits. Néanmoins, la batterie riposta et cinq nouveaux obus passèrent successivement au-dessus du camp boer. Mais, au quatrième coup de Mauvilain, elle ne donna plus signe de vie.

Il revint alors vers l'est pour aviser à l'autre batterie. La jugeant, après examen, peu dangereuse, ou trop difficile à atteindre, il ne s'en occupa plus et tourna son attention vers le pied du kopje.

Sous le feu qui les décimait, les Anglais tenaient bon, travaillant toujours à arracher les pieux, à démonter les fils barbelés dont les pointes leur déchiraient les chairs et leur ensanglantaient les mains. Avec des peines infinies, ils étaient parvenus à en débarrasser le sol sur une largeur de trente ou quarante mètres, et, par cette brèche, ils allaient passer en force, pour escalader les premiers échelons de la hauteur. Les plus ardents se jetaient déjà dans le fossé.

A ce moment, le feu des Boers devint si rapide et si nourri, et tomba si juste sur la masse humaine qui s'entassait à leurs pieds, qu'elle fléchit et recula. On la vit s'ouvrir et se rompre presque aussi vite qu'elle s'était formée, se replier en arrière pour gagner précipitamment les plis de terrain où elle pouvait trouver un abri.

L'escadron de cavalerie, resté à couvert

derrière un bois, en sortit aussitôt pour barrer la plaine en se déployant et ramener ceux qui s'écartaient. Ce mouvement concentrique, effectué avec une grande précision, en même temps qu'il ramassait les fantassins isolés, eut pour effet naturel de rapprocher les cavaliers de la base du kopje, où ils arrivèrent au bout d'un quart d'heure massés presque au complet.

L'occasion parut propice à Mauvilain pour réaliser un projet qui hantait sa pensée depuis le matin. Au cours de son entretien avec Weber, il avait appris que le canon de bois saisi sur le dos de Goliath et transporté dans la tranchée avait pour défaut principal une portée très réduite. Weber avait même insisté sur ce point dans la pensée insidieuse de dégoûter le brave Boer de la prise. Mais Agrippa n'avait tiré qu'une conclusion de l'argument : c'est que le canon de bois devait être utilisé à faible distance. Partagé entre l'envie de s'approprier une arme de plus, si elle était efficace, et l'honnête désir de ne pas attenter à la propriété de ses amis français, si cette propriété n'en valait pas la peine, le paysan madré qu'il était sous sa rude écorce voulait avant tout savoir à quoi s'en tenir. L'escadron anglais se trouvait à trois cents mètres au plus, en contre-bas de la tranchée où le canon de bois avait été mis en batterie. C'était le moment ou jamais d'en faire l'expérience.

Sans prendre la peine d'en demander la permission aux auteurs de la pièce, Agrippa pointa celle-ci sur l'escadron et tira.

Quand il eut porté la lorgnette à ses yeux, pour vérifier l'effet de son coup d'essai, il resta stupéfait de ce qu'il aperçut. L'obus avait éclaté en plein escadron. Dans un rayon de cent mètres autour du point où il était tombé, les cadavres d'hommes et de chevaux jonchaient le sol. Tout autour de ce cercle infernal, les cavaliers se dispersaient au galop, tournant le dos au kopje. Jamais obus n'avait produit effets aussi foudroyants sur les uns, et aussi démoralisants sur les autres... L'escadron, tout à l'heure si compact, s'était émietté, pour ne pas dire évaporé. Il n'en

restait que des morts et, çà et là, quelques fuyards éperdus.

Au milieu d'eux, un seul homme, leur chef sans nul doute, s'efforçant en vain d'arrêter la déroute. Il s'était jeté au-devant de ses cavaliers, essayant de les calmer de la voix et des gestes, appuyant même ses exhortations d'un coup de revolver, mais sans parvenir à se faire écouter.

On le vit alors descendre de cheval, se porter vers la petite vallée où l'infanterie avait cherché un abri et en ressortir avec une poignée d'hommes pour renouveler l'assaut par la trouée faite dans les fils barbelés.

Ici encore, son héroïque effort resta impuissant. De toutes les meurtrières du kopje, la mort jaillissait, s'abattait en grêle sur la petite troupe. Frappé l'un des premiers, il tomba parmi vingt autres. Ceux qui survivaient reculèrent. Et, bientôt, le découragement submergeant tous les cœurs, il n'y eut plus dans la plaine que des vaincus jetant leurs armes et leurs sacs pour hâter vers Boulouwayo une retraite sans dignité.

La batterie de l'ouest était abandonnée. Celle de l'est se tut et ramena ses pièces. Le silence se fit.

L'attaque de Johannskopje avait définitivement échoué.

Du côté des Anglais, les pertes étaient lourdes ; elles se chiffraient par des centaines de morts et de blessés. Par contre, du côté des Boers, pas un homme n'avait été atteint. Et cette circonstance même soulignait le calme singulier qui avait caractérisé la défense. Pas un instant la vie normale ne s'était arrêtée dans le village temporaire qui se nichait au fond du vallon, en arrière de la tranchée. Les ménagères procédaient à leurs occupations habituelles ; les enfants jouaient ; les hommes fumaient leur pipe, en allant de temps à autre, entre deux bouffées de tabac, jeter un coup d'œil à la meurtrière commise à leur garde et faire, à l'occasion, le coup de feu sur un adversaire choisi avec soin.

Il arrivait qu'une jeune fille, venue à la tranchée pour renouveler les munitions de

son père ou de son frère, le remplaçait à l'embrasure et se servait du rifle, comme elle aurait donné la main à atteler les bœufs d'un chariot ou à pousser la roue dans une ornière.

Sur ces choses anormales et sur le grondement du canon, planait ainsi une atmosphère de paix et de tranquillité domestique.

Un moment, cette paix tourna à la fête. Sous la haute direction de Cadet, quelques jeunes garçons avaient fabriqué d'herbes et de chiffons un mannequin qu'ils habillèrent d'une veste usée, coiffèrent d'un vieux chapeau et armèrent d'une carabine. Ce fut, dès lors, un amusement de transporter ce simulacre de combattant à la tranchée et de le hisser au-dessus de la crête, bien en vue, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Aussitôt, les balles anglaises de pleuvoir sur la cible qui s'offrait. Le mannequin, frappé à mort, s'abattait au milieu des rires pour reparaitre bientôt de l'autre côté du kopje et retrouver la mort qu'il défiait.

De tous les spectateurs qui suivaient avec un ardent intérêt les détails du combat, personne mieux que Gérard Massey n'était capable d'en dégager la philosophie. Récemment arrivé de France, où il avait accompli dans les Vosges ses trois ans de service militaire, il gardait l'âme d'un soldat, et le sentiment profond des responsabilités qui le rappelaient en Afrique australe avait seul pu l'empêcher de suivre la carrière militaire. Les armes à feu, leur construction, leur maniement et leurs effets avaient toujours été pour lui choses du plus vif intérêt. Et voici que les circonstances l'amenaient à voir de très haut — pour ainsi dire à vol d'oiseau — non pas en témoin indifférent, mais, au contraire, en témoin naturellement sympathique à l'une des races belligérantes, un vrai combat entre adversaires également braves, également résolu à vaincre.

Toutes les conclusions personnelles qu'il s'était faites sur la guerre moderne se trouvaient, sous ses yeux, soumises à l'épreuve expérimentale. Bien souvent, il s'était dit que la longue portée des armes adoptées de nos jours par les puissances civilisées devait

nécessairement apporter des changements importants dans les conditions générales de la lutte. Les tacticiens d'autrefois s'accordaient à proclamer la supériorité de l'offensive sur la défensive, toutes choses égales d'ailleurs. Voici que les rôles étaient intervertis, par une conséquence logique de l'élargissement progressif de la zone dangereuse que les combattants ont à franchir pour prendre contact. Désormais, une poignée d'hommes bien retranchés peut tenir en respect des forces dix fois supérieures et leur infliger des pertes énormes, les briser ou les démoraliser

avant même d'être abordée. Quels exemples en donnaient les Boers !... Ils n'étaient pas deux cents, et ils arrêtaient trois mille hommes. Ils n'avaient pas une éraflure et devant eux la plaine restait jonchée de cadavres !...

Cela, parce qu'ils savaient se garder avec soin, ne pas montrer à l'ennemi la moindre partie de leur personne et, d'autre part, viser à loisir, ménager leurs munitions, ne tirer qu'à coup sûr...

Et quels tireurs incomparables !... quel

sang-froid !... quel calme superbe !... Leur adresse était sans rivale à se servir d'un fusil qui portait à douze ou quinze cents mètres. Ils auraient pu frapper à cette distance.

Ils préféraient attendre, laisser venir l'ennemi à portée plus sûre encore et ne pas perdre une seule cartouche...

A la vérité, leur petit nombre ne permettait pas les mouvements d'ensemble seuls capables, à l'issue du combat, de couronner et compléter la victoire. Ace moment même, ils laissaient au bas du kopje les canons abandonnés et n'avaient point de cavalerie pour cerner



et ramasser leurs adversaires en déroute.

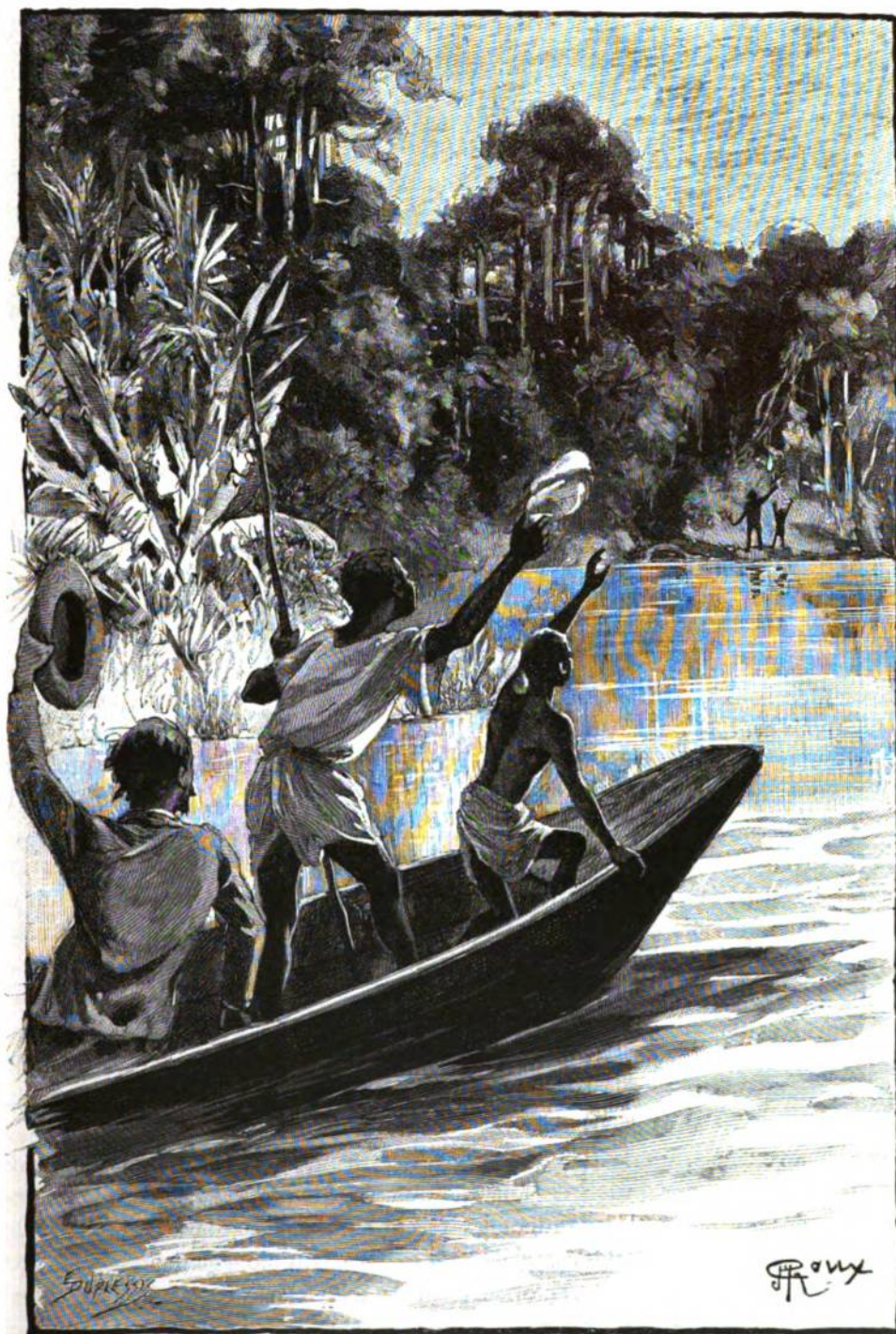
Mais leur exemple même montrait ce que peut, désormais, pour se rendre inexpugnable sur son propre sol, un peuple animé de la résolution farouche de ne pas se laisser entamer. C'est la fin des guerres de conquête entre nations civilisées. Gérard en avait le sentiment profond. Dans son cœur de Français, il remerciait les petits-fils de Français que sont les Boers de la haute leçon de choses par eux donnée à l'univers.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



# LA GRANDE FORÊT



LE CANOT PRIT LE FIL DU COURANT (Page 359.)

# Magasin illustré d'Éducation et de Récréation



## LA GRANDE FORÊT

PAR JULES VERNE — ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX

XVII (Suite.)

En quel état le docteur Johausen!

L'occasion était bonne, d'ailleurs. Si la fête allait finir avec la nuit, ce qui se prolongerait, à n'en pas douter, c'était l'état d'ébriété dans lequel se trouvait la population du village... Ne fallait-il pas profiter de cette circonstance qui ne se renouvelerait probablement pas de longtemps?.. De ces Wagddis à demi ivres, les uns seraient endormis dans leurs paillettes, les autres dispersés à travers les profondeurs de la forêt... Les guerriers eux-mêmes n'avaient pas craint de déshonorer leur uniforme en buvant à perdre la tête... La demeure royale serait moins sévèrement gardée et il ne devait pas être difficile d'arriver jusqu'à la chambre de Msélo-Tala-Tala...

Ce projet ayant eu l'approbation de Khamis, toujours de bon conseil, on attendit que la nuit fût close et l'ivresse plus complète dans le village. Il va de soi que Kollo, autorisé à se joindre au festival, n'était pas rentré.

Vers neuf heures, Max Huber, John Cort, Llanga et le foreloper sortirent de leur case.

Ngala était sombre, étant dépourvue de tout éclairage municipal. Les dernières lueurs

des torches résineuses, disposées dans les arbres, venaient de s'éteindre. Au loin, comme au-dessous de Ngala, se prolongeaient des rumeurs confuses, du côté opposé à l'habitation du docteur Johausen.

John Cort, Max Huber et Khamis, prévoyant le cas où il leur serait possible de fuir ce soir même avec ou sans l'agrément de Sa Majesté, s'étaient munis de leurs carabines et toutes les cartouches de la caisse garnissaient leurs poches. En effet, s'ils étaient surpris, peut-être serait-il nécessaire de faire parler les armes à feu, — un langage que les Wagddis ne devaient pas connaître.

Tous les quatre, ils allèrent ainsi entre les cases, dont la plupart étaient vides. Lorsqu'ils furent sur la place, ils la trouvèrent déserte et entièrement plongée dans les ténèbres.

Une seule clarté sortait de la fenêtre de la case royale.

« Personne », observa John Cort.

Personne effectivement, pas même devant la demeure de Msélo-Tala-Tala.

Raggi et ses guerriers avaient abandonné



leur poste, et, cette nuit-là, le souverain ne serait pas bien gardé.

Il se pouvait, cependant, qu'il y eût quelques « chambellans de service » près de Sa Majesté et qu'il fût malaisé de tromper leur surveillance.

Toutefois Khamis et ses compagnons estimaient l'occasion trop tentante pour n'en point profiter. Une heureuse chance leur avait permis d'atteindre l'habitation royale sans avoir été aperçus, et ils se disposèrent à y pénétrer.

En rampant le long des branches, Llanga put s'avancer jusqu'à la porte, et, avant d'entrer, constata qu'il suffirait de la pousser pour pénétrer à l'intérieur.

John Cort, Max Huber et Khamis le rejoignirent aussitôt. Pendant quelques minutes, ils prêtèrent l'oreille, prêts à battre en retraite, s'il le fallait.

Aucun bruit ne se faisait entendre ni au dedans ni au dehors.

Ce fut Max Huber qui le premier franchit le seuil. Ses compagnons le suivirent et refermèrent la porte derrière eux.

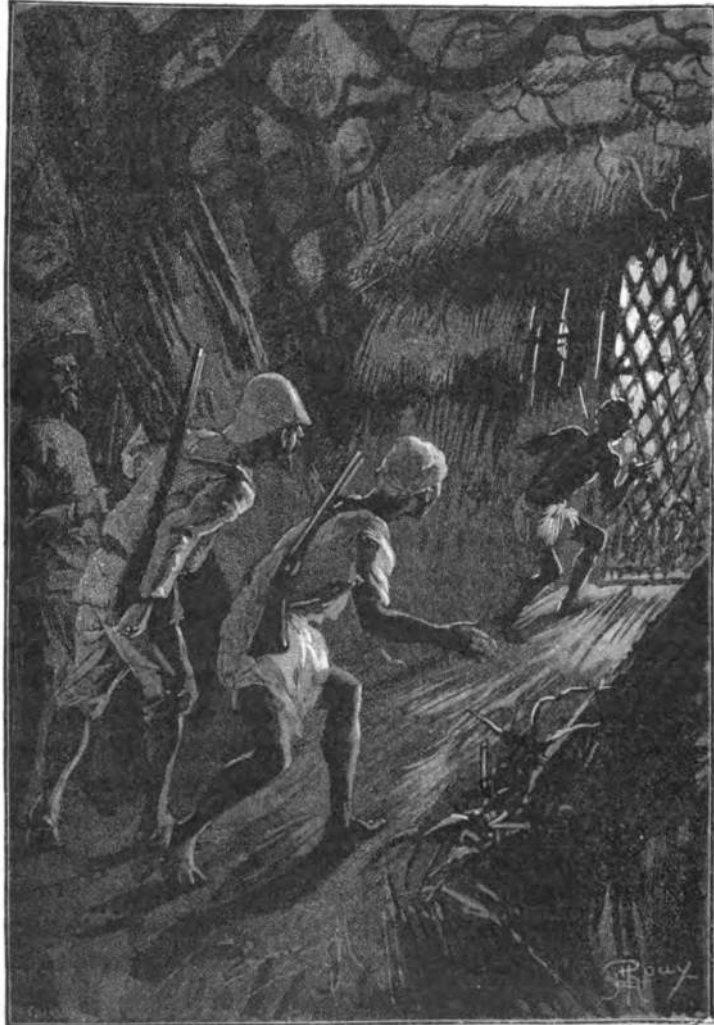
Cette habitation comprenait deux chambres contiguës, formant tout l'appartement de Msélo-Tala-Tala. Personne dans la première, absolument obscure.

Khamis appliqua son œil à la porte qui communiquait avec la seconde chambre, — porte assez mal jointe à travers laquelle filtraient quelques lueurs. Le docteur Johausen était là, à demi couché sur un divan au fond de cette pièce.

Évidemment, ce meuble et quelques autres qui garnissaient la chambre provenaient du matériel de la cage, et avaient été apportés à Ngala en même temps que leur propriétaire.

« Entrons », dit Max Huber.

Au bruit qu'ils firent, le docteur Johausen, tournant la tête, se redressa à demi... Peut-être venait-il d'être tiré d'un profond sommeil... Quoi qu'il en soit, il ne parut pas que



la présence des visiteurs eût produit sur lui aucun effet.

« Docteur Johausen, mes compagnons et moi, nous venons offrir nos hommages à Votre Majesté!... » dit John Cort en allemand.

Le docteur ne répondit rien... Est-ce qu'il n'avait pas compris?... Est-ce qu'il avait oublié sa propre langue, après trois ans de séjour chez les Wagddis?...

« M'entendez-vous? reprit John Cort. Nous sommes des étrangers qui avons été amenés au village de Ngala... »

Aucune réponse.



Ces étrangers, le monarque wagddien semblait les regarder sans les voir, les écouter sans les entendre. Il ne faisait pas un mouvement, pas un geste, comme s'il eût été en état de complète hébétude.

Max Huber s'approcha, et, peu respectueux envers ce souverain de l'Afrique centrale, il le prit par les épaules et le secoua vigoureusement.

Sa Majesté fit une grimace que n'eût pas désavouée le plus grimacier des mandrilles de l'Oubanghi.

Max Huber le secoua de nouveau.

Sa Majesté lui tira la langue.

« Est-ce qu'il est fou?... dit John Cort.

— Tout ce qu'il y a de plus fou, pardieu ! fou à lier ! » déclara Max Huber.

Oui... le docteur Johausen était en absolue démence. A demi déséquilibré déjà lors de son départ du Cameroun, il avait achevé de perdre la raison depuis son arrivée à Ngala.

Et qui sait même si ce n'était pas cette dégénérescence mentale qui lui avait valu d'être proclamé roi des Wagddis?... Est-ce que chez les Indiens du Far West, chez les sauvages de l'Océanie, la folie n'est pas plus honorée que la sagesse, et le fou ne passe-t-il pas, aux yeux de ces indigènes, pour un être sacré, un dépositaire de la puissance divine?...

La vérité est que le pauvre docteur était dépourvu de toute intellectualité. Et voilà pourquoi il ne se préoccupait pas de la présence des quatre étrangers au village, comment il n'avait pas reconnu deux d'entre eux pour des individus de son espèce si différente de la race wagddienne !

« Il n'y a qu'un parti à prendre, dit Khamis. Nous ne pouvons pas compter sur l'intervention de cet inconscient pour nous rendre la liberté...

— Assurément non !... affirma John Cort.

— Et ces animaux-là ne nous laisseront jamais partir, ajouta Max Huber. Donc, puisque l'occasion s'offre de fuir, fuyons...

— A l'instant, dit Khamis. Profitons de la nuit...

— Et de l'état où se trouve tout ce monde de demi-singes, déclara Max Huber.

— Venez, dit Khamis en se dirigeant vers la première chambre. Essayons de gagner l'escalier du village et jetons-nous à travers la forêt.

— Convenu, répliqua Max Huber, mais... le docteur...

— Le docteur?... répéta Khamis.

— Nous ne pouvons pas le laisser dans sa souveraineté wagddienne... Notre devoir est de le délivrer...

— Oui, certes, mon cher Max, approuva John Cort. Mais ce malheureux n'a plus sa raison... il résistera peut-être... S'il refuse de nous suivre?

— Tentons-le toujours », répondit Max Huber en s'approchant du docteur.

Ce gros homme — on l'imagine — ne devait pas être facile à déplacer, et, s'il ne s'y prêtait pas, comment réussir à le pousser hors de la case?...

Khamis et John Cort, se joignant à Max Huber, saisirent le docteur par le bras.

Celui-ci, très vigoureux encore, les repoussa et se recoucha tout de son long en gigottant comme un crustacé qu'on a retourné sur le dos.

« Diable ! fit Max Huber, il est aussi lourd à lui seul que toute la Triplice...

— Docteur Johausen?... » cria une dernière fois John Cort.

Sa Majesté Msélo-Tala-Tala, pour toute réponse, se gratta de la façon la plus simiesque...

« Décidément, dit Max Huber, rien à obtenir de cette bête humaine!... Il est devenu singe... qu'il reste singe... et continue à régner sur des singes ! »

Il n'y avait plus qu'à quitter la demeure royale. Par malheur, tout en grimaçant, Sa Majesté s'était mise à crier et si fort qu'elle devait avoir été entendue, si des Wagddis se trouvaient dans le voisinage.

D'autre part, perdre quelques secondes, c'était s'exposer à manquer une occasion si favorable... Raggi et ses guerriers allaient peut-être accourir... La situation des étrangers, surpris dans la demeure de Msélo-Tala-Tala, s'aggraverait, et ils devraient renoncer à tout espoir de recouvrer leur liberté.

Khamis et ses compagnons abandonnèrent donc le docteur Johausen et, rouvrant la porte, s'élancèrent au dehors.

## XVIII

**Brusque dénouement.**

La chance se déclarait pour les fugitifs. Tout ce tapage à l'intérieur de l'habitation n'avait attiré personne. Déserte la place, désertes les rues qui y débouchaient. Mais la difficulté était de se reconnaître au milieu de ce dédale obscur, de circuler entre les branchages, de gagner par le plus court l'escalier de Ngala.

Soudain, un Wagddi se présenta devant Khamis et ses compagnons.

C'était Lo-Mai, accompagné de son enfant. Le petit, qui les avait suivis pendant qu'ils se rendaient à la case de Msélo-Tala-Tala, était allé prévenir son père. Celui-ci, redoutant quelque danger pour Khamis et ses compagnons, se hâta de les rejoindre. Comprenant alors qu'ils cherchaient à s'enfuir, il s'offrit à leur servir de guide.

Ce fut heureux, car aucun d'eux n'aurait pu retrouver le chemin de l'escalier.

Mais, lorsqu'ils arrivèrent en cet endroit, quel fut leur désappointement! L'entrée était gardée par Raggi et une douzaine de guerriers.

Forcer le passage, à quatre, serait-ce possible avec espoir de succès?...

Max Huber crut le moment venu d'utiliser sa carabine.

Raggi et deux autres venaient de se jeter sur lui...

Max Huber recula de quelques pas et fit feu sur le groupe.

Raggi, atteint en pleine poitrine, tomba raide mort.

Assurément, les Wagddis ne connaissaient

ni l'usage des armes à feu, ni leurs effets. La détonation et la chute de Raggi leur causèrent une épouvante dont on ne saurait donner une



idée. Le tonnerre, foudroyant la place pendant la cérémonie de ce jour, ne les eût pas plus terrifiés. Cette douzaine de guerriers se dispersa, les uns rentrant dans le village, les autres dégringolant l'escalier avec une prestesse de quadrumanes.

Le chemin devint libre en un instant.

« En bas !... » cria Khamis.

Il n'y avait qu'à suivre Lo-Mai et le petit qui prirent les devants. John Cort, Max Huber,

Llanga, le foreloper, se laissèrent pour ainsi dire glisser, sans rencontrer d'obstacle. Après avoir passé sous le village aérien, ils se dirigèrent vers la rive du rio, l'atteignirent en quelques minutes, détachèrent un des canots et s'embarquèrent avec le père et l'enfant.

Mais alors des torches s'allumèrent de toutes parts et de toutes parts accoururent un grand nombre de ces Wagddis qui erraient aux environs du village. Cris de colère, cris de menace, furent appuyés d'une nuée de flèches.

« Allons, dit John Cort, il le faut ! »

Max Huber et lui épaulèrent leurs carabines, tandis que Khamis tenait des cartouches pour les recharger.

Une double détonation retentit. Deux Wagddis furent atteints, et la foule hurlante recula.

En ce moment, le canot, que Khamis avait écarté de la berge, fut saisi par le courant, et il disparut en aval sous le couvert d'une rangée de grands arbres.

Il n'y a point à rapporter — en détail du moins — ce que fut cette navigation vers le sud-ouest de la grande forêt. S'il existait d'autres villages aériens les deux amis ne devaient rien savoir à cet égard. Comme les munitions ne manquaient pas, la nourriture serait assurée par le produit de la chasse, et les diverses sortes d'antilopes abondaient dans ces régions voisines de l'Oubanghi.

Le lendemain soir, Khamis amarra le canot à un arbre de la berge pour la nuit.

Pendant ce parcours, John Cort et Max Huber n'avaient point épargné les témoignages de reconnaissance à Lo-Maï, pour lequel ils éprouvaient une sympathie tout humaine.

Quant à Llanga et à l'enfant, c'était entre eux une véritable amitié fraternelle. Comment le jeune indigène aurait-il pu sentir les différences anthropologiques qui le mettaient au-dessus de ce petit être ?

John Cort et Max Huber espéraient bien obtenir de Lo-Maï qu'il les accompagnerait jusqu'à Libreville. Le retour serait facile en descendant ce rio, qui devait être un des

affluents de l'Oubanghi. L'essentiel était que son cours ne fût obstrué ni par des rapides ni par des chutes.

C'était le soir du 16 avril que l'embarcation avait fait halte, après une navigation de vingt heures. Khamis estimait que de quatre-vingts à cent kilomètres venaient d'être parcourus depuis la veille.

Il fut convenu que la nuit se passerait en cet endroit. Le campement organisé, le repas terminé, Lo-Maï veillant, les autres s'endormirent d'un sommeil réparateur qui ne fut troublé en aucune façon.

Au réveil, Khamis fit les préparatifs de départ, et le canot n'eut plus qu'à se lancer dans le courant.

En ce moment, Lo-Maï, qui tenait son enfant, attendait sur la berge.

John Cort et Max Huber le rejoignirent et le pressèrent de les suivre.

Lo-Maï, secouant la tête, montra d'une main le cours du rio, et de l'autre les épaisses profondeurs de la forêt.

Les deux amis insistèrent, et leurs gestes suffisaient à les faire comprendre. Ils voulaient emmener le père et l'enfant avec eux à Libreville...

En même temps, Llanga accablait Li-Maï de ses caresses, l'embrassant, le serrant entre ses bras... Il cherchait à l'entraîner vers le canot...

Li-Maï ne prononça qu'un mot :

« Ngora ! »

Où... sa mère qui était restée au village, et près de laquelle son père et lui voulaient retourner... C'était la famille que rien ne pouvait séparer !...

Les adieux définitifs furent faits, après que la nourriture de Lo-Maï et du petit eut été assurée pendant leur retour jusqu'à Ngala.

John Cort et Max Huber ne cachèrent pas leur émotion à la pensée qu'ils ne reverraient jamais ces deux êtres affectueux et bons, si inférieure que fût leur race...

Quant à Llanga, il ne put se retenir de pleurer, et de grosses larmes mouillèrent aussi les yeux du père et de l'enfant.

« Eh bien, dit John Cort, croirez-vous



maintenant, mon cher Max, que ces êtres se rattachent à l'humanité ?

— Oui, John, puisqu'ils ont, de même que l'homme, le sourire et les larmes ! »

Le canot prit le fil du courant et, au coude de la rive, Khamis et ses compagnons purent envoyer un dernier adieu à ces deux bonnes créatures.

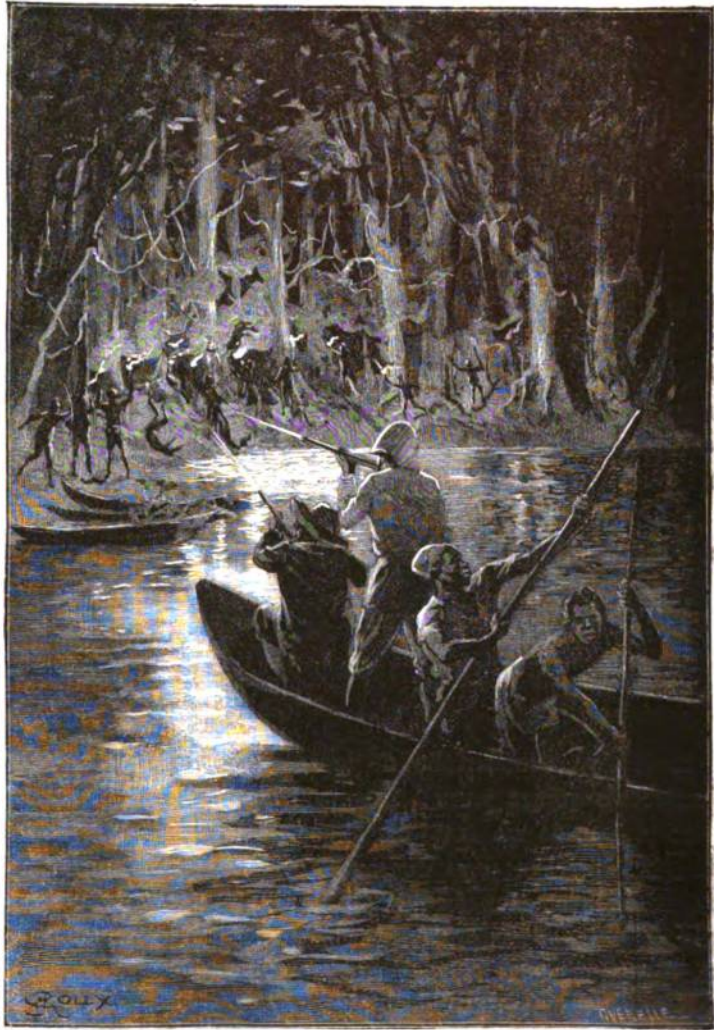
Les journées des 18, 19, 20 et 21 avril furent employées à descendre la rivière jusqu'à son confluent avec l'Oubanghi. Le courant étant très rapide, il y eut lieu d'estimer à près de trois cents kilomètres le parcours fait depuis le village de Ngala.

Le foreloper et ses compagnons se trouvaient alors à la hauteur des rapides de Zongo, à peu près à l'angle que forme le fleuve en obliquant vers le sud. Ces rapides, il eût été impossible de les franchir en canot, et, pour reprendre la navigation en aval, un portage allait devenir nécessaire. Il est vrai, l'itinéraire permettait de suivre à pied la rive gauche de l'Oubanghi dans cette partie limitrophe entre le Congo indépendant et le Congo français. Mais, à ce cheminement pénible, le canot devait être infiniment préférable. N'était-ce pas du temps gagné, de la fatigue épargnée ?...

Très heureusement, Khamis put éviter cette dure opération du portage.

Au-dessous des rapides de Zongo, l'Oubanghi est navigable jusqu'à son confluent avec le Congo. Les bateaux ne sont pas rares, qui font le trafic de cette région où ne manquent ni les villages, ni les bourgades, ni les établissements de missionnaires. Ces cinq cents kilomètres qui les séparaient du but, John Cort, Max Huber, Khamis et Llanga les franchirent à bord d'une de ces larges embarca-

tions auxquelles le remorquage à vapeur commence à venir en aide. Ce fut le 26 avril qu'ils s'arrêtèrent près d'une bourgade de la rive droite. Remis de leurs fatigues, bien portants, il ne leur restait plus que neuf



cents kilomètres pour atteindre Libreville.

Une caravane fut aussitôt organisée par les soins du foreloper, et, marchant directement vers l'ouest, traversa ces longues plaines congolaises en vingt-quatre jours.

Le 20 mai, John Cort, Max Huber, Khamis et Llanga faisaient leur entrée dans la factorerie, en avant de la bourgade, où leurs amis, très inquiets d'une absence si prolongée, sans nouvelles d'eux depuis près de six mois, les reçurent à bras ouverts.

Ni Khamis ni le jeune indigène ne devaient

plus se séparer de John Cort et de Max Huber. Llanga n'était-il pas adopté par eux, et le foreloper n'avait-il pas été leur dévoué guide pendant cet aventureux voyage?...

Et le docteur Johausen?... Et ce village aérien de Ngala, perdu sous les massifs de la grande forêt?...

Eh bien, tôt ou tard, une expédition devra prendre avec ces étranges Wagddis un contact plus intime, dans l'intérêt de la science anthropologique moderne.

Quant au docteur allemand, il est fou, et, en admettant que la raison lui revienne,



et qu'on le ramène à Malinba, qui sait s'il ne regrettera pas le temps où le Père Miroir

régnait sous le nom de Msélo-Tala-Tala, et si, grâce à lui, cette peuplade de primitifs ne passera pas un jour sous le protectorat de l'empire d'Allemagne?...

Cependant, il serait possible que l'Angleterre...

JULES VERNE.

FIN.

## A LA RIVIÈRE

La lessive trimestrielle de tante Claudie, j'en rêvais quinze jours à l'avance!...

La maison de ma tante est située au cœur du plus heureux pays du monde; heureux d'étaler ses coteaux fertiles au soleil! heureux de baigner ses prés verts dans une jolie rivière de cristal! heureux surtout d'abriter sous ses toits fleuris de clématites des gens heureux comme lui!

Donc, tante Claudie faisait chaque trimestre sa lessive. Si elle m'eût écoutée, elle l'eût recommencée chaque semaine, tant ce genre d'occupation me plaisait.

Pour une fillette de six ans, c'était montrer de louables dispositions; mais j'avouerais, dussé-je en diminuer mon prestige, que ce n'était pas la lessive qui me charmait, c'était... la rivière.

O cette rivière, qui coulait sur un fond de cailloux, entre des fougères plus hautes que moi, des quenouilles brunes aux longues

feuilles satinées et des digitales pourpres que le vent agitait comme des clochettes!

Vous eussiez pris ma rivière pour une grande écharpe détachée du firmament.

Les hirondelles elles-mêmes s'y trompaient si bien qu'elles venaient parfois s'assurer d'un coup d'aile si ce beau ruban bleu n'était pas un coin de ciel. Puis, enivrées par le parfum des fleurs sauvages qui croissaient sur les bords, elles délaissaient l'espace pour ma jolie rivière; poursuivaient les araignées qui glissent sur l'eau tels des patineurs sur la glace; suivaient du regard les petits poissons qui mouchetaient d'argent la rivière bleue.

Je serais restée des heures à l'écouter chanter, à contempler sa course à travers les prés fleuris.

Tante Claudie, qui ne l'aimait pas du tout, prétendait m'empêcher de l'aimer. « La rivière engloutissait les petits enfants... fermait leurs yeux... raidissait leurs membres, etc. »



Bast ! ces menaces me causaient autant d'effroi qu'à des moineaux une vieille coiffure dans un cerisier rouge.

J'avais baigné maintes fois mes pieds dans l'eau tiède du courant et un plongeon ne m'effrayait guère.

Les grandes dents blanches d'écume que la rivière aiguisait au bord sur les racines des peupliers me semblaient incapables de dévorer même un papillon.

Chaque fois que je pouvais échapper à la surveillance de ma tante, je fuyais par le portillon où la sonnette de cuivre, cachée parmi les glycines, guettait mon départ pour crier de sa voix aigrelette :

« Gare !... Gare !... Gare !... »

Ce qu'elle m'a fait prendre de fois, cette sonnette maudite !...

Tante Claudie accourait, tout essoufflée sous son bonnet blanc, son lorgnon posé de travers sur son nez :

« Où vas-tu, petite ?... »

Petite baissait le nez et roulait l'ourlet de son sarrau entre ses doigts.

Tante Claudie devinait aussitôt :

« Tu voulais aller à la rivière, je suis sûre ?

— Oui, tante.

— Méchante enfant, pour te noyer !... Attends-moi là un peu !...

— Oui, tante.

— Ne bouge pas surtout.

— Non, tante. »

Pendant que d'une voix de basse-taille elle donnait ses ordres multiples aux deux jeunes servantes, je lançais à la sonnette des regards furieux et pleins de menaces.

Elle s'en souciait bien, vraiment !...

Du cœur des grappes violettes elle continuait à rire de son rire jaune et bête.

Tante Claudie en avait toujours pour un grand quart d'heure. Ensuite elle me retrouvait couchée comme un lézard sur le sable chaud et parsemée des pieds à la tête de mille pétales mauves tout pareils à des ailes de papillon.

Nous partions ensemble.

Chose bizarre, la rivière, ces jours-là, avait peu d'attraits pour moi.

J'avais trop chaud, le soleil me brûlait et m'aveuglait, l'herbe sentait le roussi. Ma tante ne se plaignait pas, persuadée, malgré ma mauvaise humeur, que mon plaisir égalait sa souffrance.

Mais, pour moi, nul plaisir d'aller vers la rivière en compagnie de tante Claudie.

Il faut vraiment chérir de toutes ses forces les enfants gâtés pour ne pas découvrir combien leur cœur renferme d'inconscient égoïsme ; combien un désir irréalisé cause de tristesse à ces petits despotes !...

Pendant vingt minutes ma tante mouillait consciencieusement ses chaussures dans la vase du chemin de ma rivière.

Je prêtai parfois mon épaule à la main de ma tante, plus robuste que leste.

Sous mon bandeau de mauvaise humeur, je trouvais le soleil jaune comme une citrouille, les oiseaux criards, le ciel trop bleu, les prés moins verts, les bœufs sales et stupides.

C'est que la mauvaise humeur ressemble à une paire de lunettes dont les verres fumés ne donnent qu'une vue sombre, brouillée et maussade.

Lorsqu'enfin nous arrivions sur la berge, ma rivière ne chantait presque pas. Elle coulait d'un air dolent, et les petits remous, les petits froncements de ses vagues minuscules étaient pour moi autant de clignements d'yeux très significatifs :

« Inutile, n'est-ce pas, de briller, de chanter, de courir, puisque ta tante est là. Ce sera pour demain. »

Et je répondais oui, en dedans, tout en dedans, afin que tante n'y pût rien entendre ni rien voir, même avec son lorgnon.

Nous remontions la prairie. Tante faisait mine de s'appuyer sur mon épaule, ce qui me rendait quand même un peu fière.

Sa phrase alors était invariable :

« Je ne sais, petite, ce que tu trouves de si joli dans ce coin-là !... »

Je me taisais non moins invariablement, ayant le sentiment très net que l'excellente femme ne m'eût pas comprise. Nous nous aimions beaucoup, tante Claudie et moi, mais nous n'avions jamais les mêmes idées.



Ayant décrété dans ma très profonde sagesse que les siennes, de quarante-quatre ans plus vieilles que les miennes, étaient les meilleures, je leur donnais toujours raison, mais ne changeais pas d'un pouce ma ligne de conduite. Je pensais que les idées des tantes sont bonnes pour les tantes et celles des nièces parfaites pour les nièces.

Plus docile et moins présomptueuse, peut-être aurais-je songé que ma tante, dont l'existence se passait à me gêner, ne pouvait me défendre sans motif un plaisir que je goûtais si vivement. Puisque l'excellente créature sacrifiait sans cesse ses goûts à mes caprices, elle n'agissait donc qu'en vue de mon intérêt et sa défense visait à m'épargner un danger ou un chagrin que j'étais trop jeune pour prévoir...

Hélas ! bien des enfants préfèrent aux doux avis de ceux qui les aiment les dures leçons de l'expérience, la plus sévère des marâtres...

Mon bonheur égalait mon émotion lorsque, grimpée à la grille du jardin, je parvenais à tenir d'une main le battant de la cloche bavarde et lever de l'autre main le petit loquet de fer.

Quelle ivresse !...

Je sentais la cloche frémir sous mes doigts comme un oiseau captif... le bâillon serrait fort... la tante était loin... et hop !... je franchissais le seuil. Mes jambes et mon cœur, tout courait vers la rivière...

Et la lessive ?...

J'y arrive ; il fallait bien vous présenter d'abord ma rivière.

Les jours de lessive (l'événement durait au moins une semaine), la nièce de tante Claudie s'éveillait au premier soleil. J'ai remarqué qu'il faisait du soleil ces matins-là.

A peine hors de mon lit, je courais à la fenêtre et j'avais le plaisir de contempler, à travers les rideaux de mousseline à pois, tout un bataillon féminin évoluant sous les yeux de ma tante, dans un arsenal de baquets, de piles de linge, de brouettes, de battoirs et de morceaux de savon.

J'étais vite habillée, vite mêlée au groupe des travailleuses, dont deux seulement m'intéressaient : tante Claudie et la Girardeau.

A la première, je souhaitais un tendre bonjour entremêlé de caresses.

Ma tante, qui conservait dans le feu de la bataille un entendement très ouvert, n'avait pas besoin d'explications :

« Oui, oui, tu vas aller à la rivière. »

Je sautais après la Girardeau, la plus ancienne des laveuses, m'agrippant à son tablier. Tante ajoutait aussitôt :

« Veillez-y bien, la Girardeau, ne la laissez pas trop approcher du bord. Prenez votre temps. Il vaut mieux laver un jour de plus et ne pas laisser cette enfant se noyer. »

Les draps s'empilaient sur la brouette, tante les recouvrait d'un sac de toile, et hop !... assise là-dessus plus fièrement que la czarine sur le trône de toutes les Russies, je me laissais voiturer par la brave femme.

Les autres venaient derrière, leurs pieds nus perdus dans un nuage gris.

Et crie que... crie que... crie que... crie... les brouettes roulaient, grinçaient, couraient, mais la mienne gardait la tête.

Malgré sa petite taille et ses soixante ans, la Girardeau était aussi vigoureuse que toutes les jeunesses. Elle roulait ferme, ses maigres mollets battus par la jupe de droguet et les ailes de sa coiffe voltigeant au vent.

Je riais comme on rit si bien à cet âge, et ma vieille brouetteuse en était toute regaillardie.

Ce jour-là, rien pour moi qui ne fût brillant et gai. Jamais tapis de haute laine ne m'a semblé aussi moelleux que l'herbe drue du grand pré incliné en pente douce jusqu'à ma rivière.

C'était le pré de tante Claudie. Elle l'aimait, celui-là, parce qu'il lui donnait en abondance un excellent fourrage.

Moi je l'aimais pour le velouté de son herbe, pour ses grands boutons d'or, pour ses *pentecôtes* rouges, blanches ou tiquetées de mauve, pour ses *bonhommes* aux fleurons serrés comme les écailles d'un conifère, pour ses jolies grenouilles, ses *geurnouvelles*, qui me sautaient aux jambes comme de petites étourdies, pour tout enfin, car tout est beau dans la nature.

Je ne quittais mon carrosse qu'au bord de ma rivière, qui m'accueillait en chantant.

A gauche, sous les grandes arches du pont du chemin de fer, les laveuses disposaient leurs garde-genoux, leurs *battours* et leurs piles de linge.

Tout cela se faisait en jasant. Ma rivière ne tardait pas à charrier des flocons d'écume savonneuse : les chemises, les draps flottaient en formant de gros ballons, et les coups de *battour* résonnaient, mêlés au tic-tac du moulin voisin.

J'avais aussi mon petit *battour* avec lequel je ne battais guère que mes doigts.

Très vite lassée, je m'asseyais sur une motte d'herbe, mes pieds nus plongés dans l'eau limpide. Je restais là à guetter les martins-pêcheurs au plumage chatoyant, les libellules : les *demoiselles* et les *messieurs*, qui miraient coquettement leurs ailes diaprées.

La mère Girardeau ne me quittait guère de l'œil. Les draps en souffraient bien un peu, mais, tout intéressée qu'elle fût, tante Claudie préférait ce malheur à ma perte.

A dix heures, les servantes Morette et Babette venaient apporter aux laveuses le gros *quignon* de pain beurré dans lequel toutes ces robustes travailleuses mordaient à belles dents.

Le soir venu, elles remportaient le linge lavé sur les brouettes alourdies où les draps roulés en torsade s'égouttaient tout le long du chemin.

Lessives de tante Claudie, quelles bonnes heures vous m'avez fait passer !

Encore aujourd'hui, votre souvenir me revient en odorantes bouffées où l'haleine fraîche de ma rivière, parfumée de menthe sauvage, évoque mon enfance heureuse.

La lessive terminée, trois jours étaient consacrés à l'étendage sur les buissons, sur les genêts fleuris, sur la *praie*, puis au pliage.

Point de rivière, point de plaisir. Ces journées étaient pour moi sans aucun charme.

Que ne me suis-je contentée ainsi !...

Voici ce que j'imaginai un beau jour, dans l'intention de prolonger mon amusement.

J'avais une fille en carton peint, au visage

de biscuit, aux yeux d'émail avec une perle blonde.

Elle possédait un trousseau complet : jupons, chemises, pantalons par douzaines. Jusqu'ici, Morette ou Babette s'étaient chargées de la lessive de ma fille.

Mais ces lessives-là se faisaient dans un baquet avec très peu d'eau et guère de savon.

Je voyais bien que c'était une lessive pour rire.

Cette fois, je voulus une *vraie* blanchisseuse. Je demandai et obtins que la Girardeau consacra un après-midi entier au trousseau de ma fille.

Nous partîmes donc, la vieille paysanne et moi, l'une roulant l'autre sur la brouette où la fine toile du trousseau de ma fille avait remplacé le linge peu élégant de tante Claudie.

Nous nous installâmes dans nos garde-genoux et pan... pan... pan... nous remplîmes de bruit la rivière gazouillante.

Les chemisettes gonflées semblaient des corps flottants, des corps de tout petits personnages : *des riquelets*, comme disait la Girardeau.

Jeus beau salir à mesure ce que la bonne femme lavait, il arriva un moment où tout fut savonné, rincé et tordu.

La rivière chantait sa plus jolie chanson... comment la quitter?...

La Girardeau me disait qu'il était l'heure de rentrer... Je faisais la sourde oreille. En vain prit-elle entre ses mains rougies et froides mes mains couvertes de mousse blanche... je résistais...

La rivière me tenait et elle me tenait bien. Si bien même que tout à coup, sans que j'aie pu comprendre comment cela s'était produit, poussée sans doute par la main de Dieu qui punit toujours les désobéissants, j'exécutais au fond de l'élément liquide le plus beau plongeon qui se puisse voir.

Ah ! ma rivière ! quel tour vous m'avez joué !...

Baigner nonchalamment ses pieds dans l'eau tiède du courant ou tomber tête première entre les joncs de la rivière, c'est chose fort différente.

Pour la première fois, j'eus la vision de la mort, d'une mort terrible, au fond de la vase molle que dissimulent si bien les petits cailloux.

La nappe bleue m'étreignait comme un vêtement de glace et paralysait déjà mes membres.

Est-ce que tante Claudie aurait dit vrai... la rivière dévorerait les enfants?...

Mes yeux se fermaient, j'allais mourir, lorsque la Girardeau risquant sa pauvre vieille vie, si utile aux cinq petits qui l'appelaient grand'mère, m'arracha à la mort, moi, enfant gâtée, qui ne savais encore que chanter et désobéir.

Après m'avoir réchauffée et réconfortée, tante Claudie me prit sur ses genoux, me regarda de ses bons yeux aimants pleins de larmes et d'effroi et me dit :

« Petite, croiras-tu tante Claudie ?

« La vie est comme ta jolie rivière... un danger voilé de fleurs.

« Les enfants n'ont pas les yeux assez ouverts pour découvrir les épines qui se cachent sous les roses du plaisir ; c'est pourquoi tu n'avais pas vu la vase dangereuse cachée sous les cailloux blancs.

« Mais les enfants ont des mères, des pères, des tantes, qui veillent sur eux ; et l'obéissance est le flambeau qui éclaire et prévient tout danger. »

Je pleurais à chaudes larmes, plus touchée des douces paroles de tante Claudie que je ne l'eusse été d'une bonne correction...

Tante continua :

« Si la Girardeau, qui s'est dévouée pour te sauver, était restée au fond de la rivière, aurais-tu été en mesure, en admettant qu'un autre t'eût sortie de là, de donner du pain à ses cinq petits enfants? »

Je fus secouée de sanglots convulsifs... la Girardeau morte... ses petits sans pain... tout cela pouvant arriver par ma faute!... Ah! cette pensée ne me quitterait plus jamais...

Tante me consola... aussi bien étais-je corrigée...

Je comprenais qu'une cervelle de petite fille est une très mauvaise boussole conduisant tout droit au naufrage ; je me promis fermement de n'agir que d'après la plus rigoureuse obéissance aux ordres de mes parents.

Plus tard, quand je serais grande, on verrait!...

N'allez pas croire surtout que je fusse très fâchée contre ma traîtresse amie. Rivière, jolie rivière, je t'aime toujours en dépit de tante Claudie qui t'aime moins que jamais.

Seulement, ô folle inconséquence, depuis mon terrible plongeon, jamais plus *battour* n'a chanté sous ma main.

PAUL ROLAND.

## LA FOUX-AUX-ROSES

Par A. MOUANS

### CHAPITRE XV

« Te voilà rouge comme au jour des vendanges, tante Dor ; qu'as-tu donc fait de ton parasol ?

— Je l'ai oublié hier près de la Foux, mademoiselle, et vous, qu'avez-vous fait de votre bonne humeur ?

— Ma bonne humeur?... Tu veux dire ce qui me fait rire et chanter souvent?... car je ne boude pas... »

On était au dimanche ; la tante et la nièce, qui revenaient de l'église, suivaient la route poudreuse, déjà brûlante. En parlant, Irène s'était placée devant sa tante pour l'empêcher d'avancer ; elle répétait, levant son minois doux et espiègle :

« Regarde-moi bien, tu verras que je ne boude pas. »

Puis, encouragée par le demi-sourire de



M<sup>lle</sup> Dorothée, elle poursuivit en cheminant de nouveau :

« Quant à cette chose que tu nommes « ma bonne humeur », je l'ai aussi laissée près de la Foux... avec ton parasol...

— Quelle sottise me dérites-tu là !...

— C'est la vérité, tante ; je crois que je n'aurai plus envie de chanter, ni de rire ou de babiller, tant que Norbert ne pourra pas venir chez nous, tant que tu me défendras d'aller à Beau-Soleil. Malgré moi, je réfléchis ; je me creuse la tête pour chercher où peut être cette vilaine clef qui cause tout le mal... Oh ! tu as beau froncer les sourcils, tante, ce n'est pas nous qui l'avons prise. »

M<sup>lle</sup> Dorothée garda le silence. Depuis que son premier mouvement de colère était apaisé, elle se disait qu'Irène ne mentait jamais et que Norbert lui avait donné plus d'une preuve de sa franchise.

« Tu es encore plus rouge que tout à l'heure, reprit Irène qui la regardait de coin.

— Je le sais bien, ma fille ; sans capeline ni ombrelle, par ce soleil, on n'est guère à son aise.

— Allons reprendre ton parasol ; nous aurons de l'ombre dans le bois d'orangers... et, qui sait, en cherchant mieux qu'hier, je vais peut-être retrouver la clef.

— Allons ! » approuva d'assez bonne grâce M<sup>lle</sup> Lissac.

Sous l'ombrage embaumé, la tante et la nièce avançaient plus rapidement. Lorsqu'elles ne furent qu'à une petite distance du pont, Irène courut en avant. Soudain elle leva les bras, et, dans une pantomime animée, fit signe à sa tante d'approcher sans bruit.

« Qu'y a-t-il ? gronda tout bas M<sup>lle</sup> Lissac en hâtant le pas ; encore une idée de travers !... Ah !... »

A son tour, elle venait de s'arrêter, pétrifiée par le spectacle invraisemblable qui s'offrait à elle : le gros Jacques, ses pantalons retroussés, les manches de sa chemise laissant voir ses bras nus, était entré jusqu'aux genoux dans les eaux de la source, peu profonde à cette époque, et paraissait occupé à une besogne dont l'importance l'absorbait ;

il n'entendit pas le rire étouffé d'Irène. Presque courbé en deux au-dessus du courant limpide, on eût dit qu'il comptait les cailloux du fond ; puis, maniant à deux mains un long objet, il fouillait avec précaution entre chaque pierre. D'un seul coup d'œil, la tante Dor comprit le désastre. Cette chose jaunâtre, trempée, lamentable, que l'enfant sans pitié plongeait et replongeait, c'était le parasol café au lait !

Au cri d'horreur qu'elle poussa, Jacques, qui tournait le dos, fit volte-face et présenta son visage consterné tout juste pour recevoir les apostrophes furibondes que méritait son audace.

« Ceci passe les bornes ! grondait M<sup>lle</sup> Dorothée de sa plus grosse voix ; on ne se contente plus de me voler le bord de ma rivière, de s'y pavaner malgré ma défense ; on prend possession de l'eau elle-même !... Et pour quoi faire, bon Diou ?... pour se donner le malin plaisir de détruire mon pauvre parasol fraîchement réparé !... Enfant sans cœur, qu'est-ce que cela signifie ?... Parleras-tu ?... »

Jacques, nous le savons, ne possédait pas la hardiesse de son frère. Il taquinait Irène parce que celle-ci répondait gentiment sans le faire punir ; il déclamait bien aussi contre sa terrible cousine... quand elle n'était pas là. A présent, pour lui répondre en face, il prit un air penaud et murmura humblement :

« Ne vous fâchez pas, cousine ; je vais sortir de la Foux aussitôt que j'aurai trouvé... ce que je cherche... Quant à l'ombrelle, je ne l'ai qu'un peu mouillée ; voyez vous-même, elle n'a rien de cassé ! »

Joignant l'action à la parole, il ouvrit au-dessus de sa tête le triste parasol, qui avait en cet instant toutes les qualités d'un bon arrosoir.

Malgré son mécontentement, le spectacle du petit bonhomme, dans ce ridicule appareil, eut raison de la gravité de la tante Dor. Quant à Irène, elle avait positivement recouvré sa belle humeur près de la Foux. Oubliant sa résolution de ne plus rire avant que Norbert fût revenu à la bastide, des éclats



encore plus frais que ceux de la veille paraient de ses lèvres et remplissaient le bosquet. Jacques, très embarrassé de sa personne, referma l'ombrelle, prêt à la replonger dans la Foux, lorsqu'un rayon de soleil, filant à travers les arbres, tomba d'aplomb sur une chose brillante, qui reposait au fond de l'eau dans un recoin moussu. Avec un cri de joie, il enfonça résolument le bout crochu du manche vers l'objet qui continuait à reluire :

« La voilà ! la voilà ! cria-t-il d'un air triomphant, j'étais sûr qu'elle était tombée là ! »

M<sup>lle</sup> Dorothée cessa de rire car elle reconnut, passée au manche du parasol, la grande clef du père Lissac.

« La clef, la clef ! fit Irène en battant des mains, oh ! Jacques, que c'est gentil à vous de l'avoir repêchée. Tante, dis-lui que tu es contente, il le mérite bien ! »

Tout fier de son exploit, le garçonnet, avant la fin de ce compliment, se hissa sur la rive, remit prestement ses chaussures et sa veste et courut vers le pont.

« Voilà, dit-il en présentant sa trouvaille, ce n'est pas Norbert qui l'avait jetée, je vous assure, ... et si j'avais pu deviner que vous seriez si bonne pour papa... »

Il s'interrompit et ses dents se mirent à claquer. La tante Dor ne pensait plus à la clef, ni au parasol ou à ses griefs de tout à l'heure ; son œil allait des joues pourpres du petit homme aux lèvres qui pâlissaient.

« Tu grelottes, petit malheureux ! je parie que tu as couru au soleil avant de te mettre à l'eau ? dit-elle d'un ton inquiet.

— C'est vrai, j'avais bien chaud, balbutia Jacques en s'appuyant à la porte.

— Vite, pas une minute à perdre, ton imprudence pourrait te coûter cher... Beau-Soleil est trop loin... à la bastide. Irène, cours en avant, fais allumer des javelles... prépare du thé d'oranger ! »

Couvert du vêtement de la tante Dor, moitié traîné, moitié porté par elle, Jacques fit son entrée à la bastide où, après avoir été frictionné, il fut roulé dans une couverture devant la grande flambée de sarments qu'Irène et Marie-Louise attisaient avec ardeur.

« Bois maintenant, dit M<sup>lle</sup> Lissac en lui présentant le breuvage brûlant, et reste là bien tranquille ; avant une heure, il n'y paraîtra plus.

— Merci, cousine Dor, je me sens déjà mieux, ma tête ne me fait plus mal... je ne tremble plus... et je suis bien content d'avoir repêché la clef... Oh ! je ne savais pas que vous étiez partie à Vintimille quand... »

Les paupières de Jacques battirent, ses yeux se fermèrent et sa respiration régulière annonça qu'il s'était profondément endormi au milieu de sa phrase.

« Nous en sommes quittes pour la peur, dit M<sup>lle</sup> Dorothée après l'avoir considéré un instant, mais à Beau-Soleil on doit le chercher, s'inquiéter de sa longue absence s'il n'a pas dit où il allait... »

Après avoir refermé la porte de la chambre où le petit dormeur reposait, elle continua à parler et à s'agiter :

« Je pourrais envoyer prévenir ses parents par toi, Irène, ou même te charger de la commission, Marie-Louise, ce serait convenable et suffisant... si sa mère était en bonne santé... mais, avec une convalescente, on ne prend jamais trop de précautions... il faut une personne prudente... comme moi... allons, je le vois bien, je vais être *forcée* d'y aller moi-même. »

Pendant qu'elle parlait, la tante Dor avait remis son vêtement, son chapeau et quitté la bastide à pas pressés. Irène, juchée sur le petit mur, la suivit des yeux jusqu'à perte de vue, puis, frappant ses mains l'une contre l'autre :

« Voilà qui est plus fort que tout ! Tante Dor s'en va à Beau-Soleil ! aurais-tu cru cela, Marie-Louise ?

— Nenni, mademoiselle, c'est une drôle de chose qui *s'arrive* !

— Tu veux dire une chose très belle... très agréable... Ah ! si grand-père Lissac avait recommandé à ma tante de faire la paix !... comme elle serait bien plus heureuse... et moi aussi ! »

A Beau-Soleil, tout était en l'air ; les enfants, au retour de la messe, avaient appris

que le D<sup>r</sup> Ortiz autorisait M<sup>me</sup> Brial à descendre respirer le bon air tiède dans la salle de verdure. Aussitôt Marthe et Norbert s'étaient attelés à la besogne, déclarant que personne ne saurait aussi bien qu'eux ce qu'il fallait à leur mère. Au beau milieu du tapis que la petite fille était allée chercher dans sa propre chambre, son frère installa une bergère douillette et commode, choisie par eux après longue délibération; le coussin à mettre sous les pieds de la convalescente, les châles pour le cas où elle aurait froid, l'ombrelle pour l'abriter du soleil furent placés et déplacés vingt fois avant que M<sup>me</sup> Brial parût enfin au bras de son mari. Mais la joie fut à son comble lorsque ce dernier proposa de dresser près du fauteuil la table du déjeuner.

« Sois tranquille, Rousseline, nous allons t'éviter de la peine, nous nous chargeons du couvert, dit Marthe; mais où donc est Jacques? il ne nous aide pas... »

— C'est vrai, où est-il passé? Il est pourtant rentré avec nous! »

Une demi-heure s'écoula, le petit homme ne paraissait pas; Norbert, envoyé à sa recherche, avait exploré tous les coins du jardin, il revenait des Myrtes, où personne n'avait entendu parler de Jacques, lorsque ses parents le virent accourir :

« Père, criait-il, père, viens vite recevoir la cousine Dorothée, elle est à la grille ! »

— Dorothée ici!... Dorothée à Beau-Soleil! est-ce possible! »

M. Brial allait se précipiter, mais déjà la vieille demoiselle entra dans la salle de verdure.

« Salut, Honoré! bonjour, ma cousine! dit-elle après une majestueuse révérence, ce n'est pas une visite que je viens vous faire, je veux tout simplement vous dire que votre Jacques est chez moi. En revenant de l'église, ne l'ai-je pas trouvé qui barbotait dans la Foux pour repêcher la clef du pont qu'il y avait jetée! J'arrivais à point : par cette grande chaleur le froid commençait à le saisir; alors, sans hésiter, je l'ai porté à la bastide, frictionné... réchauffé... soyez tranquilles, ce gamin est hors de danger et dort à poings fermés.

— Ma bonne cousine, dit M<sup>me</sup> Brial très émue, encore ce service après celui que vous nous avez rendu hier!... comment vous prouver ma reconnaissance?

— En apprenant à vos enfants que la cousine Lissac n'est pas une girouette qu'ils peuvent faire tourner à leur gré... Ils sont insupportables, tes enfants, Honoré; on dirait qu'ils se liguent avec ma nièce pour me faire faire ce que je ne veux pas... Sans ma grande fermeté, je crois vraiment que cette troupe de bambins prétendrait que j'oublie mes droits sur « ma Foux »; mais cela, jamais, jamais!.. Norbert, avance ici et donne-moi la main; je m'étais trompée pour la clef... ton père sait-il cette affaire?

— Oui, cousine, depuis ce matin, et autre chose encore que vous ignorez; attendez une minute. »

Le jeune garçon partit en courant et reparut presque aussitôt portant le « chef-d'œuvre » du père Lissac.

« Cousine Dor, vous croyez m'avoir donné une canne, n'est-ce pas? »

— Une canne et aussi une relique de famille que tu dois être fier de posséder, rectifia M<sup>lle</sup> Dorothée.

— Je sais; mais elle est encore autre chose que vous ne soupçonnez pas... une boîte aux lettres, voyez vous-même... »

En parlant, il avait dévissé lentement la petite tête de bois qui semblait rire de plus belle pendant que son cou s'allongeait. Enfin l'étui parut aux yeux stupéfiés de M<sup>lle</sup> Lissac.

« Prenez, c'est à vous, ajouta Norbert qui fit glisser le papier dans sa main, M. Ortiz était avec moi quand nous avons découvert cela, mais personne n'y a touché. »

Muette de surprise et d'émotion, M<sup>lle</sup> Dorothée reçut le petit rouleau, l'examina curieusement et se décida à rompre le fil de soie qui le fermait, déroulant d'une main tremblante la mince feuille jaunie.

Du premier coup d'œil elle reconnut la signature au-dessous de quelques lignes d'une grosse écriture.

Voici ce qu'elle lut :



« Mon cher Thomas,

« Plus je vieillis et plus notre brouille me rend malheureux ! J'ai eu tort, il y a quinze ans, de refuser qu'on mesurât le terrain. Rends-moi ton amitié, fais venir un arpenteur et engageons-nous à accepter sa décision. On verra enfin à qui appartient la Foux-aux-Roses. J'attends ta réponse.

« Pierre Lissac. »

La vieille demoiselle, dont le visage pâlisait et rougissait tour à tour, se laissa tomber sur une chaise.

« Pauvre Dorothée ! est-ce donc une fâcheuse découverte que tu viens de faire ? demanda M. Brial en désignant la lettre.

— Moi qui prenais ce papier pour quelque chose de bon ! s'écria Norbert désappointé, déchirez-le, cousine, et n'y pensez plus, puisqu'il vous cause du chagrin.

— Tu parles sans savoir, enfant ! répliqua la tante Dor en se redressant, non, ce papier ne m'apprend rien de triste, au contraire... il prouve que mon père avait d'excellentes idées... écoutez tous ! »

Lentement, avec emphase, elle lut à haute voix la lettre du père Lissac et poursuivit :

« Oui, oui, il avait parfaitement raison !... Les Lissac sont fermes, tout le monde sait cela !... Depuis quinze ans, j'ai maintenu mes droits sur la Foux comme une vraie Lissac, mais puisque mon père a parlé de mesurer le terrain, je n'en suis pas fâchée.

— Alors, vous ne regrettez pas que j'aie trouvé la lettre ? interrogea Norbert.

— Pas du tout, mon garçon ; seulement, tu aurais mieux fait de la trouver il y a quinze ans.

— Mais, vous m'avez donné la canne avant-hier...

— Et, il y a quinze ans, Norbert n'était pas né, fit observer en riant M<sup>me</sup> Brial.

— C'est encore vrai ; allons, tout est pour le mieux, ou plutôt tout sera pour le mieux si Honoré consent à mesurer...

— Dès demain je m'en occuperai, ma bonne Dorothée, à une condition, c'est que,

si la Foux coule sur mon terrain, tu me permettras de te la céder.

— Merci, cousin, merci, tu es trop aimable, mais elle arrose mes terres, j'en suis certaine... c'est moi qui te ferai présent d'un bout du champ aux roses. Au revoir, mes amis, Irène ne sait rien encore... Va-t-elle être contente ! Pauvre petite, à force de l'entendre répéter : « C'est triste d'avoir des ennemis ! » je finissais par penser comme elle. »

Tête haute et le cœur joyeux, la tante Dor suivit un sentier à travers le champ de rosiers dont les fleurs odorantes semblaient la saluer. A dix mètres de la Foux, elle s'arrêta et se frottant les mains :

« Je ne me trompe pas, voilà où finit ma propriété !... Ah ! quel joli cadeau je ferai bientôt aux Brial !... »

.....

Huit jours après que le chef-d'œuvre du père Lissac eut livré son secret, une surprise non moins grande attendait M<sup>lle</sup> Dorothée : dans le salon de Beau-Soleil où toute la famille l'entoure, elle vient de recevoir le plan dressé par le géomètre. Le bois d'orangers et le champ de rosiers figurent côte à côte sur cette grande feuille de papier et... chose incroyable, les deux portions du terrain sont égales... la Foux coule exactement au milieu.

Après des exclamations retentissantes, la tante d'Irène se tourna vers son parent :

« Qu'en dis-tu, Honoré ? De vieux amis comme ton père et le mien ont vécu fâchés pendant des années... et, moi-même, j'ai cru que c'était mon devoir de soutenir cette querelle inutile... »

— Si je n'y mettais pas autant d'ardeur que toi, de mon côté, je pensais que les prétentions de mon père étaient justes, répondit M. Brial ; mais tout cela est fini, notre vieille amitié va reflourir, grâce à cette lettre et aussi grâce à la petite fée que voici. »

En parlant, il caressait les cheveux dorés d'Irène ; sa tante eut un sourire satisfait :

« C'est vrai, elle s'était entichée de tes enfants.

— Pas de moi, cousine, dit Jacques étourdiment, c'est impossible... je ne lui jouais que des mauvais tours.

— Et moi, je riais au lieu de la défendre », reprit Norbert un peu confus de son aveu.

Marthe ne souffla mot, mais, au souvenir des regards arrogants avec lesquels tant de fois elle avait accueilli les saluts aimables de sa petite cousine, elle mit doucement un baiser sur sa joue.

« Est-ce vrai ce qu'ils disent là? demanda M<sup>lle</sup> Dorothee prête à se fâcher.

— Oh! tante, il y a si longtemps, si longtemps, je ne m'en souviens presque plus à présent qu'ils sont bons pour moi, répondit Irène en souriant.

— Mais toi, mignonne, au lieu de désirer si vivement notre réconciliation, tu aurais pu rendre la pareille à tes cousins! »

Les yeux gris de la fillette se posèrent comme une caresse sur M<sup>me</sup> Brial qui venait de parler.

« Non, madame, je n'aurais pas pu, c'est bien plus facile d'aimer que de détester... demandez à tante Dor, elle a eu beau faire, elle n'était pas *tout à fait* l'ennemie de M. Honoré! »

Une heure plus tard, un repas joyeux réunissait la famille réconciliée et les habitants des Myrtes. M<sup>me</sup> Lissac paraissait transfigurée, ses traits sévères avaient une expression affable dont les enfants, sauf Norbert et Irène, s'étonnaient tout bas. Au milieu de la gaieté générale, elle annonça son intention d'offrir le gros lot à la loterie des petites filles, qu'on devait tirer quelques jours plus tard et proposa une visite à la Foux.

« C'est là que j'ai amené la bicyclette hors de l'eau, dit Irène en désignant la roche

aiguë, et, le même jour, Nad est venue me voir pour la première fois.

— C'est ici que j'ai repêché la clef, reprit Jacques à son tour.

— Oh! oh! tu parais bien fier de ton exploit,



fit observer M. Jouvenet avec malice, montre-nous donc de quel endroit tu avais jeté cette célèbre clef.

— Je l'ai jetée de... de... par-dessous... par-dessus... » balbutia Jacques en roulant des yeux effarés qui s'arrêtèrent involontairement sur Philippe. Ce dernier devint cramoisi : connaissant la clairvoyance de son père, il se sentit deviné.

« Tu l'as jetée avec la main qui a semé les hameçons dans mon jardin et tu n'oses pas le dire, n'est-ce pas, mon petit Jacques,

dit M. Jouvenet; allons, Philippe, n'est-ce pas toi qui devrais parler à présent?

— Mais papa... je... oui... j'allais justement expliquer... avant-hier, nous étions sur le pont, Jacques et moi, je tenais la clef qui m'a échappé je ne sais comment et... »

Ici l'explication embrouillée s'arrêta net; le jeune garçon, pour éviter le regard de son père, promenait les yeux de l'un à l'autre : M<sup>me</sup> Jouvenet et la grand'mère semblaient tristes; M. Brial hocha la tête, les enfants souriaient malicieusement et, pour comble de malheur, M<sup>lle</sup> Dorothée donnait les signes d'une gaieté irrésistible :

« Faut-il que je vienne à ton aide? Tes parents le permettraient, j'en suis certaine, dit-elle en se plaçant devant lui.

— Mais, mademoiselle...

— Pas de mais!... Parle franc, tu t'en trouveras mieux. Si, au lieu de me conter sans détours son équipée sur le bateau, Norbert avait cherché de mauvaises excuses, crois-tu qu'il aurait gagné mon cœur!... Toi qui es si habile à chanter tes louanges, tâche, pour une fois, de répondre simplement. Qui, de toi ou de Jacques, a enlevé la clef de la serrure?

— Moi!

— Et elle t'a glissé des mains comme cela, sans ta permission?

— Non, je vais tout vous dire. »

Philippe contrit, la mine penaude à faire pitié, cette fois, raconta avec franchise com-

ment les choses s'étaient passées. Aux derniers mots, M<sup>lle</sup> Dorothée lui frappa amicalement sur l'épaule :

« Bien, très bien; il faut de l'énergie pour reconnaître ses torts. Les vaniteux préfèrent les compliments; mais, crois-moi, mieux vaut gagner l'estime des gens de cœur que de se faire admirer par les sots... Monsieur Jouvenet, pas de punition aujourd'hui, je vous prie; cela gâterait la belle journée qui finit! »

Notre histoire aussi touche à sa fin. Nous allons dire adieu à nos amis sur les bords de la jolie Foux, qui, après avoir été si longtemps un sujet de discorde, est devenue un trait d'union entre Beau-Soleil et la bastide Lissac.

Marthe et Irène prennent à présent leurs leçons en commun; Norbert tra-

vaille ferme pour entrer au *Borda*. Les Jouvenet reviennent tous les ans passer quelques mois aux Myrtes, et, chaque fois, les amis provençaux trouvent Philippe changé à son avantage.

« Ah! petite Foux! chère petite Foux! murmure Irène assise près de la source, au moment où nous la voyons pour la dernière fois, je t'aime toujours, mais j'ai d'autres amis, et tante Dor est si heureuse! Tout est changé chez nous! Ne voilà-t-il pas qu'elle parle de me mener à Paris!!! »

A. MOUANS.

FIN

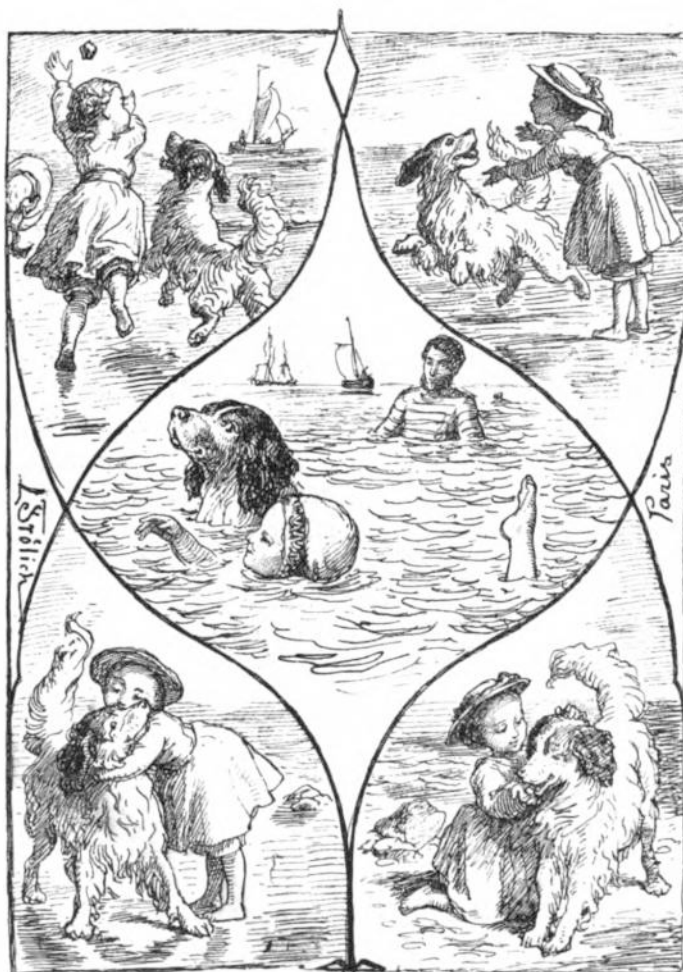




## MADEMOISELLE FRISSON

## XIV

M<sup>lle</sup> Lucie, la poltronne, celle qui était jadis M<sup>lle</sup> Frisson, n'a jamais eu besoin du remède du docteur. La peur est une maladie dont on guérit, quand on le veut bien, non par des remèdes. M<sup>lle</sup> Frisson a eu tellement honte de sa pusillanimité qu'elle s'est corrigée, mais



par l'effet de sa propre volonté; et, pour bien prouver qu'elle n'est plus peureuse, elle a demandé à son papa de lui acheter le bon Médor qui l'effrayait tant.

Médor est son grand ami et son protecteur s'il survenait quelque rechute de sa maladie d'autrefois. En compagnie de Médor, M<sup>lle</sup> Lucie est allée à la mer avec sa maman. Elle a appris à nager; elle a fait de bonnes parties à marée basse. Il est loin, le temps où elle avait peur dans sa baignoire!...

Ah! qu'on s'amuse bien quand on est à la fois prudent et courageux!

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LA PLANTE BIENFAITRICE (Suite.)

Mais ce n'est pas tout que d'avoir autour de soi tant de choses plus ou moins saccharifères, il faut savoir en extraire le sucre, ce que précisément ne pouvaient faire les peuples de l'antiquité qui n'avaient ni moyens d'extraction, ni procédés de raffinerie. Ils devaient donc se contenter du simple miel des abeilles, qui, soit dit sans les offenser, est bien inférieur au sucre proprement dit.

Or, les Grecs ne connaissaient le sucre que de nom, tout comme les Romains eux-mêmes, et, si les Orientaux se contentaient de sucer leurs cannes à sucre, les maîtres du monde n'avaient, pour édulcorer leurs boissons, que ce miel déjà nommé dont ils faisaient du reste un très grand usage. Ce fut l'expédition d'Alexandre qui leur révéla l'existence d'un autre « miel, doux suc d'un tendre roseau » comme s'exprime le poète Lucain, contemporain du trop illustre Néron. Quoi qu'il en soit — car les conquêtes ne se font que lentement — ce ne fut qu'au retour des croisades que les Européens purent boire de l'eau sucrée. Les Vénitiens furent les premiers à bénéficier de ce que rapportèrent les croisés du fond de cet Orient où ils étaient allés chercher tout autre chose que du sucre. Les Vénitiens eurent bientôt pour concurrents, dans le commerce qu'ils en faisaient, les Portugais, puis les Espagnols. Peu à peu, l'on transplanta la *canamelle* (premier nom de la canne à sucre) en Sicile, en Égypte, puis dans les Canaries, et enfin en Amérique, où s'étendit merveilleusement la culture de la précieuse graminée à qui nous devons, aujourd'hui, ces monceaux de « sucreries » qu'accumule autour de nous toute l'armée des pâtisseries, des confiseurs, des liquoristes, des limonadiers, des glaciers, des confituriers et autres artisans d'objets de convoitise, pour les petits et grands enfants que ravissent les douceurs.

Mais revenons à nos produits indigènes, à nos arbres européens; allons faire un tour au verger, et c'est là que nous trouverons tout un peuple d'arbres fruitiers qui, certes, ne le cèdent en rien à leurs rivaux d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique.

Et c'est par le pommier que nous allons commencer.

La pomme, un fruit maudit! Qui donc a dit cela? Bon nombre d'historiens et à peu près tous ceux qui ont écrit sur la mythologie.

Calomnie impardonnable! Je ne sais, en vérité, ce qu'elle leur a fait, à tous, cette innocente pomme, pour être ainsi traînée de fable en légende et de dogme en symbole. Voyez un peu cette série d'injurieuses qualifications: pomme de discorde, pomme d'Iduna, pomme empoisonnée, dont tous les médecins du monde antique, Hippocrate et Galien, les Arabes et ceux de l'École de Salerne, énumèrent avec une haineuse prolixité les vertus délétères. Depuis la pomme des légendes mythologiques, jusqu'à ces autres pommes modernes et devenues historiques, par suite de la haine que leur avait vouée Ladislas Jagellon, roi de Pologne, tout comme l'empereur Constantin, et qui incommodaient à tel point le physiologiste Haller qu'il les sentait jusque chez ses voisins, quelle série de malédictions et de calomnies contre ce fruit exquis et charmant dont la réhabilitation s'est fait attendre plus de soixante siècles!

N'en inférons rien de mal contre lui. Et d'abord, aucune preuve n'existe qu'il faille rendre le pommier responsable de la grave accusation dogmatique que la tradition fait peser sur lui, attendu que la pomme n'est désignée nulle part, et le mot *fruit* n'est autre chose, ici, que la désignation concrète d'un objet séduisant quelconque. Ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est que la légende de la

chute par la séduction se retrouve chez tous les peuples. Le « fruit défendu » est de tradition universelle.

Au surplus, que l'on ne s'y trompe point, cette légende universellement admise est bien autrement profonde qu'on ne se l'imagine communément. Ce n'est plus d'un arbre portant des fruits plus ou moins désirables qu'il s'agit, mais d'une sorte de talisman qui donne l'immortalité. C'est dans l'arbre du bien et du mal de la Genèse que nous retrouvons l'arbre de la science, c'est-à-dire l'arbre de vie, poétique et profond symbole qui dépasse de bien loin la puérile et sensuelle tentation de manger un fruit plus ou moins doux et succulent.

Vous le voyez, notre pomme sort blanche et pure de toute incrimination. Déclarons-la donc à tout jamais innocente et, malgré les légendes mythologiques, malgré les bizarreries du langage médical qui appelle « pomme d'Adam », à titre de stigmaté infamant, cette grosseur que forme au cou de l'homme la paroi saillante de l'un des cartilages du larynx, malgré les déclamations d'une science encore enfantine, n'en déplaie au grand Hippocrate, déclarons que la pomme est un des plus beaux et meilleurs fruits qui existent, si bien qu'elle est devenue comme l'équivalent symbolique du prix que mérite ici-bas toute belle créature ou toute belle chose. Vous vous souvenez de cette jolie strophe des *Orientales* :

Soit lointaine, soit voisine,  
Espagnole ou Sarrasine,  
Il n'est pas une cité  
Qui dispute, sans folie,  
A Grenade la jolie  
La pomme de la beauté.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la pomme, aux lignes si pures et aux couleurs si charmantes, est devenue comme une figure mystique de perfection, c'est-à-dire la représentation de quelque chose de complet et de parachevé. Outre une foule de fruits qu'on appelle de ce nom — pomme d'amour (tomate), pomme d'Arménie (abricot), pomme de Jéricho (morelle), pomme d'or (orange), pomme de terre, etc. — il est des plantes

dont le mot pomme, changé en qualificatif, exprime le parfait développement. Une belle et ferme tête de chou, une laitue compacte et dure sont dites *pommées*... pommée également est dite une sottise, alors qu'elle est réussie au point de ne plus rien laisser à désirer.

Qui dit pomme, dit pommier ou peu s'en faut, puisque de l'une à l'autre il n'y a comme distance que la longueur d'une queue fort courte; arrivons donc à celui-ci, sans autre transition.

Le pommier, disons-le tout de suite, n'est pas un arbre élégant. Certes, il est admirable au printemps, alors que les « tièdes haleines », collaborant avec les rayons du soleil, l'ont transformé en un énorme bouquet, mais alors l'arbre a disparu sous le buisson fleuri et il faut attendre, pour le juger impartialement, qu'il ait repris sa modeste livrée de travail. C'est que le pommier n'est autre chose, en effet, qu'un simple travailleur, moins encore, qu'un arbre « domestiqué ». Il a perdu, au service de l'homme, sa physionomie et ses allures indépendantes.

Le pommier domestique — sauf exception — n'a ni ces allures originales, ni ces lignes hardies qui rendent remarquable le profil de tant d'autres végétaux. La silhouette du pommier manque d'imprévu. Généralement incliné par les grands vents d'ouest, il penche d'une façon disgracieuse, coude ses branches à tort et à travers et se couronne d'une grosse tête ronde qui, de loin, rappelle l'ombrelle du champignon. C'est un travailleur, nous l'avons dit, et non point un artiste. Il est trapu et fait le gros dos comme les ouvriers des champs, ses confrères, qu'un labeur excessif a courbés avant l'âge. Ajoutons à cela que cet honnête fabricant de pommes a le défaut de ses qualités, qu'il est trop souple, trop docile et qu'il a eu, dès l'origine, le tort de se prêter sans protestation aux fantaisies les plus grotesques. Qui n'a vu de ces misérables pommiers nains, étalés en espaliers, crucifiés contre un mur ou ficelés à des échelas qui ridiculement les transforment en quenouille, en verre à boire, en queue de paon ou en



n'importe quelle autre figure de fantaisie ! Quelle initiative, quelle physionomie voulez-vous qu'ait un malheureux végétal abruti par une éducation semblable ?

Ne soyons pas trop sévère, cependant, pour ce pauvre pommier domestiqué. S'il ne pose, ni pour la grâce, comme le saule pleureur, ni pour la majesté, comme l'orme ou le chêne, il faut avouer qu'il sait faire, en revanche, d'admirables corolles quelquefois parfumées, et que ses boutons de fleurs, coquettement entourés de franges vertes et teintés du carmin le plus pur, peuvent rivaliser avec ce que peut faire de mieux tel autre artiste en fabrication de fleurs naturelles.

Aussi, serait-il difficile de décrire un pommier tout en fleur. Ce n'est pas une plume, mais un pinceau qu'il faudrait pour rendre ces blancheurs virginales qu'éclaire comme un reflet d'aurore. La réalité disparaît sous la transfiguration ; on ne voit plus ni les branches rugueuses, ni les rameaux plus ou moins tordus. C'est un bouquet prodigieux, un de ces végétaux invraisemblables des apocalypses japonaises, où se profile, sur un fond de laque, un feuillage fantastique d'or, de nacre ou d'ivoire. Mais non, c'est mieux encore, parce qu'on sent que la vie anime cet ensemble de beauté diaphane et de grâce éphémère. On voudrait pouvoir préserver de la pluie, du froid, du vent, du moindre souffle ces fraîches corolles qui frissonnent au grand air, et l'on répète avec mélancolie :

Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées  
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,  
Neige odorante du printemps.

C'est dans les campagnes de la verte Normandie qu'il faut les voir à cette époque. Vergers, prairies, vallons se mamelonnent de ces dômes fleuris, et lorsque, du sommet de quelque colline, l'on voit s'ouvrir devant soi plusieurs vallées successives qu'encadrent les forêts sombres et que terminent à l'horizon les lignes des lointains bleus, l'on demeure émerveillé devant ce doux paysage, où l'estompe des brumes marie si bien, sous un glacis harmonieux, tout le vert des prairies avec toutes les blancheurs des pommiers.

Le pommier (en latin *malus*) appartient à la sous-famille des pomacées, laquelle à son tour se rattache à la vaste famille des rosacées qui renferme presque tous nos arbres de verger.

Les botanistes ont longtemps confondu, et quelques-uns le font encore, le pommier avec le poirier, le sorbier et le coignassier. Pour les uns, il n'y a que deux genres, le pommier et le coignassier, ou le pommier et le poirier. Pour d'autres, il y en a trois, quatre pour certains autres ; car la question est fort obscure, et ce qu'il s'est échangé pendant deux siècles de mémoires, de rapports, de notes et de contre-notes défie toute nomenclature.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## COLETTE EN RHODESIA

(La guerre au Transvaal)

Par ANDRÉ LAURIE

XII

Après le combat.

Au pied du kopje, des corps d'hommes gisaient, et, par instants, une plainte lamen-

table, montant aux oreilles des vainqueurs, leur disait que tous n'avaient pas trouvé

l'éternel oublié dans la défaite. Du côté des Boers, pas même une blessure n'était venue attrister la victoire :

« Le Seigneur a secondé notre effort, dit Mauvilain, ôtant son feutre usé. Il nous a prêté l'appui de son bras puissant. Béni soit son saint nom ! Remercions le Très-Haut. Mais que la joie du triomphe n'enfle pas nos cœurs ! Qu'elle ne nous fasse pas oublier la vertu chrétienne entre toutes, la charité. Beaucoup de nos ennemis sont morts ; d'autres appellent nos secours, ne voyons en eux que des frères souffrants. Oublions nos griefs pour un temps, suspendons nos rancunes, apportons aux morts la sépulture, aux vivants ce que nous avons de meilleur ! »

Cela dit, il marche le premier, donnant l'exemple du dévouement qu'il prêche, et tous le suivent. Jusqu'aux petits s'élançant sur ses pas, ne se croyant pas plus dispensés par leur âge des devoirs de l'humanité qu'ils ne chômaient tout à l'heure, quand la bataille faisait rage.

Lucinde, Nicole, ont déposé la carabine pour la boîte à pansements, et, franchissant d'un pied léger les dernières assises du mamelon, elles descendent dans la plaine, s'approchent sans crainte des malheureux qui gisent là — spectacle terrible ! — les uns raidis par la mort, les autres affreusement mutilés ; d'une main miséricordieuse elles appliquent la gourde aux lèvres desséchées qui demandent à boire, ferment les yeux vitreux, glacés à jamais, laissent retomber les têtes où la vie n'est plus... et leur douce voix encourage, promet prompt secours.

Déjà, en effet, plusieurs voitures d'ambulance, portant la croix de Genève, se sont détachées des lignes anglaises. De l'une de ces voitures une jeune femme s'élançait, sans toucher le marchepied, et vient rejoindre les jeunes filles :

« Mon frère !... mon frère !... où est-il ?... implore-t-elle d'une voix de détresse. Nous avons rencontré ses hommes débandés... ils n'ont su rien nous dire... Mon frère !... qui m'apprendra où est mon frère ?... »

Et soudain, reconnaissant M<sup>lle</sup> Mauvilain :

« Nicole !... vous ici ?... » Puis, avec un éclair soudain de compréhension : « Vous vous êtes battue !... Ah ! ne me dites pas que vous l'avez tué !... »

Elle l'avait prise par le bras, que sa main serrait comme un étau.

La jeune fille venait de reconnaître lady Théodora Higgins, et, sachant l'amitié tendre qui la liait à son frère, elle s'affligeait, muette, et refoulait sur ses lèvres l'impossible consolation.

Lucinde occupée à opérer un pansement sur une tête fracassée s'était relevée. Elle regarde la jeune Anglaise, qui se tordait les mains, affolée, comme si elle cherchait de son bel œil gris pénétrant à retrouver sur cette physionomie convulsée une ressemblance qui lui échappait :

« Madame ! rappelez votre courage !... dit-elle. Je ne voudrais pas vous faire concevoir une espérance vaine... mais il me semble bien... Comment est votre frère ?

— Grand, mince, blond... s'écria lady Théodora, tremblante de crainte et d'espoir.

— Une ancre tatouée sur la main droite ? ajouta Nicole, plus pratique et presque aussi émue.

— C'est lui-même — ou du moins je l'espère. Madame, il est vivant : il est près d'ici ; je viens de lui offrir à boire, de remettre provisoirement son bras droit...

— Vous lui avez offert à boire ! s'écria la pauvre jeune femme, prenant Lucinde dans ses bras, la baignant de ses larmes. Il est vivant !... il est blessé !... Vous l'avez secouru !... oh ! chère fille, soyez bénie !... menez-moi bien vite auprès de lui... qui êtes-vous, que jamais je ne vous oublie dans mes prières, articulait-elle, incohérente.

— Lucinde Mauvilain, à votre service, répondait posément la jolie petite huguenote. Il ne paraît pas très grièvement blessé ; veuillez me suivre ; en moins de cinq minutes nous serons près du talus où il attend la voiture. » Puis, avec une exclamation de joie : « Ah !... voici le docteur Lhomond ! Tout ira bien maintenant... Ayez confiance, madame, car il fait des miracles !... »

Une voiture d'ambulance arrivait, en effet, au trot rapide de ses chevaux, contournant le kopje, et le docteur en descendait le premier.

« Docteur ! docteur !... C'est le ciel qui vous envoie !... Oh ! venez, venez vite !... Mon frère blessé près d'ici... blessé au bras droit !... Et cette petite qui l'a pansé !... Quel ange, n'est-ce pas ?... Mais qui sait si la chose est bien faite ?... Allons vite, cher docteur, allons vite !... »

— Laissez-moi le temps de prendre deux brancardiers, dit le bon docteur, qui jamais ne s'étonnait ni ne faisait de questions inutiles. Mais d'ailleurs ne craignez point : M<sup>lle</sup> Lucinde est aussi parfaite infirmière — il allait dire : que *tirailleuse habile* ; le même sentiment qui tout à l'heure avait fait frémir Nicole arrêta le mot sur ses lèvres, et, avec la dextérité qui lui était coutumière, il lui substitua : *que moi-même*. »

En un instant, il eut fait apprêter une civière, commandé deux hommes.

« Voici Gérard Massey qui va nous prêter son concours comme brancardier, lady Theodora. C'est un ami de plus, soyez réconfortée.

— Gérard !... » Et un nouveau torrent de larmes inonda le beau visage troublé. « Ah ! je veux croire que cette rencontre est de bon augure... »

Sous la conduite de Lucinde, on arrivait bientôt auprès du talus où reposait le blessé, et dans l'homme pâle, exsangue, qui gît sur l'herbe, à demi évanoui, tous reconnaissent, en effet, lord Fairfield. Tandis que sa sœur se jette à genoux près de lui, qu'elle prend sa main gauche et cherche à la réchauffer en l'appelant de mille noms affectueux, le docteur fait pénétrer quelques gouttes d'un tonique généreux dans la gorge du blessé. Celui-ci ouvre les yeux, regarde autour de lui et la parole revient à ses lèvres :

« Ah !... c'est vous, docteur... grand merci... Ma sœur !... Ne pleurez pas, Théodora, tout n'est pas fini... Bonjour, Gérard... vous me voyez assez mal en point... Ah ! je reconnais ma petite infirmière... combien y a-t-il

de temps, mademoiselle, que vous m'avez donné à boire?... ou ai-je rêvé?... »

De nouveau, une pâleur mortelle envahit son front, et il parut prêt à retomber en syncope.

« Il y a autre chose que le bras fracturé, murmura le docteur qui, d'une main légère, n'avait cessé de chercher la cause d'un état qu'il ne pouvait attribuer à cette simple blessure. Quelque chose de ce côté, hein ?... palpant le torse du blessé.

— Oui, dit celui-ci faiblement. J'ai comme un feu dans la poitrine et comme une morsure dans le dos...

— Je vois, je vois... dit M. Lhomond qui l'avait adroitement examiné... Ces projectiles du mauser ont ceci de bon qu'ils passent partout sans laisser de lésions graves... Allons, prêtez-moi main-forte, Gérard... Mettez la main là, sous l'omoplate. Prenez garde de froisser la partie blessée... Nous y sommes ?... Un, deux, trois !... »

Avec une force que décuple la sûreté scientifique de leurs mouvements, le chirurgien et son aide enlèvent le blessé, le placent sur la civière. Rapidement il est transporté jusqu'à la voiture où déjà une dizaine de soldats anglais sont alignés sur des matelas, et, quand la douzaine est complète, la voiture reprend au pas le chemin du kopje.

Lady Théodora accompagne son frère ; Nicole et Lucinde restent sur le champ de bataille, car il y a encore bien des misères à soulager ; une fois les vivants relevés et secourus, il restera d'ailleurs de lugubres devoirs à rendre aux morts.

Ce travail a déjà marché bon train. De toutes parts, les hommes, les femmes, les enfants sont accourus, et tous s'occupent à leur dure tâche avec le flegme extérieur qui est le trait caractéristique de la race et qui, la plupart du temps, sert de voile aux plus hautes qualités du cœur. Aucun homme ne montre de trouble ni d'émotion devant le triste spectacle de ces jeunes vies fauchées avant le temps ; aucune femme ne menace de s'évanouir devant les plaies béantes ou les cris des blessés ; les petits eux-mêmes vont



et viennent, silencieux et obéissants, sur les ordres de leurs aînés, comme ils allaient et venaient tout à l'heure pour leur apporter des munitions, sans que leurs visages enfants, déjà sérieux et un peu lourds, perdent cette impassibilité qui leur est propre et qui serait risible chez eux, si c'était l'heure de rire.

Les morts, au nombre de 123, ont été rangés en ligne, la figure couverte de leur casque, et l'on s'occupe activement de préparer leur dernière demeure : une longue fosse de trente mètres qui déjà se creuse à vue d'œil au pied du mamelon qu'ils espéraient gravir et prendre d'assaut il n'y a pas une heure ! Tous les égards, toutes les mesures que l'humanité commande ont été observés. Non seulement des hommes experts se sont assurés que, parmi tous ces corps qui vont être livrés à la sépulture, aucune étincelle de vie ne demeure, mais des mains pieuses les ont fouillés pour recueillir tous les objets personnels qui, soigneusement étiquetés, et ensuite envoyés au quartier général anglais, seront un jour expédiés aux familles, deviendront ces reliques glorieuses qu'on garde dans un tiroir consacré, qu'on montre aux enfants quand arrive le douloureux anniversaire, en leur redisant le nom qu'il ne faut pas oublier : celui du héros qui a donné sa vie et qui n'a pas de tombe au pays natal.

Et aussi les vainqueurs veulent que nul rite religieux ne manque à la cérémonie funèbre. « Fais au prochain comme tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même. »

Tous les morts ont été déposés côte à côte dans la longue fosse : une épaisse couche de terre les recouvre bientôt et forme un monticule allongé, devant lequel tous les Boers se rangent, silencieux.

Agrippa Mauvilain ôte son chapeau ; toute la tribu se découvre comme lui ; il a ouvert sa Bible ; il a choisi un chapitre préféré :

« *Le second Livre de Samuel,  
autrement dit  
Le second Livre des Rois.* »

annonce-t-il d'une voix forte.

Tout le monde connaît cette effusion sublime du poète-roi après la bataille où est tombé ce Saül qui, après l'avoir aimé, lui voulait tant de mal :

« ..... Israël, qu'est devenue ta beauté ?.. Comment le puissant est-il tombé?... Dites-le à Gathi... Publiez-le dans les rues d'Askalon ; que les filles des Philistins se réjouissent ; que les montagnes de Gilboa soient privées de rosée ; que les champs demeurent stériles, car le bouclier de l'oint du Seigneur, le bouclier de Saül est avili.....

« ..... Et vous, filles d'Israël, pleurez sur Saül!... Il vous avait revêtues de pourpre... Il avait mis de l'or sur vos vêtements.....

« ..... Comment le puissant est-il tombé ? Je pleure sur toi aussi, mon frère Jonathan. Mon âme est en détresse, car l'amour que je te portais passe l'entendement. . . . .

« ..... Comment le puissant est-il tombé?... Comment ses armes sont-elles brisées?... »

Une fois lu le chapitre, Mauvilain passe à l'oraison personnelle. De ce morceau, plein de réminiscences bibliques et d'allusions aux persécutions passées, débordant de foi, nourri de charité, et pourtant enflammé d'un féroce enthousiasme guerrier, on ne reproduira que quelques mots, car autant il était fait pour plaire à cet auditoire spécial, autant il serait de nature à ennuyer le lecteur.

« Le Seigneur nous a prêté l'appui de son bras puissant ! Sa droite a soutenu le juste ! » répétait d'une voix tonnante le bon Agrippa, peu soucieux des redites et ne s'inquiétant pas de ce que deviendrait cette rhétorique le jour où, comme dans toutes les affaires humaines, ce serait le tour du « juste » de goûter l'amertume de la défaite et de voir le bras du Tout-Puissant au service du camp opposé.

« Honneur aux morts ! Salut aux braves soldats tombés au champ de gloire ! Nous prions sincèrement le Seigneur de les avoir en sa garde ; de leur décerner là-haut la couronne due au courage malheureux ! » disait le chrétien charitable. « Mais, reprenait aussitôt le patriote boer, que la pitié n'amollisse

pas nos cœurs ! Aux morts la prière et la sépulture ; aux blessés nos baumes les plus précieux ; à l'ennemi nos balles les plus sûres ; tous nos biens, tous nos efforts, tout notre sang pour les combattre ! Que jusqu'à la dernière goutte le sang soit versé ! Qu'il arrose notre terre ! Que nous tombions tous, s'il le faut, pour défendre le sol menacé ! Ce sang ne sera pas infertile. Une moisson d'hommes en sortira un jour pour punir et prendre à la gorge l'envahisseur ! Voyez déjà ces hordes de soldats, riches et bien nourris, qui fuient partout devant une poignée de paysans. Frères,

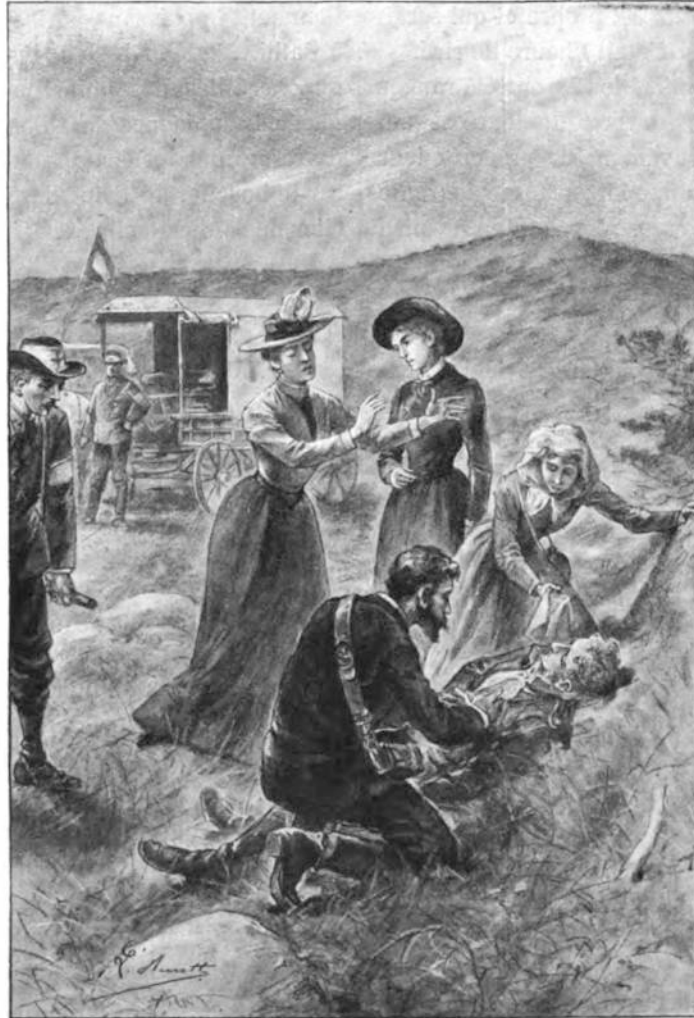
ayons confiance ! Ne craignons jamais !... Le Seigneur est avec nous. Et même si momentanément sa faveur paraissait s'obscurcir ; si, par malheur quelqu'un d'entre nous, pêchant dans son cœur, nous amenait des représailles, humilions-nous, mais ne désespérons pas de son secours. *Celui qui a mis lui-même dans notre cœur le sentiment invincible de l'indépendance ne permettra pas que nous soyons asservis*<sup>1</sup>.

« Et vous, simples soldats, qui n'êtes point

1. Paroles du président Kruger.

responsables des convoitises criminelles auxquelles vous devez la mort, reprenait l'homme miséricordieux, soyez honorés sans restriction. Ce n'est pas vous qui, puissants de la

terre, n'ayant plus rien à désirer, avez jeté sur le champ de Naboth un œil cupide et rapace ! Vous n'êtes pas non plus comme nous des guerriers ayant une pensée, sachant pourquoi ils combattent. Vous êtes l'anonyme troupeau que l'ambitieux mène à la boucherie, qui meurt sans savoir pourquoi. Soyez plaints pour ce sort obscur ; soyez doublement pleurés pour ce pitoyable sacrifice de vos jeunes vies. Dormez



en paix, soldats qui avez fait votre devoir jusqu'au bout. Dans la mort, qui nivelle tout, les inimitiés sont oubliées. Il ne reste plus sur votre tombe que des frères et des sœurs en Jésus-Christ, qui le prient humblement de vous avoir en sa sainte et digne garde. Amen !

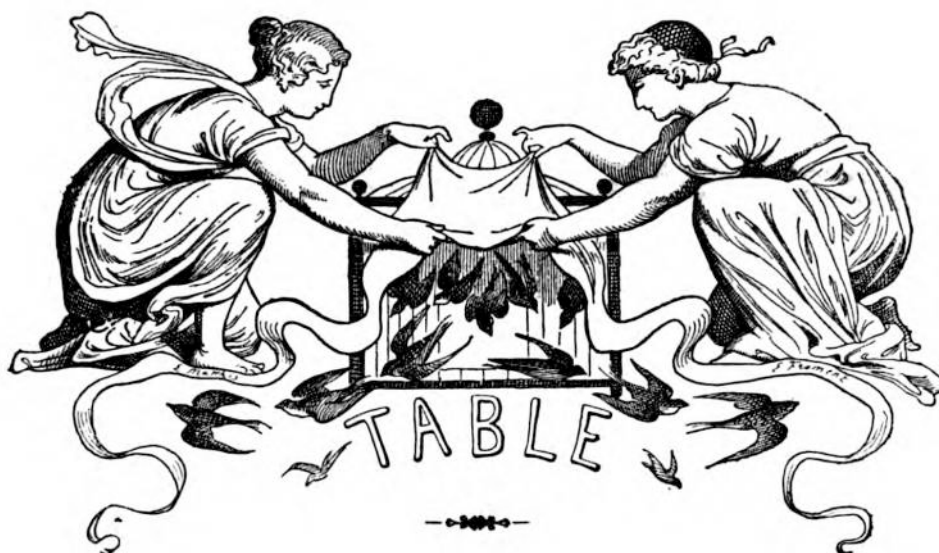
— Amen ! » répéta la foule.

Puis chacun reprit le chemin du kopje.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





## TEXTES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

### NOUVELLE SÉRIE

#### TOME XIII

	Pages.		Pages.
ANTAR (Michel). — DANS LE SUD-ORANAIS. AÏN-SEFRA . . . . .	24	LERMONT (J.). — EN FINLANDE (SOUVENIRS D'UNE	
— A TRAVERS LE SUD-ORANAIS :		JEUNE FILLE) :	
I. Plus loin qu'Aïn-Sefra . . . . .	246	V. . . . .	172
II. Djenien-Bou-Rezg. . . . .	348	VI. . . . .	217
COULOMB (J. de). — SALVADOR. . . . .	267	VII. . . . .	242
DAIGRET (J.). — ORGUEIL N'EST PAS AMOUR-PROPRE. . . . .	330	VIII. . . . .	274
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. (F.). — SANS AMIE. . . . .	81	IX. . . . .	301
GRIMARD (E.). — MONOGRAPHIES VÉGÉTALES. La plante		<i>(Suite et fin)</i> . . . . .	346
bienfaitrice, 11, 46, 88, 116, 186, 213, 234, 274,		MAISON (Émile). — LA PÊCHE EN RIVIÈRE. A LA FÈVE. . . . .	19
314, 348, 372.		MOUANS (A.). — LA FOUX-AUX-ROSES :	
LAMARCHE (Cyrille de). — CANARDS ET PATÉS DE		I. . . . .	14
FOIE GRAS . . . . .	147	II. . . . .	48
LAURIE (André). — LES CHERCHEURS D'OR DE		III. . . . .	72
L'AFRIQUE AUSTRALE. COLETTE EN RHODESIA :		IV. . . . .	118
I. Avant l'orage . . . . .	28	V. . . . .	149
II. L'atelier souterrain. . . . .	57	VI. . . . .	175
III. Les Boers s'agitent. . . . .	92	VII. . . . .	178
IV. La poudre parle . . . . .	124	<i>(Suite)</i> . . . . .	205
V. Benoni. . . . .	155	VIII. . . . .	207
VI. Le colonel Riderstone. . . . .	188	IX. . . . .	237
VII. L'enlèvement . . . . .	220	X. . . . .	279
VIII. Sur le sentier de la guerre . . . . .	252	XI. . . . .	282
IX. En chasse . . . . .	284	<i>(Suite)</i> . . . . .	302
X. Johannskopje . . . . .	316	XII. . . . .	305
XI. L'assaut du kopje. . . . .	349	XIII. . . . .	335
XII. Après le combat. . . . .	374	XIV. . . . .	338
LERMONT (J.). — EN FINLANDE (SOUVENIRS D'UNE		XV. . . . .	364
JEUNE FILLE) :		OLIVIER (M.). — INSTALLATION D'UNE JEUNE FEMME	
I. . . . .	54	FRANÇAISE A MADAGASCAR. . . . .	312
II. . . . .	89	ROLAND (Paul). — LE GRAND TAMBOUR. . . . .	182
III. . . . .	111	— A LA RIVIÈRE. . . . .	360
IV. . . . .	141		



	Pages.		Pages.
<b>S. — M<sup>lle</sup> FRISSON :</b>		<b>VERNE (Jules). — LA GRANDE FORÊT :</b>	
I.	13	V.	97
II.	45	VI.	103
III.	80	VII.	129
IV.	116	VIII.	135
V-VI.	145	<i>(Suite)</i> .	161
VII-VIII.	185	IX.	166
IX.	252	X.	193
X.	272	XI.	200
XI.	311	<i>(Suite)</i> .	226
XII.	344	XII.	228
XIII.	345	XIII.	258
XIV.	371	XIV.	264
<b>VERNE (Jules). — LA GRANDE FORÊT :</b>		<i>(Suite)</i> .	290
I.	1	XV.	294
II.	8	XVI.	322
<i>(Suite)</i> .	33	XVII.	328
III.	37	<i>(Suite)</i> .	352
IV.	64	XVIII.	357

## GRAVURES

ANTAR (Michel). — Dans le Sud-Oranais. Ain-Sefra : pages 25, 26, 27. — 3 photographies.	MATTHIS. — La plante bienfaitrice : pages 12, 47 (3 dessins), 139, 187, 214, 215, 273 (9 dessins).
— A travers le Sud-Oranais : pages 248, 249, 250. — 3 photographies.	— Canards et pâtés de foies gras : page 147.
BENETT (L.). — Colette en Rhodesia : pages 28, 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 378. — 13 dessins.	MORIEU. — Carte de la Grande Forêt : page 293.
— La plante bienfaitrice : page 315.	OLIVIER (M.). — Installation d'une jeune femme française à Madagascar : pages 312, 313, 314. — 3 photographies.
FRÖLICH. — Mademoiselle Frisson : pages 43, 45, 80, 115, 145 (2 dessins), 185, 216, 251 (2 dessins), 272, 311 (2 dessins), 344, 346, 371. — 16 dessins.	ROUX (G.). — La Grande Forêt : pages 1, 9, 35, 41, 43, 67, 71, 99, 101, 105, 109, 131, 133, 163, 165, 169, 171, 197, 199, 201, 227, 231, 233, 257, 261, 265, 289, 297, 299, 321, 325, 353, 355, 357, 359, 360. — 36 dessins.
GEOFFROY (J.). — La Foux-aux-Roses : pages 16, 17, 49, 77, 121, 153, 177, 205, 209, 241, 281, 305, 309, 337, 341, 369, 370. — 17 dessins.	



## RÉDACTION

### ÉDUCATION

D'ALMEIDA, GEORGE ASTON, BERTRAND, MAURICE BLOCH, F. BRUNETIÈRE, CAHOURS ET RICHELIEU, CH. CLÉMENT, DANA, H. DURAND, EGGER, C. FLAMMARION, P. GOUZY, ÉD. GRIMARD, GRATIOT, LACORDAIRE, LAVALLÉE, TH. MARGOLLÉ ET ZURCHER, MORTIMER D'OCAGNE, PIERRE NOTH, E. RECLUS, I.-A. REY, H. SAINTE-CLAIRE-DEVILLE, TISSANDIER, TYNDALL, VAN BRUYSSSEL, VIOLLET-LE-DUC, VIVIEN DE SAINT-MARTIN, L. SEVIN-DESPLACES.

GENNEVRAVE, H. DE NOUSSANNE, AD. RACOT, B. VADIER, ALBERT FERMÉ, E. VICARINO, C. LEMONNIER, P. PERRAULT, M. BERTIN, CH. CANIVET,

AIMÉ GIRON, J. DE COULOMB, MICHEL ANTAR, A. MOUANS.

*Secrétaire de la rédaction : A. ALLIOU.*

### RÉCRÉATION

VICTOR DE LAPRADE, ERNEST LEGOUVÉ, LUCIEN BIART, TH. BENTZON, ERNEST CANDÈZE, PROSPER CHAZEL, M<sup>ls</sup> DE CHENNEVIÈRES, CH. DICKENS, F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, ERCKMANN-CHATRIAN, H. FAUQUEZ, KEMPFFEN, E. LABOULAYE, JOHN LEMOINNE, HECTOR MALOT, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISBONNE, JULES SANDEAU, P.-J. STAHL, JULES VERNE, ANDRÉ LAURIE, C<sup>te</sup> DE GRAMONT, F. GÉNIN, BENEDICT, J. LERMONT, S. BLANDY, MARKO WOVZOG, TALBERT, DE WAILLY, G. NICOLF,

### DESSINATEURS

MM. — ATALAYA, — É. BAYARD, — BECKER, — BENETT, — BERTALL, — K. BODMER, — C. CARRIER, CHAM, — J. DAVID, — P. DESTÈZE, — E. DETAILLÉ, — GUSTAVE DORÉ, — DUBOUCHÉ, DUMONT, — FATH, — FÉRAT, — FESQUET, — FRÉLICH, — E. FROMENT, — J. GEOFFROY, — GRANDVILLE, GUIAUD, — HUMBERT, — P. JAZET, — TONY JOHANNOT, — LALAUZE, — LALLEMAND, EUGÈNE LAMBERT, — MAILLART, — A. MARIE, — MATTHIS, — E. MEISSONIER, — MELLERY, H. MEYER, — DE MONTAUT, — MORIN, — DE NEUVILLE, — PHILIPPOTEAUX, — PIRODON, LUDWIG RICHTER, — RIOU, — G. ROUX, — THÉOPHILE SCHULER, — SEMEGHINI, — GÉRARD SÉGUIN, G. TIRET-BOGNET, — VIERGE, — VIOLLET-LE-DUC, — WORMS, — YAN' D'ARGENT, — YON.



Prix de l'abonnement à l'année. . . . . PARIS . . . . .	14 fr. » »	} UNION POSTALE . . . . .	17 fr. » »
			} DÉPARTEMENTS . . . . .
Prix au numéro . . . . .	— . . . . .		» fr. 70 c.
Prix du volume de semestre . . . . . Broché . . . . .	7 fr. » »	Cartonné . . . . .	10 fr. » »